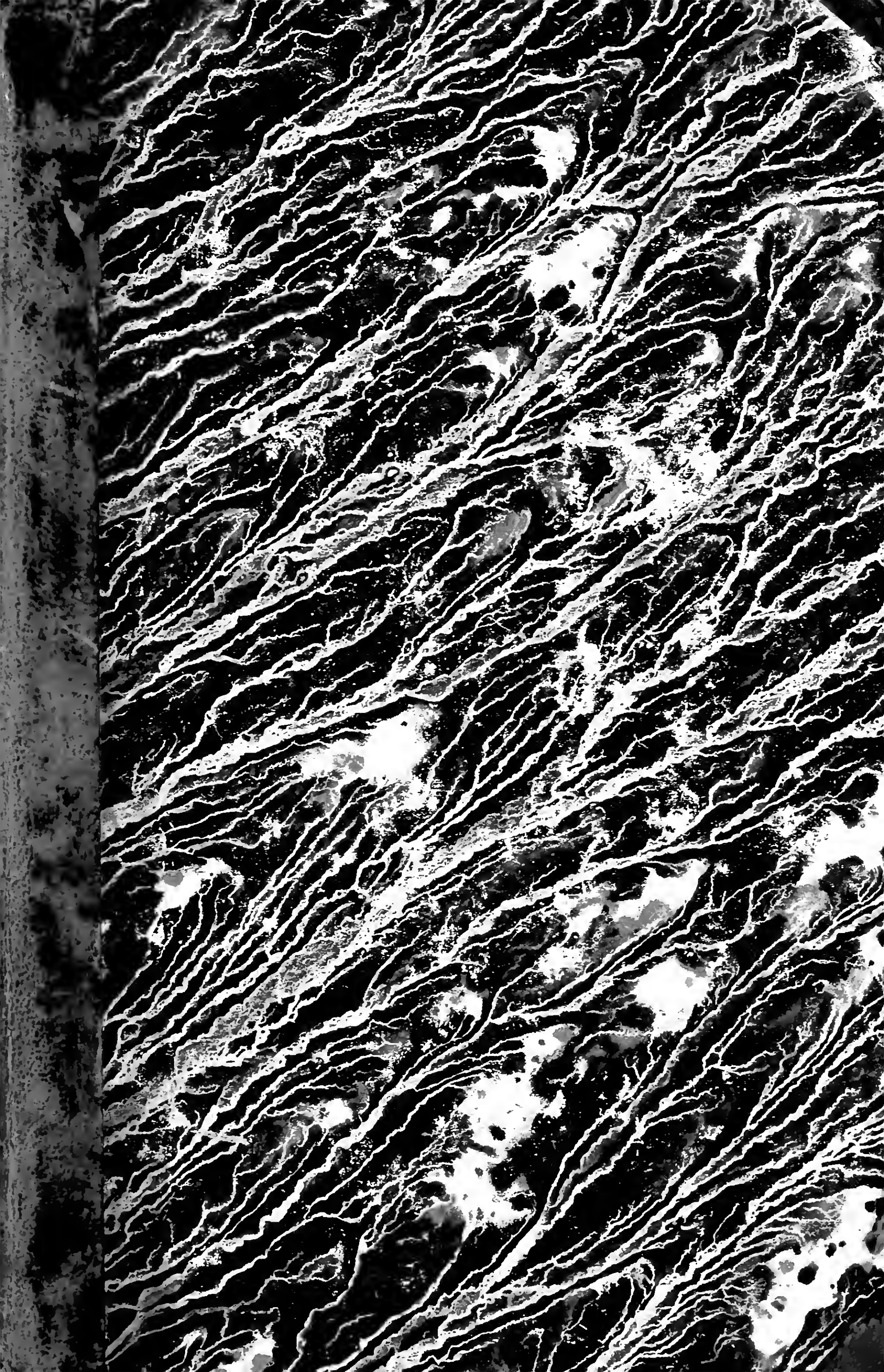


ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

AVIS.

Le titre de ce volume sera donné à la fin du dernier Numéro, avec la Table de tous les articles.

ÉPERNAY, IMPR. DE WARIN-THIERRY ET FILS.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME ;

Par une Société

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ;

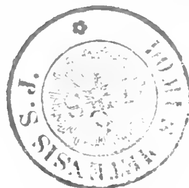
SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Membre de la Société Asiatique de Paris.

SIXIÈME ANNÉE.





TOME XII.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 24, Faub. St.-Germain.

1836.

Errata du douzième volume.

N° 67,	p. 24, l. 19, les Romains sont,	lisez : les Romains leur sont.
	p. 53, l. 3, Mânava-*Fharma*,	lisez : Dharma.
	p. 54, l. 10, dans laquelle,	lisez : dans lesquelles.
N° 68,	p. 135, l. 10, *Tang-kien*,	lisez : Tong-kien.
	p. 138, l. 25, note 20 et 23,	lisez : note 20 et 22.
	p. 148, l. 4. note, de *de Herbehet*,	lisez : de D'Herbelot,
N° 69,	p. 170, l. 19, *Standeumayer*,	lisez ; Staudenmayer.
N° 70,	p. 253, l. 2 de la note, de ce que dit, ce etc.,	lisez : de ce que dit de ce etc.
	p. 266, l. 25, (κατ' Αἴγυπτον),	lisez ; (κατ' Αἴγυπτον).
	p. 290, note, *aux Hébreux. ch.* XII,	lisez : aux Hébreux c. XI, v. 1.
	p. 307, l. 14, *Cétacées*,	lisez : Cétacés.
N° 71,	p. 335, l. 12, *Imanes*,	lisez : Imans.
	p. 375, l. 25. *ci-dessus, p.* 30,	lisez : ci-dessus, p. 230.
	p. 380, corrigez la pagination des 2 pages suivantes.	
	p. 385, vers 12, *tam lino*,	lisez : tum lino.
	p. 386, vers 13, *humanum*.	lisez : humanam.
N° 72,	p. 394, l. 27, tous *les* élémens,	lisez : tous ces élémens.
	p. 414, l. 21, de *Grammatiâ*,	lisez : de Grammaticâ.
	p. 417, l. 9, *scriptoris*,	lisez : scriptores.
	p. 451, l. 24, fait *les pierres*,	lisez : ses prières.
	id. dernière ligne, *Famee*,	lisez : Fumée.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE DOUZIÈME VOLUME.

N° 67.

Examen de l'Histoire de la décadence du paganisme en Occident, de M. *Beugnot*, par M. E. 7
Philosophie de l'Histoire en Allemagne, par Frédéric Schlégel (deuxième article. 23
La Douloureuse passion de N. S. Jésus-Christ, d'après les méditations de la sœur *Anne-Catherine Emmerich*, par M. K. 30
Description des monumens zapotèques de Mitla, d'après *Dupaix*, par M. Bonnetty (3e article). 42
Figure d'une grecque et plan d'un édifice. 44—47
La création, d'après les livres indiens, extrait des lois de Manou, par M. Θ. 51
Description des ruines de Persépolis, par M. Raoul-Rochette (5e art.). 59
Histoire du prix fondé par Volney, pour la transcription de toutes les langues en lettres européennes, par M. de *Brière*, par M. Ω. 64
Notice sur la fonte des types mobiles d'un caractère chinois, gravé sur acier, par M. Bonnetty. 72
Coloration en noir d'une femme blanche, par M. O. 75
Aliment colorant les cheveux et la barbe en noir. 78
Nouvelles. Lettre sur la méthode hébraïque de M. Latouche. — Arrivée de l'évêque de Juliopolis (Haut-Canada). — Etat du diocèse de Charleston. — Découverte d'une ville antique aux Iles-Carolines. — Ouvrages thibétains et mongols arrivés en France. 79

N° 68.

Histoire du Saint-Simonisme, par M. Bonnetty (3e article). 85
Examen de l'histoire de France, de Michelet (5e art.), suite du moyen-âge par M. P. P. M. 100
Traditions chinoises mises en rapport avec les traditions bibliques, par M. Riambourg (1er art.). 119
Notes sur cette histoire, par M. de Pabavey. 133
Description des ruines de Persépolis par M. Raoul-Rochette (6e art.). 140
Monument et inscription de Si-gan-fou, prouvant que le Christianisme a été florissant en Chine au 7e siècle; gravure représentant la croix. 149
Texte de l'inscription, et paraphrase, par le P. Visdelou (1er art.). 149
Nouvelles. Départ des missionnaires pour l'Orient. — Arrivée de sept missionnaires belges à St-Louis (Etats-Unis). — Existence de reptiles monstrueux dans les fleuves et dans les mers. — Notice sur les plus anciennes cartes où l'Amérique est figurée, etc. 161

N° 69.

Tableau des auteurs et des ouvrages parus récemment en Allemagne en faveur du Christianisme. 165
Examen de l'histoire de France de Michelet (6e et dernier article); suite et fin du moyen-âge, par M. P. P. M. 178
Texte de l'inscription de Si-gan-fou (2e art.), suite et fin. 185

Examen critique de Jocelyn, épisode de M. *de Lamartine*, par M. Bonnetty. 195
Traditions chinoises mises en rapport avec les traditions bibliques, par M. Riambourg (2e art.). 221
Notes sur cet article par M. de Paravey. 237
Nouvelles. Etat de la science et de la littérature en Turquie. — Ruines antiques de la ville de Tantale, en Asie. 242

N° 70.

Dissertation sur le Ta-tsin ou sur le nom hiéroglyphique donné en Chine à la Judée, par M. de Paravey. 245
Gravure représentant un marchand juif portant du corail en Chine. 261
Textes chinois relatifs au pays de Ta-tsin. 261
Médailles ou Sicles de Sion, ou monnaies frappées sous les Romains, etc., par M. de Paravey. 263
Extrait du Mémoire de M. *Dureau Delamalle*, où il prouve que la Judée est la première patrie du froment et de la vigne. 265
Analyse des conférences faites à Notre-Dame de Paris par M. l'abbé *Lacordaire*, par M. Bonnetty. 269
Revue des tableaux religieux du salon de 1836, par ***. 296
Tableau de la classification des mammifères, d'après *Cuvier*. 307
Découverte d'une supercherie géologique tendant à renverser l'un des principes les plus arrêtés de cette science. 309
Nouvelles. Projet d'échange de livres doubles. — Vente de la bible de Charlemagne. — Monumens antiques du Yucatan. — Nouvelle preuve que les anciens ont visité l'Amérique, etc. 313

N° 71.

Exposition et histoire de la foi musulmane, par M. E. Boré. 321
Des Annales des sciences religieuses de Rome, et de la revue de Dublin, par M. Bonnetty. 338
De l'influence du Christianisme sur l'aboliton de l'esclavage par *Mohler*, par Jules Jaquemet. 340
Théorie catholique des sciences de M. *Laurentie*, par M. Bonnetty. 348
De l'importance et des progrès des études historiques dans leurs rapports avec le Christianisme, par M. Laurentie. 350
Nécrologie de M. Riambourg, par M. Th. Foisset et M. Bonnetty. 362
Lettre de M. Pauthier en réponse à un article des *Annales*. 375
Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines, par M. A. M. *Ampère*, par M. Bonnetty. 377
Vers mnémoniques latins avec traduction française pour retenir cette classification. 381
Tableau de la classification générale des sciences. 390
Nouvelles. Découverte d'une atmosphère dans la lune. — Le psautier de Thomas Morus. — Progrès du Catholicisme en Angleterre. 391

N° 72.

Revue des erreurs; Bibliographie des auteurs du 16e siècle (11e article), par M. Bonnetty. 393
Réfutation de l'opinion de M. Letronne sur le cours du Jourdain par M. Canéto. 422
Sur la poésie catholique de M. Turquety, par M. X. 431
Description du temple de Palenque (4e article), par M. Bonnetty. 441
Gravure représentant la croix de Palenque. 448
Compte-rendu adressé aux abonnés, par M. Bonnetty. 469

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 67. — 31 Janvier 1836.

Critique historique.

HISTOIRE

DE LA DÉCADENCE DU PAGANISME EN OCCIDENT,

Par M. Brugnot, Membre de l'Institut.

Fausse position où se place l'auteur.—S'il est vrai que les auteurs païens sont plus impartiaux que les auteurs chrétiens.—Les chrétiens ont été très-tolérans à l'égard des païens.—Erreurs sur l'influence du paganisme sur la civilisation ancienne, grecque et romaine. —Justice rendue par l'auteur aux motifs de la conversion de Constantin.—Des persécutions de Julien. — De l'autorité de quelques médailles.— Du véritable nombre des chrétiens.—Explication de quelques difficultés concernant l'histoire ecclésiastique.

La tâche de l'historien à la fois la plus noble, la plus utile et même la plus glorieuse, à raison des difficultés qui s'opposent à son accomplissement, est de dérouler à nos yeux avec une imposante série d'événemens, les causes qui les ont produits; de rendre sensible à tous les regards l'action souvent presque invisible ou inaperçue de ces mêmes causes. A ce titre, la chute du Paganisme est un des sujets les plus dignes de la muse de l'histoire. L'influence de la religion sur l'état social d'une nation a été envisagée sous tant de rapports, qu'on peut considérer cette matière comme à peu près épuisée; mais, une observation qui n'a peut-être pas été faite encore, et qui n'est pas moins très-fondée, c'est que cette influence est mieux appréciée dans les tems où elle est précisément moins efficace. Ainsi, c'est au 18e et au 19e siècle que la lutte de la philosophie

contre le Christianisme, a conduit les apologistes de celui-ci à faire remarquer à leurs adversaires l'action de cette religion sur les mœurs, les lois, les arts, les sciences, sur toute la vie morale et intellectuelle du monde civilisé.

Ce que la vérité a fait pour la civilisation depuis dix-neuf siècles, l'erreur l'avait fait aussi, mais dans un sens tout opposé, avant la prédication de l'Evangile.

La chute du Paganisme est donc un immense événement auquel se rattachent des millions d'autres faits, tous d'une grande importance; voilà ce qu'il s'agit de retracer, ou dont au moins il faut donner la clef quand on essaie de décrire la lente dissolution de l'ancien culte, en présence d'un rival qui, à peine annoncé, jette tout-à-coup, en Orient comme en Occident, les éclats de sa vive lumière.

Il s'agissait pour M. Beugnot de « tracer l'histoire du décrois-» sement et de la destruction totale du Paganisme dans les pro-» vinces de l'empire d'Occident, à partir du tems de Constantin; » de réunir tout ce que l'on peut savoir par les auteurs tant » chrétiens que païens, par les monumens et surtout par les » inscriptions, de la résistance qu'opposèrent au Christianisme » les païens principalement de Rome et de l'Italie; enfin, de » tâcher de fixer l'époque où l'on a cessé en Occident d'invo-» quer nominativement les divinités de la Grèce et de Rome. » Tel est le sujet mis au concours en 1830 par l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres; c'est l'heureux concurrent doublement récompensé par une couronne et par son agrégation au corps qui l'avait couronné, que nous aurons à juger.

M. Beugnot, comme l'indique le programme que nous venons de transcrire, n'avait point à traiter des origines si obscures du polythéisme, qui ont exercé la plume d'un si grand nombre de savans, des transmigrations de ses doctrines, des différences et des analogies qu'avaient entr'eux les divers cultes qui le composaient. Il ne doit décrire que la décadence de cette religion, seulement depuis Constantin, époque où les documens sont plus abondans et plus sûrs que sous les empereurs païens. Avant d'examiner s'il a su les mettre en œuvre avec intelligence et habilité, il est nécessaire de considérer le point de vue où il s'est placé.

M. Beugnot, tout en faisant sa profession d'antipathie pour le polythéisme, fait pencher la balance en faveur des historiens qui le professaient. S'il était conduit à leur donner la préférence par l'évidence des faits, nous n'aurions rien à dire; mais il se décide par d'autres motifs que nous ne pouvons accepter; le lecteur en jugera. « Je n'irai pas me placer, dit-il, » *comme ma conscience m'y porterait, dans les rangs des Chrétiens ;* » là, je *trouverais trop de préventions, de préjugés et de haines*, j'é- » crirais une histoire chrétienne de la chute du polythéisme; » et cette histoire, quelque soin que l'on mît à la composer, » ne conduirait pas à la vérité. En m'adressant aux défenseurs » des idoles, en scrutant les écrits échappés à leur plume, en » interrogeant les monumens qu'ils ont élevés, en acceptant » pour un moment leurs idées et leurs folles espérances, je me » flatte de parvenir à pénétrer leurs secrètes pensées, et peut- » être aussi à réformer plusieurs fausses opinions admises et ré- » pandues par les historiens modernes. »

La pensée de l'auteur, quoique transparente, au point qu'il est impossible de la méconnaître, n'est pourtant pas exprimée tout entière; puisqu'il abandonne les historiens chrétiens à cause de *leurs préventions*, de *leurs préjugés*, de *leurs haines*, sans doute qu'il ne trouve pas les mêmes défauts dans les historiens païens, dont il préfère le récit. Eh bien! ce n'est pas avec quelque inscription obscure, avec quelque témoignage individuel, ou quelques faits pris isolément, c'est en nous appuyant sur l'histoire tout entière, sur celle que nous ont transmise les païens et les chrétiens, sur les mœurs et le caractère connus de ceux-ci, que nous donnerons hardiment un démenti à notre historien.

Les haines et les préjugés des historiens chrétiens n'ont pu se révéler que par des imputations calomnieuses contre les païens, ou par la justification des chrétiens pour une conduite évidemment injuste. Ont-ils calomnié? non, sans doute, puisque les poètes et les historiens païens attestent eux-mêmes toutes les turpitudes que les écrivains ecclésiastiques ont reprochées au Paganisme; ils en disent autant qu'eux, ils en disent même davantage. Lisez Apulée, les historiens de l'histoire d'Auguste, Suétone, Juvénal, Athénée, etc.; les Pères,

n'ont rien avancé de plus fort sur la dépravation païenne. Ont-ils justifié les voies de fait contre les païens? pas davantage. M. Beugnot ne cite qu'un nom fort obscur dans l'antiquité ecclésiastique; mais les Pères les plus connus, on peut même dire tous les Pères en général, tiennent un langage contraire.

Nul doute que des empereurs récemment convertis à la foi ne fussent disposés à subir l'influence des chrétiens et surtout des évêques. Si l'esprit du Christianisme eût été haineux, persécuteur, il se serait révélé par les actes de ces souverains influencés par leurs coréligionnaires. Où sont-ils, ces actes? On démolit des temples dans l'orient, mais ceux-là seulement qui étaient devenus des repaires de débauche, et quelqu'autre peut-être où des charlatans trompaient la crédulité du peuple en lui promettant la guérison de ses infirmités. Mais St. Jérôme atteste, et M. Beugnot le prouve lui-même d'une manière évidente, qu'à Rome les païens étaient encore en possession au 4e siècle de tous leurs temples. Ces édifices, au rapport du même père, étaient déserts et avaient des voûtes et des murs tapissés par des toiles d'araignées. Plus tard, Théodose les fait démolir, ou les livre aux chrétiens; mais alors ils étaient entièrement abandonnés. Jusqu'à l'extinction totale du polythéisme, ses sectateurs ne manquèrent point d'édifices pour se livrer aux pratiques de leur culte. Les pères étaient si éloignés de tout moyen de violence, que St. Augustin défend aux chrétiens de toucher aux idoles placées dans les propriétés privées.

Quand St. Ambroise demande l'enlèvement de l'autel de la Victoire, il ne déroge point à ces principes. Cet autel était destiné à des sacrifices païens dans un lieu consacré à des assemblées politiques. La majorité du sénat était chrétienne, il était juste de ne pas la forcer à assister à des rites auxquels sa religion lui défendait de participer.

On prétend que quelques évêques se mirent à la tête des chrétiens pour renverser les temples. Mais ce sont là des actes isolés, et qu'il n'est pas d'ailleurs difficile de justifier dans les deux circonstances déjà indiquées, c'est-à-dire quand ces édifices étaient inutiles aux païens eux-mêmes, ou qu'ils servaient de lieux de débauche. Mais pour juger sainement de l'esprit d'une religion en fait de tolérance et de charité, il est un moyen bien

simple, si d'ailleurs cette même religion a pour elle le chef de l'état, la force de l'opinion, l'ardeur du zèle et un mouvement progressif vers un triomphe complet; c'est d'examiner l'usage qu'elle fait de sa puissance. Il est sans exemple qu'un parti politique, qu'une secte nouvelle, dans une position favorable pour dominer, n'en aient pas profité pour porter ou faire porter des lois réprimantes contre leurs adversaires. Le Christianisme ne l'a point fait contre les polythéistes. Il y a plus, on défie de prouver qu'il ait essayé de le faire. Qu'on cite les papes, les évêques qui ont sollicité des lois de proscription ou même des lois restrictives de la liberté religieuse proprement dite.

L'art divinatoire, déjà proscrit par les empereurs païens, fut la seule partie de l'ancien culte également prohibée par les empereurs chrétiens. Encore la défense n'atteignait que l'exercice secret de cet art, qui devenait souvent un attentat contre l'humanité par l'immolation de victimes humaines.

Ce sont cependant ces chrétiens si indulgens, si pacifiques envers les descendans de leurs bourreaux et envers leurs propres bourreaux, dont les historiens sont accusés de haine et de préjugés. C'est à ces historiens que l'on préfère ceux qui appartiennent à une religion dont l'existence depuis l'apparition du Christianisme ne fut qu'une persécution atroce et continue contre ce dernier.

Il est une autre considération importante qu'il ne faut pas omettre. La morale du Christianisme est aussi ennemie du mensonge que de tous les autres écarts auxquels peut nous conduire la faiblesse humaine. Les chrétiens l'ont bien prouvé, lorsqu'ils ont fourni tant de milliers de martyrs auxquels il suffisait de dissimuler ou de nier leur foi pour sauver leur vie, et qui en ont préféré le sacrifice à celui de la vérité. D'autre part le Paganisme n'était qu'un tissu de fables, l'histoire même civile des nations qui le professaient respire partout le mépris de la vérité, ou tout au moins un amour décidé pour le merveilleux. Est-il à croire que les chrétiens auront violé un des préceptes de morale qu'ils respectaient le plus, et abandonné un des traits les plus constans de leur caractère à l'égard des seuls païens? Est-il à présumer que les disciples d'une autre religion, où tout favorisait le mensonge, auront, au contraire, habituellement

respecté la vérité historique? Nous croyons qu'en posant de telles questions, nous les avons résolues, mais nous aurons en outre à citer des faits qui en seront la démonstration.

Les pères et les historiens ecclésiastiques sont donc exempts du reproche que leur adresse M. Beugnot. Mais, quand ils auraient été plus ardens, seraient-ils bien répréhensibles? Si notre auteur s'indigne *contre l'entêtement fatal des païens, qui mit quelques jours en péril l'avenir du monde*, s'il déclare positivement qu'*il était permis de leur vouer quelque chose de plus que de l'inimitié*, pourquoi donc se plaint-il du zèle des Chrétiens? Il s'agissait, entendez-vous, de l'avenir du monde, que ne pardonne-t-on pas à l'amour de la patrie, lors même qu'il est exalté jusqu'au délire! Le salut de l'humanité tout entière ne pourra-t-il rien excuser? Vous voyez que M. Beugnot accuse et absout tout à la fois.

Outre sa confiance non motivée dans les historiens païens, et l'exclusion donnée aux historiens chrétiens, l'auteur est tombé dans une erreur assez grave. Il croit à la perfectibilité humaine, voilà pourquoi il accorde une très-heureuse influence au Paganisme sur la société, mais influence qui disparut quand les hommes furent plus avancés que le culte qu'ils pratiquaient. Le seul reproche qu'il adresse au Paganisme est de ne s'être point aperçu à tems de son insuffisance, et d'avoir *lutté contre une religion* (le Christianisme), *qui est la plus belle forme possible donnée à la vérité* [1].

Est-il vrai que le polythéisme ait heureusement influé sur la société? Oui, si on le prend avec les vérités de la Religion primitive, qu'il avait obscurcies, sans les anéantir entièrement. C'est sous ce point de vue que la religion païenne, qui respectait, tout en les dénaturant, les dogmes de l'existence de Dieu, des peines et des récompenses de l'autre vie et certaines règles morales, était préférable au philosophisme, qui niait toutes ces choses, ou qui, sans les nier, en faisait l'objet d'un doute, au lieu d'en faire l'objet d'une foi inébranlable. Mais, si on prend le polythéisme comme un ensemble de fables et de pratiques superstitieuses surajoutées à la religion primitivement

[1] Cette expression rappelle le système de M. Benjamin-Constant, qui n'est rien moins qu'orthodoxe.

révélée à l'homme, il est faux qu'il ait pu avoir de bons résultats. Non-seulement notre auteur ne distingue point deux choses aussi distinctes, mais il suppose, au contraire, que c'est celle qui ne pouvait qu'égarer et corrompre, qui a éclairé et perfectionné les hommes. C'est la conséquence de son système, qu'il exprime en ces termes : « Le Christianisme prit la »société non pas à son berceau, mais au point où le Paganisme »l'avait laissée. C'est ainsi que l'esprit humain, *passant*, pour »ainsi dire, *de mains en mains*, avance toujours vers un but »de perfection absolue qu'il ne doit jamais atteindre. » Je trouve au berceau de la société telle que me la fait connaître le Pentateuque, le livre tout à la fois le plus ancien, le plus authentique, le plus pur des altérations introduites par les tems ou les intérêts des hommes; j'y trouve, dis-je, tout ce que le Paganisme renfermait de vérités. Il n'est donc pas vrai que le Christianisme ait pris la société au point où sa rivale l'avait laissée. Il n'est donc pas vrai que, depuis le berceau du monde, le genre humain se soit perfectionné. Les Romains de l'empire, éclairés par les arts et la philosophie de la Grèce, valaient moins que ceux qui travaillèrent, autant par leurs vertus que par leurs armes, au glorieux enfantement de la puissance de leur patrie, et, quant à la science de la religion, ils n'avaient ajouté que des doutes aux lumières de leurs aïeux.

L'ecclectisme est, à ce qu'il paraît, le système philosophique à la mode; il y a une tendance dans les écrivains de l'époque à tout justifier; c'est à cette tendance qu'a obéi M. Beugnot.

Chacun veut aussi concevoir sous un aspect nouveau des faits et des questions qui ont fixé les regards des hommes les plus pénétrans. Mais quand un objet a été retourné dans tous les sens, il n'est donné qu'au génie d'y découvrir ce que le vulgaire n'y a point aperçu.

Parmi cette foule de savans qui se sont occupés du polythéisme des Grecs et des Romains, il n'en est point qui aient fait de l'un une religion toute poétique, et de l'autre un culte entièrement politique. Il y a bien quelques sophistes qui ont attribué l'origine des religions en général à l'intérêt des gouvernemens et à leur politique; mais cette erreur, que réfute si bien l'histoire des premiers législateurs, n'avait pas une appli-

cation spéciale à tel ou tel peuple. Bossuet a mieux rencontré dans son discours sur l'histoire universelle, quand il a expliqué la nature, la propagation et la force du polythéisme par les vices inhérens à notre pauvre humanité [1].

Mais pour répondre plus positivement à la distinction entre deux cultes, l'un poétique et l'autre politique, question d'ailleurs qui n'est pas décisive dans l'histoire de la décadence du Paganisme, il n'est pas vrai que le culte romain fût moins poétique que celui des Grecs. La langue, le génie des Romains, à la bonne heure, mais leurs dieux, ils étaient les mêmes, ou à peu près; ils ont inspiré Virgile aussi bien qu'Homère.

Il n'est pas vrai que la force du Paganisme chez les Romains fût fondée sur la politique; il fut faible aussitôt que la foi dans ses fables disparut. M. Beugnot convient lui-même qu'au tems de Sylla, les hommes appelés à tenir les rênes du pouvoir, ou, comme on dirait aujourd'hui, les sommités sociales *annonçaient hautement leur volonté de délivrer les esprits de tous les liens de la religion*. Assurément de tels hommes ne mettaient pas beaucoup de politique dans leur impiété, ou si l'on veut, dans leur religion.

C'est une erreur de penser qu'un gouvernement soit capable de dissimuler long-tems et assez bien pour que, privé lui-même de foi dans une religion, il puisse la soutenir au sein d'une nation par des moyens politiques. Il laisse percer par mille endroits ses vrais sentimens, et son exemple, ainsi que celui des classes élevées, descend rapidement aux classes intermédiaires, et jusqu'aux hommes les plus ignorans et les plus grossiers.

C'est une erreur de penser que le sénat, que les empereurs romains faisaient de la politique avec la religion, comme en font peut-être quelques souverains de l'Europe; le sénat, jusqu'à l'invasion de la philosophie et des arts de la Grèce, des mystères et des mœurs de l'Egypte, était croyant. Depuis, souverains et sénateurs firent de la philosophie quand ils ne firent pas de la débauche. S'ils n'essayèrent pas de rendre le peuple philosophe comme eux, ce n'est pas qu'ils préférassent le laisser dans ses superstitions; mais ils savaient ou ils sentaient qu'on

[1] Voyez 2e part., ch. 26.

ne pouvait lui faire abandonner des spectacles et des dieux qui souriaient à ses mœurs grossières, pour des abstractions métaphysiques; il était réservé au Christianisme de lui donner d'autres mœurs et une autre foi.

Nous avons insisté longuement sur l'introduction de l'ouvrage, parce qu'elle nous révèle l'esprit de l'auteur, et que cet esprit nous explique toutes ses erreurs.

Le plan, qui du reste n'est pas suivi avec une exactitude scrupuleuse, est de rechercher dans les différentes provinces qui composaient l'empire Romain d'Occident quel était l'état du Paganisme, et comment sa décadence s'y opéra successivement.

Ainsi, on parcourt l'une après l'autre l'Italie, les Gaules, la Germanie, l'Illyrie, la Grande-Bretagne, pour y assister à la dissolution du Paganisme. L'auteur annonce que c'est surtout la décadence matérielle qu'il se propose de décrire, mais il était impossible de la séparer entièrement de la décadence morale, parce qu'elles s'expliquent l'une par l'autre; seulement la première est plus facile à constater. Les monumens invoqués sont les histoires, les médailles, les inscriptions, les temples conservés ou ruinés.

Nous nous sommes déjà expliqués sur les historiens, et nous avons vu avec combien peu de raison et avec quelle injustice les sectateurs de l'idolâtrie étaient préférés aux disciples de l'évangile. Mais nous allons le prouver d'une autre manière, en examinant comment l'auteur les met à contribution. C'est à Eusèbe que nous devons le récit de la conversion de Constantin; il était l'ami de cet empereur; il avait su de lui, à plusieurs reprises, le motif qui l'avait déterminé à embrasser le Christianisme; cet empereur lui avait attesté par serment le fait principal, cause de sa détermination. Voilà un historien qui est bien à portée de connaître la vérité. D'un autre côté, M. Beugnot convient que les raisons politiques, loin de porter ce prince à embrasser le Christianisme, devaient plutôt l'en détourner. Il avoue et il prouve que chaque pas que fait le fils de Constance vers la nouvelle religion, vient à la suite d'une victoire sur ses rivaux; c'est au moment où ses affaires sont en suspens qu'il hésiste s'il abandonnera le Polythéisme; c'est, au contraire, quand il est fort et triomphateur, c'est alors qu'il fait des démarches décisives pour

le culte proscrit par ses prédécesseurs. Ainsi, il ne profite pas de la religion pour augmenter ses forces, mais il profite de ses forces pour manifester ses convictions. Voilà un point très-important sur lequel M. Beugnot se sépare des historiens philosophes du 18e siècle. Nous ne pouvons que l'en louer et le prier d'être conséquent avec lui-même. Si Constantin n'a pas embrassé le Christianisme par politique, il l'a embrassé parce qu'à ses yeux c'était la vérité. Avec une telle disposition il n'a pu chercher à tromper. Or, il affirme plusieurs fois, et il prend Dieu à témoin de la vérité de son témoignage, que c'est l'apparition de la croix miraculeuse qui l'a décidé. Il invoque sur ce fait important le témoignage de ses sujets, dont une grande partie, et peut-être la majorité, étaient païens. Il y fait allusion dans un discours public : il fait plus, il fait ériger une statue tenant à la main une lance en forme de croix, et y inscrit ces paroles : *Tu vaincras par ce signe* [1]. A ces raisons, qu'oppose M. Beugnot ?

Licinius et Constantin publient un édit motivé sur le désir *d'apaiser* et *de rendre propice la divinité*, preuve, dit M. Beugnot, que le second de ces empereurs n'avait pas abandonné ce déisme vague que son père avait professé, et qu'il avait lui-même adopté dans sa jeunesse. C'est à nos yeux une fort mauvaise preuve, car non-seulement un souverain qui comptait une multitude de païens dans ses états (selon notre auteur les 19 vingtièmes), peut employer une semblable expression ; mais il n'est aucun chrétien qui ne puisse s'en servir, il n'en est aucun qui, sans porter atteinte à sa foi dans le dogme de l'union de Dieu avec la nature humaine et les autres mystères du Christianisme, ne puisse parler d'actes *propres à apaiser la Divinité*. Rien donc de plus facile à résoudre que cette objection, et rien de plus difficile que de répondre à notre preuve ; elle a paru tellement décisive aux historiens, que tous sans exception l'ont admise jusqu'à l'apparition du protestantisme ; les historiens catholiques, depuis cette époque, ont continué de l'adopter et de la défendre [2] contre les attaques des Pro-

[1] Voyez le Dictionnaire de Bergier, art. *Constantin*.

[2] Voyez, à ce sujet, une *Dissertation* très-bien faite de M. Duvoisin, docteur de Sorbonne, et depuis évêque de Nantes.

testans et des philosophes; les uns et les autres ne l'ont combattue que parce qu'ils y trouvaient un argument invincible en faveur du culte de la Croix.

Julien était un personnage trop important pour être passé sous silence dans une histoire de la décadence du Paganisme. M. Beugnot fait ce qu'il peut pour prouver que les historiens chrétiens l'ont accusé à tort d'être persécuteur; nous ne pouvons entrer ici dans de grands détails; mais, pour répondre à l'apologiste de l'empereur apostat, nous nous contenterons de ses aveux. Il convient qu'il refusa de rendre aux chrétiens les églises que leurs adversaires avaient envahies par voies de fait; qu'il leur interdit la culture des sciences et des lettres, qu'il les poursuivit de ses moqueries et de ses sarcasmes; or, n'est-ce pas persécuter une religion, que de la mettre hors du droit commun? s'il ne refusa point à ses disciples, l'air, l'eau et le feu nécessaires à la vie matérielle, il fit quelque chose de plus humiliant, en leur ravissant, autant qu'il était en lui, l'élément de la vie intellectuelle; s'il n'employa point de nouvelles violences, il sanctionna celles qui avaient été commises; s'il ne répandit pas le sang des Chrétiens, il versa sur eux le mépris; en un mot, contre une puissance morale, il employa les moyens moraux pour la détruire. Cette guerre était moins meurtrière, mais elle était plus perfide; voilà des faits que M. Beugnot ne conteste point, ils suffisent pour justifier les Pères et les historiens ecclésiastiques, qui n'ont rien exagéré, et n'ont fait qu'appeler les choses par leur nom, en désignant Julien comme persécuteur.

On conteste aussi aux historiens ecclésiastiques l'exactitude de leur récit, quand ils parlent du grand nombre des Chrétiens. Mais les motifs de cette dénégation sont loin d'être péremptoires: ici, ce n'est plus avec les historiens païens qu'on les met en opposition, on prétend qu'ils ne sont pas d'accord entr'eux. Eusèbe, par exemple, affirme la faiblesse du Paganisme, parce que la destruction des temples fut opérée sans résistance; Lactance, au contraire, écrivant contre les païens, suppose qu'ils sont capables d'une forte résistance, et que leurs doctrines sont encore vivantes. Qui ne voit que la prétendue contradiction est assez facile à expliquer?

Le Paganisme était puissant et faible tout à la fois, selon le point de vue sous lequel on l'envisageait; il était puissant par les passions qu'il excitait, faible par la conviction qu'il opérait dans les esprits; puissant pour empêcher d'embrasser une doctrine et une vie austères, faible pour inspirer la foi dans un culte grossièrement superstitieux, et dans des croyances évidemment fabuleuses; puissant sur quelques esprits systématiques, quand la philosophie Alexandrine l'eut rendu moins absurde, en lui donnant pour soutien et pour interprète, le panthéisme; faible sur les esprits droits, qui ne tinrent aucun compte de ce replâtrage qui condamnait la science à justifier des rêveries.

M. Beugnot conteste à Eusèbe jusqu'au fait matériel de la destruction des temples; et pourquoi? parce que ceux de Rome furent long-tems encore debout; parce qu'à la même époque, on en bâtit deux ou trois nouveaux en Occident? ne voilà-t-il pas une plaisante preuve? Eusèbe écrivait en Orient sur ce qu'il connaissait avec certitude, sur ce qu'il pouvait voir de ses yeux, toucher de ses mains; il emploie une expression peut-être trop générale; mais, est-ce assez des temples conservés dans quelque province de l'empire, ou même de quelque temple nouvellement édifié, pour lui donner un démenti? il est d'ailleurs si facile de prendre moralement son assertion, à laquelle M. Beugnot donne un sens absolu, pour la contredire plus facilement!

Si notre auteur n'a pas usé avec discernement du témoignage des historiens, il n'a pas été plus heureux dans l'usage qu'il a fait des médailles et des inscriptions. Ces monumens sont utiles et même irrécusables pour constater des dates et des faits d'une certaine nature; mais il est d'autres faits qui tiennent à une appréciation morale des hommes et des croyances; sur lesquels ils ne peuvent fournir que des données très-incertaines. Des exemples nous feront mieux comprendre. Que voulez-vous conclure d'une médaille que M. Beugnot avoue avoir été frappée par des païens après que Constantin eut hautement abjuré le Paganisme, et qui n'en désigne pas moins cet empereur comme ayant donné de nouveaux accroissemens à cette religion? Elle l'appelle *auctor religionis*. Que conclure encore de toutes celles où les empereurs chrétiens, jusqu'à Gratien, sont désignés

comme *souverains pontifes*? Quelle induction voulez-vous tirer d'une inscription en l'honneur de Dioclétien et de ses collègues, où ils sont loués d'avoir entièrement exterminé la religion du Christ? Je n'en conclus rien, dira M. Beugnot. Oui, lui répliquerons-nous : mais vous invoquez d'autres médailles, d'autres inscriptions, moins claires que celles-là, moins certaines, pour prouver des faits favorables à votre système. Nous croyons, nous, devoir les rejeter, parce qu'elles n'ont pas plus d'autorité que celles auxquelles vous refusez vous-même toute confiance.

Mais pour en revenir au nombre des chrétiens, M. Beugnot a négligé des faits favorables à son opinion, et sur lesquels nous croyons devoir dire un mot. Ces faits étaient les plus spécieux, les plus difficiles à concilier avec le grand nombre de chrétiens dont parlent les historiens ecclésiastiques, et par conséquent les plus propres à donner une couleur de vérité aux assertions de M. Beugnot. Nous ne concevons pas comment ils lui ont échappé.

On sait d'une manière à peu près certaine qu'au 4ᵉ siècle le nombre des églises était extrêmement restreint, et que, même au commencement du 5ᵉ, Alexandrie, qui comptait quatre cent mille âmes, n'avait encore qu'une seule messe. St. Cyrille écrit à St. Léon pour lui demander si, vu le grand nombre des chrétiens, il n'est pas à propos d'en faire célébrer une seconde. Il est d'ailleurs certain que ce n'est qu'au commencement du 4ᵉ siècle qu'on commença à établir des paroisses, ayant une église distincte de celle de l'évêque; encore l'innovation n'eut-elle lieu d'abord que dans les grandes villes. Comment concilier le petit nombre des églises avec la multitude des chrétiens dont parlent les écrivains ecclésiastiques? On peut nous opposer aussi, comme l'a fait Gibbon, un texte de St. J. Chrysostôme, dans lequel ce grand évêque affirme qu'Antioche ne renfermait pas plus d'un huitième d'habitans qui fussent chrétiens. Enfin, on connaît le nombre de prêtres et de clercs qui composaient le clergé de certaines églises; or, il aurait été, dit-on, dans une opposition évidente avec les besoins des fidèles, si ceux-ci eussent été plus nombreux [1].

[1] Cette question a été depuis très-bien traitée dans les *Conférences de M. Frayssinous.*

Ces données paraissent assez sûres au prêmier aspect pour apprécier le nombre des disciples de l'Evangile; et cependant une connaissance plus approfondie de l'antiquité ecclésiastique suffit pour démontrer qu'elles sont fautives, et qu'il est impossible d'en tirer une induction de quelque poids.

Il faut se souvenir que dans les premiers siècles surtout, il y avait une multitude de chrétiens qui ne recevaient qu'assez tard le baptême; plusieurs même attendaient le moment de la mort. Les catéchumènes n'assistaient point à la célébration des mystères; cependant ils étaient chrétiens par leur foi. Ainsi on explique, d'abord par cette circonstance, comment des édifices moins considérables pouvaient suffire, et comment St. J. Chrysostôme a pu compter si peu de chrétiens dans une ville que Julien l'apostat affirmait plusieurs années auparavant être entièrement chrétienne.

Au commencement du 4[e] siècle, on sortait d'une violente persécution, les chrétiens n'avaient pu encore construire beaucoup d'églises. Quant ils obtinrent la liberté, sous Constantin, ces édifices ne purent tout-à-coup sortir de sous terre comme par enchantement; il fallut du tems pour les multiplier.

La discipline des premiers siècles avait consacré l'usage qu'il n'y eût qu'une église par diocèse, dans laquelle l'évêque exerçait ou dirigeait l'exercice du ministère, comme le fait aujourd'hui un curé dans sa paroisse. Cette discipline ne put être changée sur-le-champ, car l'église est toujours lente pour opérer des changemens de ce genre; mais elle explique comment les évêques ne se pressèrent pas de faire bâtir de nouvelles églises. On y voit aussi la raison de cette multitude de diocèses que comptaient l'Asie, l'Afrique et l'Italie. Du reste, les catéchumènes, comme nous l'avons déjà dit, formant vraisemblablement l'immense majorité, pouvaient se faire instruire, ou dans les diaconies, ou même dans les maisons particulières. Voilà aussi ce qui nous explique le petit nombre de prêtres. Un seul peut en effet enseigner une multitude, mais il ne peut, avec la même facilité, lui administrer tous les sacremens de l'Église. Il faut remarquer aussi que dans les siècles postérieurs, diverses causes ont contribué à multiplier les prêtres. En mettant de côté celles qui en avaient porté le nombre au-delà de ce que réclamait le

besoin des fidèles, on trouvera une raison suffisante dans la différence de ces mêmes besoins, devenus plus grands par l'effet de la discipline moderne. Ainsi, l'usage de différer le baptême à un âge avancé réduisait le ministère auprès des catéchumènes à de simples instructions. Ainsi, l'usage des fidèles de se communier eux-mêmes dans leurs maisons, prouve qu'il n'y avait qu'un très-petit nombre de messes. Les solennités de l'Église étaient moins fréquentes; le baptême ne s'administrait que deux fois l'année, etc., etc.

Enfin, n'oublions pas qu'il n'existait pas alors un moyen aussi simple qu'aujourd'hui de compter les chrétiens. Tous ceux qui ont reçu le baptême, et tous le reçoivent au berceau, sont chrétiens ou réputés tels : tous ceux qui le reçoivent dans une église catholique, sont catholiques ou comptés comme professant la religion qui porte ce nom. Mais lorsqu'au lieu de ce moyen si simple, de ce signe caractéristique, on était réduit à compter le nombre des croyans ou des non croyans à l'Évangile, on n'avait plus pour en supputer le nombre qu'une chose invisible, la foi; elle se manifestait sans doute par les démarches qu'on faisait pour se faire instruire, mais ces démarches n'étaient point décisives.

Peut-être que les observations que nous venons de soumettre à nos lecteurs expliqueront un fait qui au premier abord paraît très-extraordinaire. L'armée de Julien, au rapport de cet empereur, sacrifiait aux dieux ou assistait aux sacrifices. A peine est-il mort qu'elle se proclame chrétienne. Ce changement subit a embarrassé beaucoup certains critiques.

On peut dire d'abord que la présence des militaires aux sacrifices faits par l'empereur, était loin d'être un signe certain de paganisme. Valentinien I[er] en offre un exemple bien connu, et très-authentique. On sait que dans une circonstance semblable il frappa le prêtre qui avait répandu sur lui de l'eau lustrale.

Mais on explique plus facilement encore ce changement en apparence subit, en disant que les soldats de Julien se composaient en grande partie de catéchumènes, ou même d'hommes disposés à s'instruire, et qui inclinaient vers le Christianisme; mais peu éclairés encore, n'étant pas entièrement décidés, et

ayant encore moins fait profession extérieure du Christianisme. Il fut donc moins difficile de les entraîner de nouveau à assister à des sacrifices païens, sans qu'ils fussent réellement attachés à ce culte; on conçoit aussi comment Jovien une fois proclamé, il purent s'écrier : « Nous sommes chrétiens ; nous n'avons » point oublié les leçons du grand Constantin et de ses enfans. » Nous croyons entrer mieux que M. Beugnot dans l'esprit de l'histoire, en expliquant ainsi les historiens contemporains, que si, comme lui, nous leur donnions un démenti.

Nous aurions une foule d'autres observations à faire sur l'ouvrage de M. Beugnot[1], mais celles-ci suffiront pour faire juger que malgré la couronne de l'Institut, la matière qu'il a traitée a besoin d'être travaillée encore une fois par un écrivain non-seulement plus orthodoxe, mais connaissant mieux l'antiquité ecclésiastique, ayant un discernement plus parfait, un tact plus exquis, en un mot, ce sens moral perfectionné au plus haut degré, sans lequel ne peut manquer d'échouer celui qui décrit des événemens aussi complexes que ceux qui intéressent le Paganisme en décadence, et le Christianisme triomphant.

.E.

[1] Par exemple, il prétend que les Pères d'Ephèse favorisèrent le culte de la Sainte-Vierge pour favoriser la conversion des païens !



Histoire.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

EN ALLEMAGNE.

Deuxième Article [1].

Bases de l'histoire de la Civilisation. — Epoque de la force. — Force des Grecs, des Perses, des Romains. — Ce qu'il y a de vérité dans le paganisme. — Identification de la nature avec Dieu. — Déification de la nature sensible. — Influence de la magie. — Des mystères païens. — Science des Egyptiens. — Du culte du feu chez les Perses. — Feu céleste. — Feu infernal.

L'existence d'une révélation originaire dans les tems primitifs, le Christianisme répandant sur le monde moral la force d'une vie nouvelle, la supériorité de l'état intellectuel de l'Europe, qui surpasse incontestablement celui des trois autres parties du monde, et même celui des siècles passés ; tels sont les trois faits historiques du monde, ou les trois élémens de sa civilisation, qui, dans leur généralité, peuvent être considérés comme les bases incontestables de l'histoire, en ce qui regarde le développement graduel de l'humanité. Or, il ne s'agit pas seulement de les apprécier séparément dans leur pleine extension, mais aussi de les bien saisir dans leur connexion intime, et de les exposer avec justesse dans l'ensemble résultant de cette même connexion.

Que la lumière surnaturelle de la pure vérité se soit reflétée sur la science en général, sur la culture intellectuelle, sur

[1] Extrait inédit de la *Philosophie de l'histoire*, de Frédéric Schlegel. — Voir le 1er article dans le N° 66, tome XI, p. 401.

toute la vie morale, c'est-à-dire, sur les rapports sociaux et civils des États chrétiens et des peuples de l'Europe, c'est ce que tout le monde reconnaît; comme aussi il n'est personne qui ne sente et ne sache que cette idée prédominante, ou ce principe historique de vie, ne combatte encore dans les tems modernes pour arriver à son développement interne.

Dans la seconde période du monde, à laquelle je passe actuellement, parmi chacune des nations qui y prédominent, une grande *force intellectuelle et morale* se révèle à nous d'une manière éclatante et irrécusable. Ainsi, en prenant pour exemple l'histoire des anciens Perses, nous trouvons cette force dans le sentiment robuste et profond de la Nature, que nous montrent leurs mœurs si pures et si policées, leur foi au Dieu des premiers pères, sentiment qui pouvait bien aussi leur avoir inspiré ce noble enthousiasme pour la gloire militaire, et ce vif amour de la patrie qui les animaient. Personne ne déniera aux Grecs la force du génie inventif, dans la science comme dans l'art du beau, ni ne leur contestera la supériorité qu'ils y obtinrent; de même que d'une autre part, les Romains sont de beaucoup supérieurs pour la force morale de la volonté, ainsi qu'ils le prouvèrent dans la lutte qui s'établit entre les peuples et leur empire. Seulement on peut se demander ici, si cette force supérieure de nature, d'esprit et de caractère, départie à ces peuples dominateurs du monde, était toujours appliquée au bien; si, au contraire, malgré ses élémens sublimes et vraiment divins, elle ne se mêlait point à quelque chose de terrestre, de cupide et de destructif; si, réduite à elle-même, cette force puissante et digne d'étonnement suffisait pour la régénération intellectuelle et morale de l'humanité dégradée, ou enfin si une autre force plus pure et plus élevée ne lui était point nécessaire.

Ainsi, quant au développement et à l'exposition de l'histoire antique, j'aurais atteint le but que je me proposais, si j'avais réussi à convaincre le lecteur, d'un côté, de l'existence d'une *vérité originairement manifestée* à l'homme et au genre humain, ainsi que d'une *parole primitivement révélée*, faits, dont les traditions sacrées de tous les peuples de ces premiers

tems offrent partout des preuves visibles et des traces éparses, qui, considérées séparément, sont autant de fragmens rompus et énigmatiques, espèces de lettres hiéroglyphiques d'un système entier qui s'est perdu; et si, d'un autre côté, on demeurait persuadé que cette même *parole du commencement*, falsifiée par le mélange des erreurs subséquentes du paganisme, triste effet de la dégénération croissante de l'humanité, et entièrement voilée et obscurcie par les fictions sans nombre qui l'enveloppèrent, finit par tomber dans un tel obscurcissement, qu'elle devint méconnaissable, quoiqu'en poussant plus avant les recherches, on voye s'échapper encore de tous les points quelques rayons lumineux partis du foyer commun de la vérité originaire.

Aussi, doit-on faire observer ici que l'ancien Paganisme a un fond certain de vérité, et que la connaissance parfaite de ses dogmes ne sert qu'à fortifier la vérité même, ainsi que les investigations plus étendues des derniers tems sur les mystères du Paganisme et sur ses sources historiques, nous l'ont démontré. S'il était possible de dégager ce symbolisme pur et contemplatif de la Nature qui repose au fond de tout le Paganisme, des erreurs qui s'y mêlèrent, et des fictions qui l'entourent, alors ces élémens hiéroglyphiques de l'instinct scientifique du premier homme, au lieu d'être opposés à la vérité et à la connaissance de la nature, étaleraient au contraire le tableau instructif d'une science de la vie, pure, parfaite, se développant avec liberté, et capable de s'élever à la source première de son archétype divin.

En effet, si l'homme, ce représentant suprême de la Nature ici-bas, n'avait point un instinct scientifique supérieur, ni une vue immédiate de la Nature, jamais avec tout l'art possible, et avec le seul secours des machines et des instrumens, il ne pourrait parvenir, dans cette sphère, à une connaissance positive, ni à l'intelligence exacte de la nature, de sa vie interne, et de ses forces cachées.

L'erreur première du Paganisme dérive de l'identification du symbole avec l'objet même, qui ne devait en être que l'emblême. Cette erreur n'aurait jamais eu lieu, si antérieurement déjà elle n'avait été préparée, sinon absolument, du moins dans une certaine proportion, et si elle n'avait été ébauchée par

l'identification de l'être supérieur et inférieur, du principe premier et secondaire, de la Divinité et de la Nature, et par la confusion de ces deux ordres. L'erreur fondamentale et proprement perverse du Paganisme, consiste dans la divinisation de la nature sensible, ce qui opère dans l'esprit humain la destruction de toute idée morale, ainsi que l'identification du fini et de l'infini, d'où résulte le matérialisme, erreur capitale et souverainement destructive, que nous retrouvons hors du Paganisme, dans la doctrine atomistique, et dans d'autres systèmes d'une philosophie erronée.

A côté de la *déification de la nature sensible*, proclamée dans l'ancienne mythologie et dans le culte populaire, apparaît l'autre grande erreur provenant de la tendance à la *Magie*; je veux dire cette application vile et matérielle, et cet abus illicite des forces supérieures de la nature, lorsqu'elles étaient effectivement connues, et quand l'esprit pénétrait dans la vie interne de la nature, à travers son enveloppe sensible et extérieure.

Ce désordre d'esprit, d'autant plus dangereux qu'il confondait les choses les plus élevées, était moins général dans les fictions de la religion populaire, que dans les mystères du Paganisme qui s'enchaînaient tous étroitement, et c'est aussi là qu'il faut le chercher et qu'on le peut découvrir en partie.

Quoique les mystères, qui non-seulement en Egypte mais aussi dans la Grèce influaient si puissamment sur l'opinion publique, sur l'esprit, sur la pensée en général, comme aussi sur la vie des anciens, renfermassent des dogmes plus religieux et plus profonds que les mythologies populaires des poètes, sur des questions relatives à l'esprit humain, à sa puissance et à sa dignité originaire et sur les forces secrètes de la nature et le monde invisible; pourtant il ne faut pas croire que leur influence ait été généralement plus salutaire, et que leur esprit dominant tendît à des fins toujours louables. On doit reconnaître aux Egyptiens, comme j'en suis convaincu, une science, spécialement sur la nature, plus étendue que celle que les Grecs en général, et les Pythagoriciens en particulier, leur empruntèrent; sans toutefois l'absoudre d'un large mélange d'erreurs, et des différens abus de la *magie*.

Quand une fois la règle divine et le fil conducteur de la vérité sont perdus, quand le véritable ordre des idées et des choses est interverti, ce qu'il y a de plus sublime, de plus mystérieux et de plus surprenant, se confond alors dans l'homme et dans l'esprit humain avec ce qu'il y a de plus bas, de plus pervers, de plus détestable. Au milieu des statues de dieux aussi faux que bizarres, entre des symboles d'une nature nue et parmi des hiéroglyphes et des emblêmes susceptibles d'interprétations diverses, le sommeil sacré des temples, chez les Egyptiens, pouvait aisément produire dans l'âme des apparitions de ténèbres et des visions d'erreurs, surtout quand il s'y mêlait une intention magique, je veux dire une seconde vue toute matérielle et illicite dans l'usage des forces de la nature supérieure, et une volonté mue *diaboliquement* vers une fin mauvaise.

C'est là proprement le point qui détermine quels sont les rapports de chaque science avec la vérité suprême et divine, et ce qui décide de son mérite, c'est-à-dire, si elle est bien dirigée, ou si elle a pris une tendance nuisible et destructive, ou si, conformément à l'ordre, elle a soin de subordonner la nature, comme tout ce qui est secondaire et fini, au principe divin ou à Dieu, qui est ce qu'il y a de primitif.

Ceci une fois admis et pratiqué, toute science dès-lors, même celle qui scrute les profondeurs de la nature et les mystères de sa vie secrète, ne servirait qu'à une glorification plus complète de celui qui l'a créée. Aussi, dans les livres de l'ancienne alliance, et particulièrement chez Moïse, tous ces secrets de la nature, perdus et comme semés au hasard dans tant de pensées éparses, tels que des grains d'or scientifiques dans la masse compacte du minerai, ne servent qu'à préparer la voie, et à tracer le sentier vers le but définitif des Saintes-Écritures, qui est d'étaler aux regards surpris, la marche miraculeuse que Dieu tient dans la conduite de l'humanité, d'ouvrir l'arche d'alliance des mystères et des promesses divines. Là, tout est subordonné à l'unité divine, tout concourt à cette foi suprême, et tels sont aussi, et la marque distinctive, et le sceau de vérité qui nous font discerner à travers leur enveloppe, les secrets de la nature, des autres choses purement naturelles.

Il ne faut qu'une légère déviation de la vérité pour vous précipiter dans un abîme sans fond d'erreurs, comme le prouve surtout chez les anciens Perses, le culte de la simple nature, de ses élémens, des forces primordiales, et l'adoration du feu sacré, c'est-à-dire, du pur éther appartenant aux régions supérieures, et non pas à notre atmosphère écrasée, celle du souffle vital qui réside dans cet air. On peut ajouter que le culte de la lumière était la véritable base de leur religion, qui doit avoir aussi dominé primitivement dans l'Inde; car les plus antiques fragmens des *Védas* parlent de ces élémens, outre qu'une foule de noms de divinités moins anciennes semblent encore alors totalement inconnus aux Indiens.

Ce culte de la Nature nue et simple, est peut-être le plus ancien, et celui qui fut le plus généralement répandu dans le monde primitif et patriarchal. Il n'y avait encore véritablement là, suivant l'intention première, aucune divinisation de la Nature, on ne reconnaissait point en elle le Dieu suprême; ceci n'eut lieu que postérieurement, lorsque le symbole fût identifié avec son sujet, et qu'il prit la place de l'Être supérieur, dont il ne devait être que le signe commémoratif.

Nous serait-il possible de douter que ces élémens purs, et ces existences premières de la Nature créée, ne fussent relativement au premier homme placé encore dans l'intimité de Dieu, je ne dis point une image parfaite, mais bien une copie essentiellement vraie de la force divine; ce qui le prouve, c'est qu'en plusieurs passages des saintes lettres, la lumière pure équivaut à quelque chose de semblable, et que le feu sacré y est représenté comme le signe de la grandeur et de la toute-puissance divine, pénétrant et consumant tout ce qu'il y a de terrestre? Je ne rapellerai point ces autres endroits où il est question du souffle vivifiant, de la spiration divine, source première de vie, ou de ce doux tressaillement, et de ce faible bruit d'un air légèrement agité; signe certain pour le prophète de la présence immédiate de Dieu, devant qui il se voilait la face et se prosternait respectueusement; ceci ne peut être entendu simplement comme une expression poétique et figurative.

A la vérité, un feu malin, souterrain et destructeur, ainsi

que la fausse lumière des esprits de mensonge et de haine, et leur souffle empoisonné, corrupteur des âmes, luttent et combattent contre la force divine, cachée dans les élémens, sous une enveloppe et un signe naturels. Et comment pourrait-il en être autrement? dans son principe, la Nature n'étant qu'une belle copie, un pur écoulement, un jeu aimable et comme une merveilleuse créature de la toute-puissance divine, sitôt qu'elle a été séparée de son principe, et que bouleversée intérieurement, elle fut en hostilité contre Dieu, cette opposition dut la rendre elle-même mauvaise et corrompue. Mais cette séparation de Dieu et de la nature, et ce renversement de l'ordre véritable en substituant la nature à Dieu, voilà l'erreur proprement dite qui constitue le fond et l'essence de l'ancien Paganisme, de ses faux mystères et de l'abus qu'il fit par la magie des forces supérieures de la Nature même.

FRÉDÉRIC SCHLEGEL.



Littérature religieuse.

LA DOULOUREUSE PASSION

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

D'après les méditations d'Anne-Catherine EMMERICH, religieuse Augustine du couvent d'Agnetenberg, à Dulmen, morte en 1824 [1].

La communication de l'âme humaine avec des intelligences supérieures, opérée d'une manière plus ou moins merveilleuse, est un fait qu'on ne saurait révoquer en doute sans ébranler les monumens les plus vénérés de tous les siècles et de tous les peuples. La religion chrétienne, en établissant sur ces communications la base de son enseignement, s'appuie, ici, comme toujours, sur un principe qui fait partie des traditions universelles, du sens commun de l'humanité. Mais en mettant respectueusement de côté tout ce qui appartient à la foi, nul n'ignore que l'histoire de l'Eglise offre une suite de faits du même ordre, se succédant presque sans interruption depuis son établissement. Quoiqu'elle ait toujours repoussé comme un blasphème, la pensée de les assimiler aux vérités révélées, elle a dû néanmoins, lorsque ces faits étaient environnés de preuves convaincantes, affirmés par de graves témoignages, suivis d'effets remarquables, surtout lorsqu'ils semblaient propres à ranimer la foi et la charité; elle a dû, disons-nous, les accueillir avec une bienveillance maternelle, permettre de les livrer à l'édification de ses enfans, les autoriser, en un mot, de son estime et de son respect. Jamais l'Eglise n'a été plus loin en cette matière; et encore, quand elle cru devoir aller jusque là,

[1] Un vol. in-8°. A Paris, chez Debécourt, libraire, rue des S.-Pères, n° 69. Prix, 7 fr.—Edition abrégée : volume in-16. Prix, 80 cent.

ç'a été avec une prudence et une réserve dont furent toujours surpris les incrédules qui voulurent étudier ces choses.

Cela posé, nous ne concevons pas qu'un nombre considérable de gens, d'ailleurs religieux, rejettent en masse, sans le moindre examen, sous le seul prétexte que cela sort des voies ordinaires, une multitude d'événemens, mieux établis pour la plupart que bien d'autres, desquels personne ne doute. Nous ne comprenons pas davantage qu'on cherche à expliquer par des moyens purement humains, soit par un état maladif, soit par une exaltation de la sensibilité, des phénomènes tels qu'en offrent les vies de saint François d'Assise, de saint Bernard, de sainte Brigitte, de sainte Hildegarde, des trois saintes Catherine de Gênes, de Sienne et de Florence, de saint Ignace, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse et d'une infinité d'autres.

La vie de la sœur Anne-Catherine Emmerich présente, avec la vie de plusieurs de ces saints personnages, une frappante ressemblance; de même que le livre de la *douloureuse Passion de N.S.* a un grand rapport avec beaucoup de leurs écrits. Ceci doit suffire pour établir qu'on ne prétend point attribuer à ce livre plus de valeur que l'Eglise n'en accorde à ceux du même genre; nous n'entendons nullement exagérer son importance, en tenant pour avéré qu'il est le produit de communications proprement divines; faveur si haute qu'on ne doit y croire qu'avec la circonspection la plus scrupuleuse. Si quelques esprits difficiles conservaient là-dessus la plus légère défiance, ces paroles du rédacteur de l'ouvrage seraient propres à les rassurer complètement :

« Les méditations suivantes prendront peut-être une place » honorable parmi beaucoup d'œuvres semblables, fruits de » l'amour contemplatif de Jésus, mais elles n'ont aucune espèce » de prétention à un caractère de vérité historique, nous devons » ici le déclarer solennellement. Elles ne veulent que se joindre » humblement à tant de représentations de la Passion, données » par des artistes et des écrivains pieux : tout au plus doit-on y » voir les méditations de carême d'une dévote religieuse, racon- » tées sans art et écrites avec simplicité d'après ses récits, aux- » quelles du reste elle-même n'a jamais donné qu'une valeur

»purement humaine, et qu'elle n'a communiquées que par »obéissance, sur l'ordre réitéré des respectables directeurs de sa »conscience. »

Au reste, quelque jugement qu'on porte là-dessus, tout homme impartial, un peu au fait de l'histoire de ces états extraordinaires, trouvera inexcusable le dédain que beaucoup de savans, même chrétiens, semblent affecter pour toute une classe de personnes de la plus éminente vertu, qu'on s'est longtems plu à flétrir du nom de *Visionnaires*. En faisant abstraction du côté purement édifiant, toujours est-il qu'il demeure un fond suffisant de phénomènes, pour former une partie essentielle et très-curieuse de la science de l'âme. — Sous un autre point de vue, celui de l'art et de l'imagination, les œuvres dont nous parlons sont encore dignes d'une étude sérieuse, comme renfermant de nombreux modèles de la plus haute et de la plus brillante poésie. Les vers de saint François d'Assise et de saint Jean de la Croix, les descriptions animées de sainte Thérèse et de plusieurs autres, auxquelles on peut joindre la sœur Emmerich, les diverses œuvres de sainte Catherine de Sienne, de sainte Hildegarde, de sainte Gertrude, du bienheureux Suzo, etc., renferment des richesses littéraires qui n'en sont pas moins précieuses pour être peu connues. Aussi croyons-nous qu'une *Histoire des Mystiques*, écrite avec une élévation convenable de vues, avec une sage critique et un vif sentiment du beau, serait un livre singulièrement attachant et propre à faire impression sur l'esprit investigateur de notre siècle. La monotonie qu'on pourrait craindre au premier coup d'œil, serait certainement l'écueil le moins redoutable, car, dans aucune des œuvres de Dieu, *la variété*, pour nous servir d'une expression consacrée, *ne se joue plus magnifiquement au sein de l'unité.* Parmi ces âmes favorisées, les unes ont été placées *sur le chandelier*, afin d'opérer de grandes choses dans l'ordre spirituel, comme sainte Claire et sainte Thérèse, ou même dans l'ordre politique, comme sainte Catherine de Sienne; les autres ont passé solitaires et inconnues : on peut comparer les premières à des lustres resplendissans, les secondes à des lampes voilées, se consumant dans la nuit du temple. Il en est qui sont ravies à de telles hauteurs qu'elles ne savent plus raconter ce qu'elles

ont vu ; elles parlent à mots entrecoupés, et, dans leur éblouissement, se répandent en chants et en soupirs; d'autres aperçoivent les choses sous une forme plus humaine, plus dramatique, et les représentent avec une étonnante vigueur de pinceau. Plusieurs entrent comme en participation de la nature séraphique : l'amour, l'adoration absorbent toute leur existence; d'autres conservent au contraire les plus douloureux stigmates de la nature humaine, et ne semblent vivre que pour souffrir et expier.

C'est à la classe la plus humble et la plus souffrante qu'appartient la sœur Emmerich, comme on le verra dans cet abrégé de sa vie, emprunté presque littéralement à l'homme distingué qui a été le témoin de tout ce qu'il raconte, qui a voulu recueillir les discours de la pauvre religieuse, et qui, après l'avoir assistée dans ses dernières années, a reçu son dernier soupir.

« Anne-Catherine Emmerich, naquit en 1774 de deux pauvres paysans de Westphalie, au diocèse de Munster. Son enfance eut beaucoup de rapport avec celle de la vénérable Anne Garzias de saint Barthélemi, de Dominica del Paradiso et de quelques autres contemplatives de la classe des paysans. Son ange gardien lui apparaissait sous une forme enfantine : le bon pasteur venait aider la pauvre petite bergère, à laquelle il se montrait lui-même comme un petit berger. Dès son enfance, l'Histoire Sainte lui fut enseignée dans des visions de différentes sortes. La mère du Dieu, la reine du Ciel, venait à elle sur la prairie, comme une femme pleine de beauté, de douceur et de majesté, l'assurait de sa tendresse et de sa protection, et lui amenait l'enfant divin comme pour partager ses jeux. Des saints en agissaient de même, et venaient prendre affectueusement les guirlandes qu'elle tressait pour le jour de leur fête. L'enfant s'étonnait moins de tout cela que si une princesse et sa cour se fussent ainsi abaissées jusqu'à elle. »

Elle eut dès ses premières années un don particulier, celui de distinguer ce qui est bon ou mauvais, saint ou profane, bénit ou maudit dans les choses matérielles ou spirituelles. Ces dons extraordinaires se manifestaient au milieu d'une vie pieuse, mortifiée, livrée aux travaux les plus pénibles d'une jeune paysanne de son pays. A seize ans elle ressentit un goût

décidé pour l'état monastique; mais sa pauvreté et celle des maisons où elle se présenta mirent obstacle à sa réception. Elle parvint pourtant à entrer douze ans plus tard au couvent des Augustines de Dulmen. Soumise d'abord aux plus rudes épreuves de la part de tout ce qui l'environnait, elle n'en vivait pas moins en paix avec Dieu et toutes ses créatures.

« Quand je travaillais au jardin, disait-elle, les oiseaux ve-» naient à moi, se posaient sur ma tête et sur mes épaules, et » nous chantions ensemble les louanges de Dieu (touchante » ressemblance avec saint François d'Assise). Lorsque j'étais » chargée des fonctions de sacristine, je me sentais tout d'un » coup comme ravie, et je montais et me tenais dans des endroits » élevés de l'église, sur des corniches, des saillies de maçonnerie » et des moulures où il paraissait impossible d'arriver humaine-» ment. Alors je nettoyais et arrangeais tout. Il me semblait » toujours avoir au-dessus de moi des esprits bienfaisans qui » m'enlevaient et me soutenaient. Cela ne me surprenait pas, » car j'y étais habituée dès mon enfance : je n'étais jamais long-» tems seule, et nous faisions tout ensemble bellement et ami-» calement. »

Le 3 décembre 1811, le couvent fut supprimé, par suite des mesures du gouvernement de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. Les religieuses se dispersèrent; Anne-Catherine se réfugia dans un misérable asile, et ce fut dès-lors, dans ce complet dénuement, sous le poids d'une proscription légale, que sa vie acheva de revêtir la dernière transformation, à laquelle Dieu l'avait conduite à travers tant de douleurs et de merveilles.

Avant son entrée en religion, elle avait déjà reçu autour de son front l'empreinte sanglante de la couronne d'épines; il plut encore au Seigneur de marquer son corps des cinq plaies de son crucifiement. C'est dans cet état que la visitèrent des personnages de la plus haute distinction : le comte de Stolberg, la princesse de Salm, l'évêque de Ratisbonne, Sailer, et le poète Brentano, auquel nous empruntons ces récits. Ces étonnantes blessures furent encore constatées par les enquêtes de l'autorité spirituelle, par les visites des médecins et par les rapports de la police d'Etat, qui ne saurait être accusée de croire facilement aux miracles.

Cette faible fille semblait destinée à devenir une hostie vivante et toujours immolée, une victime d'expiation pour les péchés de ses frères. Ses propres aveux, obtenus à grand'peine, ont confirmé que la plupart de ses maux venaient de ce qu'elle prenait pour elle les souffrances des autres.

Afin d'augmenter le prix de ses souffrances, notre Seigneur voulut qu'elles fussent comme identifiées, d'une manière sensible, à celles de son corps mystique, et que la vie de la pauvre sœur offrît une représentation parfaite de la vie symbolique de l'Eglise; gémissante, accablée, flétrie, quand l'Eglise célébrait une fête douloureuse; joyeuse et ranimée par une grâce nouvelle dans les jours de réjouissance.

Durant le carême de 1823, cette participation extatique fut portée au comble; la sœur vit des yeux de l'âme, et jour par jour, le spectacle de la Passion du Sauveur. La suite de ces tableaux compose le livre que nous recommandons à la piété et aussi à la curiosité littéraire de nos lecteurs.

La sœur Emmerich prend la douloureuse histoire aux préparatifs de la Pâque; elle assiste dans le cénacle à la cène, à l'institution des sacremens d'eucharistie, de confirmation, d'extrême-onction et d'ordre; elle suit Jésus au jardin des olives, et ne le quitte plus dans toutes les circonstances de sa Passion et de son crucifiement, jusqu'au jour de sa résurrection. La façon dont elle entre en matière frappe vivement. Elle commence d'ordinaire par peindre le lieu de la scène avec un grand mérite de couleur locale; nul accessoire n'est oublié. Puis viennent les personnages dont elle trace la physionomie, le costume, les divers caractères : elle descend hardiment à des détails minutieux et inexplicables de la part d'une ignorante. C'est ainsi qu'elle note le degré de parenté de saint Paul avec saint Etienne, qu'elle s'étend sur plusieurs particularités de la famille ou de la vie antérieure de ses acteurs. Pas une teinte chargée, pas un mot ignoble, et, sous ce rapport, il nous serait impossible de donner au livre un plus grand éloge qu'en reconnaissant que la personne sacrée du Sauveur ne dit rien, ne fait rien qui ne soit digne de la vérité évangélique. Tout est en harmonie avec cette divine vérité : c'est comme une galerie de tableaux due au pinceau de quelque grand maître qui aurait

toujours pris son inspiration dans le texte saint, mais nécessairement obligé de se livrer à son génie pour les détails passés sous silence par les évangélistes.

Deux fragmens achèveront de donner une idée de la manière d'Anne-Catherine Emmerich :

FLAGELLATION DE JÉSUS.

Les archers, frappant et poussant Jésus avec leurs bâtons, le conduisirent sur le forum, à travers les flots tumultueux d'une populace furieuse. Au nord du palais de Pilate, à peu de distance du corps-de-garde, se trouvait une colonne où se faisaient les flagellations. Les exécuteurs vinrent avec des fouets, des verges et des cordes, qu'ils jetèrent au pied de la colonne. C'étaient six hommes bruns, plus petits que Jésus; ils portaient une ceinture autour du corps, leur poitrine était couverte d'une pièce de cuir, ou de je ne sais quelle mauvaise étoffe; ils avaient les bras nus. C'étaient des malfaiteurs des frontières de l'Egypte, condamnés pour leurs crimes à travailler aux canaux et aux édifices publics, et dont les plus méchans et les plus ignobles remplissaient les fonctions d'exécuteurs dans le prétoire. Ces hommes cruels avaient déjà attaché à cette même colonne, et fouetté jusqu'à la mort de pauvres condamnés. Ils ressemblaient à des bêtes sauvages ou à des démons, et paraissaient à moitié ivres. Ils frappèrent le Sauveur à coups de poing, et l'attachèrent brutalement à la colonne. Cette colonne était tout-à-fait isolée, et ne servait de support à aucun édifice. Elle n'était pas très-élevée, car un homme du haute taille aurait pu, en étendant le bras, en atteindre la partie supérieure. Au milieu de sa hauteur se trouvaient des anneaux ou des crochets. On ne saurait exprimer avec quelle barbarie ces chiens furieux traitèrent Jésus en le conduisant là; ils lui arrachèrent le manteau dérisoire d'Hérode, et le jetèrent presque par terre.

Jésus tremblait et frissonnait devant la colonne. Il ôta lui-même ses habits avec ses mains enflées et sanglantes. Pendant qu'ils le frappaient, il pria de la manière la plus touchante, et tourna la tête un instant vers sa mère, qui se tenait, déchirée de douleur, dans le coin d'une des salles du marché, et qui tomba sans connaissance dans les bras des saintes femmes qui l'entouraient. Jésus embrassa la colonne; les archers lièrent ses mains élevées en l'air à l'anneau de fer qui était de l'autre côté, et tendirent tellement ses bras en haut, que ses pieds attachés fortement au bas de la colonne, touchaient à peine la terre. Le Saint des Saints fut ainsi étendu avec violence sur la colonne des malfaiteurs, et deux de ces furieux, altérés de son sang, commencèrent à flageller son corps sacré de la tête aux pieds. Leurs fouets ou leurs verges semblaient de bois blanc flexible; peut-être aussi étaient-ce des nerfs de bœuf, ou des lanières de cuir dur et blanc.

Notre Sauveur, le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai Homme, frémissait sous les coups de ces misérables; ses gémissemens doux et clairs se faisaient en-

comme une prière affectueuse sous le bruit des verges de ses bourreaux. De tems en tems, le cri du peuple et des Pharisiens venait comme une sombre nuée d'orage étouffer et emporter ces plaintes douloureuses et pleines de bénédictions; on criait : « Faites-le mourir ! Crucifiez-le ; » car Pilate était encore en pourparler avec le peuple, et quand il voulait faire entendre quelques paroles au milieu du tumulte populaire, une trompette sonnait pour demander un instant de silence. Alors on entendait de nouveau le bruit des fouets, les sanglots de Jésus, les imprécations des archers, et le bêlement des agneaux de Pâque qu'on lavait à peu de distance, dans la piscine des Brebis. Ce bêlement avait quelque chose de singulièrement touchant ; c'étaient les seules voix à s'unir aux gémissemens du Sauveur.

Le peuple juif se tenait à quelque distance du lieu de la flagellation. Des soldats Romains étaient placés en différens endroits. Beaucoup de gens de la populace allaient et venaient, silencieux ou l'insulte à la bouche; quelques-uns se sentirent touchés, et il semblait qu'un rayon partant de Jésus les frappait. Je vis des jeunes gens, presque nus, qui préparaient des verges fraîches près du corps-de-garde ; d'autres allaient chercher des branches d'épine. Quelques archers des princes des prêtres s'étaient mis en rapport avec les bourreaux, et leur donnaient de l'argent. On leur apporta aussi une cruche pleine d'un breuvage rouge, dont ils burent jusqu'à s'enivrer. Au bout d'un quart-d'heure, les deux bourreaux qui flagellaient Jésus furent remplacés par deux autres. Le corps du Sauveur était couvert de taches noires, bleues et rouges, et son sang coulait par terre. Les injures et les moqueries se faisaient entendre de tous côtés.

Le second couple de bourreaux tomba avec une nouvelle rage sur Jésus : ils avaient une autre espèce de baguettes : c'étaient comme des bâtons d'épines, avec des nœuds et des pointes. Leurs coups déchirèrent tout le corps de Jésus ; son sang jaillit à quelque distance, et leurs bras en étaient arrosés. Jésus gémissait, priait et tremblait. Plusieurs étrangers passèrent dans le forum sur des chameaux, et regardèrent avec effroi et avec douleur, lorsque le peuple leur expliqua ce qui se passait. C'étaient des voyageurs dont quelques-uns avaient reçu le baptême de Jean ou entendu le sermon de Jésus sur la montagne. Le tumulte et les cris ne cessaient pas près de la maison de Pilate.

De nouveaux bourreaux frappèrent Jésus avec des fouets : c'étaient des lanières au bout desquelles étaient des crochets de fer qui enlevaient des morceaux de chair à chaque coup. Personne ne saurait rendre ce terrible et douloureux spectacle. Leur rage n'était pourtant pas encore satisfaite ; ils délièrent Jésus et l'attachèrent de nouveau, le dos tourné à la colonne. Comme il ne pouvait plus se soutenir, ils lui passèrent des cordes sur la poitrine, sous les bras et au-dessous des genoux, et attachèrent aussi ses mains derrière la colonne. Alors ils fondirent de nouveau sur lui comme des chiens furieux ; l'un d'eux avait une verge neuve dont il frappait son visage. Le corps du Sauveur n'était plus qu'une plaie ; il regardait ses bourreaux avec ses yeux pleins de sang, et semblait demander merci ; mais leur rage redoublait et les gémissemens de Jésus devenaient de plus en plus faibles.

L'horrible flagellation avait duré trois-quarts-d'heure, lorsqu'un étranger de la classe inférieure, parent de l'aveugle Ctésiphon guéri par Jésus, se précipita vers la colonne avec un couteau en forme de faucille; il cria d'une voix indignée : « Arrêtez! ne frappez pas cet innocent jusqu'à le faire mourir! » Les bourreaux ivres s'arrêtèrent étonnés; il coupa rapidement les cordes assujetties derrière la colonne qui retenaient Jésus, et il se perdit dans la foule. Jésus tomba presque sans connaissance au pied de la colonne sur la terre toute baignée de son sang. Les exécuteurs le laissèrent là, s'en allèrent boire et appelèrent des valets de bourreau qui étaient occupés dans le corps-de-garde à tresser la couronne d'épines.

Comme Jésus était couché tout sanglant aux pieds de la colonne, je vis quelques filles perdues, à l'air effronté, s'approcher de lui en se tenant les mains. Elles s'arrêtèrent un moment, et le regardèrent avec dégoût. Dans ce moment la douleur de ses blessures redoubla, et il leva vers elles sa face meurtrie. Elles s'éloignèrent, et les soldats et les archers leur adressèrent en riant des paroles indécentes.

Je vis à plusieurs reprises, pendant la flagellation, des anges en pleurs entourer Jésus, et j'entendis sa prière pour nos péchés qui montait constamment vers son père au milieu de la grêle de coups qui tombait sur lui. Pendant qu'il était étendu dans son sang au pied de la colonne, je vis un ange lui présenter quelque chose de lumineux qui lui rendit des forces. Les archers revinrent, et le frappèrent avec leurs pieds et leurs bâtons, lui disant de se relever. Quand ils l'eurent remis debout sur ses jambes tremblantes, ils ne lui laissèrent pas le tems de remettre sa robe qu'ils jetèrent seulement sur ses épaules nues, et avec laquelle il essuya le sang qui coulait sur son visage. Ils le conduisirent devant le lieu où siégeaient les princes des prêtres qui s'écrièrent : « Qu'on le fasse mourir! qu'on le fasse mourir! » et se détournèrent avec dégoût; puis ils le menèrent dans la cour intérieure du corps-de-garde. Lorsque Jésus y entra, il n'y avait pas de soldats, mais des esclaves, des archers, des goujats, enfin le rebut de la population.

Comme le peuple était dans une grande agitation, Pilate avait fait venir un renfort de garnison romaine de la citadelle Antonia; ces troupes, rangées en bon ordre, entouraient le corps-de-garde. Elles pouvaient parler, rire et se moquer de Jésus, mais il leur était interdit de quitter leurs rangs. Pilate voulait par là tenir le peuple en respect. Il y avait bien un millier d'hommes.

CRUCIFIEMENT DE JÉSUS.

Quatre archers descendirent au lieu où l'on avait renfermé Jésus et l'en arrachèrent. Ils lui prodiguèrent encore les coups et les outrages pendant ces derniers pas qui lui restaient à faire, et le traînèrent sur la plate-forme. Quand les saintes femmes le virent, elles donnèrent de l'argent à un homme pour qu'il achetât des archers la permission de faire boire à Jésus le vin aromatisé de Véronique. Mais ces misérables ne le lui donnèrent pas et le burent eux-mêmes. Ils avaient avec eux des vases dont l'un contenait du vinaigre et du fiel, l'autre une boisson qui semblait du vin mêlé de myrrhe et d'absinthe;

ils présentèrent au Sauveur un verre de ce dernier breuvage ; Jésus y ayant posé les lèvres, n'en but pas.

Il y avait dix-huit archers sur la plate-forme; les six qui avaient flagellé Jésus, les quatre qui l'avaient conduit, deux qui avaient tenu les cordes attachées à la Croix et six qui devaient le crucifier. Ils étaient occupés soit près du Sauveur, soit près des deux larrons ; c'étaient des hommes petits et robustes, avec des figures étrangères et des cheveux hérissés, ressemblant à des bêtes farouches ; ils servaient les Romains et les Juifs pour de l'argent.

L'aspect de tout cela était d'autant plus effrayant pour moi que je voyais des figures hideuses de démons qui semblaient aider ces hommes cruels et une infinité d'horribles visions sous forme de crapauds, de serpens, de dragons, d'insectes venimeux de toute espèce qui obscurcissaient l'air. Ils entraient dans la bouche des bourreaux, se posaient sur leurs épaules et ceux-ci se sentaient l'âme pleine de pensées abominables ou proféraient d'affreuses imprécations. Je voyais souvent au-dessus du Sauveur de grandes figures d'anges pleurant, ou des gloires où je ne distinguais que de petites têtes. Je voyais aussi de ces anges compatissans et consolateurs au-dessus de la sainte Vierge et de tous les amis de Jésus.

Les archers ôtèrent à notre Seigneur son manteau, la ceinture à l'aide de laquelle ils l'avaient traîné et sa propre ceinture. Ils lui enlevèrent ensuite son vêtement de dessus en laine blanche, et comme ils ne pouvaient pas lui tirer sa tunique sans couture à cause de la couronne d'épines, ils arrachèrent violemment cette couronne de sa tête, rouvrant par là toutes ses blessures. Il n'avait plus que son court scapulaire de laine et un linge autour des reins. Le scapulaire s'était collé à ses plaies et il souffrit des douleurs indicibles lorsqu'on le lui arracha de la poitrine. Le fils de l'homme se tenait tout tremblant, couvert de plaies saignantes ou fermées ; ses épaules et son dos étaient déchirés jusqu'aux os. Les archers le firent asseoir sur une pierre, lui remirent la couronne sur la tête, et lui présentèrent encore un vase plein de fiel et de vinaigre dont il détourna la tête en silence.

Bientôt ils l'étendirent sur la croix, et ayant tiré son bras droit sur le bras droit de la croix, ils le lièrent fortement ; puis l'un d'eux mit le genou sur sa poitrine sacrée, un autre lui ouvrit la main, un troisième appuya sur la chair un gros et long clou et l'enfonça avec un marteau de fer. Un gémissement doux et clair sortit de la bouche du Sauveur ; son sang jaillit sur les bras des archers. J'ai compté les coups de marteau, mais je les ai oubliés. Les clous étaient très-longs, ils avaient une tête plate de la largeur d'un écu. Ils étaient à trois tranchans et gros comme le pouce à leur partie supérieure ; leur pointe dépassait un peu derrière la croix. Lorsque les bourreaux eurent cloué la main droite du Sauveur ils s'aperçurent que sa main gauche n'arrivait pas jusqu'au trou qu'ils avaient fait; alors ils attachèrent une corde à son bras gauche et le tirèrent de toutes leurs forces jusqu'à ce que la main atteignît la place du clou. Cette dislocation violente de ses bras le fit horriblement souffrir ; son sein se soulevait, et ses genoux se retiraient vers son corps. Ils s'agenouillèrent de nouveau sur lui, et enfoncèrent le second clou dans sa main gauche ;

on entendit les plaintes du Sauveur à travers le bruit des coups de marteau. La sainte Vierge ressentait toutes les douleurs de Jésus; elle était pâle comme un cadavre, et des sanglots entrecoupés s'échappaient de sa bouche. Les Pharisiens adressaient des insultes et des moqueries du côté où elle se trouvait, et on la conduisit à quelque distance près des autres saintes femmes. Madeleine était comme folle; elle se déchirait le visage, ses yeux et ses joues étaient en sang.

On avait ajusté à la croix un morceau de bois destiné à soutenir les pieds de Jésus, mais lorsqu'on étendit ses genoux et qu'on les attacha, il se trouva que les pieds n'atteignaient pas jusque-là. Alors les archers se mirent en fureur; quelques-uns d'entr'eux voulaient qu'on fît des trous plus rapprochés pour les clous qui perçaient ses mains, car il était difficile de placer le morceau de bois plus haut, d'autres vomissaient des imprécations contre Jésus: « Il ne veut pas s'alonger, disaient-ils, mais nous allons l'aider. » Alors ils attachèrent des cordes à sa jambe droite, et la tendirent violemment jusqu'à ce que le pied atteignît le morceau de bois. Ce fut une dislocation si horrible qu'on entendit craquer la poitrine de Jésus, et qu'il s'écria à haute voix: « O mon Dieu! ô mon Dieu! » Ils avaient lié sa poitrine et ses bras pour ne pas arracher les mains de leurs clous. Ce fut une épouvantable souffrance. Ils attachèrent ensuite le pied gauche sur le pied droit, et le percèrent d'abord avec une espèce de tarière parce qu'il n'était pas assez bien posé pour qu'on pût les clouer ensemble. Cela fait, ils prirent un clou plus long que celui des mains et l'enfoncèrent à travers les deux pieds jusque dans le morceau de bois et jusque dans l'arbre de la croix. Cette opération fut plus douloureuse que tout le reste à cause de la distension du corps. Je comptai jusqu'à trente-six coups de marteau.

Les gémissemens que la douleur arrachait à Jésus se mêlaient à une prière continuelle, remplie de passages des psaumes et des prophètes dont il accomplissait les prédictions; il n'avait cessé de prier ainsi sur le chemin de la croix, et il le fit jusqu'à sa mort. J'ai entendu et répété avec lui tous ces passages, et ils me sont revenus quelquefois en récitant les psaumes, mais je suis si accablée de douleur que je ne saurais pas les mettre ensemble.

Le chef des troupes romaines avait déjà fait attacher au haut de la croix l'inscription de Pilate. Comme les Romains riaient de ce titre de Roi des Juifs, quelques-uns des Pharisiens revinrent à la ville pour demander à Pilate une autre inscription. Il était environ midi un quart lorsque Jésus fut crucifié, et au moment où l'on élevait la croix, le temple retentissait du bruit des trompettes qui célébraient l'immolation de l'agneau pascal.

Nous n'avons encore rien dit du rédacteur ni du traducteur de ces belles pages. Le premier est M. Clément Brentano, l'un des poètes les plus renommés et des hommes les plus pieux d'Allemagne; il dut au comte Léopold de Stollberg la connaissance de la sœur Anne-Catherine. Le doyen Over-

berg, son directeur extraordinaire, et l'évêque Michel Sailer, engagèrent la pieuse fille à lui raconter tout ce qu'elle éprouvait : elle obéit avec la simplicité d'un enfant ; et M. Brentano fut si frappé de tout ce qu'il vit et entendit, qu'il prit le parti de s'établir à Dulmen, et qu'il resta cinq ans entiers près de la sœur, passant les nuits à écrire ce qu'elle lui racontait dans la journée. Il ne s'est déterminé à publier ces confidences, que sur les pressantes invitations des deux derniers évêques de Ratisbonne, les vénérables Sailer, un des plus savans et des plus zélés défenseurs de la foi au-delà du Rhin, et Witmann, qui a mérité le surnom de *Vincent de Paule de la Bavière* [1].

L'auteur de la traduction française est un jeune écrivain, que nous croyons destiné à illustrer encore un nom déjà illustre ; M. de Cazalès, récemment nommé professeur à l'Université Catholique belge, et bien digne d'aller représenter chez nos voisins la portion la plus éclairée et la plus religieuse de la jeunesse française. En traduisant le livre de M. Brentano, il a compris que le premier devoir était de conserver le désintéressement de tout effet oratoire, la simplicité, la grâce naïve de l'auteur. La version est digne de l'original. Il faut, comme on l'a déjà remarqué, une grande pureté de cœur et une grande noblesse d'âme pour écrire et traduire ainsi.

K.

[1] Voir la *Notice sur M. Brentano*, insérée dans le N° 54, t. IX, p. 477 des *Annales*.

Archéologie américaine.

DESCRIPTION

DE TOUTES LES ANTIQUITÉS MEXICAINES.

MONUMENS ZAPOTÈQUES DE MITLA.

Troisième Article [1].

Description d'un des palais de Mitla. — Figures de *Grecques*. — Souterrains ou hypogées *en forme de croix*. — Plan d'un palais. — Maison de campagne. — Fortifications. — Carrières d'exploitation. — Machine de transport. — Instrumens d'art. — Mosaïques.

Nous reprenons le récit de la 2e expédition du capitaine Dupaix, au moment où il va visiter les monumens de la ville de *Mitla*, dans l'État d'*Oaxaca*. Comme nous allons décrire ces monumens avec un peu plus de détail que nous ne l'avons fait pour les autres, nous croyons devoir répéter ici ce que nous avons déjà dit plusieurs fois, c'est que ces monumens sont d'une grande importance pour nous, pour deux raisons : la première, parce que leur existence tranche en notre faveur la question de l'*état de nature*, en prouvant sans réplique que les sauvages trouvés en Amérique sont des êtres *dégradés*, *dégénérés*, et non *primitifs* et *naturels* ; la seconde, parce que la description de la plupart de ces monumens sert et servira encore mieux

[1] 3e extrait du magnifique ouvrage *sur les antiquités mexicaines*, grand in-fol.; 40 fr. la livraison. 10 livraisons sont en vente, rue de Seine, n° 16. Voir le 2e article dans le N° 66, tome XI, p. 435.

dans la suite à prouver la commune origine des Américains et des nations asiatiques, et par conséquent l'*unité de la race humaine.*

La contrée que nous allons décrire est celle qui était habitée par la nation *Zapotèque*, soumise, et peut-être chassée ou détruite plus tard par les Mexicains.

M. Dupaix, son compagnon Castaneda et son escorte, partirent de la ville d'*Antequera* le 1er août 1806, pour aller reconnaître les antiquités de *San-Pueblo-Mitlan*, en passant par le village de *Clacolula*, à 7 lieues de cette ville, et à 3 lieues de celui de *Miquitlan.*

Sa position topographique présente une sorte de vallée resserrée entre des collines arides, disposées d'une façon demi-circulaire. Ce lieu est situé au 17e degré et demi de latitude, dans un climat tempéré, sur un sol maigre, pauvre et sec, dangereux à parcourir en ce moment à cause des vipères, des scorpions, des araignées et des tarentules qui y abondent.

Le nom primitif de cette contrée était *Liuba*, lequel, en langue *zapotèque*, signifiait *sépulture.* Lorsque les Mexicains s'en emparèrent, ils corrompirent ce nom en celui de *Miquitlan*, qui signifie, dans leur langue, *enfer*, *lieu de tristesse*, ou *lieu de réunion.* C'est au milieu de cette solitude que se trouvent quatre grandes et magnifiques constructions, palais, ou tombeaux, ou temples, exécutées avec un luxe de matériaux digne des Romains ; elles sont situées dans un lieu qui domine la ville, à peu de distance l'une de l'autre, en partie entières, et en partie ruinées.

Nos 78-80, pl. XXIX-XXXI. — Ces planches représentent le plus beau des palais de *Mitla*, et le mieux conservé ; en voici la description à peu près entière :

L'ensemble du palais se composait de quatre corps de bâtimens faisant face l'un à l'autre, et formant une grande place intérieure. Le corps principal, situé au nord, subsiste encore presque en entier, ainsi que celui qui était situé à l'est. Voici comment Dupaix décrit le premier corps.

« Cet édifice est assis sur un massif en maçonnerie, d'une hauteur médiocre qui l'entoure des quatre côtés; ce massif sert

aussi d'aire pour les pièces intérieures. Il y a trois escaliers, l'un au centre de la façade, les deux autres sur les côtés. Les marches sont faites de grandes pierres taillées, formant à peu près un parrallélipipède ou carré long.

L'escalier donne entrée par les trois portes, qui ne présentent aucune trace de fermetures et qui font face au midi. Elles sont séparées par des pilastres dans le chapiteau desquels il y a une sorte de niche ou trou circulaire, qui renfermait probablement une tête, soit d'homme, soit d'animal quelconque, ou même une tête de mort, ce qui eût été important pour la description exacte de ces précieux monumens; plusieurs personnes me dirent qu'une Indienne possédait une de ces têtes, et qu'elle était encastrée dans le mur de sa maison, mais quelque diligence que j'aie faite je ne pus la trouver.

L'*architrave*, assise sur les trois pilastres, est un bloc de granit taillé carrément, d'une grandeur énorme et parfaitement uni; il y a des compartimens divisés par panneaux oblongs, entourés de moulures carrées et saillantes, et qui renferment dans leur plan *des grecques* en relief d'une belle invention; leurs dessins représentent des entrelacs compliqués, d'une grande exactitude géométrique; les pierres, d'épaisseur et de formes diverses, sont parfaitement assemblées, et un niveau parfait règne dans tout cet appareillage. »

Comme plusieurs de nos lecteurs ne connaissent pas ce que c'est qu'*une grecque* en terme d'architecture, nous en donnons ici un modèle, en faisant observer que ce même ornement, qui date de la plus haute antiquité, se retrouve également en Egypte, au centre de l'Asie et en Chine.



« L'*embasement* de l'édifice est formé d'une file de pierres de taille, bien nivelées et bien jointes; une sorte de moulure très-saillante le couronne et règne tout autour. Les angles sont renforcés par des espèces de contreforts en pierres de taille d'un bel aspect, et qui ont aussi leurs ornemens.

L'intérieur répond à la magnificence de l'extérieur; les portes dont j'ai parlé, introduisent dans une salle très-allongée, divisée longitudinalement de l'est à l'ouest par une file de six colonnes en granit, d'une seule pièce, qui ont trois pieds de diamètre, et seize à dix-sept pieds de haut. Ces colonnes sont lisses, sans bases ni chapiteaux, l'extrémité supérieure est arrondie; probablement leur office était de soutenir des rangs de solives.

Les *murs intérieurs* de ces grandes pièces n'ont d'autre revêtement qu'un enduit de chaux recouvert d'une couche polie et brillante de vermillon combiné avec de l'oxide de fer. Cette couche est extrêmement détériorée, mais les parties qui subsistent encore çà et là, en font juger suffisamment, et font voir que tout ce palais, intérieurement et extérieurement, y compris les colonnes, était peint de la même couleur.

Le *pavement* est fait d'un mélange de chaux et de sable, recouvert d'une autre composition fine, polie, et de couleur mélangée, gris et bleu; il en reste encore des fragmens qui prouvent une grande solidité.

Les *salles* des autres trois bâtimens sont de forme allongée, peu larges, et ont des portes correspondantes, placées en face l'une de l'autre; elles sont revêtues en dedans et en dehors des mêmes *grecques* qui décorent l'intérieur de l'édifice.

Les *plafonds* et les *planchers* se composaient d'un rang de solives formées de troncs naturels, non équarris, ayant un pied et demi de diamètre, et dont les deux extrémités étaient encastrées dans la partie supérieure de la muraille. On avait choisi pour cet usage le bois d'une espèce de sapin, nommé dans le pays *ahuehuete*, et dont le nom mexicain signifie *vieillir*; en effet, ce bois est incorruptible. Il y avait cinq colonnes pour soutenir ces solives, mais il n'en restait plus que deux dans le seul de ces corps des bâtimens qui soit encore sur pied. »

N° 81, pl. XXXII. — Le second édifice est moins grand, moins important, moins bien conservé que le premier; il est composé comme le précédent de quatre corps de bâtimens, orientés aux quatre points cardinaux, en face les uns des autres, ayant trois portes, par lesquelles on arrive dans une vaste salle de cent pieds environ de longueur, sur dix ou douze de largeur. Les

quatre salles sont exactement semblables entre elles et aux trois corps de logis secondaires du premier palais; le tems et surtout la main des hommes ont bouleversé tous ces édifices.

N° 82, *bis* et *ter.* — Mais à peu près au centre de la place formée par ces quatre édifices, se trouve une ouverture ayant un escalier qui conduit à une magnifique salle sépulcrale, qui paraît avoir servi de sépulture aux rois ou aux prêtres de la race Zapotèque.

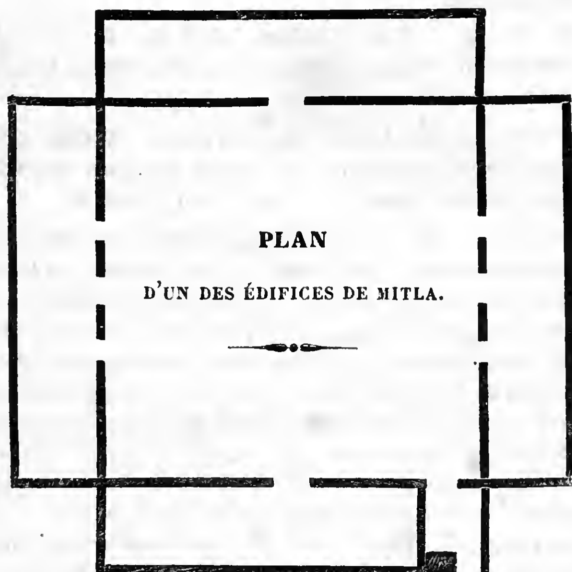
« Son plan, dit Dupaix, forme *une Croix d'assez grande étendue*; au point central d'intersection des deux lignes, se trouve une colonne cylindrique qui est posée sur une pierre quadrangulaire, et qui soutient une autre grande dalle formant la voûte ou le ciel. Les quatre côtés regardent quatre caveaux carrés qui recevaient les dépouilles mortelles des personnages auxquels ils étaient destinés. Ils sont couverts par de grandes dalles servant de voûtes plates; le tout était peint de vermillon ou d'oxide de fer. L'entrée souterraine, les corridors, les marches de l'escalier existent encore. Je n'ai trouvé dans cette magnifique sépulture, et dans les divers ornemens sculptés, aucune figure symbolique [1], comme têtes de morts ou ossemens, emblêmes ordinaires de ces sortes de lieux. »

N° 83, pl. XXXVI. — Le troisième palais ou édifice de *Mitla*, est composé d'un grand nombre de chambres et de divisions, formant trois corps de bâtimens construits sur un plan régu-

[1] Cette assertion paraît inexacte. Pour rectifier et compléter cette description, nous transcrivons ce passage de M. Balbi ;

« Un escalier, pratiqué dans un puits, conduit à un appartement souterrain de 27 mètres de long sur 8 de large. Cet appartement lugubre est couvert des mêmes *grecques* qui ornent les murs extérieurs de l'édifice; et ce qui est très-curieux, leur dessin est égal à celui que l'on admire sur les vases nommés *étrusques*. La distribution des appartemens intérieurs offre des rapports frappans avec celle que l'on remarque sur les monumens de la Haute-Egypte. M. de Laguna a trouvé dans ces ruines des peintures curieuses représentant des trophées de guerre et des sacrifices... On conjecture que c'est dans cet édifices que le roi des *Tzapotéques* se retirait pour quelque tems, lors de la mort d'un fils, d'une épouse, ou d'une mère. » *Abrégé de Géographie*, p. 1069. *(N. du D.)*

lier et uniforme. Ce sont toujours deux carrés longs, lesquels posés en croix l'un sur l'autre, forment ainsi une salle carrée, et par leurs débordemens font autant de salles latérales, longues et peu larges. Comme ce plan est en général celui des édifices de Mitla, même des édifices séparés entr'eux, dont nous avons déjà parlé, nous en donnerons ici un plan, au moyen duquel on pourra se faire une idée complète de cette architecture.



Au reste, tous ces édifices sont ruinés et dévastés; ce qui en reste de plus entier forme en ce moment l'église paroissiale et la maison du curé de *San Pueblo de Millan.*

Nº 84, pl. XXXVII. — Le quatrième et dernier édifice, offrant trois corps de logis, dont l'un n'est séparé des deux autres qui sont joints, que par une espace de trois à quatre pieds. Ce dernier bâtiment est dans un état de ruine complète.

Nº 85, pl. XXXVIII. — A une lieue et demie de la ville, et sur le penchant d'une colline raboteuse, on voit encore les restes

d'une espèce de maison de campagne. Le plan offre un quadrilatère avec quatre salles, ayant chacune leur porte, et formant au milieu une cour de peu d'étendue.

N° 86, pl. XXXIX. — Tombeau antique, sous un petit tumulus en terre. Son plan est un carré long, dont les murs sont revêtus de pierres de taille, de moulures et de *grecques*. Dans une fouille qu'il y fit faire, M. Dupaix y trouva une tête de mort et un fragment de squelette.

N° 87, pl. XL. — Autre tombeau en *forme de croix*, dont tous les côtés sont d'égale longueur, et caché comme le précédent sous un tumulus.

Après avoir exploré les monumens d'architecture zapotèque, le capitaine Dupaix rechercha s'il existait quelques restes de la *sculpture* de la même nation, et voici ce qu'il trouva.

N°s 88-89, pl. XLI. — Une petite figure humaine, avec un nez très-allongé, une espèce de couronne ou de volute sur la tête, assise et les bras croisés sur la poitrine, mais sans jambes, portant seulement sur sa base carrée une indication des orteils des pieds. — Une tête en terre cuite, avec un nez de la race caucasienne, d'un caractère martial, très-bien façonnée et modélée; le menton, la bouche, les yeux sont très-bien placés et parfaitement sculptés; sur la tête est une espèce de morion en forme d'éventail, et offrant par les côtés les formes d'un beau casque à la grecque, avec des mentonnières très-bien faites.

«Cette pièce, dit Dupaix, suffirait pour nous prouver que ce n'est pas faute d'art si l'on trouve dans les statues de ce peuple des attitudes contre les règles du naturel et des dispositions contraires à la perfection de l'art. On doit croire que si elles ont été faites ainsi, c'est par une loi religieuse, ou par la volonté du gouvernement suprême. »

N° 90, pl. XLII. — Figure humaine fantastique et disproportionnée, fruit d'un long travail, offrant un tube ou cylindre creux au milieu, et ayant servi probablement de vase ou de chandelier.

N° 91, pl. XLIII. — Près de la ville de *Mitla* se voient deux de ces oratoires à degrés superposés, dont on retrouve des

modèles en plusieurs contrées de l'Asie. Le 1er est quadrangulaire, formé de quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre. On arrivait au sommet par un escalier qui regarde le couchant, et qui prend son commencement sur une place carrée, circonscrite par trois massifs, construits aussi en retraite et en pierre et brique comme tout le reste; au milieu est un autel de forme carrée sur lequel on arrivait par un escalier; un peu plus loin est une grande dalle qui recouvre probablement un souterrain non encore exploré.

N° 92, pl. XLIV. —Le 2e oratoire diffère du premier en ce qu'il n'a que trois assises en retraite l'une sur l'autre, et en ce qu'il est construit en briques séchées au soleil, posées à plat, et formant des couches alternatives avec des couches de ciment, semblables à celles dont se servaient les Babyloniens. Cet oratoire, que le tems a beaucoup endommagé, sert aujourd'hui de *calvaire* aux Indiens catholiques de Mitla.

M. Dupaix fait remarquer ici que le grand nombre et l'immense travail des oratoires ou *teocalli*, prouve que ces nations antiques étaient très-religieuses; il insinue ensuite que c'est à la nature qu'elles empruntèrent le type de leurs *tumuli*, puis de leurs pyramides, puis de leurs autels; mais ceci est en contradiction avec ce qu'il dit ailleurs, et en outre les tumuli, les pyramides, les autels semblables qui se trouvent répandus dans toute l'Asie, nous prouvent que les Américains ont imité non la nature, mais les ancêtres dont ils descendaient.

Nos 93-94, pl. XLV-XLVI.—A trois quarts de lieue de la ville, sur un rocher isolé et dominant les collines, se trouvent des fortifications construites selon les règles d'une stratégique très-savante. Cette forteresse est composée d'une enceinte de fortes murailles en pierre, de 6 pieds d'épaisseur et de 18 de hauteur, formant, dans son vaste circuit d'une demi-lieue au moins, plusieurs angles saillans et rentrans, aigus, obtus ou droits, entrecoupés par des espèces de bastions. A l'entrée l'enceinte est double; la première porte est oblique, afin qu'elle ne fût pas enfilée par les projectiles lancés du dehors; elle est loin de la deuxième porte, pour que le combat pût durer plus long-tems avant que l'ennemi arrivât à cette deuxième porte. Au côté opposé se

trouve une fausse porte, pouvant servir à faire des reconnaissances, ou à favoriser une retraite; de nombreux débris de constructions ou de casernes se trouvent dans la grande enceinte. Enfin, on voit encore des tas de pierres, dont les unes pouvaient être lancées avec la fronde et les autres, plus grosses, étaient destinées à être roulées le long de la montagne. Cet ouvrage est vraiment remarquable.

Tel est l'ensemble des antiquités de Mitla; dans un quatrième article nous parlerons de quelques autres monumens qui se trouvent dans l'état d'*Oaxaca*; nous terminerons celui-ci par quelques remarques du capitaine Dupaix sur les constructions et les arts Zapotèques.

Carrrières d'exploitation.— « C'est de trois quarts de lieue de la ville que les habitans de Mitla tirèrent les pierres énormes dont ils se servirent pour leurs monumens. Le canton où elles sont situées s'appelle en langue zapotèque *Aguilosoé*, ce qui veut dire en mexicain *Belvédère*, lieu d'où l'on a une belle vue. C'est un roc vif qui se prolonge de l'est à l'ouest; sa superficie est nue, et creusée par des sillons parallèles assez profonds, disposés par la nature de telle façon que la puissance des machines venant au secours de l'art a seule pu diviser et enlever de leur lit des tables, des masses prismatiques et des colonnes d'une grandeur incroyable. Il est à remarquer que d'un sillon à l'autre il y a de grands trous qui furent pratiqués pour servir de points d'appui aux léviers; on voit même çà et là sur le sol des tronçons de colonnes d'un fort diamètre, de grandes dalles, d'énormes architraves à moitié dégrossies; d'autres sont encore sur leur lit, ainsi que cela se voit également en Egypte, dans les célèbres carrières de granit d'où l'on tirait les figures colossales et les obélisques dont quelques-uns ne sont pas encore entièrement séparés des massifs auxquels ils tenaient. »

Machines de transport.— « La difficulté la plus grande a dû consister dans le transport des blocs, et nous ignorons les moyens mécaniques dont on a pu se servir; la force des bras ne pouvant être suffisante pour conduire ces pierres de l'endroit où elles sont à la distance d'une lieue; il a fallu de puissantes machines. Jamais, je crois, les anciens Romains n'ont employé,

dans leurs plus majestueux édifices, des blocs comparables à ceux employés par les Indiens : et cependant les Romains se servirent de toutes les puissances mécaniques, inventées par Archimède. Cependant les barbares indiens (ainsi les qualifie notre ignorance ou notre vanité) atteignirent les mêmes résultats sans tant d'appareil. La vue de ces monumens merveilleux est susceptible de désabuser pleinement les esprits incrédules ou préoccupés. »

Instrumens employés par les Indiens. — Le capitaine Dupaix rechercha avec beaucoup de soin, s'il n'existait pas encore quelques-uns des instrumens qui ont dû aider ces peuples à couper, dégrossir et polir tant d'immenses ouvrages. Tout ce qu'il put trouver ce furent des ciseaux en pierre grands et petits, semblables à des coins, et des petites haches en cuivre rouge pur. Quant aux outils de fer ou aux marteaux, il lui fut impossible d'en découvrir aucune trace. Quelques voyageurs ont bien avancé que ces outils ont pu être oxidés par le tems, et par conséquent détruits en entier; mais cette supposition est bien difficile à admettre, car sur aucun des blocs qui existent encore, on ne trouve aucune trace d'une entaille faite par le pic ou le ciseau ; reste la supposition que toutes les pierres ont été taillées par le frottement avec d'autres pierres, ce qui est encore difficile d'admettre, soit à cause de la longueur de ce procédé, soit parce que ce procédé était impossible dans les moulures et bas-reliefs existans sur les pierres. Toutes nos conjectures sont donc encore vaines.

Travail des mosaïques.—«Le plus admirable de tous les travaux indiens est surtout celui des mosaïques dont les murs de ces palais et la plupart des tombeaux sont couverts. Les ouvriers Zapotèques ont su réunir avec bonheur dans ce travail la solidité Égyptienne et l'élégance Grecque. L'œil ne comprend rien à l'assemblage ou à l'union parfaite de ces petites pierres, sans aucun ciment ni aucune matière conglutinante; une coupe bien lisse, une juxtà-position étroite, plan contre plan, constituent tout le travail de mosaïque. Ces pierres sont un peu arrondies maintenant par l'action de l'air et de la pluie. La disposition ou la taille des plus petites ressemble un peu à celle d'un coin

ou d'une pyramide à base quadrangulaire; le haut s'incruste dans la muraille, et une partie du plan inférieur reste saillante; elles sont comme des briques de diverses grosseurs et de diverses formes, et on les implantait dans le mur en terre préparée pour cet usage, lorsqu'elle était encore fraîche et visqueuse. Les unes se mettaient à plat selon le dessin à suivre, les autres de champ, dans une position soit diagonale soit verticale; la partie entrante se termine ordinairement par une courbe ou par un angle. »

Nous avons pensé que tous ces détails étaient propres à intéresser nos lecteurs, d'autant plus qu'il s'agit là d'un monde et d'une civilisation que peu de personnes connaissent encore en ce moment.

A. B.

N. B. Nous nous proposions de donner, après cet article, une dissertation ayant pour but d'exposer les raisons qui tendent à prouver que la Chine ou le pays de *Sy-yu* est une colonie du pays de *Syrie* (la langue chinoise n'ayant pas de *r*). Dans cet article devait entrer la lithographie représentant la *croix* trouvée à *Si-gan-Fou*, mais, malgré toutes nos prévoyances, M. Marcellin-Legrand n'a pu terminer les quinze ou vingt caractères chinois qui doivent entrer dans cet article. C'est ce qui fait que ce Numéro n'a point de gravure, mais nos abonnés en seront dédommagés dans un autre.

Traditions.

LA CRÉATION, D'APRÈS LES LIVRES INDIENS.

(Extrait du *Mânava-Dharma-Sâstra.*)

Création de la lumière. — Définition de Dieu. — Brahma. — Création des autres parties de l'univers. — Rapprochemens et comparaison avec la Genèse.

Entre les livres de l'Inde, qui nous sont connus par la traduction, le plus ancien, est sans contredit le *Livre de la loi de Manou* (*Mânava-Fharma-Sâstra*). Les Védas seuls prétendent à une antiquité plus haute; mais les Védas sont encore à traduire. Ce serait à notre sens, une tâche digne d'un philosophe chrétien que l'étude comparative du Pentateuque hébreu et du Pentateuque indou; car, bien que Manou ait divisé sa loi en douze livres, il a ceci de commun avec Moïse que ses prescriptions ont tout réglé, droit civil, droit criminel, liturgie, mœurs sacerdotales, guerrières, commerciales, agricoles, serviles. Comme le législateur d'Israël, Manou d'ailleurs commence par une cosmogonie, et les lecteurs des *Annales* nous sauront gré, sans doute, de la leur avoir fait connaître [1].

« C'était l'obscurité; imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, le monde semblait entièrement livré au sommeil.

[1] Nous nous servons ici de la traduction des *Lois de Manou*, de M. Loiseleur Deslongchamps, en supprimant les intercallations connues sous le nom de glose de *Coulloûca*, qui ne ressemblent pas mal à celles du père Carrière dans sa traduction de la Bible.

» Alors le Seigneur *existant par lui-même*, et qui n'est pas à la portée des sens internes, rendant perceptible ce monde avec les cinq élémens et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut, et dissipa l'obscurité.

» *Celui que l'esprit seul peut percevoir*, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

» Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans laquelle il déposa un germe.

» Ce devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel naquit lui-même, BRAHMA, l'aïeul de tous les Êtres.

» Les eaux ont été appelées *Nârâs*, parce qu'elles étaient la production de *Nára* (l'Esprit divin). Ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement (*ayána*) de *Nâra*, il a en conséquence été nommé *Nârâyana* (*celui qui se meut sur les eaux*).

» Par ce qui est, par la cause imperceptible, éternelle, qui existe et n'existe pas, a été produit ce divin *mâle* (*Pouroucha*), célèbre dans le monde sous le nom de *Brahmâ*.

» Après avoir demeuré dans cet œuf une année, le Seigneur, *par sa seule pensée*, sépara cet œuf en deux parts;

» Et de ces deux parts, *il forma le ciel et la terre*; au milieu l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux.

» Il exprima de l'âme suprême le sentiment qui existe par sa nature et n'existe pas, et du sentiment, le *moi* (*Ahancâra*), moniteur et souverain maître;

» Et le grand principe intellectuel, et tout ce qui reçoit les trois qualités, et les cinq organes destinés à percevoir les objets extérieurs.......

» L'Être suprême assigna aussi dès le principe, à chaque créature en particulier, un nom, des actes, et une manière de vivre, d'après les paroles du Véda.

» Le souverain Maître produisit une multitude de Dieux (*devas*)

essentiellement agissans, doués d'une âme, et une troupe invisible de Génies (*sadhyas*), et le sacrifice institué dès le commencement.

» Du feu, de l'air et du soleil, il exprima, pour l'accomplissement du sacrifice, les trois *Védas* éternels, nommés *Ritch*, *Yadjous* et *Sâma*.

» Il créa le tems et les divisions du tems, les constellations, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, les terrains inégaux,

» La dévotion austère, la parole, la volupté, le désir, la colère, *et cette création*, car il voulait donner l'existence à tous les êtres.

« Pour établir une différence entre les actions, il distingua le juste et l'injuste, et soumit ces créatures sensibles au plaisir et à la peine, et aux autres conditions opposées.....

» Après avoir ainsi produit cet univers et moi, (Manou) celui dont le pouvoir est incompréhensible *disparut de nouveau, absorbé dans l'Ame suprême*, remplaçant le tems par le tems.

» Lorsque ce Dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout.

» Car, pendant son paisible sommeil, les êtres animés, pourvus des principes de l'action, quittent leurs fonctions, et le sentiment tombe dans l'inertie.

» Et lorsqu'ils se sont *dissous en même tems dans l'Ame suprême*, alors cette âme de tous les êtres dort tranquillement dans la plus parfaite quiétude.

» Après s'être retirée dans l'obscurité, elle y demeure longtems avec les organes des sens, n'accomplit pas ses fonctions et se dépouille de sa forme.

» Lorsque, réunissant de nouveau des principes élémentaires subtils, elle s'introduit dans une semence végétale ou animale, alors elle reprend une forme.

» C'est ainsi que, par un réveil et par un repos alternatifs, l'Être immuable fait revivre ou mourir éternellement tout cet assemblage de créatures mobiles et immobiles [1]. »

[1] *Lois de Manou*, liv. I.

Deux choses à noter ici : le caractère extérieur du fragment qu'on vient de lire, et le fond même de la tradition qui s'y trouve consignée.

Extrinsèquement, à ne considérer que la forme de ce récit, il porte en lui-même le sceau d'une haute antiquité, bien inférieure toutefois à celle des livres de Moïse. Comparez, en effet, les premiers versets.

In principio, creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : fiat lux, et facta est lux.

Et vidit Deus lucem quod esset bona, et divisit lucem à tenebris [1].

Quelle majestueuse brièveté d'une part ! de l'autre, quelle phraséologie subtile et délayée.

Moïse ne disserte pas, il ne s'arrête point à expliquer ce que c'est que Dieu ; il le nomme, et il raconte ses œuvres : « Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut. »

Manou expose et paraphrase : « Celui que l'esprit seul peut » percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans » parties visibles, l'Éternel, l'âme de tous les êtres, que nul » ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur. — Resplen- » dissant de l'éclat le plus pur, il parut et dissipa l'obscurité. » Qui ne sent qu'il y a ici je ne sais quel reflet, je ne sais quel souffle d'une ère philosophique, d'une époque où la réflexion se mêle déjà à la tradition, et que la Genèse offre un caractère bien plus simple, bien plus intimement primitif ?

Du reste, si de la forme nous passons au fond, l'on ne peut méconnaître l'identité des traditions indiennes et des traditions bibliques.

Des deux côtés, un Dieu unique, éternel, *existant par lui-même*, immatériel ou du moins invisible, ordonnateur, régulateur, et maître souverain de toutes choses.

[1] Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. — Or, la terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. — Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. — Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. *Genèse.* ch. 1, v. 1 et suiv.

Manou ne parle ici ni de *Vischnou*, ni de *Siva*, dont les fameuses légendes appelées *Pouranas* font deux divinités égales, si ce n'est supérieures à BRAHMA. *Bouddha* n'est pas une seule fois nommé, non-seulement dans ce récit de la création, mais dans aucun verset des douze livres de la loi. C'est donc le monothéisme qui est ancien dans le monde, et c'est le polythéisme qui est nouveau. L'homme n'a pas commencé par l'erreur, comme le veut l'école *perfectibiliste*, mais bien par la vérité.

Manou conçoit Dieu comme distinct du monde, et toutefois sa notion de la création est déjà moins pure que celle de Moïse. Car le *Mânava-Dharma-Sâstra* nous présente le monde comme quelque chose de préexistant, de coéternel à Dieu, qui ne crée pas la matière, mais qui l'organise, après l'avoir tirée du sommeil et rendue perceptible. Dans ce Dieu qui, son œuvre d'organisation achevée, *disparaît absorbé dans l'âme suprême*, où se dissolvent à leur tour les êtres animés, simples formes dont cette âme se dépouille et se rêvet tour-à-tour, il y a, si je ne me trompe, un commencement de Panthéisme.

Mais, si la réflexion humaine avait déjà obscurci à ce point la révélation primordiale, il n'en restait pas moins de précieux vestiges de cette révélation faite au père du genre humain.

Dans Manou comme dans Moïse, le premier état des choses était le chaos et les ténèbres ; la première manifestation de la puissance divine est la production de la lumière.

Dans Manou comme dans Moïse, tout est sorti du sein de l'élément humide, et l'esprit de Dieu *se meut sur les eaux*.

Dans la Genèse, c'est la parole de Dieu qui est féconde : dans le Mânava-Sâstra, Dieu *forma le ciel et la terre par sa seule pensée*.

On pourrait pousser plus avant ce parallèle, et peut-être ne serait-il pas impossible de voir dans les dix *Maharchis* (*Maha*, grand, *Richi* saint), *produits par le Créateur de toutes choses, quand il désira donner naissance au genre humain* [1], les dix patriarches antérieurs au déluge, dont le premier est Adam et le

[1] *Mânava-Dharma-Sâstra*, l. I, versets 34 et 35.

dixième Noé [1]. Mais cet ordre de rapprochement nous mènerait trop loin. Qu'il nous suffise pour cette fois d'avoir signalé un témoignage de plus en faveur des vérités déposées dans nos livres saints. Pour nous, certes, elles n'ont pas besoin de pareilles confirmations. La Genèse ne sera point plus sacrée à nos yeux, parce que les lois de Manou ont été traduites, et qu'elles portent l'empreinte, altérée déjà, de la grande tradition que la Bible nous a transmise. Mais il est des hommes qui ont détourné leurs regards de la vraie lumière pour les fixer sur ces clartés affaiblies du monde oriental; esprits curieux, mais prévenus, qui ne peuvent guères être ramenés à la foi que par la science, et pour lesquels il est tems que la science apparaisse enfin ce qu'elle est, une introduction et une préparation à la foi. C'est à eux surtout que s'adressent les rapprochemens qui viennent d'être présentés. Mais nous les offrons aussi, tout écourtés et imparfaits qu'ils sont, aux chrétiens studieux auxquels le document que nous venons de transcrire pourrait être demeuré inconnu, et que leurs relations avec des incrédules hommes instruits pourraient appeler à s'en servir pour la plus grande gloire de la vérité.

Θ.

[1] Ces dix patriarches sont : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaleel, Jared, Enoch, Mathusalem, Lamech et Noé.

Il est remarquable que la tradition chaldaïque, telle qu'elle a été recueillie par Bérose et conservée par Eusèbe, d'après Alexandre Polihistor, énumère précisément dix rois qui auraient vécu avant le déluge, et dont le dernier est justement Xisuthrus, sous lequel la même tradition place le grand cataclysme (dont le récit, dans Alexandre Polyhistor, est visiblement calqué sur celui de Moïse).

Archéologie.

DESCRIPTION DES RUINES DE PERSÉPOLIS,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

Cinquième Article[1].

Nous avions cru devoir borner nos analyses du cours de M. Raoul Rochette à celles de ses leçons qui avaient pour objet Babylone et ses monumens; mais, plusieurs de nos abonnés nous ayant manifesté le désir de connaître l'ensemble de tous les monumens qui nous restent encore de cette antique civilisation, nous nous sommes décidés à insérer dans les *Annales* l'analyse des quatre leçons que nous avions omises. On va voir, au reste, qu'elles sont loin d'être dépourvues d'intérêt.

8e Leçon.

Ruines actuelles. — Colonnes, inscriptions. — Description de la ville. — Les 3 terrasses. — Portiques. — Arihman. — Orzmud. — Bas-reliefs, etc.

Après les antiquités des Babyloniens rien ne réclame plus l'attention des savans que les ruines de Persépolis. L'Asie n'a guère de monumens mieux conservés ni plus instructifs. Tout laisse apercevoir dans ces restes précieux la grandeur, la richesse et la magnificence des Perses, dont ils sont l'œuvre.

En nous proposant comme objet d'études ces ruines, nous commencerons d'abord, avec M. Raoul-Rochette, par interroger les voyageurs qui, depuis environ deux siècles, les ont assez fréquemment visitées et décrites. Nous aurons par conséquent l'occasion d'entendre Chardin, Corneille Bruyn, Niebuhr, Alexander, et surtout Ker-Porter. Mais nous puiserons aussi bien des connaissances dans les vieilles sources des écrivains classiques. Nous ne négligerons pas enfin l'examen même des inscriptions nombreuses en caractères

[1] Voir le 4e article dans le N° 65, t. XI, p. 365.

cunéiformes, appartenant aux trois langues, des Mèdes, des Babyloniens, des Persépolitains; et nous en profiterons avec d'autant plus de facilité que les travaux de Grotefend et de Saint-Martin ont rendu moins impénétrables les mystères de ces écritures [1].

Les restes antiques de *Persépolis* se voient encore dans le Farsistan, ou Perse moderne [2]; l'emplacement de cette capitale si célèbre de l'empire de Cyrus est au nord-est de *Shiraz*, près des villages de *Merdacht* et de *Mourgab*, au pied d'une haute montagne de marbre gris. L'ensemble des ruines s'étend à plus de vingt milles vers le nord. Elles couvrent un plateau d'une forme irrégulière et d'un niveau inégal, ou la pente naturelle du sol a été taillée en quatre ou cinq terrasses, auxquelles on parvient par des rampes, aboutissant à la montagne, dont nous parlions tout-à-l'heure. La forme générale qui résulte d'une telle disposition est celle d'un amphithéâtre. La partie ou terrasse culminante porte aujourd'hui dans la langue du pays le nom de *Tchil-Minar*, c'est-à-dire les *quarante colonnes*; non parce qu'il y a réellement ce nombre de colonnes, mais parce que chez les Perses modernes, *quarante* signifie tout simplement une quantité considérable.

On ne saurait assez exprimer par des paroles la grande importance de tous ces monumens. Ils constituent à peu près les seuls restes que nous possédions de la puissance et de la civilisation perses, car il n'y a presque rien de Suse et d'Ecbatane, mais les ruines de Persépolis durent encore dans un état de conservation étonnante.

Ce sont des colonnes d'un genre tout particulier, un alphabet presque indéchiffrable, ou qui du moins jusqu'ici n'a été déchiffré que d'une manière très-imparfaite par nos savans modernes. Ce sont une langue presque perdue, des bas-reliefs de dimensions colossales, des sculptures d'un fini précieux, les figures de quelques animaux gigantesques ayant parfois des formes étranges.

On sait que Persépolis était la principale résidence des monarques perses. Elle partageait, à la vérité, cet honneur avec Ecbatane, Suse et Babylone; mais Persépolis était considérée comme la ville sacrée par excellence, le siége de la religion, le berceau de la monarchie.

Alexandre, dans sa fureur aveugle, voulut la détruire, et y coopéra de sa main; toutefois il ne put anéantir le culte qui s'attachait même à ses ruines.

Ainsi, les rois Sassanides, qui s'élevèrent plus tard à la place des Achéménides, exterminés par Alexandre, y creusèrent leurs tombeaux, comme pour leur assigner le lieu le plus sacré de la Perse.

L'Europe ne possède jusqu'à ce jour qu'un très-petit nombre de fragmens de ces antiquités. Il y en a quelques-uns à Londres, dus à Morier, à Ouseley et à d'autres. M. Fortia d'Urban possède, à Paris, la collection que M. Lajard a rappportée de ses voyages, et dont les gravures paraîtront bientôt.

[1] Voir la dissertation étendue que nous avons donnée sur cette écriture et les inscriptions cunéiformes, dans notre N° 60, t. x, p. 443.

[2] Nous indiquerons l'excellent *Abrégé de géographie* de M. Balbi, à la page 676, comme très utile pour s'en former une idée assez précise.

M. Raoul-Rochette dit que les monumens que nous possédons peuvent être rapportés à trois classes différentes, que l'on distingue le plus souvent par les inscriptions mêmes qui les accompagnent. Une première classe, et la plus considérable, se rapporte aux tems des anciens monarques perses, successeurs de Cyrus. Une seconde, qui fait suite à la première, appartient à l'âge des rois Sassanides, qui commencèrent vers le 3e siècle de notre ère, et périrent par les Arabes. Une troisième concerne ces derniers, et les califes leurs monarques. Comme on devait s'y attendre, le professeur de la bibliothèque du roi n'a pas cru devoir s'occuper de la troisième classe, mais il a donné des détails assez complets sur la première et sur la deuxième.

Commençons, d'après lui, par les monumens des princes Achéménides, ou de la première époque, et décrivons avant tout la ville.

En la parcourant, on est d'abord frappé par l'aspect des quatre ou cinq terrasses que nous avons déjà indiquées, et par les preuves matérielles du travail énorme qu'a dû coûter l'applanissement artificiel d'un si grand espace, la formation de ces immenses échelons, et la décoration de tant de masses par les sculptures dont on les voit chargées.

Tout est en marbre du pays, lié sans ciment et par une méthode si parfaite, qu'il est très-difficile d'en reconnaître les joints. La surface en est polie et resplendissante. Il y a d'abord deux escaliers, dans l'un desquels on ne compte pas moins de 150 marches; et la largeur en est si grande qu'elle admet dix cavaliers de front. On s'en sert pour monter de la première terrasse à un portique des plus vastes, composé de quatre masses gigantesques, ornées à la surface extérieure de sculptures en hauts-reliefs, et tout-à-fait colossales; car les figures, representant deux taureaux, n'ont guère moins de dix-huit pieds de largeur.

Après le portique, on rencontrait, du tems de Chardin, quatre colonnes isolées, qui maintenant sont réduites à deux; M. Raoul-Rochette pense qu'elles ont soutenu de grandes images symboliques et sacrées, peut-être un immense globe doré, emblême du soleil.

Un second portique ne diffère du premier que par le genre de figures qui en ornent la face antérieure, car elles offrent des animaux monstrueux à double nature, où, à travers la dévastation des mains arabes, on démêle encore des membres de taureau, d'oiseau et d'homme. Le pilier a aussi trois *inscriptions cunéiformes*, renfermées dans un cadre, et répétant, à ce qu'il paraît, le même texte dans les trois langues des Perses, des Mèdes et des Babyloniens.

Au sujet de ces statues, M. Raoul-Rochette s'est livré à des considérations très-curieuses et fort savantes. Il a signalé leur analogie mensongère avec des figures peu différentes de la religion assyrienne, et avec les sphynx de l'Egypte. Il a rappelé les opinions d'Anquetil, qui voulait y voir Noé, et de Creuzer, qui les assimilait à l'*homme-lion* et au *Marticorax* de Ctésias; et il s'est arrêté à celle de M. Sylvestre de Sacy, qui les regarde comme une représentation du *Cajomort*, ou l'*homme-taureau*; chef mythique de l'empire Perse. Peut-être se rapportent-elles à Cyrus, puisque, sous une forme semblable, il est indiqué dans les prophéties d'Ezéchiel, cinquante ans avant l'avénement de ce grand roi.

A la suite du portique que nous venons de décrire, on tourne à droite, et l'on parvient à une seconde terrasse par un autre escalier, qui n'a rien d'égal au monde. Le développement de cet escalier est immense, et il est d'une richesse extrême. La double rampe dont il est formé s'étend aux deux extrémités est et ouest d'une terrasse qui s'avance douze mille pieds vers le sud.

On admire immédiatement après une seconde double rampe, décorée d'un nombre prodigieux de figures, de manière à représenter comme une procession de personnages qui défilent, citoyens et soldats, grands et hommes des classes inférieures, amenant à leur suite des animaux de toute espèce, bœufs, chevaux, dromadaires, moutons, et les différens produits de la terre. Rien ne peut être imaginé de plus parfait, quant au fini de l'exécution. D'après l'opinion la plus probable, on a figuré ici la fête de l'Equinoxe, lorsque les anciens Perses allaient au-devant du monarque pour lui présenter leurs offrandes, et en quelque sorte leur tribut. Aussi peut-on dire qu'on possède dans ce tableau une statistique de la Perse, à l'époque de sa plus grande splendeur, et la série complète, sculptée sur marbre, des habillemens, des costumes et des armes propres aux classes diverses du peuple.

Un groupe, parmi tant d'autres, est répété plusieurs fois. Ce sont deux animaux en très-haut-relief et d'une dimension fortement colossale, figurés dans l'action du combat. L'un, sous la forme d'un taureau, d'un cheval, d'un âne sauvage, ou d'un unicorne, est toujours terrassé; l'autre, toujours assaillant et vainqueur, est un lion; et c'est, d'après l'opinion de M. Raoul-Rochette, l'emblème du triomphe passager du mal sur le bien, dans le règne temporaire d'*Arihman* sur la terre.

Enfin, par les rampes que nous avons décrites, on parvient à la terrasse principale, où l'on rencontre quatre colonnades magnifiques, faisant partie d'un seul édifice; et c'est à un tel assemblage de colonnes, qu'on a donné proprement le nom de *Tchil-Minar*, appliqué par la suite à la ville entière. On en voyait autrefois soixante-douze. Aujourd'hui il n'en est resté que quinze. Tous s'accordent à regarder cette ruine comme l'ancien palais des rois.

D'après Ker-Porter, la hauteur de ces colonnes n'est pas moindre de 40 à 50 pieds, bien que les voyageurs leur en aient donné 90. La circonférence en est telle, que trois hommes auraient de la peine à les embrasser. Les chapiteaux consistent en deux demi-bœufs réduits à la seule partie antérieure, et tournés en sens contraire. Au milieu ils offrent une échancrure comme pour recevoir une poutre.

On croit que les quatre colonnades formaient une enceinte ouverte, où les courtisans du monarque se tenaient prêts à ses ordres, et où peut-être le roi même donnait son audience les jours de réception solennelle.

Peu loin de là suivent plusieurs masses d'édifices fort endommagés, qui doivent avoir été les appartemens intérieurs. C'est ici qu'on remarque les traces les plus évidentes de la destruction opérée par Alexandre dans un moment d'ivresse, et racontée par Arrien et par Quinte-Curce.

Parmi tant de ruines, un édifice carré attire la vue. Il a quatre portes sur

ses quatre faces, et quelques colonnes. On pense que c'est l'*Oratoire des Rois*, dédié à *Orzmud*, et le sanctuaire où nuit et jour brûlait le feu sacré, symbole du *Dieu suprême*. Les deux portes qui regardent le nord et le sud sont ornées de deux sculptures semblables. On y voit trois figures colossales dont la plus grande est celle du souverain, et les deux autres représentent deux satrapes.

On reconnaît facilement le monarque à sa robe médique, à sa tiare élevée et aux autres emblèmes qui le caractérisent. Il est barbu, et sa barbe est frisée en boucles nombreuses et symétriques; sa main droite s'appuie sur une hache de guerre; sa main gauche tient une fleur de lotus. Derrière le roi, un satrape soutient l'ombrelle, un autre le chasse-mouche. Au-dessus on voit une figure qui paraît la répétition en petit de l'image du monarque, et qui est sans doute son Féroher, c'est-à-dire son génie tutélaire, tenant un anneau d'une main et élevant l'autre main vers le ciel. Il y a aussi en haut l'anneau ailé, symbole de l'éternité.

Enfin les murs du temple offrent deux bas-reliefs dessinés par Ker-Porter, et représentant des scènes analogues à la précédente. Ainsi, sur le premier bas-relief est figuré le monarque dans le costume et avec les emblèmes que nous venons de décrire; mais il est assis sur un trône, et derrière lui se tiennent debout trois satrapes dont l'un porte le chasse-mouche; le second, appartenant à la milice, a l'épée ceinte à droite, et le *sagaris* ou hache de guerre; le troisième s'appuie sur une espèce de verge, le ῥάβδος des Grecs, et figure bien certainement un chef des employés civils. Au-dessous du trône succèdent, distribués dans cinq compartimens, des groupes de personnages civils et militaires formant la suite du roi. Au-dessus est le globe ailé. Il y a finalement la décoration de deux rangées d'animaux purs et impurs, pour indiquer les deux créations d'*Orzmud* et d'*Arihman*, lesquelles composent le monde.

Le second bas-relief offre également dans la partie supérieure, le monarque assis, avec un seul serviteur qui lui porte le chasse-mouche. Le cercle ailé et le Féroher du roi se voient en haut; et ici encore comme partout ailleurs, la figure du satrape a la bouche voilée, afin que l'impureté de son souffle n'offense pas la majesté royale. Le trône enfin est soutenu par trois esclaves ou serviteurs, véritables types des cariatides, des atlas et des télamons, que les Grecs ne commencèrent à adopter que lorsque l'influence de l'Asie se fit sentir à eux d'une manière plus immédiate, après la guerre médique.

Par ce rapprochement s'est terminée la huitième leçon. Les détails nombreux d'érudition historique et mythologique doivent être cherchés dans l'ouvrage spécial que le savant professeur a publié.



Linguistique.

HISTOIRE

DU PRIX FONDÉ PAR VOLNEY POUR LA TRANSCRIPTION DES LANGUES EN LETTRES EUROPÉENNES RÉGULIÈREMENT ORGANISÉES, ET POUR L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE DES LANGUES,

SUIVIE DE LA DÉCOUVERTE

Du Système hiéroglyphique et de la Langue sacrée des anciens Égyptiens.

PAR M. DE BRIÈRE[1].

Importance de cette fondation.—Récapitulation des différentes questions proposées.—Dissertation de M. de Brière à ce sujet.—Sur les fleurs de lys.—Langue universelle.—Nouvelles découvertes sur la langue hiéroglyphique.

C'était sans doute une bonne idée que celle qu'avait conçue Volney, d'exprimer les sons de toutes les langues du monde, et de représenter les milliers de caractères que fournissent les écritures étrangères, par quelques lettres européennes. Toutes ces langues auraient été appréciées en lettres françaises ; les caractères et les formes particulières de chaque peuple n'auraient été étudiés qu'après. C'était principalement à l'arabe que Volney appliquait son système de transcription : l'on sait que dans l'usage ordinaire, l'écriture de cette langue supprime totalement les voyelles, ce qui fait que les Arabes prétendent que la vie entière d'un homme suffit à peine pour savoir lire. L'exactitude que Volney exigeait dans la représentation des sons étrangers, aurait mis l'étudiant en état de converser avec les naturels du

[1] Un vol, in-4°, avec 4 grandes planches. Prix. 10 fr. Chez Dondey-Dupré, Th. Barrois, Treuttel et Wurtz, F. Didot, et Debure frères.

pays; ce que, au dire de Savary, auteur d'une grammaire arabe, nos savans qui n'ont pas voyagé dans le Levant, et qui, d'ailleurs ne connaissent guère que l'arabe littéral, ne pourraient jamais faire; et ce qui cependant est de toute nécessité pour nos relations commerciales avec les contrées orientales.

C'était dans ce but, et pour encourager l'étude philosophique et comparative des langues, que Volney avait fondé dans son testament le prix dont nous venons de parler. Mais les savans qui furent chargés d'exécuter les intentions de Volney, plus occupés de littérature que de commerce, et n'ayant pas occasion de parler avec des Orientaux, firent trop peu de cas des volontés du testateur, et en négligèrent l'accomplissement. Il est arrivé de là que tout ce qu'ils ont fait n'a pas beaucoup avancé la question; ce qui le prouve, c'est que la commission a mis au concours, pour 1836, un sujet identique à celui de 1822, et exactement dans les mêmes termes, quoiqu'elle eût couronné un mémoire relatif à cette matière, en 1823.

En 1831, M. de Brière était concurrent pour la transcription des langues de l'Hindostan; ce fut M. Eugène Burnouf, aujourd'hui membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de la commission de Volney, qui obtint le prix. Cependant, ce savant, s'il faut en croire ce que dit M. de Brière, trompé par la rédaction louche du programme de 1830, n'aurait pas rempli en entier les intentions de Volney. On sait que Volney exigeait que toute transcription n'employât qu'une SEULE lettre pour chaque son étranger, et M. Burnouf en mettait jusqu'à CINQ. C'est ainsi qu'il représentait le *tch* aspiré indien par *tschh*, comme Bopp, etc. M. de Brière qui s'était conformé aux intentions du testateur, et qui était seul concurrent, n'obtint pas même une mention. C'est pour se plaindre de cet oubli, que M. de Brière a publié l'ouvrage dont nous parlons. Nous n'avons pas ici à décider qui a raison de M. Brière ou de la commission; mais, ayant vu dans son livre quelques documens qui pouvaient être utiles à nos lecteurs, nous croyons devoir les consigner ici.

La première question que la commission mit au concours, fut, en 1821, celle de savoir « quels étaient les moyens de réali» ser le plan du testateur, les bornes dans lesquelles il convien-

» drait d'en circonscrire l'application, la direction à donner au » travail; enfin, les résultats qu'on aurait droit d'en attendre. »

Sur quatre concurrens qui répondirent à l'appel de la commission, deux parurent à ses yeux avoir bien saisi la question, et la commission partagea le prix entr'eux.

Ces deux concurrens étaient deux allemands : M. Schérer, bibliothécaire à Munich, et M. Schleyermacher, bibliothécaire à Darmstadt.

Le premier demandait qu'il fût fait un alphabet harmonique représentant les sons de presque toutes les langues d'Europe et d'Asie qui ont une *écriture*; il regardait comme impossible la représentation exacte de la prononciation et de l'orthographe par les mêmes signes, et préférait la représentation directe de la prononciation; l'alphabet harmonique devait être réservé pour l'usage habituel; il prétendait en outre que les communications des peuples entr'eux en deviendraient plus faciles, et par conséquent plus nombreuses.

Le deuxième voulait également un alphabet harmonique; mais, restreignant l'usage de cet alphabet à la *littérature*, et bornant son application aux langues d'Asie qui ont une *littérature*, il préférait la représentation de l'orthographe. Au reste, il prétendait aussi que la transcription en lettres européennes faciliterait beaucoup l'étude des langues orientales.

M. de Brière résumant cette longue discussion, s'exprime en ces termes :

« Si la commision et les concurrens avaient été bien convaincus que M. de Volney exigeait un système de transcription » applicable à toutes les langues du monde, quelles que soient » ces langues; s'ils s'étaient souvenus que par son procédé, M. » de Volney voulait faciliter les rapports des peuples entr'eux, » et la propagation des connaissances européennes, ils ne se » seraient pas engagés dans cette longue et inutile discussion; » ils auraient compris qu'un système orthographique ne saurait » être universel, et que s'il y a quelque chose d'universel, ce » n'est que dans la prononciation qu'on peut le trouver. D'ailleurs, les langues qui n'ont pas d'écriture, (et il s'en trouve

»beaucoup en Asie, en Afrique et en Amérique), n'ont pas »d'orthographe, et ne trouveraient pas de moyens de transcrip»tion. Quant à l'orthographe, comme elle n'est qu'une forme »particulière de la représentation des sons, une variété de types, »elle ne doit faire partie d'un système universel que sous le »rapport des principes généraux; mais l'application n'en peut »être qu'individuelle.»

La commission, pour concilier les avis des deux concurrens, demanda pour 1823, un *alphabet harmonique*, formé de lettres romaines légèrement modifiées, pour transcrire l'hébreu et les langues qui en dérivent, et de plus, l'éthiopien, le turc, l'arabe, le persan, l'arménien, le sanscrit et le chinois, en représentant simultanément l'orthographe et la prononciation (c'est ce même sujet qu'elle remit au concours pour 1826). Elle couronna un mauvais travail de M. de Schérer, qui en limitant son alphabet à la prononciation, avait cru devoir en donner un second pour l'orthographe. Un très-bon alphabet asiatique de M. Schleyermacher n'obtint pas même une mention.

La commission proposa enfin, pour 1827, un *Alphabet universel*, et laissa les concurrens libres de le traiter comme bon leur semblerait. Ce fut M. Schleyermacher qui obtint le prix: mais son alphabet, qui était le même qu'en 1823, et conçu dans un système orthographique, n'était point universel: le concurrent le dit lui-même. «Je n'ai cherché qu'à former un alphabet »harmonique qui fût propre à transcrire en lettres romaines »différemment modifiées par de légers accessoires, *les princi»paux idiomes de l'Asie*; j'ai compris encore dans mon travail »ceux des peuples slavons, valaques, le cophte et l'éthiopien.»

M. de Brière concourut dès cette époque, et essaya dans son travail de former un alphabet vraiment universel; mais son travail ne fut pas remarqué.

La commission jugea en 1828 une question trois fois mise au concours depuis 1823, celle de savoir *quelle influence l'écriture, soit idéographique, soit phonographique, pouvait avoir eue sur la formation grammaticale du langage*, c'est-à-dire sur l'adjonction des marques de rapports, les déclinaisons et les conjugaisons.

Deux concurrens MM. Massias et Schleyermacher, partagè-

rent le prix : le premier cherchait à établir que l'écriture idéographique nuisait à l'introduction des flexions grammaticales, et que l'écriture phonographique la favorisait, et il se fondait sur l'exemple des Chinois : le dernier, prétendait qu'on ne pouvait déterminer l'influence de l'écriture hiéroglyphique, et présentait le cophte comme exemple.

La commission mit au concours pour 1829 la grammaire basque, et pour 1830, *la différence de sens entre les noms et adjectifs verbaux, comparés à l'infinitif et aux participes*. C'est dans l'ouvrage de M. de Brière qu'il faut voir le jugement porté sur ces différens travaux. De plus, à l'occasion de la question de l'influence de l'écriture sur la formation grammaticale du langage, M. de Brière donne le plan et l'analyse de plusieurs ouvrages qu'il a entrepris, et auxquels il travaille encore dans ce moment. Ce sont : la *Sinographie*, transcription des caractères chinois au moyen des lettres européennes : —l'*Eidoglossie*, système de langage universel fondé sur la combinaison philosophique des images naturelles. C'est en grande partie la langue universelle qui avait été imaginée par Leibintz; et elle ne demanderait, d'après lui, que peu de jours pour être apprise entièrement; elle deviendrait ainsi un truchement commode, et formerait à l'analyse de la pensée ;—le *système phonétique des anciens Egyptiens restitué:*—et l'*origine de certains emblêmes célèbres:* Dans ce dernier travail, l'auteur entre, à l'occasion des *fleurs de lys* dans des détails très-curieux qui pourront avoir quelque intérêt pour nos lecteurs, et dont aussi nous allons donner la citation suivante, dans laquelle il prouve que cette fleur a été l'emblême du pouvoir royal chez tous les peuples :

« De même que les rois de France, tous les souverains de » l'Europe, qui, dans les premiers siècles de la monarchie, em» brassèrent le Christianisme, placèrent la *fleur de lys* sur leur » sceptres et leurs couronnes, les rois, les papes, les princes; » et quoique fortement défigurée maintenant, on la reconnaît » encore à ces fleurons qui paraissent sur les sceptres et les cou» ronnes des rois d'Europe. Ce sont des *lotus-trèfles*, ou peut» être aussi des *fleurs de courge*, car le mot *crinon* dési» gne aussi la *fleur de courge*; et comme les armures de nos an-

»ciens rois en sont garnies, il est plus que probable que »l'*angon*, cette arme des Francs, qu'on supposait être le type »primitif de la *fleur de lys*, en tire au contraire son origine, par »la raison que *le lys* ou *lotus* était la marque de la *puissance*.

»Mais les lys que l'on a placés depuis sur les armes de France »ne sont pas les mêmes que ceux qui figurent sur les sceptres »et les couronnes. LE LYS ARMORIAL EST DOUBLE, et c'est celui que »nous avons reconnu plus haut sur les globes des empereurs »grecs, et qui représente la foudre de Jupiter, c'est-à-dire la »puissance sur la région supérieure et la région inférieure, ou »sur le monde. Posé sur un champ d'azur qui exprime son sé-»jour habituel, le nénuphar de couleur jaune a pris le nom de »lys doré ou orangé. Le lys armorial présente quelquefois une »variété notable dans sa forme; il est, ce qu'on appelle en terme »de blason, *au pied nourri*, c'est-à-dire que la partie inférieure »est retranchée. C'est ainsi qu'il paraît aux sceptres et aux »couronnes. Lorsqu'on veut représenter un lys naturel, on »l'appelle *lys des jardins*; alors il est sur sa plante et retom-»bant.»

A la suite de sa dissertation *sur les emblémes*, M. de Brière donne un travail étendu où il expose les idées qui entraient dans le mémoire qu'il avait composé pour répondre à la question proposée en 1827 et 1831, laquelle avait pour objet d'offrir un système d'alphabet applicable à toutes les langues de l'*Indostan*. Après avoir fait observer que cette pensée, restreinte aux langues d'un pays particulier, s'éloignait du but de Volney, qui voulait un système général, M. de Brière donne le plan de son alphabet universel, au moyen duquel il serait possible de faire prononcer les noms de toutes les langues du monde sans les avoir jamais entendues: de telle manière qu'un rôle, un discours quelconque, seraient lus et débités dans tous les lieux de la terre, et le même jour, aujourd'hui ou dans cent ans, avec le même ton, la même intensité de voix, le même accent, le même mouvement et les mêmes gestes. Nous citons ces conclusions sans vouloir nous prononcer sur leur mérite, non plus que décider si l'homme privé de sa langue pourrait encore proférer près de *trois millions* de sons au lieu de 44 millions

qu'il prononce en ce moment; mais nous avons cru devoir les mentionner.

M. de Brière fait ensuite connaître au public savant une découverte qui est certainement de nature à attirer l'attention de tout ce qui, en Europe, porte intérêt aux connaissances archéologiques. Par un rapprochement fortuit entre les noms de l'alphabet sémitique et des mots tirés de la langue sanscrite, qui est l'idiome sacré des brahmes de l'Indostan, il croit avoir reconnu que la *langue sacrée* des anciens Egyptiens, celle qui n'était connue que des prêtres seuls, était le *sanscrit*, et que la langue vulgaire, celle dont se servait le peuple, était probablement le *cophte*. Ce serait donc la langue sacrée qu'exprimaient les hiéroglyphes, et ce ne serait que par le sanscrit qu'on parviendrait à les interpréter. Cette découverte, comme on le voit, annulerait la plupart des explications données jusqu'à ce jour : aussi sommes-nous loin de la tenir pour certaine et démontrée, mais nous croyons la question digne d'être examinée par les savans. Voici à-peu-près à quoi elle se réduit :

Jusqu'à ce moment, on avait pensé que les hiéroglyphes exprimaient les idées, soit *symboliquement*, comme le croyaient le père Kircher et le docteur Young; soit *symboliquement et alphabétiquement* comme le pensait l'illustre Champollion, qui expliquait les hiéroglyphes par la langue cophte. M. de Brière rejetant ces deux systèmes, en a adopté un autre : il fait représenter à chaque signe *le nom entier de sa figure*, emprunté au sanscrit, en omettant seulement les voyelles intermédiaires, et en confondant les sons de la même articulation. Il explique ainsi le nom de *Ptolémée* de l'inscription de Rosette, SANAT PADI PATALAMA, l'*immortel maître Ptolémée*. Il donne ensuite quatorze règles pour le déchiffrement des hiéroglyphes : et son système embrasse également les figures des bas-reliefs et les légendes hiéroglyphiques. C'est ainsi qu'il explique HARBA-BATA le *lever de l'aurore;* l'*enfant* (*harba*) *porté sur une corbeille* (*péda*), et qu'il reconnaît que ce premier nom, qui était celui du *Harm* chez les Éthiopiens, était celui d'*Hermès* ou *Mercure*, et qu'effectivement le *Harm* éthiopien représente la figure de cet enfant tenant son petit fouet. *Bâta* ou *beth* était le nom de

Phthah, et le tout faisait en élidant une consonne, *Har-bata*, HORUS ET PHTHAH. Cette découverte qui est à son aurore, et qui serait féconde en résultats curieux, donnerait la clé de toute l'antiquité mythologique; car on ne doit pas se flatter de connaître les véritables motifs qui ont fait choisir les symboles, tant qu'on n'aura sur ce sujet que les données transmises par les auteurs anciens. M. de Brière appelle sur sa découverte l'examen de tous les savans, et de notre côté, nous invitons nos lecteurs à lire son intéressant ouvrage.

M. de Brière nous annonce aujourd'hui que, jaloux de prouver la vérité de sa découverte aux yeux du monde savant et à ses propres yeux, il a entrepris de nombreuses recherches pour arriver à une démonstration claire et positive de tout son système, dans ses applications, soit aux hiéroglyphes, soit à la langue sacrée. Nous attendons l'apparition de ce nouvel ouvrage, qui, s'il remplit sa destination, ne manquera pas d'opérer de fortes modifications dans les idées qu'on s'était formées des emblêmes sacrés des Egyptiens, et par suite des emblêmes de tous les autres peuples de l'antiquité; nous aurons soin d'en rendre compte.

Ω.



Linguistique.

NOTICE

SUR LA FONTE DES TYPES MOBILES D'UN CARACTÈRE CHINOIS, GRAVÉ SUR ACIER

Par M. Marcellin-Legrand, graveur des nouveaux types de l'Imprimerie royale, sous la direction de M. Pauthier, Membre de la Société asiatique de Paris, etc.

Nature des caractères chinois. — Difficulté de reproduire ce caractère. — Méthode nouvelle de le classer. — Nombre de ces caractères. — Modèle de combinaison.

Par tout ce que nous avons déjà dit dans les *Annales*, il est facile de concevoir l'importance de l'étude de la langue chinoise, pour les recherches historiques qui se font en ce moment sur les commencemens du genre humain. Nous croyons donc que nos abonnés liront avec plaisir les détails suivans, qui leur feront connaître les efforts que l'on fait aujourd'hui pour faciliter l'impression de cette langue si long-tems rebelle à nos études, et même à tout l'art moderne de la reproduction des pensées par l'impression. Ces détails formeront le complément de ceux que nous avons déjà donnés sur cette langue [1]. Que nos lecteurs ne soient pas effrayés de ces *caractères étrangers* ; nous espérons ne rien dire qu'il ne puissent parfaitement comprendre.

De toutes les langues du monde connu, la plus difficile à représenter par les types mobiles est incontestablement la langue

[1] Voir l'article intitulé : *Explication du système d'écriture en usage chez les Chinois*, dans le N° 42, t. VII, p. 443.

chinoise. On peut même dire qu'elle a fait jusqu'ici le désespoir des plus habiles typographes européens. Les Chinois ont pris le parti, après avoir essayé eux-mêmes de rendre mobile chacun de leurs innombrables caractères, de s'en tenir à leur gravure primitive sur des planches de bois.

M. Pauthier, membre distingué de la *Société asiatique de Paris*, ayant communiqué à M. Marcellin-Legrand le projet qu'il avait de faire imprimer sa traduction des *Œuvres de Confucius avec le texte chinois en regard*, cet habile graveur, poussé par son goût pour la reproduction typographique des langues asiatiques, se décida à entreprendre la gravure sur poinçons d'acier et la fonte des caractères contenus dans cet ouvrage. Ce n'est pas assez, mû par le désir de faire une chose utile aux progrès de cette partie des études orientales, il entreprit de créer un corps complet de cette langue si difficile. M. Marcellin ne s'est pas dissimulé la difficulté et la grandeur de la tâche qu'il s'est imposée en se livrant à ce long et dispendieux travail; mais il a compté sur le concours et la bienveillance des Sociétés et des Corps savans pour le récompenser un jour de son dévouement et des avances énormes qu'il est obligé de faire pour l'exécution de cette entreprise. M. Pauthier a bien voulu le diriger dans le choix des modèles à suivre, et se charger d'un travail sur la composition des caractères chinois; c'est de ce travail tout-à-fait neuf, que nous donnons ici un aperçu.

Presque tous les essais que l'on avait faits jusqu'ici en Europe pour graver des caractères chinois avaient eu pour résultat la réunion d'un plus ou moins grand nombre de ces caractères, le plus souvent gravés sur bois, sans jamais constituer un corps un peu riche et commode. Il fallait donc trouver un moyen d'arriver à faire quelque chose de complet et de définitif; il fallait résoudre le problème de *représenter la langue figurée des Chinois avec le moins d'élémens possibles, sans altérer cependant la composition des caractères*.

La plupart des caractères chinois sont composés de deux élémens, dont l'un représente l'*idée*, et l'autre le *son* (*hing-ching*). M. Marshman, dans sa grammaire chinoise publiée en 1814 à Serampoore, a le premier aperçu et indiqué d'une manière un peu compréhensible, cette composition très-remarquable de la

langue chinoise. Voici le résultat auquel il est parvenu ; il fera mieux sentir que tous les raisonnemens les avantages du système adopté par M. Marcellin pour constituer un corps complet de caractères chinois mobiles.

Après avoir retranché des 43,496 caractères contenus en diverses classes, dans le *Dictionnaire Impérial* de Khang-hi, tous les caractères inusités, sans signification et défectueux, il a établi qu'il n'en restait que 30,000 d'usuels qui exigeraient la gravure de 30,000 *poinçons* d'acier, si l'on s'en tenait à la méthode généralement suivie jusqu'à ce jour par les Européens, qui ont essayé de graver ou de faire graver (presque toujours sur bois) un certain nombre de ces caractères. Or, la dépense qu'occasionnerait la gravure de 30,000 poinçons d'acier et le classement de 30,000 caractères différens plusieurs fois répétés, serait beaucoup trop forte pour que l'on pût espérer de voir jamais graver en Europe, et même en Asie, un corps un peu complet de caractères chinois à l'usage des savans.

Une étude attentive de la théorie de la langue figurée des Chinois, a amené M. Pauthier à résoudre d'une manière satisfaisante le problème ci-dessus posé, en classant tous les caractères chinois en *deux séries*, l'une comprenant *les caractères indivisibles*, et l'autre *les Caractères divisibles* typographiquement.

Dans la *première série* se trouvent placés :

1° Les élémens symboliques (*radicaux ou clefs*). 214

2° Les caractères formés par ceux des radicaux, dont la figure comme 广 (53e clef), ou 辶 (162e clef), ne peut se séparer typographiquement des groupes additionnels et syllabiques qui constituent leurs dérivés, environ 3,000

3° Les caractères dont les élémens sont tels que l'on ne peut également les séparer des radicaux, à cause de l'union trop intime de leurs parties avec ces radicaux, sans en altérer la forme, comme 君, environ 367

3,481

Dans la seconde série (de beaucoup plus nombreuse) sont classés :

1° Tous les groupes qui peuvent se joindre aux radicaux 刂 彳 木 氵, etc., sans en altérer la forme et l'élégance. D'après M. Marsh-

3,481

man, ces groupes forment par leur combinaison et leur addition à la plupart des élémens *symboliques ou clefs*, 26,285 caractères, et sont dans le *Dictionnaire impérial* au nombre de 3,867

2 Les radicaux et les groupes qu'il faut graver sous deux formes différentes, comme 忄心 et 開 開 pour le groupement d'un certain nombre de composés, environ 1,400

8,848

Il résulte de cette combinaison qu'avec environ 9,000 poinçons on formera les 30,000 caractères contenus dans le *Dictionnaire impérial* de Kang-hi; que l'on aura une économie d'environ 21,000 *poinçons* et d'autant de *matrices*; que le classement et la composition de ce caractère deviendront faciles, et que l'on pourra porter, en peu de tems, ce *Caractère chinois* à un nombre assez élevé pour reproduire le *Dictionnaire impérial.*

Quelques exemples feront mieux connaître le mécanisme de cette méthode et par conséquent celle de la langue chinoise.

Ainsi le caractère 合 *ho, unir*, composé de plusieurs élémens, considéré et pris comme *groupe syllabique :* 合, joint à différentes clefs, produit les composés suivans :

9e clef,	佮	61e	恰	94e	𤞣	163e	郃
18e	㓣	64e	拾	115e	秴	167e	鉿
46e	峆	66e	敆	120e	給	172e	雂
57e	㢵	75e	㭘	142e	蛤	181e	頜
60e	𢓜	85e	洽	149e	詥	196e	𩢐

Ce même groupe *additionnel et syllabique* 合, en se combinant avec une trentaine d'autres clefs, constitue encore 30 nouveaux composés.

Le groupe *additionnel et syllabique* 今 forme aussi à lui seul 62 *composés*, en se combinant avec autant de *clefs*.

M. Marcellin gravera d'abord tous les élémens des *deux séries* qui sont nécessaires pour l'impression des Œuvres de Philoso-

PHIE MORALE de CONFUCIUS, *en chinois*, *en latin et en français*, avec le commentaire complet de TCHOU-HI, dont le premier volume paraîtra dans quelques mois, et celle du *Dictionnaire chinois-latin du P. Basile*, en 1 vol. in-8° [1], renfermant les 12,000 caractères les plus usuels de la langue chinoise, et pour lesquels nous pensons que 3,000 poinçons pourront suffire.

Nous avons cru faire plaisir en communiquant ces détails aux amis des études orientales qui nous lisent ; ils leur prouveront que ce n'est pas légèrement que nous avons dit que d'étonnans progrès se font dans les langues primitives.

A.

[1] Publié par M. Deguignes fils, en un gros vol. in-folio. Paris, 1813. Les personnes qui s'occupent de la langue chinoise peuvent dès à présent demander les divers caractères qui pourraient leur être nécessaires pour l'impression des ouvrages qui traitent de cette langue et des autres langues de l'Asie. Elles pourront adresser leurs demandes à M. MARCELLIN-LEGRAND, rue du Cherche-Midi, n° 99, à Paris.

Un grand nombre de ces beaux caractères entrent dans la composition de l'ouvrage auquel M. de Paravey donne depuis plus d'un an tous ses soins, et qui s'imprime en ce moment chez MM. Warin-Thierry et fils, à Epernay (Marne). Ce sera un gros volume in-8°, avec *Atlas*, lequel aura pour titre : *Illustrations astronomiques*, et contiendra la réfutation de toutes les objections astronomiques, et en particulier celles de M. Biot.



Médecine.

COLORATION EN NOIR

D'UNE FEMME BLANCHE DE QUARANTE-ET-UN ANS

(Panne mélanée , *Pannus melaneus.*)

Un fait infiniment curieux, et qui peut servir à compléter les preuves que nous avons données de l'origine des nègres, vient de se passer à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de M. le baron Alibert. Nous consignons ici sur ce fait l'observation suivante, que nous devons à l'obligeance et au zèle éclairé pour la science, de ce célèbre professeur.

La nommée ***, née à Saint-Georges (Manche), d'un tempérament névroso-sanguin, d'une constitution assez robuste, naquit de parens très-sains. Elle mena une vie laborieuse jusqu'à l'âge de 35 ans. A cette époque, à la suite de malaises très-fréquens qui ne l'empêchaient pas de vaquer à ses occupations, elle fut prise d'une forte constipation. La malade, qui, jusqu'à ce moment, avait la peau d'une couleur ordinaire, présenta une coloration noire assez remarquable ; mais cette couleur n'était pas aussi foncée qu'elle l'est à présent.

A l'âge de 40 ans, elle éprouva un prurit général, et la peau devint de plus en plus noire. Au bout de quelques mois, la malade fut prise d'une teigne muqueuse au cuir chevelu. Il y avait près d'un an qu'elle était dans cet état lorsque , vers les premiers jours du mois d'août 1835, elle entra dans la salle *Napoléon* (service de M. Emery). Elle éprouva des vomissemens très-forts et très-fréquens. Quoiqu'elle ne fût pas guérie , elle voulut sortir de l'hôpital après trois à quatre mois de séjour. Mais comme l'éruption teigneuse reparut au bout de quinze jours, elle y rentra, et fut reçue au pavillon *Gabrielle*, service de M. le baron Alibert. C'est là que

nous l'avons vue; sa santé est bonne, elle dort et mange comme une personne non malade. Sa couleur est brunâtre ou cuivrée, comme celle des nègres ou plutôt des mulâtres; ses articulations surtout présentent une teinte tout-à-fait noire, la peau en est luisante comme celle des nègres.

Les exemples cités dans la *Monographie des dermatoses*, au sujet de la *panne mélanée*, paraissent être venus à la suite de frayeurs, ou de fortes inquiétudes; mais la malade dont nous venons de parler a toujours vécu paisiblement, et dit n'avoir jamais éprouvé la moindre contrariété. Au surplus, on n'est pas d'accord au sujet de cette couleur noire, qui se manifeste dans quelques circonstances rares, et qu'on désigne sous le nom de mélanose. Suivant Laënnec, les mélanoses sont au nombre de ces productions accidentelles que l'on a long-tems confondues sous les noms de squirrhe, de cancer, de carcinôme.

Les analyses chimiques, faites d'abord par M. Barruel, puis par MM. Lassaigne et Foy, ont à peu près démontré que les principes constituans des *mélanoses* diffèrent peu du sang, que seulement le carbone y domine notablement.

La maladie du cuir chevelu ayant été guérie, la femme *** a voulu quitter l'hôpital, protestant qu'elle était bien portante, et qu'elle s'y ennuyait horriblement; et elle est partie pour son pays dans le courant de décembre. O.

Aliment colorant les cheveux et la barbe en noir.—Nous ajoutons à l'observation que nous venons de consigner ici, un fait qui nous a été cité et certifié par M. Voisin, directeur au séminaire des Missions étrangères, et qui lui-même a passé huit ans dans les missions de la Chine. Ce fait, c'est que les médecins chinois connaissent une plante qui, prise en aliment ou en infusion pendant un certain tems, a la vertu de changer totalement la couleur des cheveux ou de la barbe blanchis par l'âge, et de leur donner une belle couleur noire. On conçoit qu'il ait pu exister d'autres alimens qui aient eu la propriété de colorer aussi la peau en noir.



Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Lettre en réponse à l'article sur la méthode hébraïque de M. l'abbé Latouche.* Nous avons reçu la lettre suivante que nous insérons avec plaisir.

Monsieur le Directeur,

Nous avons lu avec un vif plaisir le jugement que vous avez porté sur le système linguistique de M. l'abbé Latouche. Donner à cette belle découverte toute la publicité qu'elle mérite, la répandre et l'universaliser, c'est en doter une seconde fois l'enseignement, et mériter la reconnaissance publique. Nous vous écrivons pour ôter toute ressource à l'incrédulité, car des faits positifs peuvent seuls, après de telles promesses, donner à notre professeur la confiance qu'il mérite.

Nous avons commencé l'hébreu du 8 au 24 janvier dernier, et maintenant nous pouvons lire et comprendre la Bible, lentement, il est vrai, et avec le secours d'un dictionnaire, mais sans jamais être embarrassés, ni par les difficultés grammaticales, ni par les vieilles minuties qui ont hérissé jusqu'à présent l'étude de cette langue. Nos progrès eussent été plus rapides, si nos occupations nous avaient permis d'y consacrer plus de tems.

Bien des personnes doutent encore des progrès étonnans de M. Mourice: on a même été jusqu'à mettre en doute l'authenticité de sa remarquable lettre. Depuis le commencement du cours, nous voyons tous les jours ses travaux et ses progrès; il n'en n'est pas un qui ne puisse les attester au besoin. C'est même lui, qui, aussi complaisant que modeste, a bien voulu initier les élèves qui, arrivés trop tard aux leçons, n'étaient pas en état de les suivre. Que les incrédules viennent nous voir, qu'ils regardent bien, et ils croiront.

Nous vous demanderons plus tard la permission de rendre un compte un peu plus étendu de cette méthode et de nos progrès.

Nous sommes, etc.

(Suivent plus de 20 signatures des élèves qui suivent ce cours.)

Arrivée de l'évêque de Juliopolis (Haut-Canada). — M. Provencher, évêque de Juliopolis, qui est à la tête d'une nouvelle mission à l'extré-

mité des grands lacs du Canada, vient d'arriver en Europe pour les affaires de sa mission, Le prélat, qui a sous sa juridiction de nombreuses tribus indiennes, a sa résidence à la rivière Rouge, au nord du lac Supérieur. Il a débarqué à Liverpool, et a passé quelque tems à Londres, où il avait à traiter avec la compagnie de la baie d'Hudson. Il se rend en ce moment à Rome pour rendre compte de l'état de son Eglise naissante. Les fidèles qui prennnent part à l'œuvre si touchante de la *Propagation de la Foi*, ne peuvent voir qu'avec un vif intérêt un évêque qui s'est consacré à une misssion pénible, et qui semble placé par la Providence aux extrémités du monde civilisé pour porter la lumière de l'Evangile, à travers un vaste continent jusqu'aux bords de la mer Pacifique.

AMÉRIQUE.

ÉTATS-UNIS. CHARLESTON. — *Arrivée d'un coadjuteur.* — *État de ce diocèse.* — *Etablissemens fondés.* — *Cessation du journal le* CATHOLIC MISCELLANY. — Le docteur Clancy, coadjuteur de Charleston, est arrivé en Amérique. Le docteur est né à Cork, en Irlande, et a été élevé au collége de Carlow, comme le docteur England. Il a exercé pendant douze ans les fonctions de professeur à Carlow et de vicaire à Cork. Présenté par le docteur England pour son coadjuteur, il a été agréé par le Saint-Siége, et sacré en Irlande il y a plus d'un an. Une longue maladie l'a retenu beaucoup plus qu'on ne s'y attendait, et il n'a pu se rendre qu'à la fin de l'année dernière aux vœux de M. l'évêque de Charleston qui l'appelait près de lui. Il est arrivé à Charleston au mois de novembre, y a été complimenté par les députés du clergé et des fidèles du diocèse, et a répondu par des protestations de dévouement à la nouvelle mission que la Providence lui confie.

M. England tenait à cette époque la douzième *convention* de son église. Le prélat prononça, le 15 novembre, devant cette réunion, un discours sur l'état de son diocèse et sur les différentes œuvres qu'il y a formées. Il parla surtout de son séminaire, de l'importance de cet établissement, et des ressources qu'il avait pu lui procurer. On avait actuellement un nombre suffisant de sujets, mais on manquait d'un local convenable. La congrégation romaine de la Propagande a donné 1000 dollards au diocèse ; le saint Père a accordé une pareille somme sur ses fonds particuliers. La société Léopoldine a envoyé 3000 dollards : l'Irlande 1000, et la France moins que la moitié de cette somme. Telles sont les sommes énormes qui ont fait jeter les hauts cris à quelques ministres protestans, comme si l'Europe allait renverser la constitution américaine, et se liguait pour y établir le despotisme et la tyrannie. Ces

sommes énormes n'ont pas encore suffi pour payer les dépenses du séminaire et défrayer les missions.

L'évêque a formé une société pour soutenir le séminaire : cette société a trouvé un accueil favorable à Charleston et à Augusta, mais ailleurs elle n'a presque rien recueilli. La contribution de chaque membre est fort petite. On va être obligé de cesser le *Catholic miscellany*. Ce journal a vu diminuer ses ressources, depuis qu'il s'est établi d'autres journaux catholiques dans différentes parties de l'Union. Ce journal ne paraîtra que jusqu'à la fin de juin prochain. Il est question d'établir une nouvelle église à Charleston, mais ce projet ne sera mis à exécution que quand on aura rebâti l'église de Sainte-Marie. Une congrégation se forme à Aiken, une compagnie a donné un terrain pour y bâtir une église.

M. l'évêque de Charleston finit par parler de l'arrivée de son coadjuteur, dont il fit l'éloge, et par témoigner sa reconnaissance pour le dernier empereur d'Autriche, qui avait porté un vif intérêt aux missions américaines.

OCÉANIE.

ILES-CAROLINES. *Découverte d'une ville antique.* — Il existe dans l'archipel des Iles-Carolines, vers 11° de latitude nord 11°, une île récemment découverte par le sloop de guerre *le Corbeau*. *M. Ong*, colon anglais, y est établi depuis quelque tems. Il dit que les naturels, de mœurs douces, parlent une langue plus douce et plus harmonieuse que celle des autres îles de la mer du sud, à mots terminés par des voyelles : à l'extrémité nord-est de l'île, dans un lieu nommé *Tamen*, on rencontre les ruines d'une ancienne ville dont on ne peut approcher qu'en bateau ; car les eaux de la mer l'ont envahie de toutes parts.

Ces débris, de deux milles et demi d'étendue, sont couverts d'arbres à pins, de cocotiers et d'autres végétaux. Des pans de murailles s'y montrent encore percés de portes nombreuses et de profondes embrasures ; les pierres de ces murs diffèrent de celles des environs, et, disposées avec une grande industrie et avec régularité, elles n'ont pu être l'ouvrage des habitans actuels, grossiers et peu civilisés. Elles sont assemblées sans ciment, et certaines ont plus de 20 pieds de long et 5 d'épaisseur.

Non loin de cette antique cité s'élève une montagne dont tous les rochers *sont couverts de figures symboliques*. Mais à huit milles, dans l'intérieur des terres, on trouve encore des ruines plus considérables que les premières, celles de *Tamen*.

Lorsqu'on interroge les habitans sur ces singulières constructions, ils montrent le ciel, comme pour dire qu'elles sont l'ouvrage d'intelligences supérieures. (Extrait du *Hobart Town Courier*.)

Bibliographie.

Ouvrages thibétains et mongols. — M. le baron Schilling de Canstad a offert à l'Institut, pour être déposée dans sa bibliothèque, une *collection d'ouvrages thibétains et mongols*, qu'il a formée en 1830 et 1831, pendant un voyage à la frontière chinoise.

Le catalogue contient *cent treize numéros*, et plusieurs d'entre eux comprennent un assez grand nombre de traités séparés et plus ou moins considérables. Parmi ces ouvrages, on doit remarquer surtout la grande compilation métaphysique contenue dans les volumes numérotés depuis un jusqu'à seize, plusieurs dictionnaires polyglottes, un traité en cinq langues, divers ouvrages d'astronomie, de médecine, de cosmologie, sans parler d'un grand nombre de traités religieux et philosophiques dont l'ensemble renferme ce qu'il y a de plus intéressant à connaître pour le fond des doctrines bouddhiques. Enfin, tous ces ouvrages que, dans le pays même, il est impossible de se procurer à prix d'argent, et dont les Anglais, malgré leur puissance dans l'Inde, n'ont pu obtenir des copies, ne sont pas moins précieux par l'importance des matières dont ils traitent, que par l'intérêt que doivent inspirer les productions de l'esprit chez des peuples que l'on connaît si peu, et que l'on juge si mal.

Nous savons que M. le baron Schilling s'occupe en ce moment à en faire une analyse détaillée pour la bibliothèque particulière de l'Institut. Nous la ferons connaître aussitôt qu'elle sera terminée.

Collection d'ouvrages thibétains déposés à la bibliothèque royale. — Il existe dans le Thibet, sous le titre de *Kahgyour*, une immense collection de tous les livres sacrés des bouddhistes. Cette collection offre en langue thibétaine les ouvrages de Bouddha et de ses disciples, les actes des conciles de l'église bouddhiste, les biographies de Bouddha, de ses disciples et des patriarches; enfin tout le corps de la littérature classique de cette religion. Elle a été gravée sur bois à la manière des Chinois, et le lama de Boutan, qui a le dépôt de ces planches, en fait de tems en tems tirer quelques exemplaires pour le besoin des temples ou des écoles de théologie établies dans les monastères. Cette collection n'est connue en Europe que depuis quelques années, par les lettres du célèbre voyageur hongrois Csoma de Koros, qui est allé s'ensevelir pendant huit ans dans les cloîtres du Thibet pour étudier la littérature de ce pays. Il s'était procuré un exemplaire de cette collection qu'il a apportée à Calcutta, où il en a imprimé le catalogue avec quelques extraits.

La Société Asiatique de Calcutta a fait imprimer à ses frais le dictionnaire et la grammaire thibétaine composés par Csoma, pour donner aux savans la clé de cette littérature importante. Mais ces secours ne pouvaient être en

Europe que d'une utilité très-bornée, à cause du manque presque absolu de livres thibétains; la Bibliothèque royale de Paris ne possédait dans cette langue que quelques feuillets que les cosaques avaient rapportés d'une expédition scientifique faite à leur manière dans le monastère d'Ablakit en Mongolie, et que l'impératrice Catherine avait donnés à notre bibliothèque. La Société Asiatique de Calcutta a voulu remédier à cet état de choses, et les circonstances ont singulièrement favorisé ses généreuses intentions.

La compagnie des Indes a pour ambassadeur dans le Népaul, M. Hodgson, homme d'esprit et de savoir, qui a rendu lui-même les plus grands services à la littérature orientale par ses mémoires sur la religion bouddhiste, et par sa découverte des originaux sanscrits des ouvrages qui forment la base du bouddhisme. Son influence auprès des prêtres du Népaul, en lui fournissant les moyens d'entrer en relation avec le clergé thibétain, l'avait mis en mesure d'obtenir au Thibet, pour la Société Asiatique, un exemplaire de la grande collection du Kahgyour.

Ce recueil, qui se compose de cent énormes volumes in-folio, imprimés sur papier du pays, la Société de Calcutta l'a payé 15,000 francs. Une fois en possession de ce trésor, et cherchant de quelle manière elle en pourrait disposer pour qu'il fût en Europe le plus utile possible aux lettres, elle s'est décidée à l'offrir en don à la Société Asiatique de Paris, de préférence aux établissemens scientifiques de l'Angleterre même.

Le Kahgyour, en conséquence, a été envoyé à Paris, où il a été reçu il y a quelques semaines, et la Société Asiatique a eu à déterminer à son tour comment elle disposerait de ce précieux dépôt pour le rendre accessible au public savant; elle a cru que le meilleur moyen d'assurer la conservation de ce monument littéraire, tout en le livrant aux études des orientalistes, était de le placer dans le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale.

La Société Asiatique a cru en même tems devoir faire tous ses efforts pour prouver à la Société de Calcutta combien elle était sensible à la générosité de son procédé, et combien elle honorait cette libéralité d'esprit qui met les intérêts de la science au-dessus des mesquines rivalités nationales. Elle s'est adressée, en conséquence, à MM. les ministres de l'instruction publique et de l'intérieur, pour les prier d'envoyer à la Société de Calcutta quelques-uns des grands ouvrages que le gouvernement français a fait publier. MM. Guizot et Thiers se sont prêtés à cet acte de réciprocité, et le grand ouvrage sur l'Egypte, le *Thesaurus* d'Henri Etienne, l'ouvrage sur la Morée, la grande collection de documens historiques que M. Guizot fait publier, l'ouvrage posthume de M. Champollion et plusieurs autres de même genre, vont être envoyés à la Société de Calcutta pour lui prouver qu'on a su apprécier à Paris un sacrifice tel que celui qu'elle vient de faire.

Traité de Sténographie, rendu facile au moyen de signes mobiles, par Picart, chef d'institution, ancien censeur des études au collége royal de La Flèche, vol. in-8°, à Paris, chez l'auteur, passage St.-Avoie, n° 4. Prix : 3 fr.

L'impossibilité d'introduire les caractères sténographiques dans le corps des traités a rendu jusqu'ici cet art si difficile, que ceux-là seuls l'ont étudié pour

qui il était une nécessité. On comprenait qu'au lieu de ces planches gravées ou lithographiées, où sont réunis tous les exemples, il fallait des types sténographiques mobiles, qui pussent trouver partout leur place au milieu des caractères ordinaires, de telle manière que l'exemple suivît toujours le précepte. C'est ce qui a été enfin obtenu ; des types sténographiques mobiles ont été fondus, et leurs formes ont été si bien calculées qu'ils se prêtent à toutes sortes de combinaisons, tantôt se rapprochant parfaitement les uns des autres, tantôt laissant entre eux de légers interstices, pour que l'élève comprenne mieux le mécanisme de la composition des mots.

Rien de plus facile, avec les caractères sténographiques mobiles, que de prendre l'élève à l'*a*, *b*, *c*, et de le faire arriver graduellement, et sans qu'il s'en aperçoive, aux difficultés jusque-là si difficiles à surmonter, et qui s'évanouissent devant une méthode aussi simple. Prix 3, fr.

C'est au talent de M. Marcellin-Legrand, fondeur en caractères, rue du Cherche-Midi, nº 99, à Paris, et aux presses de MM. Warin-Thierry et fils, imprimeurs à Epernay, qu'est dû ce véritable tour de force typographique.

Gravures pour les Bréviaires.—MM. Adrien Leclère et Comp., qui sont sur le point de terminer une nouvelle édition du Bréviaire de Paris et de quelques autres diocèses, ont fait graver pour ces éditions une collection de sujets tirés du Nouveau-Testament, collection qui peut servir aussi pour tous les Bréviaires. Ces gravures, faites toutes d'après les tableaux des plus grands maîtres, représentent l'*Annonciation*, d'après Lesueur ; la *Naissance du Sauveur*, d'après l'Espagnolet ; l'*Epiphanie*, d'après Rubens ; la *Présentation au Temple*, d'après Lesueur ; la *Cène*, d'après Ph. de Champagne ; la *Résurrection*, d'après Rubens ; l'*Ascension* et la *Pentecôte*, d'après Lebrun ; la *Conception*, d'après Bouchardon ; la *Nativité de la sainte Vierge*, d'après Veughlen ; l'*Assomption*, d'après le Poussin ; la *Naissance de saint Jean-Baptiste*, d'après Hallé ; *Notre Seigneur donnant les clefs à saint Pierre*, d'après le Guide ; la *Mission des Apôtres*, d'après Cochin fils ; la *Toussaint* et *saint Louis*, d'après Lebrun.

Ces grands sujets, traités par les peintres les plus renommés, et gravés sur acier par d'habiles artistes, ont paru un ornement tout naturel des différens Bréviaires. Ils exciteront à la piété en même tems qu'ils récréeront la vue, et seront du moins un témoignage du zèle des éditeurs pour relever par cet accessoire le mérite de l'impression des Bréviaires qu'ils vont terminer.

La collection des seize vignettes imprimées avec le plus grand soin, est contenue dans une couverture. Prix : 8 fr., franc de port. Chaque vignette séparément, 60 cent.—S'adresser quai des Augustins, nº 35.



ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 68. — 29 Février 1836.

Histoire religieuse.

HISTOIRE DU SAINT-SIMONISME.

Troisième et dernier Article[1].

Anarchie dans la hiérarchie. — Missions parmi les ouvriers du Midi. — Les St.-Simoniens renoncent à leur nom. — Les compagnons de la femme. — Départ pour l'Orient. — Barrault à Constantinople. — Désappointemens. — Le père Enfantin gracié. — Son départ pour l'Egypte. — Modification de ses idées religieuses. — Travaux scientifiques sur le Nil. — Apostasie de quelques St.-Simoniens. — Lettre d'Enfantin. — Cécile Fournel en Egypte, — Fin du St.-Simonisme. — St.-Simoniens qui sont rentrés dans les doctrines chrétiennes. — St.-Simoniens écrivant dans les journaux.

Nous avons déjà vu dans quel état de décomposition et d'anarchie se trouvait le St.-Simonisme à la condamnation d'Enfantin, le 28 août 1832. Cet événement en accéléra encore la chute, en brisant tous les liens d'autorité. Il est bien vrai qu'Enfantin déclara qu'il donnait à ses disciples la permission de suivre leur inspiration propre et leur impulsion native, mais c'est que la plupart et les plus influens de ceux qui lui étaient restés fidèles avaient décidé qu'ils voyaient dans sa condamnation une *indication providentielle de liberté, qui s'accordait avec un besoin d'indépendance qu'ils sentaient en eux.* Nous faisons tout d'abord cette remarque parce que cela nous montre que le St.-Simonisme, qui se vantait de hiérarchiser l'univers, finit

[1] Voir le N° 65, t. XI, p. 321.

comme toutes les hérésies, par défaut de hiérarchie, et parce que chaque individu voulut à son tour devenir chef, et révélateur.

Cependant deux des principales idées vivaient encore au sein des plus fervens. La première, celle de *sanctifier le travail du peuple*, en partageant ses fatigues; la deuxième, l'espoir en l'arrivée de la FEMME-MESSIE.

Pour la réalisation de la première pensée, Huart et Bruneau, anciens capitaines d'artillerie, accompagnés ou suivis de plusieurs autres St.-Simoniens, se rendirent à Lyon, et de là, au nombre de 50 ou 60, se répandirent parmi les ouvriers, dans les mines, sur les bateaux du Rhône et de la Saône, et travaillèrent, mangèrent, couchèrent avec eux, ne vivant que du produit de leur journée; c'est ce qu'ils appelèrent *recevoir le baptême du salaire.*

Quant à la FEMME-MESSIE, ce fut Barrault qui se chargea de la chercher. Barrault, à ce qu'il paraît par ses lettres, désirait depuis long-tems *faire quelque chose par lui-même.* L'emprisonnement du Père lui en offrit l'occasion. A peine arrivé à Lyon, le 10 janvier 1833, il y établit une feuille nouvelle ayant pour titre : 1833, *ou l'Année de la Mère.* C'est dans ce journal qu'il déclara renoncer au titre de *St.-Simonien*, ne pas vouloir de celui d'*Enfantinien*, mais s'en donner un nouveau, celui de *Compagnon de la femme*; et en effet, dès le 15, il créa ce nouvel ordre, dont il se nomma le chef. La plupart des autres St.-Simoniens se réunirent à lui, et renoncèrent aussi plus ou moins à leur nom primitif pour celui de *Compagnons de la femme.* « Ce nom, » disait Barrault, nous saurons l'exalter plus que les chevaliers » n'exaltèrent le leur, et le jour viendra où les princes de la » terre s'enorgueilliront de le porter. »

Barrault était convaincu que cette FEMME-MESSIE devait être en Orient, qu'on la trouverait à Constantinople, et qu'elle serait problablement juive de nation. Outre ses propres pressentimens, instincts et révélations, auxquels il mettait une confiance entière, il citait encore la prophétie du Père qui avait annoncé que *l'année* 1833 *ne s'écoulerait pas sans une commémoration miraculeuse de la croix de Jésus.* Cette commémoration devait être la venue du MESSIE-FEMME, et Barrault aspira à l'honneur d'être son chevalier.

Je veux, disait-il, et mon cœur s'enfle d'orgueil et de joie, je veux dès qu'elle paraîtra et jettera un regard autour d'elle, qu'elle trouve à ses côtés, docile sous sa main, mais fière et imposante à ses ennemis, ma tête de lion!!.. Je le dis avec orgueil : je suis le SAINT-PIERRE DE LA FEMME-MESSIE.

Mais, du fond de sa prison, Enfantin apprit sans doute quelque chose des projets de Barrault, et aussitôt il lui écrivit une lettre, qui pouvait lui servir de pleins pouvoirs auprès de la femme-nouvelle. Dans cette lettre, Enfantin, entrant dans les idées de Barrault, lui disait qu'il lui donnait commission d'aller l'ANNONCER à l'Orient, et lui indiquait, pour jour de départ, le 22 mars, équinoxe du printems, *symbole de l'égalité de l'homme et de la femme.*

Barrault commença par protester qu'il n'entendait pas obéir au Père, mais que, trouvant sa propre inspiration d'accord avec ce qu'Enfantin lui prescrivait, il irait en Orient; et en effet, le 22 mars, il s'embarqua à Marseille, au milieu d'un grand concours de la famille venue de tous les environs pour cette cérémonie. Ses compagnons étaient : *Rigaud*, médecin, *Tourneux*, *Toché*, *David*, *Jans*, *Urbain*, *Decharme*, *de Prax*, *Cognat*, *Granal* et *Carolus*. Déjà, dès le 24 février, *Cayol*, *Pannetier*, *Germain* et *Flichy* s'étaient embarqués à Toulon pour Alexandrie. Ce furent là les premiers Saint-Simoniens partis pour l'Orient.

Pendant que ces nouveaux Argonautes voguaient vers leur singulière conquête, les Saint-Simoniens restés en France commençaient à la parcourir dans tous les sens, mais principalement dans le midi, à l'effet de donner au peuple l'exemple du travail. Revêtus de leur costume, et le sac sur le dos, ils allaient seuls ou en petit nombre, demandant à travailler, et parlant quelquefois au peuple, pour lui annoncer l'ère de l'affranchissement de la femme, de la paix universelle, de la réhabilitation du travail et des travailleurs. Dans quelques villes, entre autres à Castelnaudari, à Lunel, etc , ils furent assez bien reçus, mais presque partout ailleurs, à Nantes, à Toulouse, à Montpellier, à Avignon, à Mende, etc., le peuple s'ameuta contre eux, les poursuivit de ses huées, et souvent encore de coups de pierres et de bâtons; la vie de plusieurs fut mise en danger, et il fallut que l'autorité leur donnât une escorte pour les protéger et les ramener à Lyon, où ils étaient supportés avec plus de tolérance.

C'était un spectacle triste à la fois et touchant de voir ces jeunes hommes n'opposant aux injures et aux coups qu'une espèce de calme stoïque, voulant, disaient-ils, donner à leur foi le *Baptême du martyre :* souvenir et misérable parodie de ce qui s'était passé lors de l'établissement du Christianisme.

Mais ce ne fut pas seulement la France qui fut le théâtre de leur zèle. Duguet alla porter son costume et sa foi en Belgique; Fontana, proscrit italien, en Angleterre ; Similon en Savoie, Massol et Rousseau en Allemagne; mais ceux-ci, arrivés à Augsbourg, comme le peuple se réunissait et fermentait, la police allemande les fit saisir et ramener à Strasbourg; plus tard, Massol et Rogé allèrent essayer de jeter leur semence à Alger.

Cependant, dès le 15 août, Barrault et ses douze compagnons étaient arrivés à Constantinople. Voici, d'après eux-mêmes, comment ils s'y prirent pour y trouver la FEMME :

En débarquant, dit Barrault, nous avons été du port à Sainte-Sophie, nom d'un heureux présage pour des hommes qui cherchent la MÈRE. Au nom de DIEU, et en votre nom, PÈRE, nous avons rendu hommage, à haute voix, et la tête découverte, aux filles d'Orient, pauvres ou riches, à pied ou en voiture. Nous l'avons rendu, cet hommage, à l'étonnement des femmes et des hommes, mais sans obstacle; notre costume, qui a vivement frappé, notre tenue militaire, notre maintien grave, en ont imposé [1].

Malheureusement ces salutations à la femme ne furent pas de longue durée, car dès le 20, ils furent arrêtés par des agens turcs, jetés à fond de cale d'une mauvaise barque, et transportés ainsi, après huit jours de souffrances, à Smyrne.

A l'arrivée en cette ville, ils se mirent en rapport avec les négocians francs; David y organisa des espèces de concerts sur le piano. Mais bientôt la discorde se mit parmi eux, et en particulier entre Rigaud et le chef Barrault. Rigaud, sentant aussi son inspiration, assurait que la *Femme-Messie* ne pouvait être que dans l'Inde, et voulait aller l'y chercher. Nous consignons ici cette nouvelle et curieuse révélation sur la patrie de la *Femme-Libre*.

L'Inde, dit-il, m'apparaît comme le berceau d'une grande vie de développement, parallèlement à la vie occidentale et africaine. Juifs, Chrétiens, Musulmans, remontaient à une même souche, à un tronc mâle, à un

[1] *Livre des Actes*, p. 17.

Dieu mâle ; une même tradition, un même livre reliaient tous ces hommes ; ils descendaient tous de Moïse, d'Abraham, et adoraient ensemble un dieu célibataire. Voilà pour l'homme ; voilà pour les aïeux du PÈRE. — Mais la FEMME ne fait-elle que de naître ? n'a-t-elle pas aussi sa tradition, son passé ? et aussitôt je me rappelais les grandes illuminations du poète Duveyrier peignant au Père L'ÉPOUSE errante aux vallées de l'Hymalaya, nourrie des grandes poésies des livres orientaux, et pénétrée dans ses chairs de l'amoureuse ardeur de ces climats. Mon esprit s'appliqua à pénétrer ces grands dogmes panthéistiques, et mon cœur adorait leur MAYA, mère du monde, et je ne me trouvais pas sans contact avec les adorateurs de la *grande Mère*. Je crus voir l'épouse puisant la vie à ces *Védas* si antiques et si vénérés ; ces livres de vie de tant de peuples et de générations, me semblaient prêts à s'unir à la BIBLE pour l'engendrement du *grand poëme*. Sur cette terre de l'enfantement, où l'œuf a des autels, où la fécondité est divinisée, j'aperçus la femme brûlante d'amour, s'apprêtant aux noces nouvelles, et les races, aux couleurs diverses, saluant dans le couple nouveau le symbole de leur union [1].

Mais Barrault, Barrault, à la forme absolue, l'*homme le plus incomplet sans la femme*, comme dit Cécile Fournel, répondait sèchement à Rigaud : « La MÈRE paraîtra à Constantinople, » elle y paraîtra cette année, de la race juive; le mois de mai lui » est réservé. »

Impossible d'accorder ces deux prédictions, il fallut forcément se séparer. Rigaud revint donc à Marseille, en octobre, emmenant avec lui Toché et Tourneux, qui étaient dégoûtés d'attendre si longuement cette femme qui ne venait jamais. Mais Barrault, infatigable, se tint en croisière devant Constantinople, envoya ses apôtres en Grèce, en Syrie, dans l'île de Rhodes, enfin vint faire une excursion à Alexandrie, où il commença un cours public *sur l'art en général, et la littérature en particulier, considérés dans leurs rapports avec l'histoire* [2] ; mais il ne passa que quelques jours en cette ville, et il revint se fixer à Smyrne, d'où il écrivit le 6 juillet 1833, qu'il avait envoyé des apôtres partout aux alentours de Constantinople, et qu'après avoir posé ses sentinelles avancées, il ne lui restait qu'à attendre l'arrivée de la femme, dans le recueillement et *le silence*.

Mais pendant que Barrault, nouveau chef, montrait sa *face de lion* aux femmes de l'Orient, qui ne voulaient pas *la caresser*, et

[1] Lettre de Rigaud à Cécile Fournel. *Actes*, p. 149.
[2] *Moniteur égyptien* du 20 novembre 1833.

se consolait dans le silence de voir que les hommes se moquaient de ses prophéties, un grand événement se passait à Paris, au sein de la famille Saint-Simonienne qui y subsistait encore. Le Père, qui avait prédit qu'il entrait dans ses calculs et ses prévisions de passer un an en prison, pour sanctifier les prisonniers, le Père obtint sa grâce, et fut mis en liberté, le 1er août 1833, après 7 mois et demi de prison; la même grâce fut accordée à Michel Chevalier et à Charles Duveyrier.

A cette époque, toute la famille était dans un bien triste état. Nous avons vu qu'Hoart, Bruneau et les zélés parmi les disciples couraient évangélisant les ouvriers du Midi qui les poursuivaient à coups de pierres. A Paris, la société était soutenue et représentée par deux femmes, Cécile Fournel et Marie Talon. Un seul journal leur servait d'organe, *le Livre des Actes*, fondé en juin 1833 par Cécile Fournel; pauvre publication qui ne paraissait qu'une fois par mois, et à un prix très-élevé, et qui encore ne put aller au-delà du 11e numéro. Quand Enfantin sortit de prison, Cécile Fournel occupait la maison du Ménilmontant.

Il paraît que la grâce des prisonniers fut accordée sur la promesse ou l'espérance qu'ils ne se mêleraient plus de catéchiser la France, mais qu'ils iraient au loin exercer l'inquiète activité de leur esprit. Ce qui est certain, c'est que Michel Chevalier partit pour l'Amérique avec la mission de la part du gouvernement d'observer et d'examiner l'état du commerce et de l'industrie dans les Etats-Unis, mission qu'il accomplit avec honneur, comme on a pu le voir par ses lettres publiées dans le *Journal des Débats* sur ces différentes questions; on y retrouve le coup-d'œil exact et élevé du gérant du *Globe*, moins ses aberrations religieuses.

Quant à Enfantin, la gloire de Barrault le décida à choisir l'Egypte pour nouveau théâtre de ses exploits. Déjà dès le mois de juillet, il écrivait de Sainte-Pélagie et dans une ode, en prose amphigourique :

Barrault, donne-moi ta main
Par-dessus les mers;
Tu m'as annoncé aux filles d'ORIENT,
Elles me verront!
Je le jure par le *Croissant*

De leur LUNE d'argent,
Qui est venu aujourd'hui
Baiser la face
De mon SOLEIL d'or [1].

Voulant donc tenir ce parabolique serment, Enfantin partit de Paris le 29 août 1833, avec Fournel, Lambert, Holstein, Alexis Petit et Olivier, et s'embarqua à Marseille le 23 septembre avec ces cinq compagnons. Mais déjà il avait bien modifié ses idées, ses projets, son langage. Ainsi, sur l'avis d'Hoart et de Bruneau, qui lui représentaient que leur habit était un obstacle à la mission qu'ils remplissaient, il leur ordonna de quitter leur costume. En son absence, *Hoart*, *Bruneau*, *Rogé* et *Massol* furent chargés des intérêts de la famille, et devaient former le conseil de l'œuvre; *Rousseau* leur fut adjoint, mais comme conseil, et avec le titre de *poète* qu'il s'était donné. Ils n'étaient chargés d'aucune mission religieuse, il s'*agissait seulement d'organiser à l'avance l'état-major et les cadres des régimens de travailleurs* [2], dont Enfantin comptait avoir besoin en Egypte. Quant à l'Egypte, il ne prétendait lui porter ni une religion, ni un gouvernement nouveaux. Voici quels étaient ses projets :

Parcourir le désert qui sépare la Mer-Rouge de la Méditerrannée, compléter les études faites pendant la campagne d'Égypte ; fixer le monde sur le meilleur mode à adopter pour établir la communication de Suez à la Méditerrannée, et par là, mettre en contact l'Inde avec l'Europe ; tel est le programme sommaire de notre expédition. Les moyens d'exécution se partagent tout naturellement en travaux théoriques et pratiques, c'est-à-dire, en tracés, plans, devis, et en réalisation du projet sur le papier [3].

Quant aux femmes, Enfantin leur réservait bien encore une part dans son œuvre, mais il ne leur demandait plus que de l'aider de conseils ou d'argent dans l'exécution de son grand projet. Voici le nouvel appel que nous transcrivons, parce que c'est la dernière parole officielle prononcée par Enfantin en France, sur cette célèbre et passablement ridicule question.

Propageant, et répétant ma parole de liberté pour la femme, vous avez tous appelé la MÈRE. Mais en cherchant celle qui aimera votre Père, et que votre Père aimera, aucun de vous n'a appelé celle qui l'aimera et qu'il ai-

[1] *Livre des Actes*, p. 68,
[2] *Livre des Actes*, p. 103.
[3] Lettre de Fournel, *Livre des Actes*, p. 83.

mera; or, la Mère ne viendra pas, tant que vous n'aurez désiré qu'ELLE, car il s'agit pour ELLE comme pour NOUS, de l'affranchissement des femmes, et non pas d'une femme seulement. — MOI, HOMME, j'ignore sous quelles formes Dieu ordonnera aux femmes de favoriser votre œuvre; pourtant, celle que nous entreprenons aujourd'hui est assez grande, assez généreuse, assez périlleuse, pour que j'aie foi que Dieu n'inspirera la volonté de se joindre à nous et de nous aider qu'aux *femmes* en qui il a mis l'espoir du monde, qu'à celles à qui il a réservé aussi l'*apostolat*. Les femmes qui comprendront la grandeur de notre religieuse entreprise, et qui voudront en partager les fatigues, les dangers et la gloire, celles-là seront pour nous marquées du doigt de Dieu... C'est avec cette pensée que vous devez à l'avance rêver la forme de notre *armée pacifique de travailleurs*; hommes et femmes, dans cette sainte croisade, donneront l'exemple de la puissance de notre foi: hommes et femmes travaillant à l'œuvre *industrielle*, la plus *religieuse*, appelleront en chœur la MÈRE; alors, ELLE répondra [1]:

Telles étaient les modifications qu'Enfantin avait fait subir à ses idées lors de son départ pour l'Egypte, où il arriva le 23 octobre 1833. Sa conduite et celle de ses cinq compagnons fut conforme à ces nouvelles idées. En effet, ils ne s'y présentèrent pas comme des apôtres, mais bien plutôt comme des ingénieurs qui allaient s'occuper de travaux industriels et du grand projet d'établir, par un canal ou par un chemin de fer, une communication avec la Mer-Rouge. Ceux qui étaient ingénieurs y débarquèrent, non point en costume simonien, mais revêtus de leur uniforme scientifique, et cherchèrent presque aussitôt à entreprendre des travaux de nivellement et de barrage.

On comprend que nous n'avons pas à rendre compte de ces travaux, aussi terminerons-nous ici cette histoire, en disant sommairement que la plupart de ces St.-Simoniens sont revenus en France, ou ont pris du service chez le pacha d'Egypte. Quelques-uns même ont apostasié autant le St.-Simonisme que le Christianisme, et se sont fait Musulmans. Les feuilles publiques ont cité les noms d'*Urbain*, de *Machereau* et de *Jules*, qui ont embrassé l'islamisme, à l'exemple d'un autre français, *Selves*, connu sous le nom de *Soliman pacha*.

Quant à Enfantin, une lettre écrite du Caire, à la date du 1er octobre 1835, et insérée dans la plupart des journaux, annonçait qu'il habitait les solitudes de Karnac, près Thèbes, et

[1] *Lettre du Père à Hoart*, etc., *livre des Actes*, p. 104.

qu'il y vivait comme un ermite [1], ne pensant guère plus à la *Femme-Messie*, ni à la *morale universelle*. Ceci est confirmé par une lettre publiée il n'y a que quelques jours, et adressée à Henri Heine, littérateur ou plutôt philosophe allemand, et qui pis est philosophe voltairien. Dans cette lettre, datée du *Barrage du Nil*, 11 octobre 1835, Enfantin, répondant à la dédicace qu'Henri Heine lui avait faite de son livre *de l'Allemagne*, parle bien encore de religion et de *panthéisme*, mais il explique ou il définit le panthéisme en politique, l'*association des peuples entre eux et de l'humanité avec le globe.* En fait de hiérarchie et de religion, il dit clairement : *Nous n'avons plus de chef, de Dieu, de Père.*

D'ailleurs, il reproche fortement à Heine, de n'avoir pas dit un mot dans son livre de *la vie éternelle*, et de vouloir neutraliser, par des plaisanteries profanes, l'influence de la religion. Bien plus, il le tance vertement pour la manière satirique avec laquelle il a mis en scène quelques personnages respectables.

L'homme, lui dit-il, qui met au pilori voltairien son semblable, remplit les fonctions de bourreau, non d'enseigneur, de prêtre, de père de l'humanité ; laissons aux enfans du passé, ces armes que réprouve déjà le présent, et que brisera l'avenir. Je vais plus loin, et j'affirme, qu'en *thèse générale*, il est aussi immoral de dévoiler *publiquement* les fautes et les faiblesses d'un homme puissant, surtout *durant sa vie*, qu'il était immoral à Rousseau (qui ne se serait pas confessé à un prêtre), de jeter la confession de ses turpitudes à la face du monde ; car on écrase ainsi, ou bien on exaspère de fortes âmes, et d'une autre part, on répand dans les masses, une défiance funeste, on les met en garde contre la science et le génie [2].

Quant à la *Femme-Messie*, il n'en est pas même question.

Puisque nous venons encore de nommer la femme, il faut bien que nous disions quelques mots de celle qui paraît avoir conservé le plus long-tems son dévouement à l'œuvre Saint-Simonienne, et sa foi à la mission divine d'Enfantin. Cette femme, c'est *Cécile Fournel.* Après avoir consacré une partie de sa fortune à l'accroissement de la religion nouvelle, quand le Père

[1] Lettre écrite du Caire le 1[er] octobre 1835, et insérée dans plusieurs journaux.

[2] *De l'Allemagne.* Prosper Enfantin à M. Henri Heine. Broch. in-8° de 24 pages, tirée à peu d'exemplaires.

entra en prison, elle fonda et rédigea, comme nous l'avons dit, le *Livre des Actes*. Lorsqu'Enfantin partit pour l'Egypte, elle consentit à se séparer d'Henri Fournel, son mari; *femme*, disait-elle, à cette occasion, *pour la femme je supporterai courageusement la douleur de l'absence et du veuvage.* Enfin elle-même voulut voir réaliser cette promesse d'Enfantin, que la *Mère allait apparaître en Orient*, et, délaissant une fille en bas-âge, elle résolut de passer en Egypte. Dans une espèce de proclamation adressée aux femmes, elle disait :

Je sens que j'ai quelque chose *à faire* là où ils vont; je sens que dans ces contrées où domine presque exclusivement l'esprit matériel de la vie, la présence d'une femme qui *a fait son bonheur de vivre en chrétienne*, sera un exemple utile à la famille nouvelle qui va chercher à se constituer, à pressentir l'avenir, et qui pour cela a besoin qu'une des faces de l'humanité (la femme) ne puisse jamais disparaître, même pour un moment; cette pensée, vague encore, devient chaque jour, pour moi, plus nette, plus vive et je n'hésite pas à partir. Femmes, je ne sais encore, avec détail, ce que je ferai, mais l'avenir me l'apprendra, et je m'élance où mon cœur m'avait appelée bien avant ce moment, avec la foi que Dieu me fera trouver le moyen d'être utile, puisqu'il m'en donne l'impérieux désir [1].

Et en effet, elle partit pour l'Egypte le 28 novembre, avec *Clorinde Rogé*, qui se séparait aussi de son mari, et, accompagnées de Toché, elles arrivèrent à Alexandrie après une longue et périlleuse navigation. Mais comme les autres Saint-Simoniens, elles n'y trouvèrent ni la *Mère*, ni même le *Père*, dans un état qui lui permît de nourrir encore leurs espérances; aussi furent-elles obligées de revenir découragées, sinon mécontentes.

Barrault aussi, fatigué d'attendre à Smyrne le passage ou l'apparition de la Femme-Messie, est revenu en France, où il a publié tout récemment un livre, l'ORIENT, ouvrage tout politique, où il ne parle plus ni de la femme, ni de cet ordre de Chevalerie qu'il avait créé tout exprès pour elle, et auquel il avait prédit de si brillantes destinées.

Nous pouvons donc dire ici avec raison que le Saint-Simonisme, en tant que *religion nouvelle*, ou *révélation de Dieu par St.-Simon et Enfantin*, est allé prendre place à la suite de ces innombrables erreurs, qui, après avoir germé dans le cerveau

[1] *Livres des Actes*, p. 114.

de quelques hommes, après avoir fait un peu de bruit et s'être attaché quelques disciples, grâce aux lambeaux qu'elles avaient empruntés au Catholicisme, se sont évanouies en fumée, comme toutes les pensées des hommes, séparées de Dieu.

Mais une curieuse recherche reste encore à faire, celle de savoir ce que sont devenus les principaux apôtres de cette religion, et surtout quels sont ceux qui, plus ou moins, se sont rapprochés du Catholicisme, ou sont rentrés complètement dans le giron de cette femme mystique, que nous nommons *notre sainte mère l'Eglise.* C'est ce que nous allons essayer de faire, en résumant les divers renseignemens que nous avons pu recueillir.

Bazard et sa famille. — Nous avons déjà vu que Bazard n'était rien moins que favorable au Christianisme; ardent républicain, et même carbonaro, toute sa vie il avait travaillé à détruire la croyance chrétienne, et on peut dire qu'elle était détruite jusqu'à un certain point dans sa famille. Après sa rupture avec Enfantin, il se retira à Courtry, près de Montfermeil : c'est là qu'il composa la brochure, *Discussions morales, politiques et religieuses*, etc., dont nous avons déjà parlé [1]; dans la seconde partie, il devait traiter du *Dogme.* Mais bientôt Bazard tomba malade; nous n'osons pas assurer qu'il se convertit entièrement aux idées chrétiennes, mais ce qui est sûr, c'est que, un jour, au moment même où la maladie ne laissait plus d'espoir, il voulut, malgré les médecins, revenir à Paris, et que là, il se renferma dans son cabinet, et y brûla tous les écrits qu'il avait composés. Comme on lui en demanda la raison, il répondit : *Je ne veux pas laisser des armes pour établir ou défendre le panthéisme.* Bazard mourut quelque tems après, le 29 juillet 1832, à l'âge de 40 ans.

Quant à sa famille, on sait déjà que madame Bazard ne voulut pas laisser assister aux funérailles les St.-Simoniens qu'Enfantin avait envoyés de Ménilmontant. Ce n'est pas assez : madame Bazard et ses deux plus jeunes filles furent baptisées, et revinrent sincèrement au Catholicisme; son autre fille, Claire Bazard, qui n'était pas la sœur, comme nous l'avons dit dans notre premier article, mais la fille de Bazard, et qui avait

[1] Voir le 2e article, N° 65, t. xi, p. 331.

épousé M. *Alexandre de S.-Chéron*, se convertit aussi, ainsi que son mari, et c'est à cette époque, et non plus tôt, que leur mariage fut consacré devant l'Eglise.

Alexandre de Saint-Chéron. — Ce jeune homme, chéri de Bazard qui lui avait donné sa fille, est revenu à la croyance catholique. Bien plus, il en a pris hautement la défense dans plusieurs journaux, en particulier dans la *France catholique*, où il a inséré plusieurs articles, et tout récemment dans le *Journal de l'instruction publique*, dans l'*Univers religieux* et dans plusieurs autres recueils chrétiens.

Margerin. — Le nom de M. Margerin n'a guère été prononcé devant le public saint-simonien; et cependant c'est un de ceux qui préparaient et dirigeaient les instructions qui se faisaient dans la famille; on peut même dire qu'il a, pendant quelque tems, donné l'impulsion et en quelque sorte la forme à la société saint-simonienne, et en particulier, l'impulsion et la forme qui la rapprochaient le plus du Christianisme. M. Margerin se sépara d'Enfantin à peu près à la même époque que Rodrigues; puis il se convertit à la foi chrétienne pendant le séjour qu'il fit à Munich en 1833. L'année dernière, il avait été nommé professeur de géologie à l'université catholique belge; en ce moment, il est directeur des études au collége de Juilly, et il est un des principaux rédacteurs de l'*Université catholique* publiée à Paris.

Buchez. — Bien que M. Buchez se soit séparé de bonne heure d'Enfantin, et n'ait jamais participé aux monstruosités des doctrines St.-Simoniennes, cependant la part active qu'il prit à la rédaction du *Producteur*, et, s'il faut en croire M. Henri Fournel, aux enseignemens qui se firent en 1829 à la rue Taranne, permet de le compter parmi les écrivains qui sont sortis de cette société, et qui se sont attachés aux croyances chrétiennes. M. Buchez a donné des preuves de son Christianisme dans des lettres adressées à plusieurs journaux, dans ses discours publiés au congrès de l'*Institut Historique*, et aussi dans ses ouvrages, principalement dans l'*Européen*. Nous ne voulons pas cependant décider ici s'il nous est permis de le reconnaître purement et simplement comme catholique. Quelques propositions sur la hiérarchie de l'Eglise et sur son chef ont mal sonné à nos oreilles,

mais nous espérons revenir un jour sur ses travaux et ses doctrines.

Paul Rochette fut un ardent St.-Simonien, mais tout nous prouve qu'il est revenu au Christianisme; on peut tirer cette conclusion de plusieurs articles insérés dans la *France Catholique* et dans le *Courrier du Haut et Bas-Rhin*, qu'il a dirigé à Strasbourg; cependant nous aurions désiré que dans la polémique qu'il a soutenue sur M. Bautain, contre Mgr. de Strasbourg, il se fût un peu plus souvenu des égards et du respect qu'il accordait à Enfantin. D'ailleurs quelques-uns de ses amis nous ont assuré qu'il était dévoué de cœur et d'esprit à nos croyances, et et que même il n'était pas éloigné de suivre l'exemple de ces jeunes hommes de Strasbourg, qui, sous l'influence de M. Bautain, ont abandonné de hautes positions sociales pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Dugied. — Il fut pendant assez long-tems directeur des enseignemens St.-Simoniens, soit à Paris, soit dans les départemens. Après s'être séparé d'Enfantin, à cause des conceptions morales de ce Père, il est revenu au Catholicisme, et ses amis nomment la ville qu'il édifie de sa foi et de sa charité tout évangéliques.

Émile Rousseau. — C'est celui à qui le Père avait donné le nom de *poète*. Maintenant l'Église le compte au nombre de ses fils les plus dévoués et de ses défenseurs. Nous l'avons entendu faire, il y a un an, un cours d'économie politique chrétienne, que la *Dominicale* a recueilli dans ses colonnes. On donne encore à M. Emile Rousseau le mérite d'avoir réalisé en Bretagne quelques-unes des théories St.-Simoniennes sur l'industrie, au grand profit de quelques fermiers qu'il a dirigés dans des voies industrielles et catholiques en même tems. Enfin c'est lui qui a publié le poëme intitulé *Madeleine*, qui a paru il y a six mois, dans lequel il célèbre la *réhabilitation* de la femme pécheresse. Nous pouvons ajouter qu'il doit y ajouter une deuxième partie qui traitera de *Madeleine* en Provence, ou la *Femme apôtre* et dans l'action; une troisième *Madeleine au désert* ou la femme dans *la force de son intelligence*.

Félix Clavé et Cheruel. — Nous finissons cette liste par le

nom de ces deux jeunes hommes, que nous nous honorons de connaître, que leur bon cœur avait séduits et entraînés vers ces doctrines qui promettaient paix aux nations, prospérité au pauvre, consolations à l'affligé; mais aujourd'hui nous pouvons dire, en leur nom, qu'ils savent quelle est la société au sein de laquelle se trouvent tous les biens, et quelle est la bouche qui les annonce aux hommes. L'un, M. Clavé, vient de témoigner de sa foi dans un charmant volume de poésie, dont nous entretiendrons nos lecteurs [1], et déjà il avait été pendant quelque tems directeur de la *Revue Européenne*, sœur littéraire des *Annales*, dont nous regrettons le silence; et l'autre, M. *Cheruel*, travaille sous la direction de M. l'abbé Lacordaire, à augmenter et les connaissances de son esprit, et aussi les vertus de son cœur, que ses amis savent être déjà très-grandes.

Enfin, nous ne devons pas oublier M. *Dory*, ce jeune avocat de Marseille, dont nous avons raconté les égaremens et les tristesses dans notre premier article. Long-tems encore il flotta dans cette mer d'incertitude où s'agitent et meurent souvent tant de jeunes intelligences créées pour un meilleur sort. Enfin, Dieu vint à son secours; il éprouva la vérité de cette parole de notre Livre, que les *maladies* sont des *visites* de Dieu, et qu'il *est avec nous dans les tribulations*. Une maladie donc le sépara du monde, et le jeta, hésitant, rebelle encore, mais fatigué et fort de désir et d'amour, sous la main de Dieu, qui ne lui ouvrit les portes du tombeau que pour lui faire voir les mystères de l'autre vie. Oui, s'écria-t-il à cette vue, *le symbole de la Croix est un mythe éclatant de vérité.*

Outre ces Saint-Simoniens qui se sont déclarés chrétiens, et qui, écrivains pour la plupart, défendent ouvertement aujourd'hui le Catholicisme, nous pouvons en citer encore quelques-uns qui, sans être chrétiens peut-être, pensent du Christianisme avec respect, et ont contribué à faire entrer dans les journaux quotidiens un ton plus grave, des jugemens plus impartiaux, une appréciation plus juste de nos croyances. — Ainsi M. *Jules Lechevalier* dirige en ce moment le *Moniteur du commerce*, journal politique quotidien, qui ne parle de nos croyan-

[1] *Impressions, souvenirs et regrets*, par Félix Clavé, vol. in-8°. A Paris, chez Debécourt, libraire, rue des Saints-Pères, n° 69. Prix, 4 fr.

ces qu'avec respect et convenance. — Le *Tems* a pour collaborateurs M. *Gueroult*, dont on a cité récemment dans les journaux un magnifique éloge du livre de l'*Imitation* et de la vie ascétique, et M. *Edouard Charton*. — Les MM. *Pereire* frères et M. *Flachat*, directeurs en ce moment du chemin de fer de Paris à St.-Germain, ont assez souvent écrit dans le *National*; un d'eux, *Isaac Pereire*, n'est pas étranger à la publication d'un livre tout catholique, le *Keepsake religieux*, ou le *Livre des Saintes*, qui parut l'an dernier. — *Michel Chevalier* écrit encore dans les *Débats* des articles d'économie politique. — *Jean Reynaud* et *Edouard Charton* dirigent le *Magasin pittoresque*, recueil utile, et où il n'est pas à notre connaissance que le Christianisme ait été jamais attaqué. — M. *Flachat* a été pendant quelque tems un des gérans du *Constitutionnel*. — Quant à M. *Charles Duveyrier*, celui qui disait en pleine audience de la cour d'assises qu'il était *plus grand que S. Jean-Baptiste*, il s'est réduit au rôle modeste de vaudevilliste et de faiseur de mélodrames; car c'est lui qui, sous son nom ou sous celui de son pseudonyme, *Brazier*, alimente les petits théâtres du boulevard. C'est, comme l'on voit, un peu déchoir de son rôle de *Précurseur*.

Résumons nos trois articles : il y a eu dans le Saint-Simonisme des hommes de talent et de zèle, et même de zèle désintéressé; nous le leur accordons; mais ils n'ont brillé, ils n'ont eu de l'éclat que lorsqu'ils ont développé des questions purement industrielles, lorsqu'ils ont soutenu des théories favorables à la civilisation des peuples; questions qui sont toutes tirées du Christianisme ou qui du moins ne lui sont pas opposées. Toutes les fois qu'ils ont voulu faire *de la religion*, ils sont tombés d'abîme en abîme, et c'est ce qui les a perdus. Que cette fin serve d'exemple aux jeunes hommes qui sentent bouillonner dans leur cœur le dévouement et le zèle pour la gloire de Dieu et le salut de l'humanité, et qu'ils n'aillent pas égarer leur science ou leur amour à servir une cause ingrate. L'Eglise seule est le champ où l'on peut semer pour la tranquillité et le bonheur des générations futures. Là seulement le labeur n'est pas vain, la récolte est sûre et la récompense est grande; car c'est l'Église qui travaille avec nous, et c'est Dieu qui couronne les travailleurs.

A. B.

Histoire.

EXAMEN DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DE M. MICHELET,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION.

Cinquième Article [1].

SUITE DU MOYEN-AGE.

Triste état de l'Europe. — Vices et violences des rois d'Angleterre, — et des empereurs d'Occident. — Les rois de France protecteurs de l'Eglise et de la civilisation. — Ligue contre la France. — Danger d'un retour à la barbarie. — Innocent III et les rois de France. — Fermentation et désordre des esprits. — Envahissemens d'hérétiques barbares. — Justification de la conduite de l'Eglise à leur égard. — Bienfaits des ordres monastiques.

Il ne faut pas se représenter le Moyen-Age, ni comme une station dans l'ignorance et la barbarie, ni comme une époque d'inaltérable paix, que la réunion de circonstances, désormais impossibles, mettait à l'abri de toute violente commotion. Rien ne serait plus opposé à la vérité historique; car premièrement la marche de l'humanité vers des destinées nouvelles et toujours agrandies, tantôt plus lente, tantôt plus rapide, ne fut jamais interrompue; et, en second lieu, cette marche s'opéra toujours à travers les secousses, les luttes, les déchiremens, le sang et les pleurs. Dans cette pénible mais glorieuse évolution

[1] Voir le 4e article dans le N° 59, t. x, p. 334 des *Annales.*

du corps social, l'Eglise est la tête qui dirige; la France, le bras qui agit. Sans doute les autres nations suivirent et secondèrent le mouvement général: elles eurent leur impulsion propre et leurs rois civilisateurs, dont les noms seront toujours honorés: les grands Alfred et Othon, saint Henri II, Pélage et Alfonse, Canut de Danemarck, Etienne de Hongrie. Mais nulle part, on ne trouvera le pouvoir exercé par une suite d'hommes, tels qu'en offrent nos annales, depuis les Pépin jusqu'à saint Louis. Il suffit d'un coup-d'œil pour voir ce qui se passait alors en Europe.

La Grèce, en se séparant de Rome, avait aussi fait schisme avec le progrès social. Elle nuisit beaucoup plus qu'elle n'aida aux croisades. « Honte et crime! lorsque tous les chrétiens s'é-» taient levés pour la sainte cause, tu es demeurée comme assise » à un spectacle, attendant la fin de ce terrible drame qui se » dénouait à tes portes..... O Grèce! si tu es une vile esclave, si » le Croissant que tu n'as pas voulu briser domine aujourd'hui » tes coupoles, ne te plains pas..... C'est une justice et non » un outrage [1].... » La fondation de l'empire latin n'amena aucun résultat, l'air pestiféré de Constantinople corrompit les Francs eux-mêmes. Depuis, toutes les tentatives de réunion échouèrent, et, long-tems avant l'arrivée de Mahomet II sur la terre de Constantin et de Théodose, ce n'était plus l'Europe, ce n'était plus la chrétienté.

La véritable Europe était divisée en trois grandes puissances territoriales: l'Empire, la France et l'Angleterre. Si l'on veut se faire une idée, peu flatteuse, mais pourtant assez juste, de

[1] O vergogna! o misfatto! or non avesti
Tu, Grecia, quelle guerre a te vicine?
E pur quasi a spettacolo sedesti,
Lenta, aspettando de' grandi atti il fine,
Or se tu se' vil serva, è il tuo servaggio
(Non ti lagnar) giustizgia, e non oltrgio.

Gerus., canto I°, stanza 51.

Personne, plus que nous, ne désire que cette sentence, qu'on croirait plutôt sortie de la bouche de fer du Dante, que tombée des lèvres du Tasse, cesse enfin d'être une prophétie.

la famille normande qui tenait à Londres le sceptre arraché aux Anglo-Saxons, on n'a qu'à lire le portrait qu'en a tracé M. Michelet [1]. Nous nous contenterons d'en rappeler les traits principaux : « Le descendant de Guillaume-le-Bâtard, quel qu'il » soit, c'est un homme rouge, cheveux blonds et plats, gros » ventre, brave et avide, sensuel et féroce, glouton et ricaneur, » entouré de mauvaises gens, volant et violant, fort mal avec » l'Église.... Guillaume-le-Roux, le fils du Conquérant réunit à » lui seul toutes ces qualités. Ennemi de l'humanité, de la loi, de » la nature, l'outrageant à plaisir; sale dans ses voluptés, meur- » trier, ricaneur et terrible. Quand la colère montait sur son » visage rouge et couperosé, sa parole se brouillait, il bredouil- » lait des arrêts de mort. Malheur à qui se trouvait en face! Une » pauvreté incurable le travaillait; il était pauvre de toute sa » violence, de toute sa passion. Il fallait payer le plaisir, payer » le meurtre. Pour combler ce gouffre sans fond, on refit le » *Dooms day book*, on revit et corrigea le livre de la conquête. » Guillaume reprit la spoliation en sous-œuvre; se mit à ronger » les os déjà rongés, et sut encore en tirer quelque chose. Après » lui, *Henri Beauclerc* commença par de grandes promesses, il » donna par écrit des chartes, des libertés, tout autant qu'on » voulut. Il battit Robert, son frère aîné, l'héritier légitime du » trône, l'attira, le garda, bien logé, bien nourri dans un châ- » teau-fort, où il vécut jusqu'à l'âge de 84 ans. Robert, qui n'ai- » mait que la table, s'y serait consolé, n'eût été que son frère lui » fit crever les yeux. Au reste, le fratricide et le parricide étaient » l'usage héréditaire de cette famille. Déjà les fils de Guillaume- » le-Conquérant avaient combattu et blessé leur père. Sous pré- » texte de justice féodale, Beauclerc, qui se piquait d'être bon » et rude justicier, livra ses propres petites filles, deux enfans, à » un baron qui leur arracha les yeux et le nez. Leur mère, » fille de Beauclerc, essaya de les venger, en tirant elle-même » une flèche contre la poitrine de son père. Les Plantagenets, » qui ne descendaient de cette race diabolique que du côté ma- » ternel, n'en dégénérèrent pas. Dans ce grand mystère du 12e » siècle, le roi de France joue le personnage du bon Dieu, le roi

[1] Tome II, ch. 5.

» d'Angleterre celui du diable. Sa légende généalogique le fait » remonter d'un côté à Robert-le-Diable, de l'autre à la fée Mel- » lusine. C'est l'usage de notre famille, disait Richard-Cœur- » de-Lion, que les fils haïssent leur père ; du diable nous ve- » nons et nous retournons au diable. Saint Bernard en avait dit » autant du frère de Richard [1].

Cette famille maudite avait son pendant au-delà du Rhin, dans la maison de Franconie et de Souabe, au sein de laquelle la couronne impériale était enfin devenue héréditaire. Il y a cependant cette différence que, si les vices les plus honteux et les plus féroces de la vie domestique forment le lot de la première, la seconde, par son ambition et les autres passions politiques qui n'excluent pas toujours les vertus privées, eut une influence beaucoup plus fâcheuse sur la civilisation de l'époque. Nous avons eu ailleurs l'occasion de parler de l'empereur Henri IV. Henri V commença par se révolter contre son vieux père, s'empara de lui par trahison, le força d'abdiquer, et le laissa mourir dans la misère, sollicitant une prébende à la cathédrale de Spire. A peine monté sur le trône, il réveilla cette ancienne prétention des investitures, contre laquelle il s'était si fort déclaré. Il promit plus tard d'y renoncer, afin de recevoir la couronne de la main du pape. Mais au milieu même de la cérémonie du couronnement, violant la foi jurée, il fit arrêter le pontife et les cardinaux. On menaça Pascal de lui arracher les yeux et même la vie, s'il n'abandonnait les investitures. En même tems les soldats de Henri pillaient les tentures étalées pour honorer son entrée, tuaient les Romains sans défense, clercs et laïques, les enfans même qui avaient été au-devant du prince avec des palmes et des fleurs. En un instant l'église de Saint-Pierre fut pleine de morts. Le peuple courut aux armes et repoussa les Allemands ; mais Henri, en se retirant, emmena le pape qu'il ne relâcha qu'après deux mois de captivité. A la mort de Pascal II, hâtée par les persécutions de Henri, on élut Jean de Gaëte (Gélase II), personnage versé dans la connaissance de l'antiquité, ami des lettres et des arts, et plus recommandable

[1] B. Bernardus abbas, rege Franciæ præsente, sic prophetavit : « De diabolo venit, et ad diabolum ibit. » J. Brompton cité par M. Michelet.

encore par sa haute piété; ce n'était pas ce qu'il fallait à l'empereur. Aussi dès que l'élection fut connue, un homme vendu aux Allemands, Cencio Frangipane, deux noms fameux dans les fastes de la trahison et du sacrilége (d'autres disent que ce fut l'empereur lui-même), accourut à la tête d'une troupe de furieux. Les portes de l'église furent enfoncées en un moment; Cencio saisit le pape à la gorge, le frappe du pied, l'ensanglante avec ses éperons, le traîne par les cheveux dans une prison de son château. Au premier bruit, le peuple, comme toujours, se lève et court au capitole. Gélase délivré ne demeura pas long-tems tranquille; il fut deux fois chassé de Rome par Henri ou par les brigands à sa solde. La seconde fois, il y eut un rude combat à la porte de l'église dans laquelle le pape allait célébrer les saints mystères, il s'échappa, comme par miracle, au milieu du tumulte, et s'enfuit à toute bride, à demi-revêtu de ses ornemens pontificaux. Il alla bientôt chercher un asile en France.

« Frédéric Barberousse porta sur le trône impérial une ambition » démesurée. Sa chimère était de se croire le successeur des Césars, » et de vouloir, à leur exemple, traiter tous les princes de la terre » comme ses lieutenans ou ses vassaux. Il desirait surtout de subjuguer l'Italie, qu'il regardait comme le patrimoine des empe» reurs, et qui aurait formé d'ailleurs la plus belle portion de son » empire [1]. » Plein de ces vues, il passa les Alpes avec une armée, et vint chercher à Rome la couronne impériale. Le sang coula de nouveau à son sacre et remplit les rues et l'église de Saint-Pierre. Quatre ans après Frédéric reprit le chemin de cette Italie, éternel objet des convoitises germaniques; il venait présider l'assemblée de Roncaglia, dans laquelle les jurisconsultes lombards lui dirent, par la bouche d'Obert, archevêque de Milan, ces paroles remarquables : « Sachez que tout le droit législatif vous » a été accordé ; votre volonté est le droit, car il est dit : *Ce qui » a plu au prince a force de loi; le peuple a remis tout son empire et » son pouvoir à lui et en lui* [2]. » Le pape, se trouvant justement

[1] *Art de vérifier les dates.*

[2] M. Michelet, en racontant ce qui s'était passé à Roncaglia, aurait dû parler de la douleur qu'en éprouva le Saint-Siége, et des remontrances qu'il

blessé de ces singulières décisions, que des docteurs laïques avaient imposées à un certain nombre d'évêques, se plaignit à l'empereur en termes fort mesurés ; Barberousse employa dans sa réponse le style et les formes des anciens empereurs romains. La querelle s'envenima et ne put être calmée par la mort du pape Adrien. Il était rare que l'élection des Souverains-Pontifes ne fût troublée par les scandales et les brigandages les plus indignes. A celle d'Alexandre III, le ridicule se joignit à l'atroce; il n'y eut que trois cardinaux qui ne lui donnèrent point leurs suffrages; Octavien, l'un d'eux, qui prétendait à la tiare, arracha, des épaules d'Alexandre, la chape d'écarlate dont on l'avait revêtu malgré lui, et s'en couvrit lui-même avec tant de précipitation que le devant se trouva derrière ; ce qui le fit nommer *Pape à rebours*, avec de grands éclats de rire. Mais la scène ne tarda point à changer; des gens armés entrent dans l'église en tumulte, l'épée nue, proclamant Octavien, s'emparent d'Alexandre et des cardinaux, jusqu'à ce que le peuple de Rome eût fait justice de ce nouvel attentat. Frédéric, comme on pense bien, ne laissa point échapper une si belle occasion ; il se déclara pour l'anti-pape, et voulut le faire reconnaître par toutes les puissances chrétiennes. Le bruit se répandit alors, d'après le témoignage de Jean de Sarisbery, que Frédéric-Barberousse avait, dès les premières années de son règne, offert à Eugène III, *de lui soumettre toute la terre, pourvu que le pape le secondât, en excommuniant ceux à qui l'empereur ferait la guerre*; et que, désespérant de trouver de *vrais pontifes*, capables

adressa, à ce sujet, à Frédéric. Il eût pu dire encore que les évêques de Milan étaient depuis long-tems vendus à l'empire. Thédalde avait été un des chefs de cette ligue des prélats de Lombardie, qui déposèrent Grégoire VII au conciliabule de Worms, et confirmèrent leur singulier décret à celui de Pavie (1076). Cette pauvre église de St.-Ambroise était toute gangrenée par la simonie. Les légats, saint Pierre Damien et saint Anselme de Lucques, envoyés pour rétablir la discipline, coururent un grand risque d'y être massacrés. On connaît la mort du saint diacre Arialde, martyr de son zèle pour la correction des clercs, lequel, par ordre de l'archevêque Guy, périt dans des supplices dignes de Néron et de Dioclétien. Il fallut depuis un voyage de saint Bernard pour faire renoncer la ville de Milan au schisme d'Anaclet.

d'une telle iniquité, il en avait voulu faire un qui lui fût dévoué sans pudeur. L'exposition, même sommaire de cette histoire, coûterait trop de tems et de dégoût. Nous ne parlerons donc ni de l'horrible sac de Milan, *qui suffit seul*, au jugement de Voltaire, *pour justifier tout ce qu'ont fait les papes* [1]; ni de tous les efforts de Frédéric-Barberousse pour maintenir le nouvel anti-pape qu'il avait fait élire dans un conclave composé de deux cardinaux, dont l'un était l'anti-pape lui-même; ni d'une troisième invasion de l'Italie; ni de l'incendie de Saint-Pierre de Rome. Après tout cela, l'empereur, complètement défait en Lombardie, n'en fut pas moins contraint de reconnaître les droits du Saint-Siége dans l'assemblée de Venise, et de baiser les pieds d'Alexandre III, qui l'attendait assis devant l'église de Saint-Marc.

Henri VI, *le Cruel*, fut le digne fils de Frédéric-Barberousse et le digne père de Frédéric II; il commença par ravager la Sicile, et s'empara enfin de cette riche proie. Le pape s'efforça vainement de défendre les descendans de Robert Guiscard; cette malheureuse famille, victime d'horribles atrocités, alla s'éteindre en Allemagne, dans les prisons du vainqueur. L'expédition fut payée avec la rançon de Richard-cœur-de-Lion, qu'Henri avait acheté et vendu comme un esclave, au mépris de tout droit des gens. On l'accusa depuis d'avoir fait assassiner l'évêque de Liége. Sa férocité le perdit; il fut, dit-on, empoisonné par les ordres de sa femme, Constance de Sicile, dont il avait exterminé la race.

Le seul prince sur qui l'Eglise pût compter, c'était le roi de France, ennemi de l'Anglais, ennemi de l'Allemand. La France avait été à la tête des croisades; Louis-le-Gros se battit pour les évêques; Louis VII s'était déclaré le protecteur de saint Thomas de Cantorbéry; Philippe-Auguste ne dégénéra point. Le premier acte de son règne fut l'expulsion des Juifs, objet d'horreur pour le peuple chrétien, et accusés d'extorsions et de meurtres exécrables [2].

[1] *C'était bien justifier les papes que d'en agir ainsi.* Voltaire, *Essai sur l'histoire gén.*

[2] *Les blasphémateurs*, dit M. Michelet, *les hérétiques*, *furent impitoya-*

Dans le tems même où l'Église châtiait le roi de France, elle lui conservait une affection maternelle [1]. On le vit à deux époques du règne de Philippe-Auguste. D'abord, lorsque attaqué d'une subite et inexplicable aversion, il voulut renvoyer sa

blement livrés à l'Eglise, et religieusement brûlés. Nous ne connaissons aucun acte de Philippe-Auguste contre les blasphémateurs. M. Michelet lui-même ne s'appuie que sur la *Philippide* de Guillaume Lebreton, roman poétique qui ne mérite aucune créance. Dans tous les cas, c'est le contraire qu'il eût fallu dire, car le pouvoir civil ne livrait jamais les coupables à l'Eglise; mais, au contraire, l'Eglise les désignait quelquefois au pouvoir civil. On ne devrait point oublier que la rigueur de saint Louis contre les blasphémateurs fut modérée par les papes, et qu'en 1236 se tint un Concile à Tours, dont un décret portait expressément : — « Nous défendons étroitement de tuer ou de frapper les Juifs, de leur ôter leurs biens, et de leur faire aucun tort, puisqu'ils sont tolérés par l'Eglise, qui ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion. » *Concil.*, tom. XI.

[1] Rien de plus vrai que cette remarque de M. Michelet; mais il ne faut point achever le passage; *Au tems de Philippe Ier, pendant que le roi et le royaume étaient frappés de l'interdit pour l'enlèvement de Bertrade, tous les évêques du nord restèrent dans son parti, et le pape Pascal II lui-même ne se fit pas scrupule de le visiter* (t. II, p. 387); et ailleurs, parlant de ces mêmes circonstances : *Le Concile de Lyon condamna le roi; mais toute l'Eglise du nord lui resta favorable*, etc. (269). Autant de lignes, autant d'erreurs; 1° Philippe ne fut point condamné au Concile de Lyon, par la raison qu'il ne se tint point de Concile à Lyon, tout le tems que dura cette fâcheuse affaire. Cette indication est d'autant plus malheureuse, qu'on pouvait choisir entre les Conciles d'Autun, de Clermont et de Poitiers, dans lesquels l'excommunication fut lancée contre Philippe Ier. Ceci est probablement la faute du copiste ou de l'imprimeur de M. Michelet. 2° Le pape Pascal II ne visita point Philippe tandis qu'il était séparé de l'Eglise, parce que le pape Pascal II ne vint en France que l'an 1106, et que Philippe avait été absous définitivement au Concile de Paris, le 2 décembre 1104. 3° Il est vrai que quelques évêques furent un moment favorables au divorce du roi, mais il y a loin de là à dire que toute l'Eglise du nord embrassa son parti contre le pape. Pour réduire cette assertion à sa juste valeur, il suffit de rappeler ce qui se passa au Concile de Paris, composé de dix évêques, devant lequel Philippe se présenta nu-pieds, et jura de n'avoir plus aucun rapport avec Bertrade, condition rigoureusement exigée par le pape pour son absolution.

nouvelle épouse, Ingelburge la Danoise. Il se trouva, comme à l'ordinaire, des évêques pour prononcer le divorce. Mais à la nouvelle de cette condamnation, qu'elle ne pouvait comprendre, seule et sans appui dans une cour étrangère, ignorant la langue française, la jeune reine ne trouva qu'un seul cri au milieu des sanglots qui l'étouffaient : *Rome! Rome!* répétait-elle dans son idiome barbare; c'était le cri de tous les opprimés. Rome répondit à l'appel. Les papes intervinrent, et leur conduite dans ces circonstances, particulièrement celle d'Innocent III, est un modèle de prudence et de fermeté. — « Nous vous le mandons » à regret, écrivait-il au roi, et la peine que nous vous causons, » nous déchire nous-même. Mais entre ce que nous devons au Roi » du ciel et la disgrâce d'un roi de la terre, il n'y a point à ba- » lancer : l'acception des personnes serait un crime que la seule » raison nous défend [1].» L'interdit fut lancé. Philippe, qui n'avait pas craint de contracter un nouveau mariage, se porta à des violences contre les personnes ecclésiastiques; mais ce prince religieux au fond ne put tenir au spectacle qu'offrait le royaume sous le poids de la malédiction divine, et reprit Ingelburge, malgré une antipathie qui dura encore long-tems.

Quelques années après, de nouveaux nuages s'élevèrent à l'occasion des tentatives d'Innocent pour procurer une trêve entre la France et l'Angleterre, où Jean-sans-Terre s'était ouvert la voie du trône en poignardant son neveu (M. Michelet semble tenir à disculper Jean de cet assassinat; loin de le blâmer, nous regrettons qu'il n'ait pas donné plus souvent des preuves d'une semblable réserve, surtout quand la réserve était tout simplement de la justice). Suivant la loi féodale, le jugement d'un tel crime appartenait au suzerain. Le coupable fut donc cité devant la cour des pairs, déclaré atteint et convaincu de félonie, et toutes ses terres de France confisquées au profit de la couronne. Philippe se mit bientôt en mesure d'exécuter la sentence. C'est alors qu'Innocent III envoya une députation aux deux princes pour les engager à conclure la paix, sauf la justice de leurs griefs respectifs qu'il offrait d'apprécier. Il y joignait une lettre pour Philippe-le-Bel, dont nous citerons

[1] Innocentii, *epist.*

quelques passages, parce qu'ils feront connaître le ton et les maximes d'un des pontifes romains le plus violemment accusé d'ambitionner la monarchie universelle : — « Celui qui sonde » le secret des cœurs, voit quelle est la vivacité et la sincérité de » nos sentimens pour notre très-cher fils le roi Philippe, et avec » quelle ardeur nous aspirons à lui en donner des preuves effi- » caces. Car nous croyons que l'exaltation du royaume de France » est l'exaltation du St.-Siége, parce que ce royaume, comblé » des bénédictions divines, lui est toujours demeuré attaché, » et, nous l'espérons, ne s'en séparera jamais. Ce n'est pas que » les mauvais anges n'y suscitent de tems à autres des causes de » séparation; mais nous nous efforcerons, de notre part, d'en » rompre les pernicieux desseins, et nous avons confiance que » le roi, de son côté, ne s'y laissera point surprendre... Qu'il » ne vienne donc dans l'esprit de personne que nous voulions » troubler ou usurper en rien la juridiction et la puissance du » roi, qui ne doit non plus et qui ne veut faire aucune entreprise » sur la nôtre. Pourquoi entreprendrions-nous sur celle des au- » tres, nous qui ne suffisons pas même aux obligations que notre » juridiction nous impose? Mais le Seigneur a dit dans l'Evangile : » *Si votre frère vous a offensé, allez le trouver et reprenez-le en secret;* » *s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère; s'il ne vous écoute point,* » *prenez avec vous deux ou trois personnes qui servent de témoins; s'il* » *ne les écoute pas davantage, dites-le à l'Eglise, s'il n'écoute pas* » *l'Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un païen et un publicain.* — » Nous qui sommes appelés au gouvernement de l'Eglise uni- » verselle selon l'ordre de Dieu, pouvons-nous ne pas obéir à » Dieu et nous écarter de la forme de jugement qui nous est » prescrite, à moins que le roi de France ne prouve, en notre » présence ou devant notre légat, que nous devons agir autre- » ment? Ce n'est pas que nous présumions juger du fief qui lui » appartient, mais du péché que nous avons droit et obligation » de censurer dans qui que ce soit [1]..... » Le Pape rappelait ensuite divers exemples et autorités, à l'appui de ces recours du pouvoir temporel auprès du spirituel, et se fondait aussi sur le serment prêté par les deux rois, lequel faisait rentrer leur que-

[1] Innoc. *epist.*, *l.* 7, *ep.* 42. — *Conc.*, t. XI, p, 27.

relle dans le for ecclésiastique. Du reste, il ne poussa pas plus loin ses prétentions, et ses remontrances toutes pacifiques demeurant inutiles, il laissa Philippe venger lui-même sa cause comme il l'entendit.

On ne peut nier que Jean-sans-Terre ne fût personnellement très-indigne de l'intérêt du Souverain-Pontife : il ne tarda point à le prouver à la première vacance du siége de Cantorbéry. L'élection d'Etienne Langton, favorisée par Innocent, fut regardée par le roi d'Angleterre comme un outrage. Il serait difficile d'en dire la raison, si ce n'est que Jean avait proposé un candidat plus à sa convenance : M. Michelet prétend que Langton était l'*ennemi personnel* de Jean-sans-Terre : sans doute parce qu'il était membre de l'Université de Paris et chanoine de Notre-Dame. Le roi n'apprit pas plutôt sa consécration, qu'il chassa d'Angleterre les moines de Cantorbéry, mit la main sur leurs biens, et jura que si le Pape lançait contre lui l'interdit, il confisquerait les biens de tout le clergé, et couperait le nez et les oreilles à tous les romains qu'il trouverait dans sa terre. Innocent écrivit alors en termes plus forts et plus menaçans qu'il n'avait fait au roi Philippe : « Croyez, disait-il, qu'il ne » serait pas sûr pour vous de résister à Dieu et à son Eglise dans » une cause pour laquelle le glorieux martyr St. Thomas a versé » récemment son sang. » L'interdit et l'excommunication suivirent de près. Mais il ne se trouva personne qui osât signifier les censures au roi. L'archidiacre de Norwich, Geoffroi, s'étant démis de l'échiquier, Jean le fit périr sous une chape de plomb. De crainte d'être abandonné de ses barons, il avait exigé d'eux des otages. Pour lui, il acceptait hardiment ce rôle d'adversaire de l'Eglise; il mangeait à son aise les biens ecclésiastiques, violait les filles nobles, achetait des soldats et se moquait de tout. De l'argent, il en prenait tant qu'il voulait aux prêtres, aux moines, aux juifs : il enfermait ceux-ci quand ils refusaient de financer, et leur arrachait les dents une à une [1]. Cependant le roi de France, le défenseur né de l'Eglise, venait soutenir

[1] *Hist. de F.*, t. II, p. 507 —Un ermite ayant prédit qu'à l'Ascension Jean ne serait plus roi, il voulut prouver qu'il l'était encore, et fit traîner le prophète à la queue d'un cheval qui le mit en pièces. Ibid,. p. 510.

ses décrets avec une puissante armée. Jean, qui ne pouvait guère compter sur ses sujets, perd alors toute son arrogance, il donne l'Angleterre et l'Irlande au Souverain-Pontife, dont il se déclare le vassal et l'homme lige. En même tems, et pour plus de sûreté, il envoie une ambassade au grand *Miramolin*, ou chef des almohades d'Afrique et d'Espagne, lui faisant savoir *qu'il se rendrait à lui, lui et son royaume, et le tiendrait de lui, s'il lui plaisait, comme tributaire; et aussi qu'abandonnant la loi chrétienne, qu'il ne croyait que vanité, il s'attacherait fidèlement à la loi de Mahomet* [1]... L'Arabe rejeta ces avances avec mépris. Jean, débouté de ce côté, alla chercher ailleurs des ennemis à la France. Il fomenta la ligue formidable de presque tous les seigneurs du nord, qui menaçait nos provinces de ce côté, et dont l'empereur Othon était l'âme. On assure que les confédérés ne voulaient rien moins que se partager entr'eux le territoire français. Ils auraient donné les biens ecclésiastiques aux gens de guerre. Ce n'est pas sans raison que la victoire de Bouvines fut regardée comme le salut de la France et de l'Eglise [2].

La France, ne cessons de le répéter, était la sauvegarde de la civilisation chrétienne. Qu'on juge donc de la douleur et de l'effroi qui durent saisir le père commun des Chrétiens, en voyant cette colonne ébranlée, cette fille aînée de l'Eglise prête à tomber, non-seulement au-dessous des nations voisines, mais dans l'abîme de l'antique barbarie. C'était pourtant là, vers la fin du 12e siècle, un imminent danger; jamais, depuis la conversion des barbares, le christianisme n'avait été attaqué avec autant de violence, avec autant d'accord. Nous ne saurions indiquer toutes les causes; tout y contribua. Les rapports avec les Orientaux, le réveil des classes populaires, l'immoralité de la chevalerie, déchue jusqu'au scandale des *cours*

[1] Matthieu Paris, p. 169, raconte au long toute cette ambassade, dont il avait appris les détails de la bouche de Robert Leclerc, l'un des envoyés. — Le titre de *Miramolin*, *Miramumelin*, *Admiral*, que nos chroniqueurs donnent au chef des Arabes d'Afrique, n'est qu'une altération de celui d'*Emir-el-Mumenin*, *Commandant des fidèles*, que les califes portaient depuis Omar.

[2] *Histoire de France*, t. II, p. 391 et 514.

d'amour [1], et plus que tout cela, l'esprit d'innovation et d'indépendance favorisé par les juristes, par les aristotéliciens; les abus de la dialectique, introduits par Bérenger et Roscelin, popularisés par Abailard, portés jusqu'au fanatisme par Gilbert de la Poirée, Amaury de Chartres, David de Dinant, etc., etc. Ces mouvemens prenaient, selon les lieux, différens caractères; tantôt d'un vague mysticisme, tantôt d'un rationalisme positif et subtil. Tanquelin traînait après lui les populations entières de la Belgique; Eon de l'Etoile tentait de l'imiter en France; Arnaud de Brescia soulevait l'Italie [2]; plus tard Valdo, sous l'apparence d'un absolu détachement des biens du monde, sappait le christianisme par sa base, et renversait toute hiérarchie. Avant lui, Pierre de Bruys était descendu du Dauphiné dans le midi, fouettant les moines et les prêtres, renversant les autels, brûlant les croix, jusqu'à ce que le peuple, indigné, le brûlât lui-même à Saint-Gilles, sur le bûcher qu'il avait préparé pour les objets du culte; son disciple Henri propageait les nouvelles doctrines aux environs d'Albi et de Toulouse. Comment préciser toutes les erreurs de la seule secte des Albigeois? C'était un assemblage des antiques croyances de l'Orient, renouvelées par les premiers hérétiques, principalement par les Manichéens, apportées par les Pauliciens en Bulgarie, d'où elles pénétrèrent au fond de l'Occident. Il suffira de remarquer qu'elles détruisaient de fond en comble toute la religion chrétienne, et jusqu'à l'idée de l'*Etre-Suprême*, pour lui substituer le système des deux principes, *faisant ainsi remonter Satan dans le ciel et l'intronisant à côté de Dieu.* Du côté du Languedoc, le péril était immense. Ecoutons M. Michelet : « Ce n'étaient point des sectaires isolés, » mais une Eglise tout entière qui s'était formée contre l'Eglise. » L esbiens du clergé étaient partout envahis. Le nom même de

[1] Voir, sur ce dévergondage des *cours d'amour*, les faits cités par M. Michelet, p. 407, t. II.

[2] Arnaud de Brescia entretint, pendant quinze ans, dans Rome, le pillage et le meurtre. Un cardinal fut assailli en pleine rue, et grièvement blessé; un pape, Lucius II, voulant s'opposer aux séditieux, fut tué d'un coup de pierre. Arnaud enseignait que les biens du Clergé appartenaient aux princes : c'était là, selon M. Michelet, *appeler les villes à la liberté.*

» prêtre était une injure. Les ecclésiastiques n'osaient laisser voir » leur tonsure en public. Ceux qui se résignaient à porter la » robe cléricale, c'étaient quelques serviteurs des nobles, aux- » quels ceux-ci la faisaient prendre pour envahir sous leur nom » quelque bénéfice.... Telle était la situation misérable et précaire » de l'Eglise catholique en Languedoc. On suppose toujours » qu'au moyen-âge les hérétiques seuls furent persécutés; c'est » une erreur. Des deux côtés, on croyait que la violence était » légitime pour amener le prochain à la *vraie foi*. On persécutait » dès qu'on était fort; témoins, Jérôme de Prague, Calvin, les » Gomaristes de Hollande et tant d'autres. Les martyrs du » moyen-âge ont rarement la douceur de ceux des premiers » siècles, qui ne savaient que mourir [1]. Les albigeois du Lan- » guedoc, les illuminés de Flandre, les protestans de La Ro- » chelle et des Cévennes, n'ont montré nulle part cette man- » suétude; leurs réformes, plus ou moins empreintes du carac- » tère guerrier de ces tems, ont vaincu ou succombé, persécuté » ou souffert, mais combattu sans ménagement. La lutte était » imminente en 1200. L'Eglise hérétique était organisée; elle » avait sa hiérarchie, ses prêtres, ses évêques, son pape; leur » concile général s'était tenu à Toulouse; cette ville eût été sans » doute leur Rome, et son Capitole eût remplacé l'autre [2]. » L'Eglise nouvelle envoyait partout d'ardens missionnaires; » l'innovation éclatait dans les pays les plus éloignés, les moins » soupçonnés, en Picardie, en Flandre, en Allemagne, en An- » gleterre, en Lombardie, en Toscane, aux portes de Rome, à » Viterbe [3]. »

Nous avons reproduit ce passage en entier, parce qu'il répond

[1] Il ne serait pourtant pas fort difficile de citer, dans les annales de *la vraie Eglise*, un assez bon nombre de martyrs qui eurent toute la douceur et l'héroïsme de *ceux des premiers siècles*, depuis saint Thomas de Cantorbéry, jusqu'à saint Pierre de Parenzo et saint Pierre de Véronne, martyrs d'Orviette et de Milan.

[2] Un Nicétas, de Constantinople, avait présidé, près de Toulouse, en 1167, comme pape, le Concile des évêques Manichéens. La Lombardie, la France du nord, Albi, Carcasonne, avaient été représentés par leurs pasteurs. V. *M. Mich.*, p. 417.

[3] Michelet, t. II, p. 469 et suiv.

assez bien à quelques mots fort virulens qui échappent quelquefois à M. Michelet, *sur les vengeances de l'Eglise, les prêtres sans entrailles, la soif du meurtre devenue le génie même du prêtre*, etc. Dites-nous donc ce qu'il fallait faire. Le christianisme, vous le reconnaissez, était le seul asile, la seule garantie de l'ordre, de la sociabilité, de la liberté; d'autre part, *le salut du christianisme était certainement dans l'unité de l'Eglise* [1]; et remarquez qu'il ne s'agissait point de troubler la paix publique, de tirer l'épée du fourreau; elle en était sortie depuis long-tems, et ce n'est point notre main qui l'avait dégaînée. Les hérétiques avaient pour auxiliaires les *Routiers et Cotereaux*; Raymond VI en avait constamment dans ses troupes. Or on sait quelles étaient ces gens-ci [2]. « La guerre était effroyable, faite ainsi par des » hommes sans foi et sans patrie contre lesquels l'Eglise elle-» même n'était plus un asile, impies comme nos modernes, et » farouches comme les barbares. C'était surtout dans l'inter-» valle des guerres, lorsqu'ils étaient sans solde et sans chef, » qu'ils pesaient cruellement sur le pays, volant, rançonnant, » égorgeant au hasard. Leur histoire n'a guère été écrite; mais » à en juger par quelques faits, on pourrait y suppléer par celle » des Mercenaires de l'antiquité, dont nous connaissons l'exé-» crable guerre contre Carthage [3]. » Voilà donc la France en pleine voie de retour vers la civilisation païenne... Qu'opposer à ces furieux?.... Les moyens de persuasion? envoyer des missionnaires?... Eh! pendant 50 ans la mission n'avait cessé dans le Languedoc; l'Ordre de Citeaux y avait envoyé en une fois trente prédicateurs; on ne saurait compter tous les cardinaux, évêques, abbés, simples moines, qui avaient échoué, depuis saint Bernard jusqu'à saint Dominique, les deux plus puissans hommes de parole du 12e siècle. En de telles circons-

[1] Michelet, t. II, p. 536.

[2] Les Coteriaux ardoient les motiers et les églises, et traînoient après eux les prêtres et les gens de religion, et les appeloient *Cantadors* par dérision; quand ils les battoient et tormentoient, lors, disoient-ils, *Cantadors, cantets*. » CHRON. DE ST. DENYS, — Leurs concubines se faisaient des coiffes avec les nappes de communion, et brisaient les calices à coups de pierre. *Guill. Nang*. Citat. de M. Mich.

[3] Michelet, t. II, p. 472.

tances, nous le croyons, si vous eussiez été vous-même appelé au conseil apostolique, vous n'auriez point hésité à prêcher cette croisade que le comte de Toulouse avait déjà sollicitée, à sauver l'Europe, à lever le glaive au profit de la *raison humaine*. De quel droit venez-vous donc insulter au grand nom d'Innocent III, qui demeurera toujours inscrit à côté de celui de Grégoire VII! un peu au-dessous néanmoins.

Nous ne parlerons pas davantage de la guerre des Albigeois, nous proposant d'y revenir ailleurs; ajoutons en passant : 1°, que, touchant les détails de cette croisade, la vérité est fort difficile à découvrir au milieu des récits suspects et souvent opposés des contemporains [1]; 2°, que, s'il y eut d'horribles atrocités commises par les gens de guerre, si l'on peut même adresser de très-graves reproches à quelques agens supérieurs de l'autorité ecclésiastique, le pape Innocent apporta tous les adoucissemens possibles dans l'exécution de mesures rigoureuses, mais nécessaires, et modéra plusieurs fois la fougue des croisés.

Heureusement l'Eglise trouva dans son sein de plus dignes auxiliaires que les soldats de Montfort, des secours plus en harmonie avec ses principes de charité et de tendresse maternelle. Reprenons les choses d'un peu plus haut, et admirons cette succession d'instituts religieux, vraies milices du Christ, qui naissent, comme à point nommé, dans la suite des âges, toujours appropriées aux besoins les plus urgens et aux idées les plus générales : merveilleuse fécondité que la céleste épouse ne partage avec aucune des institutions filles de l'homme!

Après l'invasion des barbares, il y avait eu l'invasion des moines. Les enfans de S. Benoît se multiplièrent avec une rapidité qui tient du prodige; beaucoup de leurs couvens sont devenus des villes. C'étaient, on le sait, aux premiers siècles de la monarchie, les écoles, les hôpitaux, les hôtelleries, les asiles contre l'oppression, les refuges de la science. Tous ces rayons de la

[1] Tel est le mot fameux attribué au légat Arnaud : *Tuez tout, Dieu connaît les siens*, qui ne se trouve dans aucun historien français, contemporain, pas même dans le Chroniqueur Languedocien, si attaché au parti du comte Raymond, et qui n'est rapporté que par un étranger, César d'Heisterbach, le même qui assure qu'au sac de Béziers il y eut *cent mille habitans massacrés*!!

gloire monastique convergent autour de la maison de Cluny, qui, pendant deux siècles, rendit tant de services, et enfanta tant de grands hommes. On peut compter au nombre de ceux-ci ses quatre premiers abbés, les saints Odon, Mayeul, Odilon et Hugues, sans oublier Pierre-le-vénérable, qui rappela dans l'opulente Cluny, les plus beaux jours de la discipline primitive.

A peine Cluny commence à déchoir, que S. Bernard paraît avec les grandes fondations de Citeaux et de Clairvaux. Peu auparavant s'élevait au haut des Alpes un asyle pour les âmes les plus avides de calme et de solitude, tandis que Fontevrault ouvrait ses magnifiques retraites au sexe réhabilité par la loi évangélique. La femme devint l'égale de l'homme, le jour qu'elle put vivre vierge et honorée. Du sein des croisades sortent les ordres militaires; le temple, l'hôpital, les chevaliers teutoniques, et les divers ordres d'Espagne. Ceux-là sont destinés à combattre, d'autres à réparer les maux de la guerre; S. Jean-de-Matha, S. Pierre-Nolasque, l'honneur de la Provence et du Languedoc, se vouent corps et biens au rachat des prisonniers S. Jean-de-Matha en délivra plus de quatre cents en trois voyages.

La face du monde avait peu à peu changé; au 13[e] siècle, le rationalisme et le mysticisme recommençaient l'antique lutte née avec les premières spéculations de l'intelligence humaine. Il est vrai que, sur plusieurs points, l'esprit catholique d'association s'était réveillé au premier péril. La confrérie des *Capuchons* contre les bandes des *Routiers*, les *pauvres catholiques* contre les *pauvres de Lyon*; mais qu'était-ce que ces résistances partielles? Citeaux lui-même, que les richesses commençaient à énerver, ne suffisait plus. Contre ces prêcheurs fanatiques ou subtils, l'Eglise eut ses prêcheurs et ses mystiques sur une plus grande échelle: les Dominicains et les Franciscains; aux premiers, les combats de la parole, l'ardent prosélytisme, l'enseignement, la répression; aux seconds, la vie contemplative, l'absolu renoncement, l'exaltation de l'ascétisme et de l'amour. Les frères Prêcheurs, fondés par un gentilhomme castillan, étaient plus en rapport avec les classes instruites et élevées; les Mineurs, fils d'un simple marchand d'Ombrie, se rapprochaient davantage des petits, du menu peuple, qui courait après eux, attiré par leur mépris de tout bien, leur soif d'humiliations et

de souffrances, leurs prédications dramatiques. Le zèle du salut des âmes avait arraché S. Dominique à sa patrie, à ses chères études, pour lui faire courir le Languedoc, pieds nus et sans armes, au milieu des sectaires. Personne n'eut plus que lui le don des larmes et l'éloquence qui les fait couler. Lorsqu'il étudiait à Palencia, une grande famine régnant dans la ville, il vendit tout, ses livres même, pour secourir les pauvres [1]. S. François, jeune homme de vanité, ami du monde et de la littérature légère, troubadour lui-même, bouffon, prodigue, hardi, mais sous ces dehors frivoles, portant un cœur d'une sensibilité et d'une profondeur sans mesure. « Il avait vingt-cinq » ans lorsqu'une vision le convertit. Il monte à cheval, va vendre » ses étoffes à Foligno, en rapporte le prix à un vieux prêtre; » mais son père le poursuit; il se sauve, vit un mois dans un » trou; son père le rattrape, le charge de coups; le peuple le » poursuit à coups de pierres. Les siens l'obligent de renoncer » juridiquement à tout son bien, en présence de l'évêque. C'é» tait sa plus grande joie; il rend à son père tous ses habits; l'é-

[1] Ce portrait de saint Dominique et celui de saint François d'Assise sont presque littéralement empruntés à M. Michelet. Relativement à saint Dominique, il a fallu cependant effacer deux traits qui tendent à le représenter comme *le terrible fondateur de l'inquisition*, et comme *cherchant et donnant le martyre avec la même avidité* (423. 478). Premièrement l'inquisition ne fut confiée à l'ordre des Dominicains qu'au mois d'avril 1233, c'est-à-dire, douze ans après la mort de saint Dominique, arrivée le 6 août 1221 ; en second lieu, toutes les fables touchant le caractère guerroyant du saint, n'ont d'autre fondement qu'un passage du P. Benoît, d'après lequel saint Dominique aurait animé les croisés, le crucifix à la main, à la bataille de Muret. Or, le P. Benoît (*Hist. des Albigeois*, liv. 4), se fonde lui-même sur la Chronique intitulée : *Præclara Francorum facinora*, laquelle dit précisément tout le contraire : il y est marqué en termes exprès que saint Dominique était dans l'église de Muret, où il priait Dieu avec les évêques durant la bataille : — *Interim autem dùm bellum Domini gerebatur, Fulco Tolosanus*, etc., *cum suis clericis et aliquibus religiosis, inter quos erat religiosus Dei amicus frater Dominicus, canonicus Oxoniensis, postmodùm fratrum prædicat. ordinis instructor et institutor, ecclesiam intraverunt, exemplo Moysi in bello Josue, levantes manus in cœlum, deprecantes Dominum in servis suis*, etc. —Voir D. Vaissète, *Hist. gén. du Langued.*, t. 3, p. 394 et note XVII.

»vêque lui jette son manteau. Le voilà lancé sur la terre; il »parcourt les forêts en chantant les louanges du Créateur. Des »voleurs l'arrêtent, et lui demandent qui il est : « Je suis, dit-il, »le hérault qui proclame le grand roi. » Les oiseaux chantent »avec lui; il les prêche, ils écoutent : « Oiseaux, mes frères, disait- »il, n'aimez-vous pas votre créateur, qui vous donne ailes et »plumes et tout ce qu'il vous faut? » Puis, satisfait de leur do- »cilité, il les bénit, et leur permet de s'envoler. Il exhortait »ainsi toutes les créatures à louer et remercier Dieu. Il les ai- »mait, sympathisait avec elles; il sauvait, quand il pouvait, le »lièvre poursuivi par les chasseurs, et vendait son manteau pour »racheter un agneau de la boucherie. La nature morte elle- »même, il l'embrassait dans son immense charité. Moissons, vi- »gnes, bois, pierres, il fraternisait avec eux tous, et les appe- »lait tous à l'amour divin... Il alla trouver le pape, et lui de- »manda pour grâce unique de prêcher, de mendier, de n'avoir »rien au monde, sauf une pauvre église de Ste.-Marie-des-Anges, »dans le petit champ de la *Portiuncule*, qu'il rebâtit de ce qu'on »lui donnait. Cela fait, il partagea le monde à ses compagnons, »gardant pour lui l'Egypte, où il espérait le martyre. La source »étant ouverte, il y en eut pour tout le monde; tous y vinrent; »les laïques y furent admis. Le tiers-ordre de S. Dominique et »de S. François reçut une foule d'hommes qui ne pouvaient »quitter le siècle, et cherchaient à accorder les devoirs du »monde et la perfection monastique. S. Louis et sa mère appar- »tenaient au tiers-ordre de S. François. »

Dans un dernier article nous ferons ressortir l'influence de St.-Louis sur le tems où il a vécu, et nous offrirons le tableau de l'état de l'Europe à la fin du moyen-âge.

P. P. M.



Histoire primitive.

TRADITIONS CHINOISES

MISES EN RAPPORT AVEC LES TRADITIONS BIBLIQUES.

Premier Article.

Note préliminaire du Directeur.—On connaît l'importance que nous attachons aux travaux qui se font en ce moment sur l'histoire de la Chine, et les espérances que nous plaçons dans les découvertes que quelques sinologues, et principalement M. de Paravey, sont en voie de faire sur les premiers commencemens du peuple Chinois, et par conséquent sur l'histoire primitive du genre humain. C'est donc avec le plus vif intérêt que nous avons reçu l'article suivant, dû à une plume déjà bien connue de nos lecteurs. Ils y trouveront, ainsi que dans les suivans, sur l'histoire de la Chine, des notions qui les mettront à même de comprendre toutes les questions que nous pouvons avoir à traiter dans la suite. Cependant cet article est, pour le fond de l'histoire des Chinois, en opposition directe avec les opinions de M. de Paravey, et avec quelques articles que nous avons déjà insérés dans les *Annales*. Malgré cette opposition, il n'est jamais entré dans notre pensée d'en refuser l'insertion, car les *Annales* ne sont préoccupées pour aucun système ni pour aucune école ; elles accueillent les travaux même les plus opposés, quand ils sont faits en conscience, et qu'ils peuvent conduire à quelques découvertes importantes.

Cependant nous avons cru devoir à la collaboration amicale de M. de Paravey, de lui communiquer cet article ; bien que le fond ne s'accorde pas avec ses opinions, il en a approuvé l'insertion intégrale, mais il nous a demandé d'y ajouter quel-

ques *notes*, qui feront comprendre quels sont les points sur lesquels il est en désaccord avec la plupart des savans actuels, et lui permettront de donner quelques preuves à l'appui de son système encore si imparfaitement connu. Nous avons accepté la proposition avec reconnaissance. Nos abonnés seront ainsi, mieux que les savans eux-mêmes, au courant de tout ce qui regarde cette importante question. Nous devons ajouter que ces notes ont été communiquées à M. R...g, qui, tout en demeurant dans son sentiment, a exprimé lui-même le désir qu'elles fussent publiées.

Le Directeur, A. B.

Noé est-il le fondateur de l'empire Chinois?—Les Chinois paraissent être de la race de Sem. — Ils ont été de tout tems séparés des autres peuples. —Ils sont un peuple primitif.—L'histoire du *Chou-king* est incomplète, mais non fausse.—La nature et la composition grammaticale de leur langue,—leur système graphique,—et le système de leur religion, — prouvent que les Chinois ne sont pas une colonie sortie de l'Egypte, de l'Inde ou de la Chaldée.

De tous les peuples de l'Orient, si l'on excepte les Hébreux, il n'en est pas qui soit à nos yeux plus digne d'être étudié que le peuple Chinois (1) [1].

Nul empire n'est plus étendu que celui de la Chine; sa population est innombrable, et l'état de civilisation de ce peuple, si long-tems séparé de tous les autres (2), est un phénomène singulièrement remarquable.

Toutefois ce n'est point par là qu'il attire spécialement notre attention ; ce dont je suis le plus frappé, en présence des institutions de ce peuple, c'est qu'elles offrent encore, à l'heure qu'il est, les grands caractères de la civilisation primitive (3). Je trouve en effet dans ces institutions une empreinte, altérée si l'on veut, mais toujours reconnaissable, de ce type primordial, dont les vestiges aujourd'hui sont presque partout effacés.

De là s'est formée cette opinion, qui paraît d'abord assez bizarre, et qui néanmoins a été embrassée par des hommes de savoir [2], que la Chine aurait été peuplée par une colonie dont *Noé*

[1] Voyez les notes à la fin de l'article.

[2] *Wistou, Shuckford* et autres.

lui-même était le conducteur. On suppose donc que le second père du genre humain a encore engendré des enfans après le déluge, et que, s'étant séparé des trois fils qu'il avait eus précédemment, il a jeté les fondemens du grand empire qui existe aujourd'hui à l'extrémité orientale de l'Asie.

Cette opinion qui, je le répète, paraît au premier coup d'œil singulière, ne doit pourtant pas être considérée comme une hypothèse méprisable; elle s'appuie sur des considérations qui ne sont pas dénuées de force, et elle a été soutenue par des hommes que l'Angleterre estime; depuis elle a été reprise en sous-œuvre par les auteurs de l'*Histoire Universelle*, qui l'ont modifiée d'une manière à la rendre vraisemblable [1].

Cependant il est vrai de dire qu'en Angleterre même, ce système a trouvé des contradicteurs; on a élevé diverses objections, dont la plus forte serait la difficulté de concilier cette hypothèse avec la *Genèse*, qui donne à entendre suffisamment que *Noé* a eu trois fils seulement, dont tous les peuples de la terre sont sortis; et qui garde d'ailleurs un silence absolu sur cette espèce de scission entre le père et ses fils, qu'on suppose avoir eu lieu antérieurement à la construction de Babel [2]. Du reste, il est à remarquer que la plupart des raisons sur lesquelles s'appuient ceux qui prétendent que *Noé* a été lui-même le fondateur de l'empire Chinois, trouvent également bien leur application, quand, sans aller aussi loin, on s'en tient à dire, que la colonie qui a fondé la Chine s'est détachée très-anciennement des tribus agglomérées dans la partie centrale de l'Asie.

Ainsi, par exemple, on a beaucoup insisté sur les traits de ressemblance qu'on a cru découvrir entre *Noé* et *Fo-hi* (4), qui serait, à en croire quelques écrivains chinois, le premier empereur de la Chine. Nous aurons à nous expliquer plus tard sur cette identité prétendue; quant à présent, nous devons nous contenter de faire observer, qu'en admettant que *Fo-hi* ne soit autre chose que *Noé*, il ne s'en suit pas que ce dernier a réellement fondé l'empire de la Chine.

[1] Voyez la section IXe du chap. Ier du livre XVIe de l'*Histoire universelle des Anglais*.

[2] *Genèse*, IX, 19. — X, 32. — XI, 1 et 2.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les diverses tribus qui se sont éparpillées dans toutes les directions, à la suite de la confusion des langues, ont emporté avec elles le souvenir des traditions communes, c'est-à-dire, la mémoire des tems antédiluviens, du déluge, de Noé, de ses trois fils; et que ces faits primitifs, ainsi que ces personnages mémorables doivent se retrouver en tête de la tradition particulière, partout où l'on aura eu quelque soin d'entretenir le souvenir des choses passées. Dès-lors on ne doit pas être surpris qu'il soit fait mention dans les annales de la Chine de quelques-uns des hommes primitifs; on pourrait s'étonner bien plutôt si, dans la partie de ces annales qu'on doit appeler la partie fabuleuse, rien ne se rapportait au premier âge du genre humain; et comme le peuple Chinois, en cela guidé par un instinct naturel qui a également entraîné les autres peuples, a imaginé de s'approprier le fond commun et de l'adapter à sa propre localité, nous verrions *Noé* figurer sous une dénomination quelconque en tête des empereurs chinois, sans nous croire obligé pour cela de regarder le second père du genre humain comme ayant fondé réellement l'empire de la Chine.

Mais ce n'est point ici le lieu d'insister sur ces considérations; en ce moment il doit nous suffire d'avoir indiqué légèrement, et pour ainsi dire en passant, que l'identité de *Fo-hi* et de *Noé* n'aurait rien de décisif en faveur de l'opinion que Shuckford a essayé de mettre en vogue.

Une autre opinion, plus généralement suivie, est celle qui fait sortir les Chinois de la race *japhétique*. On a dit que les Chinois aussi-bien que les Tartares sont issus de quelques-uns des descendans de *Japhet*, lesquels, après s'être d'abord dirigés vers le nord, auraient ensuite incliné vers l'orient. Il en est qui donnent aux Chinois une origine différente; puisqu'ils en font une colonie sortie de la race de *Sem*. Enfin, un savant académicien français, M. de Guignes, ayant entrepris de soutenir que le peuple Chinois est une colonie égyptienne, semblerait indiquer par là qu'il regarde les Chinois comme étant de la race de *Cham*.

Si nous étions obligé d'émettre un avis sur cette question d'origine, nous dirions que la colonie chinoise nous paraît avoir plus d'analogie avec la race *sémitique* qu'avec aucune autre;

et pour rendre raison ensuite de plusieurs circonstances qui la regardent, nous supposerions que cette colonie a été séparée violemment de la masse des enfans de *Sem*, par une irruption des enfans de *Japhet*, qui l'aura obligée d'aller chercher au loin un pays qu'elle pût cultiver en paix (5); de là cet esprit de crainte, de défiance et d'antipathie, qui fait encore un des caractères de la nation Chinoise à l'égard des étrangers.

Cette idée d'une irruption de la race *japhétique* qui aurait refoulé et jeté du côté de l'orient une des tribus de la race *sémitique*, n'est pas une hypothèse entièrement gratuite; la race japhétique a toujours été aventureuse et remuante; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que les enfans de *Japhet*, vérifiant la prophétie qu'on lit dans la *Genèse* [1], se sont établis dans les tentes des enfans de *Sem*. En quittant les plaines de Sennaar, ils prirent leur direction vers le nord, dans le même tems que les enfans de *Cham* descendaient vers le midi. S'étant avancés jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, les enfans de *Japhet* se répandirent le long des bords maritimes, les uns tirant du côté de l'orient, les autres s'avançant de plus en plus vers l'occident; tandis que les plus entreprenans, s'engageant entre les deux mers, s'ouvrirent une voie pour pénétrer dans le nord de l'Europe. Il est à croire que les directions qu'avaient prises *Japhet* et *Cham*, laissant *Sem* au milieu d'eux, avaient été réglées dans un esprit de paix; mais les enfans de *Japhet* n'ont pas été constamment fidèles à observer cet accord, car il paraît qu'à une époque très-reculée, quelques-uns des descendans de *Japhet*, de ceux qui étaient établis dans la Médie ou autres contrées adjacentes, revenant en arrière, se sont rués d'abord sur les *Elamites*, et ensuite ont pénétré jusqu'aux Indes. La trace de cette irruption est restée ineffaçable, puisqu'on trouve des vestiges et de l'irruption et de la conquête, dans la division si nettement tranchée des castes aux Indes, et dans la langue qu'on y a parlée si long-tems. Il est en effet reconnu maintenant que le *sanscrit* n'est pas une langue *sémitique*, mais *japhétique*, et qu'elle se classe dans cette famille nombreuse de langues qui

[1] Que Dieu étende les possessions de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem, ch. IX, v. 27.

comprend celle des Mèdes, des Arméniens, des Slaves, des Allemands, des Danois, des Suédois, des Normands, des Anglais, des Grecs, des Romains et de tous les peuples de l'Europe latine. Cette circonstance de l'affinité des langues qu'on parlait tout à la fois aux Indes et dans la Germanie nous a donc induit à penser que la race *japhétique*, peu de tems après la dispersion, est sortie de ses limites, et a fait une entreprise sur les territoires occupés par la race *sémitique*. Est-ce à cette irruption, dont l'effet aurait été d'isoler des autres descendans de *Sem* une tribu sémitique, et de la contraindre à chercher une retraite paisible dans les profondeurs de l'orient, qu'il faut attribuer la colonisation de la Chine ? nous n'oserions l'affirmer, mais nous croyons que cette supposition n'a rien d'invraisemblable et de forcé.

Ce qu'il y a de positif au surplus à travers toutes ces conjectures, c'est que la colonie qui a fondé l'empire Chinois a été de toute ancienneté séparée des autres peuples du continent asiatique; qu'elle a vécu isolée, redoutant le contact des nations étrangères; que dans cet isolement elle s'est affermie dans le respect de ses institutions religieuses, politiques et civiles; qu'elle s'est accrue, étendue, a prospéré sous l'influence de ses propres traditions; et qu'enfin lorsqu'elle est entrée en rapport avec les peuples étrangers, elle a su conserver, malgré les altérations qui se sont introduites dans la masse des idées, le fond primitif sur lequel étaient assises originairement ses croyances, ses institutions et ses mœurs (6).

C'est ce que nous allons essayer de démontrer.

S'il fallait s'en rapporter à certaines traditions, que les Chinois instruits regardent eux-mêmes comme fabuleuses, on se verrait forcé de remonter bien haut pour trouver le commencement de l'empire de la Chine. Son origine serait, non-seulement antérieure au déluge, mais elle aurait précédé l'époque à laquelle nous fixons la création ; ce n'est pas en nous appuyant sur des documens semblables que nous combattrons ceux qui mettent en doute la haute antiquité de l'empire Chinois.

Les critiques les plus sévères, tout en contestant aux Chinois la haute antiquité que ceux-ci s'attribuent, conviennent toutefois que l'histoire de la Chine, à partir du règne de l'empereur *Ping-vang*, prend un caractère de certitude qu'il n'est guère

possible de méconnaître. C'est là l'opinion de M. de Guignes, par exemple, qui n'était pas, comme on sait, très-favorable aux prétentions des Chinois par rapport à leur ancienneté. Voilà donc pour la critique la moins bénévole un point d'arrêt, c'est la fin du règne de *Ping-vang*. Cette époque, qui remonte à l'an 720 avant notre ère, est précisément celle à laquelle se termine le *Chou-king*. Mais ce livre, si révéré des Chinois, doit-il être mis entièrement à l'écart? Cette compilation historique, qui est due aux soins du sage *Confucius*, sera-t-elle regardée comme un amas de fables? De telles propositions, si on s'avisait de les émettre à la Chine, révolteraient tout ce qu'il y a de lettrés et de non lettrés; en Europe elles éprouveraient contradiction, et *Confucius* trouverait de nombreux défenseurs, à la suite desquels nous ne ferions pas difficulté de nous placer. Ce n'est pas que nous ne soyons tout prêt à convenir avec M. de Guignes que l'histoire antérieure à *Ping-vang*, notamment en ce qui regarde la dynastie des *Hia* et celle des *Chang*, est incertaine par rapport à la chronologie (7); que cette même histoire, si l'on s'attache aux faits, est vide, et dégénère le plus souvent en instructions morales; qu'il n'y a presque point de détails sur les deux premières dynasties; que l'histoire de la troisième dynastie elle-même est peu suivie; tout cela nous paraît juste et vrai: nous ajouterons même que, par suite de l'incendie des livres, sous l'empereur *Chi-hoang-ti*, l'authenticité du *Chou-king*, lequel est maintenant dans un état incomplet, a souffert atteinte.

Mais, après ces concessions, s'il était question de passer outre, de dire que la Chine, antérieurement à *Ping-vang*, ne présente aucun monument historique, réduisant de cette sorte à néant la valeur du livre canonique (8), nous résisterions à toute insinuation de ce genre. Quand Confucius a rédigé le *Chou-king*, l'empire Chinois était puissant et vaste (9), la nation était policée, l'écriture était depuis long-tems en usage, la science historique était, sinon cultivée, du moins en honneur; et l'on voudrait que cet homme grave, pénétré d'un respect si profond pour ce qui portait l'empreinte de l'antiquité, apôtre zélé et même partisan outré de la tradition, ait imaginé, sous le prétexte de fixer les traditions historiques de la Chine antérieure-

ment à *Ping-vang*, de forger lui-même des annales (10); cela ne se peut. Revenant au vrai, il convient de dire que le sage ministre du royaume de *Lou*, le philosophe que les grands et les petits honorent dans ce pays que la barbarie (11) n'a jamais couvert de son ombre, ayant entrepris de coordonner les traditions du passé, en remontant aussi haut qu'il serait possible, a consulté les documens qui pouvaient l'éclairer, a fait choix des matériaux, les a disposés de son mieux, se bornant au simple rôle de compilateur, en sorte que, s'il n'a pas rempli sa tâche d'une manière plus satisfaisante, c'est que les moyens lui ont manqué. Ce qui prouverait, du reste, qu'il n'a point cherché à donner aux Chinois une antiquité fabuleuse, c'est que, rejetant tout ce qui était antérieur à *Yao*, comme étant obscur, mal assuré et surchargé de récits invraisemblables, il ne mentionne point *Fo-hi* (12), non plus que les trois *Hoang*; en cela, il a fait preuve de circonspection et de retenue, car il aurait pu, comme d'autres historiens postérieurs, remonter jusqu'à *Fo-hi*, sans blesser ouvertement la vérité.

Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur le sens de ces dernières paroles; notre intention n'est pas de donner à entendre qu'il faut remonter jusqu'à *Fo-hi* pour trouver le premier empereur Chinois; nous voulons dire simplement que les historiens qui ont placé *Fo-hi* et les trois *Hoang* à la tête des dynasties chinoises, n'ont blessé l'exactitude qu'en tirant à eux, pour se les attribuer particulièrement, les faits et les personnages que toutes les races peuvent revendiquer avec autant de droit que celle dont il est question en ce moment (13).

Quant à *Confucius*, il aurait, suivant nous, montré plus de discernement que *Sée-ma-tchin*, qui remonte jusqu'à *Fo-hi*, et même que *Sée-ma-tsien* [1], qui a commencé son histoire par *Hoang-ti*. Confucius en effet nous paraît avoir, en parlant de *Yao*, saisi réellement le point de disjonction qui sépare l'histoire générale de l'histoire particulière; et comme *Yao* est un personnage qui a véeu dans les tems rapprochés du déluge, il s'en suivrait que le peuple Chinois est un peuple primitif; aussi est-ce bien là notre opinion (14).

[1] Or *Sée-ma-tsien* est l'Hérodote de la Chine. (*De P.*)

Cette opinion n'est point assise seulement sur l'autorité du *Chou-king*, mais elle s'appuie en outre sur des considérations d'un grand poids, ainsi qu'on pourra s'en assurer dans le moment.

Ceux qui ont prétendu que la Chine avait été peuplée par une colonie que *Noé* avait conduite, ont insisté sur un point qui mérite de fixer notre attention : ils ont dit que la langue des Chinois ne ressemblait à aucune autre, qu'elle en différait à la forme et au fond, que cette différence était telle qu'on ne pouvait établir aucune analogie entre cet idiome et celui des autres peuples de la terre. Ils ont conclu de là que la langue des Chinois était la langue primitive, laquelle se serait conservée dans la colonie qui s'était détachée de la masse du genre humain, sous la conduite de *Noé*, avant la construction de Babel, et conséquemment avant la confusion des langues (15).

Lorsque cette opinion a été mise en avant par *Shuckford*, les travaux de la linguistique n'étaient point aussi avancés qu'ils le sont de nos jours ; et comme cette science, à mesure qu'elle fait des progrès, découvre des analogies là où d'abord on n'en soupçonnait aucune, il ne faut pas se presser de regarder la langue chinoise comme un idiome à part, comme une langue dont la consanguinité avec les autres langues anciennes ne pourra jamais être établie. Nous devons donc regarder comme hasardée l'hypothèse de Shuckford, qui se fonde sur cette impossibilité. Cependant, et d'autre part, il paraît qu'il est déjà permis de soutenir, sans rien hasarder, qu'on ne saurait attribuer à la langue ancienne de la Chine, celle qui a servi à l'auteur des *Kings*, et qu'on désigne sous le nom de *Kou-wen*, la qualité de langue mixte. Elle n'a point été formée, comme tant d'autres, des débris de deux ou de plusieurs idiomes ; cette langue est pure, elle est sans aucun mélange. D'un autre côté, le nombre très-borné de ses mots radicaux et la simplicité de leurs expressions sont des circonstances qui nous ramènent aux premiers âges du monde, à ces tems où l'esprit de l'homme ne s'exerçait que sur un petit nombre d'idées, exprimées brièvement par les sons les plus simples ; enfin, le système grammatical des Chinois, tel qu'il se présente dans les anciens livres, et notamment dans les *Kings*, est d'une telle simplicité, est si éloi-

gné d'ailleurs du celui des autres langues, qu'on ne peut méconnaître ici un dialecte primitif. « Dans une langue dépour-
» vue de formes grammaticales (a dit un de nos plus savans
» orientalistes) où tous les mots, sans exception, peuvent tour
» à tour jouer le rôle qu'on assigne ailleurs aux noms, aux ad-
» jectifs, aux verbes, aux adverbes et même aux particules, trou-
» ver des règles claires, constantes et positives, pour arriver
» toujours à l'expression nette et précise de la pensée avec toutes
» les modifications dont elle est susceptible; voilà dans sa géné-
» ralité le phénomène que présente la grammaire chinoise(16)[1].

Ce phénomène toutefois perdrait ce qu'il offre de merveilleux, si l'on restreignait aux tems qui ont suivi de près le déluge, l'usage du système grammatical des Chinois. On conçoit en effet que les hommes d'alors ont pu se contenter des formes grammaticales les plus simples; mais lorsque le développement des idées a fait sentir la nécessité d'exprimer les rapports grammaticaux correspondant aux rapports logiques, d'une manière plus étendue, plus nette et plus précise qu'on ne le peut, en se contentant de les faire ressortir de la position des mots, le système grammatical s'est naturellement étendu, perfectionné, et tous les peuples, à l'exception des Chinois, ont suivi ce mouvement. Eux seuls ont donc entrepris ce que nul autre peuple (17) n'a cru pouvoir faire, à savoir de conserver la forme grammaticale primitive, malgré les inconvéniens qu'elle offrait, lorsque les rapports logiques tendaient à se compliquer de plus en plus. De là deux inductions à tirer; d'une part l'attachement des Chinois pour leurs usages antiques et leur répugnance pour les innovations, sentiment qui se manifeste chez eux sous milles formes diverses; d'autre part leur isolement, qui les a pendant un grand nombre de siècles privés de toute communication avec les nations éclairées de l'Asie. Il a fallu ces deux circonstances réunies pour les soustraire à l'empire de cette puissance qui naît du besoin et de l'exemple, et qui a produit partout ailleurs des ressources plus ou moins avantageuses, dont l'intelligence a fait son profit.

[1] *Mélanges asiatiques*, t. I. art. 16, sur l'origine des formes grammaticales, par M. Abel Remusat.

Ainsi nous entrevoyons déjà combien est mal assise l'opinion de ceux qui refusent aux Chinois la qualité de peuple primitif, c'est-à-dire, de ceux qui combattent notre thèse; car nous ne prétendons pas, nous, soutenir autre chose que la haute antiquité des Chinois, laissant aux partisans de *Shuckford* le soin de faire valoir son système. Nous pouvons donc dire à ceux qui attaquent l'antiquité des Chinois, que si ces derniers eussent été instruits et policés par les Egyptiens ou tous autres, le système grammatical à la Chine ne serait pas ce qu'il est; d'où il résulte que les Chinois n'ont pas eu pour maîtres des étrangers, et que ce peuple n'est point une colonie sortie de l'Egypte ou d'ailleurs (18).

Cette conclusion, à laquelle nous sommes arrivé en suivant les traces de la linguistique, va nous être encore fournie par l'examen du système graphique des Chinois [1].

Nous sommes du nombre de ceux qui pensent que la parole n'est pas une invention de l'homme; mais relativement à l'écriture, nous ne voyons pas la nécessité de dire qu'elle a été révélée. Cependant le besoin a dû s'en faire sentir, et si ce n'est pas antérieurement au déluge, ce doit être immédiatement après (19). Ainsi nous serions disposé à croire que les hommes, ayant fait usage d'abord des entailles sur le bois pour s'aider à compter, des cordelettes nouées comme signes de convention, ont eu recours bientôt, pour fixer la mémoire des choses, à la peinture des objets, puis aux représentations symboliques, et enfin aux hiéroglyphes, qui ne sont autre chose que des signes symboliques abrégés.

Qu'on admette ou non cette conjecture, qui rapporte au tems rapproché du déluge, l'invention et l'usage de l'écriture hiéroglyphique, on conviendra toujours avec nous, je l'espère, que cette écriture a dû précéder l'écriture alphabétique, et que si cette dernière eût été découverte d'abord, jamais l'écriture hiéroglyphique n'eût été employée; elle n'eût pas même été inventée.

Mais il y avait, pour arriver à cette conception de représenter,

[1] Pour mieux comprendre toute cette question, nous conseillons de lire l'article publié dans le N° 42, t. VII, p. 443 des *Annales*. (*N. du D.*)

au moyen d'un petit nombre de signes, tous les sons dont le langage humain se compose, et sortir de la voie beaucoup plus naturelle qui consistait à peindre les objets matériels eux-mêmes, en même tems qu'on rappelait, à l'aide de quelques représentations, les objets qui ne tombent pas sous les sens, il y avait, disons-nous, un grand pas à faire, un intervalle immense à franchir. Tous les peuples de l'orient l'ont franchi successivement; le peuple Chinois seul est resté en arrière (20); nouvelle preuve de l'espèce de superstition qui attache ce peuple singulier à tout ce qui lui vient de ses ancêtres; nouvelle raison de décider qu'il n'a pas reçu du dehors les élémens de sa civilisation.

Et toutefois le savant académicien dont nous avons déjà prononcé le nom, a cru trouver dans cette circonstance que les Chinois se servaient, comme les Egyptiens, de l'écriture hiéroglyphique, une preuve que ces derniers avaient été les instructeurs de la nation chinoise; et il s'est confirmé de plus en plus dans cette idée, ayant cru remarquer des rapports de similitude entre les caractères égyptiens et les caratères chinois.

Mais on lui a fait observer que tous ces rapports de similitude, en ce qui regarde les connaissances dont on peut supposer que les hommes étaient pourvus avant l'époque de la dispersion, ne sauraient être invoqués à l'appui de bon système; que rien n'empêchant d'admettre, par exemple, que les caractères hiéroglyphiques fondamentaux étaient en usage déjà parmi les hommes, avant qu'ils songeassent à élever la tour de Babel, toutes les inductions qu'on peut tirer de l'analogie entre les hiéroglyphes égyptiens et les caractères chinois, se réduisent à faire penser qu'ils les ont puisés les uns et les autres à la source commune (21). On n'est donc pas mieux fondé, supposé que l'analogie soit constatée, à dire que les Chinois ont reçu leur écriture des Egyptiens, qu'on ne le serait à prétendre que ce sont les Chinois au contraire qui ont transmis aux Egyptiens les hiéroglyphes.

Cette réponse était déjà péremptoire; mais il paraît qu'aujourd'hui, et d'après les découvertes récentes, on peut lui donner un caractère plus tranchant; car, d'une part, il est certain que les Chinois, à l'heure qu'il est, n'ont point encore

d'alphabet (22); en sorte que leurs signes (il faut en excepter quelques cas) ne représentent que des choses et des idées, et non pas des sons et des mots; tandis qu'il paraît, d'autre part, établi que les Egyptiens, plusieurs siècles avant notre ère, c'est-à-dire *deux mille ans* avant Jésus-Christ, s'il faut en croire M. Champollion-Figeac, auraient employé concurremment, dans leurs légendes, les signes symboliques ou idéographiques, et les caractères phonétiques ou alphabétiques. Cette observation ruine par la base l'hypothèse de M. de Guignes, touchant l'origine de l'écriture chinoise (23); et il résulte de tout ceci que l'écriture chinoise est tout à la fois la plus ancienne et la plus imparfaite de toutes celles dont les peuples de l'orient et de l'occident font usage (24).

Nous ferons encore valoir en faveur de l'opinion que nous avons émise, et qui consiste à représenter la nation Chinoise comme un type précieux de la civilisation primitive, une troisième considération qui nous paraît également d'une grande force : nous la tirerons de la religion nationale et propre à la Chine, c'est-à-dire de la religion qu'on y pratiquait anciennement, qu'on y pratique encore aujourd'hui, en dehors des superstitions *bouddhiques*, qui sont naturalisées dans ce pays, et de celles que les disciples de *Lao-tseu* ont imaginées en commentant la doctrine de leur maître. Car cette religion civile des Chinois n'ayant aucun rapport avec les religions que les autres peuples de l'Asie s'étaient faites, il doit s'en suivre que les Chinois n'ont pas reçu de l'Egypte ou de la Chaldée, de l'Inde ou de la Perse, leurs croyances et leurs pratiques religieuses; c'est donc encore, sous ce rapport, une nation à part, un peuple qui s'est développé sous l'influence de ses traditions primitives, sans emprunter d'aucun autre les élémens de son système religieux (25).

S'il fallait déterminer, d'après les annales des autres peuples que nous venons de nommer, l'époque précise à laquelle ils sont tombés dans l'idolâtrie, on serait embarrassé, car il faudrait remonter à des tems de confusion, sur lesquels leurs traditions sacrées et profanes ne répandent aucune clarté; mais si l'on consulte la tradition mosaïque, on voit que ce fut *deux mille ans environ* avant notre ère, au tems de *la vocation d'A-*

braham, à peu près, que l'idolâtrie commença à se répandre dans le monde, et infecta en particulier la Chaldée; depuis lors, ses progrès furent rapides; et, s'il est vrai que la Chine, jusqu'au moment où le *Bouddhisme* y a fait irruption, s'est maintenue sur la pente qui a entraîné la Chaldée, la Perse, l'Inde et l'Egypte dans le vaste abîme où tous les peuples, à l'exception du peuple Hébreu, se sont à la fin engloutis, il faut dire que le peuple Chinois, en remontant à plus de deux mille ans avant notre ère, avait cessé d'être en communication avec les nations qui occupaient la partie occidentale du continent asiatique (26). Car il eût été lui-même infecté de la contagion, s'il eût conservé des rapports avec elles; et, dans tous les cas, on est pleinement en droit de soutenir que ce peuple n'est point une colonie sortie de l'Egypte, de l'Inde ou de la Chaldée, puisque, autrement, il eût continué de pratiquer le culte de la métropole, c'est-à-dire, qu'il eût donné dans l'idolâtrie avec la nuance propre à chacune des régions que nous venons de désigner; ce qui ne se rencontre pas (27).

Lorsque des traits aussi caractéristiques, aussi fondamentaux, dont un seul suffirait, concourent pour imprimer à la physionomie du peuple Chinois le type de l'originalité, est-ce le cas de s'appesantir sur quelques analogies, les unes réelles, il est vrai, mais insignifiantes, les autres imaginaires, et dès-lors sans portée, sur lesquelles on se fonde ordinairement, lorsqu'on essaie de mettre en doute la haute antiquité des Chinois? Nous ne le pensons pas. Ainsi, nous pourrions, sans inconvénient clore ici la discussion. Toutefois il nous semble que, pour ne rien laisser en arrière de ce qu'il importe de relever, nous devons encore entrer dans quelques explications sur un *Mémoire* lu par M. de Guignes à la séance de l'Académie des Inscriptions, le 24 janvier 1775, mémoire dans lequel il a rassemblé ce qu'il croyait avoir de plus fort à proposer à l'appui de son système. Ce sera la matière d'un second article (28).

R...G.

NOTES DE M. LE CHer DE PARAVEY

SUR L'HISTOIRE DE LA CHINE.

Note (1). — C'est ce qui est parfaitement vrai. Les savans, principalement ceux d'Allemagne, ont jusqu'ici accordé trop d'importance à l'étude de l'Inde, qu'ils mettent à tort avant toute autre étude. Cependant la Chine, la Babylonie et l'Egypte, sont les pays où il y a de véritables découvertes à faire; et le *Journal de la Société Asiatique* de Paris devrait ouvrir un peu plus souvent ses colonnes aux jeunes écrivains qui s'en occupent; cela serait plus utile que ses incessantes dissertations sur la langue et la littérature arabes.

Note (2). — Nous regardons cette assertion comme une des erreurs de la plupart des savans actuels; nous espérons prouver un jour que la Chine n'a pas été aussi séparée des autres peuples qu'on l'a cru jusqu'à présent. Déjà M. de Guigne y a trouvé l'histoire *des Huns*; le père Lecomte et M. Pauthier lui-même y ont reconnu la mention formelle des sept années de la famine qui eut lieu en Egypte, sous le patriarche Joseph. Nous avons la ferme persuasion d'y avoir découvert une partie de l'histoire de la Chaldée et de la Babylonie, et même quelques vestiges de l'histoire antédiluvienne. Nous savons que ces opinions sont en contradiction avec celles de la plupart des savans actuels; notre excuse est simple; la voici : il y a vingt ans que nous étudions la langue, la géographie, l'histoire et la science chinoises. Nous pouvons donc assurer que nous possédons des documens qui ne sont encore connus de personne. Nous n'en avons donné qu'un faible aperçu dans l'*introduction* de notre *Essai sur l'origine unique des chiffres et des lettres*; et c'est à peine encore si quelques personnes ont lu cet ouvrage. C'est donc quand toutes nos preuves seront connues du public, c'est surtout quand les ouvrages chinois, sur lesquels nous nous appuyons, seront traduits, qu'on pourra juger du mérite de nos assertions. Voir aussi la note 6 ci-après.

Note (3). — Cette fidélité du peuple Chinois, à conserver ses mœurs, ses croyances, et tout ce qui tient à sa haute antiquité, provient de son écriture, qui, étant hiéroglyphique et composée de symboles présentant toujours les mêmes idées, a offert constamment les souvenirs précieux des premières connaissances, souvenirs qui se sont effacés beaucoup trop dans nos écritures alphabétiques et modernes.

Note (4). — Les ressemblances qu'on a cru trouver entre *Fo-hi* et *Noé* sont en effet illusoires. Ce n'est pas sous *Fo-hi* que le *Chou-king* place ce grand déluge, dont les désastres sont réparés sous le règne d'*Yao*. Si *Fo-hi* offre un sacrifice comme le fait *Noé*, on doit se rappeler qu'*Abel*, long-tems avant *Noé*, avait offert un sacrifice très-célèbre; et en effet *Fo-hi* est *Abel*. On en a la preuve dans son nom même qui signifie précisément ce que la Bible nous dit de sa vie et de ses qualités : FO est formé du caractère *homme* et de celui de *chien*, et signifie *soumission*. HY offre le symbole d'*agneaux* et de *houlette*, par conséquent de *pasteur*, comme le dit la Bible d'Abel. Dans cette seconde partie entre encore le caractère Y, qui signifie *pur*, *convenable* et *juste*,

nom que la Bible donne encore à *Abel*; et si toutes ces preuves n'étaient pas trouvées convaincantes, que dira-t-on quand on saura que *Fo-hi* porte en outre le nom de FONG, lequel signifie *vent*, et que d'autre part on verra que le nom hébreu d'*Abel* הבל, signifie aussi *vent* et *souffle*? Voir cette preuve d'analogie dans notre *Essai sur l'origine unique des chiffres et des lettres*, introduction, p. xxx.

Note (5). — Les Chinois sont en effet des colonies de la dynastie Assyrienne *Tcheou*, qui remonte à *Sem* par *Tan-fou*, nom qui signifie le *père élevé*; le *père de la multitude*, c'est-à-dire *Abraham*, qui a la même signification en hébreu. *Tan-fou* est très-célèbre dans le *Chou-king*.

Note (6). — C'est là le sentiment de la plupart des auteurs qui, jusqu'à ce jour, se sont occupés de la Chine; même celui des pères Jésuites qui, d'ailleurs, ont rendu de si grands services aux sciences et à la littérature chinoises. Une étude plus approfondie de la langue, de l'histoire, et des antiquités de ce pays, nous permet de penser le contraire. Voici quelques-unes de nos preuves.

Si la Chine avait été habitée depuis si long-tems par un peuple primitif, on y trouverait, comme chez tous les peuples primitifs, les Egyptiens, les Assyriens, les Pélages, les Celtes, et même les Américains, quelques-uns de ces monumens gigantesques que tous ces peuples laissèrent. Or, on ne trouve là ni Birs-Nembrod, ni pyramides, ni murs cyclopéens, ni Tumuli, ni Teocalli, ni Dracuntia, etc. Bien plus, le père Cibot lui-même avoue [1] que jusqu'au milieu des *Tcheou*, c'est-à-dire jusqu'au tems des olympiades (776 ans avant J.-C.), et au règne de l'empereur *Ping-vang*, il n'y avait en Chine *aucune ville digne de ce nom*, mais seulement quelques bourgs où habitaient les chefs et leurs principaux serviteurs. Or, il y avait déjà longtems que l'Egypte possédait ses villes et ses palais.

Nous avons déjà fait observer dans notre *Essai* [2] que ce *Ping-vang*, ou *roi pacifique*, ne saurait être autre que le *Salmanasar* de la Bible, dont le nom a la même signification. Son règne est exactement placé à la même époque, c'est-à-dire de 770 à 720 avant notre ère (*Chou-king*, p. 306) : ainsi se trouveront expliquées les obscurités, sans cela impossibles à comprendre, de l'histoire de l'Asie.

Alors seulement, chez les Chinois, l'histoire devient plus claire et plus applicable à leur pays, et ainsi elle se trouve liée à toute l'histoire asiatique. Car, qu'on le remarque bien, c'est à cette époque seulement que toutes les histoires d'Occident ont des dates certaines. Alors commencent les olympiades, 776 ans avant J.-C.; alors, s'établit la fameuse ère de Nabonassar, 747; alors est fondée Rome, 743; alors, l'Égypte recommence à jeter quelque éclat, et peu après elle est connue des Grecs, en 670; le royaume du Japon ne fut fondé que vers cette époque, en 660 [3]. Pourquoi ne pourrait-on pas dire la même chose de la Chine? Si elle avait été habitée et civilisée depuis *deux mille ans*, comment n'aurait-elle eu ni villes ni monumens? comment ne se serait-elle pas étendue plutôt? et n'aurait-elle pas plutôt découvert et peuplé

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, tom. XIII, p. 313.
[2] *Introduct.*, p. XIV.
[3] *Histoire du Japon* de Kœmpfer, t. I, p. 137.

le Japon? Nous le répétons, voilà des considérations qui doivent faire suspendre le jugement de tout écrivain impartial; que l'on ne se presse pas de trancher ces questions, mais que l'on attende jusqu'à ce que tous les livres prétendus chinois, qui traitent de la haute antiquité, soient publiés. Il y en a plusieurs, postérieurs en effet, à Confucius, mais renfermant des extraits et des citations historiques bien antérieures à ce philosophe célèbre, qui ne choisissant dans les anciens livres que les discours moraux, a été probablement la première cause que les Chinois se sont cru un peuple séparé et aborigène.

Note (7). — Nous prouverons, nous, que la chronologie appliquée au *Chou-king*, d'après le *Tang-kien-kang-mou* est vraie, parce qu'elle est conforme à celle de la *Vulgate*, mais il faut l'appliquer aux royaumes et aux pays d'Occident. — Certes, nous n'avons jamais dit ou pensé que le *Chou-king* fût *un amas de fables*; c'est un amas de discours moraux prononcés par différens sages ou princes, et d'où Confucius a retranché tous les faits historiques qui ne s'appliquaient, il le savait bien, qu'à l'Assyrie ou à l'Égypte. Mais nous avons encore, fort heureusement, le *Tsou-chou*, histoire antique et précieuse, retrouvée long-tems après la mort de Confucius, et que ce philosophe, n'a pu, par conséquent mutiler. Or ce livre nous fait connaître quelques faits qui nous permettent de réparer l'erreur volontaire ou involontaire de Confucius.

Note (8). — Faites bien attention que je ne nie pas le *Chou-king*, ni aucun des faits en très-petit nombre, qu'il contient. Je dis seulement que ces faits s'appliquent à d'autres pays; ainsi je rends plus que personne hommage à ce livre précieux, et j'y admets même une chronologie que M. R...g semble ne pas y reconnaître.

Note (9). — *Puissant et vaste*! il faut s'entendre; nous convenons qu'il y avait plusieurs colonies assyriennes, persanes, arabes, ou autres, en Chine; mais ces colonies étaient toujours en guerre les unes contre les autres. Elles n'avaient pas un empereur ou chef qui fût en Chine même: ce chef était éloigné et résidait en Assyrie ou en Perse, au centre de l'Asie. Voyez en effet Confucius: dans tous ses grands voyages, il ne va jamais auprès de l'empereur ni à sa cour; il se contente d'aller de principauté en principauté, c'est-à-dire, de colonie en colonie, prêchant la concorde et la paix. Si l'empereur avait été en Chine, comment ne se serait-il pas présenté à lui pour lui prêcher sa doctrine de réformation? On sait que lorsqu'on veut convertir un empire, c'est par le centre et par la cour du chef que l'on commence; c'est ce que fit *Zoroastre* quand il voulut convertir la Perse; il porta d'abord ses prédications à la cour du roi *Gustasp* [1]. Qu'est-ce qui a donc pu retenir Confucius, si ce n'est l'immense éloignement de la cour impériale? On peut dire que la Chine était alors comme sont les colonies espagnoles en ce moment, ou comme étaient les États-Unis à la fin du dernier siècle; son roi ou son empereur se trouvait au loin; il était en Perse ou en Assyrie, et dans le pays de *Sy-yu*, c'est-à-dire, dans le pays des *villes murées de l'Ouest*.

Note (10). — Nous le répétons, Confucius n'a pas forgé les annales de la Chine, il les a mutilées, et n'en a conservé que les discours moraux.

Note (11). — La barbarie n'a jamais couvert la Chine; comment peut-on

[1] Voyez le *Zendavesta* d'Anquetil.

faire accorder cette assertion avec ce que l'on lit dans le *Voyage de deux Arabes en Chine*, traduit par Renaudot, lequel assure qu'au 8e siècle après notre ère, on y vendait publiquement, même de la *chair humaine dans les marchés*; maintenant encore on y expose les enfans; quelle civilisation!

Note (12). — Confucius mentionne expressément *Fo-hy;* il est vrai qu'il n'en parle pas dans le *Chou-king*, parce que ce livre commence peu après le déluge, par le roi *Yao*, personnage fort postérieur à *Fo-hy*. Mais Confucius a rédigé l'*Y-king*, c.-à-d. des commentaires fort étendus sur les *Koua* de *Fo-hy*.

Note (13). — Mais si les Chinois ont attiré à eux cette partie de l'histoire générale, pourquoi n'auraient-ils pas pu attirer aussi une autre partie de l'histoire de l'Asie? — Nous croyons, nous, que les 3 *Hoang* sont de pures abstractions métaphysiques, sous lesquelles on a voulu désigner le *ciel*, la *terre* et l'*homme*. — Il est vrai que *Fo-hy*, *Ching-noug* et *Hoang-ty* ont été nommés aussi les trois *Hoang* humains.

Note (14). — C'est bien aussi la nôtre. Mais *Yao* n'est pas un *empereur* habitant la Chine, mais un *fils du ciel*, comme disent les Chinois, un *patriarche*, comme dit la Bible, dirigeant et gouvernant les peuples de l'*empire du milieu*, ce qui est plutôt le nom de l'Assyrie ou de l'Asie centrale que de la Chine.

Note (15). L'opinion que combat ici M. R... g. est fausse, en effet. Tous ceux qui se sont occupés récemment de la langue chinoise en conviennent. L'écriture chinoise hiéroglyphique, surtout l'ancien caractère, a des traits frappans de ressemblance avec les hiéroglyphes d'Egypte, et même avec l'écriture *cunéiforme* babylonienne [1]. De plus, il faut savoir que c'est de cette écriture qu'a été tirée l'écriture alphabétique de tous les peuples, comme nous l'avons démontré dans nos tableaux sur l'origine des lettres [2]; il faut savoir en outre que le chinois contient un grand nombre de mots des langues *sémitiques* et *japhétiques*. Il nous serait facile de donner ici une longue liste de ces mots; mais nous nous contentons de renvoyer à celle que M. Jules Klaproth a publiée dans une brochure qu'il a fait paraître il y a quelques années.

Note (16). — Nous avouons bien que le chinois est une langue primitive, mais tout ce que dit ici l'auteur peut se dire aussi de l'écriture hiéroglyphique *égyptienne*, et de l'écriture hiéroglyphique *cunéiforme*, conservée sur les briques de Babylone. Cela prouve qu'il est impossible de séparer ces trois peuples; impossible d'isoler par aucun côté les Chinois. Aussi avons-nous l'espérance que la langue chinoise ancienne, mieux connue, servira à débrouiller les hiéroglyphes égyptiens et babyloniens. La science elle-même le reconnaît; il n'y a que quelques jours que M. Salvolini nous a fait voir que le symbole égyptien des *puits* était identique avec celui que l'on emploie en Chine, et nous-même nous comptons publier prochainement un long passage d'*Horapollon*, commenté mot à mot au moyen des hiéroglyphes chinois.

Déjà dans les *Annales* [3] nous avons prouvé que le *signe* de la constellation des *Gémeaux* est le même pour ces deux peuples.

[1] Voir un *fac simile* de cette écriture dans le N° 65, p. 314 des *Annales*.
[2] Voir les planches de notre *Essai sur l'origine des lettres*.
[3] N° 42, tom, VII, p. 454.

Note (17). — Les Chinois ne sont pas les seuls peuples dont on a dit à tort qu'ils avaient été complètement séparés des autres peuples. Les historiens nous apprennent que les Égyptiens, avant Psammétique, interdisaient l'entrée de leur pays à tous les étrangers ; on sait que les Scythes de la Tauride immolaient ceux que la tempête jetait sur leurs côtes ; Moïse avait aussi cherché à isoler les Juifs de toute communication avec les peuples de Chanaan, qu'ils étaient venus détruire. Le principe de cette défense provenait en général de ce que chaque peuple se croyait le *peuple sacré*, et regardait les autres peuples comme une race pervertie et condamnée. C'était là une réminiscence de la séparation que Dieu avait faite dès le commencement des *fils de Dieu* d'avec les *fils des hommes*, et après le déluge, des fils de *Cham* d'avec les autres fils de *Noé*; mais ces défenses ne furent jamais observées fidèlement et entièrement. On sait combien souvent le peuple Juif viola cette loi. Pourquoi croire que le peuple Chinois, plus que tous ces autres peuples, a été privé de toute communication avec les nations étrangères ? Si cela était ainsi, qu'on nous explique encore comment il se fait que l'on retrouve dans ses livres mythologiques toutes les fables des Grecs, les cyclopes à un seul œil au milieu du front, les amazones, les pygmées, les ichtyophages, les géans, les syrènes, les cynocéphales, etc. ; tout cela se retrouve dans les livres des Chinois ; et ce n'est que chez eux et par eux que l'on pourra, nous le disons hardiment, obtenir l'explication de ces fables des Grecs. Cela étant, comment soutenir qu'il n'y a pas eu communication entre ces peuples?

Note (18). — Nous ne refusons pas à la langue ni à l'écriture chinoises le nom de primitives, mais nous le refusons au peuple comme habitant de la Chine actuelle ; d'autre part nous ne défendons pas le système de Shuckford, mais nous ne tranchons pas la question en soutenant que la langue chinoise n'a aucune analogie avec le système grammatical de l'écriture égyptienne. Ce système n'est pas même encore connu. Le monde savant attend cette grammaire hiéroglyphique de M. Champollion, depuis si long-tems promise et qui enfin vient de paraître. M. de Guigne père pour le chinois, et M. Salvolini pour l'égyptien, sont au contraire opposés à ce sentiment. Ce dernier même vient d'apporter de nouvelles preuves à l'appui de l'opinion déjà indiquée par Champollion, que la langue hiéroglyphique égyptienne, comme la langue chinoise, se compose de deux groupes, l'un donnant le *son*, et l'autre l'*idée* [1]. L'on peut croire sans présomption que quand il viendra un homme qui saura également bien le chinois et l'égyptien, il trouvera d'autres analogies encore plus frappantes.

Note (19).—Nous sommes tout-à-fait de l'avis de l'auteur, excepté que nous croyons que l'écriture est antédiluvienne. Les peuples antédiluviens ont dû pousser les arts, et sans aucun doute les spéculations philosophiques et les sciences occultes, plus avant que nous. Il n'est pas probable qu'ils n'aient pas connu l'écriture. Nous croyons, pour notre compte, qu'outre les *Koua* de *Fo-hy* qui ont conservé les vérités révélées à Abel, et qui entre autres choses

[1] Voir sa 1re *lettre à M. l'abbé Costanzo Gazzera*, explication du 17e groupe.

recommandent l'humilité, il y a dû avoir aussi une écriture hiéroglyphique qui a été la principale cause de l'idolâtrie.

Note (20). — Le *peuple Chinois ne connaît pas l'écriture alphabétique*. Cela est inexact. Les Chinois connaissent depuis près de *deux mille* ans, un alphabet de 36 lettres qui leur a été apporté par les Bouddhistes. Or, ils n'ont jamais voulu s'en servir, et même ils l'ont toujours regardé comme fort inférieur à leur système d'écriture hiéroglyphique ; c'est ce qu'ils pensent encore maintenant de nos alphabets, et ils ont raison ; car la langue hiéroglyphique est bien plus riche et plus utile que nos langues alphabétiques ; il en est de même des Egyptiens qui ont conservé si religieusement leurs caractères hiéroglyphiques, bien qu'ils eussent l'alphabet *demotique*. — D'ailleurs, si les Chinois avaient voulu adopter un alphabet, ils n'avaient qu'à prendre l'alphabet syllabique des Japonais, ou l'alphabet plus complet des Coréens, leurs voisins.

Note (21). — Cela est vrai, mais ces communications et cet échange de connaissances se sont continués long-tems encore après le déluge. C'est ce qu'on ne peut nier, et c'est ce qu'il ne faut pas oublier.

Note (22). — Nous répétons ce que nous avons dit plus haut, note 20. Les Chinois ont connu depuis bien long-tems un alphabet, mais ils n'en veulent pas, et même ils méprisent cette science facile et fugitive des *sons*, et préfèrent fortement celle des *images* et des *idées* ; chaque caractère chinois est une médaille historique aussi précieuse qu'aucune de celles du cabinet du roi.

Note (23). — Cette remarque ne ruine rien. Car, outre ce que nous avons dit de la connaissance des alphabets bouddhique, japonais et coréen, dans les notes 20 et 23, il faut noter encore que, de tout tems, les Chinois ont eu aussi les *notes cycliques*, qui leur servaient au besoin non-seulement de chiffres, mais aussi d'alphabet.

Note (24). — Voyez les notes précédentes, dans lesquelles nous faisons voir que l'écriture chinoise n'a pas les imperfections que quelques personnes croient y découvrir. Voyez aussi dans le tome IX des *Mémoires concernant les Chinois* l'excellente dissertation du père Cibot sur les divers caractères chinois.

Note (25). — Ceci est encore inexact. Le *Chou-king* offre partout les traces du culte des cinq élémens. Or, ce culte était, d'après Hérodote, celui des anciens Perses, et sans doute aussi celui des Chaldéens. Frédéric Schlegel le reconnaît lui-même dans l'article publié dans le dernier numéro des *Annales*, p. 28. Comment dire après cela que les Chinois n'ont emprunté à aucun autre peuple les élémens de leur système religieux ?

Note (26). — Malheureusement il n'est pas du tout exact que les Chinois n'aient pas participé aux superstitions des autres peuples. L'astrologie, le tirage au sort par la tortue et le *Pou* et le *Chi*, ont, aussi-bien que le culte des élémens, infecté la croyance des *Chaldéens* de la Chine. Il n'y a qu'à lire le *Chou-king*, pour trouver la preuve de tout ce que je dis ici.

Note (27). — D'après ce que nous venons de dire, il est clair que cela se rencontre, et qu'en conséquence, il y a eu communication entre ces peuples.

Note (28).—Nous attendons nous-même avec confiance les remarques sur ce *Mémoire de M. de Guigne*, que nous avons lu la plume à la main, que nous n'approuvons pas en entier, mais qui est cependant rempli d'ingénieux rapprochemens. Nous l'avouons, il nous a quelquefois servi de guide, mais nos études ont été sur ce sujet bien plus étendues que les siennes ; elles ont embrassé une bien plus grande partie de la science chinoise. M. de Guigne ne s'était presque occupé que de la langue et des caractères, et nous, nous avons étudié l'histoire, l'astronomie, la géographie, etc. Aussi, disons-nous, sans détour que notre conviction est entière et inébranlable ; mais nous ne sommes nullement étonné de voir des écrivains d'une sagacité peu ordinaire, être d'un avis différent du nôtre. Comment auraient-ils la même conviction que nous, lorsqu'ils ne possèdent eux-mêmes aucun des élémens qui ont formé la nôtre ? L'estimable auteur de l'article inséré dans les *Annales* n'est pas le seul qui nous soit opposé; nous l'apprendrons même aux lecteurs des *Annales*, s'il en est quelqu'un qui l'ignore : la plupart des membres de nos académies et de nos sociétés savantes ne partagent pas nos idées. Bien plus, nos jeunes sinologues même n'approuvent pas toutes nos espérances. Mais on m'accordera au moins qu'il ne suffit pas d'avoir traduit quelques romans ou quelques pièces de comédie, pour connaître les grandes questions que nous avons remuées ; il faut avoir lu les livres historiques et les traités scientifiques des Chinois. Or, les jeunes sinologues que nous connaissons, et dont nous encourageons ces utiles travaux, avoueront que nous n'avons cessé de les pousser à étudier les matières épineuses que nous sommes presque le seul à débrouiller ; quand ils les auront étudiées, et surtout qu'ils auront traduit les traités qui sont à la Bibliothèque du roi, ils pourront, avec connaissance de cause, nous contredire ou nous réfuter ; jusque là, il faut user d'un peu plus de circonspection, et attendre nos preuves avant de nous réfuter.

Et cependant, M. Bonnetty a rendu service à ses lecteurs, en recevant dans son recueil l'article sur les Chinois, de M. R...g. Cet article résume très-bien la discussion jusqu'à l'époque où nous l'avons reprise. En voulant bien aussi accueillir mes remarques si hâtives et si incomplètes, les *Annales* m'ont offert l'occasion d'exposer l'ensemble de mes idées, et les points principaux de la nouvelle histoire de l'ancien monde à laquelle je travaille. Leurs lecteurs, se trouveront ainsi avoir connaissance des deux systèmes, et ils comprendront mieux tout ce qui pourra se dire dans la suite sur cette question qui est à peine à son aurore, et qui cependant commence à préoccuper les savans et les doctes, comme j'ai eu la satisfaction de le voir dans l'article publié le 26 janvier dernier dans le *journal des Débats*, où un homme de science et de raison, M. Aimé Martin, a parlé de mes travaux avec une bienveillance à laquelle je n'étais pas accoutumé ; qu'il veuille en recevoir ici tous mes remercîmens. Je les offre aussi à M. Bonnetty, qui a bien voulu ouvrir les utiles colonnes des *Annales* à mes travaux.

Le Chev. de PARAVEY.

Archéologie.

DESCRIPTION DES RUINES DE PERSÉPOLIS,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

Sixième Article[1].

Montagnes de Rachmed, sépulture royale.—Funérailles des anciens Perses. — Description du tombeau de Xercès ; bas-relief. — Explication. —Narchi-Roustan ; son aspect général. — État actuel des tombeaux ; passages souterrains.

9e Leçon.

Nous avons remarqué dans la précédente leçon qu'au couchant de Tchil-Minar s'étendait une montagne qui dominait les ruines en forme d'amphithéâtre. Dans le flanc de cette montagne l'on remarque deux tombeaux, les monumens de ce genre les plus extraordinaires, les plus curieux, les plus intéressans à tous égards que l'antiquité nous ait transmis, si l'on en excepte les pyramides.

L'une des faces de cette montagne, tout entière de marbre blanc de la plus grande beauté, a été travaillée de telle sorte qu'elle s'élève maintenant perpendiculairement au-dessus du sol. Sur cette surface, au milieu de la montagne et à une élévation de 60 à 80 pieds, sont creusés dans le roc deux tombeaux entièrement semblables, de situation, de dimension, d'ornemens, de distribution, qui semblent n'être que deux exemplaires du même type ; plus loin, sur la même face, on voit un autre tombeau où sont indiquées la même forme et la même proportion, mais qui n'a pas été terminé. A quelques lieues de là, sur une montagne, qui appartient à la même chaîne, dans un lieu appelé maintenant *Narchi-Roustan*, sont quatre autres tombeaux, semblables aux premiers, et décorés des mêmes insignes ; en tout sept tombeaux, nombre égal à celui des monarques persans de la dynastie des *Achéménides* depuis *Darius*, fils d'*Hystaspe*, jusqu'à *Darius Codoman*, le dernier de cette famille. Ce n'est pas ici un rapport accidentel, sur lequel on puisse

[1] Voir le N° 67, ci-dessus, p. 59.

fonder une hypothèse plus ou moins conjecturale, c'est une circonstance nécessaire, c'est un rapprochement certain qui va bientôt acquérir pour nous l'autorité d'une démonstration.

Nous savons par les écrivains grecs que les Perses ne brûlaient pas les restes des morts comme d'autres peuples de l'antiquité. En effet, il eût été contraire aux lois de *Zoroastre* de souiller par le contact d'un cadavre l'élément sacré, émanation d'*Ormuzd* lui-même; l'inhumation était à la fois commandée par l'usage civil et par la loi religieuse. Cependant le choix de cette terre qui devait recevoir les dépouilles mortuaires des Perses, n'était pas arbitraire, les prescriptions religieuses intervenaient encore et désignaient la terre natale, la terre sacrée qui avait produit chaque homme, et où chaque homme devait retourner. Les témoignages les plus nombreux et les plus exprès se réunissent pour nous apprendre cette particularité. C'est ainsi que *Cambyze* fait transporter son père *Cyrus* en Perse à Pasagarde, non loin de Persépolis; *Darius Nothus* prépare lui-même son tombeau. Et si l'histoire ne nous a rien transmis d'analogue sur les princes suivans, nous voyons Alexandre, observateur si exact et si scrupuleux des coutumes et des mœurs des peuples qu'il combattait, ordonner, après la bataille d'Arbelles, de porter le corps de Darius dans le tombeau de ses pères. A cette occasion, Diodore de Sicile [1] nous a laissé sur les tombes royales de Persépolis des détails qu'il est curieux de rapprocher des relations des voyageurs : « A l'orient de la ville » est une montagne éloignée de quatre plèthres et à laquelle on donne le nom » de royale. Elle contient les tombeaux des rois. Le rocher a été taillé, et au » milieu de sa hauteur, on voit plusieurs édifices dans lesquels on plaçait les » corps des défunts. Ils ne présentent aucune entrée ouverte par la main » des hommes, mais ils recevaient les cercueils des morts apportés par des » machines destinées à cet usage. »

Si l'on fait abstraction de l'erreur évidente de Diodore, qui place la montagne royale vers le levant de la ville, tandis qu'elle est au couchant, son récit s'accorde pour la distance, l'élévation, la forme du monument, avec les observations des modernes. A ce témoignage nous pouvons ajouter le récit d'un contemporain, d'un témoin oculaire, qui avait vécu long-tems à Persépolis, et qui par sa position particulière avait dû en connaître tous les monumens, de *Ctésias*, médecin d'*Artaxerce II*. Par malheur, son ouvrage est perdu, et il ne nous en reste que quelques fragmens cités par Photius et par Diodore de Sicile. Le patriarche Photius a vraisemblablement altéré et abrégé les passages qu'il rapporte, pour en appuyer ses opinions particulières. Diodore de Sicile est plus exact et plus détaillé, mais la réunion de tous ces fragmens est loin par malheur de former un ensemble satisfaisant et de combler toutes les lacunes. Quoi qu'il en soit, Ctésias rapporte dans ces termes une anecdote curieuse sur les mêmes tombeaux : « Son père et sa mère (de » Darius) voulurent, dit-il, contenter leur curiosité et visiter le tombeau que » Darius avait fait construire. Il leur en coûta la vie. Les prêtres qui les gui- » daient au haut de la montagne, ayant aperçu des serpens, en furent si ef-

[1] Liv. XVII, ch. 71.

»frayés qu'ils lâchèrent les cordes. Le prince et la princesse se tuèrent en »tombant. Cet accident causa beaucoup de chagrin à Darius. Il fit couper »la tête aux quarante personnes chargées de guider au haut de la montagne »son père et sa mère [1]. »

Ce texte donne lieu à plusieurs observations. Il y a dans ce récit une circonstance difficile à croire, c'est la maladresse innocente des prêtres qui, sans le vouloir, causent la mort des parens du roi. La garde des tombeaux était confiée à la caste sacerdotale; les visiter c'était enfreindre ses priviléges, c'était violer son sanctuaire. Nous ne devons pas nous étonner si la mort arrêta les imprudens. Du reste, ce passage nous apprend que la tombe de Darius est située dans la montagne de *Machem*, et Chardin pense avec raison, sans doute, que la seconde tombe est celle de Darius, non pas de Darius Codoman, dont la sépulture n'était pas achevée, non pas de Darius Nothus, mais de *Darius*, fils d'Hystaspes, le chef de la race des Achéménides, et que la première est celle de *Xercès*, fils et successeur de Darius. Ces deux tombes sont du reste semblables en tout, en sorte que la description de l'une sera à la fois celle de l'autre.

Cette tombe, taillée, comme nous l'avons dit, dans le roc, sans autre matière que le marbre, est aussi étonnante au premier coup d'œil par ses dimensions grandioses, par ses proportions fortement colossales que par le fini de l'exécution, par la délicatesse du travail, qui apparaît dans toutes ses parties. C'est un édifice prodigieux de hardiesse et de patience, de grandeur dans la conception première et de persévérance dans son accomplissement. Elle se compose d'une façade d'édifice à deux étages élevés en retrait sur une plate forme. A l'étage inférieur, on voit un portique de quatre colonnes, au fond duquel est une porte feinte. Nous savons avec certitude que cette porte ne conduit pas à l'intérieur du monument. On y remarque une effraction produite sans doute à une époque probablement assez reculée, dans le dessein de dépouiller la chambre mortuaire de ses trésors. Du reste, l'examen le plus minutieux n'a montré aucun interstice, aucune trace d'ouverture ou de passage, et tout donne à penser que le sépulcre ne communiquait pas avec cette façade, et qu'on y entrait par une porte qui donnait sur une autre partie de la montagne, et qui jusqu'à présent s'est dérobée à toutes les recherches. Au-dessus, on voit deux parties inférieures de bœuf, des deux côtés d'une console surmontée d'une frise à denticules, soutenue par douze lions disposés face à face, et en sens contraire, six par six.

L'étage supérieur présente une immense travée, composée de deux rangs de figures, représentant des Perses armés, revêtus du costume persan, avec l'épée à droite dans la posture d'Atlantes ou de cariatides, et supportant une sorte de balustrade. Aux deux extrémités sont deux licornes ailées, de proportions colossales dont les pattes de derrière reposent sur des fruits de lotus. Enfin des deux côtés, on voit deux petites figures, probablement des prêtres d'un ordre inférieur, qui ont la main appuyée sur les supports du bas-relief dont nous allons parler.

[1] Ctésias, traduction de Larcher. Dans *Hérodote*, tom. VI, p. 225, ch. 15.

La partie culminante de cette façade, celle qui domine l'édifice tout entier, et qui semble en être l'objet principal, est une scène symbolique sculptée en haut-relief, dans des dimensions toujours fortement colossales. C'est un homme en costume médique, la tête couverte d'une tiare, appuyé d'une main sur un arc immense, et tenant l'autre main levée en signe d'adoration. En face de lui est un autel sur lequel brûle le feu sacré, et qui est surmonté d'un globe, et au-dessus, dans une région supérieure, et comme aérienne, est une petite figure semblable en tout pour la partie supérieure au principal personnage, excepté qu'elle tient à la main un sceptre et non un arc, et que la partie inférieure de son corps se perd dans deux immenses ailes. Telle est la disposition de ce bas-relief, qui se rapporte aux croyances les plus intimes de la religion professée par les anciens Perses.

Le personnage principal de cette représentation est, selon toute vraisemblance, le Roi, sectateur de Zoroastre, alors qu'il se livre à l'adoration du feu. On le reconnaît avec certitude à sa tiare, à sa barbe bouclée, et surtout à cet arc qui paraît avoir été chez les Perses l'insigne de la souveraine puissance, l'attribut constant de la royauté. Le type de ces monnaies perses, que l'on appelle *dariques* (*δαρεικοί*), est toujours un personnage identiquement semblable à celui du bas-relief, et armé comme lui d'un arc. Outre cette explication générale, on pourrait en proposer une autre particulière à Darius, et chercher dans cet arc une illusion à un trait de son histoire. Dans son épigraphe, telle qu'elle nous a été conservée par Strabon, d'aprés Onésicrite, Darius s'exprime ainsi : « Je fus l'ami de mes amis, je suis devenu excellent » cavalier et excellent archer : j'ai surpassé les chasseurs, et j'ai pu faire toutes » choses [1]. » Athénée qui rapporte la même épigraphe, y ajoute une ligne qui semble plutôt la glose de quelque sophiste qu'une partie du texte original; on y lit : « Je pus boire beaucoup de vin sans qu'il y parût [2]. »

Quoi qu'il en soit, nous pouvons conclure que le tir de l'arc, exercice qui exigeait une grande force corporelle et une grande adresse, était pratiqué habituellement par les rois de Perse. Nous pouvons juger par un exemple de l'importance qu'ils y attachaient. Dans une guerre contre un roi des Scythes, l'armée des Perses était près d'en venir aux mains avec l'armée ennemie, lorsque les deux rois imaginèrent, pour connaître leur force respective, d'échanger leurs arcs, et celui du roi des Scythes s'étant trouvé plus fort que le sien, le roi des Perses s'empressa de conclure la paix. Voilà une manière d'arranger les différends des nations, plus courte, plus facile, et surtout moins meurtrière que celle qui a été employée depuis.

En face du roi est l'autel du feu, l'unique objet du culte de Zoroastre qui excluait toute espèce de simulacre. Le feu, émanation directe d'*Ormuzd*, principe bienfaisant et générateur, est en présence du roi, image d'*Ormuzd* sur la terre et le premier des adorateurs du feu. Plutarque nous rapporte dans la vie de Thémistocle qu'il y avait entre le roi et le feu sacré une sorte de connexité qui ne permettait pas de les séparer l'un de l'autre. Lorsque le roi

[1] *Strabon*, liv. XV, p. 1036. De l'édit. d'Oxford.

[2] Athénée *Deipn.*, liv. X, ch. 9.

paraissait en public on portait le feu devant lui ; tous les jours il allait rendre ses hommages au feu, et à sa mort le feu était éteint.

Au-dessus de l'autel est, comme nous l'avons remarqué, un globe sur la signification duquel les interprètes ne sont pas d'accord. Les uns y reconnaissent le monde où s'exerce la puissance d'*Ormuzd;* les autres, le soleil, manifestation de *Mithra.*

Enfin, cette petite figure placée au-dessus de la tête du roi, au faîte du bas-relief et de toute la façade, qui se compose du buste du roi et d'un plumage d'oiseau déployé en aile, est le *Ferouher* du roi, son bon génie, son ange gardien, cet être qui, suivant la doctrine du Zend-Avesta, est le type de la création de l'homme, et reste dans une région plus pure pour suivre toutes ses actions et partager toutes ses fortunes. Entre les *Ferouhers* il y a la même hiérarchie, les mêmes rapports de supériorité et d'infériorité qu'entre les hommes qu'ils représentent, en sorte que le *Ferouher* du roi est le plus élevé et le plus puissant de tous. La conformation de ce *Ferouher* indique son usage et ses attributs. Son buste est celui du roi dont il est l'image ; la conformité de la posture et des accessoires montre l'exactitude avec laquelle il suit toutes ses actions ; ses ailes sont les marques de sa nature supérieure éthérée, qui participe à la fois de la terre et du ciel. Enfin le cercle qui l'environne est le signe de son éternité, de sa vie immortelle et infinie. Telle est chez les Perses la forme de cette croyance que nous retrouvons dans presque toutes les religions chez tous les peuples.

A deux lieues des ruines de Persépolis, dans une montagne de la même chaîne que *Mechhed*, sur un lieu nommé *Tachkt-Rostan* ou *Narchi-Rostan*, c'est-à-dire *séjour* ou *image de Rostan*, selon l'habitude orientale d'attribuer à ce héros qui joue dans les traditions persanes à peu près le même rôle que Rolland dans celles du moyen-âge, tous les monumens du pays comme tous les hauts faits d'armes de l'ancienne histoire, se trouvent quatre autres tombeaux, taillés de la même manière dans le roc, à une hauteur plus considérable, mais qui du reste dans leur ordonnance et dans leur style reproduisent exactement les premiers, sans autre différence que celle que met entre eux le plus ou moins grand degré de conservation. Nous nous contenterons d'en faire une description générale, nous référant pour les détails à ce que nous avons dit plus haut.

Les façades se divisent en trois compartimens, de largeur inégale. Celui du milieu déborde sur les deux autres, de manière que la façade tout entière a la forme d'une croix, ordonnance qui se rapporte certainement à quelque intention religieuse. Du reste, les quatre colonnes, la porte feinte et le bas-relief du roi adorant le feu se voient également sur tous ces tombeaux.

De l'examen auquel nous nous sommes livré, on peut tirer les conclusions suivantes :

1° La montagne de Rachmed, près de Persépolis, contient les tombeaux de Darius fils d'Hystaspes, de Xercès et de Darius Codoman.

2° Sur une montagne à deux lieues de la première, dans le lieu appelé Narchi-Rostan, se trouvent quatre autres tombes du même style, qui sont cer-

tainement celles des quatre autres rois Achéménides, c'est-à-dire d'Artaxercès Longuemain, de Darius Notus, d'Artaxerce Mnemon et d'Ochus.

Cet examen nous a fourni en outre plusieurs données curieuses sur l'art et la religion des Perses.

Il nous reste à parler de l'intérieur de ces tombeaux et à réunir les renseignemens que les voyageurs nous fournissent à ce sujet. Ces tombeaux sont, comme nous l'avons dit, creusés dans le flanc d'une montagne taillée à pic à une élévation de 60 à 80 pieds; on ne saurait y pénétrer que par une ascension qui exige beaucoup d'adresse et de courage, et qui présente des dangers et des difficultés très-réels. Niebuhr n'a pu entreprendre ce périlleux voyage, mais il nous a transmis les résultats des recherches d'un de ses amis qui avait visité ces monumens. Corneille de Bruin a voulu essayer d'y monter, mais arrivé au bas de la montagne le cœur lui a manqué, il s'est contenté d'y faire monter des habitans du pays, et est resté près d'eux pour leur donner des instructions et recevoir leurs observations. Chardin a été plus courageux, mais les renseignemens qu'il a donnés sont rapportés avec plus d'exactitude et de détails dans Ker-Porter. Ce voyageur fit monter des habitans du pays qui le hissèrent par une corde jusqu'au tombeau. « Lorsque je me vis ainsi » suspendu entre la terre et le ciel, dit ce voyageur, sans autre appui que la » corde qui m'entourait le corps, lorsque je sentis que ma vie était à la merci » d'inconnus et d'étrangers, je ne pus m'empêcher de me rappeler cette aven» ture des parens de Darius qui payèrent de leur vie une curiosité semblable » à la mienne. Par bonheur mes guides étaient des paysans et non des prêtres » Mages, et j'arrivai sain et sauf sur la plate-forme [1]. » Après cette ascension de plus de 60 pieds, Ker-Porter pénétra par l'ouverture dont nous avons parlé dans une chambre longue de 34 pieds et haute de 9, dont le plafond était noirci par la fumée des torches. Au fond de cette chambre étaient trois coffres de pierre, longs de 8 pieds sur 3 de large, dont les couvercles avaient été brisés sans doute pour y chercher les trésors que l'on enfouissait dans les tombeaux. On s'assura en y introduisant un flambeau, qu'il n'y avait aucun reste de dépouille humaine, et que par conséquent ils n'avaient jamais contenu de cadavre. Ainsi cette chambre n'était pas un sépulcre, ce n'était pas même une véritable entrée, car elle ne menait à rien, et l'examen le plus minutieux n'a pu faire découvrir aucune issue.

Il y a dans le flanc de la montagne un grand nombre de canaux ou galeries souterraines, qui probablement conduisent à la véritable chambre sépulcrale, c'est un labyrinthe où les routes se croisent et se replient sur elles-mêmes dans tant de tours et de détours qu'on risque à chaque instant de s'y égarer. Chardin recueillit diverses traditions de gens qui avaient pénétré dans ces galeries et qui en avaient raconté des merveilles. Il rapporte l'histoire d'un receveur des impôts qui avait mal-versé dans ses fonctions; il était exposé sans cesse à la vengeance du schah, et dans un moment de désespoir il résolut de tenter l'aventure du souterrain. Il y pénétra en effet et en revint chargé de richesses; mais cette somme n'ayant pas suffi à combler le déficit de la

[1] Ker-Porter, tom. 1er, p. 520-522.

caisse, il voulut retourner au trésor. Cette fois, il s'égara et ne revint plus. Chardin excité par ces récits s'engagea dans le souterrain et y pénétra successivement par sept ou huit issues, et suivit des voies différentes, mais toujours sans succès. Tantôt des vapeurs méphitiques menaçaient d'éteindre ses flambeaux et de l'étouffer, tantôt des quartiers de rochers jetés sur son passage l'arrêtaient dans sa marche, tantôt le chemin se rétrécissait jusqu'à ce qu'il ne pût plus y passer la tête. La lourde masse de cet incomparable édifice, dit cet illustre voyageur, et la taille des hommes qui y sont représentés, fait penser que ce sont des géans qui les ont bâtis, et ces canaux donnent lieu de croire que ce sont des pygmées; je vous avoue que je ne repense jamais à cela sans me rappeler les châteaux enchantés des romans.

Nul doute que les monumens de tout genre, déposés par les anciens, dans les tombeaux, et que l'on retrouverait dans les sépulcres des Achéménides ne jettent un grand jour sur l'histoire, la religion, l'art, les usages et les mœurs de ce peuple et de cette époque, mais c'est un secret d'archéologie confié à la tombe, qui sans doute le gardera long-tems.

La prochaine leçon traitera des monumens *Sassanides* qui se trouvent dans la même montagne.



Archéologie chrétienne.

MONUMENT ET INSCRIPTION

DE SI-GAN-FOU,

Prouvant que le Christianisme a été florissant en Chine pendant les 7e et 8e siècles.



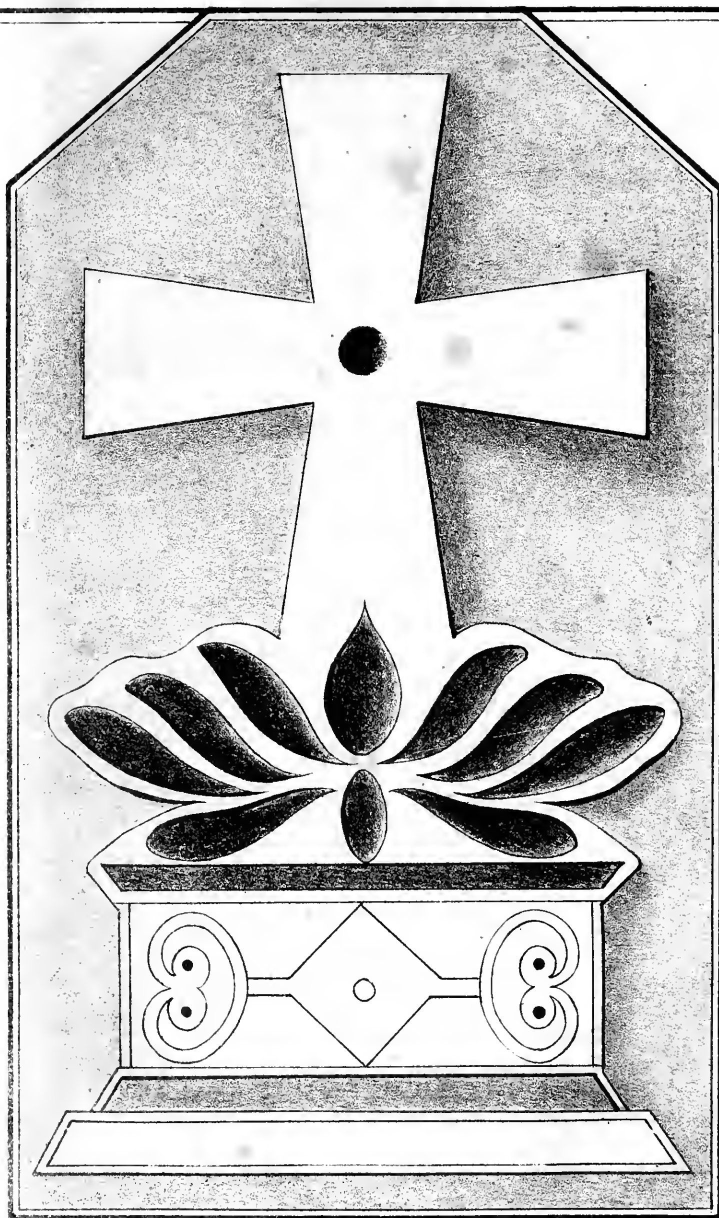
On sait que l'on a cru long-tems que la Chine avait été toujours séparée de tout contact avec les peuples d'Occident. Lorsqu'en 1583 le père Ricci y alla annoncer la bonne nouvelle du Christianisme, on croyait aussi que c'était la première fois que le nom de Jésus était prononcé sur cette terre séquestrée et séparée du reste des humains. Quel ne fut donc pas l'étonnement des missionnaires et de toute l'Europe savante, lorsqu'on sut qu'en l'année 1625, dans une petite ville de la province du *Chen-si*, appelée *Si-gan-fou*, jadis capitale de l'empire, des ouvriers Chinois, creusant les fondemens d'une maison, avaient trouvé une pierre de 10 pieds de haut sur 5 de large, sur laquelle étaient gravées une croix et une *inscription en ancien chinois*, où l'on voyait aussi d'autres caractères tout-à-fait étrangers à la Chine. La pierre, relevée par ordre du gouvernement, fut placée comme monument dans un temple d'idoles. Mais l'étonnement des missionnaires fut bien plus grand, lorsqu'en examinant cette pierre et en cherchant à en expliquer les caractères, ils apprirent que la religion chrétienne avait été portée en Chine par un prêtre nommé *O-lo-pen*, et qu'elle y avait été long-tems florissante. Les caractères étrangers se trouvèrent être des caractères stranghelos, dont se servaient les anciens Syriens.

Quelques philosophes, et entre autres Voltaire, prétendirent nier l'authenticité de ce monument ; nous ne nous attacherons pas à la prouver ; car elle a été vengée dignement par M. Abel Remusat, dans un article de ses *Mélanges asiatiques*, que nous avons déjà inséré dans les *Annales* [1]. Nous ne parlerons pas non plus d'*O-lo-pen*, parce nous avons cité dans le même article la dissertation de M. Remusat sur son compte ; mais l'importance de cette inscription nous oblige à en insérer une traduction dans nos *Annales*, et à donner une lithographie représentant cette croix avec tous les accessoires qu'elle porte sur ce monument singulier et antique. Au moment où les questions les plus curieuses sont agitées sur le peuple Chinois, nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs, qu'il leur était même indispensable de connaître une pièce originale, où il est parlé des communications qui ont existé entre cet Orient éloigné et l'Occident, et où il est question de l'empire Romain et de la Judée ; et nous nous décidons avec d'autant plus de raison, que ce texte est très-rare, et qu'on ne le trouve que dans Kircher, Visdelou, et dans quelques autres auteurs rares et peu commodes à consulter [2].

La traduction que nous donnons est celle que le père Visdelou, savant évêque de Claudiopolis, fit en 1719 ; mais, comme les vérités chrétiennes sont très-confusément annoncées dans le texte littéral, nous y avons ajouté la *paraphrase* qu'en a donnée le même auteur, et de plus quelques *remarques* dont le fond appartient aussi au père Visdelou, mais qu'il a fallu abréger pour qu'elles pussent entrer dans les *Annales*. On verra que dans la suite, nous aurons plus d'une fois occasion de citer ce document.

[1] Voir le N° 20, tome IV, p. 126 des *Annales*, et les Mélanges Asiatiques, tome I, p. 35.

[2] Voir Kircher, *Chine illustrée*, p. 41, et *Prodr. Copt.*, p. 83. — Visdelou, *Suppl. à la Biblioth. orient. de* de Herbelot, p. 375. — Müller, *Monum. sinic. Comment. Onomasti.*, p. 29., etc. — La figure de la Croix de Si-gan-fou est aussi très-rare ; on ne la trouve pas dans les éditions de Visdelou qui sont à la bibliothèque du roi ; celle que nous donnons ici est extraite de la *Flora sinensis* du P. Michel Boym, *Vienne*, 1656.



Lith de Desportes, Pont neuf 15 — F^{ce} Courtines, del

Croix trouvée à Si-gan-fou en 1625, avec une inscription qui prouve que le Christianisme a été porté en Chine dans le VIIe Siècle.

Premier Article.

Idées de Dieu. — La Trinité. — Eloha. — La Création. — Satan ; sa chute.— Le Messie. — Sa naisssance. — Les Mages. — Le Baptême. — Le Dimanche. — Arrivée d'O-lo-pen en Chine. — Honneurs qu'on lui rend. — Décret de l'Empereur en faveur du Christianisme. — Le Ta-tsin. — Propagation du Christianisme.

ÉLOGE.

De la Religion admirable [1] qui coule et qui marche dans le Royaume du Milieu; composé par *Khim-çim*, bonze [2] du temple de *Taçin*, et gravé sur une pierre.

Certes vraiment, celui qui perpétuellement vrai, solitaire, premier du premier, et sans origine, profondément intelligent, vide, dernier du dernier, et existant par excellence, tient l'axe mystique, et en opérant, convertit (le néant en être) et par sa dignité primitive confère l'excellence à tous les Saints, n'est-ce pas le corps excellent de notre seule Unité-trine, le véritable Seigneur sans origine, *Oloho* [3] ?

PARAPHRASE.

De la Religion Chrétienne [1], qui fleurit dans l'Empire de la Chine ; composé par *Kim-çim*, Bonze [2] du temple de *Taçin*, et gravé sur une table de marbre.

Cette Substance qui est perpétuellement vraie et seule; qui de toute éternité existe par elle-même, et n'a point de commencement ; qui est incompréhensiblement intelligente, et exempte de toute erreur et de tout vice ; qui subsiste éternellement par excellence, qui, par sa puissance ineffable, a créé et fait de rien toutes choses ; qui, par la communication de sa gloire primogène, confère l'excellence à tous les Saints ; n'est-ce pas la substance excellente de notre unique Trinité, le véritable Seigneur, *Eloha* [3] ?

[1] *Kim* signifie grand, brillant, lumineux, soleil sur une montagne ; c'est par ces termes que l'auteur désigne la *Religion chrétienne*.

[2] Je traduis *Sem* par *Bonze*. C'est le nom propre des Bonzes, que les Chinois appellent *Hocham*. Les prêtres chrétiens avaient pris le nom et même très-probablement le costume des Bonzes de la secte indienne ; c'est ce que fit aussi le père Ricci, quand, environ *mille ans* après eux, il ramena la religion chrétienne en Chine. Les Chinois ont souvent confondu les Bonzes indiens avec les Bonzes chrétiens ; cependant ils appellent plus souvent ceux-ci Bonzes *barbares*, c'est-à-dire *étrangers* ou *occidentaux*. — Nous suivons ici l'orthographe même de Visdelou, il avertit qu'il faut prononcer *cim* par *tsin*, c'est-à-dire, ç par *ts*, et *x* par *ch*.

[3] *Oloho* est un nom étranger à la Chine. C'est ainsi que les Chinois, faute de caractères, sont contraints d'écrire le mot ELOHA. Comme ils n'ont au-

Il a formé une Croix pour déterminer les quatre parties (du Monde). Il a fondu le vent primogène, et a engendré deux matières. Le Vide ténébreux a été changé, et le Ciel et la Terre ont paru à découvert. Le Soleil et la Lune ont fait leurs révolutions, et le Jour et la Nuit ont été faits. Par son travail, il a achevé dix mille choses; mais en formant les premiers Hommes, il les gratifia d'une concorde intime intérieure. Il leur ordonna de veiller à la sûreté d'une mer de conversions. (Leur) parfaite et primogène nature était vide et non pleine: (Leur) cœur simple et pur était originellement sans désirs et sans appétits. Mais après que *Sothan* eut répandu les mensonges, en appliquant son fard, il souilla le pur et le net.

Il inséra l'égalité de grandeur [1] dans le milieu de ce vrai-ci, et mit en pièces l'identité obscure dans l'intérieur de ce

Par quatre bandes, en forme de Croix, il a affermi les quatre parties du monde, et par là le Monde entier. De la matière première, comme jetée en fonte, il a forgé les deux matières; les espaces vides du monde, changeant d'être, sont devenus pleins, et le ciel et la terre ont été formés. Le soleil et la lune ont fait leurs révolutions, et la nuit et le jour ont été faits. Comme un ouvrier, il a fait toutes choses. Mais quand il forma les premiers Hommes, il leur donna la justice originelle, et les commit à la garde d'une mer de conversions, c'est-à-dire, à tourner leur postérité à toute sorte de vertus. La nature parfaite et primogène des premiers hommes était vide de toute erreur et de tout vice, et non pleine de soi-même ni enflée d'orgueil. Leur cœur simple et net, était originellement exempt de toute cupidité. Mais après que *Satan* eut semé ses erreurs, il souilla de son fond leurs mœurs pures et sans mélange.

Il introduisit comme véritable l'opinion qui identifie toutes choses, et qui les rappelle toutes à une seule [1]. Il voulut que l'on tînt pour fausse la

cune lettre qui puisse être lue E, ils lui substituent O. Dans ce tems-là, ils n'en avaient aucune qui pût être lue HA, et à la place, ils écrivaient HO On sait que ELOHA était le nom du Dieu vivant chez les Syriens.

[1] Il n'est pas aisé de connaître quelles sont les *herésies* que l'auteur du monument désigne par tous ces passages; il est probable qu'il a voulu parler de ces opinions de la Religion indienne de la Chine, qui n'admet, comme les philosophes grecs Parménide et Mélisse, qu'une seule et unique nature intelligente, qui existe seule, de telle manière que le monde et tout ce qu'il contient n'est qu'un jeu et une illusion de cette nature. Tout ce passage est une attaque contre les philosophes indiens et chinois. Au reste, je n'ose assurer d'avoir saisi parfaitement sur les deux premiers articles le sens de l'auteur.

faux-là. C'est pourquoi 365 sectes se prêtant l'épaule (les unes aux autres), formèrent une chaîne; elles tissurent à l'envi des filets de lois. Les unes indiquèrent les créatures pour déposer le vénérable. Les autres évacuèrent l'être pour submerger les deux. D'autres en priant sacrifièrent pour extorquer la félicité. D'autres firent parade du bien pour tromper les hommes. L'examen et la sollicitude en travaillant travaillèrent. L'affection pour le bien-fait étant en esclavage fut captive. Toujours flottans, ils n'obtinrent rien; le bouilli tourna en rôti. Ils augmentèrent les ténèbres; ils perdirent la voie; long-tems égarés, ils ne revenaient point. Alors notre Unité-trine fit part de son corps à l'admirablement honorable *Mixi-ho* [1].

Se recueillant, il cacha la véritable Majesté; il se présenta aux hommes semblable à l'homme. Le Ciel joyeux de sa naissance, publia la félicitation. Une femme (Vierge) enfanta le Saint dans *Taçin;* une constellation admirable annonça le fortuné.

ressemblance cachée. De là un grand nombre de Sectes s'épaulant et s'enchaînant les unes les autres, commencèrent à se répandre. Toutes à l'envi tissurent des filets de religions pour surprendre les hommes. Les unes mirent les créatures à la place du souverain Dieu; les autres nièrent qu'il y eût quelque chose d'existant, et anéantirent même les deux matières. D'autres instituèrent toutes sortes de sacrifices pour évoquer la félicité. D'autres firent paraître une vaine ostentation de vertu, pour tourner les hommes à la partie opposée, qui est l'orgueil. Ils tourmentèrent l'esprit de soins et d'inquiétudes. Ils tinrent toujours captives les affections qui se tournaient aux premiers biens. Allant à tâtons comme des aveugles, ils n'atteignirent rien. Le mal alla en empirant. Parmi tant de ténèbres ils perdirent la voie. S'étant égarés long-tems, ils ne pouvaient plus revenir. Alors notre Trinité communiqua sa substance à l'admirable et honorable Messie [1].

Or, le Messie cacha profondément sa véritable Majesté, et se montra en forme humaine parmi les hommes. Des Anges célestes publièrent à sa naissance (des concerts) de congratulation. Une Vierge enfanta le Saint dans *Taçin*. Une étoile admirable instruisit de cette heureuse Nativité.

1 *Mixi-ho*. Il n'est pas besoin d'avertir que c'est le Messie, puisque la chose parle d'elle-même. Il y a plus de difficulté en ce qu'en parlant de la Trinité, il dit le *Xin* ou le Corps de la Trinité; mais c'est que les Chinois emploient communément le mot de Corps pour substance, et que souvent même ils le substituent au terme *ego*, moi.

« *Posü* [1] contempla sa lumière pour apporter le tribut [2]. Il a arrondi les lois anciennes des discours faits par 24 Saints ; il a réglé par de grands avis les familles et les Royaumes. Il a institué, suivant l'esprit pur de l'Unité-trine, une nouvelle religion qui ne se répand point en paroles. Il a donné l'être du bon usage par la véritable foi. Il a déterminé les mesures des huit limites ; il a converti la poussière cuite en véritable (et franche). Il a ouvert la porte des trois ordinaires ; il a ouvert la vie et éteint la mort. Il a suspendu le Soleil admirable pour briser la maison des ténèbres. Alors les mensonges des Démons furent entièrement détruits. Il a conduit à la rame la barque miséricordieuse, pour monter au Palais de la lumière. Alors les êtres contenant l'intelligence furent pleinement transportés. Cette grande affaire étant achevée, il monta en plein mi-

La *Perse* [1] contemplant sa splendeur, vint payer le tribut [2]. Le Messie a entièrement accompli les lois anciennes des 24 livres du vieux Testament, écrits par les Saints. Il a donné des préceptes illustres pour la conduite des familles, et le gouvernement des royaumes. Il a institué une nouvelle Religion conformément aux mœurs pures de la Trinité, et sans aucun appareil de discours. Il a réglé l'exercice de toutes sortes de vertus sur le prototype de la véritable foi. Il a donné à tout le Monde les règles qu'il doit suivre. Il a affiné (par art chimique) le Monde corrompu, et l'a purgé de toute écume. Il a ouvert la porte des trois principaux devoirs, et de tous les devoirs de la vie humaine, pour en laisser l'entrée aux hommes. Il a ouvert le chemin de la vie, et il a éteint la mort. Il a elevé le Soleil admirable de l'intelligence pour briser le palais de ténèbres. Alors certes, les mensonges des Démons furent entièrement abolis. Il a mené, à force de rames, la barque de miséricorde pour monter au palais lumineux. Alors, seulement le genre humain y fut transporté. Après avoir achevé une si pénible affaire, il monta au ciel en plein midi. Il nous a été laissé vingt-sept Livres d'écritures de

[1] Ce nom indique qu'il s'agit ici de la *Perse*. Tout le monde sait qu'au commencement ce pays était appelé *Pars* par ses habitans, et que les Arabes l'appellent *Fars*. De *Pars*, les Romains, à l'imitation des Grecs, firent *Persia* ou *Persis*. Les Chinois, rejetant de ce mot la lettre R, qui leur est odieuse, ont écrit *Posü*. Pour prouver que cette interprétation n'est pas arbitraire, le P. *Visdelou* cite la description de ce pays, tirée de l'*histoire de la dynastie des Tam*, sous lequel écrivait l'auteur de ce monument. Voir pag. 429 de Visdelou. — Cet *ü* doit se prononcer comme *e*.

[2] Nous croirions que cette phrase doit être jointe avec la précédente, et qu'il ne devrait pas y avoir ici d'*alinéa*. Ceci nous prouverait que les Mages venus d'Orient étaient de la Perse. Il est certain que c'est à eux qu'on fait allusion ici. (Note du D. des *Ann.*)

di dans le vrai. Vingt et sept livres des Ecrituresont été laissés. Il a étendu la conversion primogène pour lâcher le ressort de l'intelligence. La Loi lave avec l'eau et le vent; elle enlève les fleurs flottantes, et nettoie le vide blanchi. Le sceau est une Croix, qui fond les quatre illustrés pour les unir sans empêchement. Frappant sur un bois, elle fait retentir une voix de charité et de bonté. Adorant (vers) l'Orient, elle tend au chemin de la vie et de la gloire. Elle conserve des cheveux, par où elle montre qu'elle s'emploie aux choses extérieures. Elle tond le sommet, par où elle montre qu'elle n'a intérieurement aucune affection (*mauvaise*). Elle n'entretient point d'esclaves; elle s'égale en honneur et en bassesse aux hommes; elle n'accumule ni biens ni richesses; assurément elle nous les abandonne. Le jeûne est parfait alors qu'il soumet l'esprit, ou bien sa solidité consiste dans la tranquillité et l'attention. Adorant sept fois, ils louent, et sont d'un grand secours aux vivans et aux morts. Le septième jour ils offrent une fois, purifient le cœur, et retournent à la simplicité. La véritable et perpétuelle sagesse est excellente et difficile à nom-

l'Évangile. Il a développé la force souveraine de la grâce dans les conversions, afin d'encourager les hommes. Cette religion use du Baptême de l'Eau et de l'Esprit, par lequel toute vanité est effacée, les cœurs sont purifiés, et deviennent nets de tous vices et blanchis de vertu. Pour étendard elle tient la Croix, afin de lier ensemble tous les hommes de la terre, et les unir entre eux sans aucun empêchement. Frappant sur un bois (pour appeler à l'église,) elle fait au peuple des Sermons pleins de charité et de bonté. Elle adore Dieu, la face tournée vers l'Orient, pour envisager le chemin de la vie et de la gloire. (Ses prêtres) conservent des cheveux autour de la tête, pour donner à connaître qu'ils se destinent aux devoirs externes; mais ils en rasent le sommet pour connaître eux-mêmes qu'ils doivent retrancher de leur cœur toute mauvaise affection. Ils n'ont point d'esclaves, pour montrer qu'ils veulent être égaux à tous les hommes, et n'être supérieurs à personne. Ils n'acquièrent ni biens ni richesses, pour faire voir qu'ils les cèdent volontairement aux autres. Ils pensent que le jeûne n'est parfait que quand il soumet l'esprit, ou du moins ils croient que sa principale vertu consiste en ce qu'il apporte le repos et la vigilance. Ils adorent sept fois par jour, et récitent dévotement des prières par lesquelles ils soulagent les vivans et les morts. Chaque septième jour ils offrent une seule fois (le Sacrifice), et s'étant ainsi purifié le cœur, ils retournent à la simplicité, ou pureté première. On ne peut donner de nom à la véritable et éternelle Sagesse, à cause de son excellence. Cependant, eu égard à son mérite et à son usage merveilleusement éclatant, on la nomme,

mer. Son mérite et son usage éclatans brillent vivement. On la nomme par force Religion admirable ; mais la Doctrine sans le Saint ne s'étend point ; le Saint sans la Doctrine ne devient pas grand. La Doctrine et le Saint étant d'accord (comme un rouleau), toute la terre devient ornée et brillante.

L'empereur *Thai-çum* [1] a illustré la Chine ; il a ouvert la révolution, et a gouverné très-saintement les hommes. Un homme d'une vertu éclatante, nommé *Olopen* [2], fut originaire

par force, la Religion admirable. Certes, la véritable Sagesse ne s'étend pas bien loin sans le secours du Saint, et le Saint, sans la véritable Sagesse, n'est pas grand. Mais quand la véritable Doctrine et le Saint s'unissent mutuellement, toute la terre brille d'un très-grand éclat.

De cette manière, *Tai-çum-ven-houmti* [1] a fondé une nouvelle Dynastie ; il a gouverné les hommes sagement et saintement. Sous son règne vint de *Taçin*, un homme d'une grande vertu, nommé *Olopen* [2]. Contemplant le ciel pour diriger sa route, il apporta avec

[1] *Thai-tsoung*, à l'âge de 23 ans, avait subjugué presque toute la Chine, et fait son père empereur ; proclamé lui-même empereur de la Chine, l'an 627, il fut un des plus grands hommes de cette époque. Il battit le souverain des Turcs *Xe-hi-khan*, qui, accompagné de plus d'un million de cavaliers, était venu mettre la siége devant la ville impériale, et même le fit prisonnier. Après avoir détruit cet empire, toute la Tartarie passa sous sa domination, et il la réduisit en provinces. En 629, tous les rois tartares, d'un commun accord, lui déférèrent le titre d'*empereur céleste*. Il mourut l'an 649 de J.-C., à l'âge de 55 ans, après en avoir régné 23.

On conçoit pour quelle raison cet empereur, qui avait été toujours en communication avec les puissances étrangères, reçut favorablement *Olopen*, et désira faire traduire les saintes Ecritures Il permit, par des motifs de politique et même un peu par philosophie et par tolérance, à toutes les religions, de s'établir à la Chine. Si l'histoire chinoise ne parle pas de la religion chrétienne sous son règne, c'est qu'elle s'occupe seulement de ce qui concerne l'Etat. Elle ne dit rien non plus de l'islamisme, qui, avant cette époque, avait déjà pénétré en Chine.

[2] Pour comprendre ce que dit ici l'auteur des difficultés qu'*Olopen* eut à surmonter pour arriver en Chine, il faut savoir qu'il se trouve dans la Tartarie un grand nombre de vastes sablonières, et qu'il y en a surtout une sur les limites mêmes de l'empire de la Chine, qui est la plus dangereuse de toutes, et que l'on dit être infestée par des lutins et des esprits follets. Elle a cent lieues et plus en tout sens. On y entend çà et là (à ce que disent les Chinois) des voix, tantôt comme des personnes qui pleurent, tantôt comme des gens qui rient, tantôt comme des gens qui appellent. Si quelqu'un, poussé par la curiosité de savoir d'où viennent ces voix, sans que l'on voie personne, s'é-

du Royaume de *Taçin*. Il observa les nuées bleues, et porta les véritables Écritures; il fit attention aux règles des vents, pour traverser le difficile et le périlleux. L'an neuvième de *Chim-kuan*, il arriva à *Cham-ngan*. L'Empereur ordonna à *Fam-hiven-lim*, Ministre de l'Empire [1], d'aller, à la tête d'un grand cortége, dans le faubourg occidental, et rencontrant le nouveau-venu, de l'amener au Palais. Il traduisit les Écritures dans la salle des Livres. La porte où il n'est pas permis d'entrer, écouta la Doctrine, et comprit à fond la droite unité; il ordonna spécialement de la publier et livrer. L'an 12e de *Chim-kuan*, au septième mois, en automne, il fit un Édit en ces termes :

« La Doctrine [2] n'a point de »nom déterminé, le Saint n'a »point de substance [3] détermi»née; il institue les Religions »selon les pays, et passe en »foule tous les hommes dans la

lui les véritables Écritures. Ayant égard aux saisons des vents, il traversa d'une course rapide un chemin difficile et périlleux. La 9e année de *Chim-kuan* (635 de J.-C.), il arriva à *Cham-ngan*, ville impériale, aujourd'hui nommée *Si-ngan-fu*. L'Empereur envoya à sa rencontre, au faubourg occidental, *Fam-hiven-lim*, ministre de l'empire [1], avec grand appareil. Il (fit) traduire en chinois les saintes Ecritures dans la Bibliothèque impériale. La cour de l'Empereur le questionna beaucoup sur la Religion, et comprit à fond qu'elle était véritable et bonne. L'Empereur ordonna spécialement qu'elle fût publiée et divulguée. L'an 12e de *Chim-kuan* (638 de J.-C.), la septième lune, en automne, l'Empereur fit cet Édit :

« La Sagesse [2] n'a aucun nom déter»miné; les Saints n'ont aucun état »fixe [3], nulle forme certaine; ils insti»tuent les Religions selon le génie des »pays et des peuples, pour secourir »généralement tous les hommes. Un »homme d'une grande vertu, nommé

loigne tant soit peu de la troupe des voyageurs, il disparaît à l'instant et périt sans ressource. Ceux qui traversent ces sablonières, dirigent leur route pendant le jour sur le soleil, et pendant la nuit sur les étoiles et la lune. Mais le plus grand danger vient des vents qui soulèvent ces sables arides, et les élèvent en forme de nuages; c'est ce que l'auteur indique ici.

[1] L'histoire chinoise nous apprend que *Fam-hiven-lim* fut un des principaux ministres de *Thai-tsoug*, depuis l'an 629 jusqu'à l'année de sa mort, en 648 de notre ère. L'auteur du monument a donc raison de l'appeler premier ministre, lors de l'arrivée d'Olopen, en 635.

[2] et [3]. Le paraphraste de Kircher s'est trompé dans ce passage. Par ces paroles, l'empereur Thai-tsoug a voulu faire entendre que toutes les religions sont bonnes, et qu'il n'était pas juste d'exclure la religion chrétienne.

» barque. *Olopen*, du royaume » de *Taçin* et d'une grande ver» tu, prenant les Écritures et les » Images, est venu les offrir » dans la Cour suprême. En exa» minant l'esprit de cette Reli» gion, elle est mystérieuse, » excellente, paisible. En con» templant son primogène vé» nérable, il produit le parfait » et établit le nécessaire. Ce dis» cours est exempt d'un impor» tun verbiage. La raison met » en oubli la nasse; elle amène » les choses à bon port. Elle » est utile aux hommes; elle » doit être publiée par toute la » terre. Que ceux qui sont en » charge construisent sans dé» lai dans le canton, nommé *Y*» *nien*, de la Ville Impériale, un » Temple du royaume de *Taçin*, » et y fassent passer vingt et un » Bonzes. »

La vertu du vénérable *Cheu* s'étant éteinte, le chariot bleu [1] passa dans l'Occident. La sagesse du grand *Tham* étant venue à briller, le vent admi-

» *Olopen*, originaire de *Taçin*, a apporté » de loin des Écritures et des Images, » et est venu les offrir dans ma suprême » Cour. Si l'on examine avec soin le » but et l'esprit de cette Religion, on » la trouvera remplie de mystères ex» cellens, et adonnée à la paix et à la » tranquillité. Si l'on considère atten» tivement le premier Souverain qu'el» le propose d'adorer et révérer, c'est » l'Auteur de tout bien, et l'Instituteur » de tout ce qui est nécessaire pour » obtenir la félicité. Cette Religion ban» nit entièrement de ses discours tout » ennuyeux verbiage et toute affecta» tion de grands mots. Sa doctrine ad» met toute imperfection, pour la con» duire à la perfection; mais la perfec» tion étant acquise, l'imperfection est » oubliée, comme un pêcheur oublie » sa nasse après avoir pris le poisson. » Elle est profitable aux affaires, et » utile aux hommes. Il est expédient » qu'elle fleurisse dans tout le Monde. » Que les officiers que ceci regarde, » construisent sans différer un Temple » à la religion du royaume de *Taçin*, » dans le quartier de la ville nommé » *Y-nim-fam*, c'est-à-dire, *justice tran*» *quille*, et qu'ils y commettent 21 Bon» zes pour professer cet institut. »

Après que la vertu de la vénérable dynastie *Cheu* eut péri, *Lao-kium* [1] passa dans l'Occident. Après que la sagesse de la grande dynastie des *Tham* a brillé, les mœurs admirables de la religion Chrétienne sont venues dans

[1] Il est probable que l'auteur fait ici allusion à Lao-tseu, vieillard que l'on dit être la souche de la famille des *Tham*, et qui eut de nombreux temples en Chine. Ce vieillard étant sorti de l'*Empire du milieu* pour se réfugier en Occident, on suppose que c'est lui qui écrivit le *Tao-te-king*, livre ensuite apporté en Chine, et où il admet l'existence de la *trinité*, comme l'a démontré M. Remusat (voir le N° 21, t. IV, p. 169). Il était donc tout simple que les Chrétiens arrivant de nouveau en Chine, se fondassent sur l'autorité de ce philosophe, qui sans doute avait été en communication avec les Juifs de la dispersion. *(Note de M. de P.)*

rable a soufflé dans l'Orient. Il ordonna à ceux qui étaient en charge, de prendre un portrait fidèle de l'Empereur, pour en faire peindre un semblable sur la muraille du Temple. La beauté céleste répandant l'éclat des couleurs, (rendit) l'admirable porte brillante et fleurie. Les saints vestiges (firent) monter le bonheur, et donnèrent perpétuellement de l'éclat aux mondes réguliers.

Suivant les cartes et les annotations de la région Occidentale, et les histoires et commentaires des Dynasties *Han et Vei* [1], le royaume de *Taçin* embrasse du côté du midi la mer de Corail. Au Septentrion, il est terminé par les montagnes des choses précieuses. Du côté de l'Occident il regarde le pays des immortels, et la forêt des fleurs. Vers l'Orient, il reçoit le vent perpétuel et l'eau faible. Son terrain produit de la toile qu'on lave au feu [2], du

l'Orient. L'Empereur ordonna aussi aux officiers, que cela regardait, de faire peindre son portrait sur la muraille du Temple, conforme à l'original. La beauté du visage céleste répandit son éclat de toutes parts, et donna du lustre à la porte admirable, c'est-à-dire, à la Religion Chrétienne. Ce monument du saint Empereur fut favorable et fortuné, et remplit le monde d'une splendeur perpétuelle.

Suivant les cartes et les descriptions géographiques du pays Occidental, comme aussi suivant les livres historiques des dynasties des *Han* et des *Vei* [1], le royaume de *Taçin* domine du côté du midi à la mer de Corail. Il est terminé au septentrion par les montagnes de toutes choses précieuses. Il regarde du côté de l'occident le séjour des hommes immortels et la forêt des fleurs. Il reçoit du côté de l'orient le vent perpétuel et l'eau faible. La terre du royaume de *Taçin* produit de l'*asbeste*, du baume, de la toile qu'on nettoie en la jetant au feu [2], des pierres précieuses brillantes comme la lune, des pierres qui brillent la nuit. La nation ne connaît ni le larcin ni le bri-

[1] Le Ta-tsin dont il est ici parlé est l'*empire Romain* et aussi la *Judée*. Nous le prouverons plus au long dans un article étendu où il sera parlé aussi du pays de *Sy-yu*, qui n'est pas le nom de la Chine, comme nous l'avons dit par erreur dans la note de la page 52 du dernier N°, mais un pays à l'occident de la Chine, c'est-à-dire la *Syrie*.

[2] C'est ce que les Grecs connaissaient sous le nom d'*asbeste* et d'*amiante*. On sait que c'est une pierre à filamens qui ne se consume pas dans le feu. Les anciens étaient venus à bout de la tisser, et ils en faisaient les suaires dans lesquels ils faisaient brûler les morts. L'amiante est aujourd'hui fort commun. On a fait en Italie d'heureux essais pour le filer, et en fabriquer de la toile et du papier incombustibles. Voir les *archives des découvertes et des inventions nouvelles*, en 1811, p. 267.

parfum qui rappelle l'âme, des pierres de lune brillantes, des pierres qui brillent la nuit. Il ne s'y commet, par coutume, ni assasinat, ni vols. Les hommes y vivent en joie et en paix. Il n'y a point d'autre loi que la loi admirable. On ne crée Roi, que celui qui en a les vertus. Les limites du pays sont amples et vastes. Les choses qui regardent l'ornement, y abondent, y éclatent [1].

Kao-çum [2], grand empereur, a pu respectueusement suivre ses aïeux. En humectant, il colora le vrai vénérable, et établit des Temples admirables dans toutes les provinces. Exaltant de nouveau *Olopen*, il le fit souverain gardien du royaume de la grande Loi. La Loi se répandit dans les dix voies. [3]. Le royaume fut enrichi d'un grand bonheur. Les temples remplirent cent villes; les familles furent enrichies de l'admirable félicité.

Aux ans de *Xim-lii* [4], (698 ou

gandage. Les peuples jouissent d'une paix et d'une tranquillité parfaites. Aucune autre Religion n'y est admise que la religion Chrétienne. Le royaume n'est déféré qu'à celui qui en est digne. Les limites de l'empire sont très-étendues. Tout ce qui peut contribuer à quelque espèce d'ornement que ce puisse être s'y trouve en abondance [1].

Kao-çum [2], grand empereur, imita respectueusement ses aïeux. Il illustra, par une nouvelle augmentation de lumière, la Religion du vénérable et vrai Dieu, et fit élever dans toutes les provinces des temples admirables ou Chrétiens. De plus, à l'exemple de son père, il éleva *Olopen* en dignité, et l'honora du titre de Pontife de la religion gardienne du Royaume. La Religion se répandit dans les dix provinces, c'est-à-dire, dans toutes les provinces de l'Empire. La prospérité de l'État fleurit merveilleusement. Les temples remplirent toutes les villes, et les familles furent comblées d'une félicité admirable ou chrétienne.

Sous l'impératrice *Uu-heu*, régnant

[1] Il n'est pas besoin d'avertir qu'il y a bien des fables dans cette description de l'empire Romain; nous donnerons l'explication de quelques-unes dans notre article sur le *Ta-tsin*.

[2] C'était le neuvième enfant de *Thai-tsoung*. Il succéda à son père l'an 650. Homme d'un caractère faible, il se laissa gouverner par sa femme, la fameuse *Uu-heu*.

[3] L'empereur *Tham-thai-çum* divisa, l'an 627, tout l'empire de la Chine en dix grandes provinces ou voies, comme il lui plut de les nommer.

[4] Voir dans l'ouvrage de Visdelou quelques traits de la vie de cette femme : il nous suffira de citer le jugement suivant. « On ne saurait dire si c'é-

699), les enfans de *Xe* employèrent la force, et (firent) rejaillir leur bouche dans l'orientale *Cheu*. Sous la fin de *Sien-thien* (l'an 712), des Lettrés inférieurs raillèrent, diffamèrent, méprisèrent et calomnièrent étrangement dans l'Occidentale *Hao*. Il y eut *Lo-han*, chef des bonzes, *Kii-lie* d'une grande vertu, et *Kuei-Siü* de *Kin-fam*, bonzes extraordinairement illustres [1]; ils relevèrent ensemble le câble mystique, et relièrent unanimement le nœud rompu.

Hiuen - çum, empereur d'une haute sagesse, ordonna à *Nim - kue* et aux autres quatre Rois d'aller en personne au toit de la félicité, et d'élever fermement l'autel du Temple. La poutre de la loi, courbée pendant quelque tems, fut élevée de nouveau. La pierre de la Doctrine, penchée pendant un

sous le titre de *Xim-lii* (l'an 698 ou 699 de J.-C.), les sectateurs de *Fo*, ou de la religion des *Bonzes-hocham*, unissant leurs forces, lâchèrent la bride à leur langue dans la ville impériale nommée *Loyam* (aujourd'hui *Honan-fu*, ville de la province *Honan*). Sous la fin du règne d'*Hiuen-çum*, sous le titre de *Sien-thien* [1](l'an 712 de J.-C.), des Lettrés du bas ordre diffamèrent extrêmement la religion Chrétienne. Dans l'occidentale *Hao* (ville de la province de *Xensi*, autrefois le siége de l'empereur *Uu-uam*, située à l'occident de *Si-ngan-fu*), il y eut quelques personnes, savoir, *Lohan*, chef des bonzes, et *Kii-lie*, doué d'une grande vertu, et avec eux *Kin-fam* (peut-être originaire du quartier de la ville impériale nommé *Kin-fam* à cause de l'or), *Kuei-siü* [1], bonzes extrêmement illustres, qui joignant leurs forces ensemble, relevèrent la Religion abattue, et renouèrent (la religion) déchirée.

Hiuen-çum, empereur d'une grande sagesse, ordonna à *Nim-kue* et à quatre autres Rois d'aller en personne visiter l'Église des Chrétiens et d'avoir soin qu'on y fît le service divin. Alors la Religion, qui avait été opprimée pendant quelque tems, commença de nouveau à se relever, et cette même Religion, qui, pendant ce tems-là, avait été courbée, fut redressée comme auparavant. Le même empereur *Hiuen-çum*, commençant de régner

»tait une femme ou un monstre féminin. D'un côté, ce fut un monstre d'impureté, de cruauté, d'impudicité et de fourberie; de l'autre, c'était un prodige d'esprit, de génie, de jugement et de dextérité.» Elle gouverna l'empire pendant 50 ans, depuis 656 jusqu'en 705, où elle fut chassée du trône par les grands, et où elle mourut âgée de 82 ans. On ne doit pas s'étonner que la religion chrétienne ait été persécutée sous le long règne de cette méchante femme.

[1] Tous ces noms sont ceux de prêtres chrétiens.

tems, fut redressée et remise à plomb. Au commencement de *Thien-pao*, il ordonna à *Kao-lii-sü*, grand général des armées, de porter les portraits des cinq Saints, et les déposant, de les placer dans le Temple. Il donna cent pièces de soie, et offrit, prenant part à la joie, les portraits éclatans. Il fut permis de saisir les moustaches du dragon [1], quoique éloignées, et l'arc et l'épée. Les cornes du soleil répandirent la lumière sur les célestes visages de huit-dixièmes de pied.

sous le titre de *Thien-pao*, ordonna au généralissime des armées, nommé *Kao lii-su* (fameux eunuque de ce tems-là), de placer dans les églises les portraits des cinq saints (Empereurs ses prédécesseurs), et d'offrir en même tems un présent de cent pièces de soie. *Kao-lii-su* apporta respectueusement les portraits des sages empereurs; et, quoique ces empereurs eussent déjà été enlevés au ciel par des dragons [1], il fut pourtant permis de regarder et de toucher les monumens de leur souvenir. Leur bel air brilla vivement dans leurs portraits, et il fut accordé de contempler depuis leur visage céleste.

(La suite au prochain Numéro.)

[1] L'auteur du monument fait allusion à une fable de l'histoire chinoise, d'après laquelle l'empereur *Hoang-ti* aurait eté enlevé au ciel avec plus de 70 personnes sur un grand dragon. Quelques personnes n'ayant pu saisir que les moustaches du dragon, furent secouées, et retombèrent à terre. Le sens de ces paroles est donc que ces cinq empereurs étaient allés au ciel à la vérité, mais qu'ils avaient laissé sur la terre tant de monumens de leur souvenir que leur mémoire ne devait jamais périr. Quant à ces cinq empereurs, on ne doit pas s'étonner comme le fait Visdelou que l'auteur du monument les place dans le ciel. Car, nous montrerons un jour qu'ils ne sont autres qu'Adam et ses fils déifiés, et donnant leurs noms aux planètes. (*De P.*)



Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Départ de missionnaires pour l'Orient.* — Le lundi 29 février, plusieurs missionnaires, destinés pour l'Orient, sont partis pour aller s'embarquer à Nantes; deux appartiennent à la congrégation de St-Lazare et trois au séminaire des Missions-Étrangères. Le départ de ces derniers a été touchant; M. l'abbé Dubois, supérieur des Missions-Étrangères, si long-tems missionnaire dans l'Inde leur a adressé l'allocution d'adieu. Elle s'est terminée par ces mots :

« Chers confrères, s'est écrié le vieux prêtre d'une voix émue, un dernier devoir nous reste à remplir; il serait pénible, bien pénible pour d'autres que pour des chrétiens: mais la gloire de votre mission, la puissance de cette croix dont vous êtes armés vous donne de la confiance. Enfans de l'Evangile, nous allons baiser ces pieds qui vont marcher sur les traces des premiers apôtres, et de tant d'autres qui sont allés arroser la terre, que vous êtes destinés à féconder, de leur sueur et de leur sang; nous allons nous jeter à vos genoux, glorifier le Seigneur dans la personne de ses enfans les plus chéris et nous donner rendez-vous, mes chers confrères, dans un autre monde, un monde meilleur, car ce n'est que là que nous devons nous revoir. »

Après le discours du vénérable supérieur chacun, suivant le pieux usage de la maison, s'est approché, et a baisé d'abord les pieds et ensuite la joue de chacun des missionnaires qui allaient partir. Les prélats ont commencé. NN. SS. les évêques d'Aix, d'Icosie, de Périgueux, de Besançon, entre autres évêques, sont venus, dans toute l'humilité du chrétien, se prosterner aux pieds de ces simples prêtres, et rendre hommage au généreux dévouement de ces hommes que la religion peut seule comprendre, et qu'elle aussi peut seule dignement récompenser.

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS. St.-LOUIS. — *Arrivée de sept missionnaires belges.* — Une solennité remarquable a eu lieu à St-Louis, dans l'état du Missouri, le 20 décembre dernier. Sept missionnaires belges sont arrivés en cette ville, venant offrir leurs secours aux ouvriers évangéliques qui déjà cueillent sur cette terre une si abondante moisson. Dès leur arrivée ils

ont été conduits à St.-Stanislas, où ils se reposeront pendant quelque tems, pour se préparer à leurs travaux évangéliques.

La veille de la Saint-François-Xavier, il était arrivé à Saint-Louis un Indien venant de l'autre côté des montagnes rocheuses, c'est-à-dire de plus de six cents lieues. Ce sauvage avait été élevé dans la mission du Saut-Saint-Louis au Canada, était retourné chez les Indiens, il y a dix-huit ans, et n'avait point oublié la religion dans la tribu des Indiens à *tête plate* (c'est ainsi qu'on les nomme), chez lesquels il s'était établi. Il était parti des sources de la rivière Colombia, pour se rendre au Canada avec ses deux fils qu'il voulait faire baptiser; mais ayant appris qu'il y avait des prêtres à Saint-Louis, il s'y rendit, fit baptiser ses enfans, se confessa lui-même, et reprit la route de son pays, après avoir instamment prié qu'on envoyât des missionnaires dans sa tribu.

Comme elle n'a point de commerce avec les blancs, il y aurait plus d'espérance de succès. D'autres nations demandent aussi des missionnaires.

Deux de ces derniers devaient commencer le 1er février un établissement parmi les sauvages.

MÉLANGES.

Existence de reptiles monstrueux dans les fleuves et dans la mer. — Nous avons déjà parlé dans les *Annales* de quelques passages du livre de Job et de l'histoire de Jonas, où il est question de reptiles monstrueux qui habitent au milieu des eaux [1]. Nous avons cité à cette occasion différens faits qui viennent à l'appui de ce que disent nos Écritures. En voici quelques autres, qui prouvent que nous sommes loin encore de connaître toutes les merveilles de la création, et qu'il n'est pas prudent de s'inscrire en faux contre les passages de la Bible, où il est parlé de l'existence d'animaux que nous ne connaissons pas. Nous lisons dans la *Revue britannique*:

« Au mois décembre dernier, dit M. Piddington dans une lettre adressée à la *Société asiatique du Bengale*, je commandais un petit brick espagnol; nous avions jeté l'ancre dans la baie de Marivellas, près de Manille. Vers midi, ayant entendu du bruit sur le pont, j'y montai: mais tout à coup, regardant à bâbord et à tribord, je crus que nous avions été entraînés par un courant sur un banc de sable ou de corail. Mon premier mouvement fut de commander de mouiller une seconde ancre. Cet ordre fit un instant sourire mes gens, pour la plupart nés dans ces contrées. « Vous vous trompez, capitaine, me dirent-ils; c'est un *chacon.* » Je ne comprenais pas. Cependant, avec plus d'attention, je dis-

[1] Voir le N° 17, tome III, p. 304.

tinguai le dos d'un énorme poisson qui passait sous le vaisseau. Sa robe, roux fauve, était à certaines distances, couverte de taches noires. C'est ce que j'avais pris pour un banc de sable. Le contre-maître, marin intrépide, se jeta aussitot dans une chaloupe avec quatre hommes pour le harponner. Mais au moment de lancer le harpon, le monstre, secouant ses nageoires, faillit engloutir la chaloupe : mon contre-maître, effrayé de cette manœuvre, devint aussi craintif qu'il avait été d'abord empressé. Le *chacon* resta environ vingt minutes à fleur d'eau, il regagna ensuite lentement les régions inférieures. D'après ce que que j'ai vu de mes propres yeux, ce monstre peut avoir 60 à 80 pieds de long et 30 de large. Les gens du pays m'ont assuré qu'on voit assez souvent sur les côtes des poissons de cette espèce. Pour moi, je suis très-fâché de n'avoir pu l'observer plus long-tems. »

Autre reptile monstrueux dans le fleuve des Amazones. — « Dans son voyage au *Chili*, au *Pérou* et sur le *fleuve des Amazones*, le professeur *Pœppig* mentionne un fait qui a été déjà plusieurs fois observé et qui est encore, en quelque sorte, inexplicable. Lorsqu'on voyage la nuit sur ce fleuve, et que le silence règne dans l'air et sur les eaux, il arrive souvent que ces eaux s'agitent tout-à-coup au loin et que les vagues semblent arriver avec furie vers l'observateur. Le bruit cesse ensuite peu à peu, et l'onde devient calme comme auparavant. Cette agitation momentanée et fréquente inspire une grande frayeur aux Indiens : ils l'attribuent à un monstre marin qu'aucun d'eux n'a vu, mais dont l'existence est pour eux tous une chose avérée, et qui offre aussi une grande probabilité aux voyageurs qui ont exploré ces contrées. Selon M. *Pœppig*, le bruit en question serait pareil à celui d'un vaisseau qui remonterait le fleuve, poussé par un grand vent; il dit l'avoir entendu distinctement, à trois reprises différentes, dans le *Solimoes* près de *Fonteboa*. Ce phénomène n'a jamais été remarqué pendant le jour. Quoiqu'on l'attribue à la présence d'un serpent gigantesque, les Indiens affirment que ce n'est pas le grand *Boa*, qu'on rencontre fréquemment étendu sur les rives du *Palisadas*. A l'appui de cette observation, on rapporte encore qu'on a trouvé près d'*Ega*, dans les grands lacs, des amas d'excrémens dans lesquels on distinguait des os du *Capyguaras* et du *Lamantin*, et qui formaient des cônes de cinq pieds de long. M. *Martins* admet aussi l'existence d'un reptile énorme dans le fleuve des Amazones. »

Notice sur les plus anciennes cartes où l'Amérique a été figurée. — Le bulletin de la *Société de géographie* public une lettre de M. Alexandre de Humboldt, à M. Jomard, *sur la chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique*, où nous trouvons la note suivante :

« 1500. La plus ancienne carte *dessinée* de l'Amérique que l'on connaissait

était celle de 1527, de la bibliothèque d'Ebner de Nuremberg, aujourd'hui à la bibliothèque militaire de Weimar ; mais la mappemonde de la collection de M. le baron Walkenaer, reconnue pendant le choléra de 1832, est *dessinée* à Puerto-Santa-Maria, en 1500, par Juan de la Casa, compagnon du second voyage de Colomb, compagnon d'Ojeda et de Vespuce dans l'expédition de 1499.

1507. Martinus-Ylacomilus, professeur à Fribourg, qui, dans le tems des vendanges, allait en Lorraine, dont le duc, grand protecteur des études géographiques, était lié avec Vespuce, propose le premier dans une petite cosmographie [1], le nom d'*Amérique*. Ylacomylus confond dans son ouvrage Colomb et Vespuce. La date de 1507 prouve seule déjà combien est injuste l'inculpation si souvent répétée contre Vespuce d'avoir placé son nom sur des cartes du nouveau continent comme *piloto major* du roi d'Espagne ; Vespuce n'a eu cette charge que depuis le 22 mai 1508.

En 1508 paraît dans l'édition de Ptolémée la *première carte* gravée du nouveau continent, mais sans nom d'*Amérique*, par Jean Ruysch, comme l'a fait voir Walkenaer dans la *Biographie universelle*.

En 1509, se trouve le nom d'*Amérique* (proposé par Ylacomylus en 1507), déjà en usage, comme une dénomination très-connue, dans un ouvrage cosmographique anonyme, qui porte le titre *Globus mundi declarati, sive Descriptio mundi et totius orbis, impress. Argent.* 1509. C'est trois ans avant la mort de Vespuce.

1512. L'Amérique est aussi nommée dans la lettre à Rodolphe Agricola, datée de Vienne 1512, par Joachim Vadianus, dans son Commentaire sur Pomponius-Mela, qui parut en 1522.

1520. La première carte gravée du Nouveau-Monde avec le nom d'Amérique n'est pas celle de Ptolémée de 1522, mais une mappemonde de Petrus-Appianus de 1520, annexée pour la première fois à l'édition de Camers de Solin *Polyhistor*. (Viennæ, Austriæ, 1520) [2].

1522. C'est sans doute, parmi les éditions de Ptolémée, la première, celle de 1522, qui offre le nom d'*Amérique* ; mais cette carte est de deux ans postérieure à la carte gravée dans le Solin de Camers et le Mela de Vadianus.

AL. DE HUMBOLDT.

1 Cosmographiæ introductio : insuper quatuor Am. Vespucii navig. imp. in urb. Deod. 1507.

2 Cette carte, avec le nom d'*Amérique*, offre sur la planche la date de 1520; l'isthme de Panama s'y trouve percée par un détroit, ce qui est d'autant plus remarquable que cette erreur des cartes chinoises est déjà consignée sur un globe de Jean Schoner, de 1520 aussi. De plus cette carte d'Appien, tout en offrant le mot d'Amérique, ajoute dans cette même partie méridionale : « qu'elle a été découverte, en 1497, par Colomb. » C'est l'année de la prétendue découverte de Vespuce ajoutée au nom de Colomb.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 69. — 31 Mars 1836.

Revue littéraire et scientifique.

TABLEAU

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES PARUS RÉCEMMENT

EN ALLEMAGNE

EN FAVEUR DU CHRISTIANISME.

Un noble étranger, un Russe, qui suit nos travaux avec un intérêt et une attention qui nous honorent, a bien voulu nous permettre d'insérer dans nos *Annales* l'article suivant, fruit d'un voyage qu'il a fait en Allemagne pendant les derniers mois de l'année qui vient de finir. Nous n'avons pas besoin de faire observer à nos abonnés l'importance de ces documens, qui n'ont été donnés dans aucun autre recueil, et qui viennent nous prouver que le mouvement chrétien qui se manifeste en France, a dejà fait des progrès en Allemagne. Cet article, joint à ceux que nous avons donnés, dans les tomes IX et X, *sur les Ecrivains catholiques allemands* et sous le titre de *Galerie catholique du* 19e *siècle*, formera un tableau à-peu-près complet de la littérature et de la science en Allemagne, dans leurs rapports avec le Christianisme. En remerciant l'auteur de sa précieuse communication, nous regrettons qu'il ne nous ait pas permis de le nommer.

Le Directeur, A. B.

La science politique devient historique ou naturelle. — Les philosophes deviennent chrétiens. — *Philosophes.* — Mœhler. — Günther. — — Pabst. — Eschenmayer. — Fischer. — Weisse. — Feuerbach. — — Müller. — Steffens. — Windischmann. — Schubert. — Hoffmann. — Molitor. — Passavent. — Journaux chrétiens. — *Sciences historiques.* Stentzel. — Mentzel. — Hurter. — Leo. — Goerres. — Stimgass. — — Ritter. — *Sciences politiques.* Henri Leo. — Anonyme. — F. J. Stahl. — Raumer. — De Glinka.

La littérature scientifique de l'Allemagne présente depuis quelques années un double caractère; progrès de ce que l'on nomme l'école historique, et tendance de plus en plus prononcée vers l'esprit religieux.

Les sciences *politiques* se dégagent visiblement de l'ancienne méthode *philosophique*. Elles mettent de côté les abstractions, et ne s'appliquent qu'à l'étude consciencieuse des faits; si bien que toutes ces sciences ne consistent presque plus qu'en des recherches sur le développement historique des sociétés; car le monde moral ayant ses lois et ses faits nécessaires comme le monde physique, la science ne peut faire ces faits et ces lois, pas plus qu'elle ne fait la pesanteur d'un corps ou la semence d'une plante. Elle doit se borner à les chercher, à les constater, à les décrire et à en observer la génération *naturelle*. De là le surnom d'*Ecole historique*, *naturelle* ou *génétique* [1]. De même que la nature physique offre l'objet et les matériaux des sciences naturelles, l'histoire, qui est, pour ainsi dire, la nature du monde moral dans sa manifestation dans le tems, devient la véritable base des sciences politiques. Ce n'est plus la philosophie qui fait l'histoire, mais l'histoire qui fait la philosophie [2].

Quant à la *philosophie* proprement dite, elle a pris pour terme de route le *Christianisme*; le Christ est devenu son centre d'attraction. Aussi les écrits sur la foi et la science, sur la philosophie dans ses rapports avec la religion, abondent depuis quelque tems en Allemagne. Cette tendance de la philosophie actuelle est incontestable, dit un critique de ce pays [3]. Un philosophe,

[1] *Genetische schule.*

[2] Ces quelques mots n'expliquent que le côté *pratique* de cette méthode. Nous aurions trop à dire si nous voulions définir le point de vue *spéculatif* de l'école historique.

[3] Stahl. — Il sera fait mention de cet écrivain dans le courant de l'article.

quand même il ne serait pas chrétien, ne pourrait plus se dispenser désormais de déterminer sa position à l'égard du Christianisme, car c'est là la grande question qui occupe le monde aujourd'hui. On reconnaît maintenant généralement en Allemagne que, philosophiquement parlant, le Christ et l'Idée sont identiques; la religion et la philosophie s'accordent sur ce point. Mais elles se partagent encore, quand il s'agit de savoir, si c'est le *Christ* qui est l'*Idée*, ou si c'est l'*Idée* qui est le *Christ*. Tout ce qui est, y compris les lois morales dont nous confessons la suprématie et la sainteté, n'existe-t-il que par la personne du Christ, ou bien au contraire, la personne du Christ n'est-elle que la conséquence et la manifestation nécessaire de cette loi impersonnelle qui régit le monde? La religion s'appuie sur la première thèse, la philosophie soutient la seconde. Ce point de vue, il va sans dire, n'est pas celui de la philosophie vraiment chrétienne qui gagne du terrain en Allemagne, surtout dans ses applications aux sciences politiques, comme on le verra par quelques ouvrages que nous citerons. Mais on ne peut nier que ce ne soit un véritable progrès qu'il importe grandement de constater, et c'est ce que nous allons faire en passant en revue les publications les plus remarquables sorties, dans ces derniers tems principalement, de l'école historique et Chrétienne.

Cette école seule contient le germe d'un véritable progrès; elle seule, selon toute probabilité, rétablira réellement l'harmonie si désirée entre la philosophie et la religion, non en les amalgamant ensemble, mais en subordonnant la science à la foi, condition absolue de tout avancement ultérieur de l'esprit humain. Commençons par quelques ouvrages philosophiques.

PHILOSOPHIE.

Mœhler, écrivain catholique, ayant fait il y a quelque tems un livre de philosophie religieuse, sous le titre de *Symbolique*, a été vivement attaqué par *Bauer*, protestant et rationaliste. Ces débats viennent d'être résumés par *Günther*, dans l'ouvrage fort estimé qui a paru en 1834, et qui a pour titre : *Dernière symbolique* [1]. Le même auteur a publié la même année, de concert

[1] *Der letzte Symboliker*.

avec *Pabst*, les *Têtes de Janus* [1], journal religieux et philosophique, publication d'un très-haut mérite.

En nommant *Pabst* nous devons encore faire mention de son *Histoire de l'Homme*, parue en 1830 [2]. C'est une heureuse tentative d'alliance entre la foi et la science. L'ouvrage eût été parfait dans son genre, si M. *Pabst* ne s'était pas laissé aller à une trop grande admiration pour Descartes.

La *Philosophie religieuse de Hégel, comparée à la philosophie chrétienne*, par *Eschenmayer* [3] est un ouvrage très-recommandable, qui met à nu la direction anti-chrétienne du système de Hegel, en dépit de la peine que celui-ci a prise de cacher sa pensée sous l'échafaudage obscur de sa logique.

La *Métaphysique de Fischer*, le *système de métaphysique de Weisse* et l'*histoire de la nouvelle philosophie, depuis Bacon jusqu'à Leibnitz*, par *Feuerbach*, ont été généralement accueillis avec éloge. Leurs auteurs appartiennent à l'école de Hegel, mais ils font d'heureux efforts pour s'en éloigner et pour devenir véritablement chrétiens. Le dernier ouvrage surtout a fait sensation.

La *Physiologie* de *Muller* se distingue par une richesse de faits et d'observations peu communes; il ne manque à cette œuvre qu'une plus grande vue d'ensemble, et peut-être une foi chrétienne plus arrêtée.

Steffens n'a rien publié depuis quelque tems, sinon une confession de foi en faveur du *Christianisme* [4].

Le quatrième volume du célèbre ouvrage de *Windischmann*, la *Philosophie dans la progression de l'histoire* [5], a paru l'an dernier. Ce volume traite de la philosophie de l'Orient. Nous rappellerons en passant un autre écrit du même auteur, publié depuis 5 à 6 ans : *Ce qui manque à la médecine* [6]. Windischmann publia sous ce titre des considérations profondes sur le matérialisme de la médecine actuelle.

[1] *Janus kœpfe.*

[2] *Der Meusch und seine Geschichte, als beitrag zur Philosophie des Christenthums.*

[3] *Die hegelische Religions philosophie verglichen unt der christlichen.*

[4] *Religiœses Glaubensbekenntniss.*

[5] *Die Philosophie im Fortgange der Weltgeschichte.*

[6] *Was der Heilkunde Noth thut.*

La belle *Histoire de l'Ame*, de *Schubert*, est à sa 3e édition. A la forme près, peu appropriée à l'enseignement, c'est la meilleure psychologie qu'on possède jusqu'à présent en Allemagne. La foi et la science y révèlent tour à tour les mystères de notre être psychique.

Hoffmann, professeur de philosophie à Wurtzbourg, disciple de Baader, a fait paraître l'année dernière deux brochures, résumant quelques idées de son maître sur la nature de Dieu. Elles portent des titres quelque peu audacieux; l'une, l'*action immanente de la vie de Dieu* [1]; l'autre, *Développement spéculatif de l'éternelle génération de Dieu par lui-même* [2]. Baader est un des plus forts penseurs de l'Allemagne, et ses derniers écrits le prouvent. De plus, il s'est toujours opposé à la philosophie irréligieuse de l'époque, mais ses idées se ressentent un peu trop de l'étude de Jacob Bœhm, dont il est un chaud partisan. Les vues qui appartiennent proprement à Baader sont chrétiennes, mais celles qu'il emprunte à Bœhm inclinent quelquefois vers le panthéisme. Sa mort, toute récente, est la perte la plus sensible qu'ait éprouvée la science allemande depuis long-tems.

M. *Hoffmann* vient de rendre au monde philosophique un service immense en publiant cette année une *Introduction à la philosophie de F. Baader* [3]. Les idées mères de cette doctrine ont été exposées par le disciple avec une clarté et une grâce de style, dont les écrits du maître ont toujours été privés. Ce travail est suivi d'articles critiques sur plusieurs ouvrages remarquables qui ont paru récemment en Allemagne, ayant trait à la philosophie, à la jurisprudence et à la politique. Le livre de M. *Hoffmann*, que nous recommandons particulièrement, est un véritable panthéon de la science chrétienne d'Allemagne.

Molitor va livrer à l'impression le 3e volume de sa *Philosophie de la tradition* [4]. Ce savant ouvrage acquiert chaque jour une

[1] *Der imanente Lebénsprozess Gottes.*

[2] *Speculative Entwickelung der ewigen Selbsterzeugung Gottes.*

[3] Voici le titre allemand : *Vorhalle zur speculativen Lehre Franz Baaders.* Achaffenburg. 1836.

[4] Le premier volume de la *Philosophie de la tradition* a paru en français depuis plus d'un an. Cette traduction, faite sous les yeux de l'auteur, est due au zèle de M. Xavier Quris, jeune homme plein d'avenir et d'amour pour les études allemandes, et qui occupe actuellement une chaire

plus grande renommée parmi les partisans d'une vraie philosophie, et les esprits élevés qui comprennent la haute signification historique du peuple hébreu. Ce 3e volume contient une critique historique et philosophique de la Cabale juive.

Le docteur *Passavent*, favorablement connu par ses travaux sur le Magnétisme animal, vient de faire un petit traité sur *la liberté morale de l'homme*. Cet écrit est riche en aperçus lumineux, et présente des solutions philosophiques fort satisfaisantes sur la chûte des anges, le péché originel, etc.

Un livre d'une lecture aussi instructive qu'édifiante, et qui touche également aux régions de la spéculation, comme à celles du sentiment, a paru, en 1831, sous ce titre : *de l'Influence de la Philosophie sur le développement de la vie intérieure* [1]. L'auteur appartient évidemment à l'école de Baader, école qui commence à se propager en Allemagne.

Parmi les recueils périodiques consacrés à la Philosophie, nous citerons les deux excellens recueils suivans. *Journal trimestriel de Tubingue* [2]; et les *Annales* (*Jahrbücher*) *de Théologie et de Philosophie chrétienne*, publiées par *Standeumayer*, *Kuhn*, et *Locherer*. Cette revue a trois ans de date, et paraît également tous les trois mois.

SCIENCES HISTORIQUES.

Le nombre des ouvrages d'histoire s'est accru considérablement depuis quelques années.

L'*Histoire des Empereurs Saliques* par *Stentzel* [3], servant de complément à la célèbre histoire des Hohenstaufen de Raumer, occupe toujours le premier rang.

L'*Histoire des Allemands depuis la réformation* [4], par *Mentzel*, est très-appréciée. Le dernier volume (il y en a 6) a paru l'an passé. Une critique équitable, si difficile à maintenir dans son intégrité au milieu du choc des passions religieuses, donne à cette publication une grande importance.

de philosophie au collége de Lorient. Il serait à désirer que ce livre fut plus connu. Les *Annales* rendront bientôt compte de cet ouvrage.

[1] *Mittheilungen* über den Einfluss der Philosophie auf die Entwicklung des inneren Lebens.

[2] *Tübinger Quartalschrift.*

[3] *Geschichte der Salischen Kaiser.*

[4] *Geschichte der Teutschen seit der Reformation.*

L'impartialité devient de plus en plus le caractère distinctif des travaux historiques en Allemagne. A mesure que l'on creuse les faits, ils se dépouillent de l'alliage des systèmes et des préventions religieuses et politiques. *Hurter*, protestant, vient de terminer son *histoire du pape Innocent III*, ouvrage souvent opposé à l'esprit du Protestantisme, et qui fait justice des opinions erronées répandues sur ce pontife. L'auteur protestant défend Innocent III avec une chaleur que n'y mettraient pas bien des Catholiques.

L'*Histoire du moyen-âge*, par *Leo*, écrivain protestant (premier volume), s'annonce sous les mêmes auspices. Le gigantesque édifice du moyen-âge, qui échappe à la mesure rétrécie du rationalisme, est reproduit dans ce livre avec ses imperfections de détail, mais avec toute la grandeur et l'harmonie générale de ses proportions.

Goerres s'est borné à la publication de son *Introduction à l'Histoire Universelle*, qui a fait époque il y a trois ans. Il a livré à l'impression ses derniers cours faits à Munich, et leur a donné pour titre : *Système de mystique*. C'est un développement philosophique et historique de la vie des Saints et des faits miraculeux du Christianisme. On y verra comment une science profonde vient confirmer les récits de la foi.

Steingass, gendre de Goerres, s'occupe d'une nouvelle traduction des originaux grecs de l'Évangile et de leur confrontation entr'eux, qu'il fera précéder d'une introduction critique. Ce travail paraîtra incessamment sous le titre d'*Harmonie des Evangiles* [1].

Le quatrième volume de *Géographie comparée*, par *Rietter*, a vu le jour en 1834. Ce magnifique ouvrage est trop connu pour que nous en parlions ici.

SCIENCES POLITIQUES.

Nous passons aux publications concernant les sciences politiques. Les trois ouvrages dont nous offrons une courte analyse sont de véritables événemens. Ils renversent toutes les données de la politique rationaliste, et reconstruisent la science en lui posant Dieu pour principe, et pour fondement la Nature.

[1] *Evangelien harmonien.*

Ces ouvrages joints aux écrits de MM. de Maistre et de Bonald, en France, et de Haller et d'Ad. Muller en Allemagne, formeront un arsenal imposant à l'usage de la science chrétienne et contre-révolutionnaire.

Etudes et esquisses servant à une histoire naturelle de l'Etat [1], par *Henry Leo*, un vol. — Ce livre a paru il y a deux ans; le titre annonce des études préliminaires, des lignes destinées à former le plan d'un ouvrage plus vaste, mais ce travail, tout concis qu'il est, présente une grande masse d'observations profondes sur les phénomènes de la vie sociale.

Leo considère l'état comme un FAIT d'*origine divine*, comme un fait non imaginé par l'homme, mais inhérent à son existence. De même que personne n'a inventé une langue pour un peuple, de même que toute langue a ses règles nécessaires, ainsi les mouvemens de la vie d'un peuple et sa formation en état, ont leur règle, leur enchaînement, et leur nécessité intérieure. A mesure que la réflexion humaine s'empare de la société et se pose vis-à-vis de l'œuvre de Dieu, l'édifice s'ébranle, la règle s'altère, l'État s'éloigne de la pureté native et divine, et se trouble dans son développement naturel.

« La barbarie et l'ignorance orgueilleuse du dernier siècle,
» dit l'auteur, a seule pu établir l'opinion absurde, que l'État
» était l'œuvre arbitraire de l'homme, et aurait pu ne pas exister.
» L'État est posé avec l'homme; s'il n'y avait dans le monde
» qu'une seule famille, elle formerait à elle seule un État, car
» tous les attributs de l'État se trouvent dans la famille. Etudier les
» diverses phases et les élémens matériels et spirituels de la vie
» sociale, qui forment pour ainsi dire un système de vaisseaux
» dans lesquels l'esprit des peuples est contenu, et se meut
» comme le sang dans les veines; tel est l'objet d'une science
» qu'on peut nommer *Physiologie*, ou *Histoire naturelle de l'État*.
» Elle se fonde sur l'observation des faits mêmes de la vie sociale. »

Voici les principales divisions de l'ouvrage :

Notion et contenu de la Physiologie de l'État. — Sources et matériaux de la science. — Elémens des États.

Leo partage les États en organiques et mécaniques. Les uns, où domine l'esprit de famille et la propriété foncière; les autres,

[1] *Studien on Skizzen zu einer Naturlehre des Staats.*

constitués sur d'autres bases, comme : la peur (de la privation des biens célestes), l'autorité matérielle amenée par la domination militaire; les biens matériels (états où domine l'intérêt de l'argent); l'idéocratie (qui sacrifie tout pour un principe, comme on le vit sous la république française).

L'introduction contient la critique des écrits politiques d'Aristote, de Machiavel, de Montesquieu et de Haller. Sur l'ensemble de l'ouvrage plane un sentiment religieux qui n'en fait pas le moindre mérite.

La science politique fixée sur une base immuable; *Essai par un homme d'état* [1]. L'auteur de ce grave ouvrage ne s'est pas nommé; son œuvre révèle une grande connaissance des théories politiques, une profonde compréhension des mystères de la vie sociale, et une longue pratique administrative.

A ses yeux la science politique n'est pas la simple connaissance des diverses formes qu'affectent les États et du mécanisme des gouvernemens; elle ne saurait exister, selon lui, sans la science de l'homme, de la nature et de Dieu. Aussi, conformément à ce point de vue, l'ouvrage est divisé en cinq livres. Le 1er livre contient des aperçus philosophiques sur la nature humaine, sur les diverses facultés de l'homme et sur sa destination ici-bas. Le 2e livre traite de la société humaine et des élémens qui la composent. Le 3e examine les diverses lois de la nature et la position de l'homme dans l'univers. Le 4e s'occupe des principes du Christianisme et de leur influence sur les individus et les peuples. Enfin le 5e contient les règles générales de la science politique qui dérivent du principe chrétien.

L'auteur démontre que l'État n'est qu'une grande communauté de familles, formée peu à peu par l'accroissement du genre humain; que l'État découle de la nature même de l'homme, et sert de moyen au but de l'humanité; que le but de cette communauté de familles, n'est autre que le but de chaque famille prise isolément, de chaque individu qui la compose, de chaque homme isolé (en tant qu'être raisonnable), — à savoir, le bien moral, la préparation pour une autre vie; et qu'en conséquence, le but de l'humanité est également le but de l'État.

[1] *Versuch die Stautwissen schaft auf eine unvandelbare Grundlage fest zu stellen.* Wien. 1835.

Nous poursuivons l'enchaînement logique du raisonnement de l'auteur.

Le but de l'humanité se trouve donc dans le bien-être moral; le bien-être moral dans la conformation à la loi divine; la loi divine dans l'esprit de l'amour; l'esprit de l'amour dans le Christianisme ; or, l'esprit de l'amour reposant sur l'éternité et l'immuabilité de la parole divine, il suit tout naturellement que la base immuable de la science politique ne se trouve que dans le principe chrétien.

L'auteur fonde sur cette base sept propositions et règles capitales de la science. Nous les rapportons textuellement :

1re Proposition. — Ce n'est pas la forme politique, mais l'esprit de la vie intérieure de l'Etat qui constitue le bien-être durable d'un Etat.

2e Proposition. — L'esprit religieux doit être protégé et activé par toutes les voies possibles, conformes toutefois à la loi de l'amour.

3e Proposition. — Les sources de l'immoralité doivent être fermées. La moralité doit être propagée par l'enseignement, l'exemple et la loi.

4e Proposition.—L'instruction doit être répandue dans toutes les classes de la société.

5e Proposition. — Ce n'est pas l'arbitraire, mais le droit qui doit régner dans l'Etat. (*Justitia regnorum fundamentum.*)

6e Proposition. — L'activité utile des citoyens, l'industrie, doit être stimulée et répandue par des moyens en harmonie avec le développement naturel d'un peuple.

7e Proposition. — Tout ce qui est beau, agréable ou bon, en tant que cela ne s'oppose pas à des buts plus élevés de l'État, doit trouver protection et encouragement.

Ces sept règles capitales, développées dans l'ouvrage avec leur application, à la vie des États, sont ramenées et rattachées aux trois termes constitutifs du principe chrétien, la simplicité, l'amour et la prudence.

Le plan de ce livre est nouveau, comme on le voit; ce n'est pas une théorie arbitraire, mais une déduction rationnelle des lois qui régissent l'univers, et leur application à la science politique. Voilà pourquoi l'exposition de ces lois, les recherches

sur l'homme, la nature et la révélation chrétienne, remplissent les deux tiers de l'ouvrage.

La philosophie du Droit, traitée au point de vue historique [1], par *F. J. Stahl.* — Tandis que l'ouvrage, dont nous venons de parler, prend les principes chrétiens pour base de la science politique, M. Stahl en fait autant pour la philosophie du droit. Cet ouvrage est des plus remarquables, et fait grand bruit dans ce moment. Le 1er volume a paru il y a cinq ans; le second vient d'être publié, et n'est pas achevé complètement; on attend la suite avec impatience.

La confusion, l'incertitude, qui ont régné depuis le siècle dernier dans la philosophie du droit, la base arbitraire donnée à la notion du juste et de l'injuste, selon l'influence des divers systèmes philosophiques qui se sont succédés, ont porté M. *Stahl* à chercher les véritables principes de la science. Le moment était propice. La méthode historique ouvrait des voies nouvelles. Les travaux récens de la philosophie allemande découvraient de nouveaux points de vue. M. Stahl en a profité. Voici comment il s'exprime : « Le retour à la foi se prononce dans toutes » les ramifications de la science. On est maintenant générale- » ment convaincu de la nulllité de la soi-disant *religion natu-* » *relle*, comme aussi de la nullité du *droit de la nature* ou de la *rai-* » *son*. La philosophie elle-même commence à reconnaître que le » terme de la science est la révélation divine. Aussi l'on réclame » un enseignement du droit et de la politique, désormais posi- » tif, historique, c'est-à-dire chrétien. Bien plus, les principes » d'un tel enseignement sont donnés, et n'ont besoin que d'être » développés avec une clarté réfléchie et une investigation mo- » deste. »

Il faut convenir que cette assertion d'un professeur de droit donne à penser, et qu'elle est d'autant plus significative que M. *Stahl* professe la religion protestante. Ces quelques lignes résument toute la tendance des esprits les plus éclairés de l'Allemagne, et jettent du jour sur les destinées futures de la science et de l'humanité : en renonçant à la chimère d'une religion naturelle, on étouffe le déisme et l'athéisme de la science; en se délivrant des fictions du droit naturel, on tue le principe métaphysique des révolutions politiques.

[1] *Die Philosophie des Rechts nach geschichtlicher Ansicht.*

Le premier volume contient une revue des systèmes antiques et modernes de la philosophie du droit. L'auteur ne se borne pas à exposer la succession historique des diverses opinions qui ont dominé dans la philosophie du droit; il s'attache à découvrir surtout leur origine propre, leur formation intérieure et les ressorts qui les ont produites dans l'esprit humain. Voilà pourquoi il intitule cette première partie de son travail : *la Genèse de la philosophie actuelle du droit.* Il examine l'école idéale et empirique (Platon et Aristote), la philosophie abstraite du droit (droit naturel, rationalisme, Kant et Fichte), l'école de Machiavel et de Montesquieu ; et il termine par la critique de la philosophie du droit de Schelling et de Hegel, qui ont amené la transition vers le point de vue historique, dans cette science. Après avoir montré ainsi les diverses phases sous lesquelles la notion du droit s'est reproduite à travers les siècles, Stahl en vient à conclure que la philosophie chrétienne seule peut désormais fonder une philosophie du droit conforme aux besoins de l'époque actuelle, au développement historique de l'humanité, en rapport avec tous les élémens de la nature humaine, et basée sur la vérité éternelle.

Dans le second volume, Stahl met la main à la reconstruction de la philosophie du droit, et lui donne pour titre : *Enseignement chrétien du droit et de la politique.* Ce volume est divisé en quatre livres, qui ont pour objet les bases philosophiques de la science, le droit dans sa plus vaste acception, le droit privé et le droit public. Ce dernier volume n'est pas terminé. Le premier livre traite *de la* PERSONNALITÉ *de Dieu comme principe de l'univers et de la science.* Débuter ainsi c'est se placer au centre de la vérité, et échapper à toutes les erreurs rationalistes et panthéistiques qui nous inondent dans ce moment.

Pour compléter la revue des ouvrages qui concernent les sciences politiques, nous ne devons pas passer sous silence les publications suivantes.

L'ouvrage de *H. Raumer*, intitulé : *Du développement historique, des notions du droit, du gouvernement et de la politique* [1], dont la seconde édition, pleine d'importantes améliorations, a paru en 1832, est un livre d'un haut mérite. L'auteur a adopté le nouvel

[1] *Ueber die geschichtliche Entwicklung der Begriffe von Recht, Staat und Politik.*

ordre d'idées qui donne en ce moment une direction si vraie à l'étude des sciences politiques; seulement il est à regretter que M. Raumer ne se soit pas dégagé suffisamment de certains préjugés rationalistes, qui révèlent en lui la partialité d'un protestant.

Le dernier écrit, peut-être, de l'immortel Baader a été une petite brochure sur *les Prolétaires*, toute remplie de ces idées grandioses, profondes et intimement chrétiennes, qui caractérisent ce penseur extraordinaire.

Un jeune diplomate russe, M. Dimitri de Glinka, a publié, l'année dernière et en langue française, à Berlin : *Esquisse d'une théorie du droit naturel.* Cet opuscule est remarquable sous plus d'un rapport. Il prouve que les hautes études en Russie ont acquis une élévation et un développement qu'on ne soupçonne pas en France, où, il faut le dire, on est fort en arrière jusqu'à présent du nouvel essor qu'ont pris en Allemagne et en Russie les sciences politiques. Puis, la doctrine de M. Glinka peut servir de corollaire et de complément aux idées de Haller, de Hegel et des grands publicistes modernes. Tout jeune qu'est l'auteur, son œuvre annonce une maturité d'idées, une profondeur de vues peu communes; nous ne doutons pas qu'il ne soit appelé à marquer dans la carrière qu'il a abordée si heureusement, et que de nouvelles études, et surtout une entente plus approfondie de la politique réellement chrétienne, n'efface dans les prochaines productions du publiciste russe ce qu'il peut y avoir d'imparfait encore dans son esquisse du droit naturel.

Nous terminerons ici ce compte-rendu des publications les plus intéressantes qui ont paru en Allemagne, en regrettant de n'avoir pu lui donner plus d'étendue. Mais nous aurions dépassé les bornes d'un simple catalogue, et aurions été entraînés à de trop vastes développemens. Nous nous sommes arrêtés plus particulièrement sur les ouvrages de politique, car c'est là que se manifeste avec éclat la direction actuelle de la philosophie en Allemagne et son influence bienfaisante sur les sciences qui touchent le plus près à l'ordre social. L'analyse que nous avons faite de ces ouvrages, toute succincte qu'elle est, nous paraît avoir indiqué suffisamment cet heureux résultat.

Histoire.

EXAMEN DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DE M. MICHELET,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION.

Sixième et dernier Article[1].

SUITE ET FIN DU MOYEN-AGE.

Grandeur de S. Louis. — Barbarie des empereurs d'Allemagne. — Frédéric II. — Etablissemens littéraires de S. Louis. — Gloire littéraire de la France. — Décadence de l'ordre moral. — Fin du moyen-âge. — Appréciation générale de M. Michelet.

L'époque de St.-Louis fut l'apogée de la gloire des siècles chrétiens. Son caractère nous paraît celui qui s'est le plus approché du *type royal*, tel que nous nous le représentons dans l'organisation demi-théocratique du moyen-âge : soumis, par un respectueux amour, sans crainte servile et sans faiblesse, au pouvoir spirituel; d'un naturel simple, presque timide, mais au besoin capable des plus grandes choses, ses vertus privées furent couronnées par le courage militaire, le nom de législateur et de justicier, l'infortune supportée avec grandeur, enfin par une mort magnifique. Son renom de droiture se répandit au loin. Les Musulmans la vénérèrent; l'Angleterre réclama son arbitrage entre le roi et les barons; il servit aussi de médiateur entre le pape et Frédéric II.

Il faut bien dire un mot de ce Frédéric II, qui contraste si fort avec notre St.-Louis. Digne rejeton de la maison de Souabe,

[1] Voir le 5e article dans le dernier N°, ci-dessus, p. 100.

il joua, vis-à-vis du pape, le rôle d'Henri IV vis-à-vis de Grégoire VII, et il ne tint pas à lui que ce ne fût celui d'Henri II d'Angleterre vis-à-vis de St.-Thomas de Cantorbéry. Il ravagea long-tems l'Italie avec une armée de Sarrasins, et les établit à Nucérie, qui garde leur nom, *Nocera de' Pagani*. « Il avait des » gardes sarrasines, une université sarrasine, des concubines » arabes. Le sultan d'Egypte était son meilleur ami. Il avait écrit » le livre : *De tribus impostoribus ;* ces imposteurs étaient Moïse, » Mahomet et Jésus. Beaucoup de gens soupçonnaient que Fré» déric pouvait fort bien être l'Antéchrist. » Anathématisé trois fois, pour tous ces méfaits, il chassa le pape de Rome, dépouilla les églises, mit dans les fers les évêques de toute nation qui se rendaient au concile. Il étouffait ses ennemis sous des chapes de plomb, leur fendait la tête en forme de croix. Son protégé, son gendre, était Eccelino, le monstre du parti gibelin ; son secrétaire, Pierre-des-Vignes, que Dante a placé dans l'enfer, un cercle au-dessous de l'empereur son maître [1]. Après Frédéric II, vinrent Conrad et Conradin, mais c'est bien avec le premier que finit la domination de la maison de Souabe. Les papes travaillèrent à leur abaissement, et il faut convenir qu'ils avaient leurs raisons. M. Michelet a cru devoir s'appitoyer sur la fin de cette *grande et malheureuse* maison. Rien de plus indigne sans doute que l'assassinat juridique du jeune Conradin, et la France n'y saurait songer sans déplorer que ce soit un frère de St.-Louis qui ait signé la sentence. Mais il ne fallait point s'arrêter à une stérile pitié, comme si un tel exemple était unique dans l'histoire ; il ne fallait point surtout accuser de complicité dans ce meurtre le pape Clément IV, ce que Voltaire lui-même, ni M. de Sismondi n'ont point osé [2]. Mieux aurait valu, à propos de cet enfant payant pour le crime de ses pères, faire l'application de cette grande loi historique et chrétienne de *l'imputation*

[1] Infer. *Cant.* 10. 13.

[2] « *Le pape Clément* IV, dit Voltaire, *n'osa approuver cette barbarie.* » Il est vrai que cela lui eût été difficile, car il était mort en 1268 ; et ce ne fut que l'année suivante que Conradin vint en Italie, le Saint-Siége étant vacant. Telle est au moins l'opinion d'estimables critiques, *Spond.*, an 1259, Puy-Laurent et la chronologie de Montfort, cités par Ber. Berc., t. 6, liv. 40. — Voir aussi M. Michelet, t. 2, p. 596, note.

des fautes, que M. Michelet a développée quelque part avec éloquence, et se souvenir qu'il n'y avait pas encore un siècle, que le bisaïeul de Conradin, Henri-le-Cruel, avait anéanti la race glorieuse aussi des Normands de Sicile; qu'il avait traîné au fond de ses prisons d'Allemagne une reine avec ses trois filles et son fils encore enfant. A la vérité il ne fit point décapiter le petit Guillaume à la face du ciel; il se contenta de le laisser mourir dans les fers, après l'avoir aveuglé et mutilé, à la manière des Turcs.

L'éclat des travaux de l'intelligence, cet apanage accoutumé des grandes époques, ne manqua point au règne de St.-Louis.

La Sorbonne était fondée; l'Université florissait, elle avait eu Pierre Lombard; de sur ses bancs étaient sortis cinq papes et une foule d'évêques et de cardinaux. Ce n'est point elle pourtant, mais le clergé régulier qui devait porter à son plus haut période la gloire intellectuelle du moyen-âge. Les cordeliers donnèrent Alexandre-de-Halès et St.-Bonaventure, les dominicains, Albert-le-Grand et St.-Thomas. Il n'est pas sans intérêt de voir, dès l'an 1253, les ordres mendians combattre le monopole de l'instruction publique, proscrit par le 3e concile de Latran, et que défendait l'Université. Les discussions se changèrent en injures: elles furent portées au comble de l'aigreur par la publication du livre des *Périls des derniers tems*, compilation des plus amères satyres contre les moines, dont retentissaient les chaires de Paris, et à l'appui desquelles étaient cités les textes les plus menaçans de l'Ecriture. St.-Louis crut devoir en référer au pape; la cause fut jugée à l'assemblée d'Anagni. Là comparurent, pour les réguliers, St.-Thomas, St.-Bonaventure, Albert-le-Grand; pour l'Université, Eudes de Douai, Chrétien de Beauvais; plus tard arriva le plus fougueux ennemi des mendians, Guillaume de St.-Amour, l'auteur du livre des *Périls*. Envain mit-il en œuvre un rare talent de dispute, envain chercha-t-il à détourner le coup sur un autre livre, sorti, disait-on, de chez les frères Mineurs [1]. Les deux ouvrages furent con-

[1] Ce livre était une nouvelle édition, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'*Evangile éternel*, composé des rêveries de l'abbé Joachim de Flores, et précédé d'une *Introduction* nouvelle. Le but de l'ouvrage était d'établir qu'il devait y avoir trois lois ou trois évangiles, celui du Père, dans les

damnés aux flammes, et l'Université forcée d'ouvrir ses portes aux corps religieux.

Les sujets qu'elle refusait d'élever aux grades n'étaient autres que saint Bonaventure et saint Thomas. Ces deux amis, quoique illustres à des titres semblables, ont bien conservé le caractère distinctif de leurs ordres. Saint Thomas, tête puissante, mémoire immense, absorbé dans ses méditations, ruminant toute la théologie, élevant ce monument colossal de la *Somme*, qui faisait dire au grand Albert : *que Frère Thomas avait imposé silence aux théologiens, jusqu'à la consommation des siècles.* Saint Bonaventure, le *docteur séraphique*, tout candeur et onction, modèle de beauté physique et morale; on ne pouvait le voir sans l'aimer, ni le lire sans aimer Dieu davantage. Son maître, Alexandre de Hallès, disait de lui, qu'*il n'avait point péché dans Adam.*

Cependant s'assemblait dans Lyon, à la voix de Grégoire X, la plus imposante réunion qui ait été vue. On y compta 2 patriarches, 15 cardinaux, 500 évêques, 70 abbés, plus de 1,000 docteurs. Le roi d'Arragon y vint en personne, ainsi que les ambassadeurs de France, d'Allemagne, d'Angleterre et de tous les princes chrétiens. Bientôt arriva la députation de l'Église grecque, composée des personnages les plus distingués de l'empire d'Orient. On les reçut avec de grands honneurs, comme le père de l'enfant prodigue avait reçu son fils; la paix fut signée, et le symbole chanté dans les deux langues. Le lendemain furent admis les envoyés du khan des Tartares, qui venaient solliciter l'alliance des Chrétiens contre les Musulmans. Saint Bonaventure assistait au Concile; il prononça un discours sur ce texte du prophète : *Lève-toi, Jérusalem, regarde à l'Orient, du sommet des montagnes contemple tes enfans qui se rassemblent depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.* Ce furent là ses derniers accens; cette lumière de l'Église s'éteignit en jetant son plus vif éclat. Jamais,

tems anciens, que l'Evangile du Fils avait abrogé, lequel devait à son tour céder la place à l'Evangile du St.-Esprit. M. Michelet attribue sans façon cette œuvre au bienheureux Jean de Parme, général des franciscains, ce qui est très-contesté et très-contestable. V. *Nat. Alexand.*, t. 7, p. 79. —*Egl. Gallic.*, t. 12, p. 105, etc.

disent les contemporains, semblables honneurs funèbres ne furent rendus à un mortel. Le cardinal, évêque d'Ostie, Pierre de Tarentaise (depuis Innocent V), prononça l'oraison funèbre. Comme il était de l'ordre de Saint-Dominique, uni de confraternité avec celui de Saint-François, il commença par ces paroles : *Je suis inconsolable de vous avoir perdu, mon frère Jonathas!* tout le concile fondit en larmes.

Saint Bonaventure expirait, saint Thomas était déjà mort, l'un des plus majestueux comices de la chrétienté finissait par des funérailles. Pleurez, pleurez, saints pontifes, prêtres innombrables, et vous surtout qui portez les clefs et l'anneau de Pierre le Pêcheur!... Pleure, Jérusalem! car ta splendeur va s'éclipser, ta robe sera déchirée, la couronne de ta tête tombera...; non pas cette couronne immortelle que la main de Dieu tient suspendue au haut du ciel, mais cet autre diadème qu'avaient placé sur ton front, Dieu d'abord, et après lui les épées de Constantin et de Charlemagne. Telle est la loi, la loi terrible qui n'épargne aucune des choses humaines, ni les plus belles ni les plus vénérées. Le point culminant de leur existence est le premier degré de leur chute.

L'organisation du moyen-âge paraissait dans toute sa force; l'Eglise triomphait de ses ennemis, la maison de Souabe était abaissée, les Albigeois vaincus. — Au-dessous néanmoins fermentaient des germes mortels.

Nul doute que la croisade du midi n'eût été le seul moyen humain de sauver la foi et la société; mais on n'avait pu recourir à la force sans altérer profondément le pouvoir moral, ou au moins sans constater toute l'influence que ce pouvoir avait perdue. Le glaive avait dispersé les hérétiques et les routiers, mais ne put atteindre jusqu'aux intelligences. Le roi de France, le puissant auxiliaire du pape, était un saint; mais à côté de lui, les premières puissances de l'Europe ne croyaient plus; Jean-sans-Terre et Frédéric II, n'étaient pas plus chrétiens que mahométans. Quand ce dernier apprit qu'on l'avait déposé au premier concile de Lyon ; « Qu'on apporte mes coffres, » dit-il en lançant de travers des regards terribles, et, les ayant fait ouvrir, « qu'on voie, ajouta-t-il, si mes couronnes sont per» dues. Il mit la plus brillante sur sa tête, et avec des yeux étin» celans et une voix effrayante, il dit : Me voici encore ceint

»du diadême; le pape, ni son conseil n'en dépouilleront pas »mon front, qu'il n'y ait auparavant bien du sang versé [1]..... » Nous sommes déjà loin d'Henri IV, en chemise, à Canosse; ou de Barberousse aux pieds d'Alexandre. Jusque dans la cour de saint Louis, je ne sais quelle odeur de scepticisme s'exhale des naïvetés de Joinville, et le bon roi lui-même ne fut-il pas plusieurs fois en discorde avec Rome, et ne rapporte-t-on pas à son règne le premier monument des *libertés gallicanes*?

Le moyen-âge avait été huit siècles à s'édifier; il tombera, non pas avec le fracas d'une ruine soudaine, mais pièce à pièce, fléchissant par degrés, se redressant tout-à-coup, luttant contre sa destinée, souvent avec gloire, presque toujours avec conscience et avec foi. Pour le mettre au sépulcre, il faudra le soufflet de Philippe-le-Bel, le schisme de 40 ans, Luther, Voltaire et Mirabeau. C'est cette dernière période de cinq siècles qu'il nous reste à parcourir, et nous désirons que ce puisse être à la suite de M. Michelet. Le bruit se répand qu'il abandonne l'enseignement historique, nous en serions, pour notre part, vraiment affligés, car nous l'aimons, malgré ses défauts, malgré ses nombreuses infidélités de détail, que nous sommes bien loin d'avoir toutes relevées, malgré cette parole arrogante et même injurieuse, ces phrases sonores et vides, qui font plus d'une fois tomber le livre des mains. Nous l'aimons, car, sans parler des respects que mérite sa tête vieillie avant le tems et des trésors que l'âge peut apporter à sa jeune intelligence, il a au fond de l'âme, de la franchise, un principe d'impartialité, un sentiment profondément moral et religieux, quelquefois tout-à-fait chrétien. Nous ne saurions mieux finir que par les dernières lignes de son second volume de l'*Histoire de France*; nous permettant seulement quelques *modifications*, ainsi qu'il est toujours nécessaire avec M. Michelet :

« Que l'âge chrétien du monde ait eu sa dernière expression »en un roi de France, ce fut une grande chose pour la monar- »chie et la dynastie..... Mais il faut que le vieux monde passe, »que la trace du moyen-âge achève de s'effacer, que nous voyions »mourir tout ce que nous aimions, ce qui nous allaita tout

[1] Matthieu Paris, p. 593.

» petit, ce qui fut notre père et notre mère, ce qui nous chan-» tait si doucement dans le berceau. C'est en vain que la vieille » Église gothique élève toujours au ciel ses tours suppliantes, en » vain que ses vitraux pleurent, en vain que ses saints font pé-» nitence dans leurs niches de pierre... « Quand le torrent des » grandes eaux déborderait, elles n'arriveront pas jusqu'au Sei-» gneur. » Ce monde condamné s'en ira avec le monde romain, » le monde grec, le monde oriental. Il mettra sa dépouille à » côté de leur dépouille. Dieu lui accordera tout au plus, comme » à Ezéchias, un tour de cadran. En est-ce donc fait, hélas! n'y » aura-t-il pas miséricorde? faut-il que la tour s'arrête dans son » élan vers le ciel? faut-il que la flèche retombe, que le dôme » croule sur le sanctuaire, que ce ciel de pierre s'affaisse et » pèse sur ceux qui l'ont adoré?..... La forme matérielle finie, » tout est-il fini? quand la dépouille mortelle descend au cer-» cueil, ne reste-il rien?... Ah! je me fie pour le Christianisme » dans ce mot même que l'Eglise adresse à ses morts : « Qui » croit en moi ne peut mourir. » Seigneur, le Christianisme a » cru, il a aimé, il a compris; en lui se sont rencontrés Dieu » et l'homme. Son éclat extérieur peut pâlir, mais périr, ja-» mais..... Des voix s'élèveront pour annoncer au monde que le » Christianisme est mort..... Il apparaîtra un matin à ceux qui » croient garder son tombeau, et ressuscitera le troisième jour.»

P. P. M.



Archéologie chrétienne.

MONUMENT ET INSCRIPTION

DE SI-GAN-FOU,

Prouvant que le Christianisme a été florissant en Chine pendant les 7e et 8e siècles.

Deuxième Article[1].

Arrivée en Chine d'un autre prêtre chrétien, en 744. — Faveurs dont les empereurs Chinois entourent la religion chrétienne. — Charges données à un prêtre chrétien. — Kao-çu-y, généralissime des armées et roi d'une contrée, le plus grand homme de son siècle, est chrétien. — Inscription élevée en l'honneur du vrai Dieu. — Nom des empereurs qui protégèrent la religion chrétienne.

TEXTE.

La troisième année (744), il y eut un bonze *Kii-ho*, du royaume de *Taçin*, (qui) observant les étoiles, tendit à la conversion, (et) regardant le soleil, (vint) saluer l'Honorable.

L'Honorable ordonna au bonze *Lohan*, au bonze *Pu-lun* et aux autres, en tout sept, de travailler avec *Kii-ho* d'une grande vertu, au mérite et à la vertu, dans le palais de *Him-khim*.

PARAPHRASE.

La troisième année de *Chim-kuan* (744 de J.-C.), il y eut un bonze du royaume de *Taçin*, nommé *Kii-ho*, qui sur l'observation des étoiles dressa sa route vers la Chine, où l'attirait la force et l'efficace de la vertu de l'Empereur pour la conversion des étrangers, et sur l'aspect du soleil, vint (à la Chine) saluer l'Empereur.

L'empereur ordonna au bonze *Lohan*, au bonze *Pu-lun* et à cinq autres bonzes, d'offrir ensemble, avec *Kii-ho*, les sacrifices Chrétiens dans le palais de *Him-khim* (c'est-à-dire, de la félicitation exaltée). Alors le céleste Empereur fit suspendre une inscription

[1] Voir le N° précédent, ci-dessus, p. 147. On y trouve aussi la *Croix* qui est gravée sur ce monument.

Alors le Ciel écrivit sur la tablette du Temple. Le front porta l'écriture du Dragon. Les ornemens précieux brillèrent vivement. Les nuées de cinabre resplendirent avec éclat. La tablette clairvoyante dilata le vide; montant et opprimant, elle toucha le Soleil. Les dons gracieux sont comparés à la hauteur extrême du mont méridional; les bienfaits inondans égalent la profondeur de la mer orientale. La sagesse prouve tout; ce qu'elle prouve peut être nommé. Le Saint fait tout; ce qu'il fait peut être publié.

écrite de sa main, à la porte de l'Église. Le front de la tablette suspendue porta les caractères tracés de la main du Dragon, c'est-à-dire, de l'Empereur. Les ornemens de la tablette précieuse où l'inscription était gravée brillèrent d'un éclat merveilleux. La lumière qu'ils élançaient de toutes parts obscurcissait les nuées rouges et élevées au haut des airs. La tablette écrite par le clairvoyant Empereur, perça en quelque manière l'étendue de l'air, et s'élevant jusqu'au ciel, provoqua le soleil même. La faveur et les dons conférés par l'empereur *Hiuen-çum* à la religion Chrétienne, sont comparables en hauteur aux montagnes méridionales (ainsi nommées parce qu'elles sont situées au midi de la ville impériale de *Si-ngan-fu*). Les bienfaits qu'il a répandus sur elle sans bornes, égalent la profondeur de la mer orientale. La sagesse approuve tout; ce qu'elle approuve peut être nommé. Les Saints font tout; ce qu'ils font peut être laissé à la postérité.

L'empereur *Su-çum* [1], orné, illustre, éleva gravement des Temples admirables dans *Lim-ou* et dans d'autres villes, cinq en tout. Le bien primogène eut du renfort, et l'heureux fortuné fut ouvert. Une grande félicitation parut, et l'auguste établissement fut affermi.

L'empereur *Su-çum* [1], orné de toute sorte de vertu et de sagesse, bâtit à grands frais des églises Chrétiennes dans la ville de *Lim-ou* et dans quatre autres villes (situées toutes aux limites septentrionales de la province de *Xen-si*); il y fut entraîné par le bien primogène. La voie (qui mène) à la félicité fut amplement ouverte. Une grande prospérité survint, et l'Empire fut de nouveau rétabli.

L'empereur *Tai-çum*, civil et

Tai-çum-hoam-ti, c'est-à-dire, l'Em-

[1] *Su-çum*, fils de *Hiuen-çum*, fut salué empereur du vivant de son père, l'an 756. Il se refugia dans la ville de *Lim-un* pour échapper à un ancien favori de l'impératrice, qui s'était révolté, et, après avoir gagné une bataille, avait forcé l'Empereur à prendre la fuite. Le soin de cet empereur à faire élever des temples chrétiens, au milieu des malheurs qui l'accablaient, et dans une ville de la Tartarie chinoise, prouve les progrès que le Christianisme avait faits dans les esprits.

guerrier, en déployant, étendit la sainte révolution. En serviteur, il servit la tranquillité. Toujours à la descente de l'heure de la Nativité, il donnait libéralement du parfum céleste pour faire souvenir du mérite parfait. Il distribuait des viandes Impériales pour illustrer la multitude admirable. Certes, le Ciel mit en usage une belle utilité. C'est pourquoi il peut produire amplement. Le Saint se sert du primogène consubstantié; c'est pourquoi il peut régler et élever.

Notre Empereur (*Te-çum*) [1] établissant la médiocrité, saint, divin, civil et guerrier, a déployé une forme octuple de gouvernement pour éloigner les obscurs et avancer les clairs. Il applanit neuf genres, afin, certes, de renouveler le commandement admirable. Par la conversion il pénètre la raison mystérieuse. En priant, il n'a pas un cœur rougissant. Quand on parvient au carré, au grand et au vide, il est attentif à va-

pereur *Tai-çum*, doué de toutes les vertus civiles et militaires, agrandit considérablement l'Empire rétabli. Il s'adonna uniquement au repos et à la tranquillité. Tous les ans, au jour de la Nativité de J.-C., il donnait à l'Église des parfums célestes, pour faire souvenir qu'il avait bien géré les affaires, et les avait conduites à la fin désirée. Il distribuait à la multitude Chrétienne des viandes impériales pour la rendre remarquable (et célèbre). Certes, le Ciel est tout entièrement occupé à conférer une belle utilité. C'est pourquoi il peut partout produire et conserver les choses. Les Saints se rendent propre et comme essentielle cette vertu primogène qu'a le ciel pour produire les choses; c'est pourquoi ils peuvent gouverner et élever les peuples, leur communiquer tout bien et détourner d'eux tout mal.

L'empereur *Te-çum* [1], aujourd'hui régnant, affermissant la juste médiocrité, saint, divin, et doué des vertus civiles et militaires, a répandu de toutes parts toutes les maximes d'un excellent gouvernement, par lesquelles les bons sont appelés aux charges de la république, et les méchans en sont privés. Il a cultivé ouvertement les neuf vertus, c'est-à-dire, toutes les vertus impériales, afin, certes, de renouveler cet ordre admirable du Ciel, par lequel les empires sont conférés, et pour assurer une durée perpétuelle à l'Empire, depuis peu rétabli. La force qui est en lui pour convertir les peuples, participe à la raison incompré-

[1] On ne peut s'empêcher d'accuser l'auteur de l'inscription de beaucoup de flatterie à l'égard de l'empereur *Te-çum*; car il s'en faut de beaucoup qu'il ait montré tant de prudence dans le gouvernement de l'empire, et que les peuples aient été heureux sous son règne. Au contraire, les guerres civiles et étrangères portèrent partout la désolation, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 805, après 25 ans de règne.

quer uniquement au repos, et à avoir de l'indulgence ; à étendre sa bonté, à soulager toutes les misères, et à couvrir par un bon prêt tous les hommes. C'est par notre grand dessein de travailler, de réparer, c'est par l'échelle de notre conduite et notre progrès à puiser ; mais de faire que les vents et les pluies arrivent à propos ; que ce qui est sous le Ciel soit paisible ; que les hommes puissent être rangés, et les choses être propres ; que les vivans puissent être dans l'abondance, et les morts être dans la joie ; que le son réponde à la pensée naissante, et qu'une affection aussitôt produite soit parfaite par elle-même : cela appartient au mérite et à l'usage du puissant emploi de nos forces admirables [1]. Le bonze *Y-sü* [2], grand bienfaiteur, vêtu d'une belle robe bleuâtre, grand à brillante paie, et tout à la fois lieutenant du commandant-général de *So-fam*, cependant inspecteur de la cour au dedans du Palais, et gratifié d'une

hensible, et lui est entièrement conforme. Lorsqu'il adresse ses vœux (à Dieu), il ne trouve rien dans son cœur dont il puisse se repentir. Or, que l'on parvienne jusque là, que, par une incroyable fermeté et grandeur d'âme, le cœur soit exempt de toute contagion de vices et d'erreurs ; que, quoiqu'on vaque uniquement au repos, on cultive pourtant avec soin la charité envers les autres (ne les regardant pas autrement que soi-même), que, par une bonté maternelle, on subvienne aux misères des peuples ; que tous les hommes soient à couvert sous l'étendue d'une clémence qui pardonne les injures et les offenses : tout cela, certes, doit être imputé à notre grande prudence [1], par laquelle nous nous parons nous-mêmes de toutes sortes de vertus, et de notre diligence non interrompue, par laquelle nous montons comme par les degrés d'une échelle, et nous nous élevons peu à peu en haut, comme par la corde dont le sceau est tiré du puits. Mais de faire que les vents et les pluies viennent au tems qu'il faut, que toute la terre jouisse du repos ; que les hommes persistent constamment, chacun dans son grade et sa fonction, et les choses dans leur état et condition propre ; que les vivans puissent être florissans et les morts être contens ; que, dès qu'on a conçu un dessein, le succès y réponde aussi promptement que le son répond à la percussion ; que les affections

[1] Ces expressions feraient croire que l'auteur était imbu des erreurs de Pélage.

[2] *Y-su*, d'après le P. Visdelou, pourrait bien être le même que *Pu-kum*, dont il a déjà été parlé dans le premier article. *Y-su* est un nom étranger ; *Pu-kum* est un nom chinois signifiant *non vide*, *n'évacuant rien*, pour montrer qu'il n'était pas de la secte des bonzes indiens, qui rappelait tout au vide, et n'admettait dans l'univers rien autre chose qu'une seule et unique nature intelligente.

robe de bonze bleue, est paisible et bienfaisant. Il pratique exactement la Doctrine écoutée. Il est venu à *Chum-hia* de fort loin, à savoir, de la ville de *Vam-che-chim*[2]. Il surpassait en industrie les trois Dynasties. Il est dix fois intègre dans la tradition des arts. Au commencement il s'acquitta de son devoir dans la cour de Cinabre. En effet, il glorifia son nom dans le pavillon du Roi.

nées subitement soient tout aussitôt, et comme naturellement, pures elles-mêmes: tout cela est le mérite et l'effet des forces et de l'efficacité puissante de notre religionChrétienne. *Y-sü*[1], grand bienfaiteur de la Religion, et tout à la fois grand de la cour, assesseur du vice-roi de *So-fam* (grande contrée au septentrion de la province de X*en-si*), et inspecteur du palais, à qui l'Empereur a fait présent d'une robe de Religieux d'une couleur bleu-clair, est un homme de mœurs douces, et d'un esprit porté à faire toute sorte de biens. Aussitôt qu'il eut reçu dans son cœur la véritable Doctrine, il la mit sans cesse en usage. Il est venu à la Chine d'un pays lointain, savoir, de la ville de *Van-xe-chim*[2]. Il surpasse en industrie tous ceux qui ont fleuri sous les trois premières dynasties. Il a une très-parfaite intelligence des arts et des sciences. Au commencement, lorsqu'il travaillait à la cour, il rendit d'excellens services à l'Etat, et s'acquit une très-haute estime auprès de l'Empereur.

Kao-çu-y[3], président de la cour ministérielle, roi de la ville de *Fen-yam*, fut au commencement généralissime des armées à *So-fam*. *Su-çum* voulut

Kao-çu-y[3], premier président de la cour ministérielle (c'était alors la première charge de la Chine), et Roi de la ville de *Fen-yam*, était au commencement généralissime des troupes dans *So-fam*, c'est à-dire, dans la contrée

[1] Voir la note 2 de la page précédente.

[2] *Vam-che-chim*. Ce mot signifie *ville de la maison royale*. On pense que l'auteur désigne par ce nom la ville de *Pa-ti-yen*, appelée *Badian* par les Tartares. Elle est éloignée de 110 lieues de Si-gan-fou, et elle était alors la capitale d'un royaume tartare nommé *Ye-tho*. Ce royaume fut détruit par les Turcs. Les honneurs rendus à *Y-su* prouvent que la religion chrétienne avait fait à cette époque quelques progrès dans la Tartarie.

[3] *Kuo-çu-y* fut l'homme le plus illustre de la dynastie des *Tham*, dans la paix comme dans la guerre. Plusieurs fois il remit sur le trône les empereurs chassés par des étrangers ou des rebelles. Il vécut 84 ans, et mourut l'an 781. Visdelou cite les extraits des annales chinoises, qui parlent fort au long de ses vertus. Son nom est resté populaire en Chine jusqu'à présent. Il est souvent le héros des pièces que l'on joue sur le théâtre. Tout porte à croire que ce grand homme était chrétien.

qu'il l'accompagnât bien loin, quoiqu'il fût reçu familièrement dans la chambre du lit, il n'était pas plus différent que s'il n'eût été qu'un simple soldat. Il était les ongles et les dents de la république, et les oreilles et les yeux des armées. Il eut la force de distribuer sa solde, ses présens, et n'accumula point dans sa maison.

Il offrit des verres *Lin-ngan* : il étendit des tapis d'or [illegible]. Quelquefois il laissait les vieux Temples comme ils étaient auparavant ; quelquefois il agrandit de neuf les palais de la Loi. Il rehaussa les portiques, et orna les toits en manière d'un faisan qui vole. Outre cela, il rendait service à la Porte admirable. Il s'appuyait sur la charité ; il distribuait l'utilité. Tous les ans il assemblait les bonzes et les disciples de quatre Temples. Il servait avec ardeur ; il fournissait proprement, et apprêtait pendant cinq dixaines de jours. Ceux qui avaient faim, venaient, et il les nourrissait. Ceux qui avaient froid venaient, et il les vêtait. Il soignait les malades, et les ranimait. Il enterrait les morts, et les mettait en paix. Jamais il ne s'est ouï tant de belles

et les régions septentrionales. L'empereur *Su-tsum* se l'associa pour compagnon d'une longue marche : mais, quoique, par une faveur singulière, il fût admis familièrement dans la chambre de l'Empereur, il ne se comportait pourtant pas autrement que s'il eût toujours resté au pavillon du camp. Il tenait lieu à l'empereur *Su-tsum* de protecteur et de défenseur, et aux troupes d'inspecteur et d'interprète. Il répandit libéralement les pensions et les largesses dont l'Empereur le comblait amplement, et n'accumulait rien dans sa maison.

Il offrait des vases de verre *Lin-ngan*, c'est-à-dire, du brillant prêt à se répandre, et des tapis dorés [illegible], c'est-à-dire, relevant le repos. Ou il conservait les vieilles Églises dans leur ancien état, ou bien il augmentait leur bâtiment. Il élevait à une plus grande hauteur leur toit et leurs portiques, et les embellissait : de façon que ces édifices étaient semblables à des faisans qui déploient leurs ailes pour voler. Outre cela, il montra par toutes sortes de bons offices son respect pour la religion Chrétienne. Il était assidu aux exercices de charité, et prodigue dans la distribution des aumônes. Il rassemblait tous les ans les Bonzes et les Chrétiens des quatre Églises : il leur servait avec ardeur et de propos délibéré des mets nets et propres, et il continuait cette libéralité pendant cinquante jours de suite. Il donnait à manger à ceux qui avaient faim ; il revêtait ceux qui étaient nus. Il fournissait des remèdes aux malades, et leur procurait la santé. Il prenait soin d'ensevelir les morts et de leur accorder le repos. On n'a pas ouï dire jusqu'à présent qu'une vertu si éclatante ait brillé dans les Th...

choses parmi le *Tham*[1] du pur devoir. Les Lettres admirables, vêtus de blanc, voient à présent ces hommes-là. Ils s'empressent de graver un grand Monument pour donner vent à leur heureuse splendeur. Le discours dit ce qui suit :

« Le véritable Seigneur est » sans principe : il est éternellement » pur et solitaire. Il a été » le premier Auteur : il a fabriqué » et converti, fondé la Terre, et » établi le Ciel. Divisant son » Corps, il est venu au monde. » Secourant, il a sans réserve, » (tout) passé dans la barque. » En montant de jour, les ténè» bres ont été éteintes. Il a dé» claré tout ce qui est vrai et » mystérieux. »

L'illustre et civil Empereur a surpassé en sagesse les Empereurs passés. Au tems favorable, il rangea ce qui était troublé. Le ciel fut amplifié, et la terre étendue. La célèbre Religion admirable dit de retourner à notre *Tham*. Il traduisit les Écritures, et bâtit des Temples, et passa dans la barque les vivans et les morts. Cent félicités s'élevèrent à la fois. Dix

...-même, ces hommes qui s'adonnent si religieusement à rendre de bons offices. Les prêtres Chrétiens, vêtus de blanc, voient à présent de leurs propres yeux tant de si grands hommes. Aussi ils gravent une inscription sur cette grande pierre, pour faire connaître leur excellente gloire à la postérité. Or, voici ce que dit l'inscription.

« Le véritable Seigneur de toutes choses n'a point de principe ; il jouit perpétuellement de sa propre essence pure et se suffisant à elle-même. Il a donné commencement à toutes choses, et il a fabriqué le monde, par une conversion admirable du néant à l'être. Il a fondé la terre et établi le ciel. Par la communication de son essence et la distinction des personnes, il a paru homme parmi les hommes. Il les a sauvés, et traversant le fleuve des misères, il les a tous menés, sans réserve, au rivage de la félicité. Le soleil de justice, montant en haut, a chassé les ténèbres. Il a révélé et démontré tous les véritables mystères. »

L'empereur Tai-tsoum, tout brillant de majesté, a été supérieur en sagesse aux empereurs ses devanciers comme le chapeau l'est à l'égard de la tête[1]. Profitant de l'occasion qui s'offrit, il apaisa les troubles de l'empire. Il sembla qu'il avait amplifié le ciel même, la terre même, et ainsi le monde entier. Sous son règne, la très-illustre religion des Chrétiens pénétra dans notre empire de la Chine, qui pour lors était sous la domination de la dynastie des Tham. Les livres Canoniques (de cette religion) furent traduits en

[1] **Tham.** J'ignore, dit le P. Visdelou, quelle est la signification de ce mot, ni de quelle langue il a été tiré : car, il n'est point chinois. Il paraît que c'étaient des religieux d'une très-grande vertu.

mille royaumes furent pacifiés.

Kao-çum continua ses aïeux; de nouveaux édifices des Toits purs; les palais de la Concorde furent amplifiés splendidement; ils remplirent de tous côtés le pays du Milieu. La véritable Doctrine fut publiée clairement. Les souverains de la Loi furent créés dans les formes. Les hommes possédèrent la joie et la tranquillité. Les choses furent exemptes de calamités et de misères.

Hiuen-çum ouvrit la sainteté; il s'employa à parer le véritable Endroit. La tablette impériale répandit sa splendeur; la céleste Inscription brilla merveilleusement. L'auguste tablette resplendit avec éclat; toute la terre révéra hautement; toutes les affaires furent en paix; les hommes s'appuyèrent sur la félicitation.

Su-çum, en venant, fut de retour; la céleste Majesté avait mené loin le charriot; le saint Soleil déploya sa vive lumière. Le vent fortuné balaya la nuit; la félicité revint dans l'auguste maison. La vapeur mons-

chinois. On lui éleva des temples; c'est ainsi que par sa charité, comme par un navire, elle mena au ciel les vivans et les morts. Avec elle vint en abondance toute sorte de félicité; et toute la terre jouit après d'une paix et d'une tranquillité parfaites.

L'empereur *Kao-çum* marcha exactement sur les traces de ses aïeux; il bâtit de nouvelles Églises. Par ses soins les temples consacrés à Dieu brillèrent merveilleusement et remplirent tout l'empire de la Chine. Sous son règne la Sagesse fut publiée partout, et de côté et d'autre. Et de plus il créa dans les formes des Pontifes de la Religion. Après cela, les hommes eurent l'esprit joyeux et content, et les choses furent exemptes de calamités et de misères.

L'empereur *Hiuen-çum* s'ouvrit une voie à la sainteté, et cultiva sérieusement la véritable et droite Sagesse. L'inscription impériale (qu'il eut soin de faire appendre au frontispice de l'Église) jeta de l'éclat de tous côtés. Les caractères, tracés de sa main céleste, brillèrent merveilleusement, et l'auguste tablette brilla d'un vif éclat. C'est pourquoi toute la terre eut un très-grand respect pour la religion. Toutes les affaires furent parfaitement bien gérées et administrées; et la félicité provenant de la religion fut profitable au genre humain.

Su-çum ayant recouvré l'empire, retourna dans la ville impériale. Sa céleste majesté avait conduit au loin son charriot; mais il darda de tous côtés les rayons de sa sainteté, semblables à ceux du soleil. Il balaya, comme un vent fortuné, la nuit de la rébellion. Il rétablit dans son auguste maison

trueuse dit adieu pour toujours. Il arrêta le bouillonnement, fit cesser la poussiere, et rendit grand notre pays.

l'heureuse possession de l'empire, et la noire vapeur de la rébellion fut dissipée pour toujours. Il réprima les troubles dont l'empire était agité, et dissipa le tourbillon qui soulevait partout la poussière. Enfin il fonda de nouveau notre empire Chinois.

Tai-çum Fut pieux et juste; il était semblable en vertu au ciel et à la terre. Il ouvrit et accommoda; il produisit et perfectionna. Les choses tirèrent une belle utilité. Il brûlait du parfum pour annoncer le mérite. (Il profitait) de la charité pour faire ces largesses. La vallée de l'Orient vint (saluer) la Majesté. Le trou de la lune fut entièrement réuni.

L'empereur *Tai-çum* fut pieux et juste. Sa vertu égalait celle du ciel et de la terre. Il avança ce qu'il avait commencé, et acheva ce qu'il avait avancé. Enfin toutes choses reçurent de lui de grands avantages. Il offrit des parfums pour avertir qu'il avait bien géré les affaires. Il (y) joignait la charité, pour répandre ses libéralités. Tous les barbares de l'Orient, frappés de sa majesté, vinrent le trouver; toutes les nations de l'Occident se rendirent auprès de lui.

Khien-chum a affermi la médiocrité, et maîtrisé les extrémités; et certainement, il a orné la brillante vertu. Par la guerre, il a fait trembler les quatre obscurs. Par l'ornement, il a nettoyé dix mille contrées. (Comme) un flambeau, il a porté (*sa lumière*) sur les (*misères*) cachées des hommes. (Comme) un miroir, il a contemplé les couleurs des choses. *Mundum illuminavit, ressuscitavitque. Centum Barbaris dedit leges.* La sextuple union a clairement repris vigueur. Cent Barbares ont tiré un exemplaire. A la raison certainement ample *Hui*! La réponse, certes, pressée, étant nommée, est par force, appelée

L'empereur *Te-çum*, aujourd'hui regnant sous le titre de *Kien-chum*, a cultivé la vertu, naturellement infuse en lui sans mélange d'aucun vice ni d'aucune erreur, et il s'est donné un nouvel éclat par les vertus et les sciences qu'il s'est acquises. Par sa vertu militaire, il a porté à la crainte et au respect tout ce qui est contenu dans les quatre mers. Par sa vertu pacifique, il a rendu toute la terre nette comme une eau pure et tranquille. Il découvre, par la lumière de son esprit, les misères cachées des peuples, et les soulage. *Velut in speculo delecta cernebat omnia; totum ressuscitavit orbem. Cuncti barbari regulam vivendi acceperunt.* La Sagesse, ou la religion Chrétienne, est certainement grande, et elle opère aussitôt des merveilles dans le cœur humain. Comme elle ne peut être nommée, on est forcé de lui donner, par l'interprétation, le nom de TRINITÉ. C'est certainement aux rois à la faire, et c'est aux sujets à pu-

Hui ! et interprétée UNITÉ-TRINE. Le Souverain peut faire *Hui* ! Le sujet peut publier ; il dresse cette magnifique Pierre, *Hui!* pour célébrer le primogène fortuné.

Cette pierre a été établie et dressée la seconde année de *Kien-chum*, de la grande dynastie des Tham, Jupiter étant dans *ço-ngo* [1], le septième jour de la Lune dite *Tai-çeu* [2], jour des grands luminaires brillans en bon ordre. En ce tems-là, le bonze *Nim-xù*, Seigneur de la Loi, gouvernait la multitude admirable de la contrée Orientale.

Liu-sieu-yen, conseiller du palais, auparavant du conseil de guerre du grand prévôt de la ville de *Tai-cheu*, a écrit [3].

blier à la postérité le bien qu'ils ont fait. C'est pourquoi nous élevons cette illustre pierre pour célébrer l'état heureux et florissant où les affaires sont à présent.

La seconde année de l'empereur *Tecum*, de la grande dynastie des *Tham*, régnant sous le titre de *Kien-chum* (l'an 781 de J.-C.), Jupiter étant dans *ço-ngo* [1], c'est-à-dire, dans le signe *Yeu*, (car le caractère de cette année était *Sin-yeu* dans le style sexagénaire), le septième jour de la lune dite *Tai-çeu* [2] (c'est la première une), auquel tems le bonze nommé *Nim-xu*, pontife de la religion Chrétienne dans la contrée orientale.

Liû-sieu-yen, conseiller du palais, auparavant membre du conseil de guerre du grand prévôt de la ville de *Tai-cheu* (et ainsi mandarin du septième ordre), a ajouté cette Inscription à la pierre [3].

FIN DE L'INSCRIPTION.

[1] C'est le 10e caractère du cycle duodénaire, et en même tems la marque du 2e mois, à commencer du signe du Capricorne. Ces deux mots signifient *debout, dépouilles*, parce qu'au 10e mois, après la moisson faite, les arbres et les plantes dépouillés de tout, sont debout comme des troncs plantés en terre.

[2] Nom extraordinaire du 1er mois, c'est à-dire de celui où le soleil entre dans les poissons. Ces deux mots signifient *grand accroissement*, parce que c'est dans ce mois que les plantes déjà sorties de terre, croissent et deviennent touffues.

[3] Ce fut donc en l'an 781 de l'ère chrétienne, le 7e jour de la 1re lune de l'année chinoise, c'est-à-dire, de la lune où le soleil entre dans les poissons que ce monument fut érigé. Il est probable que ce jour fut un dimanche. Maintenant, puisque l'an 781 de l'ère chrétienne fut l'an 1092 de l'ère des Grecs, en ôtant les 781 ans de cette ère, on verra que la 1re année de l'ère des Grecs, que suivaient les Chaldéens, fut la 311e avant l'ère chrétienne.



Littérature.

JOCELYN,

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE CAMPAGNE ;

Par M. Alph. de Lamartine.

Rendre compte du poëme de *Jocelyn*, dans les *Annales*, cela n'est pas chose facile ; et cependant les *Annales*, qui ont traité si sévèrement le *Voyage en Orient*, ne peuvent se dispenser de parler de *Jocelyn*. Mais que dire? faut-il, comme la plupart des organes de la publicité, accueillir avec des louanges et des fleurs le poète et les deux enfans dont il a chanté les amours et les malheurs ; ou bien comme quelques journaux, faut-il jeter sur eux le blâme et l'anathème, sans restriction et sans discernement. Ces jugemens extrêmes ne sont pas dans les habitudes des *Annales*, et nos lecteurs, à bon droit, auraient à se plaindre de nous. — Et d'abord, nous n'avons pas ici à discuter s'il convient de lire ce poëme ou de ne pas le lire ; nous posons en fait qu'il sera lu et beaucoup lu. C'est pourquoi nous croyons plus utile d'en faire l'analyse impartiale, mêlée d'éloges et de critiques, pouvant servir de guide à ceux qui le liront, et faisant connaître à ceux qui ne le liront pas, les beautés et les taches de l'ouvrage.

On sait que depuis long-tems M. de Lamartine travaille à un grand poëme, dont le sujet est l'*humanité* elle-même, c'est-à-dire la *destinée de l'homme, les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu*. Beau sujet, comme on le voit, et digne d'être chanté. Le poète nous apprend qu'il en a déjà exécuté plusieurs parties ; que, mécontent des unes, il les a livrées au feu, mais que d'autres n'attendent pour être achevées et pour éclore qu'un peu plus de loisir. *Jo-*

celyn n'est qu'un épisode de ce grand drame épique, et il a été publié pour interroger l'opinion du public. Si ce premier enfant de son imagination reçoit amical accueil, d'autres frères le suivront successivement. Mais si la critique repousse son œuvre, le poète continuera à y travailler en silence, mais plus rien n'en sera publié. Telle est la détermination de l'auteur.

Cela étant, il nous est permis d'assurer que d'autres parties verront encore le jour, car *Jocelyn* a été assez bien reçu du public, que l'auteur paraît le plus affectionner. Bien plus, nous pouvons ajouter qu'un second épisode, qui ne paraîtra que dans un an ou 18 mois, a déjà été acheté, et chèrement acheté. Ainsi notre critique ne saurait être arrêtée par l'appréhension d'étouffer dans son germe la gracieuse pensée du poète. Mais puisque nous sommes certains qu'elle verra le jour, nous devons chercher à connaître par ce qu'il nous en dit lui-même, et par cette première émission de son génie, ce que doit être le poëme entier. Trop heureux et trop fier si quelques-unes de nos remarques, et de nos critiques, pouvaient contribuer au perfectionnement de l'œuvre entière. Voyons donc quel est le but de l'auteur, nous examinerons ensuite s'il l'a rempli avec fidélité et avec bonheur.

Jocelyn, dans la pensée de M. de Lamartine, « est un fragment de poésie intime; c'est le type chrétien à notre époque; c'est le curé de village, le prêtre évangélique, une des plus touchantes figures de nos civilisations modernes. »

Voilà, certes, une profession de foi bien tranchée, et une croyance bien explicite. Qui ne dira, qui ne croira, après ces paroles, qu'il s'agit ici d'un poëme non-seulement chrétien, mais encore catholique. Aussi est-on profondément étonné quand peu après on trouve les lignes suivantes :

« Le lecteur se tromperait, s'il voyait dans ce sujet autre chose que sa partie poétique. Il n'y a là ni intention cachée, ni système, ni controverse, pour ou contre telle ou telle foi religieuse; il n'y a que le sentiment moral et religieux pris à cette *région, où tout ce qui s'élève à Dieu* se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences [1]. »

[1] Page 12 de l'*Avertissement*.

La contradiction flagrante qui existe entre ces deux passages se fait voir également dans tout le poëme. C'est un sujet catholique par le fond, mais délayé, étouffé presque, dans beaucoup de détails, de pensées et de situations philosophiques, vagues, par conséquent, désordonnés, comme la philosophie même. C'est ce que nous allons montrer dans une analyse impartiale. De cette analyse il ressortira, nous l'espérons, deux choses qui sont bien essentielles à noter; la première, c'est que M. de Lamartine n'a pas donné, comme il le prétend cependant, un *type chrétien, le type du prêtre catholique;* non ce n'est pas là le prêtre catholique. Jocelyn n'en a ni la croyance, ni la parole, ni la force; il n'en a surtout ni l'onction, ni la charité, ni cette paix de l'âme qui est son caractère distinctif. Nous le disons, parce que nous le savons, nos prêtres catholiques sont un peu plus forts de volonté et de résignation, et surtout ils ont une foi plus ferme et une croyance plus fixe. Ce n'est donc point là le prêtre catholique, ce prêtre *qui ne se choisit point à lui-même l'honneur de l'apostolat, mais qui est choisi de Dieu comme Aaron* [1]; que Dieu par conséquent soutient, encourage dès cette vie même; auquel il donne un cœur différent de celui des autres hommes, et qui peut dire avec vérité : *Le Seigneur est la portion de mon héritage, et c'est lui qui me rendra la part qui m'est due* [2].

En second lieu, on aura encore la preuve que M. de Lamartine n'a pas exécuté la seconde partie de son programme, c'est-à-dire qu'il ne s'est point tenu dans *cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre*, mais qu'au contraire, il a été obligé de descendre dans celle où les *spécialités divisent les cœurs et les intelligences*, et bien plus, qu'il lui aurait été impossible de faire autrement.

La conséquence de ces considérations, que nous ferons mieux ressortir lorsque nous aurons fait l'analyse du poëme, est que l'œuvre de M. de Lamartine est sans unité, sans vérité, sans personnalité. Jocelyn n'est pas un type auquel on puisse appliquer une doctrine, ni qui puisse correspondre à une portion

[1] Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquàm Aaron. *Hebr.*, c. v, v. 4.

[2] Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. *Psaume* xv, v. 5.

quelconque du tems, à une phase de l'humanité; c'est une forme indéterminée, rayonnante par plusieurs côtés, obscure par d'autres, mais surtout insaisissable, inexécutable, et qui aussi, ne pouvant servir de modèle à personne, n'aidera en rien aux progrès de l'humanité, ce que pourtant M. de Lamartine avait en vue.

Après avoir ainsi qualifié l'œuvre entière, nous allons avec liberté blâmer ou louer les détails, en attendant que nous résumions nos pensées dans un dernier jugement.

Le poëme commence par un *Prologue* où est décrite la mort de Jocelyn. Cette scène, racontée par un chasseur botaniste, qui tous les ans allait faire une visite au vieux curé, est fort touchante et fort belle; nos lecteurs vont en juger. Comme à l'ordinaire le chasseur croyait retrouver son ami bien portant, mais il n'en fut pas ainsi :

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route, et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon,
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain, le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer ;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour; aussi muette et vide,
Vide? hélas! mon Dieu non; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plaintes ni murmure,
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu ;
Je devinai la mort à ce muet emblème,
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
— « Marthe! dis-je ; est-il vrai?.... » Se levant à ma voix,
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts,
—« Trop vrai! montez, Monsieur, on peut le voir encore ;
» On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore ;

» Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
» Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
» Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure ; »
« — Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
» Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
» Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
» Son bien ? n'en point garder était toute sa gloire,
» Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
» Le peu qui lui restait a passé sou par sou
» En linge, en alimens, ici, là, Dieu sait où.
» Tout le tems qu'a duré la grande maladie,
» Il leur a tout donné, Monsieur, jusqu'à sa vie,
» Car c'est en confessant jour et nuit tel et tel,
» Qu'il a gagné la mort. » — « Oui, lui dis-je, et le ciel ! »
Et je montai. La chambre était déserte et sombre,
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front leurs funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.
Son visage était calme et doux à regarder ;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées ;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'ame en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire,
Parait son lit de mort ; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami,
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et las de le veiller,
Ecoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite ;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix.
Puis je baisai les pieds et les mains ; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,
Et priant et chantant et pleurant tour à tour.
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Après avoir assisté à l'enterrement de Jocelyn, l'ami demande à la vieille domestique si son maître *n'écrivait pas quelquefois*. Celle-ci lui montre, dans le grenier, quelques feuilles éparses qu'elle avait balayées, et que le vent et les rats avaient dispersées. Sur ces feuilles, Jocelyn avait écrit les principaux événemens et les diverses impressions de toutes les époques de sa vie. C'est ce qui forme le poëme, qui aussi est divisé en *époques* et en *dates*. Nous allons les faire connaître sommairement.

1re ÉPOQUE. — 1er MAI 1786.

A la suite d'une fête de village fraîchement et gracieusement décrite, Jocelyn apprend que sa sœur est dans la désolation, parce que l'humilité de sa fortune met un empêchement absolu à son union avec un jeune homme dont elle est aimée et qu'elle aime aussi. — De là, sa première idée d'entrer dans l'état ecclésiastique pour doubler de sa part l'héritage de sa sœur et assurer ainsi son bonheur.

Ceci est une première erreur. Une pareille vocation n'est pas celle du prêtre chrétien. Si M. de Lamartine eût voulu faire un poëme *humanitaire*, s'il avait voulu représenter un *type chrétien*, il devait dès le commencement donner pour base à la vocation de Jocelyn, l'amour de l'humanité, le désir d'éclairer ses frères, d'être, auprès d'eux, le ministre et l'humble représentant de Dieu. Ceci eût été plus beau, plus poétique, et surtout plus vrai. Ce sont en effet les sentimens des jeunes gens qui ont une véritable vocation, et, sans vouloir assurer que tous entrent dans le sacerdoce par des motifs aussi purs, nous devons dire que la plupart ont ces sentimens, et qu'aussi ce sont les seuls que l'Eglise reconnaisse pour ceux qui sont véritablement dignes de remplir les terribles et magnifiques fonctions qu'elle leur confie. Après cette remarque, qui est essentielle, nous avouerons volontiers qu'il y a de beaux sentimens et de beaux vers dans la lettre où Jocelyn demande à sa mère la permission d'entrer au séminaire. On en jugera par les citations suivantes.

« Humble est le nom de prêtre ? oh ! n'en rougissez pas,
» Ma mère, il n'en est point de plus noble ici-bas.
» Dieu, qui de ses desseins connaît seul le mystère,
» A partagé la tâche aux enfans de la terre,

» Aux uns le sol à fendre et des champs pour semer,
» Aux autres des enfans, des femmes pour aimer,
» A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde.
» A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde ;
» Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi,
» Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi !
» Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue,
» Où l'eau trouble du puits n'est jamais répandue,
» Que ne rougit jamais le nectar des humains,
» Qu'ils ne se passent pas pleine de mains en mains,
» Mais où l'herbe odorante ou l'encens de l'aurore
» Au feu du sacrifice en tout tems s'évapore ;
» Il est dans son silence au reste des mortels
» Ce qu'est aux instrumens l'orgue des saints autels :
» On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
» Se mêler hors du temple aux vains bruits de la terre ;
» Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
» Et le profane écho ne les répète pas ;
» Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
» Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
» Et porte, en saints élans, à la divinité,
« L'hymne de la nature et de l'humanité.
« Mais vous dites peut-être :... .
» Il n'a plus de famille et son cœur se durcit.
» Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille,
» Les pauvres sont pour lui, mère, enfans, femme et fille,
» Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;
» Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.
» Non, non, dans ma pensée heureuse et recueillie,
» Ne craignez pas surtout que mon amour s'oublie.
» Ah ! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux ;
» Ce vœu me donne à lui sans m'arracher à vous.
» Plus de sa charité l'Océan nous inonde,
» Plus nous sommes à lui, plus nous sommes au monde.
» A ses pieux devoirs, à ses liens permis,
» Aux doux attachemens de parens et d'amis. »

IIe ÉPOQUE. — 1er JANVIER 1793.

Jocelyn est depuis six ans au séminaire ; au milieu de cette vie de prière et de paix, les bruits du monde se sont évanouis. Il se dit :

Qu'il est doux dans son Dieu de renfermer son cœur,
Comme un parfum dans l'or pour en garder l'odeur !
D'avoir son but si haut, et sa route tracée,
Et de vivre six ans d'une même pensée !

Puis le poète décrit en beaux vers la prière du soir du jeune lévite.

Eh bien, quand j'ai franchi le seuil du temple sombre
Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre;
Quand je vois s'élever, entre la foule et moi,
Ces larges murs pétris de siècles et de foi,
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,
Solitude de pierre, immuable, immobile,
Image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité;
Quand les rayons du soir, que l'occident rappelle,
Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle,
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit,
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,
Que la voix du clocher en sons doux s'évapore,
Que le front appuyé contre un pilier sonore,
Je le sens, tout ému du retentissement,
Vibrer comme une clé d'un céleste instrument,
Et que du faîte au sol l'immense cathédrale,
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,
Tel qu'un être animé semble, à la voix qui sort,
Tressaillir et répondre en un commun transport;
Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime,
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme;
Alors mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends voix à voix, cœur à cœur;
Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,
Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire.

Il y a là de la simplicité, de l'onction et du charme; c'est ce qui a fait dire à plusieurs critiques que M. de Lamartine a créé une nouvelle langue poétique, celle de la poésie intime; oui cela est beau et catholique en même tems. Mais que dire des passages suivans, où Jocelyn cherche à deviner quelle est la pensée de Dieu, et les vues de sa Providence dans cette Révolution dont le bruit gronde à sa porte et vient l'effrayer?

Non : Dieu n'a dit son mot à personne ; le tems
Et la nature ici sont ses seuls confidens,
Et si de sa sagesse il perce quelque chose,
Ne la cherchons que là, c'est là qu'elle repose !...
En vain l'homme orgueilleux de ce néant qu'il fonde,
Croit échapper lui seul à cette loi du monde,
Clot son symbole, et dit, pour la millième fois :
Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois !
A chaque éternité que sa bouche prononce,
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse,
Et le tems, qu'il ne peut fixer ni ralentir,
Est là pour le confondre et pour le démentir ;
Chaque siècle, chaque heure en poussière il entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,
Empires, lois, autels, dieux, législations,
Tentes que pour un jour dressent les nations,
Et que les nations qui viennent après elles
Foulent pour faire place à des tentes nouvelles ;
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas.
Depuis ces jours obscurs, dont la tardive histoire
A jusqu'à nos momens traîné quelque mémoire,
Avec combien de cieux le tems s'est-il joué ?
Combien de fois la terre a-t-elle secoué,
Comme l'arbre au printems, ses arides feuillages,
Les croyances, les lois, les dieux des autres âges ?
C'est demander combien de feuillages flétris
Ont engraissé le sol formé de leurs débris,
Ou combien de ruisseaux et de gouttes d'orages
Ont fait enfler les mers sans fonds et sans rivages ?

Nous le répétons, que dire de ces pensées et de ces principes ? et nous répondons sans hésiter : M. de Lamartine ne connaît pas le Christianisme, il ne sait ni la croyance de l'Eglise, ni sur quels fondemens repose cette croyance. M. de Lamartine ne connaît pas l'histoire de l'humanité : il ne l'a pas lue, ou il l'a mal lue. Il n'a point étudié cette grande histoire, à la lumière de la tradition de l'Eglise, pas même avec le secours qu'offrent les récentes découvertes faites dans l'histoire des peuples. Le poète n'en a que ces notions vagues et fausses qu'en donnent quelques histoires philosophiques, et qu'il a plus ou moins mal coordonnées dans sa pensée. S'il connaissait bien l'histoire de l'humanité, il verrait que, bien loin que Dieu n'ait dit *son mot à personne*, toute l'humanité redit encore les paroles

que Dieu a prononcées au commencement. Quelques peuples, il est vrai, ont laissé altérer ces divines paroles, mais elles ne sont pas entièrement méconnaissables; il est surtout un peuple qui les a conservées intactes; et avec la lumière qu'il nous fournit, on peut même discerner ce qu'il y a de divin dans la croyance des autres peuples. La *nature*, quoi qu'il en dise, est muette, ou, ce qui est la même chose, elle dit ce que chacun veut lui faire dire. Quant à ces changemens qui atteignent toutes les croyances, tous les dieux, etc., cela est encore une *ignorance*; il y a des croyances qui datent du commencement des siècles et qui ne finiront qu'à la fin des tems; il y a un Dieu qui n'a pas cessé d'être adoré sur cette terre, et qui le sera toujours. Ce que le poète appelle *changemens* n'a été qu'un *développement*, un *perfectionnement*, un *complément*, prédit, prouvé, parfaitement coordonné dans l'œuvre de Dieu. Cela est connu de tous ceux qui ont étudié le Christianisme dans la tradition, et qui en ont reçu l'enseignement de l'Eglise, et non de la Nature, laquelle n'a rien à nous en dire. Nous ne releverons pas toutes les erreurs renfermées dans la singulière méditation que le poète fait faire à Jocelyn; sans trop la presser nous y trouverions le *panthéisme* et même le *fatalisme*. Nous n'accuserons pas M. de Lamartine d'avoir voulu prêcher ces erreurs, mais nous lui reprocherons de méconnaître assez les convenances pour les mettre dans la bouche d'un prêtre et d'un prêtre dont il prétend faire un type chrétien.

Le poète nous décrit ensuite la Révolution et ses effets. Les fumées de la philosophie obscurcissaient depuis long-tems les yeux des peuples et des rois. Ces deux grands pouvoirs sont enfin en présence et se heurtent. Le roi disparaît dans la tempête, le peuple se déchire de ses mains, le prêtre, roi par sa dignité, peuple par son ministère, est pressé dans cette grande lutte; il y est méconnu, et écrasé. La paisible retraite de Jocelyn est envahie; il se sauve avec peine par le secours d'un berger qui le conduit sur une haute montagne du Dauphiné, où il trouve un abri dans le creux d'un rocher bien nommé *Grotte des aigles*. La description de la nature neuve et fraîche du désert est belle, et nous montre des couleurs nouvelles sous le pinceau de M. de Lamartine. On peut cependant lui reprocher à juste titre quelques détails un peu minutieux.

IIIe ÉPOQUE. — 3 JUILLET 1793.

Jocelyn, au milieu de toutes les richesses de la nature, ne tarde pas à apercevoir le vide qu'elle laisse dans son cœur. L'homme seul dans le désert y est trop au large ou trop à l'étroit; et, comme le dit Jocelyn :

Solitude! Dieu seul peut te remplir de lui.

Le besoin d'entendre quelque voix humaine le pousse à descendre de son nid d'aigle. Sur le flanc de la montagne, il rencontre deux bergers, jeunes époux, menant une de ces vies heureuses, qui s'écoulent dans la monotonie d'occupations aimées et sans cesse renaissantes. La description de quelques heures de cette vie fait plaisir à lire, et nous regrettons de ne pouvoir en citer ici quelques vers.

Enfin un être vivant va animer la solitude de Jocelyn. Un jour, comme il était assis au bord du gouffre qui le séparait du reste du monde, un bruit inaccoutumé parvient à ses oreilles. Ce sont deux soldats poursuivant deux proscrits : quatre coups de fusil partent en même tems; les deux soldats tombent et roulent au fond de l'abîme. Jocelyn sauve les deux proscrits; mais le plus âgé est blessé mortellement. C'est un émigré Breton qui se sauvait avec son enfant sur la terre étrangère, et qui meurt entre ses bras en lui confiant tout ce qu'il avait de cher au monde, cet enfant qui a nom *Laurence*, et qui n'est âgé que de seize ans.

Alors un nouveau soleil semble se lever sur l'âme de Jocelyn, la nature n'est plus morte pour lui; la nécessité, le bonheur de la vie de société sont célébrés par des paroles qui étonnent lorsque l'on sait que M. de Lamartine professe une partie de cette philosophie qui croit que l'homme est né et a vécu dans l'*état de nature*, c'est-à-dire *sans société*. Le charme de l'amitié est célébré dans des vers qui peuvent être cités.

Du mot de chaque ami le retentissement
Eveille au sein de l'autre un même sentiment;
La parole dont l'un révèle sa pensée
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée;
Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur,
L'âme coule toujours et n'a plus de langueur;
D'un univers nouveau l'impression commune

Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une ;
Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,
On se regarde vivre, on s'écoute sentir ;
En se montrant à nu sa pensée ingénue,
On s'explique, on se crée une langue inconnue ;
En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
On se comprend soi-même, on rêve, on dit : c'est moi !
Dans sa vivante image on trouve son emblême,
On admire le monde à travers ce qu'on aime ;
Et la vie appuyée, appuyant à son tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour !

Puis il décrit les jeux, les chasses, les occupations de chaque jour des deux amis. Leurs jours passent plus légers et plus doux que le plus léger, le plus doux vent de la montagne.

Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne,
Le lait, les simples mets que la joie assaisonne ;
Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus,
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus ;
Pour les mortes saisons, nous mettons en réserve
Ceux que le soleil sèche et que le tems conserve ;
A chaque invention de l'un, l'autre applaudit ;
On prévoit, on combine, on se trompe et l'on rit ;
Dans ces mille entretiens le long soir se consume ;
Sur le foyer dormant le dernier tison fume,
Et souvent dans le lac, miroir de notre nuit,
Nous voyons se lever l'étoile de minuit ;
Alors nous nous mettons à genoux sur la pierre,
Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière,
D'où Laurence, inclinant son front grave et pieux,
Sur la croix du tombeau jette souvent les yeux ;
Et quand après avoir béni cette journée,
Que nous rendons à Dieu comme il nous l'a donnée,
Après avoir prié pour que d'autres soleils
Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils,
Après avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent,
Au souvenir des morts nos prières arrivent,
Laurence, en répondant aux versets, bien des fois
A, malgré ses efforts, des larmes dans sa voix,
Et de ses pleurs de fils, non encore *épuisées*,
Ses mains jointes après sont souvent arrosées.
Ainsi finit le jour, et puis chacun en paix
Va s'endormir couché sur son feuillage épais,
Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille.

IVe ÉPOQUE. — 15 AVRIL 1794.

Jocelyn continue à jouir de son bonheur. Le poète décrit les merveilles qui se passent sous ses yeux avec des couleurs que Milton et Chateaubriand lui envieraient. Nous voudrions en particulier citer les pages où il chante le réveil de la nature, qui, en se révêtant de ses plus belles fleurs, en exhalant ses plus doux parfums, se prépare à la reproduction de toutes les plantes et de toute la création, œuvre vraiment divine, et divinement chantée. Laurence et Jocelyn mêlent leurs voix à celles de la nature; ils chantent à la gloire de Dieu l'hymne de ses merveilles. Voici le premier hymne, celui de Laurence :

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles
Pleines de vie et de parfums si doux?
Qui de ces monts palpitans comme nous
Faites jaillir au seul vent de vos ailes
Feuilles et fleurs comme des étincelles!
Ces ailes d'or où les embaumez-vous?
Est-il des monts, des vallons et des plaines,
Où vous baignez dans ces parfums flottans?
Où tous les mois sont de nouveaux printems?
Où tous les vents ont ces tièdes haleines?
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
Toujours les cœurs d'extase palpitans?
Ah! s'il en est, doux souffles de l'aurore,
Emportez-nous avec l'encens des fleurs,
Emportez-nous où les âmes sont sœurs!
Nous prierons mieux le Dieu que l'astre adore,
Car l'âme aussi veut le ciel pour éclore,
Et la prière est le parfum des cœurs!

Les jours de Jocelyn se passaient ainsi dans un état de bonheur vague, mais exalté, exalté, dis-je, au-dessus de la réalité commune de la vie, lorsque, un matin, étant sorti avant le réveil de Laurence, il descend jusqu'au pied de la montagne pour voir si le berger a été fidèle à lui apporter le pain qui le nourrissait. Mais, à son retour, un horrible ouragan s'élève; il se sauve à grand'peine, rendant grâces à Dieu de ce que son jeune ami ne l'a pas accompagné. Mais l'amitié, la véritable amitié, ne dort guère pendant les orages qui peuvent menacer une vie aimée. A son arrivée, Jocelyn trouve la grotte déserte;

il retourne chercher Laurence à travers la tempête, mais aucune voix ne répond à la sienne : à la fin, guidé par une biche familière, il retrouve au fond d'un ravin Laurence à moitié couvert de neige, la figure et la poitrine ensanglantées, et complètement évanoui. C'est alors qu'il s'écrie :

La foudre a déchiré le voile de mon âme!
Cet enfant! cet ami! Laurence est une femme....
Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour!
Ombres de ces rochers, cachez ma honte au jour!

Il est facile de voir qu'une nouvelle vie va commencer pour ces deux enfans. Un an ils étaient restés s'aimant sans se connaître, un an ils restent encore dans cette solitude. C'est ici la situation qui a le plus soulevé d'admirations et de reproches. Décrivons, telle que le poète l'a faite, cette seconde période avant de la juger.

D'abord, c'est Laurence qui s'excuse et explique les causes qui l'ont déterminée à garder si long-tems son secret :

« Faut-il te l'avouer? Souvent je le pensai,
» Souvent je résolus, souvent je commençai,
» Mais toujours au moment de trahir mon mystère,
» Je ne sais quelle main me forçait à me taire.
» J'avais trop attendu déjà, je n'osais plus;
» Mon front couvert de honte était rouge et confus;
» Puis je savais ta vie et ta pieuse enfance,
» Je redoutais l'effet de cette confidence,
» J'avais peur du regard que tu me jetterais,
» Du son de voix, du mot froid que tu me dirais.
» Ce mot, pour moi, c'était ou la mort ou la vie!
» Je mourais à tes pieds si tu m'avais bannie!
» Oh! pouvais-je risquer contre un précoce aveu,
» Cent fois plus que ma vie à ce terrible jeu?
» J'aimais mieux me fier à cette destinée
» Qui m'avait de si loin dans ton ombre amenée,
» Jouir du jour au jour, et remettre à plus tard,
» Tout attendre de Dieu, du moment, du hasard.

Puis ce sont des promesses de s'unir un jour lorsque la fonte des neiges leur permettra de reparaître dans le monde, ce qu'ils ne peuvent faire maintenant que la tempête a détruit le pont naturel qui communiquait à l'autre rive; lorsque l'orage révolutionnaire se sera apaisé, et qu'un prêtre pourra présider à leur

union et la consacrer. En attendant, Jocelyn est tous les jours plus timide et plus réservé; la honte des sens lui monte au cœur; il n'ose ni prolonger ses regards sur elle ni entretenir une longue conversation. Abrité en dehors de la caverne, c'est là qu'il couche, à peine à couvert de l'intempérie des saisons.

Là, comme un chien fidèle au seuil de son asile.
Je lui garde sa vie et son sommeil tranquille.

Puis ils prient, et disent :

Que Dieu nous illumine et dispose de nous!
Dans ce ciel où ses mains nous ont portés d'avance
Comme deux esprits purs vivons en sa présence,
Et laissons-lui le soin, à lui seul, de nommer
L'amour ou l'amitié dont il faut nous aimer.

Il faut avouer que cette vie d'amour, écrite avec une passion d'autant plus vraie, que l'expresion en est plus chaste, peut être dangereuse à être mise sous les yeux des personnes à imagination vive et impressionnable. Il en est sous ce rapport, de Jocelyn comme du VII[e] livre de Télémaque, de Paul et Virginie, de René et d'Atala. Et cependant il est juste de dire encore que cet amour chaste, réservé, timide, que le poète nous raconte, cet amour qui pour vivre n'*a pas besoin des sens*, et qui est d'autant plus vrai et plus profond, que les liens en sont imperceptibles, et tiennent à l'âme, au cœur, à la volonté, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus fort dans la nature humaine; oui, cet amour est une protestation honorable contre ces romans licencieux et obscènes, qui ne voient dans l'homme que la matière, et qui cependant remplissent nos cabinets de lecture, où une jeunesse fougueuse, des femmes futiles et désœuvrées vont puiser des leçons et des exemples qui affaiblissent et corrompent leur âme, en dénaturant les plus belles qualités de leur cœur, et en ne leur faisant connaître du plus fort de tous les liens que ce qu'il a de plus grossier et aussi de plus passager.

V[e] ÉPOQUE. — 2 AOUT 1794.

C'est pendant que Jocelyn s'est ainsi fait au-dessus des nuages une vie voisine du ciel, qu'une voix lui monte de la terre, la voix de son évêque, en prison, condamné, et devant

porter le surlendemain la tête sous le couteau; le pasteur veut parler à son lévite. Jocelyn frémit, mais il ne recule pas : laissant Laurence endormie, il descend avec le pâtre qui lui a porté la demande, et sous un déguisement grossier il est introduit dans le cachot de l'évêque.

Ici commence une des scènes les plus pathétiques de l'ouvrage, et aussi la plus blâmée. Nous l'avouons, le fond de l'acte est sans vraisemblance. Un évêque qui ordonne prêtre un jeune homme rempli d'un amour terrestre, qui l'ordonne pour se confesser à lui, et se confesser au moment où il va recevoir la couronne du martyre, cela peut être dramatique, mais cela n'est pas chrétien, cela n'est pas sacerdotal. Nous le répétons encore ici, ce n'est point là le type du prêtre. Nous connaissons bien dans l'histoire de l'Église quelque violence faite à l'humilité de quelques hommes et de quelques saints, mais jamais semblable ordination n'a eu lieu dans l'Église catholique; et cependant, après ces concessions, nous dirons que toute cette scène étincelle de rares beautés.

D'abord le pontife rend grâce au ciel :

Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie
Me gardait en secret ce don pour l'agonie !
J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel,
Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel !

et comme Jocelyn se refuse à se laisser consacrer, l'austère prêtre cherche d'abord à le faire douter de son amour, en le traitant de chimère, puis il veut l'en dégouter, en tournant en ridicule la simplicité de ses paroles, et jusqu'à la candeur et la pureté de leur vie commune. Et quand ainsi il a ébranlé son cœur, il le frappe par des considérations plus fortes.

« Je ne me doutais pas que dans ces jours sinistres
» Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,
» Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi
» S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,
» Pendant que l'univers avec horreur admire
» La bataille de sang du juge et du *martyre*,
» Hésitant pour savoir où décider son cœur,
» Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur;
» Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,

» Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,
» Au grand combat de Dieu refusant son secours,
» Amollissait son âme à de folles amours ;
» Au pied des échafauds où périssaient ses frères,
» Sacrifiait au dieu des femmes étrangères :
» Pensant sous quel débris des temples du Seigneur
» Il cacherait sa couche avec son déshonneur. »

En vain Jocelyn parle des liens contractés par l'habitude de se voir, et de s'aimer,—que c'est un véritable et indélébile *amour couvé pendant deux ans sous l'amitié*; en vain il lui représente que plus cet amour a été calme, confiant, comprimé, plus il est fort ; l'inflexible vieillard lui montre ses chaînes, son cachot,

Cette couche où l'Église expire, et sent en rêve
Le baiser de l'Époux dans le tranchant du glaive ;

puis au moment où il le voit chancelant, il l'accable en affectant le ton inspiré et en se constituant responsable devant Dieu de la détermination qu'il lui fait prendre. Jocelyn vaincu, ou plutôt surpris, se laisse ordonner.

Nous le répétons, ce n'est point là une ordination du prêtre chrétien, cérémonie remplie d'appréhension et de respect, mais aussi et surtout de zèle et de dévouement; c'est plutôt la sombre initiation de quelque secte farouche. Et s'il est vrai, comme on nous l'assure, que le poète ait demandé à un prêtre si cette ordination était chrétienne, nous sommes douloureusement fâchés qu'on ait cru pouvoir lui répondre affirmativement.

On voit donc, à mesure que nous avançons, ce que devient le héros de M. de Lamartine : entré au séminaire sans vocation, établi dans un état contre nature, puis ordonné prêtre par force, et dans une disposition d'âme qui devait le plus l'en éloigner, tel est l'homme qu'il appelle le type de la vie sacerdotale. Qui ne peut s'attendre à ce qu'il soutienne mal le fardeau de la dignité sublime qu'on lui a imposée ? Nous serons plus brefs dans l'analyse de la seconde partie, car tous les défauts du livre ont leur germe dans la fausse position que nous venons de décrire.

Quand Jocelyn eut conduit son évêque au martyre, et que l'exaltation due à sa position nouvelle eut cessé, alors il se souvint de Laurence laissée sur la montagne. Une sœur de l'évêque

va la chercher; Jocelyn l'y accompagne. Dans cette entrevue, ce que nous trouvons de déplacé, ce ne sont pas quelques expressions de désespoir échappées de la bouche de l'un et de l'autre: la situation peut les expliquer; mais c'est, lorsque Laurence est partie, de n'entendre sortir de la bouche de Jocelyn aucune parole de résignation ni de consolation chrétienne. Ceci est encore un des défauts du poëme. Après avoir poussé la situation jusqu'aux extrémités du possible, au-delà même du possible dans le cours d'une vie chrétienne, le poète ignore, ou ne sait pas exprimer les secours que la religion renferme et la force qu'elle peut donner pour combattre toutes les passions humaines. On voit que M. de Lamartine ne connaît pas ce que connaissent de simples jeunes filles, la force de l'amour de Dieu pour dompter l'amour du monde. Aussi toute cette partie de son poëme est manquée.

VIᵉ ÉPOQUE. — 26 MARS 1795.

Le même défaut se fait encore mieux sentir dans le courant de cette époque. Jocelyn déplore sa séparation d'avec Laurence. Le poète cherche bien à le consoler par la pensée de faire du bien à ses semblables et par la récompense qu'il attend dans le ciel; mais toutes ses plaintes sont sans résignation réelle; et toutes ses consolations sont sans douceur; le dévouement de Jocelyn pour ses semblables est une distraction, une occupation, un leurre qu'il jette à son amour; ce n'est ni la charité ni la grâce chrétienne. L'amour de Dieu, cet amour plus fort que la mort, n'est ni dans sa bouche ni dans son cœur. Aussi rien de plus froid, de plus triste que cette vie que M. de Lamartine nomme évangélique. Jocelyn ne connaît pas même le ciel chrétien, car dans son ciel comme sur cette terre, il ne porte qu'une pensée, il n'aspire qu'à une union, il ne désire qu'une chose, revoir Laurence. Faisons encore ici une remarque essentielle, c'est qu'une pareille position est contre nature. Un homme qui aimerait avec cette exclusion, un homme qui ne désirerait, n'attendrait dans le ciel d'autre jouissance que celle d'y voir une femme, cet homme, dis-je, n'a aucune raison de se tourmenter si long-tems; il pouvait trouver son ciel sur cette terre en se réunissant au moment même à celle qu'il aimait.

On voit encore ici quel désordre règne dans tout ce poëme, par la seule raison que M. de Lamartine n'a pas représenté des êtres réels ou une croyance déterminée, mais parce que, empruntant un nom et des croyances à l'Église, il les a arrangés à sa fantaisie : aussi, prêtre, évêque, amour, consolation, Dieu, ciel, tout est bouleversé, et l'œuvre n'est plus que le fantastique produit d'un rêve plus ou moins bien versifié.

Après lui avoir fait subir une épreuve de deux ans dans un séminaire, l'évêque de Grenoble s'adresse à Jocelyn, et lui dit :

Il est au dernier plan des Alpes habité
Un village à nos pas accessible en été,
Et dont pendant huit mois la neige amoncelée
Ferme tous les sentiers aux fils de la vallée;
Là, dans quelques châlets, sur des pentes épars,
Quelques rares tribus de pauvres montagnards
Dans des champs rétrécis qu'ils disputent à l'aigle,
Parmi les châtaigniers sèment l'orge et le seigle,
Dont le pâle soleil de l'arrière-saison
Laisse à peine le tems d'achever la moisson.
Le Dieu de l'indigent vous donne ce royaume :
Son autel est de bois et n'a qu'un toit de chaume,
Mais mieux que sur l'autel de luxe éblouissant
Aux mains jointes du peuple et du prêtre il descend.
Il se souvient encor que son humble lumière,
Avant l'orgueil du temple, éclaira la chaumière,
Et ces âmes des champs, toutes du même prix,
Il vous les comptera là haut ; allez, mon fils.

Le nom de ce village est celui de *Valneige*. C'est de là que Jocelyn écrit à sa sœur plusieurs lettres dans lesquelles il lui fait la description de sa paroisse, de ses paroissiens, de sa maison et de la vie qu'il y mène. Quoique l'on puisse reprocher à ces détails un peu de monotonie et de longueur, cependant c'est un morceau de poésie où M. de Lamartine a vaincu, avec un talent admirable, la raideur des grands vers, et les a forcés à décrire les plus simples objets de la nature, et les plus humbles accidens d'une vie de campagne. C'est avec peine que nous résistons au plaisir de citer la description de la maison curiale et de son ameublement. Un reproche encore, c'est qu'on sent une mélancolie trop profonde, trop prolongée dans le récit de Jocelyn ; la campagne et ses bons habitans offrent au prêtre chrétien quelques traits plus frais et plus gais.

Au reste, on ne doit pas s'étonner de la tristesse de Jocelyn, lorsqu'on saura que toutes les actions de son apostolat ne sont pas soutenues par une foi certaine et distincte. Son esprit nage dans le doute, et se trouve couvert des voiles de cette *ignorance* que nous reprochons à M. de Lamartine. Il a bien quelques données sur la foi :

Mais ce fil dans mes mains se brouille à chaque haleine
Dans l'énigme de Dieu dont chaque page est pleine;
Des choses, des esprits l'éternel mouvement
N'est pour nous que poussière et qu'éblouissement.
Le mystère du tems dans l'ombre se consomme,
Le regard infini n'est pas dans l'œil de l'homme,
Et devant Dieu caché dans sa *fatalité*
Notre seule science est notre humilité!

Qui croirait que c'est le même homme qui, chancelant dans sa foi, trouve pourtant de la consolation dans les plus pures et les plus intimes sources du mysticime catholique; c'est pourtant ce que le poète lui fait dire :

Plus souvent, desséché par mon affliction,
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation*;
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'au bord des sucs de l'évangile,
Où la sagesse humaine et divine, à longs flots,
Dans le cœur altéré *coulent* en peu de mots;
Où chaque âme, à sa soif, vient, se penche et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve,
Trouve, selon le tems, ou la peine, ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le pain fort du fort;
Et sous la croix où l'homme ingrat le crucifie
Dans les larmes du Christ boit sa philosophie!...

VIIe ÉPOQUE. — 15 JUILLET 1800.

Jocelyn raconte, dans une suave poésie, la visite qu'il fait avec sa mère et sa sœur, à l'antique manoir de sa famille, manoir dont ils se trouvent dépossédés par la révolution. Mais sa mère tombe malade, et Jocelyn l'assiste dans ses derniers moment; rien de plus attendrissant que cette scène. Cela est beau, parce que cela est catholique et chrétien. — Nous en exceptons les vers où Jocelyn dit :

Que serais-je, grand Dieu! si vous ne parliez pas?
Si de mon *seul* instinct l'*infaillible espérance*

Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité?

VIIIe ÉPOQUE. — 16 SEPTEMBRE 1800.

Jocelyn accompagne sa sœur à Paris; c'est là qu'habite Laurence, qu'il n'a plus revue. Un jour, dans une église, il entend parler d'une femme célèbre par sa beauté, mais plus encore par la légèreté d'une conduite notée presque d'infamie. M. de Lamartine suppose que cette femme quête dans l'Eglise. Elle passe près de Jocelyn; c'est Laurence : ils se reconnaissent, poussent un cri, et tombent l'une dans les bras du vieux prêtre qui l'accompagnait, l'autre contre un pilier de l'Eglise. Toute cette scène est inconvenante et manquée. Nous en disons autant de la station que fait Jocelyn sous le balcon de Laurence, par une pluie battante. Les stances qu'il lui adresse sont faibles et par le fond et par la forme. Ce qu'il y a de mieux, c'est de faire fuir Jocelyn dans ses montagnes sans avoir parlé à Laurence.

IXe ÉPOQUE. — 12 OCTOBRE 1800.

Jocelyn est revenu à Valneige. Il instruit les enfans ; il dirige sa paroisse. C'est là que nous trouvons ce pitoyable épisode d'un *Colporteur juif*, qui nous prouve de nouveau combien M. de Lamartine comprend mal, connaît mal nos croyances. Vouloir faire enterrer un juif par un prêtre catholique, c'est blesser toutes les convenances; supposer qu'il y a à notre époque des chrétiens assez fanatiques pour *traîner le cadavre d'un juif aux crevasses d'un roc comme celui d'un chien*, cela est une calomnie; nous défions M. de Lamartine de citer un exemple en faveur de sa thèse.

Vient ensuite l'*épisode des laboureurs*; cet épisode, tant vanté avant que le poëme parût, est à la vérité d'une grande beauté. Le travail de la journée humaine, les efforts des bœufs sous la force de l'aiguillon, la terre ouvrant avec peine son sein déchiré et fécondé par la *sainte sueur* humaine, le repas de la famille, le semage, tout cela est décrit avec une facture antique; on croit quelquefois entendre résonner à son oreille la cadence grave et douce du vieil Homère, et l'action se passe devant vous comme une des scènes de l'Odyssée. Cependant nous

devons dire que nous trouvons encore bien du vague dans les pensées du poète sur la formation des premières sociétés, et nous n'adoptons nullement l'histoire qu'il bâtit, et d'après laquelle l'homme *a trouvé dans son cœur*, non-seulement la *justice*, mais encore *Dieu lui-même*. Cela n'est pas l'histoire de l'humanité; c'est du philosophisme européen.

Nous disons la même chose d'une inconvenante tirade contre la puissance des papes dans le moyen-âge. Il nous est vraiment pénible de voir M. de Lamartine, c'est-à-dire un homme qui se présente comme l'ami des peuples, persister dans de tels erremens, à une époque où les historiens les plus graves, même protestans, cherchent à réhabiliter l'action de l'Église au moyen-âge, et à nous découvrir quelques-uns des grands desseins que Dieu a eus, en donnant aux papes une telle puissance, puissance exercée toute au profit des peuples contre la force brutale qui les écrasait.

Jocelyn s'occupe ensuite à faire le cathéchisme aux enfans; il y a là de belles pages. La démonstration de l'existence de Dieu et de l'âme humaine, la description du ciel; tout cela est beau, bien plus beau que les preuves si alambiquées et si abstraites du *Vicaire savoyard*; et cependant ce n'est pas encore là le catholicisme, cela sent trop le philosophe, et pas assez le pasteur de l'Église. Là, comme ailleurs, M. de Lamartine mêle la *tradition* et l'*instinct*, l'*Eglise* et la *nature*.

Cependant, le 21 octobre 1802, un pâtre vient lui annoncer qu'une jeune femme, qui se rendait en Italie, est tombée malade dans un village de ces montagnes, qu'elle est en danger de mort, et qu'elle demande à se confesser. Jocelyn se rend auprès d'elle...... C'est Laurence.

Pourquoi ne pas en convenir? tout le commencement de cette scène est fort beau. Le récit que fait Laurence de sa jeunesse, de ces deux ans passés dans la grotte,

> .... Qui vit les amours innocens
> De ce ciel où l'amour n'a pas besoin des sens;

puis du regret amer qu'elle éprouve de sa vie mondaine, du vide de son cœur, de la sécheresse et de la froideur qu'elle trouvait dans la dissipation et les plaisirs du monde; tout cela est simple et touchant. Pourquoi faut-il que le poète ait exagéré l'expres-

sion de cet amour; pourquoi vient-il le décolorer en le rendant impie? Il aurait pu si facilement créer une entrevue et une mort toute chrétienne, une de ces douleurs où Dieu intervient et calme les plus dures angoisses. Alors nous aurions pu pleurer sur le sort de cette infortunée, et nous l'aurions accompagnée de nos vœux, quand elle serait montée au ciel. Loin de là, quand Jocelyn lui demande si elle a quelque repentir de sa vie passée, alors elle profère de brutales impiétés; elle proteste que Jocelyn est le seul être *qui l'ait fait croire en Dieu, et qu'aussi elle aime mieux l'enfer qu'un paradis sans lui.* Jocelyn se nomme et cherche à la consoler. mais sa parole est sans affection, sans onction, et comme Laurence ne dit plus un seul mot, et qu'elle meurt en baisant la main de Jocelyn, dans le transport d'un amour tout profane, on se demande à bon droit si ce n'est pas là la mort d'une âme damnée...., et l'on croit entendre le rire sardonique des démons, au lieu du concert des anges.

Jocelyn ensevelit Laurence auprès de son père, sur la montagne de la grotte des aigles. Bientôt une épidémie se manifeste dans sa paroisse, et il se consacre au soin des malades et des mourans. C'est là que se trouve l'admirable épisode du tisserand pleurant sa fille et sa femme, et demandant pour celle-ci une de ces cérémonies de l'Eglise qu'il lui a promises. Nous citerions volontiers ce morceau, s'il n'était un peu trop long. Puis Jocelyn est attaqué lui-même de l'épidémie; et c'est là que finit son journal.

Cependant ce n'est pas ici que finit la vie de Jocelyn; nous le disons pour le justifier des reproches que lui ont fait quelques journaux. L'*Épilogue* nous le représente mourant dans un âge avancé, et la tête couverte de cheveux blanchis dans l'exercice de ses fonctions. Dans quel état fut son âme durant le reste de sa vie, et que, continua-t-il à penser de Laurence, le poète n'en dit que ce que nous trouvons dans les vers suivans, par lesquels nous terminerons cette analyse. C'est le chasseur qui reprend la parole :

A présent que j'ai lu dans cette âme si tendre,
Je reviens sur sa vie, et j'ai peine à comprendre
Comment il a vécu comme un autre ses jours,
Après avoir noyé tant d'âme dans leur cours?

J'aurais cru qu'une mort précoce et volontaire
Aurait déraciné cet homme de la terre,
Ou que son front, chargé de mystère et d'ennui,
Aurait jeté toujours une ombre devant lui!
Il n'en fut pas ainsi, j'en bénis Dieu; sa vie,
Quoique troublée au fond, ne parut point tarie;
Elle continua de couler doucement,
Sans devancer jamais sa pente d'un moment,
Et sans rendre son eau plus trouble ou plus amère
Pour celui qui regarde ou qui s'y désaltère.
La douleur qu'elle roule était tombée au fond;
Je n'y soupçonnais pas même un lit si profond;
Nul signe de fatigue ou d'une âme blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée;
Son front, quoiqu'un peu grave, était toujours serein,
On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin......
S'il poursuivit ainsi son chemin jusqu'au terme,
C'est qu'en ses saintes mains le bâton était ferme,
C'est que sa tendre foi, qui n'était plus qu'espoir,
Dorait le but d'avance, et le lui faisait voir.
L'heure dont on est sûr de tant de confiance
S'attend sans amertume et sans impatience;
Dans des chemins connus l'on marche à petit pas,
Et quand on sait le terme, on est moins vite las.
Et puis les demi-cœurs et les faibles natures
Meurent du premier coup et des moindres blessures;
Mais les âmes que Dieu fit d'un acier plus fort
De l'ardeur du combat vivent jusqu'à la mort;
De leur sein déchiré le sang en vain ruisselle,
Plus il en a coulé, plus il s'en renouvelle,
Et souvent leur blessure est la source de pleurs
D'où le baume et l'encens distillent mieux qu'ailleurs.
J'ai trouvé quelquefois parmi les plus beaux arbres
De ces monts où le bois est dur comme les marbres,
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs.
Le chêne dans son nœud la retenant de force,
Et recouvrant le fer de son bourlet d'écorce,
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur;
C'est ainsi que ce juste élevait dans son ame,
Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme!

Maintenant nos lecteurs peuvent juger par eux-mêmes de la nature et du mérite de l'œuvre de M. de Lamartine; ils pourront

décider surtout si le reproche que nous allons lui adresser est juste.

Ce reproche, comme nous l'avons déjà insinué, ce n'est rien moins que d'avoir manqué son but.

En effet, par ce que nous avons déjà cité de sa préface, l'on voit que M. de Lamartine a voulu faire un poëme *humanitaire*; qu'est-ce à dire? ce n'est pas sans doute l'histoire, ou les croyances des peuples, ou la position ordinaire des hommes, qu'il a voulu chanter. Comment donc l'appeler *humanitaire*? il fallait plutôt dire un épisode *exceptionnel* de la vie d'un homme. — Ce n'est pas non plus le *type de la vie du prêtre chrétien*; quand même ce prêtre aurait existé, comme l'auteur semble l'insinuer, ce prêtre aurait été une exception, une anomalie, un intrus dans le clergé catholique. — En second lieu, M. de Lamartine n'a pas plus rempli la promesse qu'il avait faite de se tenir dans cette *région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit;* pour cela il eut dû ne faire entrer dans son poëme que l'idée ou l'intervention d'un Dieu unique, sans culte, sans prêtre, sans fidèles; car dès qu'il a nommé un culte, un prêtre, un fidèle, la division commence, et il faut bien se décider à choisir, ce que cependant M. de Lamartine semble chercher à épargner à sa paresse. — Mais au moins s'en est-il tenu à ce *déisme* qui n'est pas *humanitaire*, mais seulement *européen*, qui ne date pas du commencement des tems, mais du règne de la philosophie du 18e siècle? Non, c'est le Christianisme qui fait le fond du poëme, et le Dieu de Jocelyn est le Dieu des chrétiens. — Mais encore, en prenant le Dieu des chrétiens, M. de Lamartine a-t-il décrit ce Christianisme vague qui ne formule aucun symbole, n'impose aucun culte, tel que le professent la plupart des protestans, et bon nombre de *catholiques* philosophes? Non encore, son poëme est essentiellement catholique, la vocation de Jocelyn, sa consécration forcée, toute la scène de la prison, la mort de sa mère, la confession de Laurence, l'épisode du tisserand, c'est-à-dire les plus belles scènes de l'ouvrage, sont essentiellement *catholiques*; bien plus, le nœud même du poëme est seulement catholique; à la place du prêtre Romain, voué au célibat, mettez un ministre Protestant, et le poëme croule, il ne peut plus exister.

On le voit, l'œuvre de Lamartine n'est pas telle qu'il la croit telle qu'il a voulu la faire. c'est une production hybride, le fruit d'une pensée bonne, mais dénaturée par des élémens hétérogènes. Aussi qu'est-il arrivé, c'est que même dans les éloges les plus larges qu'on lui ait donnés, il y a partout des critiques amères, mais justes, et son œuvre est encore une de ces œuvres informes telles que l'on en voit tant dans le siècle où nous vivons.

Nous le disons avec vérité, c'est avec douleur que nous voyons M. de Lamartine s'égarer dans une voie qui s'ouvre pourtant toute unie et toute facile devant lui. Il veut être chrétien et catholique; il veut chanter l'humanité, eh bien! qu'il prenne l'humanité telle que Dieu l'a faite, telle que la tradition nous la fait connaître; qu'il prenne le Christianisme comme le Christ l'a établi, et le Catholicisme tel que l'Eglise nous l'enseigne. Quel avantage trouve-t-il à décrire une Humanité, un Christianisme, un Catholicisme différens de ceux que nous ont fait Dieu, le Christ et l'Eglise ?

Ah ! c'est que pour chanter ces grandes épopées, il ne suffit pas d'être poète ; il faut, comme nous l'avons déjà dit à M. de Lamartine, en parlant de son *voyage en Orient*, il faut être catholique, et catholique *savant*, connaissant bien toutes les croyances, toutes les traditions de cette Eglise, c'est-à-dire tout ce que Dieu a dit à l'humanité. Oh! quand viendra donc le poète digne de chanter ces chants divins? Voyez: les tems semblent arrivés, toutes les oreilles sont attentives, et tous les cœurs préparés. A la seule annonce d'un poëme catholique, tous les esprits croyans, ou incroyans, se sont émus, mais tous ont reconnu, et vous ont dit que vous vous étiez trompé, que ce n'est pas là le Catholicisme de l'Eglise. Ecoutez, poète, ces voix amies ; si de nouveaux anges doivent éclore de votre pensée, n'allez pas, comme vous l'avez fait pour Laurence et Jocelyn, n'allez pas appesantir leurs ailes d'impures exhalaisons; qu'ils puissent s'élever d'un vol libre vers le ciel; et alors nous vous promettons l'approbation de tous les vieillards, l'enthousiasme de tous les jeunes hommes, et les couronnes que vous tresseront les jeunes filles seront faites non-seulement des plus belles fleurs, mais de véritables immortelles. A. B.



Histoire primitive.

TRADITIONS CHINOISES

MISES EN RAPPORT AVEC LES TRADITIONS BIBLIQUES.

Deuxième Article [1].

Analogie de certaines idées cosmologiques qui ont eu cours à la Chine, avec celles que PYTHAGORE avait puisées en Orient. — Elles n'ont point été apportées en Chine par une colonie d'Égyptiens. — LAO-TSEU est allé les chercher en Chaldée. — Le peuple Chinois doit conserver son titre de peuple primitif.

M. de Guignes, préoccupé de l'idée que les Chinois avaient tout emprunté des Egyptiens, a cherché d'abord à établir sa thèse sur les rapports qu'il croyait remarquer entre les anciens caractères chinois et les hiéroglyphes égyptiens ; ce fut le sujet d'une première dissertation insérée au tome XXXIV[e] des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à cet égard. Le même savant, poursuivant l'objet qu'il avait en vue, a essayé plus tard de prouver que, sur différens points de religion et de philosophie, les Chinois et les Egyptiens sont d'accord : ce second Mémoire, lu à la séance

[1] Voir le Numéro précédent, ci-dessus, page 119. — Un savant distingué, dont nous apprécions le mérite, dont nous honorons le caractère, a jeté à la suite de notre premier article sur les Traditions Chinoises, quelques notes critiques et polies, qui ont dû fixer notre attention. Nous aurons quelques observations à faire sur le contenu de ces notes ; mais, comme nous espérons que M. de Paravey ne s'en tiendra pas là, et qu'il continuera d'annoter notre travail jusqu'au bout, les observations auxquelles ces *notes* pourront donner lieu, ne paraîtront qu'à la fin.

R....G.

de l'Académie des Inscriptions, le 24 janvier 1775, a été inséré au tome XL du recueil que nous venons de citer.

La partie du Mémoire qui a trait aux analogies que M. de Guignes a cru pouvoir signaler entre le système religieux des Egyptiens et celui des Chinois est très-peu concluante; le savant académicien lui-même l'a senti; aussi glisse-t-il légèrement sur ce qui peut se rapporter au culte chez les deux peuples; mais, en revanche, il insiste beaucoup sur certaines idées cosmologiques, plutôt du ressort de la philosophie que du domaine de la religion, lesquelles auraient eu cours à la fois à la Chine aussi bien qu'en Egypte.

Il serait difficile, en effet, de méconnaître le rapport très-singulier que la doctrine enseignée secrètement dans les temples de l'Egypte et celle que professent ouvertement les *Tao-sée* à la Chine, ont, entre elles d'abord, et ensuite avec les idées Pythagoriciennes. On retrouve dans le fond de toutes ces doctrines une classification analogue des quatre élémens, dont chacun d'eux après cela se divise, parce qu'il y a l'élément mâle et l'élément femelle, de telle sorte qu'il y en a huit en tout; puis on fait des rapprochemens entre les élémens et les nombres, et sur cet article les philosophes Chinois se montrent aussi subtils que les disciples de Pythagore. Enfin les *Tao-sée*, faisant intervenir la musique dans l'explication du système du monde, ont imaginé que les élémens avaient entre eux des proportions harmoniques, ce qui rappelle encore ce que Pythagore a enseigné, après avoir été initié à la science mystérieuse de la classe sacerdotale en Egypte. De toutes ces observations sur les élémens, les nombres et la musique, M. de Guignes conclut que les Egyptiens et les Chinois avaient une doctrine philosophique identique; et du reste, il croit devoir attribuer aux Egyptiens, de préférence aux Chinois, l'honneur de l'invention.

Ainsi le savant académicien luttant avec persévérance contre une opinion généralement établie, revient toujours à conclure que les Chinois, ayant été policés et instruits par les Egyptiens, ne forment point une race pure ni un peuple primitif.

Pour échapper à cette conclusion appuyée sur l'analogie des doctrines philosophiques, s'il n'y avait pas d'autre moyen que de supposer, comme nous l'avons fait en ce qui regarde le sys-

tème graphique, que ces doctrines faisaient partie des connaissances générales dont les descendans de *Noé* étaient en possession avant qu'ils eussent été dispersés, nous avouerions sans détour que cette explication aurait à nos yeux peu de valeur; car toutes ces subtilités raffinées, auxquelles on est convenu de donner le nom de philosophie orientale, et que certains néopayens de ces derniers tems qualifient volontiers de *sublimes* (1) [1], ne nous paraissent nullement convenir à la simplicité des premiers âges; et toutefois nous serions disposés à penser que les enfans du second père du genre humain, héritiers de la civilisation antédiluvienne, ont possédé des connaissances pratiques plus étendues qu'on ne le suppose d'ordinaire : en ce qui regarde l'agriculture, l'art de compter, celui de diviser les tems, ils connaissaient vraisemblablement tout ce qu'il leur était utile de savoir; ainsi le mouvement diurne, le mouvement annuel, le rapport de l'année solaire avec l'année lunaire étaient appréciés, sinon très-exactement, à tout le moins d'une manière qui suffisait aux besoins. Nous pouvons même aller jusqu'à croire que les hommes des anciens tems, bien que la nécessité sur ce point ne fût pas encore pressante, s'étaient donné un système graphique, en sorte que l'écriture hiéroglyphique serait une invention antédiluvienne. Par rapport aux idées religieuses et morales qui composaient le fond commun des races issues de Noé dans le moment de la dispersion, nous n'en parlerons pas sous forme conjecturale, attendu que les données sur cette partie des connaissances humaines sont positives; les enfans de Noé adoraient le vrai Dieu, et ils n'étaient pas dans l'ignorance des devoirs qu'ils avaient à remplir. Mais il y a loin de cette sagesse pratique à cette philosophie que des hommes contemplatifs ont ensuite élaborée dans le secret du sanctuaire, et qui s'est propagée successivement à l'aide de quelques prêtres forcés de s'expatrier ou de quelques étrangers qui étaient venus se faire initier. Non, ce n'est point là un débris de la civilisation antédiluvienne, la philosophie orientale ne date pas de si loin (2).

Puisque les ancêtres des Chinois ne l'ont point emportée avec eux, en quittant les campagnes de Sennaar, il reste à savoir com-

[1] Voir la note (1) à la fin de l'article.

ment et en quel tems ces doctrines, qui ont très-peu de rapport avec le caractère d'esprit du peuple Chinois, ont franchi les barrières du grand empire (3), et trouvé le moyen de s'y naturaliser?

Si l'on devait tenir pour certain ce que des sectaires Chinois affirment, ce qu'on a répété en France plus d'une fois, à savoir que le germe de toutes ces idées est déposé dans l'*Y-king*, il faudrait alors, pour fixer l'époque à laquelle cette espèce de philosophie aurait commencé d'avoir cours à la Chine, remonter à plus de *mille* ans avant Jésus-Christ, car l'*Y-king*, qui est le plus ancien livre sacré des Chinois, est de la plus haute antiquité.

Mais il importe de faire remarquer que l'*Y-king*, ce livre singulièrement révéré à la Chine, n'est autre chose qu'un symbole dont on a perdu la clé, une espèce de logogryphe indéchiffrable qui est livré à la discrétion de tous ceux qui veulent l'expliquer; aussi a-t-il paru une foule de commentaires de l'*Y-king*, dont les auteurs ont interprété, chacun à leur manière, les figures du livre symbolique, suivant le cours de leurs propres idées et d'après le système dont ils étaient eux-mêmes infatués. Le premier de ces commentateurs, s'il faut en croire les Chinois, c'est *Tcheou-koung*, qui vivait dans le XIIe siècle avant notre ère. Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette espèce de commentaire, qui consiste en quelques phrases concises, détachées et sentencieuses, dont le sens est aussi énigmatique que celui des figures de l'*Y-king*, pour être assuré que la doctrine de Pythagore ne peut sortir de tout cet ensemble qu'au moyen d'une interprétation arbitraire et d'un effort d'imagination peu commun. Il ne faut donc pas dire que la philosophie orientale sort naturellement de l'*Y-king*, mais il faut, pour être dans le vrai, reconnaître que ceux qui ont voulu l'y trouver l'y ont fait d'abord entrer de force. L'*Y-king*, tiraillé dans tous les sens par les commentateurs, est resté ce qu'il est, un symbole de la plus haute antiquité dont le secret est depuis longtems perdu (4).

Laissons donc de côté l'*Y-king*, et revenons à la philosophie égyptienne, afin de découvrir comment et à quelle époque elle a été transplantée sur les rives du *Hoang-ho*; il n'a fallu pour cela qu'un seul homme (5). Les Chinois nous diront-ils le nom de celui qui a importé chez eux les élucubrations des races sa-

cerdotales établies le long de l'Euphrate ou dans le pays que le Nil arrose? c'est ce que nous allons voir.

Les historiens de la Chine, en parlant du roi *Mou-wang*, qui vivait au *dixième siècle* avant notre ère, racontent que la *dix-septième* année de son règne, il alla du côté de l'Occident à la montagne *Kouen-lun*, et y vit une reine qu'ils appellent la *mère du roi de l'Occident*. Revenant dans le *Chen-si*, sa résidence ordinaire, *Mou-wang* ramena avec lui des artistes qui présidèrent à la construction de nouveaux palais qu'il fit élever, et à la plantation des jardins magnifiques dont il les entoura. Est-ce à ce voyage qui signale les premiers rapports de la Chine avec l'Occident, qu'il faut rattacher l'introduction de l'élément philosophique dans l'empire Chinois? Nous ne le pensons pas; le roi *Mou-wang* ne nous paraît pas avoir entrepris le voyage d'Occident dans la vue de consulter les sages et d'étudier la doctrine étrangère; les artistes qui l'ont accompagné à son retour, n'étaient pas des philosophes, mais simplement des architectes; rien n'indique, du reste, qu'à partir de cette époque, de nouvelles idées aient eu cours à la Chine. Nous avons donc lieu d'être surpris qu'un jeune orientaliste, duquel il sera fait mention ultérieurement, ayant à traiter la question qui nous occupe, ait pris le voyage de *Mou-wang* pour son point de départ. Notre étonnement est d'autant mieux fondé, qu'il convient lui-même que le livre sacré des Annales, dans les détails qu'il donne sur *Mou-wang*, ne fait aucune mention de cette excursion. Le silence du *Chou-king* aurait dû l'avertir que ce prétendu voyage du *Mou-wang*, à supposer qu'il fût vrai, n'avait pas eu des résultats importans.

Nous ne croyons pas, dès-lors, devoir insister beaucoup sur cette première circonstance, pour établir qu'il y a eu des communications ouvertes entre la partie occidentale et la partie orientale du continent asiatique, à la suite desquelles les idées philosophiques de l'Egypte ou de la Chaldée, ont fait invasion dans la Chine. Ainsi, mettant de côté le voyage de *Mou-wang*, qui ne se présenterait à nous, fût-il constaté, que comme un événement sans portée (6), nous traverserons *quatre siècles*, à partir du règne de ce prince, pour arriver à l'époque de la naissance d'un personnage très-connu et qui a fait secte à la Chine, nous voulons parler de *Lao-tseu*.

Ce philosophe est né à la fin du VIIe siècle, en l'an 604 avant notre ère. Dans le cours de sa vie, il a, comme le roi *Mou-wang*, et se dirigeant aussi vers le mont *Kouen-lun* (7), fait un grand voyage à l'occident de la Chine. Sur ce point, la tradition est unanime; et de plus on doit dire que l'assertion de ses disciples, lorsqu'ils affirment ce fait, est d'autant moins suspecte, que ce n'est point un mérite, aux yeux des Chinois, que d'avoir quitté le sol natal pour aller chercher ailleurs les principes de la sagesse. Aussi, dans le nombre de ces mêmes disciples, s'en trouve-t-il plusieurs qui prétendent que le voyage de *Lao-tseu* en Occident a eu pour objet de disséminer au loin sa doctrine, et non pas de l'y recueillir. Quoi qu'il en soit, *Lao-tseu*, de son vivant, a eu des disciples, et voyant approcher le terme de sa carrière, il composa le livre fameux qui porte le titre de *Tao-te-king*, ce qui veut dire le *Livre de la raison suprême et de la vertu.*

Ce livre introduisait à la Chine un élément philosophique inconnu qui n'a jamais pu s'y naturaliser complètement : car, au lieu que jusqu'alors ceux qui prenaient à la Chine le titre de Sages, fidèles à la tradition, commentaient la doctrine à eux transmise, et tâchaient, s'il leur arrivait de hasarder quelques vues nouvelles, qu'elles fussent en rapport avec ce qui avait été précédemment enseigné, *Lao-tseu* dédaignant la voie traditionnelle, s'isole entièrement du passé; il fonde sa doctrine sur les données primitives de l'intelligence humaine; et par la forme de son enseignement, il se constitue le père du Rationalisme à la Chine.

Toutefois l'ancienne méthode a continué de prévaloir, et on le doit à l'ascendant de *Confucius*, que la Providence semble avoir tout exprès suscité pour le mettre en opposition aux novateurs et conserver les vestiges de l'enseignement primitif. Né 54 ans plus tard que *Lao-tseu*, *Confucius* a été son contemporain pendant un certain nombre d'années; on dit même qu'il a conféré avec lui, et on donne les détails de l'entrevue; mais tout en admirant le philosophe rationaliste, l'apôtre de la vénérable antiquité a continué de marcher sur les traces des grands hommes qui l'avaient précédé. Bien loin de rompre le fil de la tradition, il s'est efforcé de le renouer; et s'il a mis à profit quelques-unes des connaissances, que *Loo-tseu* avait recueillies dans les pays occidentaux, il est à croire qu'il s'est

attaché aux faits et qu'il a négligé ce qui n'était que de pure spéculation.

En ce qui regarde les doctrines de *Lao-tseu*, si nous voulons en prendre une légère idée, s'il nous convient de rechercher en outre à quelle source le philosophe chinois les a puisées, appelons à notre aide un de nos savans orientalistes; consultons M. Abel Remusat.

« J'ai soumis, dit-il, à un examen approfondi la doctrine » d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en » Europe (8), et dont les écrits très-obscurs, et par conséquent » très-peu lus, n'étaient guère mieux appréciés dans son pays, » où on les entendait mal, que dans le nôtre, où l'on en avait à » peine ouï parler........ Je trouvai curieux de rechercher si ce » sage, dont la vie fabuleuse offrait déjà plusieurs traits de res- » semble avec celle du philosophe de Samos, n'aurait pas avec » lui, par ses opinions, quelqu'autre conformité plus réelle. » L'examen que je fis de son livre confirma pleinement cette » conjecture, et changea du reste toutes les idées que j'avais pu » me former de l'auteur. Comme tant d'autres fondateurs, il » était sans doute bien loin de prévoir la direction que devaient » prendre les opinions qu'il enseignait, et, s'il reparaissait en- » core sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui » ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une » secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues (9), cherchant » le breuvage d'immortalité, et les moyens de s'élever au ciel » en traversant les airs, je trouvai dans son livre un véritable » philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil » métaphysicien. Son style a la majesté de Platon, et, il faut le » dire, aussi quelque chose de son obscurité. Il expose des con- » ceptions toutes semblables, presque dans les mêmes termes, » et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions » que dans les idées.....

» Comme les Pythagoriciens et les Stoïciens, notre philosophe » admet pour première cause *la Raison*, être ineffable, incréé, » qui est le type de l'Univers, et n'a de type que lui-même. » Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes humaines comme des » émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la » mort, et de même que Platon, il refuse aux méchans la fa- » culté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Avec Pytha-

» gore, il donne aux premiers principes des choses les noms des » Nombres, et sa cosmogonie est en quelque sorte algébrique. Il » rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle UN, puis à » DEUX, puis à TROIS, qui, dit-il, ont fait toutes choses. Le » divin Platon qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble » craindre de le révéler aux profanes..... *Lao-tseu* n'use pas de » tous ces détours, et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, » c'est qu'un *être trine* a formé l'univers. Pour comble de singu- » larité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le » nom qui désigne dans nos livres saints celui qui a été, qui est » et qui sera, Jehovah (IHV) (10). Ce dernier trait confirme » tout ce qu'indiquait déjà la tradition d'un voyage de *Lao-tseu* » dans l'Occident, et ne laisse aucun doute sur l'origine de sa » doctrine. Vraisemblablement il la tenait ou des Juifs des dix » tribus que la conquête de *Salmanasar* venait de disperser dans » toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne, à » laquelle appartenaient aussi les philosophes qui furent les » maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon. En un » mot, nous retrouvons dans les écrits de ce philosophe chinois, » les dogmes et les opinions qui faisaient, suivant toute appa- » rence, la base de la foi Orphique, et de cette antique sagesse » orientale dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à l'école » des Egyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

» Maintenant qu'il est certain que *Lao-tseu* a puisé aux mêmes » sources que les maîtres de la philosophie ancienne, on voudrait » savoir quels ont été ses précepteurs immédiats, et quelles con- » trées de l'Occident il a visitées. Nous savons, par un témoignage » digne de foi, qu'il est venu dans la Bactriane; mais il n'est pas » impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée et » même dans la Grèce [1]...... »

Ce témoignagne respectable que M. Abel Remusat invoque est sans doute celui de *Sée-ma-tsien*, le grand historien de la Chine, qui vivait à la fin du 2e siècle avant notre ère, et qui

[1] *Mélanges asiatiques*, t. I, art. 5. — Voir dans le N° 21, t. IV, p. 170, tout l'article de M. Rémusat sur Lao-tseu et sa doctrine. — Voir aussi dans le N° 47, t. VIII, p. 360 des *Annales*, quelques extraits du livre de *Lao-tseu*, des auteurs chinois qui parlent de lui, et quelques preuves de la ressemblance de sa doctrine avec celle des livres saints.

place le pays de *Si-vang-mou*, c'est-à-dire, de la *mère du roi occidental*, et conséquemment la montagne de *Kouen-lun*, vers laquelle se dirigèrent successivement et le roi *Mou-wang* et le philosophe *Lao-tseu*, dans les contrées qui avoisinent la Perse (11).

Les recherches du savant distingué dont nous venons de citer les paroles, nous semblent avoir jeté beaucoup de lumière sur la question que M. de Guignes avait soulevée; et cependant voilà qu'un jeune Sinologue, qui en est à ses premiers essais, mais qui donne de brillantes espérances pour l'avenir, cherche à faire naître le doute sur la légitimité des conclusions de notre savant orientaliste. Ce jeune littérateur est celui qui a été chargé de rédiger la partie relative à la Chine, dans le recueil nouveau et savant intitulé l'*Univers Pittoresque*; c'est M. Pauthier. Il appartient à l'école que nous avons vu se former sous nos yeux, laquelle va chercher et veut trouver dans la presqu'île en deçà du Gange, la source des traditions antiques, le foyer de la civilisation primitive, le principe de toutes les religions de la terre. Moins exclusif toutefois que la plupart de ceux qui sont entrés dans cette opinion, M. Pauthier semble vouloir affranchir les Chinois, en établissant un centre particulier de civilisation à la Chine, de cette espèce de vasselage auquel on prétend assujettir, en ce qui regarde les origines (12), les autres peuples à l'égard des Hindous. Ainsi M. Pauthier ne fait pas difficulté d'accorder aux Chinois une antiquité très-reculée, des principes de gouvernement sains, une morale pure, un système religieux simple, des connaissances en tous genres. Sur ces différens points, en effet, bien loin d'être en deçà de la vérité, il est le plus souvent par delà. Mais s'agit-il des doctrines philosophiques, comme il est obligé de reconnaître que les Chinois les ont reçues du dehors, il se persuaderait difficilement qu'ils les ont puisées à une autre école que celle de *Bouddha*, et surtout il ne supporte pas qu'on puisse imaginer que les Chinois ont emprunté quelque chose des Hébreux. Serait-ce antipathie contre les traditions bibliques? Il nous serait pénible de le penser. Nous n'ignorons pas qu'il existe des savans qui se sont, au 19e siècle, imposé la tâche de continuer l'œuvre des Encyclopédistes; des savans qui essaient de prolonger l'antagonisme de la science humaine et de la synthèse chrétienne, déprimant autant qu'il est en eux, la

tradition mosaïque, exaltant outre mesure ce qui peut être mis en parallèle, se jetant dans toute sorte de suppositions extraordinaires, pour ne pas être entraînés par l'impulsion naturelle du mouvement scientifique, dans la série des faits qui sont consignés dans nos annales sacrées. Mais le nombre de ces hommes est aujourd'hui fort restreint; et comme nous n'avons pas des raisons suffisantes de croire que M. Pauthier [1], partageant les préventions de ces représentans arriérés de l'école voltairienne, joindrait au malheur d'avoir perdu ses convictions religieuses, le tort grave de manquer d'impartialité, nous écarterons cette dernière idée toutes les fois que les apparences pourraient nous induire à la concevoir (13).

Du reste, il est bien certain que M. Pauthier s'éloigne de l'opinion de M. Abel de Remusat, aussi bien quand il est question de déterminer quelles contrées *Lao-tseu* quittant la Chine a visitées, que lorsqu'il s'agit d'indiquer quels ont été ses précepteurs et ses maîtres dans les sciences philosophiques. Et d'abord M. Pauthier nous répète sans fin, sans cesse, que le mont *Kouen-lun*, ce mont mystérieux vers lequel les historiens Chinois ont successivement dirigé et *Mou-wang* et *Lao-tseu*, n'est autre chose que le mont *Mérou* des Hindous, afin de nous donner à entendre que c'est du côté de la presqu'île indienne que les deux voyageurs ont successivement dirigé leurs pas. Et cependant la tradition unanime est que ces deux personnages ont marché du côté de l'occident, en partant de la province de *Chen si* (14), qui est elle-même la partie la plus occidentale de la Chine. Il y a donc ici opposition entre les historiens Chinois et le jeune savant français; il ne se dissimule point la chose, il en convient et en fait l'aveu, mais il tient à son idée, et toujours il incline vers l'Inde.

M. Pauthier, d'autre part, s'attache à nous persuader que *Lao-tseu* n'a entrepris son voyage qu'après avoir composé le *Tao-te-king*; et comme il avoue cependant que la doctrine consignée dans ce livre est étrangère à la Chine, et n'a point de rapport avec les traditions du pays, il imagine que

[1] M. Pauthier, qui a eu connaissance de cet article, réclame contre les doutes de M. R...g; il expliquera et développera son opinion dans le prochain Numéro. (*Note du D.*)

Lao-tseu aurait eu en communication certains mémoires qu'il suppose avoir été rédigés à la suite du voyage de *Mou-wang*, lesquels seraient restés enfouis pendant 400 ans dans les archives du royaume de *Chen-si*. Ces mémoires auraient initié le philosophe Chinois dans le secret de la doctrine des *Samanéens* de l'Inde, et lui auraient fourni les moyens de s'élever aux idées systématiques dont le *Tao-te-king* offre l'ensemble. Ce ne serait que postérieurement à la rédaction de cet ouvrage que *Lao-tseu*, dans la vue de satisfaire cette soif de connaître qui possède les grands hommes, se serait décidé à entreprendre le voyage dont il n'est pas revenu; car, ajoute M. Pauthier, on dit bien que *Lao-tseu* est allé du côté de l'*Occident*, mais on garde le silence sur son retour. Cet assemblage de suppositions, construit à grands frais, dans le but d'éviter le contact du philosophe Chinois avec les Israélites que Salmanasar avait emmenés captifs (15), comme aussi dans la vue de rattacher à la doctrine des livres Indiens la philosophie chinoise, cet échaffaudage, disons-nous, ne porte que sur des invraisemblances entassées les unes sur les autres; et il ne faut qu'une réflexion bien simple pour le renverser. Cette réflexion, la voici : *Confucius* a vu *Lao-tseu*, et il a conversé avec lui; lorsque cette conférence a eu lieu, *Confucius* avait 34 ans, *Lao-tseu* en avait 88 au moins; or, est-il raisonnable de croire qu'un voyage lointain, dont l'objet aurait été, comme l'indique M. Pauthier, de conférer avec les sages des autres nations, aurait été entrepris par *Lao-tseu*, à l'âge de 88 ans? non, certes, et l'invraisemblance ici se confond avec l'absurde. Pourquoi donc se torturer l'esprit quand les choses se présentent d'elles-mêmes naturellement? *Lao-tseu*, entraîné par le même sentiment qui tirait de son pays natal, et à la même époque à peu près, le philosophe de Samos, est sorti de la Chine à l'âge où ces sortes de courses aventureuses peuvent être tentées avec quelques chances de succès. Il a dû rencontrer dans la partie centrale de l'Asie, ayant pris sa direction vers l'occident, quelques-uns des Israélites que la ruine de Samarie avait au loin dispersés, et dont on voit par les livres saints que plusieurs étaient établis dans la Médie. *Lao-tseu*, dans tous les cas, aura visité la grande ville de Babylone, qui était alors dans toute sa splendeur, et il y aura trouvé les princes, les grands, les pontifes, et même quelques-uns des prophètes

de la nation juive, que Nabuchodonosor avait réduite en captivité ; de plus, il aura conféré avec les prêtres et les sages de la Chaldée, et il se sera fait initier aux mystères de la doctrine ésotérique du sanctuaire babylonien. Ainsi, et sans qu'il soit besoin de supposer que *Lao-tseu* ait dépassé l'Euphrate, on voit qu'il a pu, si l'on admet qu'il a fait un séjour de quelques années dans la grande ville maîtresse des nations(16), y prendre connaissance, non-seulement des traditions hébraïques, mais en outre des observations astronomiques chaldéennes [1], des prétendues règles de la science vaine connue sous le nom d'astro-

[1] Et en effet, il paraîtrait que *Lao-tseu* ne s'est pas borné à recueillir les connaissances spéculatives que possédaient les sages avec lesquels il a conversé ; mais qu'il a rapporté de ses voyages une série d'observations astronomiques que *Confucius* a mises ensuite en rapport avec les événemens historiques consignés dans son livre, connu sous le nom de *Tchun-tsieou* ; car, il est assez singulier, comme l'a fort bien remarqué M. de Guignes, que les Chinois ne puissent, à partir de *Yao* jusqu'à la fin du règne de *Ping-vang*, c'est-à-dire, pendant 1500 ans environ, représenter que quatre observations astronomiques (17), et qu'à partir de la fin du règne de *Ping-vang*, vers l'an 720 avant Jésus-Christ, *Confucius*, dans le *Tchun-tsieou*, qui n'embrasse qu'un intervalle de 242 années, relate 36 éclipses, dont 31 sont parfaitement conformes aux calculs astronomiques. Si l'on fait attention que cette série d'observations, certaines pour la majeure partie, concourt avec l'ère de Nabonassar, d'où les observations chaldéennes régulières datent également, on entrevoit la raison que l'on peut donner de ce qui paraissait d'abord assez difficile à expliquer. La fameuse ère de Nabonassar, de laquelle les astronomes grecs sont partis eux-mêmes pour le calcul de leurs observations, avait commencé le 26 février de l'année 747 avant Jésus-Christ, à midi, sous le méridien de Babylone ; elle est antérieure d'une vingtaine d'années à l'époque de la fin du règne de *Ping-vang* ; et quand *Lao-tseu* voyagea dans l'Occident, il y avait 200 ans que les astronomes chaldéens faisaient des observations suivies. Il y a donc grande apparence que ces observations rapportées de Babylone à la Chine, ont mis les astronomes chinois sur la voie, leur ont fait sentir l'importance qu'il pouvait y avoir de consigner à l'avenir dans les Annales les observations qu'ils feraient, et ont donné à *Confucius*, quand il a rédigé son histoire des douze princes du royaume de *Lou*, l'avantage de coordonner les événemens avec les observations des astronomes chaldéens d'abord, et des astronomes chinois ensuite, à partir de l'année 722 à l'année 480 avant Jésus-Christ, qui est l'intervalle de tems que le *Tchun-tsieou* embrasse (18).

logie, et enfin de cette doctrine mystérieuse, patrimoine exclusif des races sacerdotales, qui n'est autre chose que la tradition première, commentée par des esprits subtils et livrée à l'interprétation de quelques hommes contemplatifs. *Lao-tseu* aurait donc trouvé sur les bords de l'Euphrate ce que Pythagore, dans le même tems ou peu s'en faut, recueillait en Egypte [1]. Pythagore, à son retour, a fondé une école; *Lao-tseu* en a fait autant de son côté, et comme ils avaient puisé l'un et l'autre à des sources rapprochées, qui avaient entr'elles des voies de communication, il n'y a pas lieu de s'étonner que leurs doctrines se rapportent en plusieurs points. Enfin, *Lao-tseu*, très-avancé en âge, a consigné la sienne dans le livre dont il a été déjà question plus d'une fois; et ce dernier fait est constaté par les historiens chinois, lesquels ajoutent que le philosophe ayant achevé son ouvrage, sortit du lieu de sa retraite, et s'éclipsa tout-à-coup, sans qu'on ait jamais pu savoir où il se retira ni ce qu'il devint (19). Il devait être alors nonagénaire ou peu s'en faut. Voilà ce que M. Pauthier aurait pu dire en ce qui regarde la personne de *Lao-tseu*, sans choquer les vraisemblances, sans se mettre en contradiction avec les données historiques; présentant les choses de cette manière, il eût été sans nul doute bien plus près de la vérité.

De même, en ce qui a rapport au mont *Kouen-lun*, ce mont merveilleux, dont *Lopi* a dit que les vieillards savent, par tra-

[1] Nous disons en Égypte, et non pas à Babylone, et encore moins aux Indes, ce qui scandalisera les gymnosophistes des bords de la Seine et des rives du Danube; car il est convenu qu'on doit poser en principe que toute philosophie vient des Indes, et que Pythagore est allé l'y chercher. M. Pauthier a répété fidèlement le mot d'ordre; quant à nous, après avoir pesé mûrement les raisons données par *Brucker* dans sa dissertation sur les voyages du philosophe de Samos, nous croyons être autorisé à dire que le long séjour de Pythagore en Égypte est un point incontestable: que la station qu'il aurait faite à Babylone, en sortant de l'Égypte, est une chose moins certaine, et qu'enfin son voyage aux Indes est un fait plus que douteux, lequel peut aller de pair avec son prétendu voyage dans les Gaules. Ainsi, quoiqu'il nous eût assez convenu de faire arriver Pythagore à Babylone, et même de l'y mettre en contact avec *Lao-tseu*, ce qui n'eût pas été absolument impossible, nous nous sommes attaché de préférence à ce qu'il y a de plus certain. (V. Brucker *Hist, critic. phil.*, I, part. II, lib, II, cap, X, sect. I, § VII.)

dition, qu'il y a un mont *Kouen-lun*, mais que personne n'affirme y avoir été; M. Pauthier, s'il n'eût pas été préoccupé, eût cherché à l'occident de la Chine ce que les historiens de ce pays s'accordent à placer dans cette direction. Du reste, au lieu d'affirmer, toutes les fois qu'il s'agit du mont *Kouen-lun*, que c'est le mont *Mérou*, il se fût contenté de dire, une fois pour toutes, que le *Kouen-lun* des Chinois, le *Mérou* des Hindous, l'*Olympe* des Grecs, l'*Amanus* de l'Asie-Mineure, avaient entre eux une très-grande analogie, que la description de ce mont idéal était abandonnée à l'imagination des poètes; que lorsqu'il s'agissait d'en faire le placement, le même vague régnait encore; que par rapport à l'Olympe notamment, on n'en comptait pas moins de six, dont les uns étaient situés dans la Grèce et les autres dans l'Asie-Mineure; que ces circonstances réunies indiquent un souvenir confus de quelque tradition ancienne et commune au genre humain, qui serait tombée dans le domaine de la mythologie (20). Si M. Pauthier, après cela, se fût senti pressé du désir de vérifier quelle était cette ancienne tradition, alors, en consultant les Hébreux, il eût sans doute obtenu des éclaircissemens; mais il se serait bien gardé de le faire, attendu que ses préventions le ramènent toujours aux rives de l'Indus. Or, d'imaginer que ce sont les livres indiens qu'il faut interroger, quand il s'agit d'éclaircir un point mythologique nébuleux, c'est demander au chaos qu'il fasse jaillir de son sein la lumière. Non, ce n'est point dans les traditions indiennes, mais bien dans les traditions bibliques, qu'est le type véritable de tout fait mythologique qui se présente avec un caractère de généralité; et si nous ne craignions pas d'anticiper sur ce que nous aurons à dire par la suite, nous essaierions dès à présent de le faire voir en ce qui regarde le mont *Kouen-lun*. Cependant, et comme nous n'avons déjà donné que trop d'étendue à cette digression, où nous avons été entraîné par le jeune orientaliste qui s'est présenté inopinément sur notre passage, il est tems de revenir à M. de Guignes.

Reprenant la discussion avec ce savant académicien, au point où elle était restée, nous pouvons maintenant assurer que le problême de l'introduction des idées pythagoriciennes à la Chine est résolu; lors donc qu'il nous arrivera de trouver

dans les écrivains de cet empire des idées conformes à ce que les prêtres égyptiens confiaient à leurs initiés, nous ne croirons pas être dans l'absolue nécessité de répéter avec M. de Guignes que le peuple chinois est une colonie égyptienne; mais nous dirons que des doctrines étrangères à la Chine s'y sont introduites au 6e siècle avant notre ère par l'intermédiaire de *Lao-tseu*; sans qu'il leur ait été donné de prévaloir sur les traditions originaires du pays. Ainsi le peuple Chinois se présentera toujours à nous comme un peuple ancien et même primitif; or, c'est là ce que nous avions à cœur d'établir (21).

Dès-lors, et sous tous les rapports, il est digne de fixer l'attention, il doit être l'objet d'une étude très-sérieuse, ce peuple qui ne ressemble à aucun de ceux qui existent présentement dans le monde. Son origine remonte aux tems voisins du dernier cataclysme. A partir du règne de *Ping-vang*, son histoire devient certaine; et même M. *Klaproth* fait remonter cette certitude au 9e siècle avant notre ère. Les faits qui ont précédé cette époque, et dont les annales chinoises font mention, sont à la vérité plus rares et moins détaillés; leur date n'est point aussi certaine; il y a peut être des interpolations; et, toutefois, ces faits ne manquent pas d'une certaine valeur historique, il en est dans le nombre qui sont très-bien constatés. Quant à l'histoire fabuleuse de ce peuple, celle qui remonte au-delà de *Yao*, elle est moins irrégulière dans sa marche que celle des autres nations, et elle n'offre pas ces écarts d'imagination prodigieux qu'on remarque partout ailleurs. Les Chinois sont donc réellement en possession de richesses traditionnelles très-précieuses (22); il n'y a que les Hébreux qui puissent se flatter avec raison d'offrir des annales qui effacent l'éclat de celles que le peuple Chinois produit et peut mettre en comparaison. Du reste, ce peuple a vécu isolé, privé de toutes communications avec les autres nations civilisées, et cela pendant un grand nombre de siècles. Des rapports établis tardivement ont introduit à la Chine quelques élémens philosophiques et religieux étrangers; mais ces doctrines exotiques ne se sont point confondues avec les traditions nationales; on les distingue encore nettement. Ce peuple n'a subi aucun déplacement; il s'est développé là où la tribu s'était fixée dans un tems voisin du dé-

luge. Il n'a point eu affaire aux Assyriens, ni aux Mèdes, ni aux Perses; Alexandre n'a pas poussé sa conquête jusque-là (23); c'est à peine si les Romains ont eu connaissance de cet empire; en sorte que jusqu'à l'invasion des Tartares occidentaux, au 13e siècle de notre ère, les Chinois n'avaient jamais été soumis à aucun prince étranger. Un des caractères qui les distinguent, c'est l'attachement aux anciens usages et la conviction soutenue qu'il ne peut rien y avoir de mieux que ce qui est consacré de toute ancienneté : de là cette fixité dans les lois, les institutions et les mœurs, qui a subjugué les conquérans eux-mêmes, et a fait des empereurs sortis de la race mongole et de ceux qui règnent aujourd'hui, lesquels sont Tartares Mand-Choux, des princes qui ne se distinguent des anciens empereurs chinois que par leur origine. Ainsi, le peuple Chinois offre un type primitif qu'on saisit encore aujourd'hui, et qui était à peine altéré, quand Confucius en a fixé les traits principaux dans les *King*.

Dès-lors, au lieu de se livrer à des hypothèses imaginaires sur l'état primitif des sociétés humaines, il serait mieux, pour ceux qui ne savent point apprécier à sa juste valeur la tradition Mosaïque, d'étudier à fond le peuple Chinois. Ils n'auraient plus la hardiesse de poser en premier ordre une période d'abrutissement indéfinie, qui aurait été pour le genre humain son point de départ; ils ne diraient plus qu'il est passé de l'état de la brute à celui de l'homme sauvage, puis à la demi-civilisation des Barbares, enfin à la civilisation grecque et romaine ; ils ne pourraient plus soutenir, en parlant du sentiment religieux, qu'il s'est manifesté d'abord par le fétichisme, d'où l'homme est arrivé à l'idolâtrie, s'est élevé de là au sabéisme, et enfin a conçu une idée de la Divinité, plus pure et plus dégagée des conceptions grossières sous lesquelles on se l'était primitivement figurée. La contemplation du peuple Chinois, de ce peuple primitif (24), qui remonte, par une chaîne non interrompue, jusqu'à la catastrophe mémorable dont l'histoire a conservé la trace, dont la nature physique offre d'autre part les vestiges, rend cette hypothèse inadmissible, en montrant qu'elle est en contradiction formelle avec les faits. C'est ce qui doit ressortir déjà de ce que nous avons exposé; c'est ce qui paraîtra bien mieux encore quand nous aurons épuisé ce qui nous reste à dire : car, s'il

résulte de l'examen que nous avons le projet de faire, qu'il y a correspondance et rapport entre les traditions bibliques et les traditions chinoises, l'hypothèse aura bien de la peine à se soutenir en présence de ces deux monumens, qui l'écraseront de tout leur poids. R...G.

NOTES DE M. LE Cher DE PARAVEY

SUR L'HISTOIRE DE LA CHINE.

Note (1). — Nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis de M. R...g; il y avait en effet une haute *sublimité* dans ces lois de l'harmonie universelle, conçues par les philosophes de l'Ecole de Pythagore et de Platon. Ce fut par des idées analogues que l'illustre *Képler* appliqua, aux mouvemens des astres, les règles des accords musicaux, et découvrit les belles lois qui ont immortalisé son nom. Quand les anciens Chaldéens et Pythagoriciens nous affirmaient que *les comètes avaient une course réglée*, et reparaissaient à des tems prescrits; quand les Gnostiques nous peignaient, dans les monumens grecs et romains, le *dieu* PAN, *fécondateur du monde, jouant de sa flûte de roseaux, au milieu des symboles des sept planètes*, ils nous attestaient évidemment, et la sublimité de leurs connaissances qui égalaient au moins les nôtres, et la longue vie, la force d'intelligence, d'Adam et de ses fils qui, suivant Josephe, avaient su s'élever au plus haut degré dans tous les arts et dans toutes les sciences.

On peut voir dans le chapitre *Yue-ling*, du LY-KY (un des cinq livres canoniques de la Chine), le résumé de cette haute symbolique des anciens. Nous avons traduit ce chapitre important en son entier, et nous y avons trouvé sur l'Egypte et ses mystères des pages entières de Diodore et de Plutarque.

La planche II de l'ATLAS, de notre *Essai sur les lettres*, offre le résumé de ce chapitre bien plus important que le *Tao-te-king*. M. Salvolini, à qui nous avons donné cet atlas, a été frappé de retrouver, dans cette planche même, tout un système égyptien, et a ainsi confirmé les idées de M. de Guignes.

Note (2). — Nous ne pouvons être encore sur ce point de l'avis de l'auteur.

Les rapports établis entre les *couleurs*, les *sons*, les *saveurs*, les *formes*, les *saisons*, les *planètes* et les *élémens*, rapports très-profonds et fondés sur la nature des choses, ne furent dans l'origine qu'une vaste mnémonique, qui rapportait tout, à la grande Unité ou à DIEU.

Mais la race de CAÏN, et ensuite celle de CHAM, pervertit bientôt cette vaste symbolique, dont l'*Y-king*, de *Fo-hy*, nous offre le plus ancien témoignage; et alors l'astrologie et une monstrueuse idolâtrie couvrirent le monde et provoquèrent le déluge. Mais à l'époque d'Abraham, on voit que l'Egypte n'était point encore plongée dans ces excès, et il faut descendre jusqu'à Moyse pour y voir naître ce culte des faux-dieux, culte qui tant de fois menaça

d'envahir le peuple Juif lui-même, et qui résultait naturellement de l'emploi mal entendu des hiéroglyphes; aussi voit-on ce législateur divin proscrire, et l'imitation des objets, et le culte des astres matériels, tels que le soleil et la lune.

Note (3).—Nous nions que la Chine, avant Alexandre, ait formé un grand empire, et surtout un empire muré; nous n'y voyons même alors qu'un amas de colonies occidentales, analogues à celles des Européens en Amérique.

Note (4).—*Tchéou-kong*, personnage d'une haute sagesse, et cité dans le *Chou-king*, n'est pas le seul qui ait commenté l'*Y-king* de *Fo-hi*, déjà amplifié par *Chin-nong* ou *Seth*, mais le roi *Ven-vang*, que tout nous démontre être *Jacob*, roi des *Tcheou*, ou de la *race mystérieuse et fidèle*, avait aussi commenté les *Kouas* antiques de *Fo-hi* ou *Abel*, et ce sont ces commentaires divers qui, remaniés, et peut-être altérés (aussi-bien que le *Chou-king*) par Confucius, dont M. R. ne conteste pas la sagesse, ont formé l'*Y-king* actuel.

C'est dans cet *Y-king* de Confucius qu'on trouve cette loi remarquable, *vous viendrez honorer de sept en sept jours*, et cette discussion sur l'*humilité*, discussion toute chrétienne, et qu'on trouve développée par le P. Prémare à la fin du *Chou-king*, traduit par le P. Gaubil et de M. de Guignes.

Note (5). — Mais cet homme aurait eu à changer le sens des milliers de caractères hiéroglyphiques *qui existaient depuis la plus haute antiquité*, et dont chacun offre plus de certitude que nos médailles les plus précieuses.

Note (6). — Bien loin d'être sans portée, ce voyage remarquable du roi *Mou-wang*, des *Tcheou*, ou de la *Dynastie mystérieuse et fidèle*, nous paraît un fait de la plus haute importance, pour démontrer qu'à cette époque encore le prétendu grand empire de la Chine n'avait aucune existence.

M. *Pauthier* a reconnu lui-même qu'il se trouve décrit dans un livre dont le nom chinois a le sens même du mot *Paralipomènes* de la Bible, et s'il eût possédé le *Tsou-chou*, avec d'amples commentaires que nous nous sommes procuré en Chine, il n'eût pu douter que ce voyage n'était autre que celui de *Salomon* chez la reine de Saba, ici nommée *Sy-vang-mou* ou la *mère du roi d'Occident*. Les temples et palais qu'il construit, les jardins où il rapporte des plantes rares et *du baume*, tout aussi-bien que son nom et son époque, nous le démontrent, et M. R. eût dû le sentir comme nous.

Note (7). — Faute d'avoir suffisamment médité sur les noms de l'antique géographie hiéroglyphique de l'Asie, et partant toujours de ce principe faux, *que l'écriture conservée en Chine était née en ce pays*, on a fait, ainsi que les Tartares stupides qui ont adopté cette écriture, de ce mont *Kouen-lun*, une *des chaînes de l'Himalaya*, et on n'a pas su y reconnaître les monts *Caf*, si célèbres chez les Arabes, monts qui d'après eux entourent la terre, et où séjournent les peuples *caffres* ou *idolâtres*, c'est-à-dire les *Payens de* Caf.

Ainsi, sur les assertions de M. Klaproth, on a vu naguère la *Société de Géographie de Paris* proposer un prix à ceux qui sauraient retrouver, dans le Thibet, ces peuples *nègres* ou *zinges*, que les livres conservés en Chine nous décrivent sous le nom de *Kouen-lun-seng-sse*, c'est-à-dire de *Seng-sse*,

des monts *Kouen-lun*, et c'est en vain que le savant auteur du mémoire, qui a concouru pour cette inconcevable question, a déclaré qu'il ne trouvait aucunes traces de véritables Nègres dans les monts Himalaya ; c'est en vain que le savant capitaine d'*Urville* a affirmé que ces hautes montagnes ne renfermaient que des Mongols, on persiste à croire que le *Kouen-lun* n'est pas en Abyssinie, et on fait des dissertations historiques, fondées sur des bases entièrement imaginaires et fausses.

Note (8). — Rien n'est moins certain que l'histoire de *Lao-tseu*, et rien n'est moins clair que son livre, qui rivalise d'obscurité avec l'*Y-king*, et dont on attend encore une bonne traduction. Déjà M. de Guignes et plusieurs missionnaires avant lui avaient cité ce curieux passage du *Tao-te-king* dont M. Remusat semble se faire honneur. Si on avait eu sur la Chine des notions exactes, on aurait vu que les *Tao-sse* n'étaient autres que les *Sabéens de la Chaldée*, et que *Lao-tseu*, aussi-bien que *Confucius* lui-même, n'étaient que les disciples des prophètes captifs en Chaldée, et du sage Daniel chef des mages.

Note (9). — Nous avons dit que les *Tao-sse*, ou les *sectateurs de la raison*, n'étaient autres que les *Sabéens de la Chaldée*, nous le démontrerons un jour; mais M. Remusat aurait dû aussi l'apercevoir, puisqu'il avoue leur goût pour l'astrologie, pour la magie et pour l'alchimie, caractère spécial des mages de la Chaldée et de l'Egypte, aussi-bien que des brahmes de l'Inde, et qui signale spécialement, on le sait, la race dégénérée et punie de *Cham*, race qui peupla plus particulièrement ces contrées.

Note (10). — Nous aurons un jour, sur les hiéroglyphes employés pour rendre ce nom sacré inscrit sur le front du grand pontife des Juifs, des réflexions importantes à faire, réflexions qui ont échappé à M. de Guignes et à M. Remusat. Ici nous nous bornerons à observer, quant au voyage de *Lao-tseu*, en Occident, qu'en le supposant vivant à Babylone, si toutefois il a réellement existé, l'Occident était pour lui l'Egypte, la Phénicie et la Judée, c'est-à-dire le pays même où furent Platon et Pythagore.

Note (11). — Quant au mont *Kouen-lun*, mont sur lequel on débite autant de fables que sur les monts *Caf* des Arabes et sur le mont *Mérou* des Indous, comme il était situé au sud-ouest de l'empire du Milieu, c'est-à-dire de la *Babylonie*, il est évident qu'il répondait aux chaînes élevées de l'Abyssinie ; et en effet les livres importés en Chine y placent des *Nègres*, comme nous l'avons dit, et y mettent le pays de *Si-vang-mou*, qui, dans son existence mystérieuse, nous le répétons, ne peut être que la *reine de Saba* des livres saints.

Note (12). — Ici M. R...g, rentre tout-à-fait dans nos idées, mais il eût pu citer Hérodote et les anthropophages qu'il met dans les Indes, tandis que Pline à son tour, contrairement aux idées de M. R...g, et de M. Pauthier, fait également des *Seres* un peuple sauvage et craintif, analogue, du tems de Pline, aux Siamois et Tonquinois de nos jours.

Note (13). — Sans le vouloir certainement, M. R...g, aussi-bien que les

Missionnaires enthousiastes, qui l'ont guidé dans ses recherches sur la Chine, et qui déjà ont été réfutés par le savant abbé *Renaudot*, entre aussi dans les idées de Voltaire; qui a sans cesse opposé les antiquités de la Chine à ce que nous disent les livres saints; par ce vaste empire, dont à tort il admet l'existence, M. R....g, non moins que M. Pauthier, renverse les hautes vues exposées par Bossuet dans son admirable *discours sur l'histoire universelle*, discours qui n'a plus de sens, si en Chine, en Amérique, existaient de vastes empires, étrangers à cette action providentielle dont ce grand homme nous offre le sublime tableau.

Note (14). — Dans le livre que cite M. R...g, et que malheureusement il ne peut lire en original, il n'est nullement question du *Chen-sy*, mais de l'*Empire du milieu*, du *dessous du ciel*, nom de l'Assyrie et de la Perse de Cyrus, pays où les Grecs eux-mêmes plaçaient le roi des rois, ou le Roi, l'Empereur par excellence.

Note (15). — Nous muntrerons un jour, dans la prétendue histoire de la Chine actuelle, la mention de ce grand fait que l'on a cru aussi retrouver gravé et sculpté sur les rochers du mont *Bisutoun*, comme nous l'a appris M. R. Rochette [1], mais ce n'est pas le lieu de le faire ici; il nous suffit d'observer que nous sommes plus certains de cette mention importante que de l'existence même du problématique *Lao-tseu*, qui naquit, nous dit-on, âgé de 81 ans, et avec ses cheveux déjà tous blancs : son nom même, *Lao-tseu*, signifiant l'*enfant vieillard* [2].

Note (16). — C'est ce que nous admettrons aussi, quand une fois l'existence de *Lao-tseu* nous aura été bien démontrée, mais sans le faire aucunement voyager, et en le supposant au contraire né à Babylone, ou dans les colléges savans de la Chaldée; si ensuite il fut voyager à l'ouest ou au sud-ouest, il n'aura donc pu aller qu'en Abyssinie ou en Phénicie, et il aura pu y rencontrer soit Pythagore, soit les maîtres, près desquels Pythagore s'est instruit aussi-bien que Platon.

Note (17). — Nous n'ignorons pas que M. Biot et d'autres encore se fondent sur ces prétendues éclipses observées en Chine, et vérifiées avec plus ou moins de vérité, pour établir que le roi *Tchong-kang* des *Hia*, sous lequel est citée la première éclipse, a habité la Chine elle-même, mais nous montrerons qu'on a torturé le texte, pour y trouver là un lieu précis du soleil lors de l'éclipse, et nous nions ces antiques observations en Chine.

Note (18). — Nous ne nions pas les rapports des colonies assyriennes établies peu à peu en Chine avec Babylone, observatoire principal de l'Asie; et tout ceci peut être vrai.

Note (19). — On fait disparaître egalement Lycurgue, Zoroastre, et même

[1] Voir les preuves apportées par ce savant, dans le N° 63, t. XI, p. 213 des *Annales*.

[2] Voir quelques-uns des détails fabuleux sur *Lao-tseu*, dans le N° 47, t. VIII, p. 360 des *Annales*.

en Amérique, des législateurs non moins fameux chez ces peuples sortis de l'Asie ; cette répétition du même fait nous rappelle Moyse disparaissant aussi aux yeux de son peuple consterné.

Note (20).—Tout ceci est vrai. Le *Caucase* et les *monts Caf* des Arabes étaient censés, d'après leurs idées cosmographiques, embrasser le monde civilisé ou l'Asie-Occidentale. C'est ce qu'exprime la syllabe *lun*, du mot K*ouen-lun*, mais tous ces différens noms ne désignent au fond que la même montagne, qui est devenue peu à peu à demi-mythologique.

Note (21). — Si M. R...g eût étudié dans les livres originaux, et s'il eût même un peu plus médité le *Chou-king*, dont il admet l'authenticité, il y eût trouvé en grande partie toutes ces idées pythagoriciennes sur les nombres, les élémens, les couleurs, etc., etc. Un chapitre, intitulé *Hong-fan*, expose tout ce système pythagoricien ou chaldéen, et à moins de le supposer intercalé, il faut bien admettre que la Chine n'a été qu'une colonie de la Babylonie.

Note (22). — Nous ne nions nullement, nous le répétons, l'importance des livres conservés en Chine, apportés là par diverses voies et à diverses époques de l'empire de Ninus et de celui de Sésostris, et surtout du royaume de Cyrus et de Darius; mais nous nions qu'aucun grand empire ait existé en Chine avant *Alexandre*, et le nom même, que donnent aux Chinois les peuples qui les entourent, témoigne en notre faveur; car on les nomme *Han-jin* ou *hommes des Hans*, *Tang-jin* ou *peuples des Tang*, et ces dynasties sont postérieures à l'an 206 avant notre ère.

Note (23). — Si Alexandre n'a pas été jusqu'en Chine, il a du moins fortement ébranlé l'Empire central, celui du Roi des rois; il a fondé au milieu de l'Asie même un empire grec, celui de Bactriane, empire dont M. *R. Rochette* et M. *Jacquet* éclaircissent en ce moment l'histoire, à l'aide des médailles précieuses trouvées par M. le général Allard; tout nous fait espérer de pouvoir un jour enchaîner l'histoire des *Tsin*, fondés seulement en l'an 256 avant J.-C., et donnant leur nom à la Chine, avec celle de ces rois de Bactriane.

Note (24). — Au lieu de *peuples*, mettez *livres*, et alors nous serons parfaitement d'accord avec le savant et estimable Président que nous combattons dans ces Notes, tout en admirant la puissance de sa dialectique, dont les bases seules sont inexactes.



AVIS. — La longueur des articles qui entrent dans ce Numéro nous empêche d'y insérer le *Tableau du règne animal* de Cuvier, qui est tout composé; il entrera avec un article de M. de Paravey sur le *Ta-tsin* ou *Palestine*, avec une *figure des Juifs* d'après les Chinois, dans le prochain Numéro.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

TURQUIE. *Etat actuel de la science et de la littérature.* — L'ancien génie ottoman est en pleine décadence. Les poètes actuels croient avoir bien mérité de l'avenir et de la patrie, lorsqu'ils ont rédigé des *chronogrammes*, c'est-à-dire composé des vers ou sentences, exprimant des faits historiques, et marquant, par certains caractères alphabétiques et numériques, le chiffre et la date du fait rapporté. Le fils du porte-étendard-sacré, Mir Alemsade, est le plus fertile des chronogrammatistes; il a composé 10,000 couplets historiques, tous remarquables par l'exactitude des chiffres et l'aridité de la pensée; c'est le greffier poétique de tout ce qui se passe dans l'empire.

Les lettrés de Constantinople sont assez nombreux; les écoles sont semées avec profusion sur la face de l'empire; mais rien de plus rare qu'une production de quelque mérite. Les deux présidens de l'école du génie, Ishac-Khoza et Seiéd-Seid-Mohammed-Esad, sont les deux flambeaux actuels de la littérature orientale; l'un s'est surtout occupé de *mathématiques*, et l'autre, après avoir été juge à Scutari, puis juge des camps, enfin juge de la Mecque et de Constantinople, est chargé depuis trois ans de publier le *Registre des événemens*, journal historique de l'empire.

On serait tenté de croire que le plan de civilisation du sultan Mahmoud est diamétralement opposé à toute la vie du peuple ottoman, quand on voit l'ancienne énergie du génie musulman s'affaiblir et se dégrader, à proportion des efforts tentés par le sultan et des nouvelles preuves d'activité que donne la presse protégée par lui. Le style, au lieu de s'épurer, se corrompt; les gallicismes et même les locutions moscovites se reproduisent souvent dans le langage. Les termes des commandemens employés dans les exercices militaires sont donnés en français. Les mots même que l'Europe a empruntés à l'Orient, pour les défigurer, c'est maintenant la Turquie elle-même qui nous les emprunte sous leur forme nouvelle et mutilée. Ainsi le *taarif* des Arabes est devenu *tarif* en Europe; maintenant on dit à Constantinople *tarifa*. Les calligraphes ou écrivains turcs, justement célèbres pendant les deux derniers siècles, perdent progressivement leur habileté héréditaire. Il arrive dans l'empire

ottoman, ce qui arrivait en Europe à la fin du 15[e] siècle : l'art des copistes cède à l'influence de la presse. Le sultan, comme son prédécesseur, tire pourtant encore vanité de sa belle écriture.

Les Oulémas, la véritable hiérarchie scientifique et littéraire, subsistent toujours, et constituent le seul symbole ottoman de la force intellectuelles. Leur principe est la stabilité, non le mouvement; l'attachement au passé et non le progrès vers l'avenir. Aucun de ces sentimens n'est détruit chez les Oulémas.

A côté du renouvellement factice introduit par le sultan, vous trouvez tous les signes de la décrépitude. Des journaux s'impriment, mais la pensée meurt; l'étude de l'histoire est encouragée, mais l'investigation historique n'existe nulle part : des ouvrages s'impriment, mais sans se répandre dans l'empire; on relit les vieux auteurs, non pour s'élever à de nouvelles idées et pour étendre la sphère de la pensée, mais pour les surcharger de notes, de glossaires, d'appendices, de commentaires, de scholies, productions parasites qui s'attachent à l'astre de la science pour absorber sa sève et détruire ses fruits; il y a beaucoup d'écoles, mais l'idiome se corrompt. La littérature ottomane se détache de son type original, elle paraît s'écarter de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe; mais ce rapprochement, au lieu de l'enrichir, la dégrade; elle perd ses qualités sans acquerir les nôtres, et sans renoncer à ses défauts.

(*The Athenæum*, *déc.* 1835.)

ASIE.

ASIE-MINEURE. — SMYRNE. *Ruines antiques de la ville de Tantale; tombeaux en forme de* TUMULI. — M. Texier, qui, comme nous l'avons dit, fait sur les côtes de l'Asie-Mineure un voyage qui a déjà enrichi la science de plusieurs découvertes importantes, vient de consigner les faits suivant dans le *journal de Smyrne :*

Il existe aux environs de Smyrne, sur le penchant du mont Sipylus, des ruines fort étendues qui sont rarement visitées par les voyageurs. La ville qui occupait ces lieux fut cependant gouvernée par un des rois les plus célèbres de l'antiquité : ce roi était bisaïeul d'Agamemnon et père de Pélops. Il vivait 150 ans avant la guerre de Troie. Son tombeau, qui fut visité par Pausanias, et auquel la tradition a conservé le nom de tombeau de Tantale, existe aujourd'hui presque en entier. Ce monument, qui fut construit il y a plus de 3.000 ans, est donc un des plus anciens ouvrages qui nous restent. La ville où régnait Tantale porta d'abord le nom de *Tantalis*; elle fut appelée ensuite *Sipylus*. Pélops, fils de Tantale, fut chassé de ses Etats par Hullus, roi de Phrygie : il se réfugia dans le Péloponèse, et forma la souche de l'illustre famille des Pélopides.

Un violent tremblement de terre renversa une partie de la ville il y a 2,000 ans; un lac se forma à la place, il existe encore aujourd'hui; mais

la citadelle n'éprouva aucun dommage, et ses antiques ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. On voit sur le sommet de la montagne les murs des remparts presque entièrement conservés, un fossé taillé dans le roc, et la porte de l'Acropolis qui conduisait sur l'esplanade où était situé le temple. Au bas de la montagne de l'Acropolis, le plateau est couvert de ruines de murailles, et, de distance en distance, se trouvent de grands terrassemens qui soutenaient la pente des rues de la ville. Toutes les constructions sont en pierres de taille, employées sans mortier ni ciment.

Le tombeau de Tantale est du genre de ceux appelés *Tumuli* : il est revêtu d'un soubassement circulaire de construction pélasgique; au centre est une grande chambre dans laquelle était déposé le corps du roi; c'est une salle de pierres de taille, voûtée en ogive, mais dont toutes les assises sont placées horizontalement, la voûte n'étant pas connue à cette époque reculée. Le tombeau de Tantale domine la Nécropolis de Sipylus, dans laquelle on reconnaît 19 *tumuli* plus ou moins bien conservés, mais qui ont été ouverts et fouillés probablement par les Romains. En comparant la position de ces ruines avec ce que disent les géographes et les historiens anciens, comme Strabon, Pausanias, Pline, etc., il est hors de doute que ces ruines appartiennent à la ville de Sipylus, c'est-à-dire à une des plus anciennes villes de l'Asie Mineure.

(Ch. Texier; *Journal de Smyrne.*)

Bibliographie.

Grammaire égyptienne, ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée, par M. Champollion le jeune; publiée sur le manuscrit autographe, par ordre de M. Guizot, ministre de l'Instruction publique. 1re partie, petit in-folio. Prix, 25 fr. — A Paris, chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24. L'ouvrage formera 3 parties.

Enfin le célèbre ouvrage de l'égyptologue français vient de paraître. Nous nous bornerons à dire pour le moment que c'est un véritable chef-d'œuvre de typographie combinée avec la lithographie. Il va sans dire que des critiques ont été adressées contre les principes développés dans cette grammaire. Nous ferons connaître à nos lecteurs et l'ouvrage et les objections lorsque les savans qui font autorité en cette matière se seront prononcés. Ce que nous avons lu et de l'ouvrage et des critiques nous permet cependant de dire avec confiance que cette production ajoutera un titre de plus à la gloire de Champollion et de la science française.



ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 70. — 30 Avril 1836.

Archéologie biblique.

DISSERTATION ABRÉGÉE

SUR LE *TA-TSIN*,

OU SUR LE NOM ANTIQUE ET HIÉROGLYPHIQUE DE LA JUDÉE.

Importance du nom donné par les Chinois à la Judée, qu'ils appellent *Ta-tsin*. — C'est le même nom que celui de la Chine. — La Chine est donc une colonie de Judée ou de Syrie. — Forme et explication de ce caractère antique. — On y trouve que c'est un pays où l'on adore la Croix ; — où l'on offre le froment et le pain à Dieu. — Mention des marchands Juifs venant en Chine. — L'inscription en lettres d'or que portait le grand-prêtre Juif sur le front, était connue des Chinois.

Voltaire avait bien senti, malgré sa profonde ignorance des faits qui tiennent à l'Asie et à la haute antiquité, la grande importance de la Croix érigée à *Sy-ngan-fou*, dans le *Chen-sy* (province occidentale de la Chine), dès l'année 781 de J.-C.: et quand il niait l'authenticité de la curieuse inscription tracée en Chinois sur cette Croix ; quand il prétendait que cette pierre immense, *chargée des noms Syriaques de tous les prêtres qui l'avaient dressée*, était l'œuvre de quelque pauvre et obscur missionnaire jésuite, il savait bien qu'il contestait un des plus précieux monumens de cette religion Chrétienne, qu'il haïssait si profondément, et qui, malgré ses sarcasmes et les efforts des impies, subsistera à jamais.

Le docte *Kirker*, dès-lors, en avait donné, dans sa CHINE ILLUSTRÉE, un *fac simile* et une traduction assez confuse; le savant

évêque de Claudiopolis, le P. *Visdelou*, sans s'occuper, comme Kirker, des noms Syriaques ou Estranghelo gravés tout autour de l'inscription Chinoise (noms appartenant à des prêtres d'occident, connus par les listes recueillies par *Assemani*), avait refait cette traduction sous deux formes diverses, et l'avait enrichie de notes savantes et précieuses [1]; dans ces derniers tems enfin, un estimable sinologue, M. *Molinier*, parent de M. le vicomte de Bonald, avait fait graver de nouveau cette curieuse inscription, et se proposait d'en publier une nouvelle traduction, accompagnée de remarques étendues, quand la mort est venue interrompre le cours de ses utiles travaux.

L'estimable Directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*, en publiant le *fac simile* de la *Croix* où est gravée cette inscription, et en reproduisant les deux traductions que le savant P. Visdelou en avait faites, et quelques-unes de ses notes, a donc rendu un vrai service aux savans chrétiens qui lisent son journal, d'autant plus que les écrits excellens de Visdelou deviennent de plus en plus rares, et qu'on ne trouve plus ce *fac simile de la Croix* [2], publié en premier lieu dans la *Flora Sinensis* du P. Michel Boym.

Une foule de personnes, même très-pieuses, visitent, à la bibliothèque du roi, la *Galerie Mazarine*, où elles vont admirer les autographes de *Bossuet*, de *Fénelon*, de *S. Vincent de Paul*, qui y sont exposés, et elles ne se doutent pas que, vers l'extrémité de cette riche galerie, se trouve, sur un vaste rouleau envoyé de la Chine, l'empreinte exacte des signatures et de l'écriture d'apôtres de la foi chrétienne, non moins zélés et non moins illustres, et qui, beaucoup plus anciens, n'avaient pas craint, *dès l'an* 635 *de J.-C.*, de quitter la Syrie ou la Chaldée et de traverser l'Asie entière, pour répandre dans l'ouest du Céleste Empire ces paroles de vérité, paroles peut-être alors déjà portées par une autre voie dans le 扶 *Fou* 桑 *Sang*, ou l'*Amérique du*

[1] Voir la *Bibliothèque Orientale de D'Herbelot*, t. IV, p. 375, édition in-4°, ou aussi le *supplément* à l'édition in-f° de cette même Bibl. Orientale.

[2] Voir cette *croix* et la *traduction de cette inscription*, dans les N°s 68 et 69 tome XII, p. 149 et 185 des *Annales de Philosophie chrétienne*, février et mars 1836.

nord, pays où se sont retrouvées également des Croix non moins curieuses [1].

Nous reviendrons un jour sur ces derniers monumens encore beaucoup trop peu connus; mais, dans ce Mémoire, nous voulons spécialement nous occuper du nom remarquable que cette célèbre inscription donne au pays sacré, où elle fait naître le *Mi-xi-ho*, c'est-à-dire le MESSIE, pays qui par conséquent ne peut être que la *Palestine* ou la *Terre promise*; et l'on éprouvera peut-être quelque étonnement quand on saura que ce nom, sur lequel on a trop peu réfléchi jusqu'à ce jour, et qui est bien antérieur à la naissance même de J.-C., offre cependant, outre le symbole du *Comble* ou du *Ciel*, qui le surmonte dans sa forme antique, soit *deux mains* qui semblent invoquer *une Croix* semblable à celle que nous adorons, soit des *épis de blé* ou du *froment mystique*, autre symbole chrétien, et que semblent recueillir ou offrir ces mêmes *mains*.

En écriture *Kou-wen*, c'est-à-dire, en hiéroglyphes anciens, le pays où naquit le Messie portait donc, même avant cette naissance miraculeuse, le nom de *Pays de la Croix céleste et adorée*, ou aussi *du Pays Céleste*, où *se recueillait et s'offrait le blé par excellence*, c'est-à-dire le *froment*, type mystique de J.-C.

Et quand on observera que ces noms, qui remontent au moins à l'époque de David, sont tirés du dictionnaire le plus parfait et le plus authentique parmi tous ceux qui existent à la Chine; quand en même tems on examinera le dessin précieux et inédit que nous publions ici même, d'un Marchand venant de ce pays sacré, et apportant en CHINE le corail rouge recueilli par les Phéniciens, et les étoffes, déjà recherchées, fabriquées à Damas en Syrie, dès les tems les plus anciens, dessin que nous avons tiré du *San-tsay-tou-hoey*, ou de l'*Encyclopédie Chinoise* [2], et dont nous offrons le calque exact, aussi-bien que celui de l'inscrip-

[1] C'est dans le prochain numéro que les *Annales* publieront la curieuse *croix de Palenque*, à laquelle la *croix de Sy-ngan-fou* et cet article sur le *Ta-tsin* ont dû servir d'introduction. (*N. du D.*)

[2] Voir le *San-tsay-tou-hoey*, ou l'Encyclopédie chinoise, existant au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du roi, liv. XIV, p. 18, 3e section, *celle des hommes*.

tion remarquable qui le décrit ; alors on s'étonnera peut-être, après tous les utiles travaux des missionnaires de la Chine, d'avoir si long-tems négligé ces livres précieux qu'ils nous ont envoyés, et dont ils nous ont ouvert l'accès ; et l'on comprendra pourquoi nous avons consacré vingt ans de notre vie à ces études pénibles et, jusqu'à ce jour, beaucoup trop peu encouragées par ceux qui avaient l'obligation de le faire.

Il est vrai que ces résultats, puisés à des sources toutes nouvelles, dérangent singulièrement les idées étroites que M. Gosselin et les géographes de sa déplorable école, nous ont données des connaissances géographiques des anciens ; et que Maltebrun même, malgré son esprit judicieux, malgré les passages formels de Pline et d'Hérodote, hésitait à croire que la *Chine*, c'est-à-dire le pays des *Seres* cités pour leur sagesse, eût été connue et civilisée par les anciens Arabes, Syriens ou Phéniciens. Il est vrai que l'illustre M. Cuvier [1], égaré par les aperçus inexacts de M. Remusat, supposait ce peuple, de type Mongol (par les femmes seulement) entièrement étranger à la race Caucasique, et n'admettait chez lui qu'une civilisation qui lui était propre : mais, comme il cherchait essentiellement la vérité, déjà, dans les dernières années de sa vie, trop tôt terminée, nous avions su ébranler ses convictions à cet égard. Qu'eût-il donc conclu, s'il avait pu connaître la masse de faits que nous allons réunir ici ?

Déjà, dans son Panthéon Chinois, et nonobstant certaines critiques peu fondées, le savant docteur *Hager* a montré que les Phéniciens et les Syriens, traversant la Perse et les Deux-Bucharies [2], avaient su, de tout tems, et à l'aide de leurs cha-

[1] Voyez, p. 222 et 223, édition in-8°, 1831, le célèbre *Discours préliminaire* sur les révolutions de la surface du globe.

[2] On peut voir *D'Herbelot*, *Bibl. Orientale*, sur la conquête du pays de *Samar-kande* (pays qui est la route de la Chine), par *Chamar*, *Tobba* ou roi *Hémyarite*, roi dont cette ville prit alors le nom, *Chamar* ou *Samar* ; *kand*, en persan, signifiant *ville*. On peut voir aussi divers géographes arabes, et notamment *Aïni* (dont l'extrait nous a été obligeamment communiqué par le docte auteur de l'Histoire de l'empire Ottoman, M. le chevalier de *Hammer*, notre savant ami), géographes, qui tous placent sur les confins de la Chine une tribu Arabe, nommée *El-Calib*, parlant, disent-ils, l'arabe ancien, c'est-à-dire, peut-être le persan (encore usité

meaux rapides, se rendre en Chine, et y avaient laissé des colonies qui, sorties de la Syrie, avaient, par cela même, porté le nom de *Syriens* de l'Orient, ou des *Seres*, nom qu'on eût pu également écrire *Ceres*, en employant le C, du nom des *Céréales*.

Trouvant, dans ces contrées lointaines, des sauvages grossiers, de race mongole et autre, qui ne pouvaient prononcer la lettre *R*, et avec lesquels ils durent bientôt s'allier, ils leur enseignèrent l'écriture hiéroglyphique, encore usitée à cette époque en Égypte, en Arabie, en Syrie, en Babylonie et en Perse, et, fondant chez eux une colonie à laquelle ils donnèrent tout naturellement le nom même du pays d'où ils étaient sortis, ils établirent ainsi, dans le nord-ouest de la Chine, c'est-à-dire dans la partie la plus proche de la Perse, et par cela même, la moins sauvage, l'antique et illustre principauté de 秦 *Tsin*; principauté dont l'histoire est développée, par le docte M. *de Guignes*, dans le T. I de sa célèbre HISTOIRE DES HUNS, et qui, nous dit-il, fut établie par un prince *célèbre* surtout par *son talent dans l'équitation*, *et dans l'art d'obtenir d'excellens chevaux* [1].

A partir de ce prince, on a l'histoire assez détaillée de cette colonie des 秦 TSIN, de la *Palestine*. Les relations de ces colons

dans les deux Bucharies, même en ce jour), et écrivant en *Hémyarite* ou *Musnad*, c'est-à-dire, en écriture suspendue ou verticale. Il ne peut donc être question ici que des hiéroglyphes, première et savante écriture de l'Asie-Occidentale et de l'Arabie elle-même, et qui fut long-tems, aussi-bien que le syriaque, l'écriture des Ouïgours, établis sur ce même plateau élevé, et tout près de la Chine. *Consultez Klaproth et M. de Guignes sur ces peuples Ouïgours.*

[1] On peut voir aussi sur ce prince des *Tsin*, habile dans l'art de dresser les chevaux et d'en avoir de fort beaux, prince nommé *Fei-tse*, et obtenant le fief de *Tsin-tcheou* en 892 avant J.-C., on peut voir, disons-nous, soit la *Chronologie chinoise* du P. Gaubil, soit le *supplément* du P. Visdelou, *Bibl. Orientale*, t. IV, p. 8; et quant à l'art où excellaient les Arabes, celui de dresser les chevaux et de les diriger, on voit aussi, p. 712, t. 4, in-4°, *Bibl. Orientale de d'Herbelot*, qu'on cite un Arabe ayant écrit sur cet art, d'après les anciens auteurs de cette nation, plus de 50 volumes, et un autre Arabe sachant par cœur sur ce même sujet plus de 16 mille vers.

avec l'Arabie, la Judée et la Syrie, se conservèrent toujours. Ce fut par suite de ces relations antiques, que les Mongols et les autres indigènes de l'Asie orientale, se civilisèrent peu à peu; et, c'était, sans aucun doute, chez ces colons Syriens, *venus en Chine*, que se rendaient les marchands du *Ta-tsin*, ou de la Judée, dont l'Encyclopédie Chinoise nous offre la curieuse figure; nous apprenant, en même tems, qu'ils y apportaient (comme l'indique aussi le dessin que nous en donnons), soit du corail rouge, tiré des pêcheries phéniciennes; soit des étoffes de soie brochées en or, c'est-à-dire des étoffes de *Damas*; soit de ces perles précieuses et véritables, que fournissaient les îles du golfe Persique.

Après la grande commotion donnée à toute l'Asie orientale, par la célèbre expédition d'Alexandre, qui trouva, même encore alors le *Caboul* et le *Khorassan* assez peu peuplés, pour qu'il lui fût possible d'y établir, ainsi qu'à *Kandahar*, diverses cités grecques auxquelles il laissa son nom oriental, *Iskander*, on sait que se fonda, dans ces contrées, le célèbre *empire grec de la Bactriane*, dont l'histoire nous est à peine connue [1]. Et, comme le premier empire réellement fondé en Chine, celui de 秦 *Tsin*, ne date que de l'an 256 avant J.-C., et coïncide, à peu près, avec la ruine de cet empire grec de la Bactriane; tout, d'après cela, nous porte à croire que le célèbre *Chy-hoang-ty*, prince du petit Etat Chinois de 秦 *Tsin*, espèce de Bonaparte, pour le génie guer-

[1] A l'aide des précieuses et curieuses médailles Indo-grecques et Indo-Scythes, trouvées et rapportées par notre honorable ami, l'intrépide général Allard, M. Raoul-Rochette, aidé de M. Jacquet, jeune et savant orientaliste, se propose d'éclaircir un peu cette importante et obscure histoire du royaume de Bactriane. Quant à ces magnifiques médailles d'or, que nous a montrées lui-même l'illustre général, nous observerons ici qu'elles offrent presque toutes un signe hiéroglyphique, à la fois chinois et indien, le signe 卍 qui est la forme antique du caractère 萬 *Ouan*, signifiant *Reine des abeilles*, et aussi, par cela même, *dix mille;* et ce signe, qui s'y voit sous les pieds du roi, est l'imitation exacte d'une antique constellation australe, conservée dans les cartes célestes des Chinois, et dont nous parlerons avec plus de détails, dans nos *Illustrations astronomiques*, qui paraîtront incessamment.

rier, et qui, aidé de beaucoup d'Occidentaux, fonda ce vaste empire, *et construisit*, le premier, *la grande muraille*, fut puissamment secondé dans ses conquêtes, soit par de nouveaux Syriens, venus de la *Palestine*, soit par les débris de cet empire grec de Bactriane.

On peut consulter, à l'égard de ce prince et des Occidentaux accueillis à sa cour, la *Chronologie Chinoise* du célèbre père *Gaubil*. On peut aussi lire le chapitre *Yue-ling*, ou *Règlement des mois*, qui a été ajouté au *Ly-ky*, l'un des cinq *Kings*, chapitre que nous avons traduit, et qui offre des pages entières de *Plutarque* et de *Diodore*; et l'on concevra alors comment les hiéroglyphes de l'Égypte, ses lois, ses mœurs et ses usages, ont été introduits en Chine; soit dès l'époque des conquêtes d'Osymandias et de Sésostris; soit, lors de la dévastation de l'Égypte, par Cambyse; soit enfin, par les Egyptiens et les Phéniciens, qui avaient fui devant les armées d'*Alexandre*.

Plus on pénétrera dans l'étude des hiéroglyphes de l'Egypte, plus il nous sera facile de montrer que ces hiéroglyphes existent encore en Chine, et fort peu altérés; mais, pour en revenir au nom 大 *Ta* 秦 *Tsin*, c'est-à-dire *des grands Tsin*, donné aux Syriens de la *Palestine* par les colonies Syriennes, fixées chez les Mongols de la Chine, nous observerons que ce nom lui-même, *Tsin*, n'était qu'une prononciation Tartare et altérée, de celui de la *Syrie* ou des *Seres*, car il a des composés où il se prononce, même en Chine, non-seulement *Tsin* ou *Tsir*, mais aussi *Tsen* ou *Tser*, ou *TSeres*, comme le liraient les Japonais.

Le T et le CH n'étaient donc ici qu'une aspiration vicieuse; et cela est si vrai, que nous disons encore un *Sin-ologue*, pour exprimer le nom de ceux qui s'occupent de la langue parlée en Chine, c'est-à-dire dans l'ancien empire de *Tsin*, fondé, comme nous l'avons dit, en l'an 256 avant J.-C., et qui a donné son nom au prétendu Céleste Empire.

Hager, dans l'ouvrage que nous avons cité, discute et énumère avec une grande exactitude, toutes les modifications, en *Dzin*, *Tchin* et même *Sin*, du nom donné à cet empire de *Tsin* ou de la *Chine*, par les divers peuples antiques et modernes de l'Asie; mais il n'observe pas, quant à la Judée ou la Syrie, d'où ces noms de la Chine actuelle ont été tirés, que la Bible elle-

même nous montre, chez les Hébreux, des familles antiques de ce nom, *Sin* ou *Cinéens*; il ne cite pas le nom de *Palestine* [1], qui a pu peut-être aussi se prononcer *Pales-tsine*; il ne remarque pas que le nom de *Tyriens* s'écrit par un *tzade*, et a dû se prononcer *Tsyriens*, *Tsiniens*, ou aussi peuple de *Tsin* [2]; il ne nous montre pas, à une époque beaucoup plus moderne, et dans ce même pays, le nom de *Sarra-sin*, ou de *Sar-a-cene*, qui offre comme la combinaison des deux formes du même nom antique, *Seres* et *Tsin*; enfin, il ne nous fait pas observer que, dès le tems de Josephe l'historien, la ville de *Scythopolis* des Grecs, ville célèbre de la Judée, se nommait, en hébreu, *Beth-sané*, ou la ville (*Beth* ou *Be*) de *Sané*, *Sené* ou de *Thsen*, par une contraction très-possible [3], la capitale de la Judée se nommant aussi צִיּוֹן, *Tsion*.

Nous retrouvons donc, en Judée même, pays de *Ta-tsin* ou des grands *Tsin*, soit le son *Tsin* ou *Sin*, soit le son *Tsir* ou *Sir*, d'où est venu le nom de *Syriens*; car chez les Syriens (qui avaient le R dans leur prononciation), nous voyons les *Chinois* se nommer *Seres*, c'est-à-dire *Syriens* (de l'est); tandis que, d'une manière inverse, chez les Mongols, colonisés par ces Syriens (et n'ayant pas cette lettre R), nous voyons les peuples de Judée se nommer *Tsin* ou *Ta-Tsin*, nom donné également, dans la Haute Asie, au vaste empire que fonda, sur les ruines de plusieurs colonies diverses, le célèbre *Tsin-chy-hoang-ty*, c'est-à-dire *le Roi de* Tsin ou Scin, ou de la *Chine actuelle*.

Ces deux peuples, de *Palestine* ou de *Syrie*, et du pays de *Tsin*, ou des *Seres orientaux*, se regardaient donc comme ayant une origine commune, quant à leur civilisation au moins : et comme ce petit, mais important pays de Palestine et de Phénicie, avait cependant l'épithète de 大 *Ta* ou de *Grand*, il est évident qu'il avait été la Métropole de ces colonies orientales et lointaines,

[1] Il serait possible que cette finale, *stine*, ou *stan* fût l'ancien nom égyptien *souten*, reconnu par Champollion pour *roi* et *royaume*, nom se retrouvant dans celui de *Soudan* d'Egypte, et dans les noms Fars*istan*, Indo*stan*, et autres noms de royaumes asiatiques.

[2] *Tyriens*, en hébreu, se disant צרים *Tsarim*, de צר *Tsar*, *Tyr*. Voir I, *Paralip.*, ch. XXII, v. 4 : et *Josué*, ch. XIX, v. 29.

[3] בית־שאן, voir *Josué*, ch. XVII, v. 11, et *Josephe*, Ant. Jud., l. V, ch. 1.

devenues maintenant si riches et si prospères; et qu'il en était de ces colonies, comme des colonies Anglaises de l'Amérique, qui donnent encore à la petite île d'où elles sont provenues le nom de *Grande-Bretagne*, mais qui, dans quelques siècles peut-être, ayant prospéré davantage, chercheront à effacer cette origine incontestable, et se prétendront sorties de l'Amérique elle-même, et de la race indigène, qu'elles y ont étouffée et remplacée.

Quand le dictionnaire *Kang-hy-tseu-tien* [1], cherchant à expliquer ce nom remarquable de *Ta-tsin*, appliqué autrefois, non-seulement à la Judée, mais même aussi, par extension, à tout l'empire Romain, nous dit que ce pays porte ce nom, qui est aussi celui de la Chine, parce que les hommes de ces contrées occidentales, *sont aussi grands, aussi fermes, aussi unis que les Chinois proprement dits*, il cherche donc, tout en avouant ici l'identité des races de la colonie et de la métropole, à faire disparaître cette origine lointaine, et par trop humiliante pour la vanité des princes du Céleste Empire : il agit comme le feront sans doute les Néo-Américains dans quelques centaines d'années; il répète enfin ce mensonge, bien plus ancien, des premiers historiens Chinois, qui a fait appliquer à leur empire, sous le nom de dynastie 夏 *Hia*, toute l'histoire de *Perse*, pays encore nommé du nom de 大 *Ta* 夏 *Hia* [2], c'est-à-dire, *Pays des grands Hia*, ou des *grandes chaleurs de l'été.*

[1] Voyez, article *Tsin*, clef 115, celle des *céréales;* et, à la fin de ce Mémoire, p. 262, la traduction mot à mot, donnée par nous, de ce que dit, ce royaume de *Ta-tsin*, contrée du SY-YU, c'est-à-dire du *pays occidental* 西 *Sy, et des villes cyclopéennes ou entourées de murs épais et en pierres*, sens de 域 *Yu*, le célèbre dictionnaire *Kang-hy-tseu-tien*: consultez également le P. Visdelou, t. IV, *Bibl. Orientale*, p. 391 et p. 393.

[2] Sur cette prétendue dynastie Chinoise, celle des *Hia*, qui fut fondée par le prince célèbre *Yu*, peu après le déluge d'Yao, consultez l'*Introduction à notre Essai sur l'origine des lettres et des chiffres* (Paris, 1826, chez Treuttel et Wurtz), livre où nous démontrons qu'elle n'est que celle des Pischdadiens Persans; et, quant au nom de *Ta-hia*, ou des grands *Hia*, encore donné par les livres chinois actuels à la partie sud-ouest de la Perse, c'est-à-dire au pays de Persépolis, qui offre des ruines si précieuses, consultez *Visdelou*, t. IV, *Bibl. Orientale*, p. 52 et 318, édition

Mais ces explications ridicules tombent d'elles-mêmes devant les considérations que nous venons de présenter; et tout esprit judicieux, avec nous et avec le docte *Hager*, admettra cette colonisation, renouvelée à diverses époques, et sentira la force de ces noms géographiques conservés dans les livres qui se sont refugiés en Chine, noms qui, pour les sinologues dignes de ce titre, doivent avoir plus de valeur que toutes les Médailles alphabétiques les plus antiques, les plus authentiques, et les mieux conservées dans nos collections occidentales.

Quand on a lu, en effet, l'excellent Mémoire [1] où, d'après les seuls auteurs Hébreux, Grecs et Romains, M. *Dureau Delamalle*, le fils, a démontré que le Froment et les Céréales les plus précieuses, ont été cultivés d'abord en Judée, et plantés en premier lieu près de Nysa ou Beth-sané (nom où *Sané* semble n'être que l'inversion hébraïque du nom grec *Nysa*) :

Quand, dans la Bible elle-même, on voit *Moïse*, annonçant à son peuple la *Terre promise*, s'écrier : « Dieu t'introduira dans » une bonne terre, dans une terre à torrens d'eau, et remplie » de sources jaillissantes, la Terre du froment, *de l'orge* et de *la* » *vigne*, où naissent le figuier, le grenadier et l'olivier, une terre » d'huile et de miel, et dont les pierres sont de fer [2] : »

Quand, d'un autre côté, on voit *Diodore de Sicile* placer la ville de *Nysa* [3], où naquirent, dit-il, *Osiris* et *Isis*, et où ils trouvèrent

in-4°. *Hia* voulant dire *été*, ou saison du chaud; et la Perse offrant aussi un pays de *Nimrouz* ou du *Midi*.

[1] Voir t. x, an 1826. *Annales des Sciences naturelles*, p. 64, cet excellent mémoire, dont les *Annales de Philosophie chrétienne* donnent ci-après une analyse dans les pièces justificatives, n° 4; et remarquez que suivant M. *Bonafous*, le *maïs* lui-même, ou *zéa-maïs*, cru, par M. de Humboldt, propre à l'Amérique seulement, a été retrouvé *en épi* par le voyageur M. *Rifaud*, dans certaines tombes égyptiennes, où il était déposé près des momies.

[2] כי יהוה אלהיך מביאך אל־ארץ טובה ארץ נחלי מים עינת ותהמת יצאים בבקעה ובהר : ארץ חטה ושערה וגפן ותאנה ורמון ארץ־זית שמן ודבש. *Deutéronome*, ch. viii, v. 7 et 8.

[3] On sait qu'il existe en Perse, et dans sa partie orientale, c'est-à-dire dans le *Khorassan*, une ville de *Nysa* ou de *Nysa-pour*, nom où *pour* ne signifie autre chose que *ville*; et que ces contrées étaient, aussi-bien que

et plantèrent la vigne, *l'orge et le* FROMENT, dans l'*Arabie heureuse* (Εὐδαίμων), c'est-à-dire, *suivant M. Delamalle lui-même*, dans la Judée Arabique, véritable *terre de promission* et de *bonheur* :

Quand on se rappelle que, d'après les Livres Sacrés (conservés actuellement en Chine, mais qui furent aussi ceux des Phéniciens et des Égyptiens), *Heou-tsy*, dans lequel nous voyons *Sem*, fils de Noé, fut celui qui, après le déluge, présida à l'Agriculture, aussi-bien qu'au Culte; et que, d'une autre part, divers scholiastes de la Bible placent le séjour de ce patriarche célèbre, tige d'Abraham, de David et du Messie, en Judée ou Palestine, pays où nous voyons ensuite le roi de *Salem* ou le mystérieux pontife *Melchisedech*, offrir le sacrifice symbolique du PAIN et du vin:

Quand enfin, comme aurait dû l'observer M. *Dureau Delamalle* (au lieu de citer Caïn, agriculteur en effet, mais dont le pays antédiluvien nous est inconnu), nous trouvons sur les *sicles* ou médailles antiques des Samaritains, non-seulement des grappes de raisin, figurées sur un calice sacré, mais aussi des *épis de blé* ou de *froment*; symboles conservés même chez les Romains:

Alors, nous devons admirer comment le nom 秦 *Tsin*, ou 大 *Ta* 秦 *Tsin*, donné autrefois à la PALESTINE, offre encore, même sous sa forme moderne et actuelle, *deux mains réunies* 𡗗, mains portant ou adorant un ÉPI DE FROMENT 禾 : tandis qu'une de ses formes *kou-wen*, c'est-à-dire, en écriture antique, nous offre, outre ces mêmes symboles, celui du *grand comble* 亠, ou du CIEL, type hiéroglyphique de DIEU.

Ce pays, même dès les tems les plus anciens, était donc celui où l'on offrait au ciel les *céréales* ou le *blé*, aliment essentiel des

l'Arabie, célèbres par leurs excellens chevaux, appelés *chevaux Nyséens*; on sait d'ailleurs qu'*Osiris*, aussi-bien que Sésostris, fit une expédition dans les Indes, et y construisit une ville, qui doit être cette ville de *Nysa*. On n'ignore pas enfin que, même en ce moment, les *Afghans* se disent Arabes d'origine. En tout tems la Judée arabique fut donc un foyer de Civilisation.

[1] Voir les *médailles* dessinées sur la planche ci-après, et les *pièces justificatives*, n° 3.

hommes, et dont la culture, suivant le *Pen-tsuo* (antique Botanique chinoise), leur fut enseignée par des intelligences divines.

En effet, ce nom de 秦 *Tsin* est, même encore en ce jour, comme l'avoue le P. *Visdelou* [1], le nom d'une espèce de *froment*, ou de *céréale* analogue, blé que cultiva la première, après le déluge, *Isis* ou *Cérès*, mère des peuples *Syriens* ou *Seres*, et qu'elle planta sans doute à *Nisa* ou à *Beth-sané*, c'est-à-dire dans le pays de *Tsin* [2], pays de la Palestine ou de Judée.

Nous le répétons donc, soit antique, soit moderne, ce caractère de *Tsin* nous indique le pays *du froment* ou du Blé mystique, emblème connu de Jésus-Christ ou du Messie, né à *Bethléem*, בית־לחם, *ville* (Beth) des *alimens* (léem), et dont le sacrifice devait illustrer à jamais la Judée, et être remplacé par celui de l'*Eucharistie*.

Et si le Dictionnaire *Kang-hy-tseu-tien*, dû au célèbre empereur *Kang-hy*, nous offre, au lieu de ces formes du caractère *Tsin* 秦 le symbole antique, , où se voient, 1° le *ciel* ou le *grand comble* ; 2° la *croix*, type du sacrifice annoncé par tous les prophètes, et pressenti par Platon lui-même, qui fait mourir SUR LA CROIX, ou dans les opprobres, son juste idéal; 3° le *bois* , dont cette croix était formée; et 4° enfin, les *deux mains élevées* , qui invoquent cette *croix céleste* (symbole remarquable, et que nous retrouverions facilement jusque dans l'antique Egypte), il est évident que ce nouveau nom s'applique en-

[1] P. 424, t. IV, in-4°, *Bibl. Orientale*.

[2] On pourrait facilement, en épelant les diverses parties du groupe antique qu'offre le nom *Tsin*, y trouver le son *tsir*, ou *sir*, ou *cer*; car le *ciel* ou le *comble* vaut C, dans le système égyptien, les *deux mains* répondent à l'*iod* ou à l'I; et l'*épi de blé* ou le *bois*, à la lettre R, mais nous nous contenterons, quant au nom de Seres, d'observer que le caractère 秦 *Tsin*, combiné avec la clef des arbres 木 *Mo*, donne le composé 榛 *Tsen*, qui est le nom du *coudrier*, dont les jeunes pousses entouraient les champs de céréales, et servaient à lier et à *serrer* les gerbes de *blé*; or, cet arbre de la Syrie et de la Judée, est cité sans cesse dans les odes sacrées du *Chi-king*, et la forme antique *Tsin*, du nom de la Judée (forme équivalente à celle citée ci-dessus), semble y avoir quelque rapport.

core tout aussi-bien à la Judée, pays où devait s'accomplir, *sur cette Croix, jusqu'alors symbole d'opprobre*, le sacrifice du Juste.

Ainsi ce nom ou cette forme antique du caractère moderne 秦 *Tsin*, ne fait que nous offrir, sous un autre point de vue, ce mystère profond de la *rédemption* des hommes, et ce sacrifice sanglant, dont ceux du juste Abel, ou de *Fo-hy*, et de *Melchisedech* ensuite, ne furent que des figures prophétiques, et dont tous les patriarches et tous les justes avaient reçu la consolante promesse.

Quant aux vastes contrées qui reçurent ensuite ce nom antique et mystérieux de *Ta-tsin*, nous renvoyons aux savans extraits des livres Chinois, écrits sous les derniers *Han* ou *Héou-Hân*, et aussi sous les *Wey*, et même sous la puissante dynastie des *Tang*, extraits qu'a donnés le P. Visdelou [1], et où il a démontré que ce nom de *Ta-tsin* avait été appliqué ensuite, non-seulement, comme nous venons de le dire, à la Judée proprement dite, mais aussi à tout l'empire Romain, dont elle dépendit, en effet, après la mort de J.-C.

Ces extraits cités et commentés par le P. Visdelou, et plus tard par MM. Klaproth et Remusat, auraient encore besoin d'explications nouvelles; mais ces explications, que nous donnerons peut-être quelque jour, devraient être accompagnées de Cartes géographiques, pour être bien comprises : nous nous bornons donc à observer qu'ici les auteurs Chinois mêlent ensemble bien des contrées diverses, telles que la Parthie, la Babylonie, la Judée, l'Egypte, l'Asie-Mineure, l'Italie, et même une partie de l'Afrique, puisqu'ils citent, dans ce pays de *Ta-tsin* :

1° L'art d'élever les vers-à-soie [2]; ce qui prouve que le *mûrier blanc* existait à Babylone, comme le démontre aussi l'histoire de Pyrame et de Thisbé, dont le sang colora en *rouge* les fruits de ce mûrier, *blanc* auparavant, nous dit la fable : de sorte que les colonies Assyriennes ont dû porter la culture du *mûrier blanc* et de la soie en Chine, et y enseigner l'art de ces belles étoffes qui avaient déjà illustré et enrichi les villes de Damas et de

[1] Voir le *supplément à Bibliothèque Orientale* de la p. 390 à 397 et de la p. 420 à 431.

[2] Voir p. 390, t. IV, *Visdelou*.

Babylone, villes qui leur avaient donné leur nom ; et que Pline, en effet, nous dépeignant les *Chinois* ou les *Sères* de la mer orientale, nous dit qu'ils récoltaient la soie, mais que, grossiers encore et à demi sauvages, ils la vendaient, crue et non transformée en étoffes brillantes, aux Indo-Phéniciens leurs voisins.

2° *La fête du septième jour*, célébrée par le roi et ses sujets, et cela dans une contrée, où les hommes noirs et féroces vivaient d'une espèce de dattes; ce qui ne peut s'appliquer qu'à quelque peuple d'Afrique, dès-lors converti par des Juifs [1].

3° Des *Tigres* et des *Lions* nombreux et attaquant les caravannes; ce qui ne s'applique encore qu'à la *Babylonie* et à la *Parthie*, touchant alors l'empire Romain.

Dans l'inscription de *Sy-ngan-fou* elle-même, le *Ta-tsin* proprement dit, ou le pays de *Palestine*, est décrit, ainsi que ses quatre limites, et il produit, y dit-on [2], du *baume*, caractère spécial de la Judée; des *pierres précieuses*, art dans lequel excellent encore les Juifs et les Arméniens; et enfin, des *toiles d'amiante* ou *d'asbeste*, peut-être reçues de la *Sicile*, et apportées, aussi-bien que le *corail rouge*, autre produit cité du *Ta-tsin*, par les colonies Phénico-Juives de la Méditerranée et de la Barbarie.

Quant aux quatre limites assignées au *Ta-tsin*, pays donné par les Chinois [3], comme abondant en *choses précieuses*, ce qui convient essentiellement à la Judée et à la Phénicie, et nous rappelle cet immense commerce de l'orgueilleuse ville de Tyr, commerce si éloquemment décrit par le sublime prophète Ezéchiel, il est évident, d'après la description qu'en donne cette inscription, que la *mer de corail*, que ce pays domine du côté du midi, ne peut être que la *mer Rouge* ou golfe Arabique, appelée *mer des algues* ou *mer de Souph* dans la Bible, et de jour en jour s'encombrant davantage, par le faux corail qu'enfantent les nombreux polypes et mollusques de cette mer célèbre, franchie si miraculeusement par les Israélites [4].

[1] Voir p. 396, *Visdelou* t. IV.

[2] Voir cette inscription et le paragraphe dont il est parlé ici dans le N° 68 ci-dessus, p. 157 des *Annales de Phil. chrét.*

[3] P. 396, t. IV, *Visdelou*.

[4] Voyez *Diodore* de Sicile, citant la tradition remarquable des Troglo-

Il est non moins certain que les montagnes des *choses précieuses*, qui terminent le *Ta-tsin* au nord, doivent être celles de Tyr et du Liban, si riches en mines de toute espèce, en pierres, et en bois précieux, et, suivant SANCHONIATON lui-même, séjour des premiers hommes, et explorées *dès les tems les plus anciens.*

Tandis que les *hommes immortels de l'occident* rappellent les *anachorètes de la Thébaïde* et les *Oasis*, pays de délices, lieux où, en effet, cette inscription met des forêts de fleurs, et dont le nom a été, mais ensuite, reculé jusqu'aux *Iles-Canaries* ou *Fortunées.*

Le vent perpétuel et *l'eau faible*, qui caractérisent les pays situés à l'est du *Ta-tsin*, ne sont pas aussi faciles à expliquer; mais nous savons toutefois, par les livres conservés en Chine, que l'*eau faible*, et où *rien ne pouvait surnager*, n'a pu être la *mer Morte*, comme le croit le P. Visdelou, mais a fait partie du pays des antiques *Amazones*; quant au *vent perpétuel*, l'on n'ignore pas que, vers le golfe Persique, c'est-à-dire, à l'est de la Judée, on ressent tous les ans les vents constans des moussons, vents qui règlent, on le sait, les départs et les arrivées des navires pour l'*Inde* et pour l'*Indo-Chine* elle-même.

Mais ce que ne disent pas les livres extraits par le P. *Visdelou*, et ce qui ne se trouve pas non plus dans la célèbre inscription de *Sy-ngan-fou*, c'est que le roi de ce pays de *Ta-tsin*, quand il sacrifiait ou paraissait en public, *avait la tête entourée d'une bande de taffetas uni, d'où ressortaient des lettres d'or;* or, c'est ce que nous apprend la courte inscription qui accompagne la figure du Marchand du TA-TSIN, que nous publions ici, pour la première fois, et dont (page 250) nous avons déjà parlé; et il est évident qu'ici il est question du grand Pontife des Juifs, portant sur le front, en *lettres d'or*, ou sur une plaque d'or, les mots mystérieux de קדש ליהוה, SAINT A JÉHOVAH [1].

Ce pays, où, suivant la même inscription, jusqu'alors inédite, se rassemblaient tous les marchands étrangers de l'Occident, c'est-à-dire, les Phéniciens, les Juifs, les Chananéens, dont le

dytes à demi-sauvages des bords de cette mer étroite, tradition qui affirmait *qu'un jour ses eaux s'étaient retirées, et qu'ils en avaient vu le fond.*

[1] Tu feras un diadême d'or pur; tu y graveras en gravure de cachet : SAINT A L'ÉTERNEL. *Exode*, ch. XXVIII, v. 36.

nom *Chanaan* כנען, (aussi-bien que le terme 商 *Chang*, employé ici, en chinois) signifie *marchand*, et surtout *marchand ambulant* (tels que le sont encore les Juifs, les Syriens, les Arméniens, de nos jours), ne pouvait donc être autre que la *Palestine;* et il résulte clairement, de cette mention du grand-pontife (dont la charge fut abolie par les Romains), que cette inscription curieuse, qui accompagne la figure du marchand du *Ta-tsin*, dans l'*Encyclopédie chinoise*, remonte avant notre ère; chose que ne sut pas reconnaître M. *Klaproth*, qui avait aussi examiné cette partie du *San-tsay-tou*, mais qui croyait ces courtes descriptions des peuples étrangers à la Chine, et dont celle-ci n'est qu'un exemple particulier, postérieures au tems de Marco-Polo, ou du moins voisines de cette époque.

Nous donnons ci-après la traduction libre et le texte de cette inscription, et nous y joignons les fausses explications du Nom antique de 大 *Ta* 秦 *Tsin*, données par les Chinois actuels, comme par ceux du tems des *Tangs*, et reproduites aussi-bien que les formes antiques ou *Kou-wen* du caractère 秦 *Tsin*, par le Dictionnaire moderne chinois, intitulé *Kang-hy-tseu-tien*; et c'est par là que nous terminons ce Mémoire, peut-être un peu long, mais qui nous a paru, aussi-bien que la Planche que nous y joignons, utile à être publié en ce moment.

Paris, avril 1836.

Chᵉʳ DE PARAVEY.



Marchand du Ta-Tsin ou de Sion en Syrie, venant en Chine. *Sicles de Judée*

大秦國西方畨商萃此其王以布帛織出金

Ta Tsin Koue Sy Fang Fan Chang Tsouy Tse Ky Vang y Pou Pe Tchy Tchu Kin

字纏頭地產珊瑚生金花錦縵布珍珠等物

Tse Tchen Teou Ty Seng Chan Hou Seng Kin Hoa Kin Moen Pou Tchin Tchu Teng Woe

N.° V



N.° XI





N.° XVI

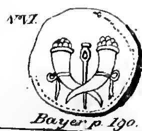


N.° XX



Voir T. II, in folio, page 168, Dict.re de la Bible, par D. Calmet

N.° VI.



Bayer p. 190.

III.e Section du San Tsay Tou Hoey. Liv XIV, Page 18.



Voir ici Morrisson, Dictionnaire par Clefs, Clef 115 禾 Ho, celle des Blés.

Formes antiques du nom 秦 TSIN, ou de Pays des Céréales 禾 Ho, ou 禾禾 Ho et de la Croix +, invoquée ; Nom donné en Chinois, à la Judée ou à Sion.

Ch. Desportes Pont Neuf, 15.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TRADUCTION DE TEXTES CHINOIS RELATIFS AU PAYS DE *TA-TSIN* OU DE LA JUDÉE.

Et Notes sur les Médailles de Judée et sur le pays des Céréales.

N° 1.

Texte tiré du *San-tsay-tou-hoey* ou *Encyclopédie chinoise*, dans la description des peuples étrangers à la Chine, insérée liv. XIV, 3ᵉ section, celle des *hommes*, et copiée sur la p. 18, reproduite ici, sur la Planche que nous publions.

Ce texte, dit (traduction libre) : « le *Ta-tsin-koue*, ou royaume de *Ta-tsin*, » c'est le lieu où les marchands voyageurs (*Chang*) et étrangers (*Fan*) des li» mites occidentales (*Si-fang*) se rassemblent (*Tsouy*).

» Son roi (*Ky-vang*) se sert (*Y*), lorsqu'il sacrifie ou lorsqu'il paraît en pu» blic (*Pou*), d'une bande ou pièce de soie unie ou de taffetas (*Pe-tchy*), d'où » sortent (*Tchu*) des lettres d'or (*Kin-tse*), et il en entoure (*Tchen*) sa tête (*Teou*).

» Cette terre produit (*Ty-seng*) du corail précieux (*Chan-hou*), et elle en» gendre (*Seng*) des étoffes de soie brochées de fleurs d'or, (c'est-à-dire des » étoffes de *Damas*) (*Kin-hoa-kin*), des pièces de soie unies (*Moen*), des toiles » fines (*Pou*), *des perles précieuses* et véritables (*Tchin-tchu*) et autres choses » de cette espèce (*Teng-Voë*), c'est-à-dire sans doute, des cristaux et verrote» ries, servant, comme les perles, à se parer. »

Tous ces détails-là, bien que donnés fort en abrégé ici, conviennent parfaitement et à la Judée, où le grand-pontife portait sur le front le nom auguste de *Jéhovah*, et à la ville de Tyr, dont Ezéchiel nous détaille les immenses richesses. Et quand on se rappelle les étoffes précieuses de *Damas*, quand on réfléchit que les flottes de David, d'Hiram et de Salomon allaient jusqu'à l'Indo-Chine, pays de l'or, des épices, des singes et des paons, chercher cet or, et cette soie brute que les fabriques de Tyr et de Damas savaient ensuite tisser et marier ensemble avec un art admirable, on n'est pas étonné de voir ces curieuses descriptions faites avant notre ère, et qui, jusqu'à nos jours, se sont conservées en Chine.

Il est même très-remarquable, que dans des descriptions postérieures du *Ta-tsin* (citées p. 593, t. IV, *Visdelou*), on fasse pénétrer en Chine ces riches produits de la Syrie et de la Phénicie, par le *Tong-king* ou *Tunquin*, et par le fleuve du *Pégu*, qui descend du pays d'*Yun-nan*, province célèbre du S.-O. de la Chine, et que ce soit précisément vers *Malacca* et le *Pégu* que les commentateurs les plus habiles de la Bible ont placé les pays d'Ophir et de Tharsis.

N° 2.

Texte tiré du dictionnaire célèbre *Kang-hy-tseu-tien*, relatif au caractère 秦 *Tsin*, clef 115e, celle des céréales diverses 禾 *Ho*.

Après avoir expliqué les diverses significations de ce caractère *Tsin*, nom donné aussi au froment et à une espèce de riz, le *Kang-hy-tseu-tien* cite le nom de *Ta-tsin*, et place, sous ce nom, le paragraphe suivant, que nous traduisons mot à mot, et en plaçant les caractères chinois verticalement et de droite à gauche, de manière à commencer par l'alinéa, où le terme *ycou*, employé à cet usage, en chinois.

其	*ky*	De lui
人	*jin*	les hommes
民	*min*	(*et*) le peuple
長	*chang*	(*sont*) larges *ou* gros,
大	*ta*	(*et*) grands (*et d'un naturel*)
平	*ping*	uni *ou* paisible (*et*)
正	*tching*	droit *ou* ferme;
有	*yeou*	(*et*) ils sont
類	*louy*	de l'espèce (*des hommes*)
中	*tchong*	du royaume (*koue*) du milieu (*tchong*) c.-à-d. des hommes de la Chine.
國	*koue*	
故	*kou*	C'est pourquoi
謂	*oey*	on nomme
之	*tchy*	eux
大	*Ta*	TA-TSIN c.-à-d., les grands *Tsin*, ou *Chinois*, ou *Seres*, *Tsiniens*, *Tsyriens*.
秦	*Tsin*	

又	*ycou*	*Idem* :
大	*Ta*	Le grand TSIN ou le TA-TSIN
秦	*Tsin*	
國	*koue*	royaume
後	*héou*	(*sous*) les Hans (*Han*) postérieurs (*héou*) c'est-à-dire peu après J.-C.
漢	*Han*	
西	*Sy*	(*du pays*) de SY-YU ou de Syrie, c'est-à-dire, du pays des villes murées (*Yu*) et de l'ouest (*Sy*)
域	*Yu*	
傳	*tchouen*	Les traditions (*disent*):
大	*Ta*	le (*pays de*) TA-TSIN
秦	*Tsin*	
在	*tsay*,	est situé à
海	*hay*	l'ouest (*sy*) de la mer (*hay*);
西	*sy*	
亦	*y*,	et aussi
云	*yun*,	on l'appelle
海	*hay*	royaume (*koue*) de HAY-SY ou de l'ouest de la mer.
西	*sy*	
國	*koue*	

Cette tradition, recueillie peu après notre ère, dans les livres de la dynastie des Hans Postérieurs, sur les TA-TSIN du *Sy-yu*, ou des pays à villes murées, à *villes Cyclopéennes*, de l'ouest, nous donne donc les Chinois de cette époque, comme identiques de race et de caractère avec les Phéniciens ou Juifs de la Syrie et des pays situés au-delà de la mer, mer qui ne peut être que la mer Caspienne.

Des traditions plus étendues, que l'on trouve dans Visdelou, p. 393, ajoutent à cette même phrase, que la terre de ce pays est fertile *en toutes sortes de grains*, en *mûriers* et en *chanvre*; que le peuple en est industrieux et vigilant dans la culture des terres et des *vers à soie*..... : qu'on y trouve du *corail noir*, et beaucoup d'autres choses rares et extraordinaires....; qu'à l'ouest de ce pays est l'*Eau rouge*, et à l'ouest de cette eau et du mont des pierres précieuses, est le palais de *Sy-rang-mou*, c'est-à-dire, de la reine de *Saba*, etc., etc.; et tous ces détails conviennent parfaitement à la Judée, ou Terre promise, comme aussi à l'Arabie et à l'Abyssinie, pays non éloignés de la Judée et de la mer Rouge, et séjour de la mystérieuse reine de Saba.

N° 3.

Médailles ou Sicles de SION, ou Monnaies frappées sous les Romains et sous les rois Asmonéens, offrant des *Épis* ou *Gerbes de blé*.

On peut consulter sur ces Monnaies juives, et sur les divers symboles qu'elles retracent, soit le savant dom Calmet [1], soit le docte abbé Barthélemy [2], soit enfin Eckel et le bel ouvrage de l'Espagnol Bayer, sur les *Sicles* Samaritains.

On y verra qu'elles datent toutes en général de l'ère de *la délivrance de* ציון *Tsion*, ou *Sion*, nom qui est très-voisin, vu l'élision des voyelles, du nom antique 秦 *Tsin*, donné en Chine à la Judée.

Or, la citadelle de Sion fut prise par Simon [3] sur les Grecs, en l'an 171 des Séleucides, c'est-à-dire en l'an 141 avant Jésus-Christ, et ce ne fut que deux ans après, c'est-à-dire en l'an 139 avant Jésus-Christ, qu'Antiochus Sidetes permit à ce même Simon de frapper de la monnaie en son nom.

On remarquera, en outre, que toutes les légendes de ces monnaies, la plupart en cuivre, sont écrites en samaritain, alphabet primitif des Juifs avant la captivité de Babylone; et l'on en concluera, avec dom Calmet, que l'écriture samaritaine subsista encore, même à Jérusalem, appelée *ville sainte* dans ces médailles, longtems après le retour de la captivité.

En général, presque toutes offrent pour symboles, des *grappes de raisin*, des *palmiers*, des *coupes*, des *encensoirs*, le *lys de Salomon* ou la *verge fleurie d'Aaron*, comme on peut le voir dans le bel ouvrage de dom Calmet, qui leur consacre trois grandes planches in-folio.

Ce sont ces planches qui nous ont offert les *quatre premières médailles* que

[1] *Dictionnaire de la Bible*, in-f°, t. II, p. 69 à 70.

[2] T. XXIV, *Académie des Inscriptions*, p. 63 à 65.

[3] Voyez I, *Machabées*, XIII, v. 41, 49.

nous avons jointes à la lithographie qui représente le *marchand Juif du Ta-tsin* apportant du corail et des étoffes précieuses en Chine.

La première médaille, n° V de dom Calmet, offre une *gerbe de blé dressée*, d'où sortent d'autres objets symboliques, et, au bas de cette gerbe, une *grappe de raisin* ou une *feuille de vigne*, avec une exergue qu'on lit : *Pour la délivrance de Jérusalem ;* tandis que le revers, omis ici, offre le nom de *Siméon*, et l'esquisse du tombeau célèbre, qu'il fit ériger à son père et à ses frères, à *Modin*; d'autres y voient cependant une *touffe de Rameaux*.

La seconde médaille, n° XI de D. Calmet, offre *deux gerbes dressées*, surmontées chacune par un épi plus élevé que les autres, c'est-à-dire, deux épis, de sorte que ce symbole est identique avec les deux formes antiques n° 1 et n° 2, du caractère 秦 *Tsin*, nom de la Judée, formes retracées, d'après Morrisson, en bas de notre planche, et où se voit le type antique de 禾 *Ho*, *épi*, deux fois répété. Entre ces deux gerbes, existe une *feuille de vigne*, et au revers, une figure de *palmier à dattes*, entre deux Tours, ou deux Boisseaux remplis de grains, et la légende : *Pour délivrer*.

La troisième médaille, celle n° XVI de dom Calmet, ici donnée en entier, offre la *coupe de la manne* mystique, avec ces mots : *De la Rédemption de* ציון *Sion*; et au revers, une *gerbe dressée* entre deux grappes de raisin, et les mots : *An quatre.....*

La quatrième médaille est plus moderne, et offre d'un côté une Tente ou Pavillon, avec les mots grecs ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΓΡΙΠΠΑ, *le roi Agrippa*, et de l'autre *trois épis de blé*, sur une table ou une coupe, avec les lettres L.S. des deux côtés, et elle peut avoir rapport à la fête des Tabernacles, ou aussi à la célébration de la Pâque, époque où s'offraient, on le sait, les prémices des blés et du froment. On en voit plusieurs pareilles au *Cabinet du roi*.

Enfin, la cinquième médaille, tirée du savant ouvrage de Bayer, p. 190, n° VI, offre au revers le nom d'un des rois *Hyrcan*, des Asmonéens, roi que Barthélemy croit être l'oncle d'*Antigone*, l'allié des Parthes, au tems de Pompée et de Jules César, vers l'an 63 à 47 avant J.-C. La face que nous offrons ici représente *deux cornes d'abondance*, et une sorte de style ou de caducée, que dom Calmet prétend être un *pavot*.

Quoi qu'il en puisse être de ce dernier symbole, les cornes d'abondance sont encore un symbole, parfaitement exact, des riches produits agricoles de la Judée ; et si les médailles gravées avec soin par Bayer, ne semblent pas offrir de gerbes ou d'épis de blé, ces cornes d'abondance reviennent parfaitement au même, et retracent encore le nom 秦 *Tsin*, de la Judée. Mais les médailles des rois ou des villes de Judée, conservées au cabinet du roi, nous montrent le *blé* ou l'*orge*, figuré très-distinctement avec ses graines, ses barbes et ses feuilles, et l'on y voit soit un épi seul, soit trois épis, dont deux retombent ; or l'on sait qu'en hiéroglyphes, trois est le type de la pluralité.

D'autres médailles de la ville de Julia, en Syrie ou Judée, frappées sous Agrippa et sous Néron, offrent deux épis ou deux palmes *croisées* ; d'autres présentent deux boucliers longs, *mis en croix l'un sur l'autre*, et cette forme de croix, nous l'avons dit, se retrouve, aussi bien que la peinture d'épis de blé, dans la forme antique du nom 秦 Tsin, de la Judée.

N° 4.

Extrait du Mémoire de M. *Dureau Delamalle* fils, membre de l'Académie des Inscriptions, où il prouve que la Judée est la première patrie du FROMENT et de la VIGNE.

Ce Mémoire important, et refait deux ou trois fois, par son savant auteur, est inséré, dans le tome IX des ANNALES DES SCIENCES NATURELLES, p. 64 et suivantes. L'auteur s'y sert essentiellement des traditions égyptiennes et grecques; il n'y fait aucune allusion aux mystères du christianisme, et n'y rappelle nullement, le *sacrifice solennel du pain et du vin*, *offert par* MELCHISEDECH, *roi de* SALEM, *et pontife du Très-Haut*, et cela, dès l'époque si reculée, et si bien établie, du patriarche Abraham, et avant la destruction de Sodome et de Gomorrhe, pays délicieux, que venaient déjà attaquer les hordes guerrières du Caucase et de la Perse ou d'Elam.

A l'époque d'Abraham et de Melchisedech, et même à l'époque de Joseph, fils de Jacob, l'Egypte n'offrait pas encore la monstrueuse idolâtrie, que Moyse ensuite voulut fuir, et dont il sut préserver son peuple.

Instruit que Sara était la femme, et non la sœur d'Abraham, le Pharaon égyptien, *craignant encore le Seigneur*, la lui fait rendre, et le comble de présens; et quand *Joseph* épouse la fille du grand-prêtre de la ville d'*On*, il est plus que certain, qu'il n'avait pas vu, en elle, une idolâtre.

On s'explique donc, comment, en Egypte, à cette époque, qui fut à peu près celle des Rois-Pasteurs, le sacrifice du froment et du vin, pouvait avoir lieu, sans idolâtrie; et aussi, comment les hiéroglyphes, employés dès-lors, en ce pays, et dans tous les Etats déjà civilisés, ont pu conserver ces précieux souvenirs de Noé, qui, à travers le déluge, avait sauvé la foi d'Abel et de Seth, et les arts des premiers hommes, et qui, nous dit la *Genèse*, *étant agriculteur par excellence*, fut le premier qui planta aussi la vigne, après ce grand cataclysme.

Qu'on ait fait de ce second ancêtre des hommes, un nouvel *Osiris*, ou un nouveau *Bacchus*, lorsque le tems des fables et des mythologies est arrivé, rien n'était plus naturel. Et ces mêmes noms sacrés de *patriarches*, *vénérés avant le déluge*, ont pu être donnés, également, à Sem, celui des fils de Noé, qui, à son exemple, conserva avec le plus de soin, et le culte antique d'Adam et d'Enoch, et les autres arts de l'agriculture et de la civilisation primitive.

Tout ceci posé et bien compris, voici maintenant les principaux passages du mémoire de M. Delamalle. Il discute d'abord la position du lieu, où, suivant les traditions, *Osiris* et *Isis*, avaient trouvé le blé et la vigne, et il dit, page 64 :

« Selon les plus anciens monumens de l'histoire égyptienne, c'est près » de *Nysa* ou *Beth-sané* dans la vallée du Jourdain, qu'*Isis* et *Osiris* trouvent » à l'état sauvage le *blé* [1], l'*orge* et la *vigne*.

[1] Il est à remarquer que *Palay* est le nom du Riz en malais, et que *Lay* est

» Homère est le plus ancien auteur, cité par Diodore, qui parle de Nysa, » et il la place sur une haute montagne couverte d'arbres fleuris, et assez loin » de la Phénicie, plus près des eaux de l'Egypte [1].

» Ce passage et quatre autres de *Diodore de Sicile* [2] fixent d'une manière » générale la position de Nysa, en Arabie, entre le Nil et la Phénicie.

» Pline est plus précis, il met *Nysa* en Palestine même, et sur les frontières » d'Arabie ; la plupart, dit-il, s'accordent à citer...... Philadelphie, Raphane » (ces villes tirent vers l'Arabie), *Scythopolis*, jadis nommée *Nysa* par Bacchus, » en l'honneur de sa nourrice qui y fut ensevelie; une colonie de Scythes lui » a donné son nom actuel [3].

» Etienne de Byzance [4] est du même avis; Nysa ou Scythopolis, est, dit-il, » une ville de la Cœle-Syrie (dans l'Ammonite).

» Et Josephe [5] nous apprend que cette ville de Nysa, nommée ensuite » *Scythopolis* par les Grecs, s'appelait de son tems Beth-Sané, et était située » en face d'une Plaine, au delà du Jourdain.

» La position de Nysa, en *Palestine*, est donc établie par ces textes positifs de » Diodore, de Pline, de Josephe et d'Etienne de Byzance. Nysa, Scythopolis » et *Beth-Sané* ou la ville (*Beth*), de *Sané* ou *Nésa*, sont la même ville.

» Et si Diodore donne à l'Arabie, où il place cette ville de Nysa, l'épithète » d'heureuse (Εὐδαίμων), ce ne peut être qu'une glose insérée après coup dans » son texte, ou une épithète appliquée à tous les pays fertiles et riches en pro- » ductions précieuses; d'autant plus que Diodore, parlant ailleurs de l'autre » ville de Nysa, bâtie dans l'Inde par Osiris (qui, marchant de l'ouest à l'est, » va civiliser ces contrées), dit qu'elle reçut ce nom, en mémoire de l'autre » ville de *Nysa*, près de l'Egypte (κατ' Αἴγυπτον), où il avait été élevé; et ici il » place cette Nysa, simplement vers l'*Arabie*, et entre la *Phénicie* et le *Nil* [6].

« Or, dans les tems reculés d'Osiris, et même encore à l'époque de Dio- » dore, les limites de l'Arabie étaient fort indéterminées, de sorte que la por- » tion de la Palestine, voisine de l'Arabie, a pu être comprise sous le nom » général de *Syrie*, aussi-bien que sous celui de la *Péninsule Arabique*, dont » elle fait partie.

encore le nom du Blé en chinois, et qu'avec le P, article égyptien, on obtient le son *P-lay* ou *B-lé*, פרה, *parah*, en hébreu.

[1] Ἔστι δέ τις Νύση ὕπατον ὄρος, ἀνθέον ὕλῃ,
Τηλοῦ Φοινίκης, σχεδὸν Αἰγύπτοιο ῥοάων.

Homère, *Hymne à Bacchus* ; dans *Diodore de Sicile*, l. I, ch. I, p. 19.

[2] Voir *Diodore de Sicile*, III, 65; I, 19; IV, 2; III, 64.

[3] Plurimi tamen (observant)...... Philadelphiam, Rhaphanam, omnia in Arabiam recedentia, *Scythopolin* (anteà *Nysam*, à Libero patre, sepultâ nutrice ibi), Scythis deductis. Pline, *Hist. nat.*, l. V, ch. 16.

[4] De urbib. voce *Nysa*.

[5] Josephe se sert du terme de Βεθσάνη ou Βεθσαν; *sané* est écrit en hébreu סנה, lequel mot lu en grec, de gauche à droite, a pu former le nom de *Nysa*. Voir *Antiq. Judaïq.*, l. VI, 14; l. XII, 8; l. XIII, 6. — Eusèbe la nomme *Ba-san*.

[6] Μεταξὺ Φοινίκης καὶ Νείλου. L. IV, ch. 2, p. 148.

» L'histoire Egyptienne, nous dit Diodore [1], assure qu'*Osiris*, originaire » de Nysa, située dans l'Arabie fertile, ou heureuse (Εὐδαίμων), qui avoisine » l'Egypte, aima l'agriculture, et trouva la vigne près de Nysa.

» Cet arbuste y était sauvage, très-abondant, et en général suspendu aux » arbres.

» C'est là aussi, dit encore Diodore, qu'*Isis* trouva le *blé* et l'*orge*, croissant » au hasard dans le pays, parmi les autres plantes, mais inconnus aux hom- » mes [2].

» Des fêtes où l'on portait des *gerbes* [3] *de blé et d'orge*, et des vases [4] rem- » plis de ces grains, servaient à conserver la mémoire de cette grande décou- » verte, qui (portée) en Egypte (ensuite), y fit cesser l'anthropophagie [5].

» Et ailleurs, Diodore parle des écrivains qui assuraient qu'une colonne ou » stèle, érigée à Nysa, portait en caractères sacrés, c'est-à-dire hiéroglyphi- » ques, cette inscription d'Isis.

» Je suis la reine de toute la contrée ;... la femme, la sœur du roi Osiris ;... » celle qui, *la première*, *ait fait connaître les grains aux mortels* ;...... je suis » celle qui se lève dans la constellation du chien [6] ;.... réjouis-toi, Egypte, ô » toi qui fus ma nourrice [7]. »

Faisant, on ignore pourquoi, abstraction du déluge, M. Delamalle cite ici Caïn, qui fut le premier laboureur, et Noé qui planta la vigne, et fut aussi agriculteur, et il semble les placer en Palestine, parce que leur histoire, qui se retrouve chez tous les peuples, n'est regardée par lui, que comme celle du peuple Hébreu seulement; erreur, qui est aussi énoncée dans Maltebrun, et dans beaucoup d'autres auteurs célèbres ; mais, arrivant à Moïse, M. Delamalle, à l'occasion de cette épithète d'*heureuse*, donnée à la Palestine arabique, dont, suivant lui, parle Diodore dans les passages qui précèdent, cite le nom de *Terre Promise*, donnée à ce pays fertile de la Judée, et copie le texte du *Deutéronome*, VIII, § 7, 8, 9, que nous avons indiqué ci dessus, page 254, dans notre Mémoire.

[1] *Diod. de Sic.*, l. I, ch. 15, et l. III, ch. 67 et 69.

[2] *Diodore*, l. I, ch. 14, p. 17.

[3] Ces gerbes de blé ou d'orge se retrouvent dans le nom chinois 秦 *Tsin*, et se voient aussi sur les médailles de Judée, publiées par dom *Calmet*, et que nous reproduisons ici. Consultez également les formes antiques de *Tsin*.

[4] Ces vases remplis de grains, se voient sur le revers de la médaille n° XI, que nous donnons d'après D. Calmet. V[r]. la note n° 3, ci-dessus, sur les Sicles.

[5] On voit donc que l'Egypte était civilisée aussi bien que les Indes, par les habitans primitifs de la Judée Arabique ; les noms de *couleurs*, donnés aux *quatre mers* qui entourent la Judée et les pays d'Alep, le démontrent encore. Voyez *Annales de Philosophie*, t. XI, p. 216, N° 63.

[6] Le planisphère de Denderah, offre en effet la Vache, symbole égyptien, d'Isis, mère et nourrice des premiers hommes, dans la région que devrait occuper Syrius ou le grand Chien, et les noms des constellations chinoises expliquent tout ceci.

[7] Voir *Diod. de Sic.*, l. I, ch. 14.

Il observe, que cette terre de *promission* ou de bonheur, était celle, non-seulement comme le dit Moïse, du froment (*khitah*), de l'orge de la vigne, du figuier, de l'olivier, du grenadier, du miel, du cuivre et du fer, mais encore du baume, du bitume, du cèdre du Liban, du térébynthe, du *solanum melongena*, du palmier à dattes, et en outre du dromadaire, du chacal, du daman, de la gerboise, du lion, de l'ours, de la gazelle; et il s'étonne, avec raison, de cet accord, entre les traditions gréco-égyptiennes et celles de la Bible.

Enfin, quant aux espèces de blé, חטה *khitah*, et פרה, *parah*, ou πύρος, *triticum*, et d'orge, שערה *schora*, ou κριθὴ, en grec, indiquées par la Bible et les historiens profanes de l'Egypte et de l'Arabie Judaïque, il remarque que ces blés sont bien de la même espèce que ceux cultivés encore de nos jours en ces pays; car, en premier lieu, on sait que les graminées à trois étamines changent peu ou point par la culture, et les blés découverts dans les caisses des momies, sont reconnus identiques avec ceux de nos jours.

En second lieu, jamais cette culture des céréales n'a été interrompue en Egypte ni en Palestine, et jamais les noms de ces blés n'ont été changés.

En troisième lieu, on les voit sculptés dans les grottes antiques d'Elythia, en Egypte, comme aussi sur les divers zodiaques retrouvés dans les temples de ce pays, tandis qu'ils manquent en général dans les zodiaques des Indes, patrie du riz par excellence; et sur tous ces monumens on voit les épis carrés et à longue barbe du blé qui se cultive encore en ce jour en Egypte et en Judée.

Enfin, ces divers blés mûrissent aujourd'hui même en Egypte et en Judée, aux époques et dans l'ordre que nous indiquent l'Exode et les autres livres de la Bible. Tout démontre donc qu'ils sont originaires de ces antiques contrées, centre de civilisation, et que ce lieu du sacrifice du Messie fut aussi celui où le pain, son symbole, fut en premier lieu fabriqué.

De P.



Enseignement catholique.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

DE PARIS,

PAR M. LACORDAIRE.

Tous les amis de la Religion se réjouissaient, l'an dernier, à pareille époque, en voyant les hommes du siècle, jeunes gens et vieillards, incrédules, indifférens ou sceptiques, venir faire connaissance avec cette vieille cathédrale de Paris, si long-tems oubliée des étudians et des savans, et se presser dans ses vastes flancs pour entendre la voix du prêtre et l'enseignement de l'Eglise, naguère si dédaignés. Oh ! oui, je vous l'assure, c'était un beau, un magnifique spectacle que celui qu'offrait cette grande église, où les âmes, pressées comme les épis du champ du père de famille, s'élevaient ou s'abaissaient, ondulant au souffle de l'Esprit, attentives et courbées sous le joug de l'Evangile ; de manière qu'il ne restait debout que le prêtre qui parlait, et la croix, étendard qui signalait le pasteur.... Oui, c'était un magnifique spectacle, et qui ne s'était pas vu depuis long-tems !

Et cependant aucuns prenaient plaisir à nous dire : « Vous » vous trompez dans votre joie ; vous croyez pouvoir augurer » des destinées plus prospères pour votre foi...; erreur et halluci- » nation ! Ce qui amène cette foule, c'est une curiosité pas- » sagère, pur engouement, mobile effet de la mode ; attendez à » l'an prochain, et cette variable jeunesse retombera dans » son indifférence pour Dieu, et dans son éloignement pour » l'Eglise. Car, c'en est fait, l'Eglise et le Siècle ont fait scission : » maudit est le siècle, maudite la jeunesse des écoles : ils » resteront l'un et l'autre dans leur damnation. »

C'est ce que l'on nous disait ; et nous, à voir les cheveux

blanchis, les lèvres pures et éprouvées des détracteurs de la jeunesse, nous hésitions dans notre joie, et nous attendions avec impatience le moment où, de nouveau, notre archevêque ouvrirait sa cathédrale, et donnerait mission à son prédicateur d'annoncer la bonne nouvelle du Christ; car nous voulions savoir si les mêmes cœurs seraient préparés à la recevoir.

Grâces en soient rendues à Dieu, aucun des anciens auditeurs n'a manqué à l'appel du pasteur, et encore une fois les entrailles de la vieille cathédrale, comme le sein d'Abraham, se sont trouvées remplies; la goutte d'eau évangélique, tombée l'année dernière sur toutes ces lèvres desséchées, avait rendu la soif plus ardente; et long-tems à l'avance, toutes ces âmes arrivaient, haletantes, pour se rafraîchir à cette source qui jaillit jusqu'en la vie éternelle.

Et cependant il faut bien le dire, car nous sommes historiens, quelques personnes s'obstinent encore à attribuer cette constance et cet empressemennt à toute autre chose qu'au désir de connaître la *nouvelle du salut*. Elles vous diront que c'est l'éloquence du prédicateur qui attire, comme s'il n'en était pas d'autres d'une éloquence plus régulière et moins contestée; elles vous parleront d'entraînement et de mode, comme si la mode peut produire ces frémissemens prolongés, ces palpitations involontaires que l'on voyait courir sur l'auditoire. Oui, il faut reconnaître qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire; c'est évidemment une de ces sympathies que l'âme naturellement chrétienne, comme le dit Tertullien, éprouve lorsqu'elle apprend pour la première fois quelqu'une des grandes révélations de Dieu. Ces révélations ne sont méprisées que parce qu'elles ne sont pas connues. Or, M. l'abbé Lacordaire a le talent et le don de les faire connaître.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit l'année dernière sur sa personne et sur le caractère de son éloquence; comme nous l'avons observé alors, nous la faisons consister principalement en une conviction profonde, qui, partant d'un cœur brûlant et passionné, s'exprime en saillies et en élans. — Et cependant il nous faut ajouter que, comme orateur, M. Lacordaire a grandi, et beaucoup grandi. Sa contenance est plus ferme, son geste plus complet et plus approprié aux paroles;

sa diction est plus facile, trop facile quelquefois: nous n'avons retrouvé que rarement ces effets où on le voyait tourmenté long-tems avant de pouvoir trouver l'expression qui lui était nécessaire pour se faire comprendre, et où son geste parlait si puissamment aux yeux. Sa parole coulait le plus souvent cette année, claire, facile, harmonieuse, pittoresque, étrange par fois, mais toujours figurée et rayonnante; et cette parole, s'accordant admirablement avec une physionomie douce et tout amie de ses auditeurs, s'ouvrait un passage facile à travers les esprits pour pénétrer dans les cœurs. C'est là, suivant nous, comment il convient que le prêtre se pose en présence des jeunes gens de ce siècle. Semblable au maître, il faut qu'il soit au milieu d'eux, *comme celui qui sert*. Point de ces airs de dignité affectée aucune morgue de science ou de supériorité; il ne doit y avoir de fort, d'élevé, d'inflexible en lui, que les vérités qu'il annonce.

Or, tel est M. Lacordaire en présence de son auditoire; il fait bon marché de la gloriole, de la science, de l'éloquence; il dédaigne la forme jusqu'à se laisser aller à des négligences. Mais plus il se néglige, plus il relève les vérités qu'il annonce. Il insiste surtout pour prouver que ce qu'il dit n'est pas de lui, mais que c'est là la parole de Dieu, qui, sortie de l'éternité, a voulu se confier, pour traverser les tems, à la bouche de l'homme; parole indépendante de la science du prédicateur et de l'acceptation de l'auditoire; parole qui pourtant se présente à l'acceptation de l'homme, de l'homme qu'elle a pris, tout petit en son berceau, et qu'elle a formé, façonné, grandi, et qu'elle entoure encore de toutes parts, *pénétrant*, comme dit l'Ecriture, *jusque dans ses jointures et dans la moelle de ses os* [1].

Aussi les auditeurs de M. Lacordaire ont-ils parfaitement subi cette manière de s'imposer à eux; et il n'est pas d'orateur qui ait une plus grande autorité sur les esprits. Ceux qui ont lu ses discours, ou qui en ont entendu parler, auront remarqué sans doute quelques mots peu choisis, quelques expressions négligées, quelques citations d'une hardiesse presque burlesque; mais ce qu'ils n'ont pas vu, ce qu'ils ne pourront concevoir, c'est l'habileté avec laquelle l'orateur glissait sur ces licences.

[1] St, Paul, *aux Hébreux*, ch. IV, v. 12.

On dirait qu'à peine s'il permettait à l'esprit de les apercevoir. Figurez-vous une apparition fantastique : à mesure que le sourire se posait sur les lèvres, rapidement il se hâtait de l'enlever par un geste, par un regard, par la gravité qui revenait sur sa figure, enfin par quelque grande pensée qu'il offrait tout d'un trait; c'était vraiment magique.

Aussi, moins que tout autre M. Lacordaire ne doit pas être jugé dans une simple lecture, et surtout ne doit pas être jugé par les détails.

Oh ! que nous plaignons ces quelques hommes qui ont cru devoir cependant attaquer l'orateur de la jeunesse, le prédicateur de la vieille cathédrale, l'ami et l'enfant chéri de son archevêque. Que lui reprochent-ils donc ? des erreurs de dogme, de morale, de doctrine ? Eh ! mon Dieu, non, le juge compétent de ces délits était là, l'approuvant de sa présence. Mais le croiriez-vous ? ils lui reprochent quelques expressions plus ou moins exactes, quelques figures singulières peut-être, des phrases incorrectes; oui, voilà ce qu'on reproche à M. Lacordaire, au moment où il remplit d'enthousiasme tant de jeunes âmes qui n'avaient jamais voulu écouter les paroles de l'Eglise. Ces émérites professeurs de la chaire évangélique croient que cette parole de Dieu, qui fut confiée tout d'abord à des hommes incultes et illettrés, ne peut être annoncée maintenant qu'en se conformant avec exactitude aux règles de *Vaugelas* ou du *Dictionnaire de l'Académie*. Peu leur importe que l'auditoire ne ressente aucune émotion, ne retire aucun profit, s'endorme même au sermon, pourvu que ce sermon ait la régularité convenue, qu'il soit divisé et subdivisé cathégoriquement, que l'on n'y trouve pas d'autre tournure, pas d'autre allure, pas d'autre expression, que celles employées dans tous les discours où l'on ne va plus; ils seront contens, ils ne trouveront rien à redire. Ne pas attirer la foule, cela ne regarde pas le prédicateur; c'est toujours tant pis pour la foule. Aussi donnent-ils hardiment tort non seulement au prédicateur, mais encore à la foule, lorsqu'elle a la faiblesse d'esprit d'aller entendre un orateur qui a des négligences, des inégalités, et même des irrégularités.

Pareille chose s'est déjà vue dans l'Eglise, et les premiers apôtres eurent à lutter contre de semblables censeurs. Alors aussi

régnait dans le monde une littérature polie, compassée, alignée. Les orateurs et les écrivains passaient les jours et les nuits à arrondir leurs périodes, à compter et à classer les mots, à mesurer les syllabes même et à les peser. Alors Pline le jeune passait trente ans à composer les quelques pages de son froid *Panégyrique à Trajan*. Tout ce qui s'appelait lettré, tout ce qui passait pour avoir du goût n'aurait osé s'écarter d'une ligne de toutes ces règles. Je vous laisse à penser quel fut le scandale, quand Paul vint leur adresser sa parole brève, saccadée, brisée, remplie de plus de pensées que de mots, de tournures plutôt hébraïques que grecques ou romaines, en sorte que pensées et mots tombaient dans leurs oreilles comme les éclats d'un rocher qui se fend; quand aussi un Barbare Africain s'avisa de demander justice *au très-clément Empereur* et au *très-magnanime Peuple* dans un discours composé en dehors de toutes les règles du rythme et de l'harmonie, et avec le seul artifice du droit et de la vérité. Oh oui! le scandale fut grand, et le passage suivant de S. Justin montre avec quelle malignité on cherchait à s'emparer de toutes les paroles qui pouvaient offrir un sens un peu négligé:

« Semblables à des mouches, vous cherchez les plaies, vous » volez sur elles. Prononcez dix mille paroles sans qu'il y ait rien » à dire, puis laissez échapper une syllabe qui déplaît, qui cho- » que, qui ne soit pas parfaitement claire ou tout-à-fait exacte, » on ne fera aucune attention à ce que vous avez dit de bien, » on s'emparera de cette pauvre syllabe, et l'on s'efforcera d'en » faire sortir quelque chose de faux et d'impie [1]. »

C'est aussi ce que font nos rhéteurs et nos grammairiens modernes; ils ne prennent note en entendant les discours de M. Lacordaire que de quelques négligences ou de quelques étrangetés, et ils les colportent de salon en salon, comme si c'était le fond de ses discours. Ces observations ou ces reproches, nous les avons adressés à la personne qui recueille les notes dont fait usage l'écrivain qui a le plus attaqué M. Lacordaire. Car, il faut le dire, celui qui attaque et même qui insulte M. Lacordaire n'assiste pas ordinairement à ses conférences, ne l'a même peut-être jamais entendu. Certes, nous ne voulons douter de

[1] S. Justin. *Dialogue avec Tryphon*.

la bonne intention de personne, ni du laïque qui prend les notes, ni du prêtre qui les arrange, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire au premier que ses craintes, toutes respectables, sont chimériques, et au second qu'il est déplorable de le voir faire descendre sa dignité, qui est haute dans la hiérarchie, au rôle obscur d'un pamphlétaire anonyme, en attaquant celui qui ne parle qu'avec l'approbation de son archevêque, approbation manifestée au grand jour, lorsqu'à la fin de sa carrière, il l'a appelé, avec une touchante effusion de joie pastorale, *un prophète nouveau*, qui avait eu le talent d'attirer à l'Eglise les sympathies de tous les jeunes hommes de ce siècle. Oh! si le censeur l'avait entendu, il aurait eu regret à ses attaques, peut-être [1].

Nous insistons sur ces reproches, parce que nous savons que, colportés au loin, passés d'oreille en oreille, ils empêchent le bien que pouvaient faire les discours de M. Lacordaire, et surtout rompent cette belle unité qui fait la force et la gloire des chrétiens.

Ce n'est pas cependant que nous regardions les discours de M. Lacordaire comme parfaits. Eh! mon Dieu, non; nous l'avouons, ce ne sont ni des sermons ni des prônes, tels qu'on doit en adresser à tous les fidèles chrétiens qui fréquentent ordinairement nos églises; mais ces discours conviennent parfaitement à l'auditoire qui les entend. Ces jeunes esprits, à croyance si vague, saturés ou à peine colorés de science, doivent avoir un enseignement séparé. Mgr. l'archevêque l'a reconnu dans le Mandement qui ouvrit ces conférences [2], et le succès qui les a couronnées a parfaitement prouvé la justesse de sa pensée. Ce ne sont pas les détails qu'il faut enseigner à ces esprits, ce sont les bases de nos croyances; quand ils auront reconnu le Père, et le Fils, et le St. Esprit, et qu'ils auront dit: je crois ce que croit l'Eglise, il faut être content de cette profession de foi.

Aussi sommes-nous profondément affligés d'avoir à apprendre à nos lecteurs que ces *conférences* seront interrompues; au

[1] Voir le discours de Mgr. l'archevêque de Paris, tel qu'il se trouve dans les différens journaux religieux et à la fin de cet article.

[2] Voir l'analyse de ce Mandement dans le N° 44, t. VIII, pag. 81 des *Annales*.

moment où nous écrivons, nous recevons les derniers adieux de ce cher prédicateur ; il va à Rome, poussé par le désir d'y étudier dans le silence, par l'ennui de contradictions imméritées, et aussi, nous l'ajoutons de notre autorité, par ce besoin et cet instinct qui poussent les imaginations ardentes, et plus particulièrement les esprits chrétiens et les cœurs catholiques, vers cette ville de la catholicité, où reposent les cendres de Pierre et de Paul, où apparaît visible, le chef de notre Eglise, l'image du Christ notre Dieu.

« Allez, jeune prêtre, allez vous inspirer, non point comme » un artiste, du beau ciel de l'Italie, mais comme un fils aimé » de l'Eglise, allez puiser le lait pur de sa doctrine aux mamelles » de cette mère chérie : écoutez sa parole, jouissez de la douceur » de son visage, connaissez ses plus secrètes, ses plus tendres » pensées, étudiez ses besoins, ses désirs, ses amours et ses » craintes ; allez et retenez toutes ses paroles en votre cœur, pour » nous les redire ; mais souvenez-vous que votre place est ici ; » quand on s'est fait aimer comme on vous aime, on n'est plus » libre de s'éloigner, et entre vous et la jeunesse de Paris, au » sein de la vieille cathédrale, sous les yeux de votre évêque et » en présence des saints autels, il a été conclu des fiançailles que » vous ne pouvez rompre saintement. »

Aussi espérons-nous bien que les deux ans de retraite que s'est imposé M. Lacordaire seront abrégés, et déjà même, si nous ne craignions de trahir un secret, nous donnerions les preuves de l'espoir que nous avons de le voir revenir se fixer d'une manière stable parmi nous.

Maintenant nous allons, comme nous l'avons fait l'année dernière, analyser rapidement les *sept conférences* qui ont été prononcées à Notre-Dame. Mais auparavant nous avons encore quelques observations à faire sur le fond même de ces discours. L'an dernier, M. Lacordaire avait surtout puisé son enseignement et ses preuves dans la *partie historique et traditionnelle* de la doctrine de l'Eglise. Cette année, tout en faisant de l'enseignement de l'Eglise et de la tradition, la base de ses instructions, il a puisé ses preuves dans la *métaphysique* et dans le *raisonnement*. On voit que M. Lacordaire a étudié pendant ses vacances, St.-Thomas et les docteurs scholastiques. Aussi re-

trouve-t-on souvent dans sa bouche les mots *cause* et *effet*, *phénomène* et *substance*, *objet* et *sujet*, *matière* et *forme*, etc., et autres dénominations semi-aristotéliciennes et semi-scholastiques. Et ici nous dirons que nous n'avons pas à blâmer les différens passages où M. Lacordaire a employé ces expressions; au contraire, nous avons été étonné nous-même de l'art avec lequel il les a fait entrer dans ses preuves. Mais nous croyons que toutes ces expressions sont trop obscures pour le tems où nous vivons; elles étaient bonnes alors que tout le système d'éducation était scholastique, mais aujourd'hui à peine si dans les écoles ecclésiastiques on se sert encore de cette terminologie. La moitié de l'auditoire n'en avait jamais entendu parler. De là, l'obscurité qu'on lui a reprochée; bien plus, nous ne savons pas même si la méthode, toute de raisonnement, qu'il a employée, est bien celle qui convient en ce moment. Les preuves tirées du raisonnement sont à la vérité éblouissantes, mais on sait aussi qu'elles ne sont pas durables, et puis c'est une arme à deux tranchans; aujourd'hui il défend la vérité, demain il l'attaquera; aussi croyons-nous que les prédicateurs doivent long-tems encore insister sur la nécessité d'étudier et de développer la *tradition et les preuves historiques de la religion*; le siècle les ignore, il faut les lui apprendre. Quand tous les faits seront reçus des auditeurs, alors seulement il sera tems de se servir de l'arme du *raisonnement*, et encore avec défiance et précaution, car nous aurons toujours à reprocher au raisonnement d'avoir commencé à une époque où la foi était dans tous les esprits, et de les avoir laissé tomber dans ce vide et ce scepticisme où nous les voyons.

M. Lacordaire avait établi l'année dernière ces trois points; 1° que l'homme a besoin d'être enseigné, 2° que cet enseignement doit être infaillible, 3° que l'Eglise seule possède un enseignement qui jouit de ce privilége. — Cette année il se propose de rechercher *quel doit être cet enseignement de l'Eglise*, et de prouver qu'il doit être en même tems *science et foi*. C'est donc de la science et de la foi de l'Eglise dans leur nature, dans leur source et dans leurs rapports, qu'il sera question.

Dans la 1re *Conférence*, M. Lacordaire s'attache à montrer quel est l'*objet de la doctrine de l'Eglise*, et quelle est la *forme*,

c'est-à-dire la manière de saisir cet objet, ou de s'approprier la doctrine de l'Eglise.

Au fond de toute chose, à son commencement, à son milieu, il est toujours deux questions qui se présentent, la question du bien et celle du mal. Le bien et le mal, soit en d'autres termes la *lumière* et les *ténèbres*, c'est là ce qui est inhérent à l'homme sans qu'il puisse le nier, ou s'y dérober. L'homme flotte éternellement entre ces deux contraires; et ce n'est pas seulement dans le bien qu'il ne peut être stable, dans le mal même il ne peut se tenir ferme, tant grande est sa faiblesse!

Prenez, en effet, un homme qui ait passé par tous les degrés du crime, cherchez dans votre imagination tout ce que vous pourrez penser de plus affreux et de plus exécrable, mettez-le sur la conscience de cet homme, et ce n'est pas une histoire à plaisir que vous ferez, tout ce que vous pouvez imaginer s'est rencontré dans le monde; eh bien! à la fin de cette carrière, après 50 ans, quand cet homme se croit tranquille dans les profondeurs les plus secrètes de la scélératesse, tout d'un coup, de même que dans le songe de Nabuchodonosor, une pierre se détacha sans le secours d'aucune main, pour frapper le colosse et le réduire en poussière; un jour, sans cause apparente, il se formera dans ce cœur dépravé, abandonné, désespéré, il se formera, par je ne sais quelle puissance secrète, une seule larme; elle montera le long du cœur, elle ira par des chemins que Dieu a faits jusqu'à ces yeux flétris, elle roulera le long de ces joues qui n'avaient jamais connu de larmes, elle formera un Océan qui lavera dans une minute cette âme abominablement souillée, et dans ce moment, pendant que le peuple, qui passe à côté de cet homme, lit sur son front le sceau de la réprobation, le Père éternel, son Fils, notre sauveur, l'Esprit saint, la Vierge pure et sans tache, tous les anges, tous les saints, tous les cieux sont venus pour voir un pécheur qui a fait pénitence, et pour s'en réjouir plus que de la vue de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin.

Ce qu'il a trouvé dans l'homme, M. Lacordaire le trouve à plus forte raison dans la *société*, car partout ici combat des intelligences contre les intelligences, des volontés contre les volontés, des individus contre les individus, des empires contre les empires, des autels contre les autels, etc. — Dans la *nature*, aussi partout des excès ou des défauts, des surabondances ou des disettes.

L'orateur s'adresse ensuite à l'assemblée, et lui demande si quelqu'un parmi eux prétend avoir la science du bien et du mal, et répond en faisant le tableau des contradictions de toutes les croyances humaines.

Si j'interroge le monde, les uns me répondront par le panthéisme, d'autres par le polythéisme, le dualisme, le déisme. Voilà toutes les solutions diverses données sur la question du bien et du mal. Si j'en cherche dans la nature, parmi les philosophes, les uns me diront qu'il n'y a pas de différence entre le bien et le mal, que ce qui est utile est bien, que ce qui est nuisible est mal; que le bien et le mal sont des choses relatives. D'autres me diront qu'avant l'établissement des sociétés et des peuples, il n'y avait ni bien ni mal, que les hommes vivaient comme les bêtes sauvages, et que c'est lorsque leurs besoins les ont forcés à se réunir qu'ils ont établi des conventions qui font le bien et le mal. Et, chose étrange! je pourrais, avec des livres honorés de nos jours, avec des discours prononcés dans d'illustres assemblées, vous dire que ces théories sont vivantes, et que, tacitement au moins, elles régissent la société dans laquelle nous vivons. Ainsi la nature du bien et du mal n'est pas établie dans le monde, la contradiction est là incessante, faisant obstacle toujours vivant à la science.

Ainsi donc la science n'existe pas dans l'homme. Mais il est une société dont la croyance n'est sujette à aucun doute, à aucun changement, et cette société c'est l'EGLISE, et aussi c'est elle qui possède la science du bien et du mal, c'est-à-dire la science et la foi.

Or la science et la foi sont précisément les deux *formes* sous lesquelles se présente toute vérité intelligible à l'homme, et ces deux formes se trouvent en toutes choses, car partout il y a les faits qui tombent dans le domaine de la *science*, et les rapports entre ces faits qui sont perçus par la *foi*. En vain l'homme prétend voir jusqu'au fond; toujours l'*essence* des choses et leurs rapports lui échappent; en vain il voudrait assurer qu'il n'y a rien à voir au-delà des faits, son esprit, son cœur, son intelligence lui donnent un démenti; ils ne sont pas satisfaits, et lui crient bien haut qu'il est un autre monde, un autre mode d'existence que celui des faits.

L'Eglise qui réunit ces deux formes de la vérité, est donc seule à l'offrir à l'homme, comme l'homme veut et peut la concevoir.

En vain ceux qui cherchent la vérité sans elle, ont essayé de créer deux formes pour connaître la vérité, le *rationalisme* et le *mysticisme*. Le rationalisme a voulu s'appuyer uniquement sur la science, mais il a perdu deux fois l'humanité par le doute, à l'époque de Périclès et au siècle d'Auguste; il l'aurait encore perdue de nos jours, si le Christianisme ne se trouvait pas là

pour paralyser ses mauvais effets. Le *mysticisme*, en voulant seulement imposer la foi, n'a jamais conduit les peuples qu'à la superstition, c'est ce que prouve l'histoire de toutes les hérésies, et en particulier la tentative des Saints-Simoniens, qui enseignaient une foi aveugle, et ne donnaient d'autre preuve de leur mission que leur parole même. Aussi sont-ils tombés devant le ridicule et l'impuissance de leurs efforts, malgré tous leurs talens.

Que reste-t-il donc? si ce n'est cette église qui réunit dans ses enseignemens la *science et la foi*, c'est-à-dire la *forme* entière de la vérité, dont elle possède également l'*objet*.

Or, cette vérité prêchée par l'Eglise n'est pas nouvelle, mais elle date du commencement, et elle est toujours vivante, et elle a toujours des témoins qui l'attestent.

Et en effet, dit l'orateur, vous, messieurs, qu'êtes vous ici? êtes-vous venus entendre ce qu'on appelle un orateur? vous vous trompez. Pendant que ce matin vous dormiez, l'aurore s'est levée, elle vous a tirés de votre sommeil, l'idée de Dieu, que Dieu avait ménagée pour vous, vous a amenés dans cette enceinte: qu'y êtes-vous? les témoins de la vérité.

Dans la 2e *Conférence*, M. Lacordaire a voulu faire connaître *la source de la science et de la foi de l'Eglise*, c'est-à-dire la visibilité du témoignage divin, laquelle met l'âme en rapport avec l'invisible ou l'infini; en d'autres termes, c'est l'histoire de la *lumière* et des *ombres* du Christianisme qu'il s'est proposé de traiter.

La première source de la science de l'Eglise, c'est la *tradition*.

L'orateur va examiner, 1° qu'elle est la nature de la tradition; 2° quelle en est la valeur scientifique.

La tradition, c'est ce qui unit l'existence des êtres; elle est non-seulement le lien du présent avec le passé, mais encore celui qui unit le passé à l'avenir.

Lors donc que Dieu eut parlé, — « *Semel locutus est Deus*. Dieu a parlé » une fois. » — Lorsque Dieu eut parlé, l'ange de la tradition s'empara de cette parole pour l'emporter hors de l'éternité. Cette parole tomba dans le tems, non toutefois pour y périr. Sans doute, dans le tems ce n'était plus la parole éternelle, infinie, substantielle, le Verbe lui-même; sans doute, par une sorte de décadence, elle allait se trouver jetée dans la sphère des choses terrestres, elle allait courir bien des chances dans l'oreille de l'homme. Mais elle ne devait pas périr, et la tradition la saisit.

Voici donc ce que contenait cette parole : l'explication, l'histoire du bien et du mal, les termes principaux de ce mystère.

Elle disait qu'il y avait une nature souverainement parfaite, infinie, éternelle, Dieu; que cette nature, qui se suffisait à elle-même, par amour, par un amour tel que les hommes ne le peuvent connaître, avait voulu faire participer le néant à l'infini, que l'homme avait repoussé cet amour; qu'il avait aimé l'homme, moins que l'homme, la terre; et que cette concupiscence corruptrice l'avait plongé dans une dégradation sans mesure; que, par un second acte de miséricorde, Dieu avait résolu de ressusciter l'amour, et de faire quelque chose pour l'homme devant quoi pâlirait la création, comme l'étoile devant le soleil; enfin et en cinquième lieu, que l'homme par ce rachat ne serait pas dispensé d'aimer Dieu, et que, suivant qu'il accomplirait ou déserterait la loi de la création et de la réparation, il serait uni éternellement à Dieu, ou plongé, non pas dans le néant, mais dans ce qu'il y a de plus près du néant; car ce que Dieu a fait il ne le défait pas.

Tels sont les cinq actes du drame, ou si vous aimez mieux, de la tragédie du bien et du mal, tels qu'ils sont racontés par la tradition, tels qu'ils furent dans cette première parole de Dieu : *Semel locutus est Deus.*

L'orateur fait voir ensuite que, pour que ses enseignemens ne se perdissent pas, Dieu en grava le souvenir dans *un symbole* universel, et que l'on retrouve partout, dans le *sacrifice;* dans le sacrifice, moyen par lequel Dieu avait résolu de sauver le monde.

Et en effet, il se trouva que le *sacrifice* renfermait les cinq termes du mystère du bien et du mal; 1° l'idée de Dieu à qui le sacrifice est offert; 2° la souveraineté de Dieu sur la créature; une vie est immolée, et ceci suppose la création, car il ne serait pas juste d'offrir une vie à celui qui ne l'aurait pas donnée; 3° l'expiation : car, pourquoi devait s'offrir le sacrifice, sinon pour expier les crimes de tous les siècles et les crimes de l'homme vertueux lui-même; 4° la réparation : car à quoi bon expier si le crime est inexpiable, si Dieu ne pardonnait pas; 5° le jugement : car Dieu n'ayant point enlevé aux hommes le pouvoir de bien ou de mal faire, il devait les juger suivant leurs actes.

Ainsi donc le sacrifice fut institué pour fixer la tradition. Or, le sacrifice se compose de trois choses, l'*autel*, la *victime*, le *prêtre*. — Et parcourant l'histoire de l'humanité, l'orateur montre partout des autels, des victimes, des prêtres; mais entre les victimes, il en est deux qui sont célèbres au-dessus des autres, celle qu'offrit Abraham, et qui fut continuée par le peuple Juif, et celle qui fut offerte sur le Calvaire, et qui est encore continuée par les peuples chrétiens. A ces deux victimes, ou à ces deux sacrifices correspondent deux traditions

principales; la tradition juive et la tradition chrétienne, pures et complètes. Aux sacrifices païens, moins purs et moins complets, correspond la tradition générale de l'humanité, moins pure et moins complète.

Ces sacrifices et ces traditions sont des faits, et non des suppositions; et rien n'est plus certain dans le monde : personne ne peut nier qu'il n'ait existé là ces trois grands canaux pour lesquels est arrivé jusqu'à nous ce qui s'est passé au commencement.

Mais quelle est la valeur scientifique de la tradition? Cette valeur est celle d'un fait, c'est-à-dire de quelque chose qui subsiste en soi, indépendamment des contradictions et des négations, et que rien ne peut ébranler. Or, non-seulement le sacrifice conservateur de la tradition est un fait, mais un fait universel et perpétuel; et dans ce fait il faut remarquer surtout cette existence du *prêtre*, que l'on ne pourrait expliquer, si l'on ne le croyait pas intimement lié à l'existence, à l'idée du sacrifice.

En effet, qu'est-ce donc qu'un prêtre? Est-ce un homme qui fait de la morale, un officier de morale, comme disait ce dix-huitième siècle, qui à beau-d'esprit joignait une ineffable incapacité? Mais en dehors du Christianisme, qu'est-ce donc que la morale des prêtres? Qu'est-ce que la morale du polythéisme, des pontifes de la Grèce et de Rome? Ah! si je parle des fausses religions, si la morale n'avait eu d'autres gardiens que les prêtres, Dieu sait où elle serait à l'heure où je parle? Qu'est-ce donc qu'un prêtre? Est-ce un philosophe? Mais s'il en était ainsi, comment aurait-il pu se constituer, s'imposer à la raison humaine? Vous en auriez fait justice. Qu'est-ce donc que le prêtre? Saint Paul va vous le dire : « Tout prêtre est tiré du sein des hommes, établi sur des hommes, pour les choses de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés [1]. »

Ainsi ce qui fait le prêtre c'est l'oblation, l'immolation de la victime. Il peut être demeuré étranger et à la philosophie et à la morale; mais il immole, il est prêtre. C'est par la perpétuité de la loi du sacrifice qu'il se maintient.

L'orateur examine ensuite un des caractères du sacrifice, celui d'être *parfaitement déraisonnable*, c'est-à-dire de n'avoir pu être inventé par la raison; car la raison n'aurait jamais imaginé d'honorer Dieu par le sang des bêtes ou par celui des hommes,

[1] Omnis namque Pontifex, ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis. *Au Hébreux*, ch. v, v. 1.

encore moins par celui d'un Dieu. Tout au plus si le raisonnement a pu, par induction, coopérer à établir le sacrifice des victimes humaines, c'est-à-dire, ce qu'il y a eu d'abominable dans le sacrifice. Il s'ensuit donc que ce grand fait du sacrifice, si universellement constant, est incompréhensible, si la croyance chrétienne ne l'explique pas; et à cette occasion, l'orateur recommande l'étude des faits.

Comprenez enfin, messieurs, qu'il est tems d'étudier les faits chrétiens, aussi-bien et à aussi juste titre que ceux de la nature. Rendez cette justice à votre siècle. Votre siècle arbore le drapeau des faits, et déjà, par une étude plus consciencieuse de l'histoire, il a rectifié bien des erreurs. Etudiez les faits, sans lesquels l'homme n'est qu'un rêveur qui va heurter du pied des mystères sans fin. Etudiez le Christianisme, ce fait unique si grand et si beau! car s'il y a des traditions diverses, si toutes les traditions conservent des écoulemens de la révélation primitive, si ces écoulemens se retrouvent surtout dans les religions de l'Orient, encore mieux vaut-il aller puiser à la tradition juive et chrétienne, à la source plus proche et plus pure. Enfin étudiez le sacrifice, c'est-à-dire la rédemption par le sang.

Mais quelle vertu, pensez-vous, y a-t-il donc dans le sang? Ah! c'est là que je vous attendais depuis le commencement de ce discours. Hommes venus du sang, nourris du sang, de quoi donc avez-vous vécu jusqu'ici, sinon du sang? Que fait la nature dans ses plus mystérieuses opérations, sinon préparer le sang? Ah! depuis que vous avez été pendus à la mamelle de votre mère qu'avez-vous fait que vous désaltérer à des courans de sang? Mais le sang de votre mère s'est tari, toutes les autres sources terrestres tariront également : Ah? je vous en conjure par l'amour! venez puiser à des sources plus abondantes : prenez le calice du sang éternel, et connaissez la vie!

Dans sa précédente conférence, M. Lacordaire avait montré la tradition incorporée dans un symbole universel et facile à comprendre, dans le sacrifice; dans sa 3e *conférence*, il va nous faire voir cette même tradition encore plus implicitement contenue, précisée, développée, fixée dans l'ÉCRITURE.

Il est deux sortes d'Ecritures, l'*Ecriture humaine*, renfermant la pensée de l'homme, et l'*Ecriture sacrée*, c'est-à-dire celle qui est vénérée des peuples comme contenant autre chose que la pensée de l'homme.

Six livres seulement se présentent comme contenant l'Ecriture sacrée. Ce sont : 1° les *Kings* de la Chine; — 2° les *Vedas* de l'Inde; — 3° le *Zend-avesta* des Perses; — 4° le *Coran* des Arabes; — 5° la *Loi* des Juifs; — et 6° l'*Evangile* des Chrétiens.

Et déjà l'orateur fait remarquer cette rareté des livres réputés divins. C'est en effet un fait bien extraordinaire que, parmi tant d'hommes célèbres qui ont écrit, parmi tant de livres, il n'y en ait que six que les hommes aient appelé *livres sacrés*. Le vieil Homère a été le prince de la poésie, Platon le prince de la philosophie, Cicéron le prince de l'éloquence; leurs livres pourtant ne sont pas des livres sacrés : c'est que, pour acquérir ce titre, il faut que le livre devienne la base de la foi d'un peuple, la règle de ses mœurs, et même que ce soit sur lui que les sociétés se fondent.

Or, c'est ce qu'il est impossible aux livres humains d'effectuer. En effet, tous les livres se composent de deux élémens, l'élément *scientifique* et l'élément *mystique*; or ni l'un ni l'autre ne sont à la portée des peuples, c'est-à-dire de l'humanité. L'élément scientifique est le fruit du travail de l'homme; et à ce propos l'orateur a adressé aux jeunes intelligences qui composent son auditoire les conseils suivans, qui ont été accueillis avec une sympathie très-prononcée.

Je dis donc que la loi de l'homme est de gagner son pain à la sueur de son front. Eh! jeunes gens, écoutez, n'oubliez pas cette vérité sévère. Travaillez, et ne soyez pas mécontens quand votre travail vous rapporte un pain dont vous n'avez pas à rougir. Ne cherchez pas dans les cours et parmi les faveurs des hommes puissans le luxe d'une existence oisive. Ces fortunes acquises à peu de frais et avec peu d'honneur périssent bientôt. Mais ce qui subsiste, c'est une vie laborieuse et bien remplie. Ne cherchez pas la gloire dans le repos, en abandonnant le travail difficile pour le travail aisé. Abandonnez les rêves d'une poésie qui dissipe follement le trésor de vos heures, laissez là des livres qui n'enseignent point. Enfermez-vous dans la solitude de votre cabinet et vivez-y avec le travail et avec Dieu. Partout ailleurs votre front se ridera et vos pensées se flétriront. Avec Dieu et le travail le cœur est jeune, et, comme Homère, ne vieillit pas.

L'élément mystique humain n'est que le délassement et la pâture des esprits désoccupés et avides d'émotions extraordinaires. Mais tout cela ne donne pas aux livres le pouvoir de fonder la foi dans les cœurs; le pouvoir de se faire croire.

Qu'est-ce donc qui peut donner à un livre ce pouvoir? c'est lorsqu'il contient l'*élément traditionnel*, c'est-à-dire la parole de Dieu. Car il n'y a que cette parole qui ait la force de se faire croire. Ce n'est pas à dire que l'on ne puisse croire que la vé-

ritable parole de Dieu, la véritable tradition. Malheureusement sur six livres sacrés, *cinq* contiennent une tradition qui n'est pas toute pure, mais au moins la vraie tradition y est mêlée, et c'est cette tradition véritable qui donne créance et autorité aux traditions fausses qui s'y trouvent. C'est ainsi que Confucius ne fit que recueillir les traditions des premières familles qui peuplèrent la Chine, c'est ainsi que Mahomet a consigné dans le Coran la plupart des souvenirs conservés chez les Arabes sur les premiers âges et le Christ. — Ainsi le premier caractère des Ecritures sacrées est d'être *traditionnelles*, le deuxième est d'être *constituantes*.

Et à cette occasion, l'orateur fait remarquer que les peuples qui ont eu de ces sortes d'Ecritures sont précisément les peuples dont la durée a été la plus longue. Les Grecs et les Romains même, malgré leur gloire et leur puissance, n'ont eu qu'une existence éphémère. La destinée du monde est débattue en ce moment entre les peuples qui ont des Ecritures sacrées.

Il faut retrancher d'abord les *Perses* et le *peuple Juif*, dont l'existence n'est plus nationale. Il ne reste donc de vivant que les *peuples Chrétiens*, maîtres de l'Europe et de l'Amérique, et influant si puissamment sur l'Afrique et l'Asie; le *peuple Mahométan*, régnant en Afrique et dans une grande partie de l'Asie; et enfin les *Indiens* et les *Chinois*, immobiles sur leurs livres, et formant comme l'arrière-garde de la civilisation, à l'extrémité des mers. On n'a pas besoin de demander quel est le peuple qui est destiné dans les âges futurs à prédominer sur toutes ces nations; c'est le peuple Chrétien.

Enfin, il est un dernier caractère qui distingue la véritable Ecriture de toutes les autres Ecritures, c'est le caractère *prophétique*. Ce caractère ne se conserve que dans nos Écritures : ce sont elles qui ont prédit que le Christianisme ferait la conquête du monde; or, sans être prophète, on voit déjà que cette prophétie commence à se réaliser. Que l'industrie humaine construise de belles routes, c'est pour préparer les voies à la vérité. Et ici l'orateur termine par cette brillante apostrophe :

Eh bien! vous qui croyez à l'éternité de vos œuvres, continuez : multipliez vos routes; faites-les rapides, afin que nous, missionnaires de la vérité, nous

puissions aller de capitale en capitale... Ah! qu'ils seront beaux par ces chemins les pieds de ceux qui descendront des montagues pour évangéliser la paix! Ils diront en passant : « Qu'ils étaient puissans, ces Romains de la seconde race qui nous ont fait des chemins si beaux! Ah! que la colonne milliaire de leur capitole est le centre de nombreux rayons! Qu'il fait bon à nous, pauvres missionnaires, de marcher avec nos bâtons sur ces voies magnifiques! qu'ils soient bénis ceux qui ont fait tout cela! que Dieu leur soit en aide! et puissent leurs âmes recevoir quelque chose de ces rosées du ciel dont ils ont favorisé l'effusion sans le savoir! »

Et à côté de ce développement extérieur se fera un non moins admirable développement des prophéties. Après que dans la mêlée des nations toutes les doctrines et toutes les écritures imparfaites auront succombé, il ne restera plus que le peuple Juif et le peuple Chrétien comme deux colonnes impérissables. Ces deux colonnes s'apercevront des deux extrémités du monde; elles se regarderont; elles se mettront en route comme deux géans, pour se rencontrer dans la dernière des capitales chrétiennes. Alors il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur; toutes les promesses seront accomplies. Et l'embrassement du peuple Juif et de l'Eglise, du passé et de l'avenir, sera l'annonce que le tems est fini et que le jour sans fin commence.

Jusqu'ici M. Lacordaire a parlé des témoignages de la parole de Dieu extérieurs à l'homme; or, s'il n'y avait pas eu dans l'homme quelque chose qui accueillît, qui acceptât ce témoignage, jamais il n'aurait pu y croire. C'est donc de la *lumière qui est en l'homme* qu'il sera question *dans la 4ᵉ Conférence.*

L'orateur a sagement évité l'écueil de s'expliquer sur l'origine de cette lumière. Qu'elle soit innée, ou qu'elle soit venue de l'autorité, ou du témoignage extérieur, toujours est-il qu'elle existe, et que l'homme est *raisonnable.* Or, cette lumière intérieure rend aussi un éclatant témoignage à la parole de Dieu. La *conscience*, qui en est l'expression et l'effet, rend perpétuellement hommage à l'existence et à la distinction du bien et du mal. Or, assurer la distinction du bien et du mal, c'est assurer *cinq dogmes* qui tous viennent de la tradition, et qui constituent le fond du Christianisme.

1° L'*Existence de Dieu*, car si Dieu n'existait pas, où prendre la notion de la sanction de ce que l'on appelle le bien et le mal?

2° La *Création du monde;* si Dieu n'avait pas créé le monde, ce serait pour nous comme s'il n'existait pas : il ne s'occuperait pas de nous, et nous n'aurions aucun compte à lui rendre d'une chose qu'il n'aurait pas faite.

3° La *Chute de l'homme ;* car, depuis notre berceau, nous luttons contre un principe qui est en nous, et que nous désapprouvons.

4° La *Réparation de notre nature ;* car, sans cela, comment concevrions-nous la possibilité du bien ? Nous ferions le mal en conscience et sans remords.

Enfin, 5° le *Jugement final*, ressort de tout ce que nous faisons, de tout ce que nous éprouvons ; car, si nous ne devons pas être jugés, pourquoi nos efforts pour faire le bien ? pourquoi nos remords et nos terreurs quand nous faisons le mal ?

Ainsi, la distinction du bien et du mal, qui se trouve dans toutes les âmes, est un témoignage à ces cinq dogmes principaux de la tradition. C'est ce qui nous fait comprendre pourquoi, lorsque les sophistes ont voulu ruiner la *morale*, ils n'ont pas osé s'attaquer à la distinction même du bien et du mal, mais ils ont fait un détour, et ont attaqué un des dogmes qui lui sont intimement unis.

Ainsi la parole de Dieu a un témoignage perpétuel dans l'âme humaine. Développant cette idée, l'orateur s'écrie :

Quand le Christianisme est venu sur la terre, ou plutôt quand il s'y est développé de nouveau, quand il est venu affirmer un dogme, il n'a pas dit une chose nouvelle. Ecoutez comment s'explique l'Evangile de S. Jean : « Il »était la lumière véritable qui éclaire tout homme. » Oui, le Christianisme n'est pas ce que vous vous figurez, une loi particulière donnée à quelques hommes dans un coin du globe d'abord, et répandue ensuite par le ministère apostolique de l'Eglise. Non, indépendamment de ce que le témoignage divin est aussi ancien que le monde lui-même, on peut dire avec S. Jean que le Christianisme est révélé à tout homme qui vient en ce monde. Il en apporte en lui le germe fondamental ; nul ne peut se soustraire à sa lumière et à sa chaleur ; et quand nous nous y soustrairions, voici l'oracle que le même apôtre a prononcé : « Il est venu dans sa propre demeure, et les siens ne l'ont »pas reçu. » Oui, quand cette parole chrétienne que nous vous adressons, en remplissant le ministère d'ambassadeur de Jésus-Christ, se présente à la porte de votre âme, ne croyez pas que ce soit une parole étrangère, ne croyez pas que ce soit un exilé, un proscrit qui vous arrive. Non, elle vient dans sa propre demeure, au milieu des siens.

Ainsi, quand après avoir marché bien long-tems dans la vie, vous retrouvez au-delà de ces jours passés un ami de votre première jeunesse, et que vous le conduisez dans la maison que vous ont laissée vos pères, là, dites-vous, il fit une telle chose, là il m'entretint, et viennent alors tous ces souvenirs impérissables d'affection que l'homme emporte dans la tombe.

Il en est bien autrement de Jésus-Christ. C'est celui-là notre ami d'enfance et notre ami éternel ! Bien avant que votre maison temporaire fût édifiée, à ce moment déjà la sagesse éternelle, qui se jouait dans la création des êtres, préparait en vous, marquait avec ses doigts, doucement et fortement dans votre cœur, la vérité qu'elle devait un jour y réveiller. Et sentez-vous quelle est notre force, notre puissance ? C'est que nous mettons la main dans ces plaies secrètes, sur les traces immémoriales que l'intelligence n'a pas visitées, mais dont nous avons reçu le secret de Dieu. Et quand Dieu, qui a en nous un lieu de retraite et un secret asyle, se présente à nos cœurs, il dit : « Re» connaissez ce que vous connaissez depuis long-tems ! »

Mais cela étant ainsi, il reste à expliquer comment il se fait cependant que la raison humaine soit si souvent opposée à la parole divine. Et pourtant cela est facile à expliquer : c'est que, pour racheter l'homme, Dieu n'a pas fait un acte éclatant de puissance, mais un acte d'humilité, un acte d'amour ; or, la raison humaine ne comprend ni cette humiliation ni cet amour. Que l'amour se soit crucifié, cela la passe. Ceux-là même qui parlent sans cesse d'immolation à la patrie, à leurs idées, n'ont pu comprendre que Dieu se soit immolé. Ils ont dit : « Nous » mourrons pour nos idées, nous mourrons pour un homme, » pour un capitaine, pour une folie, mais vous, vous ne mour» rez pas pour l'humanité. »

Le second prétexte pour lequel la raison rejette le Christianisme, c'est que l'on se persuade bien à tort que l'on a le plus haut degré de la raison humaine ; et cependant, à peine si l'on a les élémens de quelque science. Il faut le Christianisme tout entier et les plus grands efforts pour arriver à la raison ; et cependant il n'est pas de jeune homme qui ne prétende être arrivé à la plénitude de la raison.

On dit que Solon parcourant les sanctuaires de l'Egypte et conversant avec les prêtres de ce vieux pays, un d'eux lui dit : « Solon, Solon, vous autres » Grecs, vous n'êtes que des enfans ! » Et certes ce n'était pas une injure qu'il faisait à ce vieux prêtre, à cette nation si spirituelle, à cette Grèce qui vit encore en chacun de nous, et il ajoutait : « Vous ne connaissez pas l'antiquité et la tradition. » Ainsi, quiconque n'a pas l'antiquité et la tradition, ce n'est pas lui faire une injure que de lui dire : « O Grec ! tu n'es encore qu'un en» fant. »

Tâchons, messieurs, d'arriver à l'homme complet. Ce but est digne de vous, et vous l'atteindrez le jour où, en vrais Chrétiens, vous abaisserez dans la poussière votre front orgueilleux et votre cœur sensuel.

La 5ᵉ *Conférence* est consacrée à prouver que le monde invisible, surnaturel, le monde de l'infini, de l'éternité, est le type de ce monde inférieur du tems et de l'espace, c'est-à-dire, que *tous les êtres qui composent la nature sensible portent la trace des dogmes fondamentaux du Christianisme.*

Et d'abord, dans *les êtres physiques*, nous retrouvons les traces du mystère de la Trinité. St. Augustin l'a dit lui-même, et on n'avance rien ici qu'il ne soit facile de constater.

Quand je vous dis avec saint Augustin, que les êtres physiques portent l'empreinte de la Trinité, je ne vous dis rien qu'il ne soit aisé de reconnaître. En effet, qu'est-ce que la sainte Trinité? C'est la nature divine sous une forme parfaite. Or, si j'examine les corps physiques, j'y trouve deux choses qui les constituent : la forme visible et la matière, qui est évidemment derrière, à moins que la forme ne soit qu'une illusion. Concevez les êtres physiques sans forme, cherchez à séparer la forme de la matière autrement que par une pure abstraction; vous ne le pouvez pas. De plus la forme a trois dimensions : longueur, largeur et profondeur. Sans ces trois dimensions, il est impossible de concevoir la forme créée, comme il est impossible de concevoir autrement que sous le nombre trois la forme divine. Et je puis bien me servir de cette expression, puisque saint Paul l'emploie alors qu'il appelle le Verbe : « *Figura substantiæ ejus*, » la forme de la substance divine. Donc dans la forme des corps comme dans la forme de la substance divine, nous trouvons la distinction trinaire.

L'auteur trouve encore un témoignage de la véracité de Dieu dans les découvertes que l'on a faites en géologie.

Long-tems l'incrédulité avait souri de pitié à ce Dieu qui prend chaque jour un peu de matière pour la façonner, et qui, à la septième journée, comme épuisé d'efforts, se repose. Et il en a été de la sorte jusqu'à ce que les savans, s'étant avisés de donner un coup de pied à la surface de la terre, ils y ont trouvé la trace irrécusable de ces créations successives, dans le même ordre où Moïse les avait racontées. Donc la création, telle que la rapportent les livres saints, existe écrite à la surface du globe. Ainsi, après que les savans ont disputé pour savoir si tels généraux, si tels rois ou tels césars se sont battus en tel lieu, un jour le laboureur, en ouvrant ses sillons, écarte, remue des casques, des armes, de grands ossemens, comme dit Virgile, *grandia ossa*, les ossemens de ceux qui ont succombé pour la patrie dans les tems antérieurs. De même dans ce grand champ de bataille de la création, les savans ont découvert les ossemens primitifs, et quoi qu'ils fassent, ils ne pourront effacer ces traces du travail divin. Car enfin, comme ils l'ont tant dit, les faits sont des faits; et la raison ne peut rien contre eux; elle ne peut que les constater et en voir l'enchaînement.

2° *Les êtres qui ont le mouvement et la vie*, meurent ; or, cette

mort est la preuve de la *chute* première de notre être. Car il ne suffit pas de dire que les êtres créés ayant commencé, doivent finir. Oui ; mais cette loi ne porte pas qu'ils finiront avec douleur. La douleur de la mort prouve que l'être qui meurt n'accomplit pas une loi de sa nature, mais subit une punition. — Et en effet, l'âme ne voudrait pas mourir. — Ce qui prouve, d'ailleurs, que la mort est la suite de la dégradation, ou du péché, c'est que nous conservons quelque pouvoir sur la mort : nous pouvons la retarder par la vertu, ou l'avancer par le péché. Le péché est intimement lié avec la mort. A mesure qu'elle sent de loin le péché, elle arrive ; le péché l'aiguillonne ; *stimulus mortis peccatum*, comme dit St. Paul.

3° *Les êtres moraux* prouvent la vérité de ce que nous enseigne le Christianisme de la *dégradation actuelle de l'homme* ; l'orateur s'adressant à chacun des auditeurs, leur demande s'il en en est un seul qui ne sente pas en lui-même l'*orgueil* et la *volupté*, ces deux maux que le Christianisme assigne être le fond de la nature humaine. Or, rien dans le monde ne peut guérir l'orgueil et la volupté, que la foi en Jésus-Christ.

4° Enfin, *les êtres vivant dans l'état social* ne sont nulle part plus parfaits que dans la société chrétienne, parce qu'en elle seule se trouve cette loi de la *réparation*, qui est une loi d'union pour l'intelligence par la vérité, et pour le cœur par la charité. C'est ce qui fait que la société chrétienne est la seule invincible, la seule qui ne sera pas vaincue.

Quand Brennus, votre père, pesait les destinées de Rome dans la balance du Capitole, il y jeta son épée : alors c'était la force qui dictait la loi. Mais depuis que le sang de Jésus-Christ a été mis dans la balance des destinées des nations, aucune épée ne peut plus contrebalancer ce poids infini. Et quand le dernier des Césars voulut y jeter la sienne, il y a quelques années, il la retira brisée et en tronçon. Non, il n'y a plus d'empire de la force qui puisse écraser la terre. Car nous, chrétiens, nous qui sommes, quoi qu'on ait dit, des hommes de libération, si une semblable tyrannie essaie de s'élever, nous nous y opposerons, nous lutterons contre tous les Césars universels. Seuls nous unissons les intelligences par la vérité, les cœurs par la charité, et nul ne pourrait rien contre nous. Et s'il était permis de suivre jusqu'au bout le sens de la prophétie, on croirait voir de loin un empire de Dieu venir s'asseoir sur la terre, et détruisant tous ces empires de la force, enchaîner toutes les nations dans tels liens de foi et d'amour, que même ce reste de force dont on a été obligé de se servir pour réduire ceux qui sont mauvais, ceux qui ne sont pas chrétiens, cesserait d'être nécessaire.

Dans la 6e *Conférence*, M. Lacordaire a traité de *la foi*. Car il ne suffit pas de connaître, de savoir, d'honorer, il faut encore *croire* les faits de la religion. Or, *qu'est-ce que la foi? quelle est sa nature?*

Ce qui est propre à la science, c'est le *phénomène* religieux, c'est la *face lumineuse* du Christianisme; mais reste encore la face ténébreuse, la *substance* qui supporte le *phénomène;* or, c'est ce qui est *l'objet de la foi.*

En effet, la différence entre la substance créée et la substance incréée, la nature même de la dégradation morale, la réparation spirituelle, ce sont là des choses qui ne peuvent être *montrées* à la science dans leur *substance même.* Or, c'est précisément ce que la foi nous fait voir; car, considérée dans *son objet*, elle est *la substance de ce que nous devons espérer* [1], et, dans *le sujet* qui la reçoit, c'est la certitude de l'existence de cette substance invisible. On comprend maintenant comment le même fait peut être l'objet de la science et l'objet de la foi, comment il peut avoir un côté invisible et un côté visible. Le visible, c'est le *phénomène;* l'invisible, c'est la *substance.*

Or, partout se trouvent ces deux ordres, et partout aussi, outre la science, il est besoin de s'appuyer sur la foi. Le matérialiste dit : Je croirai à l'âme quand je l'aurai vue comme je vois le corps. Mais on peut lui répondre : Vous croyez tenir le corps, c'est une erreur : élevez la température de quelques degrés, et toute la substance du corps va s'échapper de vos mains et s'évaporer, et vous resterez seul et nu dans votre laboratoire. Quand vous affirmez le corps, vous faites donc un acte de foi.

Ainsi les incrédules sont croyans, sont *mystiques* malgré eux; car derrière chaque phénomène qu'ils voient, ils sont obligés de reconnaître une substance qu'ils ne voient pas.

Mais d'où vient que nous croyons si facilement à la substance des faits naturels, et que nous éprouvons tant de peine à croire à la substance des phénomènes religieux? Ah! c'est qu'on croit facilement à ce qu'on aime, et difficilement à ce qu'on n'aime pas. L'amour est le principe de la foi. D'ailleurs, si Dieu nous avait montré la substance en elle-même, nous aurions été écra-

[1] Est autem fides sperandarum substantia rerum. *S. Paul.* aux Hébr., ch. XI.

sés de l'éclat de sa beauté, et nous n'aurions pas été libres de ne pas y croire. La foi est donc la condition de la liberté. L'homme ne serait pas libre sans elle.

Et maintenant que nous ferez-vous qui n'ait pas été fait à nos pères, hommes qui ne croyez pas, hommes du phénomène, hommes de ce qui se passe? que nous ferez-vous, à nous autres chrétiens, pour nous faire peur? Savez-vous ce que c'est que la peur? La peur, c'est le doute agissant dans les entrailles. Appréciez donc la bassesse de l'incrédulité par la bassesse de la peur. La mort doit avoir pour vous d'ineffables terreurs. Vous nous jugez par vous-mêmes, et croyant nous effrayer, vous nous dites : « Homme, tu vas mourir. » Mais la foi répond : « L'homme ne meurt pas. »

Il en sera toujours ainsi. Et ce sera notre triomphe de faire prévaloir toujours la foi sur la science, c'est-à-dire la substance sur le phénomène, l'éternel sur le passager, l'immobile sur le mobile, Dieu sur l'homme.

Dans sa 7ᵉ *Conférence*, M. Lacordaire s'est occupé à résoudre un grand problème, celui de savoir *comment on peut avoir la foi*? par quels secrets sentiers peut-on arriver jusqu'à Dieu? comment, en un mot, reconnaître la *substance* et y croire, après avoir reconnu et constaté le *phénomène*?

Entre le phénomène, c'est-à-dire, ce qui se montre au-dehors, et la substance, c'est-à-dire ce qui est caché au-dessous, il y a un intermédiaire, ce sont *les idées* ou *les lois*. Il faut donc rechercher comment nous viennent ces idées. Car de la même manière que s'engendre en nous la Raison, qui est l'adhésion aux idées naturelles, de la même manière s'engendre l'adhésion aux idées divines, c'est-à-dire la Foi.

Les idées naturelles sont les rapports éternels des choses; la raison de l'homme étant finie ne peut avoir dans elle-même ces rapports, il faut donc qu'elle les reçoive du dehors.

Mais comment cette réception a-t-elle lieu? *Par la parole*. Celui à qui sa mère, à qui des êtres intelligens n'ont point parlé, celui qui par défaut d'organes ne peut entendre la parole, celui-là est à l'état de surdité et en même tems de mutisme; c'est un sourd-muet. L'intelligence ne lui manque pas, mais elle est en rapport seulement par les autres sens avec le monde visible; il peut recueillir, combiner des images, il n'a pas des idées générales. C'est un phénomène que Dieu nous a permis de voir, c'est un fait désormais acquis à la science humaine comme à la science divine.

En second lieu, il faut que ces idées, déposées dans l'intelligence, arrivent à l'état de clarté pour que la science les accepte; car entre la raison et l'obscurité, il y a une implacable apathie. Quand elles sont claires, la charte de notre raison est écrite, elle est inaltérable.

Or, ce que je viens de dire pour la raison s'applique à la foi. L'homme ne possède pas plus les idées divines que les idées naturelles. Il y a même plus de distance encore de lui à Dieu que de lui à la nature. Donc il faut que ces idées nous soient transmises; et comment le seront-elles? par la parole divine. Comme votre mère vous a parlé, l'Eglise, cette mère universelle, vous a parlé aussi. Dans l'ordre de la nature, le genre humain a déposé en vous son sens commun par l'organe de votre mère, et dans l'ordre des choses éternelles, l'Eglise vient déposer en vous ce qu'on peut appeler le sens commun divin. De là ce mot de saint Paul : « *Fides ex auditu*, la foi vient de l'ouie. » Voilà toute la théorie de la foi donnée par la parole. Aussi voyez ce que fait l'Eglise ; elle parle : *Euntes docete*. — Allez et enseignez.

Mais, dit-on, comment se fait-il que les idées naturelles soient claires, et que les idées qui se rapportent aux phénomènes religieux, soient obscures ?

Les idées naturelles que vous avez reçues par la parole humaine vous semblent claires. C'est que vous vous imaginez à tort que dans votre enfance les idées premières, les axiômes trouvaient en votre esprit un accès facile, et qu'il suffisait de les entendre énoncer pour les adopter. Pas le moins du monde. Un simple énoncé de ces axiômes eût écrasé votre intelligence. Si votre mère vous avait dit seulement cette vérité qui est la plus générale de toutes, à savoir qu'une même chose ne peut pas *être et n'être pas en même tems*, à coup sûr vous n'auriez pas compris. C'est à force d'images, de comparaisons, de répétitions, que l'idée est sortie des ténèbres, et que la lumière s'est faite en vous. Eh bien! il en est de même de la parole divine. On vous l'annonce peut-être aujourd'hui pour la première fois. Est-il donc étonnant qu'elle vous soit difficile à comprendre, de même que la parole humaine vous serait peu intelligible si vous ne l'aviez jamais entendue ? Il est même à peu près démontré qu'un homme de trente ans qui, pour la première fois, serait initié aux communications de la parole, n'arriverait jamais à manier sans difficulté cet instrument délicat de la pensée.

Il est donc certain que lorsque la parole divine est venue vous visiter si tard, elle doit trouver fermés les abords de votre esprit. Vous êtes les sourds-muets de l'ordre divin. Vous ouvrez l'oreille et vous n'entendez pas. Ce n'est qu'en écoutant plus souvent les paroles de l'Eglise, en vous mettant dans de plus intimes rapports avec la parole divine, que, ces idées nouvellement déposées en vous, vous pourrez les faire passer à un état de clarté, de lucidité.— Or, pouvez-vous vous rendre ce témoignage? Au jour du jugement, pourrez-vous dire à Dieu : « J'ai connu les Ecritures, je les ai étudiées, j'ai médité » ta parole antique et toujours nouvelle. »

Si donc la foi n'a pu encore se former en vous, c'est que vous n'avez pas mis votre intelligence en rapport avec les idées divines.

La deuxième source de la foi, c'est *la volonté*. La volonté, c'est

la faculté d'aimer, comme l'intelligence est la faculté de recevoir les idées. Si nous voulons, nous aimons, et si nous aimons, nous croirons facilement. Mais comment se forme l'amour? C'est en se mettant en rapport avec l'objet qu'on veut aimer.

Si donc jamais vous ne vous mettez en contact avec les objets divins, jamais vous ne les aimerez. Et Dieu qui a mis sur la terre, dans l'ordre naturel, les créatures avec toute leur beauté, comme une sorte de tentation, afin que nous eussions quelque chose à sacrifier à l'amour divin, Dieu a mis aussi dans l'ordre divin une beauté capable de peser dans la balance et de tout entraîner. Il a établi dans notre conscience l'idée de la justice, de la bonté, de la beauté éternelle, et non-seulement il a établi ces idées, mais il leur a donné une telle puissance que parmi vous il n'en est pas un qui n'ait pleuré plus tendrement au récit d'un acte de justice qu'au spectacle des plus admirables merveilles créées. Et il a fait plus encore : comme ces idées s'étaient flétries dans la conscience de l'homme, Dieu les replanta, messieurs, il les replanta sur le Calvaire; il les fit visibles, il les attacha sur la croix; et alors on put voir la puissance infinie manifestée, le ciel et la terre unis ensemble, et enfin sur les lèvres de l'Homme-Dieu la parole humaine divinisée et la parole divine humanisée, pour former ce livre admirable, inimitable, l'Evangile.

Or, quelle est la loi, la formule de l'amour, dans ses rapports avec Dieu? La même que celle qui existe pour les corps. Newton a dit : *L'attraction est la loi générale des corps*. Eh bien ! la loi générale des esprits n'est pas autre : et de même que les corps s'attirent en *raison inverse du carré des distances*, de même les esprits s'attirent en proportion pareille. « Astres fourvoyés » que vous êtes, vous vous étonnez de rouler dans des espaces » déserts où vous ne voyez plus ni les étoiles, ni la lumière ac» coutumée. Oui, astres perdus, vous devez errer ainsi; car vous » êtes loin, beaucoup trop loin de votre astre. Rapprochez-vous » de ce centre, et vous retrouverez la foi et l'amour. »

C'est ce qui arrive en ces cœurs simples, qui ont, dit-on, *la foi du charbonnier*. Ces hommes ont la foi de tous les autres, la seule nécessaire ; car ils entendent la vérité ; en l'entendant, ils y acquiescent ; puis ils l'aiment, et alors ils ont le complément de la foi. Car, pour voir la vérité, il suffit d'ouvrir les yeux, et pour l'aimer, il suffit de consentir. La vérité emporte les esprits vers elle, comme l'aigle prend ses petits sur ses ailes, et les mène au soleil.

Mais, pour que Dieu nous emporte, il faut que nous l'atti-

rions à nous; or, comment aurons-nous action, nous si faibles, sur Dieu lui-même?

Messieurs, quand Achille eut tué Hector et l'eut traîné sept fois autour de la ville assiégée, le soir, au seuil de sa tente, un vieillard sans armes se présenta. Et, après avoir redemandé le corps de son fils, ce vieillard ajouta: « Achille, aie pitié de moi, j'embrasse tes genoux. » Achille pleura et rendit le corps de son ennemi. Quelle est donc la puissance qui avait brisé ce cœur farouche, le cœur de cet homme qui le matin avait traîné dans la poussière le cadavre de son ennemi vaincu? Qui donc l'avait fait pleurer et agenouiller son orgueil devant ce vieillard? Qui? La prière, reine de la puissance, la souveraine de ce qui est fort!

Mais, nous dit-on encore: « Pour prier, il faut avoir la foi; » comment donc prier pour demander la foi? c'est un cercle » vicieux. » Non; car, pour prier, il ne faut qu'une foi commencée, et cette foi, nous l'avons, quand nous avons le doute, quand nous nous demandons si tout ce qui est enseigné par l'Eglise ne serait pas après tout la vérité. Le doute est la foi à l'état de liberté; elle passera à l'état de conviction, si vous le voulez; vous avez si bien la foi alors, que vous la combattez, vous vous roidissez contre elle.

Ainsi donc nous pouvons prier, nous pouvons aimer, nous pouvons avoir la foi.

Telle est, messieurs, la conclusion de ce que nous avons dit cette année. C'est lorsque le phénomène, l'idée, la substance se rencontrent en nous dans le lien de ces noces spirituelles dont parle l'Ecriture, et qui engendrent la vérité, c'est alors que se forme la foi. Je souhaite profondément que vous puissiez un jour connaître la foi, quand ce ne serait qu'un seul jour. J'emporte ce vœu dans mon cœur. Il m'accompagnera partout. Je laisse à la fin de cette carrière évangélique, entre les mains de mon évêque, la chaire de Notre-Dame, désormais fondée par son zèle et par votre concours. Un moment, ce double suffrage a brillé devant mes yeux. Souffrez que je l'écarte moi-même! Et que je me retrouve seul quelque tems devant ma faiblesse et devant Dieu!

Nous compléterons ce compte rendu par l'extrait suivant du discours que Mgr. l'archevêque de Paris prononça à la fin de cette dernière conférence, et dont nous empruntons la rédaction à l'*Ami de la Religion*.

Nous ne terminerons pas cette station quadragésimale, a dit le vénérable prélat, sans adresser au Seigneur de solennelles actions de grâces. Nous le louerons d'abord de ce qu'il a suscité exprès pour vous *un prophète nouveau*,

dont la parole encore plus amie qu'éloquente, a su émouvoir, jusqu'au plus profond de vous-mêmes, la fibre des sentimens chrétiens qui n'y était sans doute qu'émoussée. Il va bientôt nous quitter, ce cher prédicateur, malgré nos vives et réitérées instances. Il va dans la ville éternelle, porter jusque sur le tombeau des saints apôtres le témoignage de sa foi, forte et fidèle; il portera aussi aux pieds du chef vénérable de toute l'Eglise, à notre Père commun, tout ce qu'il a fait de bien parmi vous.

Il nous reviendra, nous l'espérons, plus parfait encore, parce que c'est toujours dans la solitude et la retraite que se sont formés les grands hommes et les grands saints. Pour vous, vous ne déserterez pas cette chaire pendant son absence momentanée. La divine Providence nous fournira sans doute d'autres ressources que nous serons empressé de vous communiquer. En attendant, louons Dieu, *alleluia*; c'est en particulier le cri de notre reconnaissance à la vue de votre empressement, de votre retour à la foi. Oui, le Seigneur a changé en triomphe les sujets de nos afflictions, et c'est avec vérité que nous dirons avec le prophète : *Convertisti planctum meum in gaudium*. Eh bien ! oui, que la paix soit avec vous ; mais cette paix que le monde ignore, qu'il ne peut donner, et qui est un avant-goût de celle qui n'aura pas de terme dans les cieux.

A. B.

Beaux-Arts.

REVUE

DES TABLEAUX RELIGIEUX DU SALON DE 1836.

Quelques idées sur la théorie de l'art chrétien à notre époque. — Application de ces idées au Salon.

A M. LE DIRECTEUR DES *ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.*

Puisque vous me dites que vous n'avez voulu confier à personne autre le soin de faire connaître à vos lecteurs ce qu'est l'*art religieux* dans le *salon de* 1836, il faut bien, Monsieur, que je cède à vos désirs ; mais à la condition que vous me permettrez de dire que c'est avec vous que j'ai fait ma première visite au salon, et que plus d'une note de mon *Album* a été écrite sous l'influence de votre propre parole. Si cela vous faites, je vous permets de publier cette lettre, et en outre, j'y ajoute, ce que vous désirez tant, quelques réflexions sur la *théorie générale de l'art religieux* à notre époque.

Oui, je le confesse comme vous et comme tous les autres, une impression salutaire est donnée à la peinture, comme à tous les autres arts. On le reconnaît au grand nombre de tableaux religieux appendus aux murs du Louvre, et à la rareté des tableaux mythologiques ; mais il n'y a point encore d'*école religieuse*, point surtout d'*école chrétienne.* Les artistes sont en ce moment comme des voyageurs depuis long-tems égarés dans un désert de sable, où toute trace battue a été effacée, tout chemin détruit ; allant et venant en tout sens ; quelquefois ils sont dans la voie, mais ils n'en ont pas la conscience, ils ne le savent pas, et bientôt aussi ils en sortent. Il en est de même

de nos maîtres actuels et de leurs disciples, ils ne savent comment ni pourquoi ils traitent mal ou bien un sujet religieux. Ils ne sauraient donner des leçons ou des règles. Aussi on ne voit que des efforts individuels, des perfections de détail, des chefs-d'œuvre de parties, mais point d'œuvre complète, point de création, point de grand poëme. Et pourtant, à voir tous ces efforts, on sent qu'il y a vie dans ces artistes, plus que vie, un immense désir, une espèce de fièvre et de fureur de sortir de l'ornière et de faire quelque chose de bien. Voyez, en effet, comme l'école païenne du dernier siècle est méprisée? comme les traditions grecques et romaines sont brisées et rompues? partout on veut du spirituel et du chrétien; mais où trouver des inspirations et des modèles, des leçons et des exemples chrétiens?

On dit aux jeunes artistes : Etudiez les églises gothiques, voyagez en Allemagne, habitez Rome, allez vous inspirer aux vitraux de Jean Cousin, aux tableaux de Durer et de Fiesole, aux poëmes de Michel Ange et de Raphaël; et ces malheureux artistes s'imposent les travaux les plus longs et les plus pénibles, supportent toutes les fatigues et toutes les privations pour faire le voyage d'Allemagne et d'Italie, comme si l'inspiration avait une patrie et le génie un pédagogue. Aussi que rapportent-ils de tous ces voyages? des imitations, ou des réminiscences plus ou moins heureuses des grands maîtres, mais une création, un poëme éclos de leur cerveau? point.

Mais enfin, que doivent donc faire les artistes pour retrouver la trace des traditions perdues? L'inspiration chrétienne s'est-elle évanouie pour toujours? Oh! non; mais elle est là où on ne la cherche pas, elle est là où il n'est pas d'artiste assez courageux et assez dévoué pour aller la chercher. — Vous souriez, jeunes hommes et jeunes femmes à imagination éclatante, foyer de brillantes images et de mille feux; vous me demandez qui je suis pour douter de vos forces? et quel peut être le but assez haut placé pour que vous ne puissiez y atteindre? Eh bien! écoutez, et je vous le dirai; car je vous aime, vous tous que dévore l'ardeur du beau, et je voudrais vous voir cueillir vainqueurs les plus belles palmes de l'art, écoutez, je vous parle comme il

convient de parler à des esprits de bonne trempe et à des âmes de bonne volonté.

Il est deux vies en cette vie, ou plutôt il est deux mondes dans ce monde. L'un, c'est le monde de la matière et des sens, l'autre, des intelligences et des esprits : le premier est facile à connaître, à exprimer, à réaliser dans la vie ou sur la toile; tous nous le connaissons, nous l'habitons, nous le réalisons; l'autre, le monde des intelligences et des esprits, plus relevé, plus beau, donnant des jouissances plus réelles, n'est connu que de quelques rares exceptions, n'est réalisé, n'est habité que par quelques esprits choisis. De tout tems fut connu le monde matériel, et tous les artistes en ont réalisé les extérieures beautés; mais le Christianisme seul a fait connaître le monde des esprits; tranchons le mot, il faut être chrétien, non de convention et de supposition, mais en réalité et de cœur, pour avoir accès dans ce monde céleste et surhumain. Or, je vous le dis, artistes, c'est là que se trouvent les plus beaux modèles et les plus belles formes, là, la source de l'inspiration et du génie, là, le prototype de tous les poëmes et de tous les chants.

Mais, je le repète, vous ne communiquerez avec ce monde que par la croyance et surtout la pratique du Christianisme. Lisez la Bible, et lisez-la long-tems, épurez vos pensées, sanctifiez vos cœurs, et vous serez vous-mêmes étonnés de la facilité avec laquelle vous serez mis en communication avec ce monde privilégié; au milieu de vos travaux, de vos sommeils et de vos veilles, de célestes figures vous apparaîtront, et viendront quelquefois gracieusement vous sourire et vous inspirer ... Juste ciel ! ils veulent nous faire voir des scènes de vie chrétienne, des épisodes du paradis, et ils n'ont vu eux-mêmes que le ciel colorié d'un théâtre, et la vie, le dévouement et les vertus qui y figurent! ils veulent peindre des visages d'anges et des physionomies de saintes, et ils n'ont vu que le *modèle* qui pose devant eux, créature perdue ou désespérée, qui pour trente deniers leur vend tout ce qu'il y a de divin en elle, son visage de peine et son visage de joie, ses douleurs et ses sourires, tous ses contours et toutes ses lignes!!! Et vous vous étonnez de ne rien créer de céleste, vous qui ne voyez que ce monde matériel!

Pour ce qui vous regarde vous-mêmes, comment imprimerez-vous sur la toile la majesté calme et tranquille de Dieu ou de l'homme juste, vous qui portez si mal la dignité que Dieu imprima à votre nature? comment la force, vous que la moindre contrariété mène au désespoir, et le désespoir au suicide? comment la constance, vous qu'un revers accable, et qui ne savez répandre que des larmes faciles, véritables larmes d'enfant, tombant toutes en dehors sur les joues, et pas une en dedans sur le cœur? Oh! non, tant que vous ne serez pas changés, tant que vous ne connaîtrez pas le monde spirituel, c'est-à-dire tant que vous ne serez pas chrétiens, vous ne saurez jamais peindre des scènes chrétiennes. Bien plus, le monde matériel lui-même, vous ne saurez pas le voir. Car il ne faut pas croire que ceux qui goûtent les beautés du monde spirituel ne connaissent pas celles du monde matériel; au contraire, ils sont les seuls à les bien connaître. Le monde matériel ne s'embellit et ne se décore que pour ceux qui savent y distinguer l'image du monde spirituel qui lui a servi de prototype. A ce jour, toutes les créatures rayonneront pour vous d'une lumière nouvelle; il vous sera donné de voir sur cette terre des scènes du ciel; et si vous avez le bonheur de découvrir une de ces vierges chrétiennes, dont le visage se colore et fleurit à la moindre émotion, dont les yeux brillent à la moindre joie, dont le cœur bondit et l'imagination étincelle à toute parole d'amour et de vertu; eh bien! alors vous aurez un foyer toujours ardent d'inspiration, vous n'aurez plus besoin que les anges viennent vous visiter.

Et il ne faudrait pas venir me dire ici que les anciens peintres chrétiens n'étaient pas vertueux comme je le demande à nos artistes modernes; oh! mais c'est qu'alors le monde était chrétien, et le poète pouvait ne pas l'être; maintenant il s'agit de refaire ce monde brisé, de reconstruire ces figures perdues; il s'agit de faire mieux que n'ont fait tous les artistes des siècles passés: oui c'est là ce que j'exige de vous, MM. les artistes; essayez et exécutez, si vous pouvez; mais, hors de ces conditions, vous ne ferez jamais de poëme chrétien.

Voilà ce que j'avais à dire sur la théorie générale de la peinture religieuse; tant pis si vous ou un autre trouvez que cela est inexécutable, et que c'est une utopie plutôt qu'une théorie.

Je conclus en disant que l'art ne sera vraiment religieux que lorsque la société ou quelques artistes seront devenus véritablement chrétiens; mais, en attendant, il faut louer et favoriser tout effort qui tendra à ce but; et c'est ce que je vais essayer de faire dans cette revue du salon, qui nécessairement sera courte et rapide.

Parlons d'abord des tableaux qui nous offrent la *figure du Christ.*

M. Poyer a retrouvé quelques traits des grands-maîtres dans son *Christ au tombeau.* Il est vrai que la tête penche trop sur l'épaule; le corps est trop pliant et trop souple; la figure de la Vierge et le geste de Joseph d'Arimathie, qui lui montre le ciel, ne sont pas naturels; et cependant la couleur et le dessin sont d'une perfection que recherchent rarement les jeunes peintres. La Madeleine qui baise les pieds du Christ est admirablement posée, et l'ensemble du groupe est bien coordonné et bien uni; ce sera un fort beau tableau d'église.

Nous devons aussi des éloges à M. Mercier, pour son *incrédulité de saint Thomas.* Ce tableau fait impression au premier aspect. La figure du Christ rayonne d'éclat et de majesté; celle de saint Thomas de joie et d'admiration; celle des autres disciples de confiance et de certitude. Le faire de M. Mercier est grand et large, son œil saisit l'ensemble. Nous lui recommandons pourtant d'azurer un peu moins ses couleurs.

M. Misbach a assez bien dessiné son *Christ baptisé par saint Jean*; il y a du progrès sur le *samaritain* de l'année dernière; mais la couleur est trop opaque, et puis le tableau est incomplet. Pourquoi oublier ce Saint-Esprit qui, sous la forme la plus suave, celle d'une colombe, descendit vers le Christ? trois évangélistes sur quatre parlent de cette circonstance. Est-ce que M. Misbach ne les aurait pas lus?

La plupart des personnages de la *Descente de Croix* de M. Féraud, pris isolément, sont bien dessinés, quoique faiblement coloriés, mais rien ne les lie entr'eux. Le Christ est couché à moitié sur une espèce de banc qui lui relève trop la poitrine; la Vierge regarde le ciel, et non son fils chéri; la Madelaine,

un genou en terre et les yeux fixes, semble une statue et non une amante auprès du corps mort de celui qu'elle aimait. Ce n'est pas un groupe; on voit bien que les personnes qui ont posé devant le peintre n'étaient pas souffrantes, ou plutôt le peintre n'a rien souffert en faisant ce tableau; il n'a été ni mère, ni amante, ni même chrétien.

Mais c'est bien pire dans le *Calvaire* de M. Delaval : qu'il me le pardonne, mais je ne puis m'empêcher de lui dire que son âme est froide, autant que sa couleur est terne et jaunâtre. Où donc a-t-il vu une mère, qui, ayant auprès d'elle son fils chéri expirant, élevé sur une croix, reste là debout, et regardant ailleurs; elle fait l'effet d'une statue de cire, et saint Jean avec ses mains jointes, a l'air piteux d'un pauvre qui demande l'aumône, et non cette douleur tendre et passionnée de celui que Jésus aimait. Cependant, comme il faut être juste, je dirai que le centenier est plein d'action, l'animation est bien réelle et apparaît hautement.

Je ne rappellerai le *Christ descendu de la Croix*, de M. Bremond, que pour dire qu'il est inconcevable qu'un jeune artiste ait pu inventer une si pauvre scène; cet ange collé contre la Croix; ce Christ fiché en terre; cette Vierge immobile et contournée. Mais cet homme n'a jamais rien, je ne dirai pas senti, mais lu, mais vu de ses yeux !

Je n'ai rien de mieux à dire de la *Descente de la Croix*, de M. Dauphin. Figurez-vous une femme d'un visage commun, élargissant outre mesure ses genoux pour y faire poser un cadavre, et cependant regardant, non son fils qui est là, mais au loin, en arrière, je ne sais où; puis une espèce d'ange qui est debout, et enfin répandez sur tout cela une couleur terne, obscure et blafarde, et vous aurez une idée de ce tableau.

M. Decaisne nous a donné aussi un *Christ descendu de la Croix*; mais faible de dessin, de couleur et de composition. Les yeux de la Vierge sont couleur de sang; saint Jean a plutôt l'air d'un homme fatigué qui se repose, que du disciple bien-aimé qui pleure son maître. La Madelaine seule est bien posée, bien dessinée; j'en excepte la profusion de cheveux qu'elle a répandus

sur le devant de la scène; il y a là de la prétention et même une coquetterie déplacée. — Je trouve quelques belles figures d'un dessin correct et même assez bien groupées, dans *Jésus exorcisant un possédé*, de M. Boissare. Mais ce tableau est pauvre de couleur; la figure du Christ est blafarde et cuivrée, le corps du vieillard n'est pas seulement ridé, il est *froncé* et desséché; et cependant c'est un tableau qui peut être bien placé dans une chapelle. — Je suis bien fâché que M. Cassel n'ait pas donné plus de noblesse à son *Christ marchant sur les eaux*; ne l'ait pas rendu plus libre dans ses mouvemens, n'ait pas mieux arrangé sa draperie; sa couleur est bonne, ses chairs sont fermes, et ses eaux claires et transparentes.

Passons maintenant aux peintres qui ont essayé de rendre la figure et la physionomie de la Vierge.

Mes yeux tombent d'abord sur l'*Assomption*, de M. Ansiaux; c'est une œuvre belle et noble; la figure de la Vierge est rayonnante et gracieuse, un peu trop épanouie peut-être; les anges la portent avec respect et tremblement; mais ce n'est pas la *Rose mystique* de nos Livres, il y a quelque chose de la joie d'une simple mortelle.

Je conviendrai qu'il y a un peu d'afféterie dans l'*Assomption de la Vierge*, de M. Achille Deveria. En effet ces deux ailes d'anges qui, en se relevant, forment un cadre ou une auréole à la tête de la Vierge; cet autre ange qui est sous ses pieds, et dont les deux ailes font un croissant qui lui sert de piédestal, cela est apprêté, et maniéré. J'ajouterai que le genou qui avance ne me semble pas assez correctement dessiné; mais j'aime l'ensemble de ce tableau; le groupe forme un tout, et puis la figure de la Vierge est admirable d'éclat et de splendeur.

M. Navez nous a donné un joli tableau dans la *Vierge récitant sa prière*; et pourtant il y a encore un peu d'affectation dans la pose de la jeune fille, dans la couronne de roses blanches qui entoure sa tête; dans le repos de saint Joseph, assis dans un fauteuil, et portant, je ne sais pourquoi, un long bâton. La figure de sainte Anne est bien celle d'une mère qui se penche, comme pour se saisir des paroles qui sortent de la bouche de

sa fille; c'est bien là aussi la candeur d'une jeune enfant qui prie le bon Dieu.

Et pourtant, malgré le talent répandu dans ces œuvres diverses, il y manque toujours quelque chose, il y a beaucoup plus de joli et de beau, que de saint et de divin. — Passons à quelques figures purement chrétiennes.

M. Cansi n'a pas fait sa *Madeleine* pour une église : sans cela il aurait caché ou ennobli ces formes pesantes et nues; ces joues grasses et mal dessinées. — Il faut en dire autant de la *Madeleine* de madame Dehérain; comment reconnaître la pénitente de Jésus dans cette femme aux yeux effarés, avec la chevelure en désordre et deux grands bras en l'air. Il faut être hardi pour avoir mis qu'on voit là Madeleine *exaltée par la prière et ressentant d'avance la joie du ciel.* — MM. Lesorre et Delaborde nous ont donné chacun une *Agar dans le désert.* Mais l'une ne vaut pas mieux que l'autre, cela n'est ni biblique ni artistique; c'est toujours un enfant mort, une femme débraillée; c'est une bédouine et non une mère pleurant son fils.

M. Lefebvre nous a dotés d'un grand tableau qu'il lui a plu d'appeler *une scène de la fin du monde*; c'est mauvais de composition et de couleur, et surtout d'inconvenance. Pour qui donc a-t-il fait ce tableau? une église ne peut recevoir de semblables nudités; un particulier ne pourrait se charger d'un tableau si triste et si colossal; pour qui donc a travaillé M. Lefebvre? en vérité je ne puis le deviner; c'est perdre bien mal à propos son tems et un talent réel.

Comment M. Renié a-t-il pu intituler son tableau l'*Echelle de Jacob*? mais ce n'est pas une échelle, c'est un chemin tortueux à travers des vallées et des collines, et se perdant au sommet d'une montagne. Ce chemin est rempli d'anges, qui tous semblent danser en sonnant de la trompette. La Bible est plus belle, plus poétique; elle parle d'une véritable échelle; les anges montent et descendent, non pas en jouant, mais, dit la tradition de l'Église, en portant à Dieu les vœux et les prières des mortels, et rapportant les grâces que Dieu leur accorde. Ajoutez encore que la Bible dit positivement que Dieu lui-même apparaissait au

haut de cette échelle, sur laquelle *il était appuyé*[1]. Rien de tout cela ne se voit dans le tableau de M. Renié, c'est que sans doute il n'a pas pris la peine de lire la Bible.

Il y a deux scènes de *martyre*. — La *mort de saint Saturnin*, attaché à un taureau furieux, par M. BEZARD, est un grand tableau; mais la figure principale, celle du martyr, est manquée; en voulant relever sa tête, il lui fait faire un effort qui n'est pas naturel, et puis cette tête est trop ronde : entourée de rayons comme elle est, elle ressemble à la lune dans son plein. L'esclave qui retient le taureau est le personnage qui attire le plus l'attention. — M. E. DELACROIX a eu de bonnes inspirations, en peignant la tête de *saint Sébastien*; on y reconnaît un juste qui vient d'expirer dans une mort douce et confiante; mais les jambes du saint, qui est assis, sont trop ouvertes. Il y a aussi de la grâce, de la sensibilité dans cette femme qui vient arracher les flèches qui sont restées dans ses blessures; celle qui apporte des parfums n'est pas si heureusement posée, on se demande ce qu'elle va faire. La couleur d'ailleurs est louable et convenante.

Le tableau de M. LEHMANN, représentant la *Fille de Jephté* pleurant sur les montagnes avec ses compagnes fait honneur à cet artiste. Il est vrai qu'il y a des singularités : ce groupe de femmes posées en pyramide, ces vêtemens si bariolés de couleurs tranchantes, toutes ces douleurs si uniformes, tout cela aurait pu être mieux; et cependant il faut reconnaître de la grâce, de l'abandon, de la sensibilité dans toutes ces jeunes filles. Le dessin aussi est soigné, il n'y a qu'un bras qui semble un peu court.

Je suis fâché que M. GALLAIT ait restreint son tableau de *Job et ses amis* dans un cadre si étroit; il devait peindre les personnages de grandeur naturelle, et il aurait fait un beau tableau d'église, car il a assez bien saisi le sens biblique : il y a de la résignation dans la figure de Job, une attention étonnée sur celles des trois amis, et un geste bien dédaigneux dans la tête de sa femme. Il y manque pourtant quelque chose; on ne distingue pas assez si les personnages sont posés après que Dieu s'est fait entendre ou avant; ceci devait être noté. La couleur aussi est

[1] *Genèse*, XXVIII, 12.

trop terne. — M. Granet nous a donné de belles *Catacombes*, mais ses figures sont à peine esquissées : il y a aussi de l'affectation dans ce prêtre qui ouvre ses grands bras.

Le *Réveil du juste et celui du méchant*, de M. Signol a fixé les yeux de la foule, et il le mérite. Le dessin, la couleur, la physionomie des deux anges, celle du juste et celle du méchant sont dignes de celui qui avait fait le *Christ au tombeau* de l'année dernière. Pour moi cependant, je ne puis lui pardonner d'avoir mis sa scène dans un désert nu et isolé, et d'avoir affublé son juste d'une espèce de couverture de laine qui lui couvre même la tête ; nous serons un peu plus élégamment parés quand nous ressusciterons pour le ciel.

M. Decaisne nous donne un *Ange gardien* qui vaut mieux que sa *Descente de croix*. J'aime ce petit tableau qui est presque un poëme. Une jeune femme fatiguée du travail, après avoir endormi son enfant, s'est endormie elle-même. La tête tenue haute, elle semble garder encore son enfant posé devant elle, mais un autre gardien est accouru, c'est le bon ange ; il remplit le fond de la scène, il embrasse la mère et l'enfant dans sa vigilante sollicitude. Le dessin, les figures, la mise en scène, tout est bien, tout, jusque les plus petits détails. Cette quenouille que la femme retient de sa main distendue, ce livre de prières ouvert, et sur lequel repose un chapelet, la charmante figure de l'enfant tout abandonné et comme répandu sur sa couche, le visage de l'ange, qui serait un peu sérieux s'il ne s'agissait pas de quelqu'un qui veille à un dépôt précieux, tout cela est bien ; il n'y a que la main de l'ange que je trouve à blâmer, non pas qu'elle soit mal faite, mais c'est qu'elle est trop jolie et trop *montrée* ; il y a là un peu de coquetterie, on ne peut se le dissimuler.

Enfin, voici encore un tableau que je puis louer aussi. Parlons d'abord de sa destination : vers la fin du siècle dernier, on sait que l'*insulteur* du Christ fit construire à Ferney un temple avec cette inscription : *Voltaire à Dieu*. Eh bien ! c'est là que Mgr. l'évêque de Belley a fait élever une nouvelle église, là que sera placé un beau tableau de M. Chabort, représentant *les saintes femmes au tombeau de Jésus*, ressuscité et non mort,

comme le croyait la philosophie du dernier siècle. Deux anges éclatans de lumière, sont, l'un assis sur le tombeau vide, l'autre debout de face. Devant eux, trois femmes sont posées, l'une à genoux, le visage contre terre, priant, admirant, aimant, c'est Madeleine, bien dessinée, bien coloriée; l'autre est debout, les mains jointes et le cœur serré de joie et d'étonnement; la troisième, tombant en arrière et se couvrant le visage de ses mains, est d'un bel effet, quoique son geste rappelle un peu trop un tableau fameux. Mais les plus belles figures sont celles des anges resplendissantes de lumière et de joie. On peut cependant trouver les ailes trop grandes et surtout trop ouvertes. Quoi qu'il en soit, c'est un beau tableau, et M. Chabort pourra aller loin s'il travaille toujours dans le même esprit.

Je finis, car je m'aperçois que j'en ai dit plus que je ne me le proposais; mais c'est qu'aussi il est très-difficile de faire trop mentir le proverbe. — Toujours est-il que j'ai été fidèle à ce que vous attendiez de moi, et que ceux qui vous ont dit le contraire, *vous ont trompé*!

(****)



Histoire naturelle.

TABLEAU

DE LA CLASSIFICATION DES MAMMIFÈRES,

D'APRÈS LA MÉTHODE DE M. CUVIER.



Nous continuons à faire entrer dans les *Annales* le Tableau de toutes les grandes classifications dues aux savans modernes. Voici aujourd'hui celle des mammifères, par M. Cuvier; nous donnerons, dans un des prochains numéros, celle de M. Ampère [1].

M. Cuvier divise tout le règne animal en quatre grandes classes : les *vertébrés*, les *mollusques*, les *articulés* et les *zoophytes*.

La première classe, celle des vertébrés, se subdivise en quatre : les *mammifères*, les *oiseaux*, les *reptiles* et les *poissons*.

La première de ces quatre subdivisions se divise encore en neuf ordres : les *bimanes*, les *quadrumanes*, les *carnassiers*, les *rongeurs*, les *édentés*, les *animaux à bourses*, les *ruminans*, les *pachydermes* et les *cétacées*.

Enfin, chacune de ces subdivisions, à l'exception de la première, renferme un grand nombre d'espèces qui se groupent en plusieurs familles.

Le premier ordre, celui des *bimanes*, n'en renferme qu'une : l'HOMME, chef-d'œuvre de la création et de la nature.

On voit avec plaisir que M. Cuvier, plus instruit et plus exact dans sa méthode que d'autres naturalistes célèbres, ait fait de

[1] Voir le *dernier tableau*, celui de *L'Empire de la nature, d'après Linné*, insérée dans le N° 63, tome XI, p. 201.

l'espèce humaine, considérée même sous un rapport purement physique, un ordre à part, qui s'éloigne déjà des ordres les plus voisins, par un assez grand nombre de caractères. On était affligé et étonné, en lisant le *systema naturalis* de Linné, de voir l'homme rangé dans un même ordre avec les *singes* et les *chauve-souris*. Le naturaliste français le remet à sa place, en l'éloignant de tous les autres animaux, et en lui faisant remplir un ordre tout entier.

Nous ne suivrons pas M. Cuvier dans sa savante classification, cela nous ferait entrer dans des détails trop longs et trop scientifiques, qui sont d'ailleurs étrangers au but ordinaire de nos travaux. Nous nous bornerons à donner dans ce numéro un *Tableau* qui fera connaître à nos abonnés de quelle manière ce grand naturaliste classe les *mammifères*. Nous renvoyons ceux qui désireraient plus de détails, à son *Règne animal* [1].

[1] Paris, 1829. 4 vol. in-8°.



CLASSIFICATION

D'APRÈS LA MI

DÉSIGNATIONS GÉNÉRALES.				ORDRES
MAMMIFÈRES.	Unguiculés	3 sortes de dents.	Des mains aux extrémités antérieures seulement.	I. Bimanes...
			Des mains aux quatre extrémités............	II. Quadrumani
			Point de mains........................	III. Carnassiers.
		Point de canines................................		IV. Rongeurs....
		Point d'incisives................................		V. Edentés....
	Ongulés...	Non ruminans................................		VI. Pachydermes.
		Ruminans................................		VII. Ruminans ...
	A nageoires..			VIII. Cétacés....

S MAMMIFÈRES,

DE M. CUVIER.

	TRIBUS ET FAMILLES.	GENRES.
....		Homme.
.....	Singes........................	Orang, Guenon, Babouin, Cynocéphale. Mandril, Pongo, Alouate, Sapajou, Atèle, Callitriche. Saki, Ouistiti.
	Makis	Maki, Indri, Lori, Galago, Tarsier.
tères.	Chauves-Souris.............	Roussette, Céphalote. Molosse, Nyctinome, Sténoderme, Noctilion. Phyllostome, Mégaderme, Rhinolophe, Nyctère. Rhinopome, Taphien, Vespertilion, Oreillard.
	Galéopithèques..............	Galéopithèque.
ores		Hérisson, Musaraigne, Desman, Scalope. Chrysochlore, Tenrec, Taupe.
res ..	Plantigrades...............	Ours, Raton, Coati, Kinkajou, Blaireau. Glouton.
	Digitigrades................	Putois, Marte, Mouffette, Loutre, Chien, Renard. Civette, Genette, Mangouste, Suricate. Hyène, Chat.
	Amphibies	Phoque, Otarie, Morse.
aux.........................		Sarigue, Chironecte, Dasyure, Péramèle. Phalanger, Petaure, Hypsiprimne. Kanguroo, Koala, Phascolome.
....		Castor, Campagnol, Ondatra, Lemming, Echimys. Loir, Hydromis, Rat, Hamster, Gerboise. Bathyergue, Oryctère, Helamys, Marmotte. Ecureuil, Polatouche, Aye-Aye, Porc-épic, Lièvre. Lagomys, Cabiai, Cabage, Agouti, Paca.
.....	Tardigrades................	Paresseux, Mégatherium.
	Edentés proprement dits....	Tatou, Oryctérope, Fourmilier, Pangolin.
	Monotrêmes................	Echidné, Ornithorhynque.
.....	Proboscidiens	Eléphant, Mastodontes.
	Pachydermes proprem. dits.	Hippopotame, Cochon, Phacochære, Pécari. Anoplotherium, Rhinocéros, Palœotherium, Tapir.
	Solipèdes	Cheval.
.....	Acères, ou sans cornes......	Chameau, Lama, Chevrotin.
	Cornus	Cerf, Giraffe, Antilope, Chèvre. Mouton, Bœuf.
.....	Herbivores.................	Lamantin, Dugong, Stellère.
	Cétacés proprement dits...	Dauphin, Marsouin, Delphinoptère. Hyperoodon, Narval, Chacalot. Physétère, Baleine, Balénoptère.

Epernay, Impr. de Warin Thierry et fils.

Géologie.

DÉCOUVERTE D'UNE SUPERCHERIE GÉOLOGIQUE

tendant à renverser un des principes les plus arrêtés de cette science.

L'*Echo du Monde Savant* rend compte d'un fait extrêmement curieux, et qui prouve qu'un minéralogiste, dans le but d'attaquer un des principes les plus assurés de la géologie moderne, et peut-être de trouver la Bible en opposition avec la science, avait fabriqué une pièce géologique avec une insigne fourberie, qui heureusement a été découverte.

On sait en effet qu'un des principes les mieux arrêtés de la géologie, est celui de l'*inhabitation complète de la terre à l'époque de la formation des terrains primitifs*. Ce fait, comme on sait, s'accorde parfaitement avec la *Genèse*, qui dit que ce n'est que le deuxième jour ou à la deuxième époque que furent créés les *végétaux herbacés* [1]. Or, un minéralogiste distingué, M. Lemaire, présenta dernièrement à la *Société géologique* un groupe de cristaux du quarz hyalin, au milieu duquel se distinguaient nettement quelques empreintes de feuilles *dicotylédones* et *monocotylédones*. Le gisement du quarz n'était pas connu, mais on y voyait implantés des cristauxde *feld spath albite* et des *lames de mica*, d'où l'on devait conclure qu'il avait été pris au milieu de roches granitiques du terrain primitif.

L'existence de feuilles d'arbres dans un semblable terrain contrariait toutes les théories géologiques actuelles. Aussi grand fut l'étonnement des géologues; M. Nérée Boubée, direc-

[1] Voir le Tableau des formations du globe, correspondant si parfaitement au récit de la Genèse, que nous avons donné dans notre N° 50, t. IX, p. 132.

teur de l'*Echo du Monde savant* commença par protester contre les conséquences qu'on voulait tirer de cet échantillon minéralogique, et apporta les raisonnemens suivans à l'appui de son sentiment.

« Ce fait est loin de nous paraître insoluble, et l'on aurait grand tort de lui attribuer sous ce rapport une haute importance. Ces cristaux, formant un groupe à prismes libres et détachés, proviennent évidemment d'un filon. Les filons ne sont que des fissures remplies après la consolidation de la roche qui les contient; et il est des filons très-modernes au milieu des roches extrêmement anciennes : tel, ce filon d'argile pétrie d'ossemens humains, qui remplit parfaitement une fente du calcaire saccaroïde de Vicdesos (Ariége) [1].

» L'on sait que le quarz hyalin se rencontre en cristaux dans tous les terrains même les plus récens, et on pourrait faire une longue énumération de toutes les substances et corps étrangers qui ont été jusqu'ici trouvés enveloppés de la même manière, dans des cristaux de quarz. Ainsi, les lames de mica et les cristaux d'albite, saisis par la dissolution quarzeuse, nous prouvent que le groupe de M. Lemaire, dont on ignore le gisement, s'est formé sur les parois d'une roche granitique; et les feuilles renfermées dans le milieu du cristal dénoteraient, si elles étaient déterminées spécifiquement, l'époque à laquelle ce groupe a cristallisé. Elles prouvent d'ailleurs, d'une manière incontestable, que ce n'est ni par éjection *plutonique* que ce filon quarzeux a été formé, ni par dépôt moléculaire *électro-chimique*, mais par simple dissolution aqueuse, au milieu de laquelle les feuilles se sont maintenues étalées et comme préparées pour un herbier, bien que l'effort de la cristallisation y ait produit diverses ruptures. L'on voit donc que ce fait peut devenir utile pour l'étude des phénomènes qui caractérisent les âges secondaires du globe, tandis qu'il n'a aucune valeur pour attaquer les bases sur lesquelles sont irrévocablement fixés les principes de la géologie moderne, dont l'un des mieux arrêtés est celui de l'inhabitation complète de notre planète à l'époque des terrains primitifs. »

[1] Voir *Bulletin d'Histoire naturelle de France*, 1re section, n° 11.

Cependant tous ces raisonnemens laissaient encore bien des doutes, car enfin la pièce était là, et l'existence de ces feuilles dans un terrain primitif était encore une forte objection contre la géologie moderne, et aussi contre l'ordre de la création, tel qu'il est écrit dans la Genèse, lorsqu'on la considère dans ses rapports avec la science actuelle. Mais cette objection s'est évanouie bien vite et d'une manière aussi curieuse que décisive; nous en empruntons encore le récit à l'*Echo du Monde Savant.*

« Nous nous étions déjà prononcés, dit ce journal, contre l'importance que quelques membres de la Société géologique paraissaient attribuer à un échantillon de quarz hyalin présenté comme recélant intérieurement des feuilles dicotylédones et monocotylédones, et comme pouvant témoigner qu'à l'époque des terrains appelés primitifs la terre n'était pas dépourvue de végétation. Admettant le fait, parce que M. Adrien de Jussieu le constatait sur l'heure, et faisait remarquer dans l'une des feuilles le parallélisme des fibres comme caractérisant les espèces monocotylédones, et leur divergence dans une autre déclarée conséquemment dicotylédone; nous avons cherché à démontrer comment on pouvait expliquer ce fait, sans renverser ni modifier en nulle manière les principes désormais peu variables de la géologie.

» Mais voici bien une nouvelle et meilleure réfutation; elle nous est fournie par M. Cordier :

» Le précieux cristal avait produit à la *Société géologique* une sensation trop marquée pour que l'heureux possesseur ne se hâtât de l'aller présenter au professeur de géologie du Muséum. Après l'avoir soigneusement examiné, M. Cordier crut reconnaître que tout le merveilleux de cet échantillon était dû à la *fourberie d'un marchand* qui l'aurait cassé, aurait disposé des corps étrangers entre les fragmens, et les aurait recollés avec une habileté parfaite. Ce soupçon n'étant motivé que par des remarques très-délicates, le professeur déclara que, pour s'assurer du fait, il suffirait de laisser le cristal dans l'eau, ou bien dans l'alcool, si l'eau demeurait impuissante; que l'un ou l'autre de ces agens dissoudrait la matière gommeuse ou résineuse employée dans le collage, et que l'échantillon tomberait en fragmens.

» Ne supposant pas une telle sophistication, mais au reste désireux avant tout de mettre à jour la vérité, M. Lemaire ne recula point devant l'épreuve indiquée; il laissa successivement dans l'eau et dans l'alcool son mémorable cristal, qui, dans ce second liquide, *s'est en effet ouvert en trois pièces, et n'a plus témoigné que l'insigne fourberie du marchand.* Il contenait une feuille de tilleul et une petite plume de faucon, prise pour une feuille monocotylédone.

» S'il faut à toute fable une moralité, nous recommanderons aux botanistes de se mettre en garde contre les plumes de faucon, aux minéralogistes de se méfier des échantillons recollés, et des sophistications que leur sauraient jouer les marchands de minéraux, aux géologues de ne pas attaquer les principes de la science sur l'annonce ou l'apparition d'un fait unique ou absolument insolite, et à tous ceux qui se livrent aux études scientifiques de mettre à constater les faits nouveaux d'autant plus de soin et de précautions minutieuses que ces faits se présenteront avec des circonstances plus extraordinaires, qu'ils paraîtront violer davantage les lois connues de la nature, et qu'on devra leur attribuer une plus grande importance [1]. »

NÉRÉE BOUBÉE.

[1] *Echo du monde savant*, N°s 89 et 91, 2e année.



N. B. Ce ne sera que dans le prochain N° que les *Annales* publieront la *Lettre de M. Pauthier*, que nous avons annoncée, et qu'elles rendront un juste hommage à la mémoire de M. Riambourg, qui a été enlevé à ses amis d'une manière si imprévue.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Projet d'échange de livres doubles.* Une pétition de M. Alexandre Watemare, à la chambre des députés, ayant pour objet l'établissement d'un système d'échanges des doubles pour les livres et objets d'arts existant dans les bibliothèques publiques et les musées, contient des renseignemens statistiques très-importans sur les richesses de ces établissemens en France et à l'étranger. Suivant l'auteur, 200,000 doubles se trouvent dans la bibliothèque de Munich, 12,000 dans celle d'Iéna, 54,000 dans celle de S.-Pétersbourg, 30,000 dans celle de Vienne, etc. Il signale aussi beaucoup de manuscrits d'un haut intérêt, que la France ou d'autres États pourraient obtenir peut-être par voie d'échange, et cite en particulier un manuscrit de Froissart, à Breslaw; le 5e volume du roman des *Quatre fils Aymon*, à Munich; les titres et chartes du duché de Savoie, à Dijon, etc. On doit espérer que le gouvernement, qui a déjà demandé aux bibliothèques de France des catalogues de leurs doubles, prendra des mesures pour amener la réalisation d'un projet qui aurait des résultats si avantageux pour les sciences et les lettres.

Nous sommes d'autant plus fondés à voir réaliser cet espoir, que nous savons par nous-mêmes que M. Alexandre Watemare, avec un désintéressement fort rare de nos jours, poursuit la réalisation de sa pensée par tous les moyens et par tous les sacrifices possibles. Déjà, à l'exemple de la chambre des députés, la chambre des pairs, sur le rapport de M. le comte de Montalembert, a pris en considération le même projet, et l'a recommanndé à l'attention du gouvernement. Celui-ci, sur les instances de M. Watemare, a permis l'impression de ce rapport à l'imprimerie royale; en sorte que l'on peut concevoir l'espoir de voir débarrasser nos bibliothèques de ces doubles qui les encombrent sans profit, et de les voir s'enrichir d'ouvrages qui leur manquent, et que les savans français et étrangers s'étonnent de ne pas trouver dans les bibliothèques de Paris. Or ce sera un véritable prodige, car tout cela sera fait sans aucuns frais, et sans autre pensée que celle d'être utile aux sciences.

Nous connaissons un autre projet de M. Alexandre Watemare, dont nous désirons aussi la réalisation. Dans ses voyages d'artiste, M. Alexan-

dre s'est procuré la collection la plus complète et la plus curieuse qui existe d'autographes de toutes les langues vivantes, principalement de celles de l'Asie, de la main des hommes les plus éminens de chaque langue. Ce sont ces autographes que nous voudrions voir *imprimés* ou *lithographiés*, aux frais du gouvernement. Ce serait un monument curieux et utile; il formerait un *livre d'exemples* unique en son genre, à l'usage de tous ceux qui s'occupent de linguistique, science, comme l'on sait, fort estimée et fort en vogue de nos jours.

—Le nombre des dialectes dans lesquels ont été publiées des versions de l'Écriture sainte par les sociétés bibliques de Londres, de S.-Pétersbourg, de Calcutta et de Colombo (Ceylan), s'élève à 158. En outre du but religieux auquel les auteurs les ont destinées, beaucoup de ces versions en langues orientales sont véritablement précieuses pour l'étude de ces langues, dont les monumens écrits sont si rares, en raison de leur bas prix et de l'invariabilité des textes dont elles sont la traduction.

Le total des dépenses faites pour leur publication par les diverses sociétés bibliques, depuis 31 ans, est de plus de 50 millions de francs.

— Une réunion a eu lieu à Bristol, sous la présidence du général Orde, dans le but de publier une bible en relief, à l'usage des aveugles. Le colonel Sealey a donné lecture d'un Mémoire sur les progrès déjà faits dans ce système d'impression par la méthode de M. Lucas. L'assemblée a résolu qu'une société serait formée dans le but de publier et de répandre ces bibles imprimées en relief. (*Écho du monde savant.*)

Vente de la Bible de Charlemagne. — Evans de Pall-Mall a vendu hier la Bible (authentique) de l'empereur Charlemagne. Ce magnifique manuscrit est intitulé : *Biblia sacra latina ex versione sancti Hieronymi, codex Membranaceus, seculi VII, scriptus manu celeberrimi Alcuini, venerabilis Bedæ discipuli, et Carolo-Magno donatus, die quâ Romæ coronatus fuit.*

Ce dernier fait est rectifié par M. Evans dans un discours préliminaire à ses auditeurs, discours duquel il résulterait que le volume a été présenté, non pas au couronnement de l'empereur, mais le jour de Noël 801.

L'histoire en est curieuse et d'un haut intérêt pour les Anglais. Alcuin était natif d'York et disciple de Bède. « La renommée de son grand » savoir attira l'attention de Charlemagne, qui l'engagea à finir ses propres » études et celles de ses enfans, etc. » Alcuin remplit ses devoirs à l'entière satisfaction de Charlemagne, qui l'honorait de son amitié et lui accorda divers bénéfices ecclésiastiques.

Vers l'an 778, à la sollicitation de Charlemagne, Alcuin entreprit une

révision de la version latine des saintes Ecritures par saint Jérôme. Dans ce but, il commença le manuscrit ci-dessus, qu'il acheva en 800. Se trouvant alors trop âgé pour entreprendre un long voyage, il l'envoya à Rome par son ami et disciple Nathaniel, qui le présenta à Charlemagne, le premier jour de l'année 801, pendant la cérémonie de son couronnement.

Lothaire 1er, petit-fils de Charlemagne, après avoir perdu le trône de France, entra dans le monastère de Prum, en Lorraine, comme moine, Il y déposa la Bible de Charlemagne. En 1576, le couvent fut dissous, et les moines bénédictins conservèrent la Bible avec une religieuse vénération l'emportant avec eux à Grand-Vat, près de Bâle.

Elle y resta jusqu'à l'occupation du territoire épiscopal de Bâle par les troupes françaises en 1793, époque où toutes les propriétés de l'abbaye furent séquestrées. Cette année la Bible devint la propriété de M. Bennot, vice-président de Delemont, qui, en 1822, la vendit à M. Speyr-Passavant, le dernier propriétaire.

L'authenticité du volume est attestée par des autorités qu'il n'est pas permis de suspecter, et parmi lesquelles se trouvent le cardinal Lambreschini, ancien bibliothécaire du Vatican, MM. Van Praet, Debure, Dumersan, Saint-Martin, Villenave, Brunet et d'Hamilton, MM. Payne et Foss, les révérends docteurs Bandinell et Bliss, le révérend M. Forshald (présent à la vente), sir F. Magden et autres savans morts ou vivans

C'est un magnifique volume in-folio relié en velours, dont les feuilles sont en vélin, et écrit sur deux colonnes. Il contient quatre cent quarante-neuf feuilles. Il est orné d'un riche frontispice en or et en couleurs. Il est enrichi de quatre grandes peintures qui montrent l'état de l'art à cette époque reculée. Il y a trente-quatre grandes lettres initiales peintes en or et en couleurs, et contenant des sceaux, des allusions historiques et des devises emblématiques, et de plus quelques capitales peintes plus petites. Ce rare volume est dans un état de conservation parfait.

On sait qu'il ne contient pas le passage contesté du commencement de l'évangile de S.-Jean et le passage de S.-Luc : arrière de moi, Satan. Il a été proposé par M. Evans pour 700 liv., et les enchères se sont élevées successivement à 750, 800, 1,000. 1,050, 1,100, 1,200, 1,470, 1,500 liv. (37,500 fr.), prix auquel il est resté à M. Giordet.

On croyait que ce livre irait à 2,500 livres, et on a été fort étonné de ne voir dans la salle aucun enchérisseur au nom du muséum britannique.

AMÉRIQUE.

MEXIQUE. — *Monumens antiques du Yucatan.* — Les ruines de Palenque étaient jusqu'à cette époque regardées comme les plus belles et les

plus considérables des Etats Mexicains, mais elles perdront ce titre quand M. Waldeck aura publié les ruines du Yucatan, et en particulier celles de Ytzalane, près de Uchémal, sur lesquelles il vient déjà de transmettre d'intéressans détails. Tout ce que peut produire le luxe asiatique et la patience des peuples esclaves est là déployé au plus haut degré. Un seul édifice construit tout en pierres polies (et ils sont tous ainsi), qui est le plus petit, n'ayant que 81 pieds 8 pouces de long et 17 pieds 7 pouces de haut, lui a tenu 35 jours pour le dessiner. Il est élevé sur une pyramide dont l'escalier est de cent marches de 1 pied de haut et de 5 pouces de large. La plate-forme, du côté opposé à l'escalier, et sur laquelle on sacrifiait, s'avance de 40 pieds devant la porte principale de l'édifice, et tombe perpendiculairement jusqu'au bas. C'est de là qu'on précipitait les victimes, après les avoir immolées. Les côtés et la face de cette saillie sont, du haut en bas, chargés d'ornemens et d'hiéroglyphes extrêmement compliqués. En face de cette pyramide, il y a une grande place fermée par 4 grands corps de bâtimens emblématiques des quatre âges. Les deux plus grands ont 227 pieds de long, et les deux petits 172. Le pavé de cette place est composé de carapaces de chéloniens (*Testudo geometrica*, L. ou *marginata*) très-bien sculptées sur des pierres carrées d'un pied, ce qui donne 56,946 pieds de superficie à la place, et dénote le nombre de carapaces qu'il y avait ; car la plupart ont été enlevées pour servir à des constructions modernes. Les quatre coins des deux plus grands corps sont ornés de trois têtes d'éléphans symboliques, et l'une sur l'autre, dont les trompes, au couchant, sont baissées, et à l'orient, sont en l'air. Une des façades, dont deux serpens à sonnettes entrelacés formaient les cadres des tableaux qui la couvrent, lui a donné 40 jours de travail pour la mettre au trait. Le temple du Soleil lui fait face, et l'édifice du catastérisme Calli est au sud. L'édifice aux Callis porte son âge par la répétition intentionnelle de ce signe, et donne 832 ans. On sait que, 100 ans avant la conquête, ils furent abandonnés par les Indiens qui passèrent à Peten, et prirent le nom d'Ytzaek, et cette ville existait déjà l'an 587 de J.-C. Mais cette date est bien jeune, comparée avec les katunes de Tixhualajtun. Ce sont des pierres carrées, disposées en damier valant chacune chronologiquement 20 ans. Au bout de cette période, on en plaçait une, en grande cérémonie, dans l'ordre décrit. Une partie de ces katunes a été enlevée, il en reste 117.—L'étendue de la ville d'Ytzalane est de 10 lieues sur 2 de large. Les Indiens ont parlé à M. Valdeck d'un labyrinthe où ils n'osent entrer, disant qu'on n'en revient plus. Mayapan n'est plus qu'un amas de décombres. — Il y a plus d'édifices antiques dans le Yucatan qu'un homme n'en pourrait dessiner dans sa vie. (*Bull. Soc. de géog.*, *oct.*)

Langue des Othomites. — Dans une dissertation qui vient de paraître à New-York, M. Emmanuel Naxera, du Mexique, fait connaître la langue des *Othomites*, restes d'une antique peuplade mexicaine jadis errante. Ce langage, le plus barbare et le plus pauvre de tous ceux qui se parlent dans ces contrées, a cependant paru à M. Naxera digne d'être étudié, parce qu'il peut être comparé à des langues asiatiques, et spécialement à celle des Chinois. L'auteur en fait connaître les élémens physiques, voix et articulations, autant qu'il est possible de les représenter par nos caractères européens ; il en expose le caractère grammatical et donne une idée du vocabulaire. Cet idiome exprime peu d'idées et manque de toute expression précise de rapports. La dissertation est accompagnée d'une traduction en langue othométique de la 11e ode d'Anacréon.

Nouvelle preuve que les anciens ont visité l'Amérique. — M. Kempe a fait voir les dessins de 22 vases et lampes peintes, trouvées dans les tombeaux des Incas au Pérou, et qui sont maintenant en la possession de MM. Cooke de Barnes. La plupart sont remarquables par la similitude avec les ustensiles du même genre trouvés dans les sépultures de l'Égypte: quelques-uns ont la forme des modèles grecs et d'autres ressemblent aux amphores romaines. Il est bien connu que les Egyptiens ont communiqué leur poterie et divers autres arts aux Grecs et par ceux-ci aux Romains. M. Kempe pense qu'ils ont été introduits dans l'Amérique méridionale par les Phéniciens, parce que ces hardis navigateurs possédaient de très-grands vaisseaux, et, par le nombre et la grandeur de leurs rames et des voiles de leurs navires, ils pouvaient, comme avec nos modernes bateaux à vapeur, marcher contre vent et marée. Il ajoute que leur ignorance de la boussole était compensée par l'étendue de leurs connaissances en astronomie nautique ; de sorte qu'il considère comme très-possible qu'ils aient pu visiter les côtes du Pérou. (*Soc. of antiq. Londres, janv.*)

Bibliographie.

Le CHRONIQUEUR, *journal des monumens, de la littérature et des sciences, par J. F. Danielo*, recueil mensuel paraissant tous les mois en un cahier de 3 feuilles d'impression ; prix : 12 francs par an. Rue des Grands-Augustins, n° 23.

Nous avons déjà recommandé plus d'une fois à nos lecteurs cet intéressant recueil, et nous le recommandons encore, non-seulement parce que l'auteur est un de nos meilleurs amis, mais encore parce que son œuvre est vraiment bonne et utile. Le *Chroniqueur* est surtout cher aux jeunes gens; il leur donne

sous une forme attrayante et souvent poétique, les notions élémentaires de physique, de chimie, de botanique, etc.; il les tient encore au courant de la littérature actuelle, et leur raconte en beau style l'histoire des châteaux, et des monumens. Nous le répétons, cela est de beaucoup au-dessus de tous ces journaux dits à *l'usage exclusif de la jeunesse*, et qui, le plus souvent, ne contiennent que des contes racontés avec une *fadeur* qui dégoûte et avec des manières qui souvent ne s'accordent pas avec la religion, partie qui est encore traitée d'une manière irréprochable dans le *Chroniqueur*. Nous recommandons à nos abonnés de lire dans la page 2 de la *couverture* l'extrait du dernier numéro de ce journal, dont la propriété a été mise en *actions*.

LA LYRE DE MARIE, ou Vie glorifiée de la Sainte Vierge, par M. l'abbé C. M. Le Guillou; ouvrage dédié à monseigneur l'archevêque de Tours, et revêtu de l'approbation de sa Grandeur, 2 forts vol. in-18, l'un de texte, l'autre de musique, édition de luxe avec vignettes, fac simile et musique: Prix, 15 fr. — Édition ordinaire, un seul vol. sans vignette et sans musique. Prix, 3 fr. Chez Jeanthon et Mazuyer, lib.-éd. place Saint-André-des-Arts, n° 11, et à la Société religieuse des arts, rue Jacob, n° 18.

Voici un livre qui est un véritable présent pour toutes les personnes chrétiennes, et pour celles même qui sans être chrétiennes aiment la poésie et la musique, ou même seulement un livre fait avec goût et enrichi de jolies vignettes et de curieux *fac simile*. Car, la *Lyre de Marie* est, tout à la fois, un livre de *méditation et de prière*, un livre de *cantiques et de chants religieux*, un livre de *littérature chrétienne* et de *lecture pieuse*. Nous ne pouvons ici nous étendre sur le mérite de chaque pièce et de chaque morceau; mais en disant quel est l'ordre suivi dans cet ouvrage, en citant le nom de quelques-uns des auteurs qui ont été mis à contribution, on comprendra facilement que nous ne disons rien de trop. La vie et les principales perfections de Marie, divisées en chapitres, se composent toujours d'une page d'épigraphes en petit texte; ces épigraphes sont des extraits de tout ce que l'Écriture-Sainte ou les auteurs les plus famés en littérature et en piété ont composé de plus gracieux et de plus touchant sur Marie; ensuite vient une vignette ou un fac simile; puis un cantique, une pièce de vers des auteurs célèbres ou de quelques-uns de ces jeunes gens qui se sont épris d'une douce et respectueuse amitié pour la sainte vierge Marie. Après le cantique vient une *élévation*, qui elle-même est toujours extraite de quelques-uns de nos auteurs qui ont parlé de Marie; nous citerons ici St. François de Sales, St. Bernard, Bossuet, Fénelon, Massillon, le P. Maccarthy, de Geramb, l'abbé de Boulogne, l'abbé Gerbet, Châteaubriant, de Ballanche, etc. Pour donner une idée de la richesse de ces citations et de la variété des auteurs, nous dirons que ces derniers s'élèvent au nombre de cent douze. C'est, on peut le dire, le plus beau choix qui existe en l'honneur de Marie. — Tout l'ouvrage est composé de la même manière et avec le même soin. Nous en dirions peut-être plus si M. Le Guillou n'avait pas extrait deux *élévations* d'un article que les *Annales* ont publié sur la vie et la personne de la sainte Vierge, et s'il n'avait fait graver un *fac simile* de l'écriture de leur Directeur.

Toujours est-il qu'il faut savoir gré à M. Le Guillou des efforts qu'il fait

pour populariser et poétiser (*poétiser chrétiennement* et avec approbation des supérieurs ecclésiastiques) le culte de Marie. Aussi, grâces en soient rendues à tous ceux qui y coopèrent, ce culte prend de jour en jour plus de faveur en France; c'est d'un heureux et d'un très-heureux augure. Car, nous le disons sans détour, nous sommes de ceux qui croient que le monde n'est pas seulement *racheté par le sang de Jésus, mais encore qu'il est lavé et purifié par le lait de Marie.*

Nous devons ajouter que M. Le Guillou est le fondateur de la *Société religieuse des arts*, laquelle a pour but de donner à tous les arts une haute direction chrétienne. Cette société a été inaugurée par une messe dite par M. l'abbé Treveaux, vicaire-général du diocèse, ce qui prouve qu'elle n'est pas seulement approuvée par les célèbres artistes qui y coopèrent, mais encore par l'autorité ecclésiastique.

— Voici encore un autre joli et curieux ouvrage, composé aussi en l'honneur de Marie. Celui-ci s'adresse spécialement aux jeunes gens qui ont le bonheur d'être initiés aux merveilles de la science du siècle sans avoir perdu le goût des merveilles plus belles et plus suaves de la douce amitié de Marie. Cet opuscule porte pour titre: LE MOIS DE MARIE, *grec et latin*, ou *Marie honorée dans les classes.*

Le but de l'auteur, M. l'abbé Congnet, ancien supérieur de séminaire, a été de donner un moyen tout nouveau de piété pour les classes pendant le mois de mai.

Il y a dans ce livre trois choses bien distinctes: 1° Les *Louanges de Marie*. 2° Les *Sentences*. 3° Les *Hymnes et Prières.*

1° Les *Louanges*. — Il y a des morceaux admirables. St. Ephrem et St. Epiphane sont d'une piété si tendre. Quels sentimens d'humilité, de confiance, d'amour, n'auraient pas les jeunes gens en relisant ces effusions de cœur, aux pieds de Marie! Quelle richesse d'imagination! Quelle grandeur dans St. Jean de Damas, dans la peinture des derniers momens de Marie, dans son assomption, etc., etc.

L'auteur a tâché d'établir l'unité dans son ouvrage, et l'enchaînement des idées, ce qui n'empêche pas une grande variété dans le ton des morceaux, tantôt c'est une simplicité, une naïveté qui charment (p. 17); tantôt une sublimité qui étonne et ravit (p. 45, 55, 81); après une page d'histoire (p. 119), c'est un morceau oratoire; puis c'est la gravité du dogme exposé avec sa forme presque scholastique (p. 49), enfin, ce qu'il peut y avoir de plus gracieux dans la pensée et dans l'expression (p. 27, 29, 149), etc., etc.

2° Les *Sentences*. — Elles sont toutes adaptées aux principaux défauts des jeunes écoliers. Or, pour les corriger, il y a peu de momens plus favorables que le mois de mai. Les enfans sont pleins de bonne volonté, et le nom de Marie adoucit ce qui peut y avoir d'amer dans les reproches.

3° Les *Hymnes et Prières*. — Cette partie de l'ouvrage est toute de facture moderne, elle pourra ne pas plaire aux puristes grecs; nous, nous l'avons trouvée ce qu'elle devait être, c'est-à-dire, une traduction exacte et simple des hymnes de l'église. Comme le plus souvent le rithme et la mesure

ont été conservés, on peut faire chanter les hymnes en grec, et nous savoi que les jeunes gens aiment cet exercice. Nous le conseillons à tous; il lei servira à retenir les mots et les tournures grecques, et rompra l'uniformit d'une prière latine récitée trop souvent. Toutes les prières usuelles se troi vent dans ce petit livre; au reste ce n'est pas ici une innovation :

Déjà MM. les RR. PP. jésuites ont fait imprimer tout exprès pour leui élèves, par Seguin d'Avignon, l'*office de la* Sainte Vierge en grec, à l'usag de leurs congréganistes (en 1823). On le récitait en grec à St.-Acheul.

Nous recommandons donc ce petit ouvrage qui ne peut que contribuer nourrir la piété envers la sainte Vierge, et à faire fleurir l'étude du grec dan les maisons religieuses, accusées (justement quelquefois) de le néglige beaucoup trop. — Le *Mois de Marie*, en grec, coûte 2 fr. 50 c.

Et puisque nous avons cité deux ouvrages de piété, traduits en grec, nou citerons encore la jolie *Imitation de Jésus-Christ*, grecque et latine, du révérend P. jésuite Mayr, réimprimée en 1824 par M. Firmin Didot, et qu l'on trouve à sa librairie. Prix, 4 fr.

Le Prêtre devant le siècle, où l'on réduit à ses plus simples termes, et à l'écla de la démonstration, le système tout entier de l'église romaine; dédié au jeunes savans qui vont à la recherche d'une religion dans les conférence de la capitale, par A. M. Madrolle, in-8°. A Paris, chez Derivaux, libraire : prix, 1 fr. 50.

Le Prêtre devant le siècle a été déjà jugé, et avantageusement jugé pa les organes de la presse religieuse; une doctrine pure, des rapprochemens ingénieux, une érudition qui toujours apprend quelque chose de nouveau, un style énergique et pittoresque, distinguent comme on sait, les ouvrages de M. Madrolle.

—Un relevé authentique du mouvement de la presse française en 1835, dont personne n'a pensé à attaquer la fidélité, constate une immense supériorité dans le débit des livres religieux. Le nombre réel des publications a été de 4,656, et celui des feuilles typographiques de 82,298. En réduisant le nombre du tirage à la moyenne de 1,500, on trouve que cent vingt cinq millions de feuilles imprimées ont été l'œuvre de la librairie française en 1835.

La *Théologie* a eu la plus grande part dans ces publications, elle compte 708 ouvrages et 19 millions 500,000 feuilles imprimées.

La *Philosophie générale* a eu 75 ouvrages, il est bien entendu que les brochures sont comprises dans ce nombre.

Jurisprudence, 120 publications.

Politique générale, 275 ouvrages.

Sciences exactes et expérimentales, 74 ouvrages.

Sciences naturelles, 91.

Médecine, 191.

Arts industriels, 178.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 71. — 31 Mai 1836.

Hérésies chrétiennes.

EXPOSITION ET HISTOIRE

DE LA FOI MUSULMANE.

Analogies entre le Mahométisme et le Christianisme. — L'Alcoran est une parodie de nos Livres Saints. — Preuves de la vocation de Mahomet, tirées de la Bible par les Musulmans. — Caractère de ses miracles. — Son genre de mort. — L'Alcoran jugé littérairement. — Fondement du Mahométisme. — Le Fatalisme. — Hérésies principales. — Les Motazales et les Mozdarites, ou hérésies sur les attributs de Dieu. — Les Anthropomorphistes. — Les Assimilans. — Les Khadares et les Jabares, ou hérésies sur la liberté de l'homme. — Opinions diverses sur les peines de l'autre vie. — Autorité de la Tradition, ou Sunna. — Des Shiites, ou de la religion actuelle de la Perse. — Conclusion.

On croit communément que le Mahométisme est opposé en tous points à la Religion chrétienne, et qu'il n'existe entre leurs symboles aucune affinité. Cette opinion, dont on découvre la fausseté après un examen sérieux, vient sans doute à l'esprit, à cause de l'opposition puissante et directe que le Musulmanisme manifesta dès l'origine contre le culte de l'Europe; et la scission profonde, existante depuis des siècles entre l'Orient et l'Occident, bien qu'aujourd'hui une révolution sensible s'opère dans les intelligences des disciples de l'Alcoran, peut paraître donner à cette prétention quelque fondement solide.

Cependant, si nous ouvrons l'Alcoran, qu'on peut appeler, dans sa partie raisonnable et sensée, une parodie et une contrefaçon des livres saints, nous sommes étonnés de voir entre la religion de Mahomet et celle qu'il attaquait de front, le Chris-

tianisme, un air de parenté si frappant, que le Musulmanisme ne semble être réellement qu'un fils bâtard du Christianisme. L'Islamisme est bien véritablement la religion que devait avoir la postérité de cet Ismaël, chassé de sa famille, parce qu'il n'est point le fils légitime, et emportant cependant avec lui des traditions communes et conformes en plusieurs points à celles de l'autre fils, premier héritier de la foi et de la justice de ses pères.

Le Musulmanisme n'est que le Christianisme même altéré dans son dogme premier et fondamental, le dogme de la sainte Trinité. Mahomet, comme les Juifs, de qui il tenait ses doctrines religieuses, ne voulut point admettre le développement et le perfectionnement de la loi nouvelle, et il ne prit de l'entière notion de Dieu que la vérité incomplète de l'unité de sa substance, rejetant toute distinction des personnes, comme une erreur du polythéisme.

Il est très-singulier de voir les théologiens musulmans [1] expliquer comment la religion de Mahomet s'appuie sur la tradition des livres saints de l'ancienne loi, et comment elle n'est que la réalisation d'une prophétie contenue dans ce texte du Deutéronome [2] : *Dieu vient du Sinaï, il s'est levé du Saïr, et il s'est manifesté sur le mont Pharan.* Voici de quelle manière ils expliquent le sens de cette prophétie : L'apparition de Dieu sur le mont Sinaï représente la révélation de la *Thorah* [3] ou de la loi judaïque; celle du mont Seïr s'applique à la seconde révélation, celle de l'Evangile, et Pharan étant l'emblème des montagnes de la Mèque, figure la troisième *révélation* [4], celle de l'Alcoran,

[1] *Voy. Hist. des Arab.*, par le musulman Abulfeda. Oxford, 1806. Nous croyons devoir avertir nos lecteurs que nous avons puisé dans cet excellent ouvrage la plupart des documens qui font la matière de cet article.

[2] Ch. XXXIII. v. 2.—Saïr est une montagne d'Idumée voisine du désert du Sinaï, et le mont Pharan est situé entre ces deux points, près de Khadesch, sur la frontière de l'Idumée. *Gen.* XIV, 6, *Nomb.* X, 12, XIII, 3, 26.

[3] *Thorah* est le mot hébreu תּוֹרָה, désignant *la loi*, du verbe יָרָה *instruire.* Les Arabes l'appellent *Taurat.*

[4] Le mot arabe est *Tenzil*, venant d'un verbe qui veut proprement dire *faire descendre* ou *envoyer.*

qui est la dernière. Ainsi Moïse, Jésus et Mahomet, voilà les trois révélateurs qui devaient se succéder dans le monde.

Un autre texte également *concluant* est celui des Psaumes, où il est dit : Dieu *fait briller des hauteurs de Sion la couronne de gloire* [1] ; car *la couronne* est le symbole de l'empire accordé au prophète *Mahomet*, dont le nom est incontestablement désigné par le mot *Mahmoud*, qui néanmoins ne signifie que *glorieux* ou *honorable*. Mais cette simple analogie de *son* et d'*idée* suffit au crédule Musulman pour servir de fondement à sa foi.

Nous retrouvons une confusion aussi ridicule de mots et d'idées, dans l'explication du nom *Paraclet*, qu'ils lisent comme s'ils le dérivaient de Περικλυτὸς, *illustre*, *noble*, et non de Παράκλητος, *intercesseur*, *défenseur*, *consolateur*. Cette erreur établit encore une analogie assez éloignée entre *Ahmed*, nom que prend Mahomet dans l'Alcoran [2], vu qu'il signifie aussi noble et *louable*, et fait que certains théologiens ont invoqué cet autre texte de saint Jean [3] : « Si je ne m'en vais point le *Paraclet* ne viendra point vers vous », comme une nouvelle preuve de l'authenticité et de la véracité de la mission du Prophète.

En s'appuyant sur les Saintes-Ecritures, les Mahométans avouent deux choses, la première, qu'ils en reconnaissent la sainteté et l'inspiration; la seconde, qu'ils assignent à leur religion une origine commune à celle du Judaïsme et du Christianisme. Cette autorité, puisée dans la tradition, est la plus forte de leurs preuves; on va voir qu'ils imitent encore le système de démonstration employé par les anciens apologistes de la religion Chrétienne, concernant les miracles de Jésus-Christ.

[1] Psaume 50, v. 2. Le mot *gloire* ou *beauté* est la traduction exacte de l'hébreu יופי, la version syriaque portant משבחא, donne le même sens. Mais la version arabe, adoptée par Abulféda et les autres qui citent ce texte comme un argument, donne le mot *mahmoud*, qui signifie également une couronne *glorieuse* et *louable*. Or, comme il y a un très-grand rapprochement entre *mahmoud* et *Mohammet ou Mahomet*, dont le sens d'ailleurs est identique, les théologiens mystiques du Musulmanisme ont allégué ce texte, comme une prophétie directe et concluante, puisque, disaient-ils, le prophète y est spécialement désigné.

[2] *Alcor.*, surate 61.

[3] *Joh.* XVI, v. 7.

On veut à toute force que Mahomet en ait opérés; mais quelle différence entre ces prodiges, *Almojezat*, et ceux consignés dans notre Évangile? A raison de leur futilité ils semblent même perdre le caractère de miracle. En effet, à quoi bon ce salut des pierres et des rochers criant sur le passage de Mahomet : *Paix à toi, ô prophète de Dieu*? Pourquoi le cri de cette solive de bois sur laquelle il se penchait dans ses oraisons, cri qui imitait, dit-on, celui du chameau? On lui attribue bien aussi un miracle qui nous rappelle la multiplication des pains du désert, et probablement il y a eu, dans la supposition de ce prétendu prodige, quelque réminiscence de l'autre; mais Mahomet avait quatre mesures d'orge et un chevreau, et la foule qu'il nourrit ne s'élevait qu'à 80 personnes.

En supposant que les Mahométans eussent réussi à établir plus ou moins clairement quelques points de ressemblance entre Moyse, Jésus-Christ et leur prophète, du moins quant à leur mission et aux actes de leur vie, il restait toujours un point important qui n'offrait aucune similitude et qui déconcertait beaucoup de croyans : il s'agit de la mort de Mahomet. Moyse n'était point redescendu de la montagne où il avait été s'entretenir pour la dernière fois avec Dieu, et le peuple avait inutilement cherché le lieu de sa sépulture. Le Christ, mort sur la croix, avait été déposé dans la tombe; mais le troisième jour il en était sorti glorieux. Mahomet meurt tout simplement de la fièvre [1].

Au rapport de certains historiens arabes, cette fin trop commune scandalisa les Fidèles; aussi, lorsqu'ils apprirent que Mahomet venait d'expirer, ils s'assemblèrent autour de sa maison, en s'écriant : « Comment mourrait celui qui est notre témoin près de Dieu? cela ne peut être. Il n'est point mort, mais il a été enlevé aux cieux comme Jésus. Gardez-vous de l'ensevelir, car un prophète de Dieu ne meurt pas. » Le célèbre Omar, qui devint Calife par la suite, et qui assistait le prophète à ses derniers momens, dit : « Si quelqu'un prétend que Mahomet est mort, je le percerai de mon épée; » et, au rapport de Jamnal, « il se mit à publier et à répandre partout que Mahomet n'était pas mort, ainsi que le disaient les impies, mais qu'il

[1] Voy. *Aboulf.*, p. 14 et 134, ibid.

» avait été ravi auprès de son maître, comme autrefois Moïse, » qui avait délaissé son peuple pendant 40 jours, et qui ensuite » était revenu. Il les effrayait, en menaçant de couper les mains » et les pieds de quiconque dirait que Mahomet était mort. »

Dès que le Prophète cessa d'exister, on sentit le besoin de substituer à son autorité vivante une autre autorité, reposant sur ses paroles et ses discours. On les rassembla, et de ces fragmens on composa un livre qui fut nommé *Alcoran* ou *lecture par excellence*, à l'exemple des Juifs, qui nomment l'Ecriture-Sainte מקרא ou *lectio*. Bien qu'il n'y ait dans cette œuvre aucun corps de doctrine liée et enchaînée rigoureusement, et formant un symbole; bien qu'elle contienne une multitude de passages obscurs et inexplicables, cependant elle devint l'Evangile des Mahométans, le fondement de leur foi. L'Alcoran, jugé littérairement et sous le rapport de l'influence qu'il exerça sur la littérature et sur l'esprit des Arabes, est digne d'être apprécié. Mahomet était éloquent, et dans certains passages il déploie un luxe et une magnificence d'images qui rappellent les pages inspirées de nos prophètes. Le style est correct et savant ; il a servi de modèle à tous les écrivains postérieurs, et cette opinion est devenue par la suite, chez les Mahométans, un article de foi, que rien d'aussi parfait ne pouvait être composé dans la langue arabe, et que quiconque aurait cette prétention se rendrait coupable d'un péché irrémissible. Voilà pourquoi tous les écrivains musulmans font précéder leurs écrits d'une préface, dans laquelle ils commencent par exalter le prophète et célébrer sa gloire ; puis ils s'abaissent avec la plus profonde humilité, faisant toujours sentir qu'ils sont pénétrés de l'idée de leur impuissance à égaler quelque peu le génie littéraire de Mahomet [1].

L'Alcoran est aussi regardé comme le plus grand miracle

[1] Afin de donner à nos lecteurs un exemple de la haute vénération que les Croyans ont pour leur prophète, nous insérons ici un fragment inédit du poëme de *Saadi*, connu sous le nom du *Boustan* ou *Jardin des Roses*. *Manuscrits Persans* de la bibliot. roy., n° 303.

Louanges de Mahomet, le prince et le dernier des prophètes.

Toi, dont les qualités sont dignes d'éloges, et dont la nature est parfaite, prophète des hommes et intercesseur des peuples ; toi, qui précèdes

opéré par le prophète, et c'est surtout ce livre qui prouve la divinité de sa mission. L'admiration même va jusqu'à décorer du nom d'*Aïat*, signifiant à la fois *miracle* et *verset*, les subdivisions qui séparent les différentes parties des divisions princi-

les envoyés de Dieu, et qui es la voie des prêtres, l'ami du Seigneur et le lieu de résidence de Gabriël; toi, le souverain maître de la mission, le conducteur des victimes sacrées à la Mekke, le président du tribunal suprême de la résurrection, autre favori de Dieu, qui as pour Sinaï la sphère élevée du ciel, et qui réunis dans ta lumière toutes les lumières [1] des autres prophètes; orphelin [2] qui, avant d'avoir achevé l'Alcoran, avais déjà refuté tous les livres des autres religions. C'est ton glaive terrible, tiré avec sagesse, qui offrit le miracle de la lune divisée en deux parties égales [3]. Lorsque la nouvelle de ta naissance se répandit dans le monde, la porte du palais des Chosroës trembla. Avec la formule : Il n'est point d'autre Dieu que le vrai Dieu, tu as brisé en éclats les statues de *Lat* et d'*Houza* [4], et, pour l'honneur de la religion, tu as deshonoré ces vains simulacres. Mais il n'a pas seulement la gloire d'avoir détruit Lat et Houza, lui qui a aboli l'ancienne loi et l'Evangile.

Une nuit, monté sur le Borak [5], il s'éleva dans les cieux, recevant un pouvoir et un honneur que n'ont pas les anges. Comme il poussait son cheval avec tant d'ardeur vers Dieu, que Gabriël resta derrière lui sous l'arbre divin du paradis [6], alors le chef du temple de la Mekke lui dit : O messager des révélations, monte donc plus haut; pourquoi, après avoir récompensé ma pureté du prix de ton amitié, ne veux-tu plus m'accompagner? — C'est que, répondit Gabriël, je ne puis m'élever plus

[1] Le poète fait allusion dans la première partie de ce vers à Moïse, et dans la seconde, à cette tradition généralement répandue que tous les prophètes ou envoyés de Dieu avaient aussi un rayon de la gloire divine reposant sur leur front. Celui de Mahomet était aussi lumineux que tous les autres réunis en un seul.

[2] Les Musulmans donnent souvent à leur prophète ce nom, afin de mieux faire ressortir la divinité de sa mission, tout en exposant sa condition humble parmi les hommes.

[3] Les habitans de la Mekke ayant demandé un miracle au prophète, il leur fit voir la lune partagée en deux, de manière qu'il s'élevait entre ces deux parties une montagne. Voyez Pococke, *Hist. Arab.*, p. 192.

[4] Deux noms d'idoles adorées par les Arabes avant l'Hegire.

[5] Cheval imaginaire, ou espèce d'hyppogriffe, sur lequel le prophète fut ravi pendant une nuit, comme Elie et Enoch et transporté au ciel.

[6] Cet arbre appelé *Sidré mounteha*, ou arbre *au-delà duquel on ne peut plus aller*, est, suivant l'Alcoran, planté près du trône de Dieu, qu'il couvre de son ombre.

pales appelées *Surat.* Comme l'Alcoran renferme plusieurs mille versets, il s'ensuit que le prophète, en composant cette œuvre, a opéré autant de prodiges.

Ecoutons un théologien, nommé Alghatali : « C'est le plus » grand prodige, dit-il, subsistant au milieu des hommes, et qui » se perpétue parmi eux. En effet, le prophète provoqua les plus » habiles et les plus éloquens à une époque où la péninsule de » l'Arabie était remplie d'hommes illustres, qui se glorifiaient » d'avoir en partage l'éloquence. Il vint au milieu d'eux, et il leur » fit le défi, s'ils doutaient de sa mission de composer un seul » chapitre ressemblant à ceux de l'Alcoran ; il leur disait : — » Quand tous les hommes et les génies se réuniraient pour com- » poser un autre Alcoran, et quand même ils se prêteraient un » mutuel secours, ils ne pourraient jamais y parvenir. » Cependant, ajoute le même auteur, dans l'intention de faire mieux ressortir l'excellence du caractère de Mahomet; « Cet apôtre » était un homme vulgaire, nullement docte, sans lecture, » n'ayant jamais voyagé à la recherche de la science, et demeu- » rant au milieu des Arabes ignorans, lui, orphelin, maladif et » chétif. »

Le mahométisme repose sur deux fondemens principaux : Le premier est l'union des deux pouvoirs spirituel et temporel, et le second est le dogme de la fatalité. Aucune des religions anciennes n'offrait l'exemple d'une prétention aussi hardie et aussi despotique que celle du prophète, concentrant dans sa personne la suprématie spirituelle et le pouvoir du glaive. Dans l'Inde, dans la Perse, comme dans l'Égypte, nous voyons toujours la caste ou le collège des pontifes et des prêtres, opposant aux envahissemens de la royauté ou de la force militaire, une résistance efficace et salutaire. Mais il ne suffit pas à Mahomet d'établir une religion nouvelle et de commander aux consciences;

haut, et je reste ici, parce que mes ailes n'ont plus de force. Si j'avance de l'épaisseur d'un seul cheveu, la splendeur des révélations brûlera mes ailes. »

Il ne pactise plus avec la rébellion, celui qui prend pour guide un semblable maître! Quelles louanges agréables puis-je te dire, toi, prophète des hommes! Oh! puisse la paix de Dieu reposer sur toi et sur tous ceux qui te suivent!

il craint que le but de sa mission ne soit pas assez promptement atteint, et, pour mieux persuader les hommes, il tire l'épée du fourreau. Bientôt les théologiens cherchent à rendre compte de cette conduite et à montrer comment elle est conforme au droit et à la raison. L'un d'eux nous dit, « que le sou»verain qui réunit la puissance de la religion à celle de la »royauté, est plus semblable à la divinité dont il est ici-bas le »représentant. » D'autres raisonnent plus sagement, et semblent séparer les deux pouvoirs. « Il est vrai, dit *Alghazali*, que »la religion et l'empire sont deux frères jumeaux; la religion est »le fondement de l'Etat. Le roi n'en est que le gardien ; tout ce »qui manque de fondement s'écroule aussitôt, et une perte cer»taine attend l'État qui n'a pas de gardien. »

Le dogme de l'Alcoran sur la fatalité n'est que l'altération du dogme chrétien de la providence, ramené à la loi inflexible et aveugle du *fatum* ou destin des anciens [1]. Le fatalisme était un puissant levier dans la main de Mahomet parlant à un peuple ignorant, crédule et enthousiaste, et l'on pourrait dire qu'il fut aussi pour lui, dans l'ordre intellectuel, le point d'appui que demandait Archimède pour soulever le monde. La langue arabe possède deux mots pour exprimer cette idée, *alkadaa* et *alkadar*. On les a quelquefois confondus, et cependant ils renferment un sens fort distinct comme l'expliquent les pères de la religion musulmane. *Alkadaa*, est le jugement divin et universel porté sur chacune des créatures en particulier, dès l'origine des choses, et coexistant à Dieu de toute éternité; *alcadar* est seulement la disposition et l'état des êtres dans le tems, en vertu d'une volonté spéciale de Dieu ; mais cette volonté divine s'applique particulièrement aux conditions de la vie présente, en sorte que c'est là proprement le décret divin et *fatal* qui domine toutes les conceptions et les actes des peuples soumis à l'Islamisme.

Quand une religion s'établit, qu'elle soit vraie ou fausse, il se détache bientôt de la masse des intelligences emportées par

[1] Voir dans le N° 24, tom. IV, p. 393, un article où l'on prouve que le *Fatum* des anciens n'était pas une divinité aveugle et inflexible.

(*Note du D.*)

un mouvement commun et régulier autour de son centre, d'autres esprits indociles ou orgueilleux qui veulent se faire eux-mêmes centres d'un autre système; c'est-à-dire que les sectes ou les hérésies paraissent être les satellites nécessaires de tout nouveau culte. Nous savons quel luxe de rejetons parasites germa sur le tronc de l'Eglise dans les premiers siècles; et qu'à l'époque de la réforme, la division opérée par Luther se subdivisa promptement en une multitude prodigieuse d'autres sectes naissantes.

A peine s'était-il écoulé un siècle depuis l'établissement du Mahométisme, que les hérésies travaillaient et morcelaient ce grand corps. « Les mages ou adorateurs du feu, dit un auteur » musulman, furent divisés en 70 sectes, les Juifs en 71, les » chrétiens en comptent 72, et nous autres nous en avons 73. » La détermination précise de ce nombre repose sur un *hadiz*, ou sur une parole du prophète qui aurait dit : « Il arrivera que mon » peuple sera divisé par 73 religions, et dans ce nombre une seule » sera la véritable, celle que moi et mes compagnons nous sui- » vons. Quant aux autres sectes, elles iront toutes au feu éternel. »

Nous allons examiner quelles sont ces hérésies : la première comprend les opinions des hétérodoxes, touchant les attributs et l'unité de Dieu. Ils portent le nom de *motezales* ou dissidens, dénomination qui correspond à peu près à celle de pharisiens en hébreu [1]. Voici, d'après Elsharestan, en quoi consiste leur erreur :

Dieu, disent-ils, est éternel, et l'éternité est l'attribut propre de son essence; il n'a même aucun autre attribut éternel, c'est-à-dire que Dieu connaît tout, en vertu de sa propre essence, qu'il est tout-puissant et qu'il subsiste par cette même essence, et non point en vertu de son omniscience, ou d'une toute-puissance, ou d'une vie inhérentes à son être de toute éternité; car, si ces attributs participaient à son éternité, qui est son attribut essentiel, ils participeraient aussi à sa divinité.

Cette secte, qui mit la plus vive ardeur à défendre son opinion, raisonnait avec assez de justesse dans le point de vue où

[1] פרש, *Separavit, divisit*. Voir Josephe, *Ant. Jud.*, XIII, 23.—Goodwin, *Ant.* Hist., x.—Drus., D. 3, *Sect. Jud.*—Cosri, *Buxt.*, 113.

elle se plaçait. En effet, objectait-elle aux autres musulmans, vous condamnez les Chrétiens parce qu'ils distinguent dans la substance divine trois propriétés, et pourquoi cela, si vous-même vous en reconnaissiez huit ou neuf? vous êtes encore plus infidèles qu'eux. Dieu est un dans son essence, il est indivisible et sans attributs, et quiconque admet un attribut, renonce au dogme de l'unité, et reconnaît deux Dieux.

Les partisans d'*Hodaïl* leur répondent, que refuser à Dieu toute espèce d'attribut, c'est vouloir ne pas comprendre son être, autant qu'il peut être compréhensible à notre intelligence, parce que la substance infinie, seule et dénuée de toute propriété qui la rende saisissable, est ce qu'il y a de plus incompréhensible, et qu'en conséquence ils sont moins avancés que les idolâtres qui se formaient une idée quelconque de la divinité. Si nous disons que Dieu sait tout par son essence, qu'il peut tout par son essence, et qu'il vit par son essence; nous disons aussi que la science, la Toute-Puissance et la vie ne sont que son essence même; nous ne la divisons point, et nous ne faisons que déclarer les manières d'être sans lesquelles elle nous est incompréhensible.

Isa, surnommé *Merdad* ou *Mozdar*, donna naissance à une autre secte, en prétendant que l'Alcoran avait été créé, et qu'il pourrait se trouver parmi les Arabes un homme assez habile et assez éloquent, pour composer une œuvre semblable, si un certain respect n'empêchait généralement les savans de prétendre à cette distinction. Mahomet ayant dit que celui qui soutiendrait que l'Alcoran avait été créé, serait regardé comme un impie ou un incrédule, un *kafir*, on peut juger combien les Musulmans orthodoxes devaient avoir en horreur ceux qui défendaient une erreur aussi coupable, selon eux; aussi ne faut-il pas s'étonner que certains khalifes aient suscité des persécutions terribles contre ces sectaires, et qu'ils les aient punis de mort, lorsqu'ils ne voulaient pas rétracter leur hérésie. Cependant *Mozdar* objectait à ceux qui l'accusaient d'hétérodoxie, que reconnaître l'Alcoran, comme éternel, c'était détruire la notion même de Dieu, puisque l'on admettait ainsi deux êtres coéternels. D'autres cherchèrent un milieu entre l'opinion qui faisait l'Alcoran, un livre existant de toute éternité, et l'autre opinion

qui le considérait comme créé postérieurement. Dieu, disaient-ils, a conçu de toute éternité l'Alcoran dans sa pensée, mais il conserve cette œuvre typique dans le ciel; celle que nous possédons n'en est qu'un reflet ou une ombre qui est notre production et qui nous appartient; si c'était la même œuvre, il s'en suivrait que le même être peut se trouver en même tems dans deux lieux différens; chose absurde.

Il se trouva aussi chez les Musulmans, comme autrefois parmi les Juifs et les Chrétiens, une secte d'*Anthropomorphistes*, affirmant qu'il fallait entendre littéralement les différens passages de l'Alcoran qui nous représentent Dieu, comme ayant des pieds, des mains, des yeux et des oreilles. Ils pensaient que Dieu pouvait être palpé, et saisi avec la main; que tous les vrais musulmans qui parvenaient au terme de la pureté ou de la perfection avaient le bonheur d'embrasser deux fois leur Seigneur, une fois dans cette vie, avant leur mort, et l'autre dans le ciel. Les théologiens, qui s'élevaient un peu plus haut que les autres, pensaient que les organes du corps de Dieu ne pouvaient être assimilés aux nôtres, parce qu'ils étaient d'une nature beaucoup plus parfaite. Le principe sur lequel ils faisaient reposer leurs raisonnemens, c'est que Dieu ayant créé l'homme à son image, il devait par-là même aussi ressembler à l'homme, et d'un autre côté, ils empruntaient plusieurs de ces idées aux Juifs, qui les avaient répandues dans le Talmud, lesquelles semblent conduire à l'anthropomorphisme, comme par exemple ce passage, entre cent autres, où il est dit : « Que Dieu, à chaque veille de la nuit, crie d'une voix semblable à celle du lion rugissant : Hélas! j'ai dévasté ma maison, j'ai livré aux flammes mon temple, et j'ai dispersé par l'exil, chez les autres peuples, mes enfans. »

Cette secte des *assimilans* eut de violens adversaires, et quelques-uns furent jusqu'à déclarer que quiconque, en lisant ces passages de l'Acoran : *J'ai créé le ciel et la tere avec mes mains;* et cet autre : *Le cœur du vrai croyant est entre les doigts de la main du Dieu miséricordieux*, faisait un geste comme pour exprimer l'acte de Dieu, méritait qu'on lui coupât la main ou qu'on lui arrachât un doigt. Plusieurs des anti-assimilans poussaient le scrupule jusqu'à prononcer dans une langue étrangère,

comme le persan ou le turc, les mots *pieds* et *mains*. etc., etc., toutes les fois qu'ils se rencontrent dans l'Alcoran.

Cette secte qui suppose dans ses auteurs une force d'esprit philosophique totalement nulle, puisqu'elle se borne à juger le Créateur d'après la créature, ou l'être inconnu, tout-puissant, selon les conditions de l'homme, être faible et impuissant; cette secte, dis-je, eut une portée moins grande et gagna un nombre d'adeptes restreint, lorsqu'on le compare à celui de certaines autres hérésies qui naissaient de questions fort graves, lesquelles ont préoccupé de tout tems la pensée de l'homme, et l'ont jeté dans les erreurs les plus dangereuses, dès qu'il a cessé d'écouter sur ce point l'oracle de la tradition. Nous voulons parler ici de deux sectes, nommées les *Khadares* et les *Jabares*; elles ne se proposaient rien moins que de résoudre quelle est la part de Dieu et de l'homme dans l'acte humain; à savoir si l'homme est totalement nécessité ou libre; ou bien encore, s'il y a simplement dans ses actes une concomitance de la part de Dieu.

Les *Khadares*, ou ceux qui accordent davantage au libre arbitre de l'homme, furent accusés par leurs adversaires de reproduire les opinions du magisme ou des dualistes, en séparant totalement l'homme de l'influence divine, et en le faisant proprement le créateur de ses actes. Ce qui embarrassait surtout les théologiens controversistes des deux partis, c'est que la question du mal se trouvait au fond de l'autre. En effet, disaient les *Khadares* aux *Jabares*, nous reconnaissons l'homme comme unique auteur du mal, et nous avons horreur de l'attribuer à Dieu, l'être souverainement juste et bon, qui est seulement l'auteur du bien; que si nous admettons dans le monde deux principes, l'agent du bien qui est Dieu, et l'agent du bien et du mal qui est exclusivement l'homme, nous ne retombons point pour cette raison dans l'erreur des dualistes de la Perse, qui admettaient deux êtres coéternels et égaux en puissance, chose impossible, surtout lorsqu'ils sont ennemis et contraires. Quant à vous, en refusant à l'homme sa liberté, et en supposant sa volonté essentiellement prédéterminée par la volonté divine, vous faites Dieu l'auteur de ses fautes et de ses crimes comme de ses bonnes actions, et vous placez le mal dans la divinité.

Un des défenseurs de l'opinion des *Jabares* répondaient aux objections de ses adversaires par cet argument allégorique, tel que les aiment les Orientaux. « Adam, dit-il, se disputait un jour » devant Dieu avec Moyse sur la même question. Moyse lui dit : » c'est toi, ô Adam! que Dieu a créé de sa main, qu'il a vivifié » de son souffle, qu'il a fait adorer par ses anges et qu'il a placé » dans son paradis; n'est-ce pas ton péché qui ensuite en a » chassé toi et le genre humain? — Adam lui répondit : c'est toi » Moïse que Dieu a choisi pour son législateur, et à qui il a re- » mis ses tables où tout est expliqué; c'est toi qu'il a appelé à ses » entretiens mystérieux; mais combien d'années avant que je » fusse créé, fut écrite la loi? — Quarante ans auparavant, répon- » dit Moyse. — N'y as-tu pas lu, répartit Adam, ces paroles : Adam » s'est révolté contre son Seigneur et s'est égaré? comme Moyse » en convenait, pourquoi, lui dit Adam, me fais-tu un crime » d'avoir fait ce que Dieu avait écrit que je ferais, quarante an- » nées avant que je vinsse au monde! »

Les uns et les autres n'étaient pas dans le vrai : les *Kadares*, en déifiant la volonté humaine, les *Jabares*, en l'anéantissant, et aucun des deux partis n'avait une opinion claire et raisonnée du bien et du mal.

La question de la peine infligée au pécheur après sa mort a suscité de longs débats parmi les théologiens musulmans. La raison de la divergence des opinions sur ce point, vient de ce que l'Alcoran ne s'exprime pas avec clarté sur le châtiment réservé aux croyans morts en état de péché. Mahomet répète assez souvent, dans son Evangile, que les incrédules ou *kafirs* demeureront éternellement dans l'*enfer* [1]; cette menace est tellement

[1] Une nouvelle preuve que les Mahométans ont emprunté aux Juifs les principales croyances de leur religion, c'est que les deux mots exprimant les lieux de récompense pour les justes ou de châtiment pour les méchans, c'est-à-dire le paradis et l'enfer, sont les mêmes que ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament; avec cette différence, que, restant toujours bien au-dessous du dogme Chrétien spiritualisé, ils se sont arrêtés, pour le paradis, à l'idée de l'Eden de la Genèse. Ainsi, ils le nomment jardin, *Gannaton*, mot qui est évidemment le mot גַן. L'enfer est la *Géhenne*. Et il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici l'origine de ce mot. Composé des mots גֵי et הִנֹּם, il signifie proprement la *vallée de Hin-*

prodiguée, qu'elle semble revenir souvent comme une espèce de formule ou de malédiction accessoire. Ainsi nous autres chrétiens, sommes condamnés irrévocablement à l'enfer; le péché de notre incrédulité n'a aucune rémission. Mais quel sera le sort du méchant circoncis durant sa vie et portant le turban ! Quelques-uns, comme *Mokatel* de la secte des *Morjiens*, pensent que le péché ne nuira pas au sort du croyant qui reconnaît le dogme de l'unité divine, et qu'il n'entrera pas dans le feu. La foi l'absout et le purifie suffisamment. D'autres casuistes croyant cette opinion trop relâchée, puisqu'elle n'oppose aucun frein aux passions des hommes, l'ont attaquée, et ont dit qu'au jour de la résurrection, le méchant étant suspendu par la main de Dieu sur le pont jeté sur la Gehenne, souffrira dans le feu des tourmens proportionnés à l'énormité et au nombre de ses crimes; mais qu'après un certain laps de tems fixé par la sévérité du souverain Juste, il sera introduit dans le jardin de la félicité éternelle.

Les orthodoxes admettent, comme les Chrétiens, l'éternité des peines, seulement ils distinguent le châtiment du *kafir* de la peine réservée au *croyant*, et ils pensent que le Musulman, élevé d'un rang au-dessus de l'infidèle sera tourmenté moins rigoureusement. Quelques hérétiques, qui nient à la fois l'existence du paradis et de l'enfer, prétendent que l'on doit entendre par le lieu de délices promis aux élus, la somme des biens concédée à quelqu'un durant cette vie; et par la *Gehenne*, au contraire, les maux qui doivent affliger sur cette terre l'homme mauvais.

non, dont il est question dans Josué, xv, 8. Là, il y avait un lieu élevé. où l'on avait bâti un édifice nommé *Tophet*, célèbre par les sacrifices des enfans à Moloch. Et ce nom lui avait été donné, suivant l'explication de certains étymologistes, a cause des thupphim תופים, espèces de tambours que l'on frappait fortement pendant la cérémonie pour couvrir les cris de ces innocentes victimes. (Voy. *Jer.*, 7. 31. 19. 2.). Le roi Josias profana cette vallée en y faisant jeter les cadavres des criminels et toutes les immondices de la ville, afin de rendre ce lieu abominable aux Israélites, toujours enclins à l'idolâtrie (2 *Reg.* 23, 10.). Par la suite, les prophètes et les écrivains sacrés désignèrent cette vallée comme le lieu où les méchans entendraient la lecture de la sentence fatale, et où ils devaient être punis éternellement. Notre Seigneur Jésus-Christ se conformait à la tradition, lorsqu'il condamne les méchans à aller brûler dans la Géhenne : Εἰς τὴν γεένναν τοῦ πυρός. *Mat*, 5. 22.

Un fait digne de remarque, c'est que, dans le Mahométisme, la *tradition* est considérée comme le criterium de l'orthodoxie. C'est elle que l'on désigne sous le nom de *Sunnat*, et les observateurs des règles qu'elle contient, prennent le nom de *Sunnites*. On doit encore comprendre dans ce dépôt de traditions concernant les paroles et les faits, soit du prophète et de ses femmes, soit de ses principaux disciples, les commentaires et les explications données par les quatre principaux docteurs de la loi qui sont *Hanifa*, *Malik*, *Shaffei* et *Hanbal*, que l'on peut appeler les quatre premiers pères de la partie généralement reconnue comme orthodoxe de la religion musulmane. On leur donne le nom des quatre *Imanes* ou prêtres par excellence; et bien qu'ils diffèrent quelquefois dans leurs décisions et leurs jugemens, néanmoins tous ceux qui les suivent et les reconnaissent sont considérés comme appartenant à la grande communion des *Sunnites*.

En dehors de ce grand corps de fidèles, et dans un autre ordre distinct de celui des différentes hérésies que nous avons énumérées, se développe une autre branche ou communion religieuse importante et fort nombreuse, puisqu'elle embrasse tout le royaume de Perse; elle est connue sous le nom de *Shiites* ou *Sectateurs*. Elle est née plutôt d'un différend politique que d'une controverse théologique. Voici à quel sujet [1] :

Mahomet mourut comme autrefois le grand Alexandre, sans désigner expressément quel serait son successeur. Il arriva de là que les voix se trouvèrent partagées entre Aboubekre, beau-père du prophète et Ali, son cousin. Ceux qui soutenaient les droits de ce dernier alléguaient pour raison qu'il était le premier converti et le plus ancien dans la foi, et qu'il avait eu pour épouse Fatime, la fille unique de Mahomet. En outre les *Shiites* affirment que l'ange Gabriel, en descendant du ciel pour venir annoncer au prophète sa mort prochaine, le rencontra dans le lieu appelé *Koum-el-Ghouder*, et que là il lui recommanda de transmettre ses droits à Ali. C'est en commémoration de cette désignation expresse et miraculeuse que le 18 du mois de Zoulhadjé on célèbre dans les mosquées de la Perse la fête

[1] Voy. *Bar-Hebræus*, Chron. Syria. Dynas. x.

de *Ghouder* ou de l'*Etang*. Si Ali a été l'unique héritier du pouvoir spirituel du prophète, il a dû le transmettre à ses descendans, et par conséquent il faut regarder comme des usurpateurs les trois kalifes Aboubekre, Omar, Osman. Comme les quatre grands Imans ont rédigé le corps de la sunnat, en s'appuyant sur l'autorité de ces trois premiers califes, les uns et les autres sont également en horreur aux *Shiites* qui croient que la famille du prophète a été seule dépositaire de l'orthodoxie et que les parens de Mahomet doivent toujours être plutôt crus et suivis que les autres.

Les guerres sanglantes, qui s'élevèrent et se prolongèrent entre les Alides ou partisans d'Ali et les partisans des califes, alimentèrent et accrurent la haine religieuse qui divisait les *Shiites* et les *Sunnites*. Leur aversion est telle qu'aujourd'hui encore le chrétien ou le juif est plutôt toléré par les gens de cette double croyance, qu'un membre de l'une de ces églises ne l'est par l'autre, qui lui est opposée. Ce que les *Sunnites* regardent comme saint et sacré, devient par là même profane et haïssable au *Shiite* [1]. Leur unique point de contact consiste en ce que les uns et les autres reconnaissent l'Alcoran comme le livre divin de leur prophète et le fondement de leur religion. La cause première qui perpétue leur discussion, c'est que la passion porte les théologiens des deux partis à dénaturer réciproquement leur foi et à se représenter sous les couleurs les plus odieuses, en se prêtant mille absurdités pour légitimer par ce moyen leur scission et se donner un droit apparent.

En résultat, nous voyons que chez les Musulmans, comme chez les Chrétiens, il y a une église ou communion regardée seule comme orthodoxe. C'est celle qui repose aussi sur la tradition et sur l'autorité générale des fidèles, tandis que toute explication de leurs prétendus dogmes qui n'a d'autre fondement que l'opinion de certains théologiens, est considérée comme hé-

[1] Les dix premiers jours du mois de Moharem, les Shiites font un deuil public pour pleurer la mort de Hussein et de Houssoun, les fils d'Ali. Ils poussent des cris lamentables, et se meurtrissent le corps de coups. S'ils rencontrent des Sunnites, ils se font un devoir de les insulter et de les maltraiter, maudissant les trois premiers Kalifes et surtout Omar.

rétique, et ceux qui y adhèrent sont des sectaires. Maintenant il ne serait pas difficile de prouver à l'église orthodoxe des Musulmans qu'elle n'est elle-même qu'un rameau détaché du grand arbre de vie de l'église catholique ou universelle, et que tous les fragmens de vérités qu'elle renferme ne sont que des lambeaux empruntés par leur prophète au Judaïsme et au Christianisme. Que si les vrais Croyans s'appliquaient à eux-mêmes le principe qui leur fait distinguer les dissidens et leurs opinions erronées, ils pourraient reconnaître que leur symbole entier est une altération de la révélation primitive conservée spécialement par les Juifs et complétée par l'Evangile.

Nous nous proposons de faire connaître dans un autre article le *Sophisme* ou la doctrine des *mystiques de la **Perse***, laquelle offre de grandes analogies avec celle des Illuminés modernes. Nous dirons aussi ce qu'est le *Wahabisme*, nouvelle secte qui s'est manifestée vers la fin du dernier siècle dans le sud de l'Arabie, et qui, présentant les caractères d'un vaste protestantisme ramené aux formes sévères et simples du méthodisme, pourra prochainement opérer au sein de l'Islamisme une réforme importante.

EUGÈNE BORÉ,
De la Société Asiatique de Paris.



Littérature religieuse.

PUBLICATIONS CATHOLIQUES.

Annales des Sciences religieuses, de Rome. — Revue de Dublin, de Londres.

Il se publie depuis quelque tems à Rome, un journal qui est bien digne de fixer l'attention de tous les amis des sciences et de la religion. Nous voulons parler des *Annales des sciences religieuses* [1] que dirige M. l'abbé *Ant. de Luca*, et auxquelles coopèrent, le marquis *Char. Antici*; M. *Barola*, professeur de philosophie morale au collége urbain de la Propagande; M. *Cullen*, recteur du collége irlandais; M. *Esslinger*, ancien ministre protestant converti, que nos *Annales* ont compté parmi leurs rédacteurs [2]; M. *Lojacono*, procureur général des Théatins; M. *Mazio*, docteur en philosophie; M. *Reisach*, recteur du collége urbain de la Propagande; M. *Rosani*, procureur général des écoles pies; M. *Theiner*, docteur en philosophie; M. *Ungarelli*, professeur émérite de théologie; et enfin M. *Wiseman*, recteur du collége Anglais et professeur de langues orientales à l'Université romaine. On ne pouvait que bien augurer d'un ouvrage qui s'annonçait sous de tels auspices; ajoutons que, pour notre part, le succès a dépassé nos espérances. Nous le publions avec d'autant plus de plaisir, que l'on dirait que la même pensée qui nous dirige dans nos travaux, guide aussi les savans rédacteurs des *Annales romaines* dans le choix des matières qui remplissent leurs colonnes. Cette pensée, c'est de prouver que la science actuelle, bien loin d'être hostile à la religion, revient à elle,

[1] *Annali delle scienze religiose, compilati dall'ab. Ant. de Luca,* grand in-8° de 160 pages, paraissant tous les deux mois, depuis juillet 1835; prix 12 paoli romains ou 7 fr. 30 pour un semestre. S'adresser au bureau, *in via delle Convertite a Corso*, N° 20.

[2] Voir un article sur la *Réunion de tous les Chrétiens dans une même Eglise*, dans le N° 4, tom. 1, p. 207, 1830.

et peut fournir des armes pour faire disparaître les nombreux préjugés que la philosophie du 18e siècle s'était plu à accumuler sur toutes les questions religieuses. Les preuves de cette vérité sont puisées en grande partie dans les journaux littéraires et scientifiques français, anglais et allemands [1]. Dogme, morale, philosophie, théologie, histoire, archéologie, tout est mis à contribution pour la défense de notre foi. Tantôt ce sont des extraits consciencieux et étendus, tantôt des réfutations savantes, et faites avec ce ton modéré et cette parole charitable que l'on trouve maintenant dans la bouche des vrais savans. Les *Annales des sciences religieuses* sont destinées à faire connaître, en Italie, les progrès et les découvertes qui se font dans les autres parties du monde; elles serviront en outre à unir entr'eux tous les écrivains chrétiens qui, dans différentes parties du globe, travaillent à rendre à notre religion le rang qui lui appartient parmi les sciences. Pour nous, nous les avons saluées dès leur apparition, comme nos sœurs, et nous formons des vœux sincères pour que long-tems elles prospèrent, et nous fournissent des matériaux comme ceux que nous avons lus jusqu'à ce jour.

Nous allons en ce moment citer quelques passages d'une analyse très-bien faite, d'un ouvrage que le professeur Möhler a publié en Allemagne, ayant pour but de montrer l'*influence que le Christianisme a exercée sur l'abolition de l'esclavage*. Nous avons déjà traité plusieurs fois nous-mêmes cette question, cependant comme ce savant professeur a recueilli quelques témoignages que nous avions ignorés, nos lecteurs seront bien aises de les trouver réunis ici, dans un article qui sera le complément de notre travail.

Mais auparavant, nous demandons la permission de parler d'un autre journal scientifique et catholique qui vient de paraître en Angleterre, sous le titre de *Revue de Dublin*. Ce Journal, qui est publié à Londres, tous les trois mois, comme la *Revue d'Edimbourg* et le *Quaterly Review*, compte pour ses principaux rédacteurs M. Daniel O'Connel, M. le prélat Wiseman, que nous venons de nommer parmi les collaborateurs des

[1] Le dernier N°, t. II, *Fasci.*, 6, contient la traduction complète de l'article sur l'*Histoire de la décadence du paganisme en Occident*, qui se trouve dans le N° 67 ci-dessus, p. 7 de ce volume des *Annales*,

Annales des sciences religieuses de Rome, et M. Michel Quin. Le but des rédacteurs, d'après le prospectus que nous avons sous les yeux, est moins d'attaquer les différentes sectes, que de répondre aux nombreuses calomnies que l'on imprime contre la religion romaine; ils se proposent pour cela de faire un exposé impartial et raisonné des croyances catholiques. Nous n'avons pas encore reçu le premier Numéro, mais nous croyons pouvoir annoncer que, si M. O'Connel y prête son patronage, ce sera véritablement Mgr. Wiseman qui fournira les principaux articles, et qu'il en sera véritablement le directeur. Mgr. Wiseman n'est point à Rome en ce moment, comme l'ont dit quelques journaux qui ont parlé de cette publication; il est à Londres, où il est parfaitement rétabli d'une indisposition qui avait donné des craintes fâcheuses à ses amis. Nous pouvons même ajouter qu'il s'y occupe de la 2e édition de ses *Horæ Syriacæ*, qu'il avait publiées à Rome, et dont nous rendrons compte dès qu'elles auront paru. M. Michel Quin est un jeune avocat, qui s'est déjà fait connaître par un *Voyage sur le Danube*, publié il y a quelque tems. Nous reviendrons sur la *Revue de Dublin*, quand les premiers Numéros auront paru [1].

Voici maintenant les extraits de l'ouvrage de Möhler.

A. B.

DE L'INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE.

Originede l'esclavage. — Ce que les anciens ont pensé de l'esclave — Les Indiens. — Platon. — Aristote. — Les Germains. — Le Christianisme modifia l'idée que l'on avait de l'homme. — S. Paul. — Origène. — Lactance. — S. Jean-Chrysostome. — S. Ambroise. — S. Augustin. — S. Pierre-Chrysologue. — Conclusion.

Quatrième Article [2].

Remontant au principe de l'esclavage, l'auteur établit ainsi son origine et ses premiers développemens :

L'idée de la servitude ne se forma pas tout d'un coup, elle ne prit point instantanément toute son extension. L'homme, dès le commencement, refusant d'obéir à Dieu, devint son seigneur

[1] La *Revue de Dublin* paraît à Londres, chez Booker, Bond-Street; le prix est de 6 schellings, ou environ 7 fr. 40 par Numéro.

[2] Voir notre 2e article dans le N° 60, t. x, p. 429, et notre 3e dans le le N° 63, t. xi, p. 188.

à lui-même; cette indépendance désordonnée ouvrit la voie à une servitude désordonnée aussi. A cet égard se trouve vrai ce vieux proverbe : *Celui qui est lui-même son propre maître est l'écolier d'un insensé;* et cet autre ne l'est pas moins : *Celui qui est son patron à lui-même est l'esclave d'un aveugle despote.* » L'homme, perdant cette noble dignité qu'il trouvait dans la pratique de la vertu, et privé de la liberté des enfans de Dieu, se trouva préparé à supporter la perte de tout le reste. Mais d'autres causes encore se joignirent à celle-là. L'union de l'homme avec Dieu s'étant changée en opposition, des désirs déréglés se réveillèrent sans nombre dans le cœur des hommes. Bientôt ils donnèrent naissance à des contestations qui ne purent se terminer que par la soumission de l'un des deux adversaires engagés dans la dispute. Le vaincu ne put pas se rendre le témoignage qu'il était exempt de toute faute, et peut-être dût-il avouer qu'il avait lui-même été la cause du débat, et par suite de son malheur. Ce nouveau rapport de vainqueur à vaincu paraissait donc aux deux parties presque naturel en cette circonstance. Il ne faut pourtant pas conclure de là que la soumission ait été, dès le principe, poussée à cette extrémité où le tems l'amena plus tard. On ne vit pas dès l'abord l'une des parties ayant des droits sans obligations, et l'autre soumise à des obligations sans avoir de droits. Mais des combinaisons successives finirent par conduire les choses à un tel excès que l'esclave cessant tout-à-fait d'être une personne, ne fut plus que la chose et l'instrument de son patron.

Il ne faut pourtant pas croire que la servitude naquit toujours de la guerre, et de l'assujettissement au vainqueur, qui en était la conséquence. M. Möhler assigne plusieurs autres causes qui, dans la suite des tems, amenèrent le même résultat, telles que la subjection volontaire de l'homme qui, se reconnaissant inférieur à un autre par les facultés de l'esprit ou les forces physiques, se plaçait sous son patronage pour obtenir de lui conseil ou protection.

Nous suivrons avec plaisir l'auteur dans les recherches qu'il fait sur l'opinion que les anciens avaient de l'esclavage et des esclaves.

La pensée que l'esclave était d'une nature inférieure à

l'homme libre fut, on le sait, presque générale avant le Christianisme. Elle était si profondément enracinée par fois dans les esprits, que dans les premiers tems quelques chrétiens même n'en étaient point complétement affranchis, ainsi que nous pouvons le conjecturer de la doctrine établie par la secte des Gnostiques, qu'il existait trois espèces d'hommes, c'est-à-dire les *hommes spirituels* (πνευματικοι), les *hommes animaux* (ψυχικοι) et les *hommes terrestres* (ὑλικοι): doctrine appartenant bien moins au Christianisme qu'au Paganisme, duquel elle fut empruntée, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre.

Les Indiens tiraient de leur théologie sur la préexistence et la transmigration des âmes, l'explication du sort des esclaves. Ces hommes, appartenant chez eux à la dernière de toutes les classes, qu'ils désignent sous le nom de *sudra*, se sont rendus coupables dans leur vie antérieure d'une si grande quantité de fautes, disent-ils, qu'ils sont indignes d'une position plus élevée, et sont réduits à une sorte d'esclavage.

Les Grecs regardaient l'esclavage comme une chose établie par la nature elle-même. Dans son *Traité des Lois*, Platon énonce les opinions qui régnaient parmi les Grecs sur ce point; ce qui fait dire à Athenée que dans l'âme d'un esclave il ne se trouve rien de bon, et qu'un homme sage ne doit rien confier à un esclave. A l'appui de ce sentiment le philosophe cite ces deux vers d'Homère où le poète dit que Jupiter enlève la moitié de leur intelligence à ceux qu'il destine à la servitude.

Aristote pose de la manière la plus claire, et comme un fait qui ne peut se contester, que l'esclavage est dans l'ordre de la nature. Dans son traité de la politique, il regarde l'esclave comme un instrument mécanique de la volonté de son maître auquel il en assigne la propriété absolue. — Il va plus loin encore, et il s'attache à résoudre les doutes de ceux qui penchaient à croire que l'esclavage était un état contraire à la nature. Son raisonnement part de cette maxime que les esclaves sont, sous le rapport tant des facultés intellectuelles que des facultés physiques, inférieurs aux hommes libres, et que l'ordre invariable de la nature étant que l'inférieur obéisse au supérieur, on devait en déduire la conséquence que la servitude n'est pas contraire à la nature. En vain lui objectait-on l'exemple d'esclaves

qui s'étaient distingués par leur intelligence et leur vertu, par leur aptitude aux études philosophiques et au gouvernement des affaires publiques. — Aristote répondait que c'est une règle générale qu'un homme reçoit la naissance d'un homme, un animal d'un animal, que l'homme de bien donne l'être à un homme de bien, et le méchant à un homme vicieux; lorsqu'il en est autrement, on doit considérer cet accident comme une exception à la règle, car parfois la nature manque le but qu'elle voulait atteindre.

Les anciens Germains, tant qu'ils professèrent le Paganisme, ne différaient pas des Grecs, dans l'idée qu'ils avaient de l'esclavage; non-seulement ils plaçaient sur la même ligne la condition des esclaves et celle des animaux, mais ils croyaient en outre que les esclaves avaient une âme d'une nature beaucoup moins noble que celle des hommes libres, et ils concluaient de là que le rapport religieux des premiers avec Dieu était tout différent de celui des seconds. Cette idée était la conséquence légitime de la maxime fondamentale qui régnait chez ces peuples. Les mots *sang noble*, *sang ignoble*, et autres semblables, avaient pour eux une signification particulière, parce qu'ils considéraient le sang comme le siége de l'âme, qui perdait, pensaient-ils, sa plus grande vigueur par l'effet de la servitude. Aussi en Germanie, comme à Rome, les esclaves étaient-ils considérés, non point comme des personnes, mais simplement comme des choses.

De ces idées si généralement admises devaient découler, et découlaient en effet, pour le sort de cette portion de l'humanité, les tristes conséquences dont nous avons signalé l'atrocité dans le premier article publié dans les *Annales* [1].

Au nombre des causes qui avaient fait tomber une si grande, disons mieux, la plus grande partie du genre humain, dans une telle abjection, M. Möhler signale la manière dont le Paganisme envisageait la nature de l'homme, ne la considérant que sous un point de vue terrestre et passager; car alors on ne comprenait pas que l'homme avait été créé pour une fin bien autrement importante que n'était celle de retirer de lui quelque avan-

[1] Voir le N° 7, t. II, p. 23.

tage transitoire, comme s'il se fût agi tout simplement d'un animal, qui aujourd'hui subsiste et demain n'est plus. Le Christianisme, le premier, répandit parmi les peuples cette croyance, que l'essence de l'homme consiste dans un esprit qui doit être immortel, et que le tems présent n'est qu'un passage à une autre vie. La terre, ce monde, tous les rapports sociaux qui s'y développent, perdirent, en présence de cette nouvelle doctrine, la plus grande partie de leur importance; ils ne furent plus que des objets secondaires pour ceux qui avaient foi au Christ et à ses promesses, et saint Paul pouvait s'écrier qu'il *n'existait plus de distinction entre le Grec et le Barbare, entre l'homme libre et l'esclave* [1]. L'Evangile effaçait toute différence, il était le même pour tous.

Les Pères de l'Eglise, qui suivirent les apôtres, n'ont rien laissé dans leurs écrits qui eût trait aux esclaves. Il faut arriver au 3e siècle : là Origène, dans son apologie, fait mention des soins pleins de zèle que l'Eglise apportait à la conversion des esclaves. Aussi le Paganisme, avec ses vieux et orgueilleux préjugés, ne manquait pas de reprocher par la bouche de ses savans, à la nouvelle religion, l'admission qu'elle faisait dans son sein de ces *âmes abjectes* et *ignobles*. Celse, le philosophe, n'a garde d'omettre dans ses attaques contre le Christianisme ce moyen de le déconsidérer et de l'avilir aux yeux des païens, et il fallut que le grand Origène prît la plume pour venger la religion de Jésus-Christ, et repousser loin d'elle les conséquences absurdes et flétrissantes que la philosophie prétendait lui appliquer [2].

Les passages suivans de Lactance, qu'on nous saura gré de citer après M. Möhler, prouvent bien quelle sainte égalité le Christianisme établissait et gardait entre ses disciples; je cite l'éloquent apologiste : « Mais quoi, nous dira-t-on peut-être, » n'existe-t-il donc chez nous aucune différence entre les individus; n'y a-t-il pas des riches, des pauvres, des esclaves, des » maîtres ? — Non, répond Lactance, et c'est parce que nous » nous croyons tous égaux, que nous nous appelons du nom de

[1] Non est Judæus neque Græcus; non est servus neque liber; omnes enim vos unum estis in Christo Jesu. *Aux Galates*, ch. III, v. 28.

[2] Origenes adversùs Celsum. Lib. III, N° 44, 54, 18, 52, 55, édition de Delarue.

» frères. Car envisageant toutes les choses humaines, non sous » le point de vue corporel, mais sous le rapport spirituel, bien » qu'à l'égard du premier, il y ait diversité dans les conditions, » cependant pour nous, il n'y a réellement pas d'esclaves; » nous les considérons et nous les appelons spirituellement nos » frères, et religieusement nous sommes tous serviteurs de » Dieu [1]. »

Le même écrivain avait posé un peu plus haut ce principe, qui mine par la base les superbes distinctions de la sagesse païenne : « Dieu a voulu que tous les hommes fussent égaux, c'est-à- » dire pareils. Il a établi pour tous la même règle de vie, tous » il les a fait naître pour la sagesse, à tous il a promis l'immor- » talité, aucun n'est privé de ses bienfaits. De même qu'il a » donné également à tous la même lumière, que pour tous il » fait couler les fontaines, produit la nourriture, et répand le » calme du sommeil; de même aussi il accorde à tous la justice » et la vertu. Pour lui, il n'y a ni maître ni esclave; car s'il est » père de tous les hommes, tous les hommes sont libres au » même titre. Celui-là seul est pauvre aux yeux de Dieu, qui ne » pratique point la justice; celui-là seul est riche, en qui se trou- » vent réunies toutes les vertus. »

Nous arrivons avec M. Möhler à saint Jean Chrysostome : personne, depuis saint Paul, ne s'était montré, plus que lui, attentif à ce que le sort des esclaves demandait de soins et de bienveillance. Ce sujet revenait souvent dans ces admirables homélies, qu'il adressait, du haut des chaires de Constantinople, au peuple dont Dieu lui avait donné la conduite; là il rappelait l'origine, la nature de l'esclavage; il disait les outrages que l'humanité avait subis dans la personne des esclaves; puis les changemens que la descente de Jésus-Christ sur la terre, et la doctrine qu'il y avait apportée, ont introduits dans ces idées de liberté et de servitude. — Qui pourrait rappeler tout ce qu'a- vaient de tendre en même tems et de brûlant les paroles qui sortaient de cette bouche si digne, alors surtout, d'être nom- mée *bouche d'or*, au moment où il prêchait la fraternité, c'est- à-dire la bienveillance mutuelle des disciples de la charité entre

[1] Lactant., *Divin. instit.* Lib 1, ch. 16.

les patrons et les esclaves! qu'elles étaient touchantes, ses recommandations et ses prières aux maîtres, pour qu'ils soignassent et instruisissent leurs serviteurs! Il allait, entraîné par la charité, jusqu'à leur inculquer l'idée d'un affranchissement complet; et dans une sainte hardiesse, il ne craignait pas de dire : « Oui, l'esclave est obligé de servir son maître avec » amour, mais ce maître est aussi tenu à une sorte de service » vis-à-vis son esclave, car il doit pourvoir à sa nourriture, à son » habillement, à sa défense. Là où le patron refusera de remplir » ce devoir, aucune loi ne contraindra le serviteur à rester sous » son autorité pour le servir. »

Faut-il s'étonner si de telles paroles, publiées dans la ville de la mollesse et du luxe, soulevèrent contre le saint évêque des plaintes, des murmures et des haines de la part de ceux que de pareils conseils blessaient dans leurs habitudes, leurs intérêts ou leurs passions. Chrysostome ne l'ignorait pas, mais le zèle du pasteur l'emportant sur toute considération personnelle, il s'écriait que quelque pénible que fût ce sujet à l'oreille de ses auditeurs, il ne pouvait s'empêcher d'y revenir sans cesse [1].

A cette époque, dit M. Möhler, beaucoup d'esprits furent travaillés d'inquiétudes et de scrupules sur ce grand fait de l'esclavage; l'on commença à en rechercher l'origine, à scruter les causes qui ont donné naissance à cette institution sociale; et quelques maîtres éprouvèrent des angoisses secrètes en se repliant sur eux-mêmes, et se demandant si leur puissance sur leurs esclaves était bien légitime.

Les paroles de saint Jean Chrysostome, en faveur des esclaves, se répandirent rapidement dans l'Eglise, et par conséquent dans le monde; elles furent reçues comme des oracles, et le sort des esclaves en ressentit l'heureuse influence.

Les Pères de l'Eglise latine ne gardèrent point le silence sur une question qui touchait de si près à l'esprit du Christianisme. Saint Ambroise, le premier parmi eux, s'en occupa avec suite. Il faut voir de quelle manière il parle de la servitude dans plusieurs parties de ses ouvrages, et en particulier dans ses dis-

[2] Οἴδαμεν ὅτι φορτικός εἰμι τοῖς ἀκούουσιν· ἀλλὰ τί πάθω; εἰς τοῦτο κεῖμαι, καὶ οὐ παύσομαι, etc. *Hom.* XI, *in ep.* I, *ad Corinth.*—Hom. XXII, *in epist. ad Eph.* —*Oral in Lazar.*, etc.

cours sur les patriarches, dans son avertissement aux vierges et dans sa lettre à Simplicien; avec quel soin il exalte l'humanité, signale sa vraie grandeur, et tend la main à l'esclave pour le tirer de l'abjection morale, et le relever à ses propres yeux et à ceux des autres hommes.

Avec l'illustre évêque de Milan, M. Möhler présente à la reconnaissance de l'humanité saint Augustin et saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne. — Nous regrettons d'être obligés de passer tous ces noms si rapidement en revue, et surtout de ne pouvoir citer les paroles mêmes avec lesquelles ces lumières de l'Eglise plaidaient en son nom la cause des esclaves dont ils s'étaient faits les défenseurs.

Nous ne suivrons pas non plus le savant écrivain dans le détail des faits qu'il présente comme conséquence de la doctrine de charité prêchée par l'Evangile. Nous ne parlerons ni de ce préfet de Rome, Hermès, qui, sous le règne de Trajan, fut converti au Christianisme par le saint pape Alexandre, et qui mourut martyr, après avoir, le jour de Pâques, donné la liberté, avec des moyens abondans de pourvoir à leur existence, à 1250 esclaves qui reçurent le baptême en même tems qu'Hermès et toute sa famille. Nous ne nous arrrêterons pas non plus à parler de cet autre préfet de la grande ville, Cromasius, que saint Sébastien convertit à la foi, au tems de Dioclétien : c'est ce Cromasius qui, en affranchissant 1400 esclaves qui allaient être faits Chrétiens avec lui, prononçait ces belles paroles : *Ceux qui deviennent les enfans de Dieu, ne doivent plus être les esclaves d'un homme*; enfin nous ne ferons que rappeler le nom de saint Jean, patriarche d'Alexandrie, dont les actes de charité, à l'égard des malheureux esclaves, étaient si bien en rapport avec les discours qu'il prononçait sur ce sujet.

Tous ces faits particuliers ne sont que des traits légers à ajouter au tableau que présentent les premiers siècles de l'Eglise, et dont M. Möhler a tracé l'esquisse avec une érudition si remarquable.

Le savant allemand annonce l'intention de compléter le travail qu'il a commencé; nous l'y encourageons de toutes nos forces, il ne peut être traité par une main plus capable, et nous le suivrons avec intérêt dans la suite de ses recherches.

J. J.

Sciences chrétiennes.

THÉORIE CATHOLIQUE

DES SCIENCES,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A L'ENCYCLOPÉDIE DU XIXe SIÈCLE.

Ce fut une entreprise vraiment bien hardie que celle de ce 18e siècle, lequel n'ayant jamais fait que détruire, voulut cependant un jour édifier, et édifier la science universelle. On sait ce qu'il advint de ce projet gigantesque conçu par ces hommes faibles, séparés des traditions et de Dieu. L'ENCYCLOPÉDIE, résultat de leur travail, fut la véritable Babel des sciences. Quelques critiques sont assez justes, quelques détails sont assez complets, quelques parties sont assez bien exécutées, mais l'ensemble est manqué, faux et nul. Rien ne relie toutes ces connaissances qui cependant sont sœurs; rien n'éclaire ce labyrinthe tortueux ; on sent que l'on se promène au milieu de ruines, ruines, il est vrai, qui annoncent la magnificence de l'édifice d'où elles proviennent, mais dont les arrangeurs modernes ont ignoré l'origine et la destination primitives. Aussi point de grâce, point de suavité, point de chaleur dans ces immenses volumes, mais je ne sais quoi de froid, de lourd, de matériel qui fait mal. Ainsi donc la science ne pouvait se glorifier d'avoir une véritable Encyclopédie.

De là il suit qu'une nouvelle Encyclopédie est nécessaire.

Mais sommes-nous assez riches, assez savans, assez purifiés pour faire une Encyclopédie nouvelle, surtout pour faire une *Encyclopédie catholique*? c'est sur quoi nous avons quelques doutes que nous avons exposés dans le *compte-rendu* du dernier volume des *Annales* [1]. Cependant nous avons ajouté que nous ver-

[1] Voir le N° 66, t. XI, p. 455.

rions avec plaisir, et que nous encouragerions de nos faibles moyens tous les essais qui seraient tentés pour donner à la science une forme et une impulsion chrétiennes.

Or, deux Encyclopédies chrétiennes, au lieu d'une, paraissent en ce moment. Nous aurions bien désiré que les personnes qui sont à la tête de ces œuvres, toutes les deux recommandables, eussent pu s'entendre et se réunir; malheureusement la chose a été impossible, ou au moins ne s'est pas effectuée. Nous aurons donc à juger les deux œuvres l'une indépendamment de l'autre. Aujourd'hui nous parlerons de l'*Encyclopédie du 19e siècle*, à la tête de laquelle M. de Saint-Priest a mis son nom. Ce qui a paru jusqu'à ce jour, c'est l'*introduction*, qui porte pour titre special, *Théorie catholique des Sciences*, par M. Laurentie.

Cette *Théorie* est exposée dans un opuscule d'environ cent pages. C'est peu d'espace sans doute, mais on ne pouvait mieux le remplir. M. Laurentie a su analyser dans ce peu de pages, non-seulement toutes les sciences, mais encore tout ce que ces sciences peuvent avoir de rapports avec le Christianisme.

Or, c'est déjà une grande question, et nous pourrions dire un grand progrès, que d'examiner si toutes les sciences ont en effet des rapports prochains ou éloignés avec le Christianisme. Que penseraient tous ces colosses d'orgueil du 18e siècle, s'ils venaient à se relever de leur pousssière. que penseraient-ils, dis-je, en entendant poser cette question au milieu de cette France, et en face de cette génération savante, qui devait, selon leurs prévisions, replacer le Christianisme dans cette espèce de limbe des ignorans et des imbéciles, d'où ils croyaient qu'il était sorti? Singulière destinée de cette science philosophique! quand elle a commencé à apparaître, ses sectateurs ne la montrèrent d'abord que par lambeaux; c'étaient des précautions; ils n'osaient la livrer à toute sa force; ils semblaient dire: « nous convenons bien qu'elle est opposée au Christianisme; mais que voulez-vous que nous y fassions? c'est la vérité. Le Christianisme nous a des obligations; que serait-ce, si nous faisions dire à cette science tout ce qu'elle peut dire? elle écraserait la religion et le monde...... » Et ce disant, ils écrasaient en son nom et petit à petit, la religion et le monde. — Mais

voilà que les jeunes gens de ce siècle se sont épris d'un amour forcené pour cette philosophie ; ils ont voulu la voir telle qu'elle est; ils ont délié sa langue, déchiré ses voiles, et ils n'ont plus trouvé dans cette prétendue divinité qu'une femme honteuse, souillée de duplicités et d'avances mille fois refusées..., et ils ont bien vite reconnu en elle la vieille mère au mensonge, cette décrépite entremetteuse de l'erreur!... Et alors ils ont repoussé ses dégoûtantes et faciles caresses, et ils se sont mis à la recherche de la vraie science, et ils l'ont cherchée là où elle pouvait être, dans les traditions de l'humanité. Or c'est là qu'ils l'ont trouvée, la vraie science, fille ingénue du ciel, sœur de la religion, céleste amie de l'homme, qui puise en elle sa joie et sa force, ses inspirations et son amour.

La science, fille du ciel, trouvée, trouvés furent aussi les rapports de la science et de la religion.

Mais comment formuler ces rapports? C'est ce que M. Laurentie essaie de faire dans son court mais substantiel et nerveux opuscule. Pour donner une idée nette de la manière selon laquelle est traitée cette importante question, nous ne pouvons mieux faire que de citer le résumé que l'auteur fait lui-même de son livre dans son dernier chapitre.

La science, si on prend ce mot dans son acception la plus expressive, est la connaissance des réalités, et encore de ce qu'il y a d'intime dans les réalités.

Et comme les réalités ainsi conçues ne tombent pas sous les sens, la science humaine ne les saurait pénétrer par elle-même, puisqu'il ne lui est donné que de saisir les choses extérieures, les formes des êtres, leurs lois tout au plus, ou les faits qui leur tiennent lieu de lois.

La connaissance des réalités est la science de Dieu. Mais Dieu peut la communiquer plus ou moins.

Dieu l'a premièrement communiquée à l'homme, en la renfermant dans la reconnaissance des réalités morales, qui ne sont rien autre chose que les rapports des êtres intelligens. Et par cette simple communication il a jeté dans l'esprit humain tout son germe de développement.

Ce n'est pas sans une pensée d'ordre profondément mystérieux que Dieu a ainsi borné pour l'homme la science des réalités. Ainsi bornée, elle était suffisante encore pour produire toute l'harmonie intellectuelle du monde, sans que cette harmonie dût retenir dans l'immobilité l'esprit de curiosité ou de recherche qui est propre à l'intelligence créée.

Ainsi dans la science humaine il y a deux objets très-distincts, les réalités intimes des êtres, et leurs natures visibles ou extérieures.

Les réalités intimes sont communiquées à l'homme, et plus il en a la notion précise, plus son intelligence est éclairée, et sa science est étendue.

La nature extérieure des êtres est au contraire un objet que la science par ses efforts peut toujours pénétrer davantage. Toutefois la science ne se constitue pas *à priori* par cette pénétration graduelle et successive. Une science est déjà faite dans l'homme, lorsqu'il essaie de réaliser cette connaissance nouvelle; cette science, c'est la science communiquée des réalités.

Il s'ensuit que la science arrive à l'homme par deux voies, par la voie d'autorité et par la voie de recherche ou d'examen.

Mais elle lui arrive d'abord par la première.

C'est lorsque l'homme est formé par l'enseignement ou la révélation des réalités qui constituent la science proprement dite, qu'il applique son intelligence à la découverte des choses qui sont en dehors de cette connaissance....

Voilà en peu de mots tout notre système philosophique des sciences.

La pensée chrétienne y est partout apparente, parce que la nécessité de la soumission y est partout démontrée.

Et cela même, c'est le Catholicisme.

Sous notre plume Catholicisme et Christianisme, c'est une identité.

Le Christianisme est nul s'il n'est pas catholique; et le Catholicisme est nul aussi s'il n'est pas chrétien Nous en avons dit la raison; c'est que le principe chrétien est la soumission, et le principe catholique est l'autorité; deux principes qui se correspondent et sont nécessaires l'un à l'autre, puisque la soumission sans l'autorité, ou l'autorité sans la soumission, c'est une égale chimère.

Or une chose digne de profonde admiration, c'est de voir avec quel ordre Dieu ayant constitué l'intelligence humaine sur cette base première de l'autorité, lui a permis ensuite de se féconder elle-même en se repliant sur les notions communiquées, et les faisant servir à la connaissance et à l'examen de la nature tout entière.

L'autorité et la réflexion, c'est le double pivot de la science.

Il y a des sciences où l'autorité est plus manifeste; il y en a d'autres où la réflexion est plus libre. Mais en toutes l'autorité commence, et en toutes la réflexion achève le travail par lequel la connaissance arrive à sa plénitude.

Il appartient donc à la philosophie de faire cette double part de la foi et de l'examen, dans la théorie raisonnée des sciences, et à cette fin, elle doit être ou se faire catholique, sous peine de franchir toutes les bornes et de sacrifier, tantôt l'examen, pour s'abîmer dans l'extrémité du fatalisme, tantôt la foi, pour expirer dans les misères du doute....

Il est manifeste que seul le Christianisme a dit à l'homme la raison de ses connaissances; seul il en a fait un système d'unité et d'harmonie; seul il a révélé la loi morale des êtres; seul il a constitué la science en un mot, avec sa certitude logique, et son universalité presque divine.

Sans le Christianisme la philosophie des sciences ne se fût pas même offerte à l'esprit de l'homme comme un objet de doute ou d'examen possible.

Et qu'est-ce que la perfection d'un art partiel, et même du plus beau de tous les arts, de la poésie qui les embrasse et les féconde tous par son inspira-

tion, auprès de la magnifique unité des sciences, que le Christianisme rattache par ses anneaux d'or à la pensée éternelle, à Dieu? qu'est-ce que les œuvres du génie, que Dieu sème dans l'humanité, comme il sème les étoiles dans le firmament? qu'est-ce que ces feux isolés et ces flammes resplendissantes, auprès de tout le système du monde intellectuel, tel que le Christianisme nous l'expose rayonnant de ses clartés?

Toutefois ayant d'abord saisi ce grand caractère de la science qui embrasse tout l'ordre de la création, il est permis de revenir à cette comparaison des travaux de l'esprit humain, dans les deux ordres d'inspiration mythologique ou chrétienne, que la critique a si souvent examinée de nos jours.

Sans penser en effet que le Christianisme ait été révélé à la terre pour la simple perfection de l'art humain, on peut bien dire que la lumière qu'il a versée dans l'intelligence, en rectifiant toutes ses pensées, a naturellement perfectionné ses œuvres.

Cette courte citation suffira pour donner une idée de la pensée principale qui a présidé à l'ouvrage; tout le traité est écrit avec ce style élégant et facile, qui semble se jouer avec les difficultés, parvient à éclaircir les questions les plus obscures, et fait ressortir les points les plus cachés de la science, en les colorant de je ne sais quelle lumière qui brille et échauffe en même tems. Nous formons des vœux pour que tous les articles de l'*Encyclopédie du 19e siècle* soient faits avec cet esprit, cette mesure et cette profondeur; à coup sûr, ce sera alors un excellent ouvrage.

Nous croyons n'être que juste, en faisant cet éloge de la *Théorie catholique des sciences* de M. Laurentie; cependant comme les *Annales* n'ont pas coutume de louer ou de blâmer un auteur, sans fournir à leurs abonnés le moyen de juger par eux-mêmes si le jugement est fondé, nous allons choisir une des questions traitées par M. Laurentie, et l'insérer en entier. La question, à laquelle nous donnons la préférence, est celle qui traite de la *science historique*. Ce morceau nous convient d'autant plus qu'il peut servir à justifier et à expliquer le plan de recherches que nous faisons dans les *Annales*. Il nous justifiera surtout de la grande importance que nous attachons au remaniement qui se fait des études historiques, et à la grande part que nous leur donnons dans notre journal. Ce sera d'ailleurs un honneur pour nous que de faire entrer dans notre recueil un article de la main de M. Laurentie.

A. Bonnetty.

Sciences historiques.

DE L'IMPORTANCE ET DES PROGRÈS DES ÉTUDES HISTORIQUES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LE CHRISTIANISME.

Importance de l'histoire. — Elle est la démonstration la plus philosophique de la Religion. — Elle est la base de toute la science humaine. — C'est elle qui nous apprend ce que c'est que l'homme. — Elle est venue défendre la Religion attaquée par la science et la philosophie. — Enumération de toutes les sciences que l'histoire a fait parler en faveur de la Religion. — Le Christianisme est la véritable philosophie de l'histoire.

Peu s'en faut que nous ne fassions de l'HISTOIRE la première des sciences. Du moins elle les embrasse toutes sans exception dans son domaine. L'histoire embrasse l'homme, la famille, la société, l'humanité. L'histoire touche au berceau du monde. Elle suit le mouvement des êtres; elle voit naître la création; elle entend et elle voit Dieu conversant avec l'homme; elle recueille les premiers accidens de la vie humaine; elle a le secret des misères qui couvrent la terre; elle voit se former les peuples; elle garde la mémoire des crimes et des expiations; rien ne lui est voilé, et par elle l'homme, à quelque point qu'il soit jeté dans l'immensité des tems, peut toujours avoir la révélation des mystères qui l'enveloppent, et l'explication des doutes qui le désolent.

En un mot l'histoire est comme une philosophie où vont se dénouer toutes les difficultés des philosophies qui ont l'homme et le monde pour objet.

Nous cherchons l'unité des sciences; elle est dans l'HISTOIRE.

L'histoire est en dernière analyse la raison de toutes les

croyances de l'homme. Comment en serait-il autrement? La pure théorie ne saurait être propre à l'humanité. Tout pour elle se réduit en faits constatés en quelque sorte, jusqu'à la religion, la science des purs rapports des êtres intelligens avec Dieu, suprême intelligence.

En effet ces rapports, en tant qu'enseignés ou montrés à l'homme, lui deviennent des faits, ne fût-ce que dans leur mode de révélation. Et il les croit avant de les comprendre.

C'est pourquoi la démonstration la plus philosophique de la religion, c'est l'HISTOIRE.

La philosophie, par ses efforts de raisonnement, arrive bien à montrer les lois des faits de l'humanité, mais l'histoire les avait d'abord indiqués à la philosophie.

On ne fait pas attention à cet ordre harmonique qui met l'histoire, ou les faits de l'humanité, avant la philosophie ou la réflexion.

Dans toutes les choses de la vie morale il en est ainsi. La science des devoirs serait futile, si l'histoire ne la précédait; car c'est l'histoire qui dit à l'homme l'origine des lois formelles de son existence.

De même dans la vie sociale. Comment la philosophie démontrera-t-elle la société, si l'histoire ne la lui montre comme un fait primitif indépendant de l'homme même?

Sans l'histoire, il n'y a point de science humaine.

Pauvre science humaine! Le premier soin qui la travaille est de détruire l'histoire; c'est comme si elle se détruisait elle-même.

Pour ne parler que d'un seul fait historique, mais du fait auquel sont attachés tous les anneaux de l'histoire, du fait de la création, n'est-il pas visible qu'en le faisant disparaître, la science des tems modernes couvrait le monde d'une vaste obscurité?

Car enfin l'homme a commencé sur la terre. Il est trop visible qu'il n'est pas éternel, lui, être chétif qui naît et meurt dans la faiblesse et la honte; lui frappé de tous les stygmates visibles de la destruction.

Que la science donc recule, tant qu'il plaît à son caprice,

l'apparition de l'homme sur la terre, afin de donner un démenti à l'histoire, qui le montre à une époque précise et récente! Plus elle se perd dans les tems, plus elle se ment à elle-même; car si l'homme est antique, la civilisation ne l'est pas. Cette civilisation, nous la touchons partout du doigt, nous touchons ses monumens épars dans les ruines des peuples. Or si la civilisation a commencé à un moment qui n'est pas très-lointain, il va falloir que la science admette une succession antérieure et indéfinie d'âges ou de siècles dans lesquels l'humanité serait restée inféconde! La pensée se perd dans cette simple hypothèse, qui, une fois admise, doit être étendue jusqu'à l'infini.

Mais encore, après tout, il faudra bien toucher à une limite: ainsi ne voulant point de la création à une époque certaine et historique, voilà que la science est contrainte de l'admettre à une époque indécise et hypothétique, laissant ensuite un immense vide, impossible à remplir, et désolant à imaginer. Quelle rêverie!

Revenons à l'histoire, et voyons comment dans la marche des tems elle nous explique l'humanité.

Il est remarquable, qu'ayant établi par le raisonnement la nécessité pour l'homme de déduire ses connaissances morales d'un fait primitif de révélation, l'histoire vienne nous montrer précisément par ses récits que toute la science humaine repose en effet sur une telle base.

L'histoire nous fait assister à l'origine de l'homme, de la famille et des sociétés, et, sans ce souvenir fidèlement conservé, la science humaine ne serait qu'un affreux mystère.

A sa naissance, sous la main de son créateur, l'homme est complet. Ce n'est pas un enfant long-tems bercé sur les genoux de sa mère, et apprenant péniblement à bégayer une langue qu'il ne sait pas, pour exprimer des pensées douteuses encore. C'est une créature achevée, pensante et parlante, douée par conséquent de toutes ses facultés intellectuelles, et répondant pleinement, dès son premier moment d'existence, à la pensée que Dieu a voulu réaliser, en disant en lui-même : *Faisons l'homme!*

Pourquoi la science ne se fixe-t-elle pas à ce souvenir solennel de l'histoire ?

Il lui épargnerait bien des doutes, bien de vaines recherches et de désolantes chimères.

L'histoire explique l'homme par cette simple communication avec Dieu. Elle explique le langage humain ; elle explique la pensée ; elle explique l'enseignement ; elle explique l'universalité de certaines notions qui vivent dans le fond du cœur de l'humanité.

Puis, tout étonnés que nous sommes, de je ne sais quelle fatalité qui pèse sur le front des hommes, et les voyant noyés dans les larmes, et courbés sous le poids des douleurs, souvenons-nous de l'histoire encore, afin d'avoir le secret de cette créature née dans la gloire et tombée dans l'ignominie.

La destinée de l'humanité n'est intelligible qu'à celui qui a ainsi suivi l'histoire de son origine et de sa déchéance. Toute philosophie doit avouer sans cela son ignorance sur toutes les choses qui tiennent le plus à l'objet naturel de ses recherches.

Ainsi l'histoire préside à la science humaine. Elle est comme la lumière de l'humanité, non-seulement dans les faits qui se rapportent à la vie extérieure des hommes et des sociétés, mais dans les faits qui se rattachent à leur vie intime ou intelligente, c'est-à-dire dans les opinions, les mœurs, les arts, les sciences proprement dites, les lois, les cultes, les religions, et la fable même.

L'histoire sans doute n'a point toujours été considérée de la sorte. C'est encore au génie chrétien que nous devons cet agrandissement de ses études. Et voici comment, à chaque besoin des hommes, le christianisme répond par une inspiration féconde, comment, à chaque erreur nouvelle, il répond par une effusion de lumières inconnues.

La science ayant voulu armer l'histoire contre le christianisme, il est arrivé que le christianisme a appelé l'histoire comme un témoin de plus de son vieux droit au respect des hommes.

Que n'a-t-on pas demandé à l'histoire, pour servir d'attaque aux croyances chrétiennes ?

On a fouillé les mythologies antiques. On a fouillé les tems de barbarie et de superstition. On est remonté dans les vieux âges. On a pénétré dans l'Inde. On a interrogé les débris des cultes éteints. On a demandé à la Chine ses titres d'antiquité. On a sondé le sein de la terre pour lui arracher ses monumens mysrieux. On a fait parler l'Orient. On a fait parler les astres mêmes; et comme de toute cette recherche désordonnée des choses inconnues, il devait par hasard sortir des révélations plus ou moins analogues à une pensée primitive qui vit entière et resplendissante dans le christianisme, on a cru toucher le moment où la civilisation tout entière se lèverait sur tous les points du globe pour accuser le christianisme de n'être qu'une imitation de ces souvenirs épars, de ces dogmes confus, de ces folies disséminées dans l'humanité.

Eh bien ! Dieu a voulu laisser aller la science jusqu'au bout de sa curiosité hostile et imprévoyante. Puis, quand tous les monumens ont été recueillis, quand tous les âges ont été explorés, quand le triomphe a paru bien assuré à cette pauvre philosophie, qui voulait se passer d'une révélation, l'histoire, inspirée par le christianisme, est arrivée au milieu de ces souvenirs amoncelés, et s'est prise à remercier la science de ses labeurs, les trouvant bons et profitables, et les coordonnant merveilleusement à cette grande philosophie de l'humanité dont le secret est dans la tradition de nos livres saints.

L'histoire a pris dès-lors un mouvement tout nouveau d'expansion qui a fécondé toutes les sciences, et surtout la *science de l'antiquité*.

Les *mythologies* des tems divers avaient été jusque là un objet de curiosité poétique; elles sont devenues un objet de recherche philosophique et de comparaison traditionnelle.

La *fable* a eu son côté historique; elle a eu son importance morale jusque dans la folie de ses chimères, et dans le scandale de ses orgies.

L'unité a paru même dans l'*idolâtrie*.

Le monde, tel que nous le connaissons par le christianisme, œuvre merveilleuse et divine, s'est retrouvé, quoique informe et incomplet, dans la tradition obscure et dénaturée du monde ancien.

Ainsi l'*archéologie*, la science monumentale du genre humain, a eu sa certitude et sa lumière.

Ainsi la *linguistique* est devenue comme une partie de l'histoire.

Ainsi toutes les sciences, l'*astronomie* comme la *morale*, sont entrées dans son domaine philosophique, et par elle sont arrivées à l'unité, en remontant par elle à une origine commune de toutes les notions de l'humanité.

Certes, l'histoire ainsi agrandie, présente le plus beau spectacle qui puisse être offert à un regard de philosophe; et il faut bien reconnaître que jamais rien de semblable n'eût pu se voir dans aucun système scientifique, en dehors du Christianisme.

Toutefois l'histoire n'a pas perdu son caractère propre, qui semble principalement consister dans la conservation des souvenirs publics de chaque société, ou des exemples mémorables que les grands ou les saints personnages ont laissés au monde.

Mais encore alors elle a retenu cette mission supérieure de faire ressortir de la marche des tems et des révolutions qu'ils produisent, un ensemble moral et une pensée d'ordre qui survit à tous les événemens et plane sur toutes les ruines.

De là, une science qui n'est pas nouvelle, mais qui semble principalement avoir été formée pour un âge comme le nôtre, âge de trouble et de doute, où l'harmonie providentielle a besoin d'être montrée aux hommes. Cette science, c'est la *philosophie de l'histoire*.

Si la philosophie de l'histoire n'était qu'un vague raisonnement sur l'histoire, cette science serait funeste, et même elle ne serait pas une science; elle serait une théorie, non pas même sur les faits, mais à côté des faits de l'histoire.

La philosophie de l'histoire ne voile point le passé; au contraire, elle le tient à découvert, avec tous ses événemens, avec tous ses crimes, avec toutes ses gloires, avec toutes ses erreurs.

Elle suppose donc la connaissance de tout ce qui se rapporte à la vie des nations. Mais cette vie a ses mystères comme la vie de l'homme; et ce sont ces mystères que la philosophie veut éclaircir.

Comment le pourra-t-elle, si elle ne monte au-dessus des puissances matérielles qui se disputent la terre par le ravage, par le meurtre, par la destruction ?

Expliquer l'histoire par les résultats de l'histoire, c'est du fatalisme, et un fatalisme désolant et grossier, avec lequel il n'y a rien de beau sur la terre, ni la vertu, ni le malheur.

Et puis ce n'est pas là une science : c'est encore, sous d'autres termes, un retour au travail mécanique des compilateurs. Des faits et toujours des faits, et dans cette succession des faits, le succès pour toute raison. N'est-ce pas là de quoi anéantir la raison même ?

Non, telle n'est pas la philosophie de l'histoire ; et telle ne la fait pas le Christianisme avec sa haute lumière.

Il y a dans la marche de l'humanité quelque chose qui domine les accidens de la force ou du hasard. Et il le faut ainsi, puisque l'humanité est l'ensemble des êtres intelligens jetés sur la terre, et que la force ni le hasard n'est une loi propre de l'intelligence.

Et toutefois l'humanité s'étant primitivement altérée, Dieu l'a soumise, même dans cet ensemble que nous considérons, à une condition fatale d'expiation.

Cette condamnation formidable, vous la voyez partout marquée au front de l'humanité.

Vous la voyez dans les guerres d'extermination et dans les révolutions sanglantes ; vous la voyez dans la chute des empires et dans les bouleversemens des cités ; vous la voyez enfin dans les mystérieuses calamités qui viennent de loin en loin frapper et meurtrir les races royales, ces images personnifiées de la *puissance* (δύναμις) ; et même alors l'expiation a quelque chose de plus manifeste et de plus terrible. Car l'expiation devant se faire par la souffrance, la souffrance même ressemble mieux à un sacrifice dès qu'elle atteint ce qu'il y a de plus haut ou de plus saint parmi les hommes. Voilà pourquoi, sans doute, l'âme humaine se sent plus profondément émue aux désolations des rois ; et nul ne se défend de cette émotion, pas même ceux qui servent d'instrument à cette loi de l'expiation et de la douleur ; ou bien lorsqu'ils ont rempli leur infernale mission, vous les voyez

se traîner long-tems dans la vie sous un coup d'anathème et de malheur, semblables à ces ensevelisseurs de l'antique Égypte, qui, après avoir touché les morts, s'enfuyaient au désert, poursuivis par la malédiction et le courroux des hommes.

Donc, la *philosophie de l'histoire*, en racontant toutes ces vicissitudes de la gloire et de la douleur, les illumine par une pensée haute qui part du ciel.

La philosophie de l'histoire, c'est, à bien dire, l'intervention de la Providence dans l'humanité. Et sans cela tout reste enseveli dans l'ombre, et l'histoire n'est qu'une succession d'événemens sans nulle conduite et sans nulle raison; et enfin le génie même n'est qu'un accident fortuit, un météore dans l'air, une flamme qui brille et meurt.

L'histoire ainsi matérialisée ne saurait suffire à l'avidité scientifique des hommes; elle ne pourrait tout au plus que la désespérer.

Aussi la philosophie de l'histoire, née de nos jours, a senti bientôt le besoin de sortir du néant que lui avait fait une certaine doctrine de fatalisme qui, voulant expliquer le monde, se contentait de le prendre tel qu'il est, comme un fait subordonné à la loi aveugle de la victoire.

Mais encore, pour échapper à cette fatalité dégradante de la force, il n'y a évidemment d'autre asile que le christianisme. Nulle part ailleurs vous ne sauriez trouver la raison de l'histoire.

Et ici il le faut bien reconnaître, la philosophie de l'histoire se trouvait toute faite, avant même qu'on eût inventé un nom pour la désigner comme science. Et la preuve, c'est que Bossuet, long-tems avant, avait écrit cet ouvrage immortel, ce chef-d'œuvre de la pensée humaine, où il semble qu'on découvre à chaque moment, je ne sais quelle trace de la Providence empreinte sur la ruine des empires et des cités.

C'est le *Christianisme* qui est la véritable *philosophie de l'histoire*, parce qu'il est la *véritable raison* de l'humanité.

La philosophie antique avait profondément médité le mystère de l'homme, mais elle n'avait pas entrevu le mystère de la société.

Aussi l'histoire des anciens, racontée d'une manière si dra-

matique et si pénétrante, n'a pas même un soupçon à laisser échapper sur l'ordre providentiel, où viennent se noyer les catastrophes de toute sorte, et se coordonner les crimes eux-mêmes.

C'est que la raison chrétienne était absente de l'histoire.

Chose merveilleuse à dire ! le Christianisme, comme science, est toute la lumière du monde. Il n'est pas seulement une loi morale supérieure à l'humanité, il est encore la raison de l'humanité.

Il n'est pas seulement une manifestation de Dieu ; il est encore, en quelque sorte, une manifestation de l'homme.

Ainsi toujours nous revenons au Christianisme, non point par une pensée de système scientifique, mais par une loi de nécessité hors de laquelle toute philosophie expire. Voilà la raison humaine ; la voilà complète ; la voilà soutenue dans ses faiblesses ; la voilà illuminée dans ses efforts de curiosité active ; la voilà triomphante de tout le mystère de la société.

LAURENTIE.



Nécrologie.

M. RIAMBOURG,

UN DES RÉDACTEURS DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Qui vidit testimonium perhibuit.
JOANN., XIX, 35.

Un homme qui n'était pas assez connu, un homme d'un esprit élevé, d'une incomparable fermeté de caractère, et en même tems de la vertu la plus naturelle, la plus douce, la plus égale, *simplement simple*, comme on l'a dit d'un autre grand homme de bien, Malesherbes, a été rappelé dans un monde meilleur, le 16 avril!

Ce n'est pas quand sa tombe se referme à peine, que ceux qu'il a aimés peuvent trouver la liberté d'esprit nécessaire pour raconter, avec tout le développement désirable, une vie si pleine et si soudainement brisée. Mais c'est pour l'un d'eux un devoir, d'élever un moment la voix pour dire la douleur de tous, et si, dans les funérailles antiques, l'éloge funèbre du père devait être prononcé par le fils, celui qui écrit ceci ne pouvait laisser à nul autre le soin de payer sa dette.

M. Jean-Baptiste-Claude RIAMBOURG était né à Dijon, le 9 janvier 1776. Son père, greffier en chef du présidial, lui fut enlevé de bonne heure; mais cette épreuve douloureuse ne fit que révéler avant le tems tout ce que valait le jeune Riambourg. Chef de famille avant sa quinzième année, il en remplit tous les devoirs avec une précocité de sagesse toute virile, et l'on peut dire qu'il n'eut pas même d'enfance, tant, dès ses plus tendres années, il se montra l'homme de sa jeunesse, comme il fut dans sa jeunesse l'homme de son âge mûr.

Au collége, c'était l'écolier modèle : il se distinguait déjà par sa piété, par la régularité singulière de toutes ses habitudes, par la gaieté franche, mais tempérée, qui l'a caractérisé depuis. Tous ses condisciples lui sont demeurés fidèles, et ils le seront à sa mémoire, car c'est le privilége des hommes qui ressemblent à M. Riambourg de ne pas perdre un seul de leurs amis. Cette âme naïve, comme toutes les grandes âmes, avait gardé des moindres circonstances de ces premières liaisons l'impression la plus tendre. Il les racontait avec un charme inépuisable, en y mêlant les plus touchantes allusions à ses souvenirs de famille et aux joies du foyer domestique.

L'école Polytechnique fut créée : M. Riambourg y entra des premiers. Il y parut ce qu'il fut toujours, chrétien convaincu, mais indulgent et bon; et si l'on veut bien se rappeler que c'était le tems où Destutt-Tracy s'excusait de consacrer au Christianisme un chapitre de son *Abrégé de l'Origine de tous les Cultes*, parce qu'on ne croyait non plus à l'Evangile désormais, écrivait le philosophe, qu'aux contes de sorciers et de revenans, on pressentira ce qu'il fallait, à 18 ans, d'énergie calme et persévérante, pour professer sa foi sans respect humain, à la face de toute l'école, sous des maîtres d'autant d'autorité et aussi hostiles à la religion que l'étaient alors Monge et Laplace.

La disette de 1795 interrompit les études de mathématiques de M. Riambourg. Il revint à Dijon chez sa mère, mais pour un tems assez court. La médiocrité de son patrimoine et le besoin de s'ouvrir une carrière le ramenèrent à l'école Polytechnique. Mais il ne put tenir à la direction toute matérialiste de l'enseignement qui prévalait alors; il ne voulut point d'un avenir qui lui semblait devoir laisser ses facultés morales oisives, et son âme sans nourriture [1]; il donna sa démission.

Le sentiment des arts, inné chez lui et demeuré très-vif depuis, malgré d'autres préoccupations communément exclusives, le fit étudier quelque tems l'architecture. Mais c'était encore là une étude tombée à l'état de mécanisme, un art matérialisé, pétrifié, sans signification actuelle, avec ses froids

[1] Il s'en est expliqué nettement dans le prologue de l'*Ecole d'Athènes*, page 4.

pastiches grecs, sans vie dès-lors et sans portée. M. Riambourg s'en dégoûta bientôt.

Quelques-uns de ses condisciples suivaient en ce moment à Paris les cours de l'académie de législation, création improvisée et bien incomplète sans doute, mais qui a fait du bien, dans l'interrègne des véritables études juridiques. M. Riambourg se laissa conduire aux leçons de Droit Naturel qui se donnaient dans cette espèce d'école. Il saisit tout de suite ce qu'il y a de moral et de social tout ensemble dans la science du droit; il vit une des plus belles applications de la logique : l'art de combiner les principes de la justice, qui est immuable et éternelle, avec la variété infinie des intérêts humains. L'amour du juste, qui faisait le fond le plus intime de son être, et la rigueur de déduction, qui était l'attribut distinctif de son esprit, se trouvaient également satisfaits, et M. Riambourg fut acquis à la jurisprudence.

Un homme excellent, que la mort nous a enlevé depuis peu, M. Poncet, avait ouvert à Dijon des cours privés de législation; cela s'appelait ainsi. M. Riambourg les suivit avec application, avec succès. Il fut reçu avocat en 1806. Ses contemporains n'ont point oublié ses plaidoieries. Une méthode sévère, une ordonnance parfaite, une rectitude, une lucidité peu communes, tel était le caractère de sa discussion à la barre. Mais ce qui était éminent en lui, c'était l'homme de bien sous la toge; c'étaient une véracité, une impartialité sans exemples, dominant les préoccupations de la cause et l'intérêt chaleureux qu'il portait à ses cliens. Jamais avocat ne s'est fait avec plus de scrupule le juge des parties qui le consultaient. Peut-être ne put-il éviter d'être trompé quelquefois. Il ne s'y habitua point, et le danger seul où se trouve incessamment l'avocat d'accepter de mauvaises causes, sans le savoir, l'éloigna prématurément du barreau.

On venait d'établir des juges auditeurs dans les tribunaux d'appel. M. Riambourg fut attaché en cette qualité au tribunal d'appel de Dijon. C'était en 1808. Sa réputation grandit singulièrement dans ces fonctions en apparence peu brillantes. Fréquemment appelé à siéger pour le procureur général au banc du ministère public, ses conclusions se recommandaient par

une telle perspicacité dans le discernement des faits, par une telle justesse dans l'appréciation des moyens; elles étaient surtout si remarquables par le talent de concentrer toute la discussion sur un point culminant d'où la lumière rayonnât de toutes parts, que, lorsqu'il fut nommé conseiller à la cour impériale en 1812, la voix publique réclamait unanimement ce choix, et l'on put lui appliquer le mot de Tacite : *Fama quoque eligit.*

Juge, son assiduité était exemplaire. Son intégrité n'a jamais été suspecte, même à ceux que les animosités de parti lui rendirent depuis les plus hostiles. C'était un admirable président d'assises. Il conduisait le débat avec un sang froid, avec une sagacité supérieure. Gardien vigilant des droits de la vérité, on cite une accusation capitale où ses questions vives et pressantes arrachèrent à un témoin l'aveu qu'il calomniait le coupable, et où l'on vit à la fois l'accusé et le témoin condamnés, l'un comme meurtrier, l'autre comme ayant inventé des circonstances controuvées pour perdre plus sûrement un ennemi.

Cependant les événemens se précipitaient; l'invasion étrangère était proche. Peu de personnes savent combien l'attitude de M. Riambourg fut noble et digne en ces tristes conjectures.

La Restauration survint. Dès le premier jour, M. Riambourg se trouva légitimiste. Nul n'était plus libre de tout engagement envers l'ancien régime. Mais, à l'âge où le mal indigne le plus, il avait vu les clubs et le directoire. Plus tard, il avait visité et secouru dans leur exil les cardinaux fidèles à Pie VII captif. Ces souvenirs d'époques si diverses ne faisaient qu'un dans sa pensée; et, quand vinrent les cent jours, celui qui avait gardé son ancien serment à Napoléon, en présence des baïonnettes étrangères, et malgré les exigences de la victoire, refusa de lui en prêter un nouveau, et sacrifia sa place à ses convictions politiques.

On n'a jamais accompli avec moins de faste un acte de courage civil plus méritoire. M. Riambourg n'avait reçu de la Restauration aucune faveur. Il était marié, jeune encore, et à peu près sans fortune. Il savait qu'il se fermait toute carrière, si la cause des Bourbons était perdue; il n'hésita point. Bien plus; au retour de Louis XVIII, malgré l'ordonnance du roi, qui rappelait à leurs fonctions tous ceux que les Cent jours en avaient écartés, il demeura deux mois à la campagne, peu

pressé de jouir de l'honneur de sa conduite. Nommé procureur général à son insu, l'un des premiers actes de son administration fut de conserver à la magistrature celui que Napoléon lui avait donné pour successeur.

Ce n'est point au reste dans un recueil aussi rigoureusement fermé que celui-ci à la politique contemporaine, que l'appréciation de M. Riambourg, procureur-général, peut trouver place. Mais, serait-ce après que les hommes de toutes les nuances ont suivi son convoi funèbre, après que les haines de parti se sont tues sur sa tombe, qu'il serait besoin de précautions oratoires pour dire que sa conduite fut alors, comme toujours, profondément consciencieuse? Il le prouva surabondamment par la franchise de son opposition au ministère de M. de Richelieu, dont M. Decazes était, comme on sait, l'expression la plus avancée. M. Riambourg ne s'était pas dissimulé les conséquences inévitables de cette opposition. Le président du collége départemental de la Côte-d'Or, en 1816, les lui faisait nettement pressentir. « Monsieur, répondit le magistrat et sans » s'émouvoir, la personne qui vous a introduit dans mon ca» binet est celle qui me servait lorsque j'étais avocat; s'il plaît » au roi que je redevienne avocat, j'aurai peu à changer à mes » habitudes. »

Le ministère hésita long-tems avant de frapper un homme aussi pur. Toutefois, une présidence vint à vaquer en 1818, et M. Riambourg passa à cette nouvelle charge. On peut dire que c'était là sa place naturelle, tant il était né juge, tant il semblait appelé à ces austères fonctions par sa raison si calme et si droite, par son zèle infini pour le bon et le juste, par ses hautes lumières jointes à un tact exquis du côté positif des choses. Aussi, à l'avénement du ministère royaliste (1822), se refusa-t-il à toute démarche pour redevenir procureur-général.

Mais les devoirs de la judicature et les soins dûs aux établissemens de charité, dont il était administrateur, ne suffisaient pas à son amour du bien. Il lui restait des loisirs, et les loisirs d'un tel homme ne pouvaient être perdus pour la grande cause de la vérité.

M. Riambourg avait grandi au milieu des ruines que le 18e siècle avait faites, et, dès ses plus jeunes années, une pensée de

réédification l'avait saisi. Non qu'il eût conscience encore de sa mission, et que le plan de son apostolat fût arrêté, mais c'était là l'instinct de sa nature et de sa vertu ; c'est ainsi qu'il tendait dès-lors, peut-être sans bien s'en rendre compte, à se faire centre dans l'intérêt du bien ; son prosélytisme s'exerçait déjà, mais sans impatience, à tirer doucement à l'Évangile ceux sur qui il avait quelque prise. C'est cette même pensée qui le fit écrivain. Ecrire par passe-tems ou par gloriole, lui paraissait indigne d'un homme grave et d'un chrétien ; mais, consacrer à la gloire de Dieu, à l'effusion de la vérité qui émane de lui, les deux plus magnifiques dons qu'il ait faits à l'homme, la pensée et la parole, voilà ce qui valait à ses yeux la peine d'écrire.

Sa première publication fut un opuscule imprimé en 1820 : les *Principes de la révolution française, définis et discutés.* Ses travaux ultérieurs furent exclusivement voués à la religion ; plus il avançait dans la vie, plus ses méditations chrétiennes prévalaient sur ses préoccupations politiques.

En 1826, la *Société catholique des Bons Livres* avait mis au concours le tableau général des variations de la philosophie. M. Riambourg ne dédaigna pas de descendre dans la lice, et son ouvrage fut couronné. C'est celui qui a été imprimé en 1828 sous le titre d'*Ecole d'Athènes*, ou *Tableau des variations et contradictions de la philosophie ancienne.* Jamais l'antithèse du scepticisme et du dogmatisme purement philosophique n'avait été mise en scène avec plus de largeur et de précision ; jamais l'impuissance radicale de toute philosophie proprement dite pour constituer une croyance quelconque, ne fut mise à nu avec une plus irrésistible évidence.

Dans la conclusion de ce beau travail, sorte d'épilogue digne de la gravité des anciens, M. Riambourg prend en son propre nom la parole, déduit victorieusement de l'inanité de toutes les philosophies, la nécessité d'une révélation, en pose les caractères, et la question réduite une fois à ses véritables termes, démontre en peu de pages, par des preuves toutes extérieures et palpables, où il faut chercher la seule révélation qui vienne du ciel.

C'est là, surtout, que l'on retrouve tout entier, cet esprit ferme,

élevé, chaleureux, nourri de la plus pure moëlle du 18e siècle, ayant étudié pour ainsi dire, à Port-Royal même, tant il s'est identifié de bonne heure avec toutes les mâles traditions de cette école! tant il a vécu et conversé avec ces graves et puissantes intelligences! tant, au jansénisme près, dont nul ne fut plus éloigné que lui, le tour d'esprit de ces solitaires, les habitudes de leur pensée, la direction générale de leurs études, lui sont intimes et sympathiques! Bien peu d'hommes de ce tems sont assez fortement trempés pour respirer librement à cette hauteur d'atmosphère; bien peu ont le goût et le sentiment de cette austère discipline d'esprit et de cœur, de cette dialectique pour ainsi dire innée, qui constitue le caractère commun des hommes de Port-Royal, et dont la puissante individualité de Pascal s'était si profondément empreinte.

Altéré, maîtrisé par l'ascendant de tant et de si rares qualités, M. Riambourg s'était fait, dès l'âge de quinze ans, le disciple et bientôt comme le contemporain de ces solitaires. Oui, dès sa quinzième année, il goûtait, il fréquentait Nicole: il ne s'en est jamais détaché jusqu'à ses derniers jours; et si depuis il s'était choisi, dans la même école, un autre maître de prédilection, Pascal, on peut dire que Nicole était demeuré son père nourricier dans l'ordre de l'intelligence, et qu'il procédait directement de lui, presque en toutes choses.

C'est au milieu de ces hautes études et d'un vaste plan de controverse en faveur de la vérité chrétienne, que la révolution de juillet vint surprendre M. Riambourg. Ce fut un deuil profond; mais la sérénité de sa vie ne fut pas troublée. Il n'hésita pas plus qu'en 1815, et renonça volontairement aux fonctions publiques. Disons-le toutefois, ce royaliste que plusieurs se représentent comme si intolérant et si exclusif, déclara hautement que son exemple ne devait entraîner personne, qu'il cédait à des considérations puissantes, mais étrangères à la plupart de ses collègues, et que sa conscience ne défendait pas généralement aux magistrats de la restauration de rester à leur poste: homme admirable en ce point comme en tout le reste.

Depuis ce tems, il a vécu dans la paix d'une retraite studieuse et honorée, avec la compagne que lui avait choisie la Providence, et qui s'est montrée parfaitement digne de lui,

dans la vie et à la mort. Incessamment sur la brèche, dès qu'une occasion lui était offerte de rendre témoignage à sa foi, il a continué jusqu'à la fin de servir l'Église, soit par des communications aux divers recueils voués à ce genre de polémique [1], soit par des travaux de longue haleine, la plupart inachevés, et sur lesquels nous ne pouvons insister ici [2].

Un seul ouvrage est sorti de cette retraite, c'est celui qui a pour titre *Du Rationalisme et de la Tradition*, ouvrage reçu avec un applaudissement général dans les rangs catholiques, et dont l'opportunité singulière est attestée par la rapidité du succès. On peut douter qu'il eût été donné à nul autre de mieux poser la question fondamentale de la controverse contemporaine, et surtout de condenser en un résumé plus clair, plus complet, plus accessible à toutes les intelligences, des recherches plus longues, plus multiples, plus consciencieuses, comme aussi

[1] Un des premiers recueils que M. Riambourg a enrichis de ses travaux, est le *Correspondant*, journal politique et littéraire, qui paraissait deux fois par semaine, et qui avait été créé par une société de jeunes gens, pour s'opposer aux doctrines du *Globe* philosophique. Voici les matières que M. Riambourg y a traitées :

Six articles sur les *Doctrines philosophiques et religieuses du Globe*, dans le tom. I, Nos 2, 5, 9, 12, 13, 22, 27;

Quatre articles sur l'*insuffisance de la philosophie écossaise*, dans le tom. II, Nos 2, 11, 20 et 30;

Observations sur l'état actuel du protestantisme à Genève, tom. III, No 14:

Le chapitre XX de l'Apocalypse expliqué et commenté par M. *Victor Cousin*, tom. III, No 41.

Le *Correspondant*, commencé en mars 1829, a cessé de paraître en août 1831. La collection très-curieuse et très-rare est de 4 volumes.

Il serait désirable que ces précieux fragmens fussent recueillis et publiés de nouveau; ils formeraient une excellente réfutation des doctrines de MM. Cousin, Jouffroy, Damiron, etc. (*N. du D. des Ann.*)

[2] Ces travaux, dont le plan a été exposé par l'auteur lui-même, dans une sorte d'introduction d'un inestimable prix (*Université catholique*, 1re livraison, p. 140-145), ne seront point entièrement perdus pour l'Eglise. M. Riambourg en a légué l'achèvement à M. Th. Foisset, avec ses livres et ses manuscrits. Nous pouvons en particulier promettre à nos lecteurs un 3e et un 4e article sur les traditions Chinoises.

(*N. du D.*)

d'offrir sous un moindre volume la réfutation péremptoire de toutes les fausses philosophies de l'ère présente [1].

Ce livre se recommande en outre, comme presque tous les travaux de l'auteur, par un talent de composition des plus rares. Le style en est admirablement sain, clair, substantiel, précis, et semé par fois, comme l'*École d'Athènes*, d'expressions remarquablement heureuses. Il se peut que la sobriété d'ornemens, et le désintéressement complet de tout effet oratoire, dont M. Riambourg y fait preuve, n'attirent point assez quelques esprits; car le goût des chastes et sévères qualités des ouvrages du grand siècle ne s'est que trop émousssé; beaucoup sont tombés en une sorte de sybaritisme littéraire; mais, sans tenir compte de ces efféminés qui veulent être amusés avant d'être instruits, nous dirons volontiers avec Tacite: *Malim Hercule! Lucii Crassi maturitatem quàm calamistros Mæcenatis et tinnitus Gallionis.*

Aucun don, du reste, n'avait été dénié à M. Riambourg. Doué d'un sens métaphysique éminent, esprit merveilleusement propre aux études les plus arides, à la procédure comme à l'algèbre, il possédait en même tems à un haut degré le sentiment des arts. La musique le charmait; il l'avait cultivée avec amour. Il avait sur la nature intime de la poésie, les idées les plus neuves, les plus justes, les plus profondes. Cet esprit si didactique et d'une dialectique si rigide, fut des premiers à rendre hommage au génie alors si contesté de M. de Lamartine. Sous l'empire des susceptibilités classiques, il protesta contre la réprobation dont Laharpe avait frappé certaines familiarités de la muse de Racine. Au milieu des bravos unanimes des journaux de l'empire, il en appelait de la sculpture peinte de David à la peinture vivante de Raphaël.

Le dirai-je ici? cet homme, dont toutes les habitudes étaient si graves, avait un enjouement naturel, et même un don de raillerie qui rappelait Pascal. Aussi Molière était-il une de ses admirations les plus vives, et si une charité vigilante ne l'eût sans cesse contenu dans les bornes les plus sévères, la plaisanterie eût été l'un des côtés les plus saillans de son esprit.

[1] Les *Annales* ont rendu compte de cet ouvrage dans le N° 53, t. IX, p. 342, et dans le N° 57, t. X, p. 174.

Mais ce qu'il faut louer par-dessus tout en M. Riambourg, c'est le juste dans toute l'énergie de l'acception chrétienne du terme. En lui, le chrétien enveloppait, dominait, transfigurait tout l'homme. C'est au sentiment chrétien qu'il a dû le rare équilibre de ses facultés, l'harmonie, l'unité parfaite de toute sa vie. Il ne fut un sage accompli, que parce qu'il sut être un chrétien complet, et c'est bien de lui qu'il a été permis de s'écrier avec verité : nommez une vertu qui n'ait été la sienne!

Pour moi, je ne connais pas d'homme, même historique, qui ait autant que lui imité le divin modèle par l'égalité d'âme en toute circonstance. Dans son enfance, un condisciple le harcela un jour, jusqu'à le frapper d'un bâton. Quelqu'un le voyant souffrir de cette insulte, l'exhortait à la repousser par la violence. « Mais..., je suis plus fort que lui. » Ce fut toute la réponse de l'insulté. — A une autre époque, tout loin qu'il fût de voir avec indifférence les actes politiques de M. Decazes, il s'abstenait de condamner l'homme dans le ministre qu'il combattait. « Je me suis promis de ne jamais mettre le nom de » M. Decazes dans mes conversations. »

Plus il approchait du terme, plus ses qualités et ses vertus semblaient s'élever et grandir. L'horizon de sa pensée s'étendait à vue d'œil, et les progrès de son style en étaient chaque jour une manifestation plus frappante. Par une exception bien rare, l'âge, qui rend presque toujours étroit et exclusif, ajoutait au contraire à la largesse de ses conceptions, comme à l'indulgence de son caractère. Ceux qui l'ont approché cet hiver attestent qu'il leur a paru plus égal, plus serein, plus impersonnel, plus parfait et plus heureux que jamais, en un mot, plus saintement inspiré dans sa piété comme dans ses bonnes œuvres. Il gravitait ainsi vers son centre, il s'élevait de plus en plus vers le ciel, par un mouvement moins délibéré que senti. Il s'est endormi sans trouble, sans angoisses, même physiques, et nous, qui avons connu cette vertu si pure, si intime, si vraie, nous pouvons tous dire comme le centenier de l'Evangile : *Vraiment cet homme était l'ami de Dieu!*

Celui qui écrit ceci n'a pas vu ses funérailles; mais il lui sera permis d'invoquer une autorité qui ne sera pas démentie. « J'ai assisté fréquemment, écrivait un témoin oculaire, à de tristes

cérémonies; aucune ne présentait un tel caractère. L'élite de la ville honorait les obsèques de M. Riambourg, moins par sa présence même que par la consternation et la profonde tristesse empreinte sur tous les visages. »

Que si maintenant, après avoir esquissé cette vie *tout d'une pièce*, comme eussent dit Amyot ou Montaigne, après avoir tenté de rendre justice au magistrat, au penseur, à l'écrivain, à l'homme spirituel, l'espace et le tems ne m'eussent manqué pour parler convenablement de l'homme de bien, s'il m'était permis de dire tout ce que j'ai vu, si j'osais pressentir de plus ce que je n'ai pu que deviner, quelle biographie pourrait être comparée à la sienne! Jamais le *moi* ne se glissa dans son cœur comme sur ses lèvres. Il était tout à tous et à toute heure, et la charité fut sans contredit la plus incessante, la plus inépuisable de ses vertus. Combien de fois n'a-t-il pas interrompu, sans hésiter, ses méditations les plus ardues pour donner familièrement audience au plus pauvre villageois! Dans les plus grandes épreuves, il suffisait de l'aborder pour se sentir calme : tant son accueil était plein de sérénité, tant vous le sentiez prêt à s'oublier pour vous, et prompt à trouver les meilleurs conseils, les consolations les plus efficaces! Aussi Dieu seul connaît à combien d'âmes et d'intelligences, à combien de misères de l'esprit et du corps, M. Riambourg fait défaut en ce moment. Il ne manque pas seulement à ses amis, à ses proches, à ceux qui l'ont connu, auxquels il a fait du bien; il manque à sa province, à la France, à la Religion, et il leur manquera long-tems, car Dieu n'envoie au monde que de loin en loin de ces âmes prédestinées.

TH. FOISSET.

N'ayant pas l'honneur de connaître personnellement M Riambourg, et n'étant en relation de lettres et de travaux avec lui, que depuis un très-petit nombre d'années, nous avons dû laisser à M. Théophile Foisset le droit de raconter aux lecteurs des *Annales*, les vertus et les hautes qualités de l'honorable rédac-

teur qu'elles viennent de perdre. Mais après les droits du fils adoptif viennent ceux de l'amitié ; il nous sera donc permis de nous glorifier de celle que nous a toujours témoignée cet homme si solidement chrétien, et de dire l'estime qu'il faisait de nos travaux et la part qu'il y a prise lui-même.

La collaboration de M. Riambourg aux *Annales* a commencé au mois de septembre 1833, à l'époque où nous prîmes seul la direction de ce journal. Le premier travail qu'il nous adressa porte pour titre : *Théorie nouvelle sur l'histoire* [1]. M. Riambourg y attaquait l'école historique moderne dans son plus grand écart, celui de faire de la religion, de la morale et de la politique *à priori*, et puis il y battait en ruine ce fameux principe posé par M. Cousin, que la *psychologie est identique à l'histoire.*

Le second travail est relatif au *livre d'instruction morale et religieuse à l'usage des écoles élémentaires, autorisé par le conseil royal de l'instruction publique*, et qui, comme on le sait, a été rédigé par M. Cousin [2]. M. Riambourg s'était attaché à prouver, et par les insinuations qui étaient à peine indiqués, et par les suppressions volontaires qu'on avait faites à la doctrine de l'Église, et par le sens que M. Cousin avait donné à certaines expressions qui paraissaient innocentes, que ce Catéchisme ne tendait à rien moins qu'à altérer la vraie notion de la foi et de l'Eglise, et qu'il ne pouvait produire que des philosophes ou des protestans. Il dut voir avec satisfaction que tous les mandemens et toutes les condamnations que l'autorité spirituelle a publiés contre cet opuscule, ont confirmé les reproches qu'il lui avait faits, et les écarts qu'il y avait signalés.

Dans les articles intitulés : l'*Edda ou les traditions scandinaves mises en rapport avec les traditions bibliques* [3], M. Riambourg indique un grand nombre d'erreurs dans lesquelles sont tombés la plupart des mythologues, suivis aveuglément par les auteurs modernes. C'est ainsi qu'il prouve qu'*Alfader*, et non *Odin*, est le *Dieu suprême* des *Scandinaves*, et que dans *Odin*, *Vile* et *Ve*, il ne faut voir que la tradition corrompue des *trois*

[1] Voir les Nos 39 et 41, t. VII, p. 197 et 346.
[2] Voir les Nos 51 et 52, t. IX, p. 169 et 249.
[3] Voir les Nos 56 et 58, t. X, p. 117 et 267.

fils de Noé, les premiers hommes et les premiers rois après le déluge ; puis il recherche et trouve les traditions bibliques éparses dans les anciens livres des peuples du nord. C'est là un travail neuf, et qui doit être lu de tous ceux qui s'occuperont désormais de comparer la Bible avec les différentes croyances humaines.

Dans le tome XI se trouve une *Esquisse d'un cours de philosophie*[1], laquelle fut répétée par plusieurs autres journaux religieux ; la pensée principale de ce travail est que l'esprit de l'homme ne peut que s'égarer dans les recherches de la vérité, s'il ne se règle sur les traditions de l'humanité, et principalement sur les traditions chrétiennes.

Enfin, dans ce volume même, notre regrettable collaborateur avait commencé à traiter une grande question, celle des *traditions chinoises*[2], dont il voulait encore faire ressortir les rapports particuliers et les analogies générales avec l'histoire conservée dans nos livres saints. Hélas ! c'est tout occupé de ce travail que la mort l'a surpris. Il nous écrivait encore le 15 avril : « Je travaille sans relâche à un troisième article; il est déjà bien » avancé, et j'espère qu'il sera prêt pour votre Numéro de mai ; » et c'est le lendemain 16 avril, vers midi qu'il a été frappé du coup subit qui l'a enlevé à ses amis et à ses travaux !...

Nous ne parlerons pas de ses qualités d'esprit et de cœur. Les travaux insérés dans les *Annales*, et le précédent article de M. Foisset en ont assez appris à nos lecteurs; mais il nous sera permis de révéler deux traits de son caractère qui sont venus à notre connaissance, et que nous citerons parce qu'ils sont rares, même dans les écrivains chrétiens. Dans un de ses articles, nous trouvâmes que le jugement porté sur un jeune écrivain était trop sévère, et nous le priâmes de vouloir bien modifier ses paroles. M. Riambourg, avec une modestie qui nous toucha, nous écrivit sur-le-champ, qu'il était possible qu'il eût été trop sévère; puis, comme il était un de ces hommes dont la réflexion augmente la vertu, il nous écrivit encore, pour nous dire que le changement auquel il n'avait fait qu'adhérer, il le trouvait en ce moment *nécessaire*.

[1] Voir le N° 62, t. XI, p. 85.

[2] Voir les N°s 68 et 69 ci-dessus, p. 119 et 221.

Le second trait de son caractère, qu'il nous sera permis de révéler, est un désintéressement dont il est peu d'exemples; non-seulement il n'a jamais rien exigé pour les articles qu'il nous a communiqués, mais nous n'avons jamais pu lui faire accepter un abonnement *gratis* à notre journal, comme l'ont de droit tous les rédacteurs; et à nos instances réitérées, il nous répondit enfin : « que Dieu lui avait fait une part de » fortune qui le mettait au-dessus du besoin, et qu'il ne croyait » pouvoir mieux employer ses loisirs et les restes de sa vie qu'à » la défense des croyances chrétiennes, que d'ailleurs telle avait » été sa conduite dans toutes ses autres publications. »

On voit qu'il a tenu parole; quand le père de famille est venu l'appeler, il n'a pas pu lui dire : « Pourquoi êtes-vous là tout » le jour à ne rien faire? » M. Riambourg a pu répondre au contraire au Seigneur : « Maître, je faisais valoir le talent que » vous m'aviez confié, et j'étais occupé au défrichement et à la » prospérité de votre vigne. »

Oh! puissions-nous, comme vous, tenir notre âme élevée au-dessus des richesses et des vanités, des peines et des soucis, des injures et des mensonges, des attraits et des illusions de ce monde, et puisse notre mort être chrétienne comme la vôtre, oh! écrivain! notre frère et notre ami,

Le Directeur des *Annales*,
A. BONNETTY,
De la Société Asiatique de Paris.

P. S. Nous croyons remplir les intentions de M. Riambourg, en plaçant ici la lettre dans laquelle M. Pauthier réclame contre un doute qui, avait été manifsté dans l'article sur les traditions chinoises insérées dans le Numéro 69 ci-dessus, p. 30.

Ville-Evrart, près de Neuilly-sur-Marne, le 11 mai 1836.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

C'est avec un sentiment pénible de tristesse et de regret que je viens profiter de votre obligeance pour répondre à l'article de M. Riambourg, inséré dans votre Numéro 69 (ci-dessus page 230). La mort, qui a frappé votre collaborateur d'un coup si inattendu, au moment où à peine il venait, dans votre estimable recueil, de défendre ou plutôt d'exposer des opinions contraires aux miennes, m'a rappelé tout le néant des vaines disputes des hom-

mes [1], et m'a inspiré de tout autres sentimens que ceux d'une polémique plus ou moins passionnée, qui cesse en face de la tombe. Je crois donc, autant par respect pour la mémoire de M. Riambourg que par éloignement pour toute controverse, devoir me borner ici à protester contre quelques expressions de votre collaborateur, qui pourraient faire croire que je puis prendre d'autres *mots d'ordre* que ceux de ma conscience, et être le *représentant* d'une autre *école* que celle de la *recherche de la vérité*, que je serai toujours heureux de reconnaître dans les écrits de mes adversaires, lorsqu'elle y sera pour moi démontrée.

Quand ma traduction du *Tao-te-king* de *Lao-tseu* aura paru, avec le texte original en regard, et appuyée sur les meilleurs commentateurs Chinois également traduits, les personnes qui ne cherchent que la vérité, sans autre préoccupation que celle de la découvrir, jugeront entre M. Riambourg et moi. Pour prouver mon impartialité à ceux qui pourraient en douter, je joindrai à mon travail la traduction latine du même livre [2], faite par un missionnaire Jésuite en Chine, et restée jusqu'ici ignorée dans une Bibliothèque publique de Londres, où je me suis rendu il y a un an pour la copier, sans autre espoir de dédommagement à beaucoup de sacrifices désintéressés que celui de fournir à ma traduction un moyen de contrôle, et un élément de plus pour la découverte de la vérité.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression, etc.

G. Pauthier,
de la Société Asiatique de Paris.

Nous ajouterons, en terminant cet article, que la mort de M. Riambourg, toute regrettable qu'elle est pour nous, n'interrompra pas l'examen et la revue de tous les anciens livres sacrés des nations. On sait déjà que M. Th. Foisset veut bien se charger de terminer les recherches qui ont rapport aux traditions chinoises. D'autres collaborateurs examineront les différens monumens des autres peuples. Déjà, dans ce Numéro, on a lu les recherches qu'un homme, jeune d'âge et vieux de science, M. Eugène Boré, a faites sur *l'Al-Coran* et la *religion mahométane*. Il nous fait espérer que ce ne sera pas le seul travail qu'il consacrera à notre recueil. Il est encore bien d'autres talens qui se sont muris en silence, et dont nous espérons forcer l'humilité à produire des œuvres vraiment dignes du jour.

A. B.

[1] « Et tradidit mundum disputationibus eorum. »

[2] Cette traduction manuscrite a pour titre : « *Liber sinicus Tao-te-king inscriptus, in latinum idioma versus*. Textus undecim ex libro *Tao-te-king* excerpti, quibus probatur SS^mæ Trinitatis et Dei incarnati mysteria Sinicæ genti olim nota fuisse. »

Sciences.

EXPOSITION ANALYTIQUE

D'UNE CLASSIFICATION NATURELLE DE TOUTES LES CONNAISSANCES HUMAINES ;

Par M. A.-M. AMPÈRE, Membre de l'Académie des Sciences [1].

Point de vue de l'auteur. — Marche suivie pour arriver à cette classification. — C'est la marche naturelle. — Elle s'applique aux sciences physiques comme aux sciences intellectuelles. — Traduction des vers latins mnémoniques pour retenir cette classification.

Voici un livre, fruit de longues études et de profondes réflexions. Car ce n'est pas chose facile que de faire entrer toutes les sciences dans une nomenclature complète. Plusieurs savans, à commencer par Aristote, l'ont essayé avec plus ou moins de succès. M. Ampère, qui arrive le dernier, aura-t-il le privilége de faire oublier tous ceux qui l'ont précédé, et de faire accepter les divisions et les noms qu'il impose à la science humaine? Nous ne savons, et nous ne cherchons pas même à le deviner. Notre tâche doit se borner ici à faire connaître à nos lecteurs ce grand essai avec tout le détail et toute la clarté possibles.

Ce qu'il importe le plus de constater, en ce travail, c'est le point de vue dans lequel l'auteur s'est placé pour faire cette classification, c'est-à-dire quelle est l'idée génératrice de l'ensemble de son système. Or, voici ce qu'il nous en apprend lui-même dans la préface de son livre :

« Toutes les sciences peuvent être considérées sous *deux points* de vue *principaux*.

[1] Un vol. in-8°, à Paris, chez Bachelier, quai des Augustins n° 55; prix 6 fr. 50.

» 1° Dans chaque branche des connaissances humaines, constituant une science, on peut examiner les objets en eux-mêmes ;

» 2° On peut les étudier correlativement, c'est-à-dire comparer les faits pour établir les lois générales, les expliquer les uns par les autres jusqu'à ce qu'on soit parvenu à remonter des effets aux causes qui les produisent, et prévoir les effets qui doivent résulter de causes connues.

Puis chacun des *points de vue principaux* se subdivise en *deux points de vue subordonnés ;* car dans les objets considérés en eux-mêmes, on peut n'étudier que ce qu'ils offrent immédiatement à l'observation, ou chercher ce qui est caché et qu'on ne parvient à connaître qu'en analysant ou en interprétant les faits.

Le second des points de vue principaux, celui où il s'agit de comparer et d'expliquer les faits, se subdivise encore en deux points de vue subordonnés, dont l'un a pour objet d'étudier les modifications successives qu'éprouve un objet, pour trouver les lois que suivent ces modifications et le généraliser, ensuite, autant que possible ; et l'autre part des résultats obtenus dans les trois précédentes opérations, pour découvrir la cause des faits donnés par les deux premiers points de vue subordonnés, et par les lois reconnues dans le troisième, pour prévoir ensuite les effets à venir d'après la connaissance des causes.

L'auteur, en suivant cette marche, a trouvé que toutes les sciences se divisent *naturellement* en *deux parties* et en *quatre subdivisions.*

Pour rendre plus claire cette exposition, nous allons citer les propres paroles de M. Ampère :

» Quelque soit l'objet de ses études, l'homme doit d'abord
» recueillir les faits soit physiques, soit intellectuels ou moraux,
» tels qu'il les observe immédiatement; il faut ensuite qu'il cherche
» ce qui est en quelque sorte caché sous ces faits. Ce n'est qu'après
» ces deux genres de recherches qui correspondent aux deux
» points de vue subordonnés compris dans le premier point de vue
» principal, qu'il peut comparer les résultats obtenus jusques-là
» et en déduire des lois générales : comparaisons et lois qui appar-
» tiennent également au troisième point de vue subordonné.

» Alors il peut remonter aux causes des faits qu'il a observés sous » le premier, analysés sous le second, et comparés, classés et » réduits à des lois générales sous le troisième. Cette recherche » des causes de ce qu'il a appris dans les trois premiers points » de vue, et celle des effets qui doivent résulter de causes con» nues, constituent le quatrième point de vue subordonné, et » complètent ainsi tout ce qu'il est possible de savoir sur l'objet » qu'on étudie [1]. »

Cette même marche se fait remarquer, suivant M. Ampère, dans la formation progressive de l'esprit de l'homme.

En effet, il est deux époques principales dans l'acquisition successive que l'homme fait de toutes ses idées et de toutes ses connaissances. La première s'étend depuis l'instant où l'enfant commence à sentir et à agir, jusqu'à celui où, par le langage, il se met en communication avec ses semblables.

La deuxième, depuis l'acquisition du langage jusqu'aux dernières limites du progrès de l'esprit humain.

Or, chacune de ces époques se subdivise encore en deux autres époques subordonnées.

La première époque subordonnée est celle où l'enfant ne peut connaître que ce qui lui *apparaît* immédiatement, soit dans les sensations qu'il reçoit du dehors, soit dans le sentiment intérieur de sa propre activité.

La deuxième époque subordonnée s'étend depuis le moment où il découvre l'existence des corps et d'autres intelligences, jusqu'à ce qu'il parvienne à se mettre en communication avec elles.

La troisième époque subordonnée correspondant à la deuxième principale, est celle où l'enfant entendant donner un nom aux objets, ne peut les comprendre qu'en comparant entre eux les différens objets, et les circonstances qui les ont fait nommer.

Enfin la quatrième époque subordonnée est celle dans laquelle, par l'examen approfondi des êtres qu'il étudie, l'homme apprend les propriétés et les facultés dont ils sont doués, et les causes auxquelles il doit rapporter les faits physiques et intellectuels que cet examen lui fait connaître.

[1] Préface, p. XVIII.

Telle est la règle qu'a suivie M. Ampère dans la classification générale des sciences. On comprendra mieux tout ce mécanisme par l'application que l'on peut en faire dans les différens documens que nous allons extraire de son livre.

Ces documens sont 1° un *tableau* offrant d'un seul coup-d'œil, à la vue, l'ensemble de toutes les sciences avec leurs divisions et leurs embranchemens; 2° la traduction française des beaux vers latins dans lesquels M. Ampère, pour faciliter la compréhension et aider la mémoire, renferme toutes les sciences qui sont classées dans son tableau. Cette traduction paraît pour la première fois. En la comparant avec le texte latin, on trouvera qu'elle l'amplifie ou l'explique souvent. Mais on peut ajouter foi à ces explications, car cette traduction a été faite sous les yeux de M. Ampère, ou plutôt elle est de lui-même, tant nous avons cherché à n'exprimer que sa pensée, et à nous servir de ses propres paroles. Plusieurs corrections ont été faites aussi au texte et au tableau, en sorte que nous pouvons dire qu'ils sont l'un et l'autre plus complets que tous ceux qui ont paru jusqu'ici.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que chaque chiffre de la traduction française correspond au chiffre du texte latin, et en outre au chiffre du *tableau*; de telle manière, qu'en lisant, on peut tout de suite connaître le *nom technique* de la science dont il est question.

Nous ne pouvons que remercier le savant académicien de la bienveillance avec laquelle il s'est prêté au désir que nous lui avons témoigné d'enrichir nos *Annales* d'un travail qui a fait sensation parmi les savans, et que nos lecteurs pourront comparer avec les classifications générales de Bacon et de l'Encyclopédie, que nous publierons un jour pour former un tableau complet de tous les efforts tentés par l'esprit humain pour la classification des sciences [1].

[1] Voir le dernier tableau, celui des Mammifères, dans le N° 70 ci-dessus, p. 308.

VERS MNÉMONIQUES ADRESSÉS A MON FILS.

ARGUMENT.

Pour connaître le monde *, il te faudra d'abord étudier sa masse inorganique [A], et ensuite les êtres vivans [B] qui l'habitent.

Dans la masse inorganique, on a à considérer d'abord la mesure et le mouvement [I], puis toutes les autres propriétés des corps privés de vie [II]; et dans les êtres vivans [III], quelles en sont les différentes espèces, et quel soin exige leur conservation [IV].

La seconde étude est celle de l'intelligence humaine **, considérée en elle-même [C], ou dans les développemens qu'elle a pris chez les divers peuples [D], — c'est-à-dire qu'il faut étudier les facultés morales et intellectuelles de l'homme [V], les moyens par lesquels elles peuvent être modifiées [VI], tout ce qui se rapporte à l'histoire des nations [VII], et à leur gouvernement [VIII].

PROLÉGOMÈNE.

A. — I. Si tu veux seulement jeter un coup d'œil rapide sur toutes ces choses, tu considéreras d'abord les nombres [1], l'étendue [2], les lois du mouvement [3], et les astres [4]; — II. les propriétés des corps [5], et les différens arts dont ils sont l'objet [6]: viendra alors l'examen du globe [7], et les moyens d'en retirer les substances utiles qu'il recèle [8].

B. — III. Tu t'occuperas ensuite des diverses espèces d'arbres et de plantes [1], et des travaux des agriculteurs [2]; tu rechercheras quelles sont

PROŒMIUM.

Ut MUNDUM * noscas, moles [A] et vita [B] notandæ:
A. Mensura et motus primùm [I], mox corpora [II] et omne
B. Viventûm genus [III] et vitam quæ cura tuetur [IV].
Ad MENTEM ** referas quæ menti [C] aut gentibus [D] insunt:
C. Nempe animum [V] disces, animi quæ flectere sensus [VI]
D. Ars queat, et populos [VII] et quâ ratione regendi [VIII].

PROLEGOMENA.

A. I. Hæc ubi cuncta animo raptim peragrare libebit,
Jam numeros [1], spatium [2], vires [3] et sidera [4] noris;
II. Corpora [5], fabrorumque artes [6] tractabis, et orbem [7]
Lustrabis; latebras penitùs rimabere terræ [8].
B. III. Herbarum inquires genus [1], agricolæque labores [2];

les différentes espèces d'animaux [3], et le genre d'utilité que nous en retirons [4] : — IV. quelles causes conservent leur santé, ou déterminent les maladies auxquelles ils sont exposés [5]. Puis tu appliqueras ton esprit à connaître tous les moyens de conserver la santé [6], ainsi que les diverses maladies, et les remèdes qui les guérissent [7], et enfin comment on peut faire servir ces connaissances au traitement de chaque individu [8].

C. — V. Après avoir ainsi connu tout ce qui a rapport au corps et à ses propriétés, tu étudieras l'intelligence humaine [1], les substances créées, Dieu même [2] ; quels sont les différens caractères des hommes, leurs affections et leurs passions [3], et comment parmi elles règne libre la volonté [4]. VI. — Bientôt tu t'occuperas des beaux-arts [5], des langues [6], des écrits de tout genre [7], et tu chercheras quelles sont les meilleures méthodes d'éducation et d'instruction [8].

D. — VII. Ensuite viendra l'étude des nations [1], des monumens qu'elles nous ont laissés [2], des événemens dont se compose leur histoire [3], de leur culte et de leur origine [4]. — VII. Tu examineras quelles sont leurs richesses [5], quels sont les moyens dont ils peuvent disposer contre leurs ennemis [6] ; les lois qui les régissent [7], et comment leurs chefs doivent les gouverner en tems de guerre et en tems de paix [8].

TABLEAU SYNOPTIQUE DES SCIENCES ET DE LEURS SUBDIVISIONS.

A. — 1. Si tu veux maintenant approfondir ce que jusqu'à présent tu n'as fait qu'effleurer, tu apprendras d'abord à combiner les nombres [11], puis l'art de découvrir les procédés de l'analyse, qui nous fait connaître les inconnus [12] ; ensuite quelles sont les rapports des changemens qu'éprouvent

Et quæ sint [3], et quos hominum fingantur in usus [4],
IV. Quoque modo ægrescant vigeantve [5] animalia disces ;
Nunc firmanda salus [6], nunc tempus noscere morbos [7],
Nunc ægris læthum sævosque arcere dolores [8].

C. V. Tum mentem [1], res atque Deum [2] meditabere, et inter
Affectus hominum [3] virtus ut libera regnet [4] ;
VI. Continuò ingenuas artes [5] et verba [5] requiras,
Et scripta [7] et quæ discipuli sit cura magistro [8].

D. VII. Gentes inde nota [1], monumenta [2] et facta [3] virorum,
Quos ritus servent sacros, quod numen adorent [4] ;
VIII. Queis vigeant opibus [5], nec munia scire recuses
Bellantûm [6], populosve regant quæ jura [7], ducesque
Ut bello valeant et paci imponere morem [8].

SYNOPSIS.

A. 1. Si scrutari aveas quidquid cognoscere fas est,
Compones primûm numeros [11], ignota requires [12] ;

les grandeurs qui varient simultanément, et quelles sont les chances mêmes du hasard [14].—2. Après cette étude viendra celle de l'étendue, et des figures que nous y concevons tracées [21]; comment on peut appliquer aux diverses parties des ces figures les signes qui représentent les nombres [22]. Il te faudra aussi examiner comment un point, en se mouvant, décrit une ligne, et une ligne, par son mouvement, produit une surface [23]; enfin comment les molécules des corps se constituent en se réunissant à des formes déterminées [24].—3. Ensuite tu étudieras le mouvement [31]; puis, lorsque plusieurs forces agissent sur un corps, dans quelle situation il peut rester en équilibre [32], ou quel mouvement il doit prendre [33]; comment les atômes et les molécules des corps adhèrent les uns aux autres, et quelles sont les lois de leur vibration [34].—4. Tu examineras ensuite les apparences que présente le ciel [41], les mouvemens réels de la terre et des autres corps dont se compose le système auquel elle appartient [42], les lois qui président à ces mouvemens, la cause cachée de la première impulsion [43], et la force inhérente à chaque atôme qui courbe en ellipse la route que les corps célestes parcourent dans l'étendue [44].

5. Puis il s'agira de savoir comment se produisent tous les phénomènes que nous observons dans les corps qui nous environnent [51]; comment ils agissent sur nos sens; comment ils changent d'état, de quels élémens ils sont composés [52], par quels signes on pourra les classer et reconnaître chaque espèce, quelles sont les lois, déduites de leur comparaison [53], quels les nombres qui en mesurent les propriétés, et quelles les forces inhérentes à leurs atômes [54]. — 6. Alors tu rechercheras quels sont les arts par lesquels l'homme transforme les corps pour les faire

Nunc incrementa [13] et casus [14], nunc discere formas
2. Est opus [21], et formis numerorum imponere signa [22];
Noscere quæ gradiens generet curvamina punctum [23];
Primave concrescant queis rerum elementa figuris [24];
3. Et motus [31], et cùm pulsum in contraria vires
Corpus agunt, ubi stare queat [32], quorsùmve moveri [33];
Utque cohærescant, trepident ut corpora prima [34];
4. Sidereasque vices [41], tellus quos erret in orbes [42],
Quæque regant vastos leges per inania motus [43];
Impulsûs quæ causa latens, atque insita rerum
Seminibus quæ vis undè astra per ætheris alti
Volvuntur spatia et cursus inflectere discunt [44].
5. Præterea scire in terris ut cuncta genantur,
Ut moveant sensum, formas vertantur in omnes [51].
Queis nexis inter se elementis corpora constent;
Queis tibi notescant signis, legesque requires
Materiæ [53], rerum numeros viresque atomorum [54].

servir à ses besoins [61], et en particulier les moyens de séparer les substances utiles de celles qui ne lui sont d'aucun usage [62].

Or, tu n'oublieras pas de comparer d'un côté les dépenses et les produits des arts [63], et de l'autre leurs différens procédés, pour choisir ceux qu'on doit préférer, et pour tâcher de découvrir la cause des phénomènes qu'ils nous offrent [64].

7. Pour continuer à prendre une connaissance exacte de cet univers, tu étudieras les mers, les fleuves, les plaines et les chaînes de montagnes [71]; de quelles roches l'écorce de la terre est composée ; comment elles y sont déposées par couches [72] : comment une longue suite de siècles a formé ces couches au fond des eaux [73], et comment des explosions subites ont fait pousser de toutes parts, sur la surface du globe, des montagnes enflammées [74]. Tu t'informeras ensuite comment le mineur arrache du sein de la terre les métaux qu'elle recèle, comment il les ramollit et les fait couler par l'action des flammes ardentes [81]. — 8. Mais ne va pas scruter les richesses douteuses que tu espères retirer de la terre, avant d'avoir déterminé les dépenses que ces travaux exigent, les produits qui en résultent [82], les lois qu'il faut suivre dans l'exploitation des mines [83], les causes d'après lesquelles il faut modifier ces travaux, et comment on peut éviter les dangers qui menacent les mineurs [84].

B. — 1. Bientôt tu désireras connaître toutes les espèces de plantes, les lieux où elles croissent [11], et les organes qu'elles recèlent [12]; comment on peut les classer d'après leurs affinités naturelles [13], et comment les végétaux naissent, croissent et se reproduisent [14]; —2. comment l'agriculteur commande aux champs de porter d'abondantes récoltes, comment il

6. Nec mora scrutandæ quas usus protulit artes.
Vilibus utilia imprimis seponere nosce [61].
Tum quæstus [62] operumque modos conferre, memento,
Ut potiora legas [63] causasque evolvere tentes [64].

7. Tum maria et campos disces, et saxa [71], quibusque
Rupibus [72] ac stratis [73] tellus conficta sit intùs;
Hæc ut longa dies imis formaverit undis,
Utque efferbuerint olìm ignivomi undique montes [74];

8. Eruat ut cæcis occlusa metalla latebris
Fossor, et ardenti tractet mollita vapore [81];
Nec dubias telluris opes rimare priusquàm
Impensas, lucrum [82], leges [83], causasque laborum,
Et terræ ut subeas tutus penetralia noris [84].

B. 1. Jam quæ plantarum species ubicumque vigescant
Scire velis [11]; jam quas celent sub tegmine partes [12];
Utque pares paribus rectè socientur [13], ut arbor
Herbaque nascantur, crescant et semina fundant [14];

doit recueillir les fruits qu'il a cultivés, et ceux que la terre peut produire spontanément; comment il sépare le grain de la paille et le vin de la grappe [21]; quel est le revenu que l'on peut retirer de chaque sol [22], et la culture qui lui convient mieux [23]; d'où vient que telle terre est constamment stérile, et que telle autre se couvre d'abondantes récoltes [24]. — 3. Tu étudieras ensuite les diverses espèces d'animaux [31], leur structure intérieure [32]; quelles sont les lois de leur existence [33], la manière dont ils doivent être classés, les fonctions de leurs organes, et comment la vie s'y développe et anime toutes les parties de l'organisation [34].

—4. Ne regarde pas comme au-dessous de toi, si tu as le loisir d'habiter la campagne, de nourrir des vers à soie et des abeilles, de veiller aux soins qu'exigent les troupeaux, et les animaux qui peuvent nous être utiles; d'entrer dans les détails qui apprennent à transformer le lait en fromage, et à retirer le miel de la cire; à chasser, à pêcher, à soumettre le cheval au frein et le bœuf au joug [41]. Étudie la dépense qu'exigent les troupeaux [42], le profit qu'ils peuvent procurer, et les procédés par lesquels on peut en retirer la plus grande utilité possible; quelles sont les causes qui influent sur leur santé [43], et pourquoi il est plus avantageux, tantôt de les réunir dans l'étable, tantôt de les laisser parcourir librement les pâturages. [44].

—5. Que de choses qui sont favorables à la santé, et que de choses qui lui sont nuisibles! tantôt des herbes innocentes peuvent chasser la maladie, tantôt on est obligé de recourir à des poisons [51], tantôt le fer blesse, et tantôt il guérit [52]; il y a des alimens nuisibles; il y en a d'autres dont

2. Agricola ut lætas fruges ferre imperet arvis [21],
Ut quod culta tulit, quod terra inarata creavit
Colligat, et palleâ cererem, bacchum extrahat uvâ [21];
Quæ sint cuique solo [22] fœnus culturaque [23], et undè
Langueat illa seges, gravidis hæc nutet aristis [24];
3. Quas soboli tradant generatìm animalia formas [31],
Corporis et quæ sit compages intima [32], vitæ
Quæ leges [33], gliscatque artus ut vita per omnes [34].
4. Nec tibi turpe puta, jucunda per otia ruris,
Bombyces nutrire, et apes, armenta, gregesque;
Cogere lac junco, ceris exprimere mella;
Tum captare feras, tam lino fallere pisces [41],
Et freno jumenta, jugo submittere tauros [41];
Noscere quis pecudum sumptus [42], quæ cura bubulco [43];
Cur nunc utiliùs viridantia gramina carpant,
Nunc pecora in stabulis meliùs saturentur opimis [44].
5. Vitam multa juvant animantûm, multaque lædunt;
Innocua herba potest, possunt expellere morbos
Toxica [51]; nunc lædit, nunc sanat corpora ferrum [52]

la prudence te prescrit de faire usage [53], en même tems qu'elle te commande de tenir ton esprit toujours exempt de passions dans l'intérêt de ta santé.

6. Mais que personne n'ose appliquer les secours de la médecine avant d'avoir reconnu toutes les sortes de tempéramens que la nature a mis en nous, ou que nos pères nous ont transmis [61]; il faut les connaître à fond [62], afin de pouvoir apprécier ce qui est utile ou nuisible à chacun d'eux [63]. Ne néglige pas d'apprendre à prévenir la maladie dont chaque individu peut être menacé, d'après le tempérament et les circonstances où il se trouve [64].

7. Alors tu étudieras avec soin les diverses infirmités, et la nature [71], le siége [72], les médicamens [73] et la cause de chaque maladie [74]; — 8. à quels signes on les connaît toutes [81]; comment le médecin, auprès d'un malade, peut déterminer avec précision quelle est la maladie dont il est affecté [82], par quel moyen on peut la guérir [83], quel danger menace le malade, et de quel espoir de guérison peut se flatter le médecin [84].

C. — 1. Cependant un autre soin t'appelle, celui d'étudier l'intelligence humaine [11], de chercher comment elle peut discerner la vérité de l'erreur [12]; quelle méthode elle doit suivre, soit dans l'investigation de ce qu'elle ignore, soit dans le classement de ce qu'elle connaît [13]? Tu auras aussi à rechercher quelle est l'origine de nos idées [14], et comment l'homme ne connaît pas seulement sa propre pensée, — 2. mais encore les diverses substances [21] et Dieu lui-même [22]. Il se présente ensuite à étudier une foule d'objets divers, les lois et la nature des choses [23]; ce que

Illa nocent alimenta, hæc prudens sumere malis [53],
Sedulus insanos animi componere motus [54].
6. Non tamen ars medica est ulli tentanda priusquàm
Noscat ut infundant nobis natura genusque
Tam varios habitus [61], penitùs quos scire necesse est [62];
Ut quod cuique nocens, quod cuique sit utile noris [63];
Intereà disces venienti occurrere morbo [64];
7. Assiduè simul ægrores scrutabere et omnis
Naturam [71] sedemque [72] mali, medicamina [73], causas [74];
8. Queisque notis detur morbos discernere [81], et ægri
Nosce quis [82] et quâ sit languor sanabilis arte [83],
Quis metus immineat, quæ spes sit mixta timori [84].
C. 1. Intereà humanum tibi cura ediscere mentem [11].
Præsertìm ut falso possit secernere verum [12],
Utque nova inveniat, vel ponat in ordine nota [13]
Quæras, et quo pacto ab origine cogitet [14] ac se
2. Noscere non tantùm valeat, sed resque [21], Deumque [22]
Multa simul subeunt; leges naturaque rerum [23];

la raison humaine peut découvrir des attributs de Dieu [24]; — 3. les sentimens et les passions des hommes, leurs jouissances et leurs peines [31]; quels signes révèlent les passions qui les agitent, leurs différens caractères et leurs penchans les plus cachés [32]; quels sont les devoirs que nous imposent les convenances sociales; ce que le sage doit désirer, ce qu'il doit craindre [33]; quelles sont les causes des différens caractères des hommes [34]. — 4. Comment la liberté est essentielle à la volonté humaine [41], et comment nous discernons le juste de l'injuste [42]; quelles sont les règles éternelles de la justice [43], quelles les récompenses qui attendent l'homme vertueux et quelles les peines réservées aux méchans [44]! toutes ces choses nous excitent de plus en plus dans la recherche de nouvelles vérités.

5. La musique, la peinture, l'architecture, l'art d'animer le marbre et le bronze [51], l'étude détaillée des beautés de chaque chef-d'œuvre [52], les préceptes de l'art, les méthodes qu'il doit suivre [53], l'origine et la raison du beau [54]; toutes ces choses viennent à leur tour nous solliciter à l'étude, et par leurs charmes allègent les travaux qu'elles exigent.

6. Tu dois ensuite t'occuper de l'étude du langage parlé ou écrit [61], de l'étymologie et de la signification précise de chaque mot [62], et des nuances qui distinguent cette signification de celle des mots synonymes [63]; quelles sont les lois des transformations qu'ils subissent en passant d'une langue dans l'autre [63], et aussi quelle est l'origine de cette admirable faculté par laquelle on peut exprimer toutes ses pensées par des sons ou par l'écriture [64].

7. C'est alors que les charmes de la poésie, et ceux de la prose, quel-

Humanâ ratione Deo quæ dantur inesse [24];
3. Affectus hominum, studia, oblectamina, curæ [31];
Quæ tibi corda notæ, quæ morum arcana recludunt [32],
Quod decet et quæ sunt metuenda optandaque [33], et undè
Indolis omne genus [34]; quæ mentibus insita nostris
4. Libera vis animi [41] justo secernit iniquum [42],
Quæ recti æternæ leges [43], quæ præmia sontes
Insontesque manent [44]: stimulos hæc mentibus addunt
Ut nova discendi semper rapiamur amore.
5. Suave melos, picturæ, ædes, spirantia signa [51],
Necnon undè placent [52], artis præcepta modusque [53],
Principium et ratio [54] pergunt dulcedine mentem
Pellicere ad studium longosque levare labores.
6. Jam verborum usus [61] et verbis quæ sit origo [62],
Diversos ut apud populos mutentur [63], et undè
Concessa humano generi tam mira facultas
Quidquid inest animo ut voces exprimere possint [64],
7. Assiduâ evolves curâ. Nunc alma poësis,

quefois aussi belle, viendront embellir tes loisirs [71]; alors tu t'occuperas de ces travaux par lesquels on a éclairé les passages obscurs, rétabli les textes altérés, interprété ce que les auteurs eux-mêmes avaient voulu laisser couvert d'un voile [72], et puis il sera tems de comparer et de classer les différens ouvrages, et de tirer de cette comparaison les lois du goût qui doivent te guider dans la composition, distinguer en même tems ceux qui sont dignes d'être lus et ceux qui en sont indignes [73], et rechercher les causes qui développent le génie littéraire et le génie poétique [74].

8. Pour lors le moment sera venu d'examiner les meilleures méthodes d'enseignement [81], la manière dont un sage instituteur doit connaître les dispositions de son élève [82], pour régler en conséquence la direction [83] qu'il doit donner à son éducation [84].

D. — 1. Ensuite tu étudieras les lieux [11] et tu en fixeras la situation précise [12], tu compareras la description des écrivains passés avec ce que la surface du globe nous offre aujourd'hui, pour déterminer la région qu'habitaient les nations qui ne sont plus, et les lieux qu'occupaient leurs villes dont le tems a effacé les traces [13]: il faudra aussi que tu compares les langues et les caractères tirés de toute l'habitude du corps, qui distinguent les divers peuples, pour en préciser l'origine [14].

2. Souviens-toi surtout d'étudier tous les genres de monumens qui nous restent des nations passées [21], de les interpréter pour arriver à la connaissance des faits qu'ils peuvent nous révéler [22]; tu distingueras les monumens des diverses époques, et ceux qui sont réels et ceux qui pourraient être supposés [23]: à quels peuples et à quelles circonstances ils doivent leur origine [24]. — 3. Puis tu parcourras l'histoire des tems [31], tu détermineras l'époque précise de chaque événement [32], par quel art on

Nec minùs arridens interdùm sermo pedestris,
Pectora mulcebunt [71], scrutari obscura libebit [72],
Scriptaque conferre et scriptis imponere leges,
Quæ sunt digna legi indignis secernere [73], et arte
Noscere quâ sacrum nomen mereare poëtæ [74].
8. Nunc puerum edoceat sapientis cura magistri [81],
Discipuli ingenium tentet [82], fingatque vicissim
Ad studium veri [83] præscriptaque munia vitæ [84].

D. 1. Indè loca [11], indè situs datur explorare locorum [12],
Prisca licet conferre novis [13], et verba habitusque
Corporis, ut valeas populorum exordia nosse [14].
2. Jam veterum monimenta virûm [21], jam scire memento
Quæ retegant [22]; ut vera queas dignoscere fictis [23];
Quâ fuerint extructa manu, quâ condita causâ [24];
3. Factaque perquires [31], factorum tempora [32] noris,

peut distinguer, dans l'étude de l'histoire, les récits conformes à la vérité de ceux qu'a infectés, l'erreur, le mensonge, ou l'amour du merveilleux [33]: quelle circonstance fortuite, quelle cause tenant à l état où se trouvaient les peuples, ou quel homme extraordinaire, ont agité le monde, lorsque tant de guerres l'ont ébranlé, tant de nations puissantes ont été renversées, et que des peuples nouveaux se sont élevés sur leurs ruines [34].

4. Alors tu étudieras les cultes et les dogmes des diverses religions [41], les mystères cachés sous ces symboles [42], et quelle est parmi ces diverses religions, la seule qui puisse plaire à Dieu, parce que c'est lui-même qui l'a donnée aux hommes [43]; comment les hommes oubliant les traditions primitives, se sont abandonnés aux erreurs de l'idolâtrie, et comment, poussés par des terreurs insensées, ils sont allés jusqu'à deshonorer les autels par le sacrifice de leurs semblables et par des rites infâmes [44].

5. Passant alors à un autre ordre de connaissances, tu examineras, quelles sont les richesses de chaque pays [51], comment elles se produisent et se consomment [52], par quel moyen chaque citoyen pouvait jouir d'une nourriture facile et des avantages d'une vie laborieuse et tranquille [53]; enfin par quelles causes une nation, même plongée dans l'ignorance et ennemie de toute amélioration, peut sortir de ce funeste état [54].

6. Puis tu observeras, comment le soldat peut défendre son pays, par des armes, des vaisseaux, des forteresses ou des retranchemens [61]; comment il faut discipliner les armées et les dresser aux évolutions militaires [62], comment il faut les conduire pendant la guerre [63], quelles

Quæ probet eventus ratio, commenta refellat [33],
Et quæ fors aut causa aut vir concusserit orbem,
Cùm tot bella forent, tot regna eversa jacerent,
Ambirentque novæ rerum fastigia gentes [34].
4. Noveris et ritus et dogmata relligionum [41],
Symbola quæ celant mysteria sacra profanos [42],
Et quo sit cultu veneranda æterna potestas [43],
Quoque modo oblitos ævi præcepta prioris
Diffusus latè populos invaserit error,
Magnoque undè homines perculsi corda pavore
Sanguine turpârint et fœdis ritibus aras [44].
5. Quæ sint [51], undè genantur opes [52], ut cuique parentur
Et faciles victus et lætæ munera vitæ [53],
Vel sortem ut mutare queat gens inscia rerum,
Cùm segnes torpent mentes meliora perosæ [54].
6. Hostemque à patriâ miles quibus arceat armis,
Navibus aut arce et densi munimine valli [61];
Quo pacto instaurandæ acies [62], quo bella gerenda [63],

sont les causes qui ont déterminé la victoire dans les diverses batailles, et comment le courage d'un petit nombre a souvent triomphé d'une multitude d'ennemis [64].

7. Cependant n'oublie pas d'étudier les lois qui régissent les peuples [71]; il s'agira ensuite de les interpréter, d'en faire l'application aux questions particulières qui peuvent se présenter, et d'en résoudre les difficultés même les plus embarrassantes [72]. Quand il sera question de remplacer par de nouvelles lois celles dont le tems a amené la désuétude, tantôt l'on devra consulter les diverses législations, et l'influence qu'elles ont eue sur la prospérité des nations [73], tantôt les déduire des lois éternelles de la justice [74].

8. Enfin tu étudieras les traités par lesquels les nations se sont liées [81], l'art d'interpréter et de conserver ces traités [82], par quel moyen le gouvernement peut assurer aux citoyens la tranquillité [83]; quelles causes ébranlent les trônes, et quelles causes enfin en assurent la durée [84].

Quoque adversa duces superârint agmina marte [64],
Fregerit et virtus ingentes sæpè catervas [64].
7. Est opus intereà populorum discere leges [71],
Lites indè juvat legumque resolvere nodos [72],
Et mutare novis ævo quæ jura fatiscunt
Nunc exempla docent [73], et nunc eniteris æqui
Legibus æternis humanas promere leges [74].
8. Fœdera tum noris [81], quâ sint servanda sagaci
Arte [82], et securâ cives ut pace fruantur [83];
Quæ fluxa et quæ sit mansura potentia regum [84].

A. M. Ampère



CLASSIFICATION DES CONNAISSANCES HUMAINES,

OU TABLEAUX SYNOPTIQUES DES SCIENCES ET DES ARTS.

Ier TABLEAU. — *Division de toutes nos connaissances, en deux règnes et de chaque règne en sous-règnes et embranchemens.*

PREMIER RÈGNE.			SECOND RÈGNE.		
RÈGNE.	SOUS-RÈGNES.	EMBRANCHEMENS.	RÈGNE.	SOUS-RÈGNES.	EMBRANCHEMENS.
* SCIENCES COSMOLOGIQUES..	A. *Cosmologiques proprement dites* ..	I. Mathématiques II. Physiques.	** SCIENCES NOOLOGIQUES..	C. *Noologiques proprement dites*. ..	V. Philosophiques. VI. Nootechniques.
	B. *Physiologiques*..................	III. Naturelles. IV. Médicales.		D. *Sociales*	VII. Ethnologiques. VIII. Politiques.

IIe TABLEAU. — *Division de chaque embranchement en sous-embranchemens et en sciences du premier ordre.*

PREMIER RÈGNE.

	EMBRANCHEMENS.	SOUS-EMBRANCHEMENS.	SCIENCES DU PREMIER ORDRE.
A.	I. Sc. MATHÉMATIQUES..	a. *Mathématiques proprement dites*..	1. Arithmologie. 2. Géométrie.
		b. *Physico-mathématiques*	3. Mécanique. 4. Uranologie.
	II. Sc. PHYSIQUES.....	c. *Physiques proprement dites*......	5. Physique générale. 6. Technologie.
		d. *Géologiques*...................	7. Géologie. 8. Oryctotechnie.
B.	III. Sc. NATURELLES...	e. *Phytologiques*..................	1. Botanique. 2. Agriculture.
		f. *Zoologiques proprement dites*	3. Zoologie. 4. Zootechnie.
	IV. Sc. MÉDICALES....	g. *Physico-médicales*..............	5. Physique médicale. 6. Hygiène.
		h. *Médicales proprement dites*......	7. Nosologie. 8. Médecine pratique.

SECOND RÈGNE.

	EMBRANCHEMENS.	SOUS-EMBRANCHEMENS.	SCIENCES DU PREMIER ORDRE.
C.	V. Sc. PHILOSOPHIQUES .	i. *Philosophiques proprement dites*...	1. Psychologie. 2. Ontologie.
		k. *Morales*........	3. Ethique. 4. Thélésiologie.
	VI. Sc. NOOTECHNIQUES.	l. *Nootechniques proprement dites*..	5. Technestétique. 6. Glossologie.
		m. *Didagmatiques*............	7. Littérature. 8. Pédagogique.
D.	VII. Sc. ETHNOLOGIQUES	n. *Ethnologiques proprement dites*...	1. Ethnologie. 2. Archéologie.
		o. *Historiques*...........	3. Histoire. 4. Hiérologie.
	VIII. Sc. POLITIQUES..	p. *Physico sociales*..........	5. Economie sociale. 6. Art militaire.
		q. *Ethnegétiques*............	7. Nomologie. 8. Politique.

IIIe TABLEAU. — *Division de chaque science du premier ordre en sciences du second et du troisième ordres.*

PREMIER RÈGNE.

	SCIENCES DU Ier ORDRE.	SCIENCES DU SECOND ORDRE.	SCIENCES DU TROISIÈME ORDRE.
A.	1. ARITHMOLOGIE.....	a. *Arithmologie élémentaire*.......	11. Arithmographie. 12. Analyse mathématique.
		b. *Mégéthologie*..............	13. Théorie des fonctions. 14. Théorie des probabilités.
	2. GÉOMÉTRIE	c. *Géométrie élémentaire*	21. Géométrie synthétique. 22. Géométrie analytique.
		d. *Théorie des formes*..........	23. Théorie des lignes et surfaces 24. Géométrie moléculaire.
	3. MÉCANIQUE	e. *Mécanique élémentaire*........	31. Cinématique. 32. Statique.
		f. *Mécanique transcendante*.......	33. Dynamique. 34. Mécanique moléculaire.
	4. URANOLOGIE......	g. *Uranologie élémentaire*.........	41. Uranographie. 42. Héliostatique.
		h. *Uranognosie*	43. Astronomie. 44. Mécanique céleste.
	5. PHYSIQUE GÉNÉRALE.	i. *Physique générale élémentaire*.....	51. Physique expérimentale. 52. Chimie.
		k. *Physique mathématique*........	53. Stéréonomie. 54. Atomologie.
	6. TECHNOLOGIE	l. *Technologie élémentaire*.......	61. Technographie. 62. Cerdoristique industrielle.
		m. *Technologie comparée*.........	63. Economie industrielle. 64. Physique industrielle.
	7. GÉOLOGIE........	n. *Géologie élémentaire*	71. Géographie physique. 72. Minéralogie.
		o. *Géologie comparée*...........	73. Géonomie. 74. Théorie de la terre.
	8. ORYCTOTECHNIE....	p. *Oryctotechnie élémentaire*	81. Exploitation des mines. 82. Docimasie.
		q. *Oryctotechnie comparée*	83. Oryxionomie. 84. Physique minérale.
B.	1. BOTANIQUE	a. *Botanique élémentaire*.........	11. Phytographie. 12. Anatomie végétale.
		b. *Phytognosie*............	13. Phytonomie. 14. Physiologie végétale.
	2. AGRICULTURE......	c. *Agriculture élémentaire*	21. Géoponique. 22. Cerdoristique agricole.
		d. *Agriculture comparée*.........	23. Agronomie. 24. Physiologie agricole.
	3. ZOOLOGIE........	e. *Zoologie élémentaire*	31. Zoographie. 32. Anatomie animale.
		f. *Zoologie comparée*.........	33. Zoonomie. 34. Physiologie animale.
	4. ZOOTECHNIE	g. *Zootechnie élémentaire*.........	41. Zoochrésie. 42. Zooristique.
		h. *Zootechnie comporée*.........	43. Œconomie. 44. Threpsiologie.
	5. PHYSIQUE MÉDICALE.	i. *Physique médicole proprement dite*.	51. Pharmaceutique. 52. Traumatologie.
		k. *Biotologie*.............	53. Diététique. 54. Phrénygiétique.
	6. HYGIÈNE........	l. *Crasiologie*.............	61. Crasiographie. 62. Crasiognosie.
		m. *Hygiène proprement dite*........	63. Hygionomie. 64. Prophylactique.
	7. NOSOLOGIE.......	n. *Nosologie proprement dite*	71. Nosographie. 72. Anatomie pathologique.
		o. *Iatrologie*............	73. Thérapeutique générale. 74. Physiologie médicale.
	8. MÉDECINE PRATIQUE	p. *Semiologie*.................	81. Séméiographie. 82. Diagnostique.
		q. *Médecine pratique proprement dite*.	83. Thérapeutique spéciale. 84. Prognosie.

SECOND RÈGNE.

	SCIENCES DU Ier ORDRE.	SCIENCES DU SECOND ORDRE.	SCIENCES DU TROISIÈME ORDRE.
C.	1. PSYCHOLOGIE.....	a. *Psychologie élémentaire*.......	11. Psychographie. 12. Logique.
		b. *Psychognosie*.............	13. Méthodologie. 14. Ideogénie.
	2. ONTOLOGIE......	c. *Ontothétique*..............	21. Ontologie élémentaire. 22. Théologie naturelle.
		d. *Ontognosie*..........	23. Ontonomie. 24. Théodicée.
	3. ETHIQUE	e. *Ethique élémentaire*.........	31. Ethographie. 32. Physiognomonie.
		f. *Ethognosie*............	33. Morale pratique. 34. Ethogénie.
	4. THÉLÉSIOLOGIE....	g. *Thélésiologie élémentaire*.......	41. Thélésiographie. 42. Dicéologie.
		h. *Thélésiognosie*........	43. Morale apodictique. 44. Anthropotélique.
	5. TECHNESTÉTIQUE...	i. *Terpnologie*	51. Terpnographie. 52. Terpnognosie.
		k. *Technesthétique comparée*.......	53. Critique technesthétique. 54. Philosophie des beaux-arts.
	6. GLOSSOLOGIE.. ...	l. *Lexiologie*............	61. Lexiographie. 62. Lexiognosie.
		m. *Glossognosie*..........	63. Glossonomie. 64. Philosophie des langues.
	7. LITTÉRATURE.....	n. *Bibliologie*..........	71. Bibliographie. 72. Bibliognosie.
		o. *Littérature comparée*	73. Critique littéraire. 74. Philosophie de la littérature.
	8. PÉDAGOGIQUE	p. *Pédagogique proprement dite*......	81. Pédiographie. 82. Idioristique.
		q. *Mathésiologie*	83. Mathésionomie. 84. Théorie de l'éducation.
D.	1. ETHNOLOGIE	a. *Ethnologie élémentaire*.........	11. Ethnographie. 12. Toporistique.
		b. *Ethnologie comparée*..........	13. Géographie comparée. 14. Ethnogénie.
	2. ARCHÉOLOGIE.....	c. *Mnémiologie*..........	21. Mnémiographie. 22. Mnémiognosie.
		d. *Archéologie comparée*	23. Critique archéologique. 24. Archéogénie.
	3. HISTOIRE........	e. *Histoire élémentaire*	31. Diégématique. 32. Chronologie.
		f. *Histoire comparée*...........	33. Critique historique. 34. Philosophie de l'histoire.
	4. HIÉROLOGIE	g. *Sebasmatique*...........	41. Hiérographie. 42. Symbolique.
		h. *Hiérologie comparée*.........	43. Controverse. 44. Hiérogénie.
	5. ECONOMIE SOCIALE .	i. *Economie sociale proprement dite*.	51. Statistique. 52. Chrématologie.
		k. *Cœnolbologie*..........	53. Cœnolbologie comparée. 54. Cœnolbogénie.
	6. ART MILITAIRE	l. *Hoplimastique*..........	61. Hoplographie. 62. Tactique.
		m. *Art militaire proprement dit*. ...	63. Stratégie. 64. Nicologie.
	7. NOMOLOGIE.......	n. *Nomologie proprement dite*......	71. Nomographie. 72. Jurisprudence.
		o. *Législation*	73. Législation comparée. 74. Théorie des lois.
	8. POLITIQUE.......	p. *Syncimėnique*..........	81. Ethnodicée. 82. Diplomatie.
		q. *Politique proprement dite*.......	83. Cybernétique. 84. Théorie du pouvoir.

ÉPERNAY, IMPRIMERIE DE WARIN THIERRY ET FILS.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

PARIS. — *Découverte d'une atmosphère dans la lune.* — Des observations très-minutieuses, faites pendant l'éclipse qui a eu lieu le dimanche 15 mai, portent M. Coulier à conclure que la lune n'est point dépourvue d'atmosphère, comme on le prétend ; une commission, nommée par l'Académie des sciences, devra décider à cet égard, si les annotations faites par M. Coulier, et principalement relatives à la décroissance inégale de la lumière, et à l'apparence de cercles ovales qui précédaient le corps de la lune, autorisent une telle conclusion. — Cependant nous devons ajouter qu'au sein de l'Académie des sciences, M. Arago s'est élevé contre ces espérances, et a soutenu que ces cercles ne devaient être attribués qu'à la défectuosité de l'instrument de M. Coulier.

LYON. — M. l'abbé Pavy, nommé à la chaire d'histoire ecclésiastique de la faculté de Théologie de Lyon, va faire paraître une *Histoire des Cordeliers de l'Observance*, dont on voit encore à Lyon l'église à moitié ruinée. M. l'abbé Pavy s'est mis à l'œuvre, et s'est chargé de relever cet édifice, qu'il vengera ainsi de l'oubli des hommes et des injures du tems. Travaillant pour la religion, M. l'abbé Pavy travaille pour les arts, qui reçoivent d'elle leur plus nobles inspirations.

DOUAI. — *Découverte du Psautier de Thomas Morus.* Parmi les livres rares et curieux, récemment découverts à la bibliothèque publique de Douai, se trouve le *Psautier* dont Thomas Moore (Morus), grand chancelier d'Angleterre, faisait usage dans les derniers jours de sa vie. C'est un volume in-8°, imprimé sur peau de velin, en caractères gothiques, par Mynkin de Worde, à Londres, en 1508 ; ce livre est extrêmement remarquable sous le rapport de l'exécution typographique. Sur la garde, en parchemin, placée en tête, se trouvent des vers anglais, écrits de la main de Fisher, évêque de Rochester, empreints de la foi et des croyances religieuses des deux illustres amis.

Il paraît que ce livre fut donné par Fisher, à Thomas Moore, au moment de son exécution, qui précéda celle du grand chancelier de 14 jours ; car Fisher eut la tête tranchée sur la plate-forme de la tour de Londres,

le 22 juin 1535, et Moore, le 6 juillet suivant. On se rappellera que les persécutions dont Thomas Moore et Jean Fisher furent les déplorables victimes, n'avaient pas d'autre cause que leur opposition à la réforme et leur attachement à l'unité de l'Église. On lit au bas de la même garde :

Qui non rectè vivit in unitate Ecclesiæ catholicæ salvus esse non potest.

Suivent les signatures :

THOMAS MORUS, *dus Cancellarius anglæ;*
JOANES FISHER, *Episcopus roffensis.*

Ce volume provient du collége anglais de Douai, supprimé lors de la révolution de 89. Cette bibliothèque abondait en manuscrits et en documens précieux pour l'histoire des catholiques anglais. Elle fut envahie et pillée en 1793. Le Psautier de Moore a échappé à la dévastation.

ANGLETERRE. LONDRES. — *Progrès du catholicisme romain.* L'association protestante de Londres a tenu le 12 mai une grande assemblée dans Exeter Hall. Le comte de Winchelsea présidait, le duc de New-Castle était au nombre des assistans.

A la suite de quelques discours, tendant à éveiller la sollicitude des protestans sur les périls dont leur Eglise se trouve menacée, le capitaine Gordon a mis sous les yeux de la réunion une carte géographique de l'Angleterre et de l'Ecosse, parsemée d'un grand nombre de point noirs. Ces marques, a-t-il dit, désignent les lieux où les chapelles catholiques ont été élevées. En 1796, il n'en existait pas 20 en Anglerrre et en Ecosse, à présent on en compte 510. Nous savons par la *Revue de Dublin*, dont M. O'Connell est l'éditeur, que 40 autres chapelles vont être construites prochainement, et qu'elles seront encore suivies de 40 autres.

En 1796 il n'existait point de collége pour les catholiques romains, il y en a maintenant 10 en Angleterre et 1 en Ecosse. De tels faits parlent plus haut que les discours. Messieurs, le catholicisme romain nous déborde, ce ne sera pas trop de tous les efforts réunis des protestans fidèles pour mettre une barrière à l'invasion de ses doctrines et de ses croyances.

Après quelques observations du même genre, présentées par le duc de New-Castle, l'assemblée s'est séparée sans avoir pris aucune détermination fixe.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 72. — 30 Juin 1836.

Statistique religieuse du globe.

REVUE
DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Onzième Article[1].

SEIZIÈME SIÈCLE.

Plusieurs de nos abonnés nous ont souvent rappelé la promesse que nous avions faite de continuer la *statistique de toutes les erreurs*, que nous avions laissée *à la fin du 15e siècle*. Nous avouons que leurs plaintes étaient fondées. Cependant nous n'avions pas perdu de vue ce travail ; au contraire, nous nous en occupions avec persévérance ; mais comme il s'agrandissait à mesure que nous l'étudions davantage, il nous était impossible de le reprendre avant d'avoir achevé d'examiner l'ensemble. Or, nous le disons avec vérité, ce n'est pas un travail médiocre que celui de faire connaître d'une manière un peu exacte, c'est-à-dire chrétienne en même tems et philosophique, cet immense mouvement des esprits, qui eut lieu dans le 16e siècle ! car voici à peu près les questions qu'il nous donne à examiner.

La Grèce antique avec sa science et sa littérature passant en Occident.

La renaissance des lettres et des arts à peu près accomplie, et jetant dans des esprits bouillans de jeunesse et d'ardeur, mais manquant de critique et de discernement, toutes les idées païennes.

[1] Voir le 10e article dans le N° 53, tome VI, p. 161.

Aristote régnant en maître dans les écoles chrétiennes, puis obligé de partager son empire avec Platon qu'on lui oppose.

Le droit Civil Romain, prenant la place du droit Canon Chrétien, et apportant dans les esprits les notions purement païennes des fondemens et du commencement de la société, des droits et des devoirs de l'homme, ouvrant ainsi une nouvelle source de vérité et de morale, constituant une nouvelle révélation, celle que chaque homme trouve dans sa conscience; et mettant par là en opposition la raison et la révélation.

L'autorité de la raison et du raisonnement prenant peu à peu la place de l'autorité de l'Fvangile et de l'Eglise.

Luther arrivant au milieu de tout ce chaos, et donnant un nom à tous ces différens désordres, qui s'accroissent et se divisent encore sous son influence.

Les corps enseignans se disputant scandaleusement entre eux pour de vaines subtilités, pour de ridicules priviléges.

L'imprimerie introduisant un nouvel apostolat, en inondant le monde de toute la littérature et de toute la philosophie païennes.

Descartes préparant la ruine de la philosophie d'Aristote, et posant le principe et la principale base de la philosophie et de l'incrédulité modernes, dans son doute méthodique.

L'autorité temporelle s'affranchissant de l'autorité spirituelle, se posant chef de la religion, au nom de Dieu, rompant ainsi l'unité de la révélation du Christ, et renouvelant l'apothéose païenne au sein du Christianisme.

Les peuples froissés entre tous les élémens de croyances diverses, bouleversant les états au nom de Dieu et au nom de la raison.

Telles sont, en général, les importantes questions que le 16e *siècle* nous donne à examiner. Or, cet examen est d'autant plus difficile, que nous pouvons dire, jusqu'à un certain point, qu'il n'a pas encore été fait, au moins dans son ensemble et dans sa généralité. On a bien écrit quelques histoires, narré quelques détails, raconté des faits, réfuté des erreurs; mais on n'a pas encore recherché les causes, apprécié les influences, dit tous les résultats. Hâtons-nous d'en prévenir d'avance, nous ne prétendons pas réparer cette lacune, compléter ce

travail. Il dépasse nos forces et le nombre de pages que nous pouvons y consacrer dans nos *Annales*. Nous désirons seulement appeler sur ces graves recherches l'attention de nos frères et de nos amis.

Nos adversaires fouillent avec une incroyable constance nos annales et nos titres, pour nous juger et nous trouver contraires à nous-mêmes ; et nous, nous les regardons faire, les bras croisés, dissipant notre tems à de vaines occupations, à des études faciles, à des lectures énervantes ou frivoles, relisant ce que nous avons déjà lu, ce que tout le monde connaît. Tandis que nos antagonistes courent dans la lice, nous, nous nous promenons niaisement dans un cercle étroit, imprimant et effaçant tour à tour sur notre poussière, la trace solitaire de nos pas. Malheur à nous, et honte à ceux qui, pouvant être utiles à l'Eglise, perdent ainsi leur tems ! Gloire aux esprits de bonne volonté qui travaillent selon leurs forces !

C'est pour être utile aux uns et aux autres que nous publions le présent article. Il sera entièrement consacré à faire connaître le mouvement des esprits à cette époque, en offrant le *Tableau des ouvrages* qui ont paru pendant le *premier quart du seizième siècle*. On verra quelle inconcevable fécondité d'esprit tourmentait les hommes.

Nous avons fait entrer dans ces recherches tous les écrits qui ont quelque rapport à la *religion*, à la *controverse religieuse*, à la *philosophie*, à la *science*, à la *littérature*, à la *théologie*, à la *prédication*, etc. ; de telle manière que ceux qui voudront écrire sur ces matières ou seulement en prendre une connaissance approfondie, trouveront ici les sources où ils pourront puiser.

Nous ne prétendons point à une exactitude telle que nous n'ayons laissé passer aucun auteur ou aucun ouvrage ; mais nous ne croyons pas qu'il existe un catalogue plus complet des productions de ce siècle ; car nous avons mis à contribution pour cela les sources anciennes et les sources nouvelles [1].

[1] Voici quelques-uns des recueils que nous avons consultés : Jean Trithemius, *de scriptoribus ecclesiasticis*, Coloniæ 1546, contenant la liste de 870 auteurs. — Aubertus Miræus, *Bibliotheca ecclesiastica*, Antuerpiæ, 1639. — Elie Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. — Wa-

Nous espérons que ces travaux seront agréables à nos abonnés, et qu'ils ne seront pas trop effrayés par l'aridité de cette nomenclature. Les auteurs sont rangés par ordre chronologique, d'après l'époque de leur mort, quand il nous a été possible de la connaître. Pour ceux dont l'année de la mort n'est pas connue, nous avons choisi le plus souvent l'époque de la publication de leurs ouvrages, et nous les avons marqués par un V, *vivant*.

Seizième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Pie III	1503—1513.	Pie IV	1559—1565.
220. Jules II	1513—1513.	Pie V	1566—1572.
Léon X	1513—1521.	230. Grégoire XIII	1572—1585.
Adrien VI	1522—1523.	Sixte V	1585—1590.
Clément VI	1523—1534.	Urbain VII	1590—1590.
Paul III	1534—1549.	Grégoire XIV	1590—1591.
225. Jules III	1550—1555.	Innocent IX	1591—1591.
Marcel II	1555—1555.	235. Clément VIII	1592—1605.
Paul IV	1555—1559.		

CONCILES OECUMÉNIQUES.

1512.—XXe Concile général, *cinquième de Latran*, auquel présida Jules II, puis Leon X; il dura *cinq* ans, et compta *quinze* cardinaux et près de *quatre-vingts* archevêques et évêques. On l'avait assemblé, 1° afin d'arriver aux moyens d'empêcher le schisme qui paraissait imminent dans la chrétienté. — 2° Pour opérer une réforme parmi le clergé. — 3° Pour essayer de réconcilier le pape Jules II et François Ier. — Il y fut en outre décidé que l'on ferait la guerre à Selim, empereur des Turcs. L'empereur Maximilien Ier, et le roi François Ier furent élus chefs de l'expédition. La réforme imposée violemment par Luther, empêcha l'exécution de ce projet.

1545.—XXIe Concile général, dit de *Trente*, ville du Tyrol. Il dura prés de dix-huit ans, jusqu'en 1563, sous cinq papes, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV et Pie IV. Il y avait à ce concile: cinq cardinaux, légats du Saint-Siége, 3 patriarches, 33 archevêques, 235 évêques, 7 abbes, 7 généraux d'ordres, et 160 docteurs en théologie, en tout, 450 personnes ayant voix

ding, *Bibliothèque des écrivains cordeliers*, in-fol.—Le P. Niceron. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, 44 vol. in-12.— Schœl, *Histoire de la littérature grecque profane*, 8 vol. in-8°.—Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire, avec un catalogue des principaux écrivains*, 5 vol. in-4°. — *Tablettes chronologiques*. etc., etc.

consultative ou délibérative. — Le but de la convocation fut la condamnation des erreurs de Luther, et la réforme du clergé et des fidèles.

BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS QUI SONT MORTS OU QUI ONT VÉCU DE 1501 A 1526.

Mort en 1501. Robert Gaguin,

Natif du pays d'Artois, général des Mathurins, littérateur, ambassadeur, historien d'une critique médiocre, philosophe qui s'éleva contre l'astrologie : —*Compendium super Francorum gestis à Pharamundo usque ad annum* 1491; amplifié par lui-même jusqu'en 1499; traduit en abrégé, souvent en français. — *Chronique ou histoire faite et composée par le R. P. en Dieu Turpin, archevêque de Reims, contenant les prouesses et faits d'armes, advenues en son tems, du roi Charlemagne et de son neveu Roland; trad. du latin en françois par R. Gaguin, par ordre du roi Charles VIII*, ouvrage curieux, mais trop souvent dégénérant en roman. — *Epistolæ et Orationes.* — Plusieurs *pièces de vers*, entre autres *Tractatus de puritate conceptionis virg. Mariæ, adversus Vincentium de Castronovo.* —*De arte metrificandi præcepta.*—*Trad.* des Com. de Jules César. — *La Royne du bon repos* ou *les Passe-tems d'oisiveté.*—*Glossarium latinum.*

M. 1501. Guillaume Cavursin (*Caoursinus*).

De Douay, ayant rempli de grands emplois sous les Grands-Maîtres de Rhodes, quoiqu'il ne fût pas chevalier de cet ordre : *Obsidionis Rhoddæ urbis descriptio.* (il y avait assisté.) *Discours* sur la mort de Mahomet II.—*De casu regis Zyzymi Com.*—*De celeber. fædere cum Turcarum rege Bagyazit per Rhodios inito com.*—*Dissertation* sur une relique de S. J.-Bapt., apportée de Constantinople. — *Discours* au pape Innocent VIII. — Relation de la *livraison du sultan Zyzyme* aux Romains. — Compilation des *statuts de l'ordre de Rhodes.*

M. 1501. Michel Lochmayer.

Chanoine de Passau. *Sermones.* — *De Officiis curatorum*, lib. I.

M. 1501. Augustinus, de Pavie (*Ticinensis*).

Histoire des ordres religieux et autres.

M. 1501. Laurent des Moulins,

Poète français de Chartres, *Catholicon des mal-avisés* ou *le Cimetière des malheureux.* Poëme moral.

M. 1501. Jean Blærus,

Bénédictin de Liége: *De institutione festivitatis corporis Christi.*

V. 1501. Jean Nauclerus,

Suédois, docteur et théologien : *Chronica ab initio mundi usque ad annum* 1500. — *De Simoniâ libri* III.

M. 1501. Augustinus Dodo.

De la Frise, chanoine de Bâle, fut le premier qui donna une *édition des OEuvres de S. Augustin.*

V. 1501. Guillaume Honpellandus,

Prêtre de Bologne : *De animæ hominis immortalitate.*

v. Etienne Brulifer,

De St. Malo en Bretagne : *In Bonaventuram et Scotum super sententiis.* — *De timore et aliis donis Dei.* — *De paupertate Christi et Apostolorum.*—*Sermones* et alia.

v. 1501. Libertus,

Evêque de Béryte. — *Collectio de Crucibus*, qui étaient apparues à cette epoque.

M. 1502. Michel Franciscus,

De Lille, frère-prêcheur, puis évêque : *Quodlibeticæ decisiones de septem doloribus* B. Mariæ. — *Et de confraternitate Rosarii ejusdem Virginis.* — *De vanitate sequentium curiam*, encore manuscrit.

M. 1502, Mathieu Bossus,

De Vérone, chanoine régulier, prédicateur d'une grande réputation en Italie, réformateur de ses religieux, qui faillirent le massacrer. — *De tolerandis adversis dialogus.* — *De gerendo magistratu, justitiâque colendâ.* — *Ne fœminea ornamenta Bononiensibus restituantur sermo.* — *De instituendo sapientiâ animo.* — *Epistolæ.* —XII *Discours.*

M. 1502. Jean Annius de Viterbe, dit *Nanni* ou *Nannio*,

Dominicain, fameux par les éditions des anciens, qu'on lui a reproché d'avoir supposés. — *De imperio Turcarum*, sermons prêchés à Gènes. — *De futuris Christ. triumphis in Turcas et Saracenos ad Xystum* IV. — *Explication de l'Apocalypse.* — *De mutuo judaico, et civili, et divino.* — *Com. in Catulum, Tibullum et Propertium.* —*Antiquitatum variarum volumina* XVII.—C'est dans cet ouvrage qu'il cite les fragmens d'anciens auteurs, qu'on lui a reproché d'avoir inventés. Comme ceci tient à l'archéologie, et comme aussi plusieurs auteurs ont prétendu qu'Annius avait cité des fragmens véritables, nous allons en donner la liste : 1° *Institutiones de æquivocis circa Etruscorum originem ;* — 2° *Vertumniana Propertii* ; — 3° *Xenophon, de æquivocis hominum nominibus* ; — 4° *Quintus Fabius Pictor de aureo sæculo, et de origine urbis Romæ ac vocabulorum ejus* ; — 5° *Myrsilus Lesbius historicus de bello Pelasgico et origine Italiæ et Thyrrenorum* ; — 6° *Fragmenta Catonis* ; — 7° *Fragmentum itinerarii Antonini Pii* ; — 8° *Sempronius de divisione et chorographiâ Italiæ* ; — 9° *Epithetum* (epitome) *Archiloci de temporibus* : — 10° *Metasthenes* (Megasthenes) *Persa, de judicio temporum et annalium Persarum* ; — 11° *De primis temporibus et* XXIV *regibus Hispaniæ, et ejus antiquitate* ; — 12° *De Etruscâ simul et Italicâ emendatissimâ chronographiâ* ; — 13° *Philonis breviarium de temporibus* ; ; — 14° *Defloratio Berosi chaldaica libri* V ; — 15° *Manethonis, sasacerdotis ægyptii supplementum ad Berosum* :— 16° *Anniæ quæstiones ad consob. suum F. Th. Annium, ejusdem ordinis.*

On convient généralement que toutes ces pièces sont fabriquées, mais les uns ont prétendu qu'Annius les avait publiées de bonne foi, trompé par des manuscrits qu'il avait entre les mains ; les autres, qu'il y avait seulement ajouté des circonstances de son chef ; quelques critiques enfin ont regardé ces ouvrages comme véritables. Parmi ceux qui ont soutenu l'opinion d'Annius, il faut citer *Thomas Mazza*, dominicain italien, dans *Apologia pro F. Giovani Annio*, Vérone 1673, in-fol., traduit en latin par *J.-B. Ettoreo*, in-4° ;

et dans un autre ouvrage : *I Goti illustrati, o vera historia de' Goti antichi, etc.* sous le nom de *Didymo Ropaligero Liviano*, Vérone, 1679, in-fol. Fr. *Sparavieri* de Vérone écrivit contre cet ouvrage. Fr. Macedo lui répondit par *Responsio ad notas nobilis critici anonymi*, *etc.* Mazza se défendit lui-même par *Aucupium Ibis, hoc est Confutationes objectionum Elenchisti*, etc., sous le nom de *Didymo Sevelario Siviliano.* — Sparavieri répliqua vivement, et Mazza répondit encore par : *ad Fran. Sparuverium plus æquo in Th. Mazzam scandescentem parænesis*, 1675, *in-4°.* — Voir aussi, sur cette question, le voyage en Italie, du P. Labat, tome 7, p. 95. — De notre tems deux savans distingués, M. Eusèbe Salverte, dans son *Origine des noms propres*, et M. le marquis de Fortia d'Urban, dans *Berose et Annius de Viterbe*, Paris, 1808, faisant le VII[e] vol. de son *Histoire ancienne du globe*, et dans son V[e] vol., 2[e] partie de l'*Histoire du Hainault*, ont soutenu que les fragmens d'Annius étaient vrais au moins en partie.

M. 1502. Olivier Maillard,

Breton, cordelier et ensuite observantin, prédicateur célèbre par la liberté et la force de sa parole, et aussi par la grossièreté et quelquefois l'indécence de son style. On rencontre souvent à la fin de ses périodes. *Ad omnes diabolos talis modus agendi. Ad triginta mille diabolos talis pæna*, *etc.* — *Sermones de adventu declamati Parisiis in ecclesiâ S. Joan. in Graviâ.* — *Quadragesimale opus declamatum Parisiorum urbe in ec.*, etc. — *Sermones dominicales* et *alii.* — *Sermones de sanctis.* — *Recolation de la très-piteuse passion de N. S., représentée par les saints et sacrés mystères de la messe, prêchée devant le grand-maitre de France, en sa ville de Laval.* — *L'exemplaire de confession avec la confession générale.* — *Traités* à divers religieux. — *Contemplatio in salutationem angelicam.*

V. 1502. Jean Mercurius,

Italien, *Exhortationes in Turcas, Scythas, aliosque Barbaros*, etc. *Anvers*, 1502.

V. 1502. Bénédict Portuensis,

Chancelier de la république de Gênes : *Adventus Ludovici* XII, *Fr. reg. in urbem Genuam*, *anno* 1502.

M. 1502 ou 3. Pierre Schœffer, dit *Opilio*,

De Germnsheim, un des trois inventeurs de l'imprimerie. *Guttenberg* avait commencé à imprimer en caractères mobiles, à Strasbourg, en 1436.— En 1450, il s'était associé à Mayence l'orfèvre *Jean Fust*, avec lequel il imprima la *Bible latine vulgate*, connue sous le nom de *Bible Mazarine*; mais en 1455, Guttenberg ayant abandonné cet établissement, Fust s'associa *Pierre Schœffer*, qui compléta la découverte, en inventant, soit l'art de *fondre les caractères* au poinçon seulement, soit l'art de frapper des matrices par lesquelles on obtient des *types égaux et uniformes.* On sera curieux de connaître les éditions de Fust et de Schœffer, si recherchées des bibliomanes. Ce sont : *Psautier latin*, 1457, premier ouvrage portant date, dont il n'existe que 5 ou 6 exemplaires, dont un à Paris; c'est dans ce volume que les imprimeurs, qui jusqu'alors avaient vendu leurs livres comme *copiés à la main*, annoncèrent leur secret par la note suivante : *hic liber, adinventione artificiosâ im-*

primendi ac caracterizandi, absque calami ullâ exaratione, sic effigiatus. — Réimprimé en 1459, dont il reste 9 exemplaires, dont deux à Paris. — *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459. — *Constitutiones Clementis V*, 1460, réimprimées en 1467 et en 1471. — *Bible latine*, 1462, la première qui ait une date. — *Offices et paradoxes de Cicéron*, 1465, en latin, où pour la première fois les passages grecs sont imprimés en *caractères grecs*. — Réimprimés en 1466. — *Liber VI, decretorum Bonifacii VIII*. 1465. — *Grammaticæ methodas rythmica*, dont on ne connaît que deux exemplaires, dont un à Paris, 1465. — Réimprimée par Schœffer seul, 1468. — 1re édition des *Institutes* de *Justinien*, 1468. — Valère Maxime, 1471. — Corpus juris canonici; Decretum Gratiani cum notis : nova compilatio decretalium Gregorii IX, 1473 ; ce qui fait, avec les décrétales de Boniface VIII, tout le droit canon, à l'exception des *extravagantes*. — *Codex Justinianeus*, 1475. — *Pierre Schœffer* étant mort en 1502 ou 1503, *Jean Schæffer*, son fils, continua son imprimerie.

v. 1502 Jean Potcanus ou *Potken*,

Est l'éditeur du *Psautier* en langue *chaldaïque*, mais en caractères *éthiopiens*, dont les Ethiopiens, qui se disent *indiens*, se servent à Rome, pour nous servir des expressions d'Aubert de la Myre.

M. 1503. Jean-Jovien Pontanus,

Du duché de Spolette, vice-roi de Naples, poète trop libre, écrivain élégant. Différens *traités sur les vertus morales*, *l'obéissance*, *la force*, etc. Erasme disait de ce dernier traité, qu'il était difficile de connaître si Pontanus était *chrétien*. — Différens *dialogues* sur Virgile et l'histoire, etc., d'une bonne latinité, mais orduriers. — *Belli quod Ferdinandus Senior, Neap. rex, cum Joanne Andegavense duce gessit lib. VI*. — *Trad.* de 100 sentences de Ptolomée. — *De rebus cœlestibus lib. XIV*. — *De luxu*. — Différentes *poésies bucoliques*, *scientifiques*, *érotiques*, etc., la plupart obscènes. — *Asinus, seu de ingratitudine*, composé contre le roi d'Espagne. — *Quatenus credendum est astrologiæ dialogus*.

M. 1503. Felino Sandei (*Sardius*),

De Felina, au duché de Reggio, jurisconsulte, évêque de Luque. — Ouvrages de *droit*. — *De indulgentiâ plenariâ tract*. — *Epitome de regibus Siciliæ et Apuliæ*.

v. 1503. Pierre Subertus,

Evêque. Traité de *Cultu vineæ Dei*.

v. 1503. Augustin Dathus,

De Sienne, philosophe : *de animarum immortalitate et alia*.

v. 1503. Adrien Finus,

De Ferrare : *flagelli in Judæos lib. IX*.

M. 1504. Antoine Lalainus,

La *description du voyage de Philippe-le-Bel, prince des Belges et de Jeanne d'Aragon, son épouse, de la Belgique en Espagne*; en latin.

M. 1504. Paul Scriptor,

Théologien de la Souabe : *in Joannem Scotum commentarius*.

v. 1504. Jean Ballochus,

Prédicateur : *Sermones quadragesimales* sur les douze excellences de la foi chrétienne.

v. 1504. Antoine Mathelicius,

Théologien italien: *Sermones dominicales — et quadragesimales.*

m. 1504. Jean Gerbrandus,

Carmélite de Leyde : *Chronicon episcoporum ultrajectensium et comitum Hollandiæ*, depuis saint Willibrod, jusqu'à l'an 1480.

v. 1504. Matthieu Bappenheimius,

Chanoine augustin; *Annales gentis Bappenheimensis. — Quædam chronica*, insérés par Freher dans *Germ. Rer. scriptores.*

m. 1504. Christophore Laudinus,

Florentin, un des premiers latinistes et des plus habiles professeurs de la seconde moitié du 15e siècle, précepteur du fils de Cosme de Médicis, professeur de rhétorique et de poésie, à Florence, étranger aux querelles littéraires. *Carmina. — Comment. in Virgilium et Horatium.— Quæstiones Camaldulences libri* IV, ouvrage philosophique, dans le genre des *Tusculanes*, où il traite de la vie active et contemplative, du souverain bien, etc.

m. 1505. Jean Standoneus,

De Malines, docteur de l'université de Paris, fondateur, à l'usage des écoliers pauvres, des colléges de Louvain, de Malines et de Valenciennes. On a de lui, à l'usage de ses écoliers : *Formula vivendi.*

m. 1505. Michel Ritius,

Conseiller du roi Louis XII : *De regibus Hispaniæ lib.* III. — *De regibus Franciæ lib.* III. —*De regibus Hieros., Neap., Sici. et Hung.*

v. 1505. Jean Pinus,

De Toulouse, a publié une *Vie de sainte Catherine de Sienne* et de *Philippe Beroald de Bologne.*

m. 1505. Philippe Beroald, l'aîné,

De Bologne, fut le 4e helléniste qui professa le grec à Paris, et y inspira le goût de cette étude. Il a publié et commenté différens auteurs sacrés et profanes, parmi ces derniers, *Apulée*. Ses *œuvres* ont été imprimées à Paris, 1513, 2 vol. in-4°.

v. 1505. Jean Paltzius,

Augustin : *Cœlifodina pro indulgentiis.*

m. 1505. Ambroise Coriolanus ou *Coranus*,

Général des Augustins; *S. Augustini vita. — Christinæ Spoletanæ virginis vita.*

m. 1505. Jacques Peresius,

Augustin espagnol; *Comment. in Psalmos, in Cant. Cant.*, etc. — *Libellam contra Judæos de Christo reparatore generis humani.*

v. 1505. Vincent Bandellus,

Général des Dominicains. *Declarationes constitutionum Dom. — De conceptione J.-C. —De conceptione Deiparæ in peccato originali*, ouvrage obscur et attaqué de toutes parts.

v. 1505. Pierre Alphonse,

Juif converti : *Contra Judæos dialogus*, sous le titre de *Moyse, juif; et Pierre, chrétien.*

v. 1506. J.-B. Ferrari, dit *Panetius*,

Carmelite : un volume de *Sermons.*

m. 1506. Marc Antoine Coccius Sabellicus,

Italien, helléniste, philosophe, savant homme, mais peu moral. Poëmes latins. — *De vetustate Aquileiæ lib.* VI, rempli de contes. — *Rerum Venetarum historiæ*, depuis la fondation jusqu'en 1486 ; louangeuse et sans critique. — *De Venetiis magistratibus.* — *Annotations* sur Pline et autres. — Edition de Valère Maxime, de Suétone. — *De officio prætoris.* — *De Venetæ urbis situ.* — *De latinæ linguæ reparatione.* — *De officio scribæ.* — *Oraisons funèbres.* — *Edit.* et *annot.* sur Tite-Live, Justin, Florus, Horace. — *Rapsodiæ historiarum Enneades*, histoire universelle, jusqu'en 1504. — *Exemplorum libri* X. — *Epistolæ*, *Orationes.*

m. 1506. Antoine Mancinelli,

Italien, professeur de grammaire, dont on a dit faussement qu'Alexandre VI lui fit couper les mains et la langue, ce qui s'adresserait plutôt au napolitain Jérôme Mancioni ; d'ailleurs Alexandre VI était mort en 1503. — *Scribendi orandique modus.* — *Vocum proprietas ex Donato Epitome seu regulæ constructionum.* — *Summa declinationum V.* — *Thesaurus de variâ constructione verborum et nominum juxtà ordinem alphabeti.* — *Versilogus* sur la quantité des syllabes et les différentes sortes de vers. — *Carmen de floribus*, ou mots choisis de la langue lat. — *De figuris.* — *Carmen de vitâ suâ.* — Des *Commentaires* sur Cicéron, Virgile, Homère, etc. — *Speculum de moribus et officiis*, etc. — *Latini sermonis emporium.* — *De exilio barbarismorum.* — *Sermonum decas.*

v. 1506. Bernard Basinus,

Espagnol ; *de artibus magicis et magorum maleficiis.*

v. 1507. Pierre Ravennas,

Moine franciscain : *Sermones extraordinarii.* — *Quæstiones casuum conscientiæ.*

v. 1507. Jean Stella,

Prêtre vénitien : *De pontificibus Rom. usque ad Julium* II.

v. 1507. Antoine Geraldinus,

Protonotaire apostolique, *Bucolica sacra.*

m. 1507. Pierre Burrus,

De Bruges : *Pæanes V festorum Deiparæ et hymni*, etc.

m. 1507. St. François de Paule (Paulanus),

Calabrois, fondateur des minimes, dits en France *bons hommes*, a laissé ses *constitutions.*

v. 1507. Egidius Delfius,

Théologien et poète, a *traduit* en vers latins, l'Epître de St. Paul aux Romains, les VII Psaumes de la Pénitence et les Litanies. — *Defensio pro cleri flandrensis libertate.*

M. 1507. Jean Palæonidorus.

Carmélite. *Fasciculum carmelitarum tripartitum.* — *Manuale Carmelitarum.* — *De antiquitate et sanctimoniâ eremitarum montis Carmeli.*

M. 1507. Pierre Dorlandus,

A laissé *Chronicon Cartusiense.*

M. 1507. Pandulphe Collenutius (*Collenucci*),

De Pise, a écrit en toscan *6 livres de l'histoire de Naples* depuis sa fondation jusqu'en 1459, traduits en latin par Nicolas Stupanus.—*Oratio ad Maximilianum* I.

M. 1508. Conrad Celtes, proprement *Meissel*,

De Wipfeld, près Wurzbourg, un des trois premiers allemands qui se sont occupés de la littérature grecque, et qui ont contribué à l'introduire dans leur patrie. Il y fonda sept sociétés littéraires, dans le genre de l'Académie platonicienne de Florence. L'empereur Frédéric II le décora à Nuremberg, le 1er mai 1491, d'une couronne, en sorte qu'il fut le premier poéte lauréat de l'Allemagne, aussi prit-il le titre de *Poeta Cæsareus Laureatus.* Ses ouvrages sont : *Odarum lib.* — *Vita S. Sebaldi.* — *Historia Norimbergæ*, *Hercinia silvæ*, et *reliquæ ferè Germaniæ.* — Mais le principal de ses ouvrages *Germania illustrata*, n'a pas paru, bien qu'il fût achevé en grande partie.

M. 1508. Antoine Sorianus,

De moine chartreux fait patriarche de Venise, a laissé : *Com. de vitâ contemplativâ et solitariâ.*

V. 1508. Jean Picus,

Prieur de la chartreuse de Dijon ; *Com. in Cant.* — *Com in Psal.*; censuré à Rome et à Trente.

V 1508. Zacharias Benedict,

Chartreux, a laissé : *Origo ordinis Cartusiani.*

M. 1508. Isaac Abrabanel,

A porté aussi le nom d'*Abarbanel*, *Abrabaniel*, *Abarbinel*, *Abravanel*, *Aubavanel*, *Aberbenel*, natif de Lisbonne, celui de tous les rabbins, au dire du critique Simon, dont on peut le plus profiter pour l'intelligence de l'écriture; auteur facile, mais atrabilaire contre les Chrétiens. *Com.* sur la plupart des livres de l'Ecriture. —*Prudentiæ civilis Rabinicæ specimen.* — *Sur le suicide de Saül.* — *De la longévité des premiers âges.* — *Du miracle de Josué.* — *Du nom de Moïse.* — *Des genres d'idolâtrie* dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, etc., etc.

V. 1508. Symphorien Champérius,

Médecin de Lyon : *Mirabilium libri* IV. — *De Gallorum trophæis.* — *De quadruplici vitâ.* — *De laudibus Lugdunensium.* — *De rectoribus rerum publicarum.* — *Flosculorum lib.* IV.—*De caritate ergà patriam.*—*Theologiæ Orphicæ lib.* III.—*Trismegisticæ lib.* I. *Lugdini*, 1508.

V. 1508. Louis Vertomannus (*de Verthema*),

De Bologne, a publié *un voyage* qu'il avait fait vers ce tems dans l'*Ethiopie*, *l'Egypte*, *l'Arabie*, *la Syrie* et *l'Inde au-delà du Gange*, avec les costumes, etc.

M. 1508. Antonius Rampelogus ou Ampigollus,

Moine augustin de Gênes; *figura bibliorum.*

M. 1508. Martial d'Auvergne,

De Paris, procureur au parlement et not. au Châtelet, poète français, fameux dans son tems. *Arrêts d'amours*, pièces badines, écrites avec naïveté, longuement commentées en latin par Benoît-le-Court. Voir éd. de Rouen, 1587, in-16, et le recueil *Processus juris Jocoserius. Hanoviæ*, 1611. — *Les vigiles de la mort de Charles VII, en neuf psaumes et neuf leçons, contenant la chronique et les faits advenus durant la vie dudit roi*, en vers. — *Les dévotes louanges à la vierge Marie*, en vers. — *L'amant rendu cordelier à l'observance d'amour.*

V. 1508. Magdalius Jacobus,

Hollandais, hébraïsant et helléniste, *Correctorium bibliorum.* — *Compendium bibliorum*, en 257 vers.

V. 1508. Pierre Dorbellus,

A laissé *Sermones de Quadragesimâ.*

V. 1508. André Hispanus,

A laissé *Regulæ decimarum.* — *Modus confitendi.*

V. 1509. Antoine Avenanius,

Carmélite de Milan, *Sermones de virtutibus.*

V. 1509. Pierre Crocartius,

Frère prêcheur de Bruxelles, philosophe et théologien; *Comment. in Aristotelis logicam ac physicam.* — *In D. Thomam de ente et essentiâ.*

V. 1509. Pierre Montius,

A laissé : *De unius legis veritate, et sectarum falsitate, lib.* XII.

V. 1509. Pierre Tataretus,

Professeur de théologie à Paris, a laissé : *Comment. in lib. senten.*

V. 1509. Richard de *Media-Villa.*

Anglais; *Quodlibetæ.* — *Com. in* IV lib. *sent.*

M. 1509. Philippe de Comines (*Cominæus*),

Célèbre historien; son *histoire* comprend l'espace de 34 ans, et raconte les faits qui se sont passés sous les règnes de Louis XI et Charles VIII, rois de France, et Philippe-le-Bon et Charles-le-Hardi, princes de Bourgogne et de Belgique, depuis l'an 1464 jusqu'en 1498.

V. 1509. Boniface Simonetta,

Abbé de Cîteaux; *De christianæ fidei persecutionibus, lib.* VI.

V. 1509. Gallus,

Abbé de Cîteaux : *Malogranatum*, seu *Dialogi de statu incipientium, proficientium et perfectorum.*

M. 1509. Jean Meschinot, dit le *Banni de Liesse*,

De Nantes, poète, maître d'hôtel de la reine de France, Anne de Bretagne, épouse de Charles VIII et de Louis XII. — *Les Lunettes des princes*,

par noble homme Jehan Meschinot, écuyer, etc. ; recueil de *ballades, poésies morales*, parmi lesquelles, *Commémoration de la passion de N.S.J.C.*

v. 1510. Paul Cortesius,

Protonotaire apostolique. *De cardinalatu lib.* I.—*Com. in mag. sent.*

v. 1510. Matthieu Hugonius,

Evêque de Famagouste, en Italie. *De patriarchali præstantiâ, lib.* I.

v. 1510. Charles Bovillus,

Vermandois, mathématicien et philosophe : *Theolog. quæst. lib.* VII.—*Theol. conclusionum lib* X.—*Dialogi de animæ immortalitate.*—*De unitatis mysterio*, ouvrage condamné, comme voulant prouver la trinité par des figures géométriques.

M. 1510. François George,

Vénitien : *Problematum in sacram scripturam tom.* VI ; ouvrage censuré à cause de diverses opinions platoniciennes et thalmudiques. — *Cantica tria de harmoniâ mundi.*

M. 1510. Démétrius Chalcondylas,

D'Athènes, un des réfugiés grecs, professa la langue greeque, à Perouse, à Milan, à Florence, pendant plus de 20 ans, érudit et homme de bien. On n'a de lui qu'une *grammaire*, sous le titre de *Erotemata*. Paris, 1525. Il fut éditeur d'Homère à Milan, 1488.—D'Isocrate, 1493, et de Suidas, 1499.

v. 1510. Ambroise de Spiera,

De Trevise : *Sermones quadrag.* XLV.—*De floribus sapientiæ.*

v. 1510. Jean François Brixianus,

Bénédictin : *De IV religionibus monachorum.*

M. 1510 Jean Geiler,

Prédicateur : *Sermones* et *tractatus.*

v. 1510. Jean Peffencorus,

Juif converti, a publié *différens traités contre les Juifs.*

M. 1511. Jacques Caviceus, et non *Caniceus*,

De Parme, esprit turbulent et tracassier, et peu réglé dans ses mœurs. *Libro del Peregrino*, roman qu'il composa étant vicaire-général de l'évêque de Rimini ; il y raconte ses propres aventures avec force amplifications ; ce roman fut mal traduit sous le titre de *Dialogue très-élégant, intitulé le Peregrin, traictant de l'honnête et pudicque amour, concilié par pure et sincère vertu etc.*, par maître *François Dassy*.— Différentes *pièces de vers*, assez libres, en italien. — *La vita di Pietro Maria Rossi.* — *Histoire de la bataille de Rovère.* — *Il modo di confessar li commessi errori.*

v. 1511. André Capreolus,

Carmélite : *De variis casibus*, concernant les évêques, les curés, les religieux, les usuriers, etc.

M. 1511. Nicolas Simonius,

Carmélite hollandais : *Vade mecum*, ou *Sermones de tempore et sanctis* ; — *Com. in lib.* II, *decretal.*, *de Potentiâ Papæ, Imperatoris et Concilii.*

v. 1511. Gaufred Boussardus,

Du Mans : *Com. in canonem missæ.—De continentiâ sacerdotum.* — *Boussart magistri nostri tractatus utrum papa possit eum saeerdote dispensare ut nubat.*

v. 1512. Urbanus-Valerianus Bolzani,

Minime, voyageur et professeur, fut le premier des Latins qui composa une *grammaire greeque* sous le titre de *Institutiones græcæ grammaticæ.*— On n'avait que la grammaire en grec de Jean Lascaris, publiée en 1476, et traduite en latin en 1480, par *Jean Crestone* ou *Crastone.*

m. 1512. Alexandre Achillini,

De Boulogne en Italie. Grand philosophe aristotélicien, adversaire de Pomponace dans la célèbre question de savoir si l'on pouvait prouver l'immortalité de l'âme par les raisons naturelles que donne Aristote. — *De universalibus.* — *De intelligentiis.* — *De orbibus.*—*De subjecto physiologiæ et chiromantiæ*, ouvrage où il professe l'astrologie. — *De subjecto medicinæ.* — *De primâ potestate syllogismi.* — *De distinctionibus.* — *De proportione motuum*, etc.

v. 1512. Lancelot Politus, dit *Ambrosius*,

De Sienne, jurisconsulte célèbre, puis moine : différens *ouvrages de droit*, — un *Traité contre Luther.*

v. 1512. Jacques Zieglerus.

Allemand : *Contrà Waldenses, lib.* V.

v. 1512. Antoine,

Préfet d'Olmutz : *Contra perfidiam Waldensium*, *lib.* 1.

v. 1512 Cyprien Benetus,

Frère prêcheur aragonais : *Dial. de excellentiâ et utilitate theologiæ.* — *De Caroli, Hisp. regis præeminentiâ et clementiâ.* — *De primâ orbis sede, de conciliis et eccl. potestate, deque pontificis max. supremo dominio.*

v. 1512 Nicolas Scorbergius,

Allemand : *De admirandâ Christi pugnâ in deserto orat.* V.

v. 1512. Pierre de Monte,

Vénitien, évêque de Brescia : *Monarchia de potestate papæ et imperatoris.*

m. 1512. Arnold Luidius,

De Tongres en Belgique : un livre *adversus speculum Joan. Reuclini.*

v. 1513. Antoine Vercellensis (*de Verceil*),

Frère mineur ; *quadragesimales de* XII *Christianæ fidei excellentiis.*

v. 1513. Martin Carasius,

. . . . . . A composé un livre *de principibus, cardi. conciliariis et legatis principum.*

m. 1513. Scipion Carteromachus, ou *Forteguerri*,

De Pistoie, professeur de grec à Venise et à Rome. — *Oratio de laudibus litterarum græcarum*, placée par H. Etienne à la tête de son *Thesaurus linguæ græcæ.* — Traduct. *Aristidis oratio de laudibus urbis Romæ.* - Edition *Claudii Ptolemæi de geographiâ libri* VIII. *Quelques lettres* ou *préfaces* grecques et latines.

v. 1514. Daniel Agricola,

Frère mineur.—*Liber de passione Domini.*

v. 1514. Gabriel Brunus,

De Venise, est l'auteur de l'*Index biblicus*, que l'on trouve aux Bibles de *Febronius*, augmenté ensuite mal à propos par *Conrad Pellican* et *Robert Etienne.*

m. 1514. Jean Raulin,

De Toulouse, de l'ordre de Cluny, predicateur, et un des réformateurs de la discipline ecclésiastique : *Sermones de adventu.—Quadragesimales.— De festivitatibus sanctorum. — Itinerarium paradisi complectens sermones de pœnitentiâ.—Doctrinale de tripli. morte, naturali, culpæ et gehennæ.—Sermones* XIV *de eucharistiâ. — Epistolæ. — De religionis instauratione.* Basileæ, 1498, et dans le recueil de ses lettres de Paris, 1520. Ses sermons sont secs, pleins de divisions et de subdivisions scholastiques, et égayés d'exemples et d'historiettes trop libres. — *Commentarius in omnes logicos libros Aristotelis.*

v. 1514. Antoine Dulciatus,

Moine florentin, un livre *de festis mobilibus et astronomiâ clericali.*

v. 1514. Cornelius Suecanus,

Frère prêcheur : *Sermones* XXI *de confraternitate B. Mariæ.*

v. 1514. Alexandre Ariostus,

Frère mineur : *Interrogatorium pro animabus regendis*, imprimé aussi sous le nom de *Enchiridion* ou *Summa confessariorum.*

v. 1514. Anselme,

Frère mineur; un livre de *terrâ sanctâ et urbe Hierosolymitanâ*, in-4°, Cracovie.

v. 1514. Ambroise Leo,

De Nole, *trois livres sur la ville de Nole. — Dial. de mobilitate rerum.*

m. 1515. Alde Manuce, dit l'*Ancien*,

Célèbre imprimeur des classiques grecs, et très-savant littérat. lui-même. —On a de lui une *grammaire latine.* —Une *grammaire grecque*, faite de concert avec le grec Marcus Musurus. — *Traduction* des vers de Grégoire de Nazianze et de Jean Damascène, et de la Table de Cebès. — D'excellentes *préfaces* mises à presque toutes ses éditions. — Voir en particulier celle qu'il a mise avant la *Vie d'Appollonius* de Tyane, de Philostrate —Il avait pour devise un *dauphin appuyé sur une ancre*, avec cette épigraphe : *Festina lentè.* — Son beau-père, *André d'Asola* et son fils, *Paul Manuce*, ont partagé ses travaux et sa gloire. Voir sur les ouvrages sortis de leurs presses, à Venise, le livre de M. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Aldes*, Paris 1803, et un supplément en 1812.

v. 1515. François Luchetus, ou *Leucettus*,

Frère mineur : *Com. in Sent. Petri Lombardi.*—Et in *quodlibeta Joan. Scoti.*

v. 1515. Richardus Bartholinus,

De Pérouse : *Libri* XII *Austriados*, histoire en vers.

v. 1515. Alain Varerius,

De Montauban : *Hom. in Cant. et Psal.* — *Dialogi. Panegyria à serm. in laudem Deiparæ.*

M. 1515. Paul Langius,

Moine de Zuickau, en Saxe; *Chronicon Citizense* (de Zeitz), depuis l'an 1468 qu'en 1515.

M. 1515. Damien Crassus,

Frère prêcheur italien ; *Com. in Job.* — *Varii tractatus.*

M. 1515. Didacus, ou *Jacques Deza*,

Professeur à Salamanque, précepteur du fils de Ferdinand-le-Catholique, évêque de Zamora, puis de Salamanque, puis archevêque de Séville, où il fonda le *Collége de St.-Thomas*, puis archevêque de Tolède. Voir ses écrits dans André Schottus *in Bibli. Hispaniæ.*

M. 1516. Marcus Vigerius, ou *Vogerius*,

Cardinal, philosophe et théologien : *Decachordum christianum*, ou des principaux mystères du Verbe incarné. — *De instrumentis dominicæ passionis.*

v. 1516. Marcus Marulus,

De Spalatro, a laissé : *Exemplorum lib.* VI, seu *dictorum et factorum mirabilium.* — *Evangelistarium de fide, spe et caritate.* — *Parabolæ* L.

M. 1516. Baptiste Mantuan,

De Mantoue, général de l'ordre des Carmes, poète, dont les œuvres se composent de 55,000 vers. — *Psalmi* VII, de la façon du poète. — *Apologeticon in mastigophoros*, et *Castigatores suorum operum*, en prose. — *De horum temporum calamitatibus.* — *Bucolica seu adolescentia in decem eglogas divisa*, traduites en français par Michel d'Amboise, sous le titre : *Les Bucoliques de Baptiste Mantuan.* Il y a quelques traits un peu libres, comme ayant été composés dans sa jeunesse. — *Contrà poetas impudica loquentes.* — *Epigramm. ad Falconem.* — *De Contemnendâ morte carmen elegiacum.* — 6 pièces de vers à l'occasion de la mort de quelques amis. — *Objurgatio cum exhortatione ad capienda arma contra infideles.* — *De præsidentiâ oratoris et poetæ.* — *De suscepto theologico magisterio.* — *Elegia contra amorem, et de naturâ amoris carmen juvenile*; traduit en français par Fran. de Myozingen, sous le titre : *Elégie de Fr.-Bap. Mantuan contre les folles et impudiques amours vénériennes.* — *Basilicus appendix.* — *Nicolaus Tolentinus*, etc. Il y parle de Merlin, qu'il fait fils du diable, prophète et saint. — *Commentariolus de bello veneto, anni* 1500. — *Exhor. ad Insubres et Ligures.* — *Origine et histoire* de la famille Agéleria. — *De cupidine marmoreo dormiente silvula.* — VII *Parthéniques*, la 1re traduite en français par Jac. de Mortières. — *Ad B. Virg. Mariam votum post febrem acerrimam.* — Différentes *vies.* — *Fastorum lib.* XII; éloges des principaux saints et des principales fêtes. — *Vitæ suæ epitome ad posteritatem.* — *Alphonsus pro rege Hispaniæ de victoriâ ad Granatam* lib VI. L'auteur y croit à la fable de la papesse Jeanne. — *Tropæum Gonzago pro Gallorum ex Italiâ expulsione lib.* V. Mais Gonzague fut vaincu peu après, et il lui adressa : *Carmen de fortunâ adversâ Gonzagæ.* — Et quelques éloges, etc. Voici maintenant ses ou-

vrages en prose : *Contra detractores dialogus.* — *Contra calumniatores*, qui lui reprochaient de s'être servi de quelques mots peu poétiques. — *Contra novam opinionem de loco conceptionis Christi tractatus.* Il y soutient que J.-C. a été conçu *in utero*, et non *juxtà cor in pectore*, comme l'avait soutenu un chanoine régulier. — *De Lauretani sacelli mirabili historiâ.* — *De causâ diversitatis inter interpretes sacræ scripturæ.* — Contre les détracteurs de l'ordre des Carmélites. — *De patientiâ.* — *De vitâ beatâ.*

v. 1516. Isidore Isolanus,

Frère prêcheur de Milan : *De imperio militantis ecclesiæ.* — *Lib. IV de æternitate mundi contra Averroistas.* — *Disput. cath. V, de inferno, purgat., indulgent. et aliis fidei articulis.*

v. 1516. Valeranus Varanius,

D'Abbeville, docteur en théologie : un poëme en vers latins et en IV livres, sur *les faits et gestes de Jeanne la pucelle d'Orléans.*

m. 1516. Améric Vespuce,

Florentin célèbre pour avoir donné son nom à l'Amérique, découverte cinq ans auparavant par Colomb. — Lettres et relations sur ses voyages et découvertes.

m. 1516. François Ximenès (*Ximenius*),

Archevêque de Tolède et cardinal; un des hommes les plus savans et les plus zélés pour les sciences de son siècle, fondateur de l'académie de Complut, en Espagne, éditeur de la fameuse *Bible Polyglotte*, dite de *Complut*, pour laquelle il fit consulter tous les manuscrits du Vatican, de Venise et des Médicis. La bible de Complut est en quatre langues, *chaldaïque*, *hébraïque*, *grecque et latine.* — Elle fut réimprimée à Anvers, par *Plantin*, sous la direction d'*Arias Montanus.*

m. 1516. Jean Trithemius,

De Trittenheim, dans le diocèse de Trèves, fils d'un cultivateur, celèbre bénédictin, abbé de Spanheim, où il fit refleurir quelque tems la régularité et les études; un des hommes universels de cette époque, mais comme les autres, un peu trop enclin à l'astrologie et autres sciences occultes. *Chronol. mystic. de VII secundeis, sive intelligentiis, orbes post Deum moventibus.* — Deux *Abrégés de l'histoire des Francs*, remplis de fables. — *Chronicon successionis ducum Bav. et Com. Palat.* — *De luminaribus Germaniæ*; ou catalogue des hommes illustres de l'Allemagne. — *De scriptoribus eccl. collectanea*, ouvrage excellent pour son tems. — *Chronica mon. Hirsungensis*, du diocèse de Spire, de 830 à 1370. — *Chronica* du Monast. de Spanheim de 1124 à 1511, continuée jusqu'en 1526. — *Epistolæ.* — *Opera spiritualia*, parmi lesquels *de vitio proprietatis monachorum.* — *De laude scriptorum manualium.* — *Liber penthicus seu lugubris, de statu et ruinâ ordinis S. Benedicti.* — *De miraculis B. virg. Mariæ in eccles. novâ propè Dittelbach.* — *Antipalus maleficiorum.* — *Curiositas regia*, ou solution de dix questions théol. adressées à Maximilien I. — *De laudibus ordinis. frat. Carm. et de viris illustr. ejusd. ord.* — *Catalogus græcorum codicum* de sa bibliothèque. — *Vies* de Raban Maur, et de S. Maxime évêque de Mayence. — *Philos. Nat. de geomantiâ.* — *Tract. chimichus de lapide philosophico.*

— *Annales Hirsungentium.* — *Polygraphiæ*, *lib.* VI, traduite sous le titre : *la Polygraphie et universelle écriture cabalistique de Jean Trithème, avec la clavicule et interprétation sur le contenu en iceux, esquels sous diversités de figures, énigmes, emblêmes, mots mythologiques, et hors d'usage, souvent réitérez et répétez, gist la totale intelligence, non-seulement de cette cabale et science d'occulte écriture, mais aussi l'intelligence et l'universelle connaissance de maintes autres sciences, tant connuës que occultes, traduite du latin par Gabriël de Collange*, Paris, 1561 et 1625.—*Steganographia*, hoc est, *ars per occultam script. animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa*, ouvrage qui le fit traiter de magicien, et souvent commenté. — *Veterum sophorum sigilla et imagines magicæ*, lui a été attribué, mais faussement.

v. 1516. Elie Capreolus,

Italien : *De rebus Brixiensibus chronicon.* — *Defensio statuti Brixi.* — *De ambitione et sump. funerum minuendis.* — *Dial. de confirmatione fidei.*

v. 1516. Gabriel Barulus,

Frère prêcheur de l'Apouille. Homme érudit et dissert. Les *Conciones* qui portent son nom ne sont pas de lui.

M. 1517. Jérôme Buslidius,

Chanoine et ambassadeur auprès de la plupart des rois de ce siècle, homme éloquent, premier fondateur du collége des trois langues latine, grecque et hébraïque de Louvain ; on a de lui : *Orationes.* — *Epistolæ.*—*Epigrammata.*

v. 1517. Jean Altenstaing,

Allemand, docteur en théologie, a publié *Vocabularium theologicum.*— *De triplici felicitate liber.*

M. 1517. Balthasar Sorius,

Frère prêcheur : *Apologeticus pro unicâ Mariâ Magdalenâ, adv. Jac. Fabrium.*

v 1517. Bonaventure Nepos,

Frère mineur : *Defensio FF. Minorum de observantiâ.*

v. 1517. Boniface à Ceva,

Frère mineur ; *Sermones quadragesimales.*—*Viaticæ excursiones de hominum vitiis.*

M. 1517. Antoine Melius,

Augustin de Crémone : *Scala paradisi.* — *Introductio in Jus Canonicum.*

v. 1517. Mercurius Vipera,

De Benevent. *De priscis et sacris institutis lib.* XV. — *De præclarè dictis et gestis lib.* VIII. — *Contra aberrantes à recto divini cultûs itinere lib.* X.

v. 1517. Pierre Rosset,

Poète parisien, a publié en vers latins : *De Christo lib.* III. — *De S. Paulo lib.* VI. — Sur un enfant juif que son père avait jeté dans un four. — *De conversione Judæi cujusdam.*

v. 1517. Richard Pacæus,

Anglais, secrétaire du roi d'Angleterre, publia un livre : *De fructu qui in doctrinâ percipitur.*

V. 1517. Albanus Pinatus,

Jurisconsulte de la Guienne, a publié : *Politicorum lib.* II ; dans le premier livre, il considère la politique dans ses rapports avec l'hérésie.

M. 1517. Antoine Galateo, ou *de Ferrariis*,

Italien, médecin, helléniste, littérateur. *De situ Iapygiæ.—De situ elementorum, de situ terrarum, de mari et aquis, et fluviorum origine. — Descriptio urbis Callipolis. — De villâ Laurentii-Vallæ.* — Histoire de l'*expéd. d'Alphonse, duc de Calabre, contre les Turcs*, qui s'étaient emparés d'Otrante en 1480. Traduite en italien. — *De laudibus Venetiarum.*

M. 1517. Albert Krantz (*Crantzius*),

De Hambourg, philosophe et théologien, historien. — *Chronica regn. aquilonarium Daniæ, Succiæ, Norvegiæ*, depuis Charlemagne jusqu'en 1500, estimée, quoique peu complète. — *Saxonia*, jusqu'en 1501. — *Wandalia*, jusqu'en 1500.—*Metropolis*, ou *hist. eccl. de la Saxe.—Spirantissimum opusculum in off. missæ.—Ordo missæ, sec. ritum laudabilis ecclesiæ Hamburgensis.—Concilium de ordine et privilegiis creditorum in bonis suorum debitorum.—Institutiones logicæ. — Gram. culta et succincta.* On rapporte que sur son lit de mort, il dit de Luther : *Frater, abi in cellam et dic : miserere meî, Deus.*

M. 1517. Jean Murmellius,

De Ruremonde : *Venificatoriæ artis rudimenta.*—Quelques *carmina.—Didascalici libri duo. — Elegiæ morales. — Epistolæ. — De discipulorum officiis. — Isagoge in* X *Aristotelis prædicamenta. — Papa puerorum*, ou adages et sentences latino-germaines. — *De verborum compositis et de verbis communibus ac deponentalibus*, et autres pièces.

M. 1517. Marcus Musurus,

De Candie, grec réfugié en Italie, professeur de langue grecque à Padoue et à Venise, collaborateur d'Alde l'ancien. Voici les éditions qu'il soigna : *Aristophane*, 1498. — *Etymologicum magnum*, 1499. — *Orateurs grecs*, 1508 — *Platon*, 1513. — *Athénée* et le *Lexique d'Hésychius*, 1514. — *Pausanias*, 1516. — Il fut nommé cette année archevêque de Malvasie par Léon X.

M. 1517. André Montegne,

Peintre italien, que l'on croit l'inventeur de la gravure au burin pour les estampes.

M. 1517. Barthelemi, dit *Fra Bartolomeo*,

Religieux dominicain de Florence, fameux peintre.

V. 1517. Léander Albertus,

Frère prêcheur de Bologne : *De viris illustribus ord. præd. — Italiæ universæ descriptio. — Ephemeridæ.*

V. 1518. Jean Pyrrhus,

A laissé : *De militiâ regum Francorum pro re christianâ.*

V. 1518. Jean Aurelius Augurellus,

Poète de Rimini, a publié : *Chrysopeiæ libri. — Geronticum. — Italia.*

M. 1518. Philippe Decius,

De Pise : *De la supériorité de l'Eglise sur le pape. — Ouvrages de droit.*

M. 1518. Léonard *de Vinci*,

Florentin, fameux peintre, regardé comme le premier qui ait assujetti cet art à des règles certaines, et de plus mathématicien et littérateur. *Traité de la peinture*, en italien.

M. 1518. Philippe Beroald. le jeune,

Bibliothécaire du Vatican, a publié diverses *poésies latines*, traduites 5 fois en français, entre autres, par Clément Marot. Léon X le chargea de publier les 5 livres de *l'histoire de Tacite*, nouvellement découverts dans le monastère de Corbie, en Westphalie, et achetés par ce Souverain Pontife. C'est à la fin de cette édition, qui parut à Rome en 1515, que l'on trouve ce beau décret : *Au nom de Léon X, S. Pontife, les plus grandes récompenses sont promises à ceux qui lui apporteront quelques anciens livres non encore publiés.* — Beroald publia en outre les *OEuvres d'Antonius Codrus.*

M. 1518. Adrien, dit *Castellensis*, ou *Di Corneto*,

Du lieu de sa naissance, cardinal, un des restaurateurs de la langue latine, a laissé : *De verâ philosophiâ, libri* IV, extraits des docteurs de l'Église. — *De sermone latino et modis latinè loquendi.*

M. 1518. Michel Menot.

Cordelier, prédicateur célèbre, comme Maillard, par l'originalité, la grossièreté et aussi la hardiesse de ses discours; a laissé 4 carêmes publiés sous ces titres. — *Fr. Mich. Menoti Zelantissimi prædicatoris ac sacræ theol. prof., ord. min. perpulchra epistolarum quadrag. expositio secundùm ferias et dominicas, declamatarum in amantissimo et devotissimo conventu fr. min.* Paris, 1517. — *Opus aureum evangeliorum quadrag. in academiâ Parisiorum declamatorum, per vener. P. Mich. Menotum.* — *Ejusdem perpulcher tractatus in quo tractatur perbelle de fœdere et pace incundis, mediâ ambassiatrice pœnitentiâ, etc.* — *Ejusd. Sermones quadrag. ab ipso olim Turonis declamati*, etc.

Voici l'extrait d'un de ses discours, celui sur l'enfant prodigue, prononcé le samedi après le 2e dimanche de l'Avent :

« O juvenes, hoc notetis : Voyez la forme et le patron où a été prise votre vie. Quandò venitis ad cognoscendum vos, quæritis capere bonum tempus. Et quia sans monsieur d'Argenton, sine Domino Argento nihil fit, credo quod liber *de vitâ patrum* valdè vos attediat. — Sed undè tanta arrogantia, undè tanta audacia in hoc juvene? Certè quia erat *un enfant perdu*, qui non diù steterat sub virgâ magistri. Pater timens eum contristare, videns quod eum sic filius molestabat dedit ei partem suam; quod non debebat facere. O! quot sunt hodiè patres et matres filii prodigi dantes bonâ horâ, *de peur de faillir*, chordam in collo filiorum, quâ semel suspendantur citò vel tardè ; dant eis pecuniam quam sciunt expendi in ludis chartarum et alearum, in scortis, in tabernis. — Quand ce fol enfant et mal conseillé habuit suam partem de hæreditate, erat quæstio de portando eam secum ; ideò statìm il en fait de la clinquaille, il la fait priser, il la vend, et ponit *la vente* in suâ bursâ. Quandò videt tot pecias argenti simul, valdè gavisus est et dixit ad se : Ho! non manebitis sic semper. Incipit se respicere, et...... quomodò? vos estis de tam bonâ domo, et estis habillé comme un bélistre! Mittit ad quærendum les drappiers, les grossiers, les marchands de soye; et se fait accoutrer de pied en cap : il n'y avait rien à

redire. Quandò vidit sibi pulchras caligas d'écarlate, bien tirées, la belle chemise froncée sur le collet, le pourpoint fringant de velours, la toque de Florence, les cheveux peignés, et qu'il se sentit le damas voler sur le dos, hæc secum dicit : Oportet ne mihi aliquid? Or me faut-il rien? non, tu as toutes tes plumes ; il est temps de voler plus loin. Tu es nimìs propè domum patris tui, pro benè faciendo casum tuum ; pueri qui semper dormierunt in atrio vel græmio matris suæ, nunquàm sciverunt aliquid, et nunquàm erunt nisi asini et insulsi, et ne seront jamais que niais et bejaunes. Bref, qui ne fréquente pays nihil videt. Mon père m'a avallé la bride sur le cou, dedit mihi claves camporum ; tempus est capiendi *l'essort*, et quid valet hìc morari tam diù ? Abiit ergò in regionem longinquam. — Sed quid fecit de tantâ pecuniâ quam tulit extrà patriam? Ex Evangelio possumus discere tout le *tu autem*, de regimine hujus infelicis. — Iste puer perditus, mundanus et superbi animi, cet enfant gâté, mondain, et de fier courage, quandò fuit in suis pompis, studuit à l'exercice de toute méchanceté et de paillardise; et pro complemento suæ vilissimæ vitæ, faciebat quotidiè convivia aux uns et aux autres, tenait table ronde; rien n'y était épargné : habebat quotidie in suo hospitio locatos, histriones et meretrices, les g... et les truandes, sedentes juxtà eum à dextris et à sinistris. — O quot bona hodiè perduntur in talibus abusibus, en telles pinprenelles. Nam hæ miseræ rodunt leurs paillards jusqu'aux os. Oportet quod habeant les robbes de fin drap, les riches pannes; bref, c'est un gouffre de tous biens. Quarè est quod hodiè videtis un homme haut, grand et bien pris de tous les membres, triginta annorum, ubì deberet esse vis hominis ; et tamen iste est jàm ruptus, cassatus, et egreditur membratuis, et s'en va tout par pièces? undè hoc, nisi de paillardise et de méchanceté. »

v. 1518. Joannes Garzonius,

De Bologne, a composé : *Lib.* II. *de rebus Saxoniæ, Thuringiæ vicinarumque provinciarum.—Vitæ SS. Dominici, Petri veronensis, et Thomæ Aquinatis.*

v. 1518. Pierre Richardus,

Chanoine de Troye : *Dial. pastoralis divinæ legis. — De Martyrio Petri apost. liber. — Sermones.*

m. 1519. Jean Tetzelius,

Dominicain saxon, renommé pour avoir été chargé de prêcher les fameuses indulgences, qui furent l'occasion de la révolte de Luther. Attaqué par Luther, il y répondit par 106 *thèses*, qui commencèrent ces longues discussions qui durent encore. — *Positiones pro indulgentiis.*

m. 1519. Maximilien I, empereur,

A laissé des *Comm. latins* sur les événemens de son règne, que l'on conserve encore à Madrid, en manuscrits.

v. 1519. Claude de Rota,

Fr. prêch. de Lyon; *Vitæ sanctorum.*

m. 1519. Jason Mainus,

Italien, jurisconsulte : *Discours à Alexandre* VI.—*Epithalames. — Comm.* sur les différentes parties du *droit civil.*

M. 1519. André Naugerius, ou *Navager*,

Poète et historien vénitien. *Epigr.*, *Eclog.*, *et Eleg.* — *Histoire de Venise.*

V. 1519. Jean-Louis Vivaldus,

De Mondovi, en Piémont, théologien, dominicain, évêque d'Arba, a laissé : *De veritate contritionis.* — *De* XII *Ecclesiæ persecutionibus*; *et alia. Parisiis*, 1511.

V. 1519. Albert Castellanus,

Frère prêcheur de Venise : *Chronicon sacerdotale Romanæ ecclesiæ*, *Venetiis*, 1579.

V. 1519. Jacobus Monilius,

A laissé : *Chronicon episcopatûs Constantiensis*, jusqu'à l'an 1507.

M. 1520. Lionel de *Victoriis*, ou *Victorius*,

Médecin de Bologne. *Traité des maladies des enfans.*

M. 1520. Louis-Cœlius Rhodiginus, ou *Ricchieri*,

Littérateur de Rovigo. — *Antiquarum lectionum libri* XXX.

M. 1520. Jean Despautère,

Flamand : *Gramm. latine* qui est restée long-tems dans les classes. — *Ars epistolica.*

M. 1520. Louis Pontico Virunio,

De Bellune; sa mère lui apprit le grec; helléniste, mathématicien, philosophe, — *De grammatiâ lib.* II, où il attaque tous les gramm. qui l'avaient précédé. — *De secretis admirandis callopismi*, seu *pulchritudinis.* — *Com.* sur Salluste, Ovide, Stace, Cicéron, Horace, Virgile, Claudius, qu'il avait fait connaître le premier en Italie. — *De nominibus corruptis lib.* VIII. — *De arte divinatrice antiquorum.* — *Historiæ Italicæ lib.* XI — *Britannicæ hist. lib.* VI, abrégé de Geoffroi de Monmouth. — *De præponderationibus*, id est *de erroribus antiquorum* — *De fato.* — *Invectiva in Bonacciolum*, *medicum Ferrariensem*, qu'il accuse de lui avoir volé ses caractères grecs. — Trois *invectives.* — *Dialogus ad Rober. Malatestam*, où il explique plusieurs endroits de Juvénal et autres auteurs. — *Vita Emm. Chrysoloræ.* — *Comm.* sur Hésiode, Callimaque, Orphée. — *De virtutibus Gemmarum* et sur le 4e livre de l'anthologie. — Trad. de différens auteurs grecs. — *De miseriâ litterarum lib.* II, en vers.

M. 1520. Jean Joconde,

Dominicain de Vérone, architecte et littérateur : *édit.* de César, de Vitruve, etc. Il trouva les épîtres de *Pline-le-Jeune.* C'est à lui que l'on doit la construction du pont N.-Dame de Paris.

M. 1520. Guillaume Benoît,

Professeur de droit de Cahors; *Traité sur les testamens.*

V. 1520. Guillaume Rovillus,

D'Alençon, en Normandie, avocat. — *Justitiæ et injustitiæ descriptiones libr.* III.

V. 1520. Guido Juvenalis,

Bénédictin : *Vindicta seu Defensio reformationis monasticæ.*

V. 1520. George de Gemningen,

De Spire : *De audiendarum confessionum potestate tractatus.*

M. 1520. André Seissellus (*de Seyssel*),

D'Aix en Savoie, évêque de Marseille, puis de Turin, jurisconsulte, le premier qui ait écrit en français avec quelque pureté, dans des traductions d'auteurs grecs, faites sur le latin, et avec assez peu d'exactitude. — *Speculum feudorum.* — *Aliquot repetitiones in jure civili.* — *Moralis explicatio evangelii Lucæ.* — *Disputationes adversus errores et sectam Waldensium*, qu'il traduisit en français. — *De div. providentiâ tract.* — *La Victoire de Louis* XII, et la *Bataille d'Agnadel en Lombardie, en* 1508. — *Histoire singulière de Louis* XII. — *La Grande monarchie de France.* — *La Loy salique des français*, faisant mention de plusieurs Droits appartenans aux rois de France. — Puis la *traduction* en français de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, de Ruffin, des Histoires de Justin, de Thucidide, et des extraits de Diodore, de Plutarque, d'Appien, de Sénèque et de Xénophon.

V. 1520. François de Cordoue (*Cordubensis*),

A publié *Summa moralis et sermones per annum.* — *Chronicon seu manuale ordinis dominicani.*

M. 1520. Jean Meyer (*Maior*),

Ecossais, professeur de théologie à Paris, a laissé : *Com. in* IV *Evan. et in lib. sent.* — *Historia majoris Britanniæ seu Scotiæ et Angliæ*, finissant à Henri VIII.

V. 1520. Godescalcus Holen,

Moine allemand, a publié : *Præceptorium div. legis.* — *Sermones.*

M. 1520. Jacques Philippe *Foresta*,

De Bergame, augustin, lettré, et ayant inspiré l'amour des lettres et des livres à ses religieux. — *Supplem. chronicorum orbis*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1485 et 1503. — *De claris mulieribus Christianis.* — *Confessionale seu interrogatorium aliorum novissimum.*

V. 1520. Hector Boethius,

Recteur du collége d'Aberdeen en Écosse, a écrit une *Histoire de l'Écosse*, augmentée depuis par Jean Ferrerius, mais peu sûre. — *De episcopis aberdoniensibus Com.*

V. 1520. Jean Algrinus,

D'Abbeville, cardinal, a laissé : *Com. in Cant. Cant.*

V. 1521. Aloysius Marlianus,

De Milan, évêque de Tuy en Espagne, secrétaire de Charles V, publia : *Oratio parænetica in Lutherum.*

V. 1521. Bellinus de Padoue (*Paduanus*),

Augustin, corrigea le premier le *Martyrologe de l'Église romaine.* — *De laudibus martyrum.*

V. 1521. Conrad Saxon,

Frère mineur, a laissé : *Sermones de tempore et sanctis*, attribués faussement à S. Bonaventure.

M. 1521. Jean de Médicis (le pape Léon X),

Un des meilleurs littérateurs de son tems, l'ami et le protecteur des lettres,

a laissé des *lettres* d'une latinité très-élégante, et *différentes pièces de vers*; il est célèbre par sa fameuse *Bulle contre les erreurs de Luther et de ses disciples*, publiée en 1520, à Rome.

v. 1521. **Jean Laziardus,**

Moine célestin de Paris : *Historiæ universalis epitomen.*

m. 1521. **Raphaël Maffée Volaterranus,**

De Volterre en Toscane : *Urbanorum Commentariorum libri* XXXVIII, où il est question de *géographie*, d'*anthropologie* et de *philologie*.

m. 1521. **Silvestre Mazolinus,**

Piémontais, frère prêcheur, professeur à Bologne, et maître du Sacré-Palais, fut le premier à dévoiler les erreurs de Luther en Italie dans son livre *de Ecclesiâ et Romano pontifice contra Lutherum.—Summa moralis*, que l'on appela *Sylvestrina*, ou *Summa summarum. — Rosa aurea* ou *Evangeliorum expositio.—De strigibus.*

m. 1521. **Jean Tabiensis, dit *Cagnatius*,**

De Tabia ou Stabia, ville de la Ligurie, frère prêcheur et professeur à Bologne, a laissé : *Summa summarum de casibus conscientiæ*, dite *Tabiena.*

v. 1522. **Othomarus Luscinius,**

Bénédictin de Strasbourg : *Allegoriæ* psalmorum. — *Pelagus humanæ miseriæ* — Et alia.

v. 1522. **Pierre Bovin,**

Frère mineur, a laissé : *Sermones.*

m. 1522. **François Cataneus, ou *Jacatius*, ou *Diacetius*,**

De Florence, philosophe et orateur, successeur de Marcile Ficin à la chaire de philosophie platonicienne : — *Traité du Beau. — De l'Amour. — Epitres*, etc.

m. 1522. **Pierre Brissot,**

De Fontenay-le-Comte, professeur de philosophie à Paris, médecin, réformateur de la médecine. Il expliqua *Galien* et *Hippocrate*, et chassa *Avicenne, Rasis, Mesue*, qu'on interprétait dans les écoles de médecine à Paris et en Europe. Il donna lieu à la célèbre dispute que voici : Dans une pleurésie, les Arabes disaient qu'il fallait saigner du côté opposé au mal. Brissot, d'après Galien, disait qu'il fallait saigner du côté du mal; l'autorité séculière du Portugal décida qu'il fallait saigner du côté opposé au mal, mais l'université de Salamanque décida d'après Galien et Hippocrate.—Ses ennemis l'accusèrent de luthéranisme en médecine auprès de Charles V. — *Apologetica disceptatio in quâ docetur per quæ loca sanguis mitti debeat, etc., in pleuritide.*

v. 1522. **Thomas Radinus,**

Fr. prêcheur de Plaisance : *Oratio contra Lutherum*, Leipsich, 1520. — *Orat. contra Melanchtonem*, à Rome, en 1522.—*Calipsychia* seu de *pulchritudine animæ. — Abyssus sideralis.*

m. 1522. **Jean Reuchlinus, dit *Capnio*, par Hermolaus Barbaro,**

De Pforzheim, dans le pays de Bade, le plus célèbre des restaurateurs de

la littérature en Allemagne, helléniste, théologien et jurisconsulte; un des premiers hébraïsans de son siècle. — A 20 ans il composa un *dict. latin*, sous le titre de *Breviloquium*. — Quelque tems après, une gramm. grecque, sous le titre de *Μικροπαιδεία*. — *Rudimenta linguæ hebraicæ*, 1506. — VII *Ps. pœnitentiales*, traduits de l'hébreu. — *De arte concionandi*. Reuchlin était partisan de la cabale; aussi se fit-il le défenseur outré des Juifs dans une fameuse querelle contre les théologiens de Cologne qui voulaient brûler leurs livres. Les Pères du concile de Trente ont censuré les ouvrages suivans: *Speculum oculare*. — *Ars cabalistica*.—*Art. cab. scriptoris*.— *De verbo mirifico*. Il eut pour élève *Philippe Schwarrdtzed*, connu sous le nom de *Melanchthon*.

M. 1522. Christophore Longolius.

Belge, ou hollandais, ou français, selon quelques auteurs, célèbre jurisconsulte et orateur *cicéronien* de cette époque. Le pape Léon X l'avait chargé de faire une réfutation générale des erreurs de Luther; elle devait être comprise dans *cinq discours*, mais il ne put en achever qu'*un*, étant mort à Padoue à l'âge de 34 ans.

V. 1522. J.-Baptiste Fiera,

Médecin de Mantoue : *Evangelicæ historiæ de Deo et homine lib* IV. — *De animæ immortalitate contra Pomponatium*. — *De justitiâ pingendâ*. — *De prædestinatione*.

V. 1522. François Lucius,

A laissé : *De optimâ reipublicæ gubernatione*. — *De laudibus urbis Venetæ*.

M. 1522. Antoine de Lebrixa, *Nebrissenis*, dit aussi *Œlius*,

De Lebrixa, en Espagne, théologien, orateur, jurisconsulte, médecin, un de ceux qui portèrent la renaissance des lettres de l'Italie en Espagne, Historien du roi Ferdinand, collaborateur de la Bible polyglotte du card. Ximenès. — *Grammatica*, *sive institutiones latinariæ*. *Les gramm.* dont on se servait avant lui étaient de *Jean de Pastrane*, *Alexandre de Villedieu*, *Jean Cabi*, *Jean de Galandia*, *Geoffroi*, *Everard*. Une autre gramm., dont on se servait dans le siècle dernier en Espagne, et qui portait le nom de *Lebrixa* était de *Jean-Louis de la Cerda*, jésuite.—*Repetitio prima de viâ et potestate litterarum*.—*De accentu latino*.—*Lexicon seu parvum vocabularium*.—*Dict. latino-hispanico-geograph. et hispanico-lat*.—*Gram. sobre la lengua castellana*.—*Elegancias romançadas para introdaction de la lengua latina*.—*De Mensuris ponderibus et nummis*.—*De digitorum supputatione*.—*In cosmographiæ libros*.—Recueil de *Rhétorique*, extrait d'Aristote, Cicéron, Quintilien.—*Ecphrasis in Virgilii opera*. — Edit. de *Perse*, avec *comm*. — *Poëmes*. — *Decades duæ rerum à Ferdinando et Elizabethâ Hisp. Reg. gesta*, de mauvaise latinité.—*Lexicon juris civilis*. — *Lexicon artis medicamentariæ*. — *Quinquagena*, questions critiques de la Bible. — *Sermons*, *hymnes*, etc.

V. 1522. Almaricus Bouchardus,

De Saint.-Jean d'Angely : *Apologia fœminei sexûs adversùs Andream Tiraquellum*.

M. 1522. Jean Glapion,

Du Mans, prédicateur de l'empereur Maximilien I, a laissé : *Conciones et alia.*

V. 1522. Nicolas de Nyse (*Nisœus*),

Français, vic. gén. des fr. mineurs, a laissé : *Com. in sententias.* — *Summa prœdicantium.* — *Speculum mortalium*, etc.

V. 1523. Edouard Povelus,

Chanoine de Salisbury : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septennariorum sacramentorum*, contre les Wiclefites.

V. 1523. Bartholomée Stenus,

A laissé : *Historia principum Israel.* In fol.

V. 1523. Jacques Faber, ou Lefèvre,

D'Estaple, philosophe parisien, comme on appelait alors ceux qui avaient étudié à Paris : *Comm. initiatorium in IV evangelia.* — *In epist. novi test.* — *Psalterium quintuplex, galli., romanum, hebraicum, vetus, conciliatum.* — *De Magdelenis et triduo.* La plupart de ces ouvrages furent censurés par les P. du concile de Trente.

V. 1523. Eustachius Sichenius, dit *Rivius*,

Fr. prêcheur., théol. de Louvain, fut le premier des Belges qui écrivit contre Luther dans un livre *de septem sacramentis*, 1523. — Il écrivit aussi un livre contre le Ve chap. de l'*Enchiridion* d'Erasme.

V. 1523 Robert Shirwodus,

Anglais, professeur d'hébreu au collége de Louvain : *Com. in ecclesiasten.*

M. 1523. Ulric de Hulten,

De Franconie, littérateur, homme de guerre, mort de débauche à 36 ans, l'un des propagateurs et défenseurs de Luther, un *fanfaron chargé de misère et de gale,* dit Erasme; violent, à charge à Melanchton et à ceux de son parti; poète et prosateur médiocre. *Ars versificandi.* — *Vir bonus.* — *Epigrammata.* —*Panégyrique de la réception d'Albert archevêque de Mayence à Maimbourg.* — Une *préface* violente et ampoulée à un ouvrage de Laurent Valla *contre la donation de Constantin.* — *Lettre à Hermannus* en faveur de Capnius (*Reuchlin*). — *Exhortation aux Allemands pour faire la guerre aux Turcs.* — *Nemo*, seu *Satyra de ineptis sæculi studiis et veræ eruditionis contemptu.* Traduite sous le titre de : *Les grands et merveilleux faits de* NEMO, etc., aug. par P.-S.-A.-Léon *Macé Bonhomme.* — *De aulâ dialogus*, contre la cour. — *Prognosticon ad annum* 1516 *ad Leonem X.* — *Défense* et *éloge* de *Jean Reuchlin*, etc., en vers, contre les théologiens. — *Opuscula obscurorum virorum*, défendus par Léon X, composés à l'occasion des disputes de Reuchlin avec les théologiens de Cologne; on s'y moque du style des théologiens scholastiques. Erasme écrivit contre cet ouvrage. *Grotius* qui y était attaqué répondit par *Lamentationes obscurorum virorum non prohibitæ per sedem apostolicam*, 1518. Hulten n'en était pas seul l'auteur, Reuchlin, Herman de Neuwera et Oléarius y avaient coopéré. — *De guaiaci medicinâ et morbo gallico,* dont mourut l'auteur. — *Febris*, Dialogues contre les prélats et les moines. — *Satyres*

contre la cour de Rome.—*De unitate ecclesiæ conservandâ, et de schismate quod fuit inter Henricum* IV, *imp. et Gregorium* VII. C'est la réimpression d'un ancien auteur pour laquelle Léon X ordonna de le saisir. — *De schismate extinguendo et verâ ecclesiast. libertate adserendâ.* Ce sont des lettres que les universités de Paris, d'Oxford et de Prague avaient écrites aux Romains, au pape Urbain et à l'empereur Venceslas. — *Lettre à Luther.* — *Plainte à Charles* V sur les persécutions que lui faisaient éprouver les gens de la cour de Rome (*Romanistis*). — *Examen de la conduite que les papes ont toujours tenue à l'égard des empereurs.* — *Invectives contre la bulle de Léon* X *contre Luther*, dans les œuvres de Luther, ce qui a fait croire, à tort, à Bossuet (*Variations*, lib. I, n° 26) qu'elles sont de cet hérésiarque. — *Invectives sur ce que les livres de Luther furent brûlés publiquement.* — *Lamentation sur la puissance des papes*, en allemand. — Des *dialogues très-divertissans*, est-il dit, sur les affaires de religion. — Différentes lettres contre les orateurs apostoliques. C'est alors qu'il prit son épigraphe : *Jacta est alea.*— *Justification.*—*Diatribe contre Erasme.* — Tous ces ouvrages ont été publiés de son vivant et sous son nom. En voici qu'il a publiés sous des noms supposés. *Discours pour dissuader les Allemands de donner la dîme que demandait le pape Léon* X. — *Satyre contre Jules* II.—*Discours à J. C. en faveur de Jules* II.—*Philaletes* sive *utopianus*, etc. — *Pièces satyriques* contre la cour de Rome. — *Dialogues* sur le même sujet. — *Discours à Charles* V en faveur de Luther. — *Luther, défenseur de la liberté chrétienne et allemande.* — On le croit l'auteur de *Epistola Udelrici episcopi augustani adversùs cœlibatum sacerdotum*, etc., etc.

M. 1523. Dominique Grimanus,

Fils du doge de Venise, cardinal, a laissé un *volume de lettres.* — Un volume manuscrit de ses œuvres existe encore dans la bibliothèque du cardinal Colonne.

V. 1523. Cornelius Schepperus, *baron de Eyck*,

De Dunkerque, ambassadeur de Charles V, a laissé : *Assertionum fidei, lib.* VI, contre les astrologues. — *Défense de Christiarn* II.

M. 1523. Adrien Florentin Boyens, *Adrien VI*,

D'Utrecht, écolier pauvre, chancelier de l'université de Louvain, précepteur de Charles V, régent du royaume d'Espagne, avec Ximenès, vice-roi pour Charles V, enfin Souverain Pontife, juste, réglé et réformateur. Il a laissé, étant docteur de Louvain : *Quæstiones quodlibeticæ lib.* XII. — *In librum* IV *sentent. commentarii*, où l'on trouve la fameuse proposition : *Le pape peut errer même dans ce qui a rapport à la foi* : – étant cardinal, *Computum agonisantis.* — *Sermo de sacculo pertuso*, seu *de superbiâ*, — étant pape, *Diploma apostolicum ad Fredericum Saxoniæ ducem*, où il lui reproche la protection qu'il accordait à Luther.—*Epistolæ ad Germaniæ principes viros*, pour les exhorter à s'unir pour repousser les Turcs. — *Regulæ cancellariæ.*

V. 1523. Zachari Calliergus,

Crétois, grec réfugié, établit une imprimerie à Venise, et y publia *Etimologicum magnum.* — *Commentaire de Simplicius sur les catégories d'Aristote*; à Rome : *Pindare*, *Théocrite* et un *Lexique* grec.

M. 1523. Jean d'Autun,

De la Saintonge. *Histoire de la vie de Louis* XI.

M. 1523. Jean-François Pic de la Mirandole,

Neveu du fameux Pic de la Mirandole, a publié plusieurs écrits faits avec les documens qu'avait laissés son oncle.

M. 1523. Alexandre ab Alexandro,

Napolitain, abbé. — *Dissertationes* IV, *de rebus admirandis quæ in Italiâ nuper contigêre*, ouvrage rempli de fables et de rêveries sur les apparitions, songes, etc; fondu en partie, dans —*Dies geniales*, ouvrage mêlé d'histoires et de fables, commenté différentes fois. Voir l'édition de Francfort, 1594, in-fol., et surtout celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°.

M. 1523. Jean Marot,

Français, poète et secrétaire d'Anne de Bretagne, valet de garde-robe de François Ier. - *Jean Marot de Caen sur les deux heureux voyages de Gênes et Venise, victorieusement mis à fin par le très-chrétien roi Louis* XIIe *de nom, en vers héroïques*, très-exact. — *Le Doctrinal, les Epitres des dames de Paris.*— *Les chants royaux et les rondeaux.*—*La Vrai-disant, avocate des dames;* Eloge d'Anne de Bretagne. — *Rondeaux* de *femme* que l'on croit de lui. — *Ballades.*

V. 1523. Christophore Marcellus,

Patrice vénitien, a laissé : *De auctoritate summi pontificis contra Lutherum.* — Com. *in* VII *psal.* — *Rituum seu ceremoniarum sacro-sanctæ. Rom. Eccl. libri* III.

M. 1524. Pierre Perugin,

Célèbre peintre, le maître de Raphaël.

M. 1524. Nicolas Leonicenus,

De Vicence, littérateur et médecin : *Traduct.* de *Galien* avec *Comm.* — *Erreurs des anciens sur la médecine.* — *Poésies.*

M. 1524. Khondemyr,

Historien persan : *Quintessence de l'Histoire.* — *L'Ami des biographies et des hommes distingués*, très-estimé.

V. 1524. Jacob Merlinus,

Archidiacre de Bath en Angleterre. — *Concilia.* -- *Apologia pro Origene*, dans l'édition d'Origène, donnée par Badius en 1512.

V. 1524. Christophore de S. Antoine,

Frère mineur espagnol : *Christi salvatoris triumphi contra infideles tituli* XX.

V. 1524. Agathius Guidacerius,

De Catanzaro dans la Calabre, traduisit de l'hébreu en latin, et publia, avec explication, à Rome, in-folio, et à Paris, 1531, in-4°, *le Cantique des cantiques de Salomon.*

V. 1524. Conrad Bavarus ou Boius,

A publié un *Memoriale biblicum* en vers, que l'on dit être plutôt de Pierre Rosenharus.

M. 1524. Thomas Linacer,

De Cantorbéri, helléniste, médecin, prêtre, mourut à peine chrétien. On dit de lui qu'il n'avait jamais lu la Bible que le jour de sa mort; et encore se mit-il fort en colère contre elle, parce qu'elle défend de *jurer*. *Edition* et *Traduction* de *Proclus*. — *De emendatâ latini sermonis structurâ* lib. VI; réflexions judicieuses sur les meilleurs auteurs. — *Rudimens de la Gram.* — Bonne traduction de divers opusc. de *Galien*.

V. 1524. Mario Equicola,

Italien, *D. Isabellæ Estensis Mantuæ princ. iter in Gall. Narbonensem.* — *De liberatâ Italiâ.* — *Chronica di Mantouâ.* — *Libro di natura d'amore*, traduit en français par Chappuys. — Lettre en 3 sortes de latin et 3 sortes d'italien. — *Règles sur les rimes italiennes.* — *Apologie contre les médisans de la nation française.*

M. 1525. Pierre Delfini,

De Venise. Général des camaldules : *Epistolæ*, Venetiis, 1524. Il y a de curieux la relation du supplice de Savonarole, différente de celle de J.-F. Pic de la Mirandole.—Réimprimées dans le recueil de Martenne et Durand, *veterum scrip. et monumentorum collectanea*, Paris, 1724.

M. 1525. Martin Dorpius,

Hollandais, théologien, helléniste, a laissé : *Philologa.* — *Orationes de laud. Virg. assumptæ, Pauli ap.* — *De litteris sacris.* — Une *lettre contre Erasme*, son ami, pour lui reprocher son *moria* ou *Eloge de la folie.*

M. 1525. Pierre Martyr Anglerius (d'Anghiera),

Milanais, conseiller du roi Ferdinand. — *Opus epistolarum.* — *De rebus oceanicis et de novo orbe decades* VIII, ouvrage précieux composé sur les originaux même de Christophe Colomb et sur les mémoires qu'on envoyait d'Amérique, réimprimé avec notes, par Richard *Hakluit*, Paris, 1587; trad., ou plutôt abrégé en français sous le titre : *Extrait ou Recueil des îles nouvelles trouvées en la grande mer Océane*, etc., Paris, 1532.—*De insulis nuper inventis et incolarum moribus.* Basileæ, 1521, in-4°.—*De legatione Babylonicâ lib.* III. Relation d'une ambassade faite chez le Soudan d'*Egypte* qui s'appelait *de Babylone.*

Dans un prochain article nous parlerons de l'état où se trouvaient les études et l'enseignement de l'université de Paris pendant cette première période du seizième siècle.

A. BONNETTY.



Géologie.

RÉFUTATION

DE L'OPINION DE M. LETRONNE SUR LE COURS DU JOURDAIN ET LA FORMATION DE LA MER MORTE.

Auch, le 15 juin 1836.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu dans l'*Echo du monde savant*, N° 104, l'extrait d'une dissertation de M. Letronne, sur laquelle je vous soumettrai quelques observations.

Le savant professeur a prétendu que : « La mer Morte ne peut » avoir l'origine qu'on lui suppose, et que la masse de ses eaux » remonte *nécessairement* au-delà des limites de l'histoire. »

On ne raisonne pas ordinairement contre des faits dont la certitude peut être considérée comme établie par les monumens de la tradition et même de l'histoire. Or, personne n'ignore qu'à ce double titre, il en est peu qui méritent plus de confiance que celui dont il s'agit [1]. Les deux races d'Abraham, par Isaac et Ismaël, racontent encore, après quarante siècles, les circonstances de la catastrophe qui changea en lac empesté une vallée fertile et délicieuse. Tacite, Solin, Strabon, Josèphe [2], etc., et un grand nombre d'autres écrivains, tant anciens que modernes, ont ajouté à ce témoignage tout le poids de leur autorité, en consignant dans leurs écrits les traditions d'un peuple chez lequel l'erreur n'aurait jamais été possible sur un fait d'une si haute importance, ayant presque toujours véeu non loin de ce théâtre des vengeances divines.

[1] Voir la sav. dissert. de Michaëlis. *Mém. de la Soc. de Gottingue*, 1760.
[2] *Tac.*, l. 5, hist. — *Sol.*, c. 37. — *Strab.*, l. 17. — Joseph., l. 4, *Bell. Jud.*

« Quand on n'envisagerait Moïse que comme un historien » ordinaire, dit à ce propos M. de Genoude [1], on ne pourrait » s'empêcher d'être surpris en voyant attaquer sa narration. » Il en tenait tous les détails de Caath, son aïeul, qui les avait appris de Jacob; celui-ci les savait d'Abraham et de ses contemporains, témoins du désastreux phénomène. « Les cinq rois li- » gués contre la Pentapole, dit-il au XIV[e] chapitre de la Genèse [2], » réunirent leurs forces sur les lieux mêmes où se forma depuis » la mer Salée. » Elle n'existait donc pas [3] avant cette bataille : *Vallée des Bois* à cette époque, et *mer Salée* lorsque Moïse écrivait, presque sur les lieux, les circonstances d'un changement dont la mémoire était encore vivante.

Sur quelles données M. Letronne, après l'examen du texte de la Genèse, a-t-il donc pu dire, comme je le vois dans l'article en question, que le récit de Moïse est tout-à-fait compatible avec l'existence antérieure de la mer Morte? Je n'ignore pas que certains commentateurs, en très-petit nombre, admettent, pour tout concilier, qu'un lac de peu d'étendue aurait pu se trouver anciennement au nord de la vallée, vers le point où le Jourdain a aujourd'hui son embouchure. Mais tous s'accordent à regarder le vaste bassin du lac Asphaltite comme creusé par le feu du ciel qui consuma cette terre coupable. J'avoue, Monsieur le Directeur, que cet accord imposant d'autorités si respectables a plus de valeur à mes yeux que tout le commentaire de M. Letronne.

Mais laissons de côté la question historique, et suivons un instant les considérations sur le fait géographique et géologique, discuté avec le plus grand soin dans la dissertation qui nous occupe.

Avant la conflagration et la ruine de la Pentapole (bornée au nord par la plaine de Jéricho, au sud par l'Ouadi-el-Araba, à l'est et à l'ouest par la double chaîne des monts d'Arabie et de Judée), que devenaient les eaux qui vont se perdre aujourd'hui dans la mer Morte? — Tel est, en peu de mots, le véritable point de la difficulté; telle est aussi la question que M. Letronne se propose.

[1] *Not. sur la Gen.*, tome I, c. 19.
[2] *Gen.*, c. 19, v. 28. [3] V. 3.

Les observations faites depuis quelques années, par Séetzen, en 1805, par Buckhardt, en 1812, par Bankes, en 1817, avaient constaté l'existence d'une vallée longitudinale, qui s'étend à peu près du nord au sud, entre le lac Asphaltite et la mer Rouge. De ce fait bien établi, Buckhardt conclut sans hésiter que les eaux du Jourdain et des torrens qui l'avoisinent, quittant la vallée où elles s'arrêtent maintenant, suivaient autrefois leur cours jusqu'à la mer Rouge, où ce fleuve aurait eu son embouchure avant la destruction de la Pentapole. Mais à cette époque désastreuse, le terrain calciné dans une immense étendue [1] dut s'affaisser; et les eaux, remplissant le vaste bassin où s'étaient englouties les couches supérieures, s'étendirent librement dans la vallée, jusqu'à ce que la surface fut assez grande pour que l'évaporation égalât le tribut moyen des courans qui se jettent dans le lac Asphaltite.

Cette opinion si naturelle avait obtenu l'assentiment de tous les géographes. Elle était nouvellement confirmée par le voyage de M. de Laborde [2], dont les recherches bien circonstanciées sur la constitution physique et géographique de cette région, ne laissait plus de doute à l'égard de son état primitif. Car, ce n'est qu'après avoir parcouru l'Ouadi-el-Araba jusqu'à environ vingt-cinq lieues au nord de la mer Rouge que ce dernier voyageur a cru devoir tracer sur sa carte l'ancien cours du Jourdain dans l'encaissement des montagnes qui bordent cette vallée.

Malgré ce concert unanime d'observateurs aussi judicieux que désintéressés, M. Letronne ne saurait croire que le lit du fleuve ait jamais été tel qu'on le suppose. Et même, chose fort étrange, il puise les motifs de sa nouvelle conviction [3] jusque dans la carte de M. de Laborde. Il y distingue avec une merveilleuse précision, et les nuances de niveau et les diversités de direction des embranchemens secondaires, qui doivent établir son opinion contradictoire. L'Ouadi, vers le tiers de sa longueur, serait divisé en deux versans par un *soulevement* que l'illustre professeur dit être

[1] *Gen.*, c. 19, v. 25. — Strab., c. 17. — Jos. — Plin, et hist.

[2] Voir l'extrait de ce voyage qui a rapport au cours du Jourdain dans l'article que les *Annales* ont publié dans le N° 48, t. VIII, p. 453.

[3] Voir la dissert.

contemporain du système montagneux qui l'environne. Il en conclut que les eaux se partageant pour déboucher dans les deux mers, les courans de la partie nord ne purent jamais se diriger vers la mer Rouge, et que, par conséquent, le lac Asphaltite n'a pas *évidemment* l'origine qu'on lui suppose.

Il est fâcheux pour le succès d'une si heureuse découverte, que le côté occidental de l'Ouadi soit resté en blanc par l'inadvertance de M. de Laborde; encore quelques traits, et M. Letronne nous assure que son observation en aurait acquis un degré de consistance qui, j'en conviens, serait loin d'être inutile. Et en effet, Monsieur le Directeur, n'est-il pas bien étonnant que notre voyageur ait relevé du côté de l'est, avec une exactitude si favorable aux nouveaux aperçus de M. Letronne, le lit de tous les embranchemens des vallées secondaires sur plus de la moitié de l'Ouadi-el-Araba, sans remarquer sur les lieux mêmes les difficultés insurmontables que ce dernier découvre sur la carte avec tant d'évidence? Et si M. de Laborde les avait reconnus aussi clairement que son travail le suppose, comment a-t-il oublié la part des lois hydrostatiques, au point de tracer l'ancien cours du Jourdain dans tout le prolongement de la vallée principale?

Ce n'est pas tout encore; Buckhardt lui-même, en traversant le désert à l'est de l'Ouadi, a vu, dit M. Letronne, tous les courans au nord du point qui sépare les deux versans se diriger vers la mer Morte! — S'en suit-il, comme on le dit dans la dissertation, que : « La masse des eaux y subsiste depuis une » époque géologique dont il est impossible d'assigner la date ab- » solue? » Buckhardt était loin de le penser, puisque la constitution physique de cette région ne l'a pas empêché d'émettre, sur les lieux, une opinion confirmée par les voyages postérieurs, et adoptée de tous les géographes Le soulèvement de l'Ouadi paraît donc, lorsqu'on en juge d'assez près, n'avoir été qu'un obstacle insuffisant au cours du fleuve, avant l'affaissement du sol de la Pentapole, ou bien encore une conséquence naturelle du mouvement volcanique qui changea la face de cette contrée.

De bonne foi, Monsieur le Directeur, ces deux témoignages, d'ailleurs si bien accrédités, ne suffiraient-ils pas au besoin pour infirmer les conclusions que le savant professeur tire, avec

assez de défiance, il est vrai, pour craindre qu'elles ne paraissent paradoxales. On pourrait dire, ce me semble, sans les traiter aussi sévèrement, que, bien considérées en elles-mêmes, elles ne sont pas inattaquables.

Les changemens survenus dans la vallée de Siddim, surtout si nous les rapportons conformément à l'opinion générale, au terrible désastre décrit dans la Genèse [1], ces changemens, dis-je, n'ont pu s'opérer sans bouleverser le sol, et même avec une violence qui n'a rien de comparable dans l'histoire des mouvemens volcaniques. En effet, il est question au chapitre XIVe [2], de plusieurs puits de bitume qu'on voyait du tems de Loth dans cette vallée ; les masses d'asphalte qui s'élèvent sans cesse du fond du lac et sont ballotées à la surface attestent [3], avec le soufre qu'on trouve sur les grèves, que ces substances inflammables sont mêlées en proportions plus ou moins grandes aux terrains qui forment les couches intérieures. Les villes de la Pentapole étaient donc vraisemblablement construites sur des *carrières de bitume*, suivant l'idée de quelques voyageurs modernes [4]. Or le feu du ciel qui dévora cette terre coupable s'étant propagé au loin dans la région [5], comment se représenter les secousses, les ruptures et les dislocations violentes occasionées dans les couches supérieures par l'action des produits élastiques développés dans l'incendie souterrain et comprimés par la résistance de la croûte solide?... Est-il donc si *évident* que l'état actuel de la vallée « ne saurait dépendre d'un mouvement volcanique local » tel que celui qu'on suppose avoir eu lieu lors de la destruction » des villes de la Pentapole? [6] » Des causes, à coup sûr mois énergiques, ont tourmenté la surface du globe par des changemens tout aussi considérables [7], dans l'archipel Grec, en 1707, dans le Mexique, en 1759, dans le Chili, en 1822, etc. [8]

[1] Chap. 19, v. 24 et suivans.

[2] Vers. 10—3.

[3] Voir les voyageurs qui ont écrit sur la mer Morte.

[4] Chateaub. — Maltebrun, etc.

[5] Gen. 19, v. 25. — Strab. — Diodor. — Pline, etc.

[6] Voir la dissert.

[7] Géologie P. de M. Nérée Boubée, p. 20.

[8] Voir Stoff, *des changemens survenus*, etc.

Au reste, que la direction actuelle des embranchemens secondaires de l'Ouadi-el-Araba, qui débouchent au nord, ne tiennent pas, si l'on veut, à des soulèvemens d'époque géologique postdiluvienne; mais le double versant ne pourrait-il pas se rapporter à la catastrophe qui bouleversa au loin le sol de la vallée? *Subversit civitates has, et omnem circà regionem* [1]. Strabon lui-même décrit les agitations effroyables, et les tremblemens de terre, occasionés par les feux souterrains, dont le souvenir, après tant de siècles, était encore vivant dans les contrées voisines: *Quòd illa regio ignita est per multa signa afferunt....... quæ ab indigenis prædicantur..... et quod ex terræ motibus, et ignis efflatu, et ex aquis calidis et bituminosis lacus erupuerit*, etc..... Il en fallut bien moins pour élever de 500 pieds en Amérique, le terrain d'une assez grande étendue dont parle M. DE HUMBOLDT [2].

Or, si le double versant a pu tenir à des causes plus récentes que la formation de la vallée, qu'importe la direction nord-ouest des embranchemens secondaires? On voit facilement que le Jourdain recevant dans sa marche les différens cours d'eau qui se jettent aujourd'hui dans le lac Asphaltite, aurait pu suivre, sans obstacle, sa pente naturelle jusqu'au bassin de la mer Rouge.

Mais supposons encore, ce qui est bien loin d'être certain, que tous les soulèvemens de l'Ouadi-el-Araba, soient contemporains du système entier des montagnes qui le bordent: supposons que MM. Bankes, de Laborde et autres voyageurs, n'aient adopté qu'une erreur, en suivant, avec tous les géographes, l'idée si natuelle de Buckhardt, faudra-t-il dire pour cela, avec M. Letronne, « que la masse des eaux réunies dans la » mer Morte se reporte *nécessairement* au-delà des limites de » l'histoire? »

Des conséquences aussi étrangement exagérées, seraient, ce semble, inexplicables, si elles ne se rattachaient assez naturellement à certaines préoccupations qui ne sauraient désormais s'allier aux idées élevées des savans. M. Letronne n'ignore pas, en effet, que les grands amas d'eau ne sont pas toujours la suite

[1] *Gen.*, 19, v. 25. — *Strab.*, l. 17.
[2] *Géol. P.*, p. 20.

nécessaire d'un état géographique en tout semblable à celui qu'il établit dans sa dissertation sur la vallée de l'Ouadi. Si l'on admet, avec tous les commentateurs de la Genèse et le grand nombre d'écrivains qui ont traité le même sujet, la description de la Pentapole, telle que l'indique le texte, il est certain que le tribut annuel des courans ne pouvait guère se fixer en un lac permanent d'une étendue considérable, avant la destruction des couches supérieures. Les eaux [1], dit Moïse, se distribuaient sur un terrain spacieux et très-fertile, qu'elles arrosaient dans tous les sens. Elles présentaient donc une immense surface d'évaporation, sous le ciel brûlant des environs de Jéricho. Or, personne n'ignore aujourd'hui l'intérêt qui se rattache, en cette matière, aux considérations de météorologie. Il est d'expérience, d'après M. Arago [2], que les deux tiers de l'eau qui se reproduit annuellement dans le bassin de la Seine « ou retournent dans l'atmosphère par voie d'évaporation, ou entretiennent la végétation et la vie des animaux, ou s'écoulent dans la mer par des communications souterraines. » Que ne faudrait-il donc pas dire de ces contrées si peuplées et si fertiles, dont la moyenne température était autrefois et est encore aujourd'hui, comme on le sait par les ingénieux rapprochemens de ce savant [3], double au moins de celle de la Seine.

Toutefois, il faut en convenir, en supposant la vallée sans issue dans la direction de la mer Rouge, un amas d'eau sur quelque point aurait pu être absolument, même avant la destruction des couches supérieures, une conséquence naturelle de la constitution géographique du terrain. Mais qu'une pareille concession est éloignée des conclusions de M. Letronne!.....

Et encore, dans cette supposition, je dirai que les eaux de la contrée n'ont pas dû former *nécessairement* un lac, même de peu d'étendue, tel que celui de Tibériade, par exemple. En effet, différentes substances minéralogiques de la Pentapole, tel que le soufre, le sel, le pétrole, l'asphalte, etc., etc., indiquent suffisamment qu'on doit rapporter cette vallée à la

[1] *Gen.*, c. 13, v. 10.
[2] *Ann. du B. des long.*, 1835, p. 198.
[3] *Ibid.*, 1834, p. 208.

deuxième ou troisième *époque géologique*[1]. Or, dans les terrains de ce caractère, on rencontre de grands vides, et même de vastes cavernes intérieures[2], où il n'est pas rare que des rivières s'engouffrent. Elles vont se joindre à ces nappes d'eau souterraines[3], dont l'existence n'est plus un problème, depuis les nombreux et éclatans succès qu'ont obtenus les fontainiers-sondeurs, presque partout où dominent les formations *secondaires* ou *tertiaires*[4]. Ainsi, par exemple, Pline[5] citait de son tems, parmi les rivières qui disparaissent sous terre, l'Alphée dans le Péloponèse, le Tigre dans la Mésopotamie, le Timavus dans le territoire d'Aquilée, etc., etc. Des faits plus voisins de nous ont été mieux étudiés, et plus constatés que ceux dont parle ce naturaliste. La Guadiana, en Estramadure, se perd au milieu d'une immense prairie. La Meuse disparaît à Bazoilles. La Rille, l'Iton, l'Aure, etc., etc., se perdent aussi petit à petit. « Et il serait facile, dit M. Arago, de multiplier les »citations, même en se bornant aux rivières qui disparaissent »complètement[6].»

Mais pourquoi le sol de la Pentapole aurait-il dû *nécessairement* se refuser autrefois à de semblables phénomènes? Les puits de bitume, qui s'y trouvaient en si grand nombre[7], auraient bien pu faire l'office de ces *bétoirs* qui, dans plusieurs contrées de la France, absorbent les eaux de la surface, au point de réduire des rivières considérables à de simples filets, et même de les faire disparaître tout entières.

Pour toutes ces raisons, et beaucoup d'autres que les bornes d'une lettre ne permettent point de développer ici, ne suis-je pas en droit de conclure :

1° Que, si l'on considère l'origne de la mer Morte sous le rapport historique, il n'est nullement *impossible d'en indiquer la date absolue*, attendu que peu de faits réunissent au même

[1] *Géol.*, P., p, 113 — 122 — 139.
[2] *Ann. du B. des long.*, 1835, p. 206 et suivantes.
[3] *Ibid.*, p. 217.
[4] M. *Arago*, not. sc. 1835, p. 182 et suivantes.
[5] *Hist. Nat.*
[6] *Annuaire*, 1835, p. 215.
[7] Gen., c. XIV, v. 10.

degré que celui-ci, autant de documens, qui tous se rapportent à la ruine de la Pentapole.

2° Que, pour le fait historique et géologique, il est bien plus raisonnable de s'en tenir, avec tous les géographes, au témoignage de voyageurs judicieux et désintéressés, qui parlent de ce qu'ils ont vu, qu'aux conceptions d'un écrivain, dont je respecte le mérite, mais qui ne saurait inspirer, loin des lieux, la même confiance.

3° Que le mouvement volcanique local, qui a changé la face de la Pentapole, fut assez énergique pour opposer à l'ancien cours du Jourdain des obstacles dont la connaissance ne contredit pas l'opinion si naturelle des voyageurs modernes.

4° Que, même en supposant le double versant de l'Ouadi, contemporain du système entier des montagnes qui l'environnent, la Pentapole réunissait, avant la destruction des couches supérieures, des considérations au moins aussi favorables que celles qui suffisent, en cent lieux divers, pour faire disparaître les eaux de la surface.

5° Et par conséquent que *la masse des eaux de la mer Morte ne remonte pas nécessairement au-delà des limites de l'histoire.*

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

CANÉTO,
Prof. de physiq. au sémin. d'Auch.



Littérature contemporaine.

POÉSIE CATHOLIQUE,

PAR ÉDOUARD TURQUETY.

Du Catholicisme dans ses rapports avec la poésie. — Il est plus poétique que le Déisme et le Panthéisme. — L'Église n'est pas opposée aux arts. — Réponse à quelques reproches. — La Bible — et Homère. — C'est au Catholicisme que l'on doit la régénération de la poésie à notre époque.

Le Catholicisme est-il favorable à la poésie ? Telle est la question que soulève la dernière publication de M. Edouard Turquety. Il ne s'agit en effet ici ni de ce sentiment religieux, si vague qu'il ne convient à aucun culte en voulant s'appliquer à tous, ni de ce Christianisme spéculatif qui est devenu un ornement du discours, un lieu commun de poésie, pâle ébauche du Christianisme véritable, expression trop fidèle des molles et indécises croyances de notre siècle ; il s'agit du Catholicisme avec sa morale austère, avec ses dogmes consolans ou terribles, avec son culte, avec son clergé, avec son pieux cortége de saints et de martyrs, tel enfin que le Christ et l'Eglise l'ont enseigné aux hommes. « Il ne ne s'agit plus aujourd'hui, dit M. Turquety lui-même dans sa préface, de l'art religieux, il s'agit uniquement de l'art catholique. La vérité est une ; il faut l'accepter » toute, ou la répudier toute. Il est tems que la foi et la poésie » se lient entr'elles par une communion indissoluble. Il faut que » ces deux nobles sœurs, trop long-tems désunies, marchent » désormais de front sous la même bannière, en invoquant la » même parole, celle de l'Eglise, épouse du Christ. » La question est bien posée, sans hésitation, sans arrière-pensée ; il ne reste plus qu'à la résoudre.

Le Catholicisme ainsi compris est-il en effet une religion poétique ? Sans s'appuyer d'illustres exemples qui brillent à

tous les regards, il suffit de se demander quelle est, aujourd'hui surtout, la mission de la poésie? Chanter Dieu, l'homme, l'univers; traduire en magnifiques images ces trois mots mystérieux de toute langue humaine; rendre compte du passé et de l'avenir; développer en de suaves et brillantes harmonies les rapports intimes de la nature morale et de la nature physique, de l'âme et du corps, du ciel et de la terre, du tems et de l'éternité. Or le Catholicisme seul prétend expliquer Dieu, l'homme, l'univers; seul il embrasse dans son admirable unité toutes les phases et toutes les transformations de l'humanité; par sa morale, il touche aux plus secrètes effusions du cœur, par son dogme, aux plus hautes spéculations de l'esprit, par son culte, il parle à l'imagination et aux yeux; en sorte qu'il ne laisse aucune de nos facultés inactive ou inféconde. Enfin lui seul consomme le chaste et ineffable hyménée des deux natures jusqu'alors ennemies, puisqu'il divinise l'âme, et qu'il glorifie le corps, après les avoir purifiés dans le sang du Christ. N'y a-t-il pas là, je le demande, une source plus abondante de poésie que dans ce déisme froid qui ne prête à la lyre qu'un son monotone et sourd, ou dans ce panthéisme obscur qui, en confondant tout dans un même chaos, absorbe, resserre la vie, au lieu de la répandre, et enlève ainsi à la création la richesse et la variété de ses couleurs.

C'est donc méconnaître complètement le Catholicisme que de le croire en hostilité avec ce qu'il y a de plus divin sur la terre après la religion, avec la poésie; c'est faire du Catholique un être insociable et absurde, que de le peindre concentré dans un pieux égoïsme, n'osant par scrupule jeter les yeux autour de lui, et craignant de se mêler aux travaux, aux misères et aux joies innocentes de ses frères; c'est ignorance ou mauvaise foi de dire que l'Eglise condamne tout ce qui a rapport au corps et à la vie présente, qu'ainsi est elle l'ennemie naturelle des arts, qui ne vivent que de forme et de passions; comme si les arts, non pas tels que les profanes les entendent et les professent, mais tels qu'ils sont descendus du ciel sur les ailes du génie, pour le charme et la consolation de notre exil, n'étaient pas la représentation matérielle de ce qu'il y a ici-bas de *catholique*, c'est-à-dire de grand, de beau, d'immuable et d'universel.

Mais, dit-on au poète catholique, avec une amère ironie, et on l'a dit à M. Turquety dans une critique sévère jusqu'à l'injustice: « vos vers ne sont d'aucune utilité pour la conduite in-» térieure, puisqu'ils ne renferment ni conseils ni préceptes; » quant à l'amusement qu'on en peut tirer, il est fort mince. Ni » les fidèles, ni les cœurs souffrans, ni les artistes, ni les savans » n'y peuvent trouver de profit. Les fidèles ont la Bible et l'Imi-» tation de Jésus-Christ, deux livres dictés par Dieu même, et » qui rendent parfaitement superflues toutes les poésies catho-» liques du monde; les cœurs souffrans regardent couler le sang » de leurs blessures, ou se réfugient dans l'ombre du sanctuaire, » au pied du confessional; les artistes relisent Homère pour la » centième fois, etc. » [1]

Oh! que vous comprenez mal la poésie catholique! Si, comme nous le supposons, fidèle à sa double mission d'édifier et de plaire, elle reproduit dans son langage inspiré les plus sublimes vérités de la foi; si elle prête sa force aux accens prophétiques, aux menaces et aux avertissemens salutaires de la Religion, sa douceur, son harmonie et sa grâce aux mystères d'amour et de miséricorde renfermés dans l'Evangile; si elle s'élève sans effort vers ces hautes régions d'où l'espérance et la charité descendent; si elle pénètre dans les abîmes du cœur et de la conscience pour les interroger; si, comme Magdeleine, elle répand son parfum onctueux sur les pieds du Sauveur; si, comme Marie, elle arrose la croix de ses larmes; si elle est tout à la fois un écho des soupirs de la terre et des joyeux concerts du ciel; croyez-vous alors qu'elle soit sans utilité, même pour la vie intérieure, et sans enseignement pour ces âmes tièdes et vacillantes qui se tiennent à la porte du temple sans oser en franchir le seuil; croyez-vous que la poésie ne puisse préparer les voies à la foi, et un livre de vers devenir un livre de piété digne d'être placé à côté de la Bible et de l'Imitation? Voilà pour les fidèles; quant aux artistes, vous les calomniez en les supposant insensibles à des beautés puisées à une source qui coule pour eux depuis plus de deux mille ans sans être encore tarie, qui fut inconnue à Homère et à tous les grands génies de l'antiquité, et qui, de nos

[1] *Chronique de Paris.*

jours, est venue tout-à-coup raviver notre littérature, au moment où elle se mourait de vieillesse et d'épuisement. Mais ceux surtout que vous attristez, ce sont les cœurs souffrans à qui vous enlevez une amie. Vous leur demandez à quoi leur sert un poète catholique : eh! mon Dieu, à pleurer avec eux. Sans doute, ils préfèrent verser leurs larmes dans le sein de Dieu, et se réfugier, comme vous le leur recommandez si bien, dans l'ombre du sanctuaire ou près du confessional; mais pourquoi les empêcher de chercher, au sortir du temple, et sous des formes moins austères, les mêmes pensées, les mêmes sentimens, les mêmes impressions qui ont adouci l'amertume de leurs chagrins? Ah! ne leur enviez aucune de leurs consolations, si faible qu'elle soit, ils en ont tant besoin, et ils en trouvent si peu parmi les hommes! Laissez la religion et la poésie se relayer tour-à-tour au chevet de l'infortuné, comme deux sœurs attentives, pour panser ses blessures et endormir sa souffrance.

Je sais que la mission du poète catholique est bien autrement importante, bien autrement difficile que celle du poète profane, et qu'avant de chanter, il doit, à l'exemple du prophète, purifier ses lèvres avec le charbon de feu; je sais qu'un premier obstacle se présente à lui; c'est d'accorder si bien la théologie et la poésie qu'elles ne puissent jamais se blesser mutuellement dans un embrassement forcé, mais qu'au contraire elles se soutiennent toujours d'un bras fraternel; c'est de les faire toujours marcher ensemble du même pas ou plutôt du même vol, de sorte que l'une ne se traîne pas péniblement dans les arides sentiers de la terre, tandis que l'autre plane dans les hauteurs des cieux. Heureusement, comme la Religion et la poésie sont, si je puis m'exprimer ainsi, de la même maison, qu'elles vivent dans la même atmosphère, et que toutes deux, si elles sont dignes de leur céleste origine, doivent tendre au même but, il y a entre elles plusieurs traits de ressemblance, plusieurs points communs qu'il faut saisir et développer de préférence. Etre animé d'une foi ardente; la faire circuler comme un sang généreux dans toutes les veines de la composition; être neuf, hardi, brillant, sans cesser d'être clair, précis, orthodoxe; unir comme dans la Bible l'élévation et la simplicité, l'énergie et l'onction; faire passer dans une œuvre d'art toute la substance des Livres

Saints; être alternativement Isaïe et Jean, Jérémie et Paul; voilà l'idée qu'on doit se faire du véritable poète catholique.

M. Edouard Turquety est de tous les poètes de notre tems celui qui s'est le plus rapproché de cet idéal, ou au moins qui marche franchement et ouvertement vers le but. Pour réaliser son projet, le plus hardi peut-être qui ait été tenté jusqu'ici par la poésie, il apporte une conviction inébranlable et profonde, une noble et sainte franchise dans l'expression de sa pensée religieuse, un style déjà formé qui ne manque pas d'originalité, de souplesse et de grâce, enfin cette verve intérieure, ce *mens divinior*, qui lui était plus nécessaire qu'à aucun autre poète. Nous qui sommes devenus ses amis en même tems que ses lecteurs, nous lui conseillerons, à ce titre, de faire, des Ecritures, des pères de l'Eglise et des grands écrivains du Christianisme, une étude plus approfondie encore, s'il est possible; de ne pas s'arrêter au sens extérieur, aux sommités les plus apparentes, qui frappent d'abord l'imagination; mais de creuser plus avant dans les entrailles de la doctrine évangélique, et lorsqu'il a trouvé une idée féconde, de la développer dans toute sa richesse, au lieu de la renfermer, comme il le fait trop souvent, dans de trop brillantes, mais trop incomplettes ébauches; nous l'inviterons aussi à choisir ses images avec un goût scrupuleux, à ne pas les accumuler outre mesure, pour rendre une même idée, et surtout à soigner l'harmonie de sa strophe, qu'il laisse trop courir au hasard, dans laquelle il introduit des vers inégaux avec des rimes pareilles, qui, au lieu d'être entremêlées, selon l'usage des grands poètes, se suivent et se heurtent, au grand déplaisir de l'oreille. M. Turquety veut-il un modèle? nous le présenterons lui-même à son imitation, nous lui rappellerons, dans son premier recueil, son Ode *aux Catholiques* et *Rosa mystica*, pieux chefs-d'œuvre qui ont commencé sa réputation, qui sont saintement enchâssés dans les mémoires les plus pures et les plus chastes. Nous allons citer ce dernier morceau, parce qu'il nous paraît ravissant, et parce nous n'avons pu en parler quand nous avons rendu compte de la première édition de son *Amour et Foi*[1].

[1] Voir le N° 42, t. VII, p. 409 des *Annales*.

ROSA MYSTICA.

O jeune rose épanouie
Près du tabernacle immortel,
Vierge pure, tendre Marie,
Douce fleur des jardins du ciel;
O toi qui sais parfumer l'âme
Mieux que la myrrhe et le cinname,
Et l'encens même du saint lieu;
O toi dont la grâce est l'empire,
Toi qui ramènes d'un sourire
Le pardon aux lèvres de Dieu :

Mère du Christ, reine de l'ange,
Oh! laisse tomber jusqu'à nous
Cette auréole sans mélange
Que nous demandons à genoux;
Cette lumière intérieure
Qui fait que la vie est meilleure
Et le poids du siècle moins lourd,
Lumière féconde en délice,
Où le cœur boit à plein calice
Les ivresses d'un pur amour!

Hélas! il est tant d'amertume,
Tant de douleurs à consoler,
Tant d'êtres qu'un chagrin consume
Et qui n'osent le révéler!
Leur existence est si troublée
Que la pierre du mausolée
Brille à leurs yeux comme le port,
Et que vaincus par la tempête
Ils ne veulent poser la tête
Que sur l'oreiller de la mort.

O Vierge! écoute leur prière,
Sois indulgente et souris-leur;
N'abandonne pas sur la terre
Ces déshérités du bonheur.
Sois leur appui, sois leur patronne;
Que ton bras sûr les environne
Et défende leur doux sommeil;
Relève, relève, Marie,
Chaque fleur mourante et flétrie
Qui n'a point de place au soleil.

Oh! s'il est une âme oppressée,
Une femme au cœur innocent,
Qui garde un nom dans sa pensée

Et qui pleure en le prononçant;
Oh! verse l'espoir sur cette âme
Vacillante comme une flamme;
Dis-lui qu'ailleurs on s'aime mieux;
Dis-lui qu'elle a toujours un frère,
Et que, séparés sur la terre,
Ils seront unis dans les cieux.

Rends à l'exilé qui t'implore
Un ciel plus calme, un jour plus beau,
Et comme un reflet de l'aurore
Qui souriait à son berceau;
Rends à l'orpheline égarée
Un peu de cette paix sacrée,
Trésor d'en haut qu'elle n'a plus;
Adoucis le fiel de ses larmes,
Et dans un songe plein de charmes
Fais-lui voir ceux qu'elle a perdus.

Et puis sur cette route amère
Où Dieu sème tant de combats,
S'il était une pauvre mère
Dont le seul fils ne revînt pas,
Soutiens dans sa longue détresse,
Soutiens l'enfant de sa tendresse
Qui marche avec peine et lenteur:
Vierge sainte, Vierge divine,
Ne laisse pas croître l'épine
Dans le sentier du voyageur.

Et nous qu'un regret suit encore,
Quand nous te supplions bien bas
Au nom de ce Christ qu'on adore
Et que tu berças dans tes bras,
O Vierge! ô toi qu'un regret touche,
Laisse descendre de ta bouche
Un langage délicieux:
O rose entr'ouvre tes corolles
Et tes parfums, et tes paroles
Nous feront respirer les cieux!

Nous citerons maintenant, avec prédilection, parmi les pièces de sa nouvelle publication, *Psaume* et *Amour*, suaves harmonies, écho des lyres angéliques.

PSAUME.

O vous qui dans nos basiliques
Priez et pleurez tour à tour,

O jeunes femmes catholiques,
Vous dont les cœurs évangéliques
Laissent tomber un flot d'amour,

Priez, pleurez, Jésus vous appelle et se penche
Du haut des cieux profonds :
Il aime les soupirs d'une âme qui s'épanche,
Il aime à respirer cette couronne blanche
Qui pare encor vos fronts.

Il vous aime, ô sœurs de ses anges,
Car vos triomphes sont bien beaux;
Car vous avez rompu les langes
Dont un siècle pétri de fanges
Entoura vos frêles berceaux.

Il vous aime, il vous aime, ô lis de ses vallées,
Gardiennes de sa loi,
Vierges au cœur si pur, femmes immaculées,
Fleurs qui n'avez suivi que les rives voilées
Où serpente la Foi.

Il vous aime, ô colombes douces,
Vous qui dormez votre sommeil
Loin du monde et de ses secousses,
Vous qui chantez parmi les mousses
Aux lueurs du divin soleil.

Bénissez votre Dieu, quel que soit votre rêve
Du jour ou de la nuit;
Bénissez-le ce Dieu dont le bras vous relève;
Aimez, aimez Jésus : vous toutes, filles d'Ève,
Que seriez-vous sans lui?

Allez donc dans nos basiliques,
Prier et pleurer tour à tour :
O jeunes femmes catholiques,
O jeunes cœurs évangéliques,
Semez la foi, semez l'amour.

AMOUR.

Amour, parfum du ciel,
Aloès ou cinname,
Fleur qu'on aime à cueillir dans les jardins de l'âme,
Oh! verse sur nos fronts un peu de ton doux miel,
Amour, trésor d'en haut que la terre réclame,
Amour, parfum du ciel!

Je souffrais, je changeais à chaque instant de place,
Abattu par le chaud du jour,

Quand j'ai rencontré l'ombre et le frais qui délasse,
Sous l'arbre en fleurs qu'on nomme amour.

Oh! l'amour, c'est la vie; oh! n'en rêvez pas d'autre:
C'est le seul bien réel.
Aimez donc d'un amour immense, universel;
Aimez, mais comme Jean, le doux et saint apôtre,
Aimez comme Rachel.

Aimez et secourez, en tous lieux, à toute heure,
Avec effusion,
L'indigent sans appui, l'exilé sans demeure,
Quiconque souffre et pleure,
Qu'il vous appelle ou non;

Ceux-là surtout, ceux-là que le ciel prédestine
Pour un séjour meilleur,
Ces hommes de tristesse, élus de la douleur,
Qui sentirent d'abord sur leur bouche enfantine
Le baiser du malheur;

Ceux-là que la main rude, avare et mercenaire
D'une femme étrangère
Berçait pour un peu d'or,
Et qui n'ont pas connu ces caresses de mère
Dont je parle en pleurant, car j'ai la mienne encor.

Aimez aussi le riche, aimez l'heureux du monde;
Frères, pardonnez-leur,
Pardonnez-leur le rire: oh! le rire est menteur:
Qui sait si, pour cacher quelque angoisse profonde,
Leur main n'emprunte pas le masque du bonheur?

Aimez-les; l'Homme-Dieu, ce modèle des pères,
N'a pas dit: « Choisissez. »
Il a dit: « Aimez-vous; n'êtes vous pas tous frères?
» Portez donc en commun vos communes misères;
» Aimez-vous, c'est assez. »

Oh! que l'amour est doux! que sa force est divine!
Que ne puis-je, ô mon Rédempteur,
De tous les cœurs souffrans ne former qu'un seul cœur
Pour l'étreindre sur ma poitrine!

Amour, parfum du ciel,
Aloès ou cinname,
Fleur qu'on aime à cueillir dans les jardins de l'âme,
Oh! verse sur nos fronts un peu de ton doux miel,
Amour, trésor d'en haut que la terre réclame,
Amour, parfum du ciel!

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rapprocher de M. Turquety le poète boulanger de Nîmes, M. Reboul, véritable phénomène littéraire, qui a trouvé une lyre sur un comptoir, et qui a pris la lyre sans quitter le comptoir, qui n'a reçu d'autre éducation que celle du malheur, d'autre stimulant que l'instinct du génie, dont la bibliothèque n'a que deux livres, la Bible et Corneille, et qui, à l'aide de ces deux maîtres, est devenu un grand poète, et, ce qui vaut mieux, un poète profondément religieux et catholique. Qu'on en juge par ces vers qu'il adresse *aux poètes chrétiens*, ses confrères :

Au son de vos lyres suprêmes,
L'édifice des tems futurs
Verra les pierres d'elles-mêmes
Se ranger pour former ses murs.
Avides de saintes paroles,
Les cœurs recevront trois symboles,
Foi, par qui tout est transporté,
Espérance qui fortifie,
Charité qui réconcilie
La richesse et la pauvreté.

Car du Christ seule encor la parole féconde
Du fond de son tombeau peut ranimer le monde,
Mort par un oubli de foi ;
Seule elle peut, au bord du réduit funéraire,
Dire au cadavre infect : Ecarte ton suaire !
Au nom du Dieu vivant, Lazare, lève-toi !

Notre siècle a vu naître *la poésie chrétienne*. Voici maintenant *la poésie catholique*, qui se montre à l'horison, astre précurseur de l'avenir; plus vraie au fond, plus riche et plus variée dans ses formes, pour peu qu'elle sache profiter de toutes les pompes de son sujet, elle est appelée à de brillantes destinées, si elle évite les écueils semés sur une route encore inexplorée. Les catholiques vont donc enfin avoir leur poète, en communion parfaite avec eux, pur de toute inspiration profane, et digne d'être introduit dans le sanctuaire le plus chaste et le plus retiré de la famille. S'il ne parvient pas à captiver la foule indifférente, qu'il se souvienne que le ciel de la poésie n'appartient aussi qu'au petit nombre, *pauci verò electi*.

X.

Archéologie américaine.

DESCRIPTION

DE TOUTES LES ANTIQUITÉS MEXICAINES.

DESCRIPTION DE LA CROIX DE PALENQUE.

Quatrième Article[1].

Fin du 2e voyage.— 3e voyage à Palenque.— Description de cette ville.— Bas-reliefs, ornemens. —Grand temple —Petit temple, dit de la Croix.— Description du monument de la Croix. — Considérations sur l'origine de cette Croix.—Réfutation de l'opinion du docteur Constancio qui l'explique allégoriquement. —Considérations sur le danger du Symbolisme.

On se rappelle que nous avons terminé le dernier article sur les monumens mexicains par la description que nous donne le capitaine Dupaix, des monumens zapotèques de Mitla, dans sa deuxième expédition. Nous allons reprendre en peu de mots la suite de ce deuxième voyage, avant de parler de son expédition à Palenque.

Le capitaine Dupaix étant sorti de Mitla avec sa suite, visita les monumens de *Zachila* et de *Quilapan*. *Zachila* avait été la résidence des souverains zapotèques, et alors elle portait le nom de *Zaachillatloo;* mais quand elle subit le joug des Mexicains, elle reçut le nom de *Tozapotlan*, qui subsista quelque tems, jusqu'à ce qu'on lui donna celui de *Zachila*, qui est un diminutif du premier. Dans les recherches et les fouilles qu'il fit faire plusieurs fois dans le pays, il découvrit successivement :

[1] 4e extrait du magnifique ouvrage sur *les antiquités mexicaines*, publié grand in-fol., rue de Seine, n° 16. — Voir le 3e article dans le N° 67 ci-dessus, p. 42.

—l'empreinte ou la figure d'un pied gigantesque creusé sur un rocher, sans doute pour marquer ou pour fixer le nord ou le sud; — une idole en pierre, assise, les mains croisées sur la poitrine, et d'un travail assez grossier; — une figure creuse sur la tête, et formant probablement un vase; — une figure dont la tête fantastique est ornée de turbans et de fleurs; — bas-reliefs, contenant 4 figures assises, historiques peut-être, mais jusqu'à ce moment inexpliquées;—une figure toute ronde, telle que nous en employons pour représenter la lune; — un aigle, les ailes ouvertes, tenant dans ses serres un serpent dont il déchire la tête, singulier emblème que l'on retrouve partout, en Grèce comme à Rome: — 9 figures toutes fantastiques, de différentes grosseurs et hauteurs, présentant toutes des attitudes, des positions et des ornemens grotesques, « une de ces figures, » dit Dupaix, porte une langue bifurquée, et a l'attitude du » corps, semblable à celle d'un professeur dans sa chaire, et » revêtu de sa robe; » — un sifflet,—des réchauds ou vases à porter de la braise ou de l'encens; — une jarre ayant une espèce de vernis *vitrifié*, des ustensiles de cuisine, marmites en terre posées sur leurs trois pieds, etc., etc.

Continuant ensuite son voyage, il arriva à *San-Pablo-del-Monte*, où il trouva dans la chapelle de *Santiago* deux grandes statues de femmes, dont l'une est à genoux, cachant son sein avec ses mains; et l'autre, couverte par derrière d'une espèce de manteau, « a les mains placées de telle manière, comme dit » Dupaix, qu'elles donnent, du moins quant à l'intention, une » certaine ressemblance avec la Vénus de Médicis.» Il y trouva encore disséminés dans le village des instrumens de musique belliqueuse, un fer de lance en silex, de 9 pouces de long, la seule arme offensive que l'on connaisse des peuples *Tlaxcaltèques*.

Dans la province de *Tlaxcala*, il rencontra un pont antique, à grandes pierres de dimensions inégales, juxta-posées, comme les pierres des monumens cyclopéens de l'Italie, mais avec la différence que ces pierres sont jointes avec de la chaux, ce qui n'a pas lieu pour les monumens cyclopéens proprement dits [1].

[1] Voir, pour la représentation des monumens dont nous venons de parler, depuis le N° 95, planche XLVII, jusqu'au N° 130, planche LXIX.

Ici se termine la deuxième expédition du capitaine Dupaix, qui rentra à Mexico vers la fin de mars 1807.

IIIe VOYAGE DU CAPITAINE DUPAIX.

VOYAGE A PALENQUE.

Le capitaine partit de Mexico, le 4 décembre 1807, accompagné également d'une escorte de dragons et du dessinateur Castaneda.

N° 1-9, pl. I-V. Les premiers villages qu'il visita furent ceux du *vieux Tepexe*, de *Guilapa* et de *Tehuantepec*; dans ces villages ou aux alentours, il trouva des fortifications, de grands bâtimens en ruines, des restes de zodiaques, avec hiéroglyphes, une hache de cuivre rouge fondu, des armes en silex, et surtout sur le sommet d'une colline deux grands édifices carrés, orientés, solides, grandioses, et semblables à ceux que nous avons déjà décrits plusieurs fois. La seule particularité qu'il y a à noter c'est que la pyramide N° 8 est composée de huit assises parfaitement rondes, et formant comme 8 immenses degrés pour arriver au sommet.

Fig. 10-17, pl. VI-X. De là le capitaine Dupaix continua sa route vers Palenque, signalant sur son chemin, et relevant dans son album à *Chihuitlan* un pont de 12 pieds de large, dont l'arc est formé de deux pierres seulement, et le reste bâti en pierres juxta-posées à la façon des constructions cyclopéennes [1]; à *Ciudad-real* une tête humaine sculptée, et de plus une médaille en cuivre fort curieuse, que nous ne décrirons pas ici parce que nous comptons en donner bientôt la figure; à *Ocotzingo* deux bas-reliefs dont l'un représente un personnage, probablement un prisonnier, les mains liées derrière le dos, et l'autre offrant un colloque très-animé entre deux hommes, dont l'un est assis et l'autre debout, bas-reliefs qui faisaient partie de la décoration de plusieurs édifices ruinés et situés en un lieu nommé, dans la langue des *Zendales*, *Tonila*, c'est-à-dire *maisons de pierre*; deux

[1] Nous donnerons prochainement un article sur ces immenses édifices construits par les peuples primitifs de la Grèce et de l'Italie, et une lithographie qui les fera connaître.

statues d'homme et de femme mutilées, et enfin *cinq temples* ou *oratoires* situés au haut d'une colline, d'un beau travail et accompagnés de deux éminences coniques, les seules terminées en pointes, et ayant 60 pieds de hauteur sur environ 600 de tour.

C'est de là que Dupaix arriva enfin à Palenque, ville qui va faire le principal sujet de cet article.

DESCRIPTION DE PALENQUE.

Palenque n'est pas le vrai nom des ruines que nous avons à décrire dans ce moment; ce nom leur fut donné par les Espagnols. Dupaix dit que les anciens habitans, en disparaissant de la surface du globe, ont aussi emporté avec eux le nom primitif de cette immense ville, que M. de Paravey a appelée la *Thèbes américaine*, et que l'on pourrait plutôt nommer la *Babylone du nouveau monde*. M. Balbi leur donne le nom de ruines *de Culhuacan*; pour nous, nous leur conservons le nom de *Palenque*, sous lequel elles sont plus généralement connues.

La ville de *Palenque* est située près du *Micol*, affluent du *Tulija*, dont les eaux se dirigent du côté de *Tabasco*; elle relevait anciennement de l'intendance de *Ciudad-real* et de l'évêché de *Chiapa*; elle fait partie maintenant de l'*Etat de Chiapa*, ainsi que le village de *San Domingo de Palenque*, qui n'en est pas éloigné.

Le circuit de l'antique *Palenque* avait six à sept lieues de tour. C'est là que se trouvent, sur le penchant d'une colline peu élevée, et au milieu de la plus brillante nature, les plus belles ruines qui existent encore en Amérique, capables de lutter avec tout ce que l'ancien monde nous a conservé de plus curieux et de plus magnifique en ce genre.

Ces ruines dont le capitaine Dupaix nous donne le plan et la configuration (planche XI à XVII) nous offrent encore des temples, des palais, des tours, des observatoires, des tombeaux, des pyramides, des ports, des aqueducs, des fortifications, des maisons, des souterrains, tous monumens construits en pierres polies, ou en chaux et plâtre, solides, élégans, la plupart revêtus à l'extérieur et à l'intérieur d'un enduit le plus souvent du plus beau vermillon. Au milieu de toutes ces ruines on a découvert des vases, des idoles, des tables de pierre, des médailles,

des instrumens de musique, des statues colossales, et ce qui est le plus remarquable, des bas-reliefs d'une très-belle exécution, encore très-bien conservés, ornés de caractères que l'on peut assurer être une véritable écriture hiéroglyphique, comme on peut le voir dans le tableau que nous allons bientôt décrire.

BAS-RELIEFS. — GRAND TEMPLE.

Pl. XIX à XXVII. Sur 80 bas-reliefs qui étaient destinés à la décoration des édifices publics, à peine en reste-t-il 24; le reste est perdu pour jamais. Toutes les sculptures étaient de la même matière, du même travail et de la même couleur (excepté celles qui étaient travaillées en pierre), et placées avec symétrie intérieurement et extérieurement dans les intervalles d'une fenêtre à l'autre.

Ces sculptures étaient faites en stuc et de diverses manières: ou l'on avait ajouté le mortier à la main, comme on fait les moulures de nos appartemens, et selon la méthode plastique; ou l'on avait laissé déborder les pierres pour représenter la charpente des sculptures, charpente que l'on perfectionnait et dont on remplissait les vides à la main avec du plâtre ou du stuc. Ce stuc, d'un beau blanc, était fait avec du sable et du marbre broyés et d'une finesse extrême.

La plupart des figures, représentées en bas-relief, sont bien posées, bien proportionnées, et dessinées avec beaucoup plus de pureté que toutes celles que nous ont laissées les *Aztèques* ou les *Zapotèques*. Ces figures, souvent colossales, sont toujours vues de profil; ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ont un nez très-allongé, et portent le front déprimé de manière qu'elles présentent une courbe, à partir du front jusqu'au bout du nez, comme on peut le voir sur les deux personnages que nous offrons dans la gravure suivante, lesquels encore ne sont pas de ceux qui en portent le caractère le plus distinct. M. Balbi en prend occasion d'assurer que ces peuples ne ressemblent à aucun autre des peuples anciens, soit asiatiques, soit africains, soit européens. Mais les hommes à long nez étaient connus des anciens, notamment des Chinois, et se voient aussi sur les vases étrusques retrouvés en Italie [1].

[1] Voir, pour les figures qui présentent la courbe la plus complète,

Planches XXVIII-XXXIV.—Nous ne pouvons pas décrire tout au long tous les édifices, temples, tours, bas-reliefs, salles nombreuses, etc., qui composent les restes de Palenque. Nous nous bornerons à donner les dimensions du *grand temple*, et à offrir la description de l'oratoire plus petit, où se trouve le *bas-relief de la croix*.

Tout l'édifice du grand temple (planche XII), est assis sur une base ayant la forme d'un carré long, et présentant trois corps de construction s'élevant en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base a 1080 pieds de tour et 60 pieds de haut, elle est construite en pierre, chaux et sable; au milieu de la façade qui regarde l'orient, se trouve un grand escalier en pierres taillées, qui conduit à l'entrée principale. Toute la construction était couverte d'un enduit solide et brillant. Le soubassement est encore revêtu de pierres de taille, et chaque division offre une corniche carrée très-saillante; ses dimensions sont de 240 pieds aux grands côtés, 144 sur les petits côtés, et 766 de tour; sa hauteur est de 306 pieds.

L'intérieur est divisé en un grand nombre de salles et de cours aussi régulières et aussi compliquées que les édifices grecs et romains [1]. Du milieu de l'édifice s'élève une tour de 75 pieds de haut et de 50 en carré. Il est probable qu'elle servait de belveder ou plutôt d'observatoire. Il en reste quatre étages; un escalier diagonal bien construit, conduisait au sommet. L'architecture en est simple et élégante.

De grands souterrains existent au-dessous du temple, mais n'ont pas été tous explorés; dans ceux que le capitaine Dupaix a visités, il a trouvé quelques tables en pierre, qui servaient probablement aux sacrifices. (Voir du N° 18, pl. XI, au N° 26, planche XVIII.)

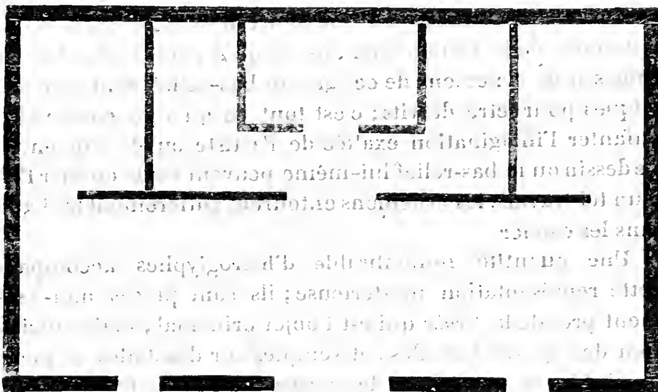
N° 39, pl. XXXV. Le monument de la Croix se trouve, non sur

les 3 personnages du N° 27 *bis*, et celui du côté gauche du N° 27.—Mais plusieurs autres offrent un angle rentrant se rapprochant plus de nos formes. Voir la figure de droite du N° 27, *id.* du N° 28, les deux que nous publions, et surtout celle du N° 40 *bis*, où le front est très-proéminent.

[1] Voir la planche XI, que l'on pourrait comparer au plan d'une maison grecque de Vitruve.

le grand temple, comme le disent MM. Balbi [1] et le docteur Constancio [2], mais dans un temple ou oratoire plus simple, situé sur une montagne d'un abord difficile, et qui n'a que 57 pieds de largeur sur 30 pieds de profondeur et 20 environ de hauteur. On arrive par 12 grands escaliers en pierre sur une esplanade faite de main d'homme, et qui a 120 pieds en carré. Ce temple, comme tous ceux de Palenque, est couvert en pierres très-bien jointes, et tout autour du toit règne une double corniche en pierre d'un très-beau travail. La façade est tournée vers le nord. Voici le plan des divisions intérieures.

TEMPLE DE PALENQUE, DIT DE LA CROIX.



Voici maintenant comme Dupaix décrit le monument de la Croix.

« Dans ce temple se trouve un symbole particulier, ou figure » Cruciforme, de la plus grande complication, posant sur une » sorte de piédestal. Quatre figures d'homme [3], deux de chaque » côté, considèrent cet objet avec vénération. Les deux qui sont » le plus près de la Croix sont vêtus de costumes différens de

[1] *Précis de géographie*, p. 1070.

[2] *Revue trimestrielle*, 1828, p. 502.

[3] Le dessin n'en offre que deux, parce que les deux autres personnages sont hors de l'encadrement du tableau que nous donnons ici.

» ceux que nous avons vus jusqu'ici; ils sont plus graves et mé-
» ritent notre attention.

» L'un de ces personnages, plus grand que les autres, et qui » semble être de la classe sacerdotale, offre sur ses bras élevés » un enfant nouveau-né, dont la forme est fantastique; l'autre » personnage est dans l'attitude de l'admiration. Les deux autres » sont placés derrière chacun de ceux-ci; l'un représente un » homme âgé qui tient dans ses deux mains élevées une sorte d'in- » strument à vent, dont le bout est placé dans sa bouche, et dont » il semble tirer des sons; ce tube est droit, composé de diverses » pièces réunies par des cercles ou anneaux, et de l'extrémité » inférieure sortent trois feuilles ou plutôt trois plumes; car ces » peuples avaient une prédilection marquée pour cet ornement. » Le dernier personnage est une figure d'homme grave et ma- » jestueuse, dans l'étonnement de ce qu'il contemple. Les cos- » tumes et les ornemens de ces grands bas-reliefs sont trop com- » pliqués pour être décrits; c'est tout ce qu'a pu concevoir et » enfanter l'imagination exaltée de l'artiste ou de l'inventeur. » Le dessin ou le bas-relief lui-même peuvent seuls donner l'idée » d'un tel travail; les ornemens entourent entièrement les figures » sans les cacher.

» Une quantité innombrable d'hiéroglyphes accompagne » cette représentation mystérieuse; ils sont placés non-seule- » ment près de la *Croix* qui est l'objet principal, mais aussi au- » tour des figures latérales, et sculptés sur des dalles de pierre, » ou plutôt sur une espèce de marbre d'un grain fin, de couleur » jaune foncé, et distribués par lignes horizontales. Les sculp- » tures précédentes occupent aussi d'immenses tables de pierre, » qui tapissent les murs intérieurs des sanctuaires.

» On ne peut douter de l'impression que cause la vue inatten- » due de cette espèce de Croix; mais examinée avec attention » et sans préoccupation, on reconnaît que ce n'est pas à la ri- » gueur la *sainte croix latine*, que nous adorons, mais bien la » *croix grecque* défigurée par des ornemens extraordinaires. Car » la nôtre consiste en une ligne verticale coupée inégalement » par une ligne horizontale moins grande, et qui fait quatre angles » droits. L'autre (la croix grecque) est aussi formée de deux » lignes droites, l'une verticale et l'autre horizontale; mais celle-



Annales de Philosophie Chrétienne, N° 72 Tome XII. p. 448

CROIX SCULPTÉE DA



Lith. de J. Desportes Pont-neuf 15

»ci divise la première en deux portions égales formant aussi »quatre angles droits. En outre, les ornemens si compliqués et »si capricieux ne répondent pas ici à la vénérable simplicité de »la Croix originaire et à sa sublime signification. Il faut donc »appliquer cette composition allégorique à la religion de ces »anciens peuples, sur laquelle nous sommes obligés de garder »le silence, n'ayant absolument aucune connaissance de ses »cérémonies [1]. »

Après avoir décrit ce bas-relief, il n'est pas un de nos lecteurs qui ne voulût en savoir l'explication ; et d'abord l'on se demande comment il s'est fait que sur un monument aussi extraordinaire, construit par un peuple inconnu, l'on ait pu figurer aussi explicitement le symbole chrétien du salut du monde. Nous ne prétendons pas lever le voile mystérieux qui couvre ce précieux reste des croyances d'un peuple effacé de la terre ; nous ne prétendons pas même décider si ce monument a précédé ou suivi la mission du Christ ou des apôtres ; le tems n'est pas encore venu, la science n'est pas encore assez avancée pour émettre une opinion un peu fondée et un peu probable à ce sujet. A peine ce monument est-il connu, c'est pour la première fois que le monde savant en a une copie fidèle [2]. Les hiéroglyphes qui l'accompagnent n'ont pas même encore fait l'objet d'une étude spéciale ; on ne les a pas encore comparés aux hiéroglyphes Chinois, Babyloniens et Egyptiens ; on n'y a pas même appliqué les rares et précieux essais que M. de Humboldt a consignés dans ses ouvrages sur l'interprétation de ces signes. Comment dans cet état de la science oser émettre des assertions positives ? comment même oser formuler une opinion, sans tomber, comme nous allons le voir, dans l'absurde ou le ridicule ?

[1] Nous citons, sans y rien changer, le texte de M. Dupaix ; cependant nous ferons observer que le dessin ne confirme pas ce qu'il dit ici de la configuration de la croix. Le dessin représente une *vraie croix latine*. Ce n'est pas la première fois que les éditeurs ont été obligés de faire remarquer que Dupaix n'était pas bien servi par sa mémoire, et qu'il était contredit par Castenada, qui nécessairement avait dû s'occuper davantage des dimensions des figures.

[2] Les copies qui en avaient été faites par lord Kingsborough et M. Warden, étaient très-fautives, comme on le verra ci-après.

Nous allons donc nous borner à donner quelques notions qui pourront mettre sur la voie, et servir au moins de termes de comparaison.

D'abord si cet édifice est antérieur à l'ère chrétienne, déjà nous trouvons *la Croix* inscrite sur les monumens Egyptiens, et faisant partie de ses hiéroglyphes, sous la quadruple forme de †, ou de +, ou de X, ou de T. On retrouve aussi la Croix en Chine, comme nous l'avons observé dans la composition de l'hiéroglyphe antique *Ta-tsin*, signifiant le *pays de Judée*, et ici nous découvrons avec étonnement que dans cet hiéroglyphe entre l'idée d'*adoration*, comme M. le chevalier de Paravey l'a expliqué dans son article [1].

La croix sous la forme de T, *thau*, se retrouve très-souvent sur les monumens de Palenque [2]; on peut la voir en particulier sur l'avant-dernier écusson placé à gauche de la gravure jointe à cet article. Or ce qu'il faut encore observer ici, c'est que la Croix sous cette forme était, non un signe de condamnation, mais un signe de salut, même sous l'ancienne loi. Ezéchiel nous l'apprend en termes exprès, lorsqu'il dit dans une de ses visions :

« Et le Seigneur lui dit : Passe à travers la ville, au milieu de » Jérusalem, et marque un T, *thau*, sur le front des hommes » qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations qui » se font au milieu d'elle.—Et il dit aux six hommes, moi en- » tendant : Suivez-le, et passez au travers de la ville, et frap- » pez ; que votre œil n'épargne pas, et n'aye pas pitié ;—frappez » le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les » femmes ; frappez jusqu'à la mort ; mais ne tuez aucun de ceux » sur le front desquels vous verrez le T, *thau* [3]. »

[1] Voir l'explication détaillée de cet hiéroglyphe dans le No 70 ci-dessus, p. 256.

[2] Voir la figure 33, pl. XXVI, où l'on voit une femme portant attaché à son cou un médaillon, sur lequel est inscrit le T. On le retrouve encore 4 fois sur la figure 34, pl. XXVII, où l'on voit des fenêtres qui ont cette configuration symbolique.

[3] Ezéchiel, ch. IX, v. 4 et suiv. — Voir aussi à la fin de cet article la *note* que M. de Paravey nous a communiquée sur une forme de Croix, dont il est parlé dans les livres chinois.

Voilà les questions et les monumens qu'il conviendrait d'étudier, si toutefois ce monument est antérieur à l'ère chrétienne; il faudrait surtout examiner si, chez ces différens peuples, la Croix, instrument de supplice, n'est pas aussi le signe mystique de la rédemption qui devait être opérée sur le Calvaire; et si ce dogme semble trop explicite, on rechercherait si ce n'est pas celui d'une réparation quelconque devant être opérée par la souffrance, tradition que nous savons avoir été générale chez les peuples antiques.

Que si le monument de Palenque est postérieur à l'ère chrétienne, alors on aura à rechercher quel rapport peut exister entre cette Croix et celle que nous avons déjà vue gravée à *Si-gan-fou* [1], vers le VIIe siècle de notre ère, et offrant ce point de ressemblance que les bras sont plus larges aux extrémités, et que la base repose sur un piédestal chargé d'ornemens.

On sait aussi que plusieurs auteurs ont prétendu que dès le premier siècle de notre ère, S. Thomas avait porté la foi jusques dans les *Indes*, et que les *Seres* eux-mêmes, ou *Chinois*, avaient connu la bonne nouvelle évangélique.

Après ces recherches, il conviendra encore d'examiner ce ce que les premiers historiens de la conquête espagnole, ont dit des croyances de ces peuples, et en particulier celui qui parle d'un roi *Tartarrax, homme barbu, blanc et riche, qui faisait les pierres en une petite chapelle, qui adorait une croix, et une image de la Royne du ciel*, disait le bruit public [2]. Nous nous proposons de faire un jour ce travail, mais ce ne sera qu'alors que l'on pourra émettre une opinion sur ce mystérieux monument.

Certes, nous le répétons, nous qui ne cherchons ici que la vérité, sans prévention et sans engouement, nous ne prétendons point induire de tous ces rapprochemens que nous venons de faire, que la Croix de Palenque soit un monument Chrétien, ou même qu'elle ait rapport à la grande tradition de l'expiation de la nature humaine, ce que pourtant nous sommes très-portés à croire. Mais, après avoir posé nos conclusions avec tant de circonspection, nous n'hésiterons pas à combattre de toutes nos

[1] Voir la figure de cette croix et l'inscription qui l'accompagne, dans les Nos 68 et 69 ci-dessus, p. 147 et 185.

[2] Nous devons faire observer que quand on arriva chez *Tartarrax*, on ne trouva rien de semblable. Voir Gomara, traduit par Famee, p. 338.

forces certains auteurs, qui, appliquant à ces monumens quelques règles arbitraires d'analogie et de symbolisme, prétendent expliquer toutes ces choses en les réduisant aux seules données d'un symbolisme allégorique.

Cette école, qui nous menace en ce moment, n'est pas nouvelle. Quelques auteurs chrétiens y ont même coopéré, et ont donné par là un fort mauvais exemple. *Huët*, évêque d'Avranches, dans sa *Démonstration évangélique*; Bergier, dans son *Origine des Dieux du Paganisme; Court de Gebelin*, dans son *Monde primitif; Guerin du Rocher*, dans son *Histoire véritable des tems fabuleux*, ont donné une dangereuse impulsion à la science, et préparé, sans le vouloir, les voies à Dupuis, qui, dans son *Origine de tous les Cultes*, vint appliquer à nos croyances ces élastiques principes. On sait en effet qu'il y soutient que le Christianisme n'a rien d'*historique* ni de *réel* dans son établissement, que toute son histoire n'est que symboles et allégories, que l'on a ensuite personnifiés et changés en faits réels et et authentiques.

L'Allemagne est en ce moment saturée de ces malheureuses doctrines; on les trouve formulées en particulier dans la *Symbolique de Creuzer*, que M. Guigniaut de l'Ecole normale, vient de traduire et d'accommoder au goût et au génie français, sous le titre de *Religions de l'antiquité.*

Suivant ces auteurs, toutes les religions et souvent même les histoires des peuples, ne sont que des mythes, de manière que tout le Paganisme ne serait qu'un grand symbole, cachant les plus beaux et les plus profonds secrets de la nature, sous le nom et l'emblême de Saturne, de Jupiter et de Junon [1], etc.

C'est contre cette école que nous aimons à nous élever, école qui est d'autant plus dangereuse, que c'est le *rationalisme* qui s'introduit de nouveau dans les esprits, non plus sous la forme du *doute*, mais au contraire sous la forme d'une *foi mystique et traditionnelle.*

Les *Annales* s'attacheront principalement à combattre cette nouvelle forme que semble vouloir revêtir la polémique anti-

[1] Voir un article inséré récemment dans le *Temps*, et signé *Alfred-Michel*, lequel nous assure sérieusement que Jésus-Christ n'a fait que continuer ou parodier les *incarnations* indiennes, en sorte que sa mission n'est qu'une autre *avatara.*

chrétienne, et opposeront constamment l'autorité des faits et des traditions à celle du raisonnement et de la mysticité. C'est en vain que ces docteurs prétendent en imposer par un ton dogmatique et par une apparence d'érudition; on va voir, par l'échantillon de cette critique que nous allons citer, et par la réfutation que nous essaierons d'en faire, combien frêle est l'échafaudage de cette science, et combien superficielle est cette érudition.

Une explication allégorique de la Croix de Palenque a été insérée en 1828 dans la *Revue trimestrielle* de M. *Buchon*. L'auteur n'a pas signé son article, mais M. Balbi nous apprend qu'il est du docteur *Constancio*. Il nous assure en outre que dans cet article *très-remarquable, son savant ami a fait preuve de la plus vaste érudition* [1]; c'est ce qui reste à voir et à juger. Voici l'article :

« La Croix est un emblême qui représente la *course annuelle » du Soleil* dans l'écliptique partagée en quatre arcs ou sections; » et par conséquent c'est un symbole très-expressif du Soleil adoré » dans ce temple de Palenque. Les branches lumineuses attachées » aux bras de la croix nous semblent désigner la lumière solaire aux » deux solstices [2], et les croissans qui terminent les trois bras de » la croix pourraient indiquer la moitié de l'année; car c'est plu- » tôt la moitié de quatre croissans parfaits réunis ensemble, ce- » lui du milieu étant le seul complet [3]. Cette figure est repro- » duite plusieurs fois sur le tableau autour de la croix... La figure » de femme a tous les caractères de la déesse de l'année (l'Isis » Egyptienne dans une de ses acceptions [4]); elle est coiffée d'une

[1] *Précis de Géographie*, p. 1070.

[2] Cette explication est arbitraire, les mêmes rayons se retrouvent dans les ornemens de la coiffure de la figure n° 27, et d'un instrument que porte à la main la figure colossale du n° 28 *bis*.

[3] Que nos lecteurs examinent les trois bras de la croix, et qu'ils nous disent où l'on peut trouver ces croissans qui désignent la moitié de l'année. Nous convenons ne rien comprendre à cette savante description.

[4] L'auteur veut parler de la figure qui présente l'enfant, et qu'il prétend être une femme; rien ne le prouve, et tout porte à croire que, s'il y a ici une femme, c'est l'autre figure, qui est plus petite et qui porte une si grande tresse de cheveux, tandis que celle-ci n'en porte point. C'est au reste le sentiment de Dupaix.

» espèce de mitre, surmontée d'une fleur de lotus dont la tige » sort d'une spirale à six tours, et est soutenue par une seconde » spirale ayant le même nombre de divisions [1]. Sur le devant de » la poitrine elle porte une chaîne à douze anneaux [2]; son » oreille gauche (la seule visible) est couverte par un cercle ren- » fermant les trois croissans réunis; et l'emblême de la lumière » en sort, de même que du derrière de la tête, en forme d'un » grand faisceau courbé [3].

» Nous croyons que le tableau représente la naissance du So- » leil présenté par l'Année à un prêtre de ce Dieu, pour qu'il lui » tire son horoscope; et nous pensons que les caractères placés » devant la figure de ce prêtre renferment en effet les paroles de » l'astrologue. La *calotte* que le coq tient dans le bec nous rap- » pelle celle de métal resplendissant que porte l'Horus égyp- » tien, fils d'Isis et d'Osiris [4]; et la touffe qui sort du croissant de » l'enfant-soleil de Palenque ne ressemble pas moins à la poignée » ou touffe de cheveux tressés, ou plutôt de rayons de lumière, » vraie chevelure du blond Phœbus [5].

[1] On voit que l'auteur désire trouver ici la marche des six mois d'été et des six mois d'hiver du soleil. Malheureusement il n'y a pas là de *spirale;* ce sont six divisions bien en ligne droite et probablement un ornement dont le nombre est arbitraire.

[2] S'il n'y a que douze anneaux à cette chaîne, c'est évidemment que le bras cache les autres; car, s'il y a quelque chose d'évident, c'est que ces anneaux doivent joindre ceux que nous voyons à la naissance du bras, sur l'épaule. Comment, d'ailleurs, ne pas reconnaître que ce n'est là que la moitié du collier? Presque toutes les figures de Palenque portent de ces colliers. Vouloir trouver dans le nombre 12, qui se trouve là par hasard une preuve qu'il s'agit des 12 mois de l'année, c'est une de ces absurdités qui ne sont pardonnables qu'aux savans symbolistes.

[3] Que nos lecteurs lisent, comparent avec le dessin, qui est très-exact, et qu'ils comprennent s'ils peuvent.

[4] Dans le dessin donné par M. Warden dans les Mémoires de la Société de Géographie, le coq semble en effet tenir une demi-sphère que le docteur a pris pour une *calotte*; notre dessin est exactement conforme à celui de Dupaix. M. le docteur Constancio a assis sa preuve, si singulière déjà, sur une erreur du dessin.

[5] Que nos lecteurs voient le dessin et jugent du mérite de la preuve sur laquelle on soutient qu'il s'agit là du soleil enfant.

»Le coq est un animal matinal : dans l'Inde il était affecté au »soleil, de même que le paon, et dans la Grèce il était consacré »à Esculape ou Sérapis.

»La naissance du soleil désigne l'époque de l'année à partir »de laquelle les jours commencent à croître; c'est donc le sol»stice d'hiver qu'on a voulu figurer ici. Ce qui appuie notre »supposition, c'est que la branche du côté de la femme ou celle »du midi (en prenant la croix pour l'orient) a moins de rayons »lumineux, et le bras de la croix du même côté est également »plus court que celui de droite, qui répondrait au nord, lieu »du solstice d'été; c'est donc la naissance du soleil, le jour du »solstice d'hiver [1].

» La Croix, soit à bras égaux ou inégaux, en T ou en X, n'est »autre chose que la roue du char du soleil placé au centre du »zodiaque indien, le *Tchakra* (roue enflammée à 4 rayons) d'*In*»*dra*, de *Agni*, de Garoudha (l'épervier-homme), de *Krichna*, »conservateur et sauveur du monde [2]. Chez les Brahmes le zo»diaque est nommé *rasitchakra*, ou *la roue des signes*, et cette roue, »de chaque rayon de laquelle sort la flamme, est l'image du »monde, cité de dieu *qui est la vie*, et qui lui imprime un mou»vement éternel. Le *Tchakra* est la roue du monde, que *Roudra* »fait mouvoir.

»Telles sont en propres termes les expressions consacrées dans »la religion symbolique des Hindous; le mot *rayon* de roue au»rait dû suffire pour avoir fait deviner le vrai sens de la Croix »mystique, au sujet de laquelle on a fait tant de fausses conjec»tures. N'est-il pas maintenant *clair*, d'après ces rapprochemens, »que le signe de vie, de salut, de la vie future, de la vie divine »ou de l'immortalité de l'âme chez les Egyptiens, n'est autre que »la Croix salutaire du soleil, auteur du tems, régénérateur qui »ne meurt que pour ressusciter ? [3] »

[1] Autre raisonnement fondé sur une erreur du dessin : le nombre des rayons est égal de chaque côté, il est de 19; les deux bras de la croix sont parfaitement égaux. C'est sur un dessin fautif qu'est établi ce système d'une érudition si profonde!!

[2] N'est il pas clair que la croix à bras égaux ou inégaux est la roue du char du soleil, etc.

[3] *Revue trimestrielle*, 1828, tom. II, p. 502.

Voilà pourtant un échantillon de cette exégèse extra-rationnelle par laquelle l'Allemagne prétend nous imposer je ne sais quelle religion symbolique, universelle, PAN mythologique, auquel doivent croire toutes les intelligences; voilà cette révélation scientifique que l'on veut opposer à nos révélations traditionnelles.

Car il faut savoir que toutes les preuves du fameux ouvrage de Dupuis ne reposent pas sur un fondement plus solide. Les faits confondus avec les symboles, et les symboles avec les faits, les analogies et les étymologies pressurées et tirées jusqu'à l'absurde ; voilà ce que l'on y trouve et ce que l'on vient opposer au récit de nos livres et à une croyance confirmée par le témoignage non interrompu et non infirmé de tout le genre humain. Nous sommes bien aise d'avoir saisi cette occasion de prouver combien sont vains les esprits qui s'élèvent contre Dieu, combien creuses et puériles les sciences que l'on dirige contre nos croyances, combien infatuées et enflées les réfutations que l'on oppose à notre Eglise ; mais nous reviendrons sur toutes ces questions, qui commencent à se répandre dans les esprits, et à gagner la presse française. Les *Annales* sont peut-être le seul journal à même de les suivre dans tous leurs détails et dans toutes leurs profondeurs. Certes nous ne prétendons pas tout expliquer dans les mystères et les symboles antiques; mais nous saurons au moins toujours distinguer ce qui est prouvé de ce qui est probable, et ce qui est seulement probable de ce qui est faux; et quand nous serons arrivés au terme où finissent toutes les preuves, nous n'aurons aucune peine à avouer notre ignorance, et à dire : nous n'en savons pas davantage.

Nous ajouterons encore quelques mots pour terminer ici le 3e voyage du capitaine Dupaix. Ce voyageur parle ensuite de de l'origine des peuples mexicains. Il ne répugne pas à supposer que ce fut une émigration sortie de l'orient, et en particulier de de cette grande île *Atlantide* dont il est parlé dans Platon, quand il dit que les sages ou les prêtres de Saïs en Egypte dirent à Solon que dans des tems antérieurs, et au-delà des colonnes d'Hercule, il y avait une île plus grande que la Lybie, ou Afrique [1] ;

[1] Nous citerons prochainement ce que dit Platon de cet ancien monde, en parlant d'une inscription très curieuse, que l'on prétend dater encore du tems où existait le monde *atlantique*.

mais tout ce qu'il dit à ce sujet est peu concluant; cette question a été bien mieux traitée par M. Warden, dont nous analyserons plus tard les travaux.—Il disserte ensuite sur le style de ces monumens, qu'il divise en *mexicains*, *zapotèques* et ceux de *Palenque*, et qu'il trouve plus ou moins semblables à ceux de l'ancien monde.

Nous bornons ici cette première série d'articles sur les monumens américains, d'autant plus que nous avons épuisé les onze livraisons de cet ouvrage qui ont été publiées. Neuf restent encore à paraître, lesquelles renfermeront la partie critique de l'ouvrage ; nous en reparlerons.

Nous pouvons conclure en attendant que c'est maintenant un fait acquis à la science, que l'Amérique a été habitée par des *peuples civilisés*, et que *cette civilisation venait de l'Asie.*

Nous terminerons en faisant observer le changement qui s'est opéré dans cette partie de la science depuis le dernier siècle. Alors on croyait et l'on disait que ni les arts ni la civilisation n'avaient jamais pénétré en Amérique ; on prenait occasion de l'état des Indiens sauvages, pour soutenir que l'état de civilisation suppose un laps de tems *prodigieux*; et l'on concluait contre la chronologie de la Bible et contre l'unité de la race humaine [1].

Aujourd'hui, celui qui prononcerait de semblables paroles, serait regardé comme un ignorant; or ceci ne s'est pas fait par un mobile changement des esprits, mais par un changement dans la science et dans les faits.— C'est ce qui donne de la force à nos espérances chrétiennes.

A. Bonnetty,
De la Société Asiatique de Paris.

NOTE DE M. DE PARAVEY, SUR LE TAU.

(*Voir ci-dessus*, *page* 450, *note* 3,)

Ces réflexions de M. *Bonnetty* sont d'autant plus fondées que le Tau ou T chaldéen se faisait autrefois +, ou en forme de croix Grecque, suivant S. Jérôme [2].

[1] *Essai sur les Mœurs*, tom. 1, Introduction, p. 13, 1823.

[2] Voyez notre *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*; Paris, 1826, pag. 102 et suivantes, et N° 22, pl. VI, dernière case, celle du *Tau*, au bas de la planche.

Quant à la Croix, signe de culte et d'adoration, même avant le supplice de J.-C., on peut ouvrir le *Chou-king* [1], et l'on verra que *Hien-yuen* (confondu par la plupart des auteurs avec Hoang-ty, ou le *Seigneur rouge*, c'est-à-dire Adam), VOULANT HONORER LE TRÈS-HAUT, joignit ensemble deux morceaux de bois, l'un *droit* et l'autre *en travers*, et de là eut le nom *Hien-yuen*. Car *Hien* est le nom de la barre de bois *en travers*, et *Yuen* celui du bois qui était placé *droit*, ou dans la direction du nord au sud, disent les commentateurs.

Le *Chan-hay-king* cité en cet endroit parle également de ce mont *Hien-yuen*; il dit que ce fut là que *Hoang-ty* se retira pour se mettre à l'abri des vents et des pluies, et place ce mont célèbre au bas du mont *Kouen-lun*.

Enfin p. cxxx, *Chou-king*, même Discours préliminaire, où se trouve plus spécialement l'histoire de *Hoang-ty* ou d'*Adam*, inventeur de tous les arts, on dit qu'il naquit sur le mont ou la colline *Hien-yuen*, colline que certains mettent au nord de *Kong-sang*, autre pays mythologique, ou *antédiluvien*.

Si l'on rapproche ces traditions primitives de celles des Arabes qui assurent [2] que Noé sauva avec lui le crâne vénéré d'Adam, et l'enterra après le Déluge sur le mont où fut ensuite dressée la croix, à Jérusalem;

Si l'on se rappelle que *Lo-py*, auteur du *Lou-sse*, ouvrage chinois assez étendu que nous possédons, et où nous avons vérifié les passages traduits par le P. Prémare, était de la secte des *Tao-sse*, c'est-à-dire de celle fondée par Lao-tseu, auteur du *Tao-te-king*, livre célèbre où est mentionnée la Trinité chrétienne, alors comme ces *Tao-sse* ne sont autres que les *Sabéens* de la Chaldée, et comme *Lao-tseu* était presque contemporain d'*Ezéchiel*, et a pu le connaître en Chaldée, on s'expliquera comment ses disciples ont pu consacrer la Croix au Très-Haut, et comment, tracée sur le front, elle marquait ce culte pur des élus, et pouvait les sauver.

Chevalier de Paravey.

1 Edition de M. de Guignes, pag. xciij, Discours préliminaire du P. *Prémare*, *Histoire des tems mythologiques*, tirée du *Lou-sse* de Lo-py.

2 Voir tom. 1, *Hist. univers. des Anglais.*



Compte-rendu.

A NOS ABONNÉS.

De quelques nouveaux suffrages accordés aux *Annales*.

Nous croirions fatiguer la patience de nos abonnés si nous faisions passer sous leurs yeux tous les témoignages d'approbation et d'encouragement que nous avons reçus durant le cours de ce semestre. Il nous faudrait citer plusieurs articles des journaux de Paris et de province, et surtout un grand nombre de lettres tant de la France que de l'Etranger, lesquelles toutes nous exhortent à continuer notre œuvre, et à la maintenir dans la ligne de modération, de franchise et d'utilité pratique plus que théorique, qui a fait de notre journal une publication qui a attiré les sympathies de tous ceux qui ont pu l'étudier avec quelque attention. Nous le répétons, nous ne publierons aucune de ces lettres, mais nous avons dû en faire mention, pour faire connaître à ceux qui nous les ont adressées, combien elles nous sont chères, combien leur contenu nous a donné de force et de joie, et comment nous les conservons précieusement, pour les lire dans les momens de peine et de découragement.

Cependant, parmi les personnes qui nous ont parlé des *Annales*, nous ne pouvons passer sous silence les sages et utiles conseils et les précieux encouragemens que nous a donnés Mgr. l'évêque du Mans pendant son dernier voyage à Paris. Nous le disons pour la récompense et la consolation des collaborateurs qui habitent en province, et des personnes qui s'occupent de faire connaître le journal, Sa Grandeur a bien voulu nous donner l'assurance qu'elle ne connaissait pas de recueil plus utile à l'avancement des études, et plus approprié au besoin des esprits. Ce suffrage nous est d'autant plus précieux que Mgr. l'évêque du Mans met toute sa sollicitude pastorale à faire refleurir les études et les sciences dans son diocèse, comme nous espérons le prouver plus au long dans une notice sur les cours qu'il a établis dans son séminaire. Aussi voit-il ses soins couronnés de succès ; et ce n'est pas sans orgueil pour nous que

nous apprenons que ses ouvrages de théologie sont adoptés, non-seulement dans plusieurs séminaires de France, mais encore dans ceux de l'Amérique, parmi ces dignes prêtres qui s'occupent avec tant de courage à soutenir par la science les conquêtes qu'ils ont faites par leurs travaux.

Nous ne citons que ce nom; mais nous pouvons assurer que plusieurs autres de nos premiers pasteurs accordent une protection toute spéciale à nos travaux, et en favorisent la propagation. Nous pouvons ajouter, en particulier, que Mgr. l'archevêque de Paris, au milieu de toutes ses sollicitudes pastorales, a bien voulu écouter avec un intérêt tout bienveillant le compte que deux personnes d'un haut mérite, et que nous voudrions pouvoir nommer ici, lui ont rendu de nos travaux et de notre persévérance à les continuer.

Or, ce n'est pas seulement en France que les *Annales* ont pris cette consistance : les suffrages ne leur manquent pas à l'étranger. Nous avons déjà dit, dans notre précédent Numéro, qu'un journal que publient à Rome même les plus savans professeurs, a rendu témoignage à l'esprit qui nous anime, en nous empruntant un long article. Nous avons dit aussi que depuis plusieurs années nous comptions Son Ém. le cardinal archevêque de Bologne, Mgr. Oppizoni, parmi nos abonnés. Nous ajouterons à ces noms celui de Mgr. l'archevêque de Spolète, et celui du général des Mineurs conventuels, le R. Père Barbetti, qui l'un et l'autre ont voulu posséder la collection complète du journal; et enfin nous dirons que nous comptons tout nouvellement parmi nos abonnés Mgr. l'archevêque de Smyrne en Asie-Mineure, au zèle duquel cette antique église, fondée par S. Paul, va devoir de se relever de l'état de ruine où elle gémit. En remerciant ce dernier de tout ce qu'il a dit en faveur des *Annales*, nous le supplions ici de vouloir bien nous transmettre quelques détails sur son église et sur les réformes qu'il y a introduites. Une quasi-promesse en a été faite à deux officiers de la marine française, qui ont porté en ce pays la connaissance de notre journal.

Nous espérons que ces détails, quoique un peu spéciaux et particuliers à nous-même, seront lus avec quelque intérêt par nos abonnés. Nous finirons en ajoutant qu'il pourrait bien se faire que dans le prochain *compte-rendu* nous eussions à nous honorer d'un suffrage plus élevé et plus auguste encore que tous ceux que nous avons mentionnés.

Quant aux encouragemens qui nous ont été donnés par les savans *laïques*, soit français soit étrangers, nous serons plus réservés à les citer. Qu'il nous suffise de dire que plusieurs de nos articles, ceux de M. de Paravey, entre autres,

sont adressés à tout ce que l'Europe compte de personnages érudits et de sociétés savantes, et même à un grand nombre de princes et d'hommes illustres. Ces articles, nous ne craignons pas de le dire, donnent aux *Annales* un rang très-honorable parmi les publications scientifiques, et font prendre à la science chrétienne une place distinguée. M. le chevalier de Paravey est la seule personne qui fut capable de les faire, et il a le mérite de rapprocher de la Bible une science que l'incrédulité s'était plu à en séparer. Aussi nous pouvons assurer que les nombreuses lettres qu'il reçoit prouvent toutes l'estime profonde que l'on a pour ses travaux à l'étranger; car, nous le disons avec peine, en France, il y a je ne sais quelle légèreté, je pourrais dire quelle vanité, qui fait que certaines personnes ne se donnent pas même la peine d'étudier les questions les plus importantes et les plus curieuses. Heureusement que ces hommes deviennent tous les jours plus rares, poussés qu'ils sont par une génération plus sérieuse, et aussi plus mâle et plus solide. Nous citerons cependant en faveur de cet honorable collaborateur, le suffrage que lui a rendu publiquement M. Aimé Martin dans le *Journal des Débats*, suffrage que nous reproduirons dans un de nos prochains Numéros; et surtout une lettre remplie de bienveillance et d'encouragement, que lui a fait adresser Sa Sainteté Grégoire XVI, en réponse à l'hommage que M. de Paravey lui avait fait de l'opuscule sur l'*Origine des Muyscas*, inséré dans nos *Annales* [1]. Certes, c'est là un suffrage qui peut le dédommager de bien des oublis et de bien des injustices.

Réponse à quelques demandes.—Position des *Annales* dans la presse religieuse.

Un de nos abonnés nous a demandé pourquoi nous n'avions pas continué la *Revue des journaux* que nous avions commencée dans le tome IX, et que nous avons interrompue depuis quelque tems. Nous répondrons avec d'autant plus d'empressement à cette demande qu'elle nous fournira l'occasion de constater la place qui nous semble convenir aux *Annales* dans la presse chrétienne. Nous n'avons pas besoin de dire que ce n'est pas la difficulté de cette *Revue* qui nous a empêché de la continuer; on sent assez qu'il est facile et très-facile de remplir quinze à vingt pages d'un journal avec des citations copiées mot à mot dans plusieurs autres recueils : c'est ce que nous appelons de la rédaction facile; mais ce n'est pas ce que les *Annales* ont coutume de faire; aussi avons-nous eu d'autres raisons, que nous allons exposer au jugement de nos lecteurs.

[1] N° 56, tome X, p. 81.

Nous avons cessé de citer les travaux des autres journaux religieux parce qu'il nous a semblé qu'aucun ne traitait la partie qui fait le fond et comme l'âme des *Annales*. Il y a sans doute d'excellens articles dans l'*Ami de la Religion*, l'*Univers religieux*, *La Dominicale*, l'*Université catholique*; s'il ne s'agissait que de donner des extraits bons et utiles, nous n'aurions eu que l'embarras du choix pour remplir nos colonnes; mais il nous a semblé qu'aucun de ces articles ne remplit la spécialité qu'ont choisie les *Annales*.

Ainsi l'*Ami de la Religion* et l'*Univers religieux* tiennent au courant des nouvelles religieuses et politiques, et servent de guide fidèle pour le jugement à porter sur la plupart des ouvrages qui paraissent. *La Dominicale* défendait avec avantage la cause chrétienne dans ses rapports avec la politique, avant les lois de septembre, et a toujours fait sur les différentes sciences sociales et sur la littérature des articles qui ont servi la cause de l'Eglise. Maintenant ce journal vient de prendre une nouvelle forme, en se consacrant, sous le nom de *Revue du 19e siècle*, à la politique et à la littérature. M. *Ange de St.-Priest* en quitte la direction, laquelle passe à M. *Granier de Cassagnac*, qui était déjà le principal rédacteur de *La Dominicale*; il aura pour collaborateurs MM. *Laurentie, de Courchamp, Jules Janin, Artaud, Alphonse Royer, Louis de Maynard, Jules de St.-Félix*, dont nous citons les noms parce qu'ils étaient déjà les collaborateurs de *La Dominicale*, qui n'avait jamais publié le nom de ses rédacteurs, et parce que nous sommes bien aise d'apprendre que plusieurs de ces auteurs ont pour le Christianisme des idées aussi avancées que celles que professait ce journal. Nous espérons que la même pensée qui présidait à la rédaction de *La Dominicale* présidera encore à la *Revue du 19e siècle*; c'est au reste ce qu'il faut augurer du *Prospectus*, ou de l'article dans lequel est annoncée cette transformation. Nous approuvons cette profession de foi, tout en nous permettant de relever une inexactitude, celle d'avoir dit que *La Dominicale* a été *le premier journal qui se soit occupé de l'union de la science avec la Religion*, du siècle avec l'Eglise. *La Dominicale* n'a été créée qu'en novembre 1833, et les *Annales* existent depuis 1830.

L'Université Catholique a eu le succès que le grand nom et le mérite de ses rédacteurs lui faisaient augurer d'avance. Nous avons suivi avec attention ses travaux; nous reconnaissons l'influence qu'elle est appelée à exercer sur l'esprit de ses lecteurs, et la croyons bien propre à relever de nombreuses erreurs et à redresser bien des idées.

Et cependant, quelle que soit la grandeur du cadre que tous ces différens journaux ont embrassé, nous croyons que place et

et grande place reste encore pour les *Annales*. A nos frères nous laisserons la politique, la polémique du jour, une partie de la littérature, les grandes théories, le soin de systématiser le résultat des découvertes, la tâche de présenter l'ensemble de la didascalie chrétienne, la partie métaphysique de la science perfectionnée. Pour nous, nous nous bornerons à rechercher les points les plus contestés ou les plus obscurs de la croyance chrétienne, et nous tâcherons, grâce à notre cadre, qui ne nous astreint à aucune régularité, d'y jeter quelques lumières, ou d'y relever quelques erreurs. Toujours nous enregistrerons les faits, nous constaterons les traditions, et nous ferons connaître les monumens, que nous accompagnerons de notes et d'éclairci semens qui en prouveront et en régleront les rapports avec nos livres. C'est ce que nous avons fait précédemment dans nos articles sur le Ta-tsin, sur la croix de Si-gan-fou et celle de Palenque. Ce sont ces articles qui, nous le croyons, constituent la pensée, l'utilité principale des *Annales*, et qui aussi en ont fait un recueil à part, et qui prend tous les jours de plus en plus place dans les bibliothèques.

On voit que dans tout ce que nous disons ici, nous faisons abstraction complète du talent avec lequel sont traitées les différentes questions. Sur ce point, nous avouerons avec sincérité que les *Annales* laissent souvent à désirer.

Nous l'avons dit, dès le commencement, la place que nous remplissons, nous l'avons trouvée inoccupée, nous la tiendrons tant que des mains plus habiles ne se présenteront pas pour la remplir, c'est-à-dire, tant que nous serons soutenus par les personnes honorables qui jusqu'à ce jour ont encouragé nos travaux, et appuyé de leurs suffrages notre publication. Nous quitterons sans peine notre place le jour où ces soutiens nous abandonneront. Mais, en attendant, s'il faut nous fier à toute notre correspondance et à l'augmentation des abonnés, que l'on peut voir dans le tableau que nous donnons ici, nous espérons pouvoir fournir encore une carrière assez longue; car, malgré le petit nombre de nos abonnés, malgré les grandes dépenses que nous occasionnent les caractères étrangers que seuls nous faisons entrer dans notre journal, nous disons à tous que ces secours nous suffisent pour assurer l'existence des *Annales*. Les nouvelles ressources qui nous arriveraient, seraient consacrées aux améliorations, dont nous donnons un idée sommaire dans les paragraphes suivans. Voici maintenant la liste véridique de nos abonnés, que l'on trouvera augmentée de 28 sur celle de l'année dernière, qui n'était que de 603.

ABONNÉS DES *ANNALES* DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, AU 30 JUIN 1836.

		Report.	196	*Report.*	366
Ain.	3	Ille-et-Villaine.	7	Rhin (H.-).	4
Aisne.	4	Indre.	0	Rhône.	9
Allier.	2	Indre-et-Loire.	5	Saône (H.-).	8
Alpes (B.).	21	Isère.	3	Saône-et-Loire.	10
Alpes (H.).	3	Jura.	8	Sarthe.	16
Ardèche.	1	Landes.	2	Seine.	73
Ardennes.	1	Loir-et-Cher.	7	Seine-Inférieure.	12
Arriège.	2	Loire.	1	Seine-et-Marne.	3
Aube.	2	Loire (H.-).	3	Seine-et-Oise.	11
Aude.	10	Loire-Inférieure.	8	Sèvres (Deux).	8
Aveyron.	5	Loiret.	5	Somme.	8
B.-du-Rhône.	17	Lot.	3	Tarn.	5
Calvados.	13	Lot-et-Garonne.	1	Tarn-et-Garonne.	3
Cantal.	3	Lozère.	0	Var.	15
Charente.	2	Maine-et-Loire.	5	Vaucluse.	3
Charente-Inférieure.	3	Manche.	4	Vendée.	4
Cher.	2	Marne.	6	Vienne.	10
Corrèze.	2	Marne (H.-)	3	Vienne (H.-).	7
Corse.	2	Mayenne.	14	Vosges.	1
Côte-d'Or.	5	Meurthe.	25	Yonne.	1
Côtes-du-Nord.	3	Meuse.	5	Angleterre.	2
Creuse.	2	Morbihan.	8	Autriche.	5
Dordogne.	2	Moselle.	6	Belgique.	9
Doubs.	3	Nièvre.	2	Etats-de-l'Eglise.	7
Drôme.	6	Nord.	15	Prusse.	3
Eure.	10	Oise.	3	Russie.	2
Eure-et-Loir.	2	Orne.	0	Savoie.	8
Finistère.	0	Pas-de-Calais.	5	Suisse.	8
Gard.	8	Puy-de-Dôme.	6	Asie-Mineure.	1
Garonne (H.-).	10	Pyrénées (B.-)	3	Canada.	4
Gers.	9	Pyrénées (H.-)	1	Cayenne.	1
Gironde.	6	Pyrénées-Orientales.	1	Etats-Unis.	2
Hérault.	32	Rhin (B.-)	5	Chine.	2
Total.	196	*Total.*	366	*Total général.*	631

Table générale des douze volumes.—Diminution de prix de la collection. —Amélioration matérielle des *Annales*.

Comme nous l'avons annoncé dans le *Compte-rendu* du dernier volume, nous nous sommes occupé d'une *Table générale des matières contenues dans les douze volumes qui ont paru*. Cette Table, à laquelle on a travaillé tout l'hiver, est presque achevée en ce moment ; nous la devons au zèle assidu et intelligent de M. Guenebault, dont on a lu divers articles sur le *Liber pontificalis* et sur l'influence des papes dans les beaux-arts. *Cette Table des matières* contiendra à peu près 80 pages, c'est-à-dire la valeur d'un Numéro, en petit texte et à deux colonnes. Nous la donnerons à tous nos abonnés *en sus des Numéros ordinaires*, voulant leur témoigner notre reconnaissance pour la constance avec laquelle ils ont suivi nos travaux, et soutenu notre courage dans une carrière assez pénible, assez difficile, et qui a demandé quelque peu de dévouement et d'amour pour l'Eglise, autant dans les lecteurs que dans les rédacteurs. Bien plus, comme cette Table n'est faite que pour les abonnés, nous avertissons qu'il

n'en sera pas vendu d'*exemplaire séparé, à quelque prix que ce soit.* Elle fera suite pour la pagination au volume actuel, et c'est pour cela qu'il n'offre que la *Table des articles*, qui doit être placée au commencement du volume; une Table particulière des matières aurait formé un double emploi.

Cette *Table des matières* était indispensable pour un recueil comme les *Annales*, qui renferme des documens si nombreux, épars dans les différens volumes, et souvent dans les différens articles. Au moyen de cette Table, on pourra connaître facilement ce qui aura été écrit sur toutes les matières, et ce que chaque auteur contient de plus intéressant, de manière qu'en se souvenant d'un nom ou d'une question, on trouvera de suite tout ce qui a été écrit sur ce nom et cette question.

Ainsi, par le moyen de cette Table, les *Annales* réuniront à la variété, qui constitue l'avantage de ne pas lire une série d'articles se suivant méthodiquement l'un l'autre, l'avantage aussi précieux de former cependant un corps complet, ou des traités entiers et suivis sur toutes les questions les plus importantes, et c'est ainsi qu'elles joindront à leur caractère de variété tous les avantages de l'unité et de l'ensemble. — Nous espérons que cette Table sera prête pour la fin du mois d'août.

Or ce don d'un Numéro tout entier n'est pas le seul sacrifice que nous faisons en ce moment à notre désir de voir propager nos doctrines : nous prévenons qu'à dater de ce jour, la Collection complète des *Annales*, composée de XII volumes, ne coûtera que 72 fr., c'est-à-dire 6 fr. le volume; mais cette faveur est seulement pour nos abonnés toute personne qui ne sera pas abonnée paiera 120 fr., prix ordinaire de la collection.

Nous avons encore à ajouter que le prochain Numéro sera imprimé en *caractères neufs*, et fondus tout exprès pour les *Annales*, en sorte que notre recueil pourra lutter en exécution avec tous les autres recueils scientifiques ou littéraires.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce n'est pas une nouvelle série que nous commencerons, après cette Table générale des matières; le Numéro prochain portera le titre de 73ᵉ et de tome XIII, et rien ne sera changé ni au format ni à la direction.

Des futurs travaux des *Annales*.

En parlant des travaux que les *Annales* doivent publier dans leurs prochaines livraisons, nous avons devant les yeux quelques articles annoncés, mais qui n'ont pas encore paru : il ne faudrait pas croire qu'ils fussent oubliés, ou qu'ils eussent été promis à la légère; non, mais plusieurs exigent des recherches qui souvent ne sont pas terminées en six mois; surtout quelques

absences et quelques maladies en ont aussi arrêté plusieurs; mais que nos abonnés soient certains qu'ils paraîtront tous prochainement.

Maintenant le travail principal que nous avons à annoncer, c'est une sorte d'*histoire des principaux alphabets*, histoire composée de telle manière qu'elle montrera, autant que cela sera possible, comment les alphabets viennent les uns des autres, ou qui au moins les mettra en parallèle, et permettra d'en faire la comparaison. A cet article sera jointe une planche très-curieuse que nous faisons graver en ce moment, et qui expliquera à nos lecteurs ce que peu de personnes connaissent bien, nous voulons dire la raison pour laquelle plusieurs alphabets s'écrivent de *droite à gauche*, tandis que les autres sont écrits de *gauche à droite*. Cette planche, qui sera très-large, offrira d'abord l'alphabet *adamique*, ou hébreu primitif, puis de là, à droite et à gauche, on verra comment les différens alphabets en sont sortis, et se sont peu à peu modifiés en s'éloignant graduellement de leur premier type, avec lequel pourtant ils ont conservé des ressemblances qu'il est impossible de méconnaître. Nous espérons que ces articles et ces planches donneront une idée claire et nette de la grande question de l'origine et de la parenté des langues, question si essentielle et si péremptoire, qui prouve l'unité de la race humaine, et qui donne une si grande autorité à nos livres, en constituant l'écriture hébraïque comme le type de la plupart des autres.

En archéologie, nous publierons aussi un curieux monument que l'on croit être un reste de la civilisation *atlantique*; nous l'accompagnerons de l'inscription qui prouve qu'il a été visité par le consul Titus Sempronius, 218 ans avant J.-C., et nous analyserons en même tems toutes les discussions soutenues sur l'authenticité de ce monument par M. le marquis de Fortia, qui le possède dans son riche cabinet.

Nous aurons à nous occuper encore, et avec un soin tout spécial, des dernières publications qui viennent de paraître, et qui, soit par les matières qu'elles traitent, soit par le nom et la position de leurs auteurs, méritent toute l'attention des Catholiques. Nous voulons parler du fameux ouvrage d'Abeilard, *Oui* et *Non* (*Sic et Non*), que M. Cousin vient d'éditer. Dans une préface assez étendue, le célèbre professeur passe en revue toutes les questions théologiques qui s'agitaient à cette époque; et malgré le ton grave et les égards marqués avec lesquels il traite cette question, nous pouvons dire que plusieurs fois nous aurons à le contredire. Nous n'avons fait qu'entrevoir son ouvrage, et déjà nous avons remarqué plus d'une fois le philosophe éclectique sous la parole du conseiller de l'université, dési-

rant donner une impulsion chrétienne et même catholique aux esprits indisciplinés de notre siècle.

Nous ferons la même remarque sur l'ouvrage que publie M. Matter, sous le titre de *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles*. Le docte inspecteur des études, zélé chrétien, nous le croyons, nous semble beaucoup trop donner à la philosophie et au Protestantisme, en faisant l'histoire des disputes du 16e siècle. Nous nous chargeons en particulier de discuter avec lui la fameuse question soulevée par Pomponace, celle de savoir si les *preuves naturelles tirées d'Aristote sont suffisantes pour prouver l'immortalité de l'âme, en faisant abstraction de toute révélation divine*, et nous tirerons avec les docteurs catholiques de l'époque des conclusions toutes différentes de celles qu'il nous offre.

Il ne faudrait pas croire que ces recherches soient inutiles ; au contraire, ce sont des questions à l'ordre du jour dans nos écoles normales ; toutes les thèses pour la licence et pour le doctorat de nos jeunes savans roulent sur ces questions. Il est donc important de les suivre pas à pas, et de protester contre certaines conclusions qui pourraient être dangereuses pour nos croyances.

Le prochain N° contiendra une *Notice* fort curieuse *sur l'introduction du Christianisme en Arménie*. Cette notice, que nous devons à notre savant ami M. Eugène Boré, est tout-à-fait neuve, et remplira une lacune de l'histoire de l'Eglise en orient ; elle forme l'*Introduction* d'une *Vie de S. Grégoire l'illuminateur*, qu'il se propose de publier prochainement, grand homme, qui porta le Christianisme et la civilisation en Arménie, et que Fleury n'a nommé qu'une fois dans son *Histoire ecclésiastique*, et encore en le confondant avec un de ses successeurs. Ce travail a été composé sur des manuscrits et autres ouvrages arméniens que M. Boré a consultés au célèbre couvent des Méchitaristes de Venise, tels que *Agathange*, *Zenob*, *Lazare de Parbe*, *Moyse de Chorène*, le P. *Tchamtcham*, etc., et répandra un jour nouveau sur l'établissement du Christianisme dans cette partie du monde.

Nous avons déjà annoncé plusieurs articles du même auteur sur le *Sophisme* de la Perse et sur le *Wahabisme* de l'Arabie.

Outre la continuation des articles sur les *traditions chinoises*, M. Th. Foisset nous promet d'examiner l'*Histoire d'Angleterre* de M. Thierry, où plus d'une fois, à travers les profondes recherches de l'historien, on a à regretter des préventions peu favorables au Christianisme.

On le voit, ce ne sont pas là des travaux faciles, et qui se fassent en peu de jours ; ce ne sont pas même des lectures amusantes, nous ne le dissimulons pas, au contraire, nous le crions

bien haut ; mais c'est que nous savons à qui nous nous adressons ; nous savons que les *Annales* ont pour lecteurs des esprits d'élite, qui savent rechercher l'utilité à travers les épines du travail, et pour lesquels le beau n'est jamais que ce qui est joint au bon, ce qui renferme le vrai, ce qui peut donner les jouissances du divin. Oh ! à ces esprits d'élite, ne parlez pas de difficultés ; ils sauront pour les surmonter passer de longs jours d'attente et de peine, suivis encore de longues nuits. Et lorsque leur âme, dominant ainsi toute la vie, vient enfin à arracher du milieu des obscurités du doute une de ces essences du vrai, que nous appellerions volontiers une *Chrétienne*, alors elle ressent je ne sais quelle participation de cette joie calme que nous renonçons à exprimer, parce qu'elle ne peut être comprise, que de ceux qui l'ont sentie.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que nous nous servons ici d'un langage mystique, peu admissible dans un recueil qui s'adresse à des esprits positifs et sévères ; au contraire, nous avouons que nous parlons ainsi précisément, parce que nous connaissons depuis long-tems ceux à qui nous nous adressons, et nous savons qu'ils nous comprennent ; car leur âme est sœur de notre âme, et nos paroles ont du retentissement jusque dans les plus intimes profondeurs de leur être. Oui, nos amis, c'est sur vous que nous comptons dans nos espérances pour un meilleur avenir. Gardes avancées de la croyance chrétienne, vous êtes destinés par la sincérité de votre parole et la constance de votre foi, à montrer ce que sera cette génération catholique qui se prépare. Courage, les premiers pas sont déjà faits ; continuez vos efforts,... et que Dieu vous couronne de vos propres succès....

Le Directeur seul-propriétaire, A. BONNETTY,
De la Société Asiatique de Paris.

N. B. La longueur de ces articles nous oblige à renvoyer au prochain N° la *nécrologie* des auteurs morts pendant ce semestre.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

